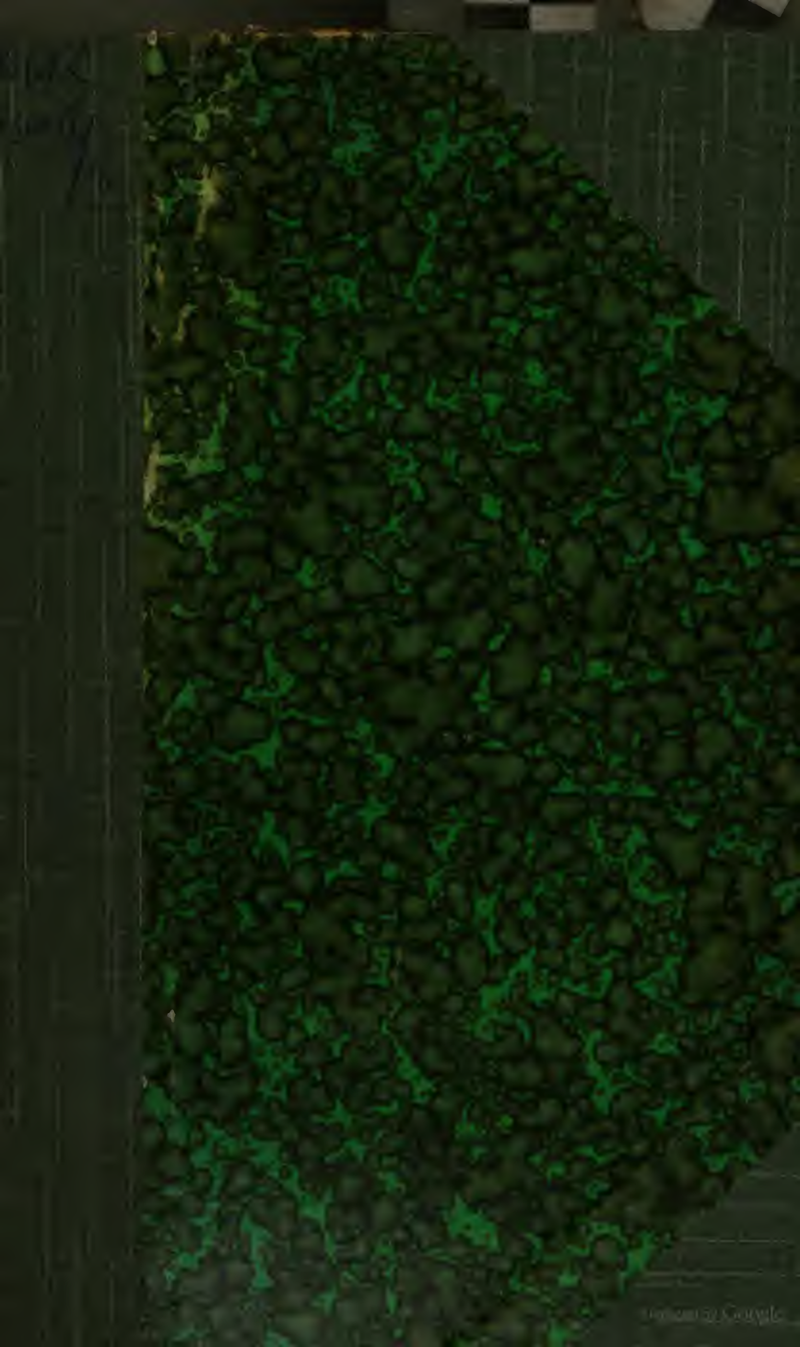
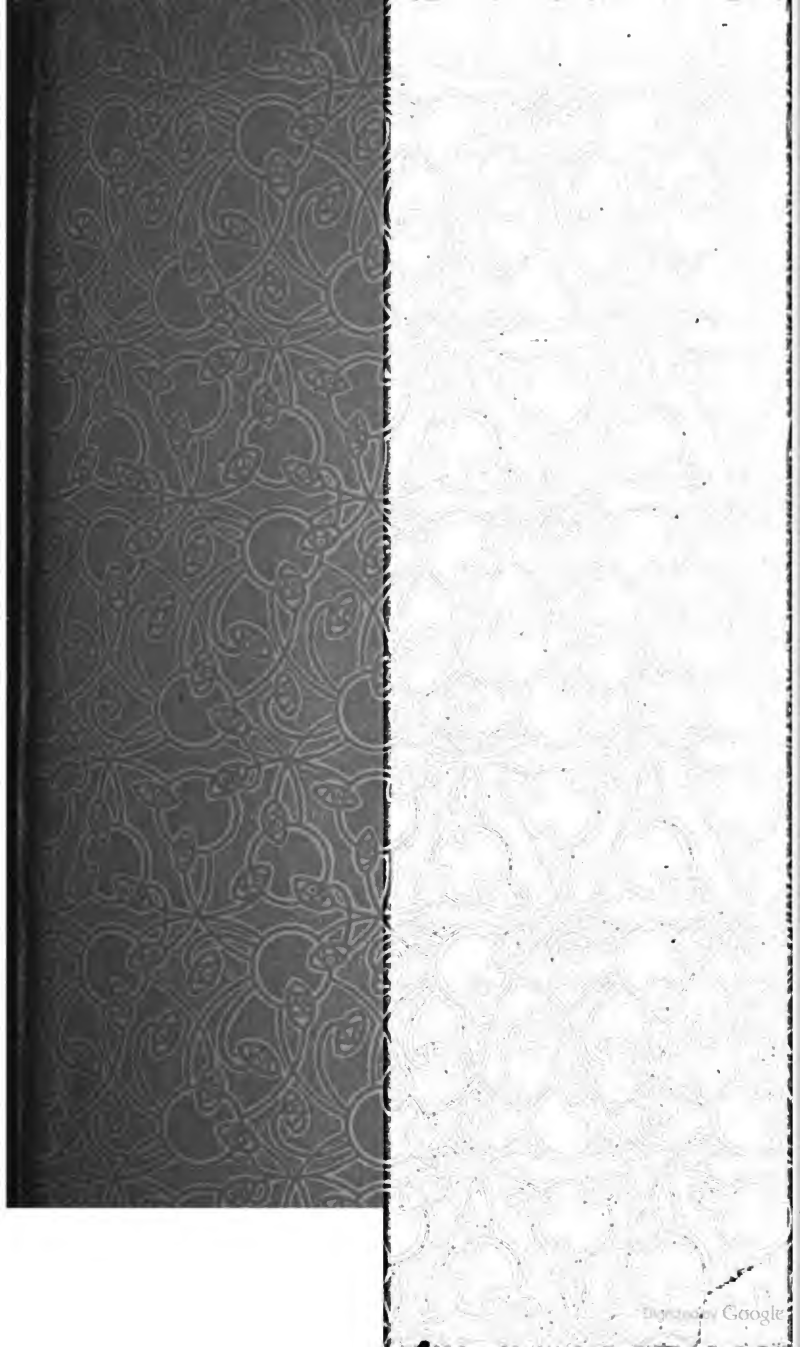
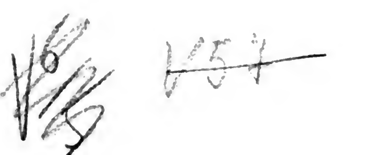



Volk 5008/8
UNIV
GENT





VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

TOME HUITIÈME.

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS,

TIRÉES

DES ACTES ORIGINAUX ET DES MONUMENS LES PLUS AUTHENTIQUES,

AVEC DES NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES.

OUVRAGE TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS

D'ALBAN BUTLER,

PAR L'ABBÉ GODESCARD, CHANOINE DE ST. HONORÉ.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DU TRAITÉ DES FÊTES MOBILES, DE CELUI DE LA MORT DES PERSÉCUTEURS PAR LACTANCE, DU SUPPLÉMENT DE Mr CHARLES BUTLER, ET D'UN GRAND NOMBRE DE NOUVELLES NOTICES ET NOTES PAR MM. RÄSS, WEIS ET DE RAM.

TOME HUITIÈME.

LOUVAIN,

CHEZ VANLINTHOUT ET VANDENZANDE.

1830.

TABLE DES NOMS DES SAINTS.

DU HUITIÈME VOLUME.

PREMIER JOUR DE JUIN.

DEUXIÈME JOUR DE JUIN.

TROISIÈME JOUR DE JUIN.

QUATRIÈME JOUR DE JUIN.

CINQUIÈME JOUR DE JUIN.

SIXIÈME JOUR DE JUIN.

SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

HUITIÈME JOUR DE JUIN.

NEUVIÈME JOUR DE JUIN.

DIXIÈME JOUR DE JUIN.

ONZIÈME JOUR DE JUIN.

DOUZIÈME JOUR DE JUIN.

TREIZIÈME JOUR DE JUIN.

QUATORZIÈME JOUR DE JUIN.

QUINZIÈME JOUR DE JUIN.

SEIZIÈME JOUR DE JUIN.

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUIN.

FIN DE LA TABLE DES NOMS DES SAINTS DU TOME HUITIÈME.

VIES DES PÈRES,

DES MARTYRS

ET DES AUTRES

PRINCIPAUX SAINTS.

1er Juin.

S. JUSTIN, PHILOSOPHE ET APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE, MARTYR.

Tiré de sa vie, écrite d'après ses écrits, par D. Maran ; de Tatien, d'Eusèbe, et des actes sincères du martyre du Saint, lesquels ont été publiés par D. Ruinart. Voyez sur les écrits de saint Justin D. Le Nourry, *Appar. in Bibl. Patr.*; D. Ceillier, et D. Maréchal, *Concordance des Pères*, t. I.

L'AN 167.

JUSTIN naquit à Néapolis ou Naplouse, autrefois capitale de la province de Samarie. C'est cette ville qui est appelée Sichem dans l'Écriture. L'Empereur Vespasien lui donna le nom de Flavie, et honora ses habitans du privilége de bourgeoisie romaine. Tite, son fils et son successeur, y envoya une colonie de Grecs, dans laquelle se trouvèrent l'aïeul et le père de Justin, l'un et l'autre païens de religion.

Notre Saint (1) fut élevé dans les erreurs et les super-

(1) Saint Epiphane, *hæres.* 46, donne à saint Justin la dénomination de *Samaritain*. Ceci veut dire seulement qu'il était *Samaritain* de nais-

stitions de l'idolâtrie; mais en même temps il eut soin de cultiver son esprit par l'étude des belles-lettres. Nous apprenons de lui-même qu'il employa sa jeunesse à lire les poètes, les orateurs et les historiens (1). Le cours de cette étude achevé, il s'appliqua à celle de la philosophie. Son but était de satisfaire l'ardent désir qu'il se sentait pour la recherche de la vérité. Il s'adressa d'abord à un maître stoïcien, avec lequel il resta quelque temps. Le peu de lumières qu'il en tira concernant la Divinité, lui fit prendre la résolution de se mettre sous la conduite d'un péripatéticien, homme d'une grande subtilité d'esprit. Ce nouveau maître lui ayant demandé, dès le second jour, de quel salaire ses peines seraient récompensées, il jugea qu'une ame aussi basse ne pouvait être celle d'un philosophe. Il abandonna donc cette école pour aller se présenter à un pythagoricien qui avait beaucoup de réputation, et qui se piquait extrêmement de sagesse; mais comme celui-ci ne voulait admettre aucun disciple, qu'il n'eût préalablement appris la musique, la géométrie et l'astronomie, Justin, impatient de se livrer à une étude plus essentielle, fréquenta l'école d'un académicien, où il fit de rapides progrès dans la philosophie platonicienne; déjà même il se flattait d'arriver bientôt à la vue de Dieu, dont les philosophes de la secte qu'il suivait semblaient faire le principal objet de leur application.

Un jour qu'il se promenait du côté de la mer, pour être moins distrait et plus recueilli, il aperçut, en se retournant, un vieillard qui le suivait de fort près. Il fut frappé de son port majestueux, ainsi que d'un certain mélange de douceur et de gravité qui paraissait dans sa

---

sance. Il ne l'était certainement point de principes, puisqu'il se donne lui-même pour un *Gentil* et un *Incirconcis*. *Dial.* n° 28, *Apol.* 1, n. 53.

(1) *Dial, in initio.*

personne. Tandis qu'il le considérait attentivement, celui-ci lui demanda s'il le connaissait. « Non, répondit Justin. » Pourquoi donc, reprit le vieillard, me regardez-vous » si fixement? C'est, répliqua Justin, que je suis surpris » de rencontrer un homme dans un lieu si écarté et si » solitaire. J'y suis venu, dit le vieillard, par attachement » pour quelques-uns de mes amis; ils sont en voyage, et » je suis ici à les attendre (1). »

La conversation s'étant engagée, on parla de l'excellence de la philosophie. Justin prétendait que celle de Platon en particulier était la seule qui conduisît au bonheur, à la connaissance et à la vue de Dieu; mais le vieillard réfuta solidement sa prétention, et le convainquit, par de bonnes raisons, que Platon et Pythagore, pour lesquels il se sentait tant d'estime, s'étaient trompés dans leurs principes; qu'ils n'avaient connu ni la Divinité, ni l'ame humaine, et que par conséquent ils ne pouvaient communiquer aux autres une connaissance dont ils étaient eux-mêmes dépourvus. Alors Justin, qui cherchait sincèrement la vérité, demanda à qui il fallait s'adresser pour entrer dans la véritable voie. « Long-temps avant que vos philosophes existassent, répondit le vieillard, il y a eu dans le monde des » hommes justes, amis de Dieu, et inspirés par son esprit. » On les appelle prophètes, parce qu'ils ont prédit des » choses futures qui sont effectivement arrivées. Leurs livres, que nous avons encore, contiennent des instructions lumineuses sur la première cause et la dernière » fin de tous les êtres. On y trouve beaucoup d'autres

(1) Selon quelques auteurs, ce vieillard était un chrétien zélé. Le P. Halloix pense que c'était un ange, et cela fondé sur ce que les esprits bienheureux prennent un vif intérêt au salut des hommes. Tillemont et D. Maran regardent cette conjecture comme probable, et l'appuient de plusieurs raisons.

» articles dont la connaissance doit intéresser un philoso-
» phe. Ils n'employaient, pour établir la vérité, ni les
» disputes, ni les raisonnemens subtils, ni ces démonstra-
» tions abstraites qui sont au-dessus de la portée du com-
» mun des hommes. On les croyait sur leur parole, parce
» qu'on ne pouvait se refuser à l'autorité qu'ils recevaient
» de leurs miracles et de leurs prédictions. Ils inculquaient
» la créance d'un seul Dieu, le père et le créateur de tou-
» tes choses, et de Jésus-Christ, son fils, qu'il a envoyé
» au monde. » Il conclut son discours par ces paroles :
« Quant à vous, faites d'ardentes prières pour que les
» portes de la vie vous soient ouvertes. Les choses dont
» je viens de vous entretenir sont de nature à ne pouvoir
» être comprises, à moins que Dieu et Jésus-Christ n'en
» donnent l'intelligence. » Après ces mots, le vieillard se
retira, et Justin ne le vit plus.

Cet entretien fit beaucoup d'impression sur l'esprit du jeune philosophe, et lui inspira une grande estime pour les prophètes. Il approfondit les motifs de crédibilité du christianisme, et se détermina peu après à l'embrasser. Ce qui contribua particulièrement à le convaincre de la vérité de notre religion, fut l'innocence et la vertu de ceux qui la professaient. Il ne pouvait se lasser d'admirer la constance avec laquelle les disciples de Jésus-Christ aimaient mieux souffrir les plus cruelles tortures, et même affronter la mort avec son plus terrible appareil, que de trahir leur religion, et de commettre le moindre péché. Voici comment il s'explique sur ce point : « Lorsque j'entendais dif-
» famer les chrétiens, et que de l'autre côté je les voyais
» courir avec intrépidité à la mort, et à tout ce qui cause
» le plus d'effroi à la nature humaine, je concluais inté-
» rieurement qu'il était impossible que de tels hommes
» fussent vicieux et plongés dans le désordre (1).

(1) *Apol.* 2, ol. 1, n. 12, p. 96.

Ce que nous avons rapporté des études de saint Justin, porte à croire qu'il était déjà avancé en âge, quand il se convertit à la religion chrétienne. Plusieurs critiques ont inféré d'un passage de saint Epiphane, qu'il avait trente ans lors de sa conversion (1). Quoiqu'il professât le christianisme, il n'en continua pas moins de porter le *pallium*, ou manteau qui était la marque distinctive des philosophes. Il ne fut pas le seul fidèle qui en agit de la sorte ; Aristide d'Athènes, et Héraclas firent la même chose (2).

Saint Justin était, au rapport de saint Epiphane, *un grand ascétique*, c'est-à-dire, un homme qui menait une vie extrêmement sainte et austère. Il se rendit à Rome peu de temps après sa conversion, et l'on croit communément que ce fut de l'Egypte qu'il vint en cette ville. Quelques auteurs ont conclu qu'il était prêtre, et de la description qu'il fait du baptême, et de ces concours de peuple qui allait recevoir ses instructions vers le temps de son martyre (3) :

---

(1) Le passage en question, qui n'est pas clair, se trouve dans l'*Hérésie* 46. Voyez Tillemont et D. Maran.

Eusèbe, l. 4, c. 8, dit que saint Justin se convertit après que l'Empereur Adrien eut célébré l'apothéose d'Antinoüs, que la mort surprit en Egypte, et en l'honneur duquel il bâtit la ville d'Antinoé, érigea un temple, établit des prêtres et institua des jeux. Or, tout ceci arriva en 132, et le Saint mourut dans la vigueur de l'âge. D. Maran met sa conversion vers l'an 137.

Cave pense que saint Justin se fit chrétien à Naplouse ; mais D. Maran dit que ce fut à Alexandrie. Ce dernier se fonde sur ce qu'Alexandrie était près de la mer, et sur ce que le Saint, *Parænes. ad Græcos*, assure qu'il avait été en cette ville. Effectivement le désir de se perfectionner dans les sciences le fit voyager, sur-tout en Egypte, pays renommé pour la connaissance des mystères les plus secrets.

(2) Le dernier ne quitta pas même le manteau de philosophe, lorsqu'il eut été placé sur le siége d'Alexandrie.

(3) Voyez Tillemont et D. Maran.

mais ce point n'est pas assez prouvé (1). Comme il paraît cependant avoir prêché, on ne peut guère douter qu'il n'ait été diacre.

Il n'y avait pas encore long-temps qu'il était chrétien, lorsqu'il écrivit son *Oraison* ou discours *aux Grecs* (2). Il se proposa dans cet ouvrage de convaincre les païens de la légitimité des raisons qui lui avaient fait embrasser le christianisme. Après avoir développé l'impiété et l'extravagance des idolâtres, qui attribuaient à leurs divinités les crimes les plus honteux, il se montre pénétré d'admiration et de respect pour la sainteté de la doctrine chrétienne, ainsi que pour l'auguste majesté de nos Écritures, qui mettent un frein aux passions, et qui fixent les inquiétudes de l'esprit humain, en l'établissant dans une tranquillité inaltérable.

Le second ouvrage que publia saint Justin, et qui fut écrit à Rome, porte le titre de *Parenèse* ou d'*Exhortation aux Grecs*. L'auteur y répand les fleurs de l'éloquence, ce qu'il n'a pas fait même dans ses apologies. On y trouve la réfutation des erreurs de l'idolâtrie, avec les preuves de la vanité des philosophes païens. L'auteur reproche à Platon d'avoir essayé d'établir le polythéisme, dans une harangue qu'il prononça en présence des Athéniens, de peur qu'on ne lui ôtât la vie comme à Socrate : ce qui montrait de sa part une grande faiblesse, et sur-tout beaucoup de mauvaise foi, puisqu'il est prouvé par ses écrits qu'il n'admettait qu'un Dieu. Il cite divers passages d'anciens auteurs, qui tous ne connaissaient qu'une seule Di-

---

(1) Ceillier a inféré du silence des anciens sur cet article, que le Saint avait toujours été laïque.

(2) Op. p. 1.

vinité (1). En composant son livre de la *Monarchie* (2), il se proposa d'établir l'unité de Dieu par des autorités et des raisons tirées des philosophes païens.

On ne peut douter que saint Justin ne soit aussi l'auteur de l'*Épître à Diognète* (3). Ce Diognète, homme de grande considération, était fort versé dans la philosophie. Il avait été le précepteur de Marc-Aurèle, qui eut toujours pour lui autant d'estime que de confiance (4). Frappé de la conduite des chrétiens, il désirait connaître ce qui les portait à mépriser le monde et la mort avec toutes ses

---

(1) Ces passages sont d'Orphée, d'Homère, de Sophocle, de Pythagore, de Platon, de Mercure, d'Aemon, ou plutôt Ammon.

(2) P. 36, *edit. Ben.*

(3) Cette épître est attribuée à saint Justin dans tous les anciens manuscrits, et l'on ne peut la lui contester, selon Cave, Ceillier, Maran, etc. Le style en est plus fleuri et plus élégant que celui des autres ouvrages du saint docteur; mais on aurait tort d'en inférer qu'il n'en est point l'auteur, comme l'ont montré les critiques que nous venons de citer. A la vérité, cette épître n'est citée ni par Eusèbe, ni par saint Jérôme. Ils ne citent point non plus les ouvrages d'Athénagore : en conclura-t-on pour cela qu'ils sont supposés ? L'art de l'imprimerie n'ayant été inventé que fort tard, est-il étonnant qu'il leur soit échappé quelques écrits? Tillemont prétend que l'auteur de l'épître dont il s'agit est plus ancien que saint Justin, parce qu'il se qualifie *disciple des apôtres* : mais cette raison ne prouve absolument rien. Saint Justin pouvait prendre le même titre, lui qui était contemporain de saint Polycarpe et d'autres saints personnages qui avaient vu quelques-uns des apôtres.

Stolberg aussi paraît être de l'opinion de Tillemont, et veut même le placer avant l'année 70, parce qu'il parle du culte des juifs, comme d'un culte encore existant. Mais une phrase qui n'est peut-être qu'une tournure oratoire ne prouve pas grande chose quand il y a de l'autre côté des argumens plus concluans.

Note augm. d'après l'allem.

(4) D. Le Nourry, *Appar. in Bibl. Patr.* t. I, p. 445, dit que Diognète était juif; mais il est visible qu'il se trompe, puisque Diognète est appelé *adorateur des dieux*, dans la lettre qui lui est adressée par saint Justin.

horreurs ; et d'où leur venait cette charité mutuelle, inconnue aux autres hommes, charité si puissante, qu'elle paraissait les rendre insensibles aux plus cruels traitemens? Saint Justin se chargea de lui donner les éclaircissemens qu'il demandait. Après avoir démontré la folie du paganisme et l'imperfection de la loi judaïque, il peint les vertus pratiquées par les chrétiens, et sur-tout leur humilité, leur douceur, leur amour pour ceux qui les haïssaient injustement, etc. Il ajoute que les tortures ne servaient qu'à augmenter le nombre, et à perfectionner la sainteté des fidèles ; vient ensuite une explication claire et précise de la divinité de Jésus-Christ (1), fils de Dieu, et créateur de toutes choses. Le saint docteur prouve l'insuffisance de la raison, en montrant qu'elle ne peut toute seule nous conduire à la connaissance d'un Dieu qui a envoyé son fils pour nous enseigner ses adorables volontés, et pour payer le prix de notre rédemption, dans le temps que nous ne méritions que des supplices. Il développe ce mystère en faisant voir que le Saint a souffert pour les pécheurs, et la personne offensée, pour ceux dont elle avait reçu des outrages. Etant, dit-il, dans l'impossibilité d'expier nos crimes par nos propres forces, nous nous trouvons à couvert sous les ailes de la justice elle-même, et nous sommes affranchis de l'esclavage du péché. Il relève la bonté infinie de Dieu pour l'homme, laquelle éclate en ce que non content de nous avoir donné l'être, il a créé le monde pour notre usage, nous a soumis toutes choses, et nous a donné son fils unique, avec la promesse de nous faire régner avec lui si nous l'aimons. « Présentement » que vous le connaissez, dit-il à Diognète, de quelle » joie ne devez-vous pas être comblé ? Quels transports » d'amour ne devez-vous pas éprouver pour celui qui vous

(1) N. 7, p. 237.

» a aimé le premier? et quand vous l'aimerez, vous se-
» rez l'imitateur de sa bonté. On est véritablement l'imi-
» tateur de Dieu, lorsqu'on supporte les fardeaux des au-
» tres, qu'on assiste le prochain, qu'on se place par humilité
» au-dessous de ses inférieurs, qu'on partage avec les
» pauvres les biens qu'on a reçus du ciel. Vous compren-
» drez alors que Dieu gouverne cet univers; vous connaî-
» trez, ses mystères; vous aimerez et admirerez ceux qui
» souffrent pour lui; vous condamnerez l'imposture du
» monde; vous mépriserez la mort du corps, et ne crain-
» drez que la mort éternelle de l'ame, avec ce feu qui
» ne s'étiendra jamais. Quand vous saurez ce que c'est
» que ce feu, vous envierez le bonheur de ceux qui souf-
» frent les flammes pour la justice. Je ne parle point des
» choses par rapport auxquelles je sois étranger; ayant
» été disciple des apôtres, je suis établi pour enseigner
» les nations, etc. »

Saint Justin demeura long-temps à Rome auprès des bains de Timothée sur le Mont-Viminal. Il s'appliquait à *instruire* ceux qui venaient à sa maison pour le consulter ou pour vaquer aux exercices du christianisme. Evelpiste, qui souffrit depuis avec lui, avoua dans son interrogatoire qu'il avait écouté avec plaisir les discours de Justin. Le juge connut avec quel zèle le Saint instruisait, lorsqu'il demanda en quel lieu il assemblait ses disciples.

Justin ne se contenta pas de travailler à la conversion des juifs et des gentils, il prenait encore la plume pour défendre la foi contre les attaques de l'hérésie. Il combattit Marcion par des écrits que saint Jérôme appelle *excellens*, mais que nous n'avons plus; ils sont perdus, ainsi que plusieurs autres ouvrages auxquels les anciens donnent de grands éloges.

Le Saint quitta Rome, après avoir composé sa première apologie. On croit qu'il exerça plusieurs années les fonctions d'évangéliste dans différentes contrées.

Étant à Ephèse, sous le règne d'Antonin-le-Pieux, le hasard lui fit rencontrer Tryphon dans les galeries de Xyste où il se promenait. Ce Tryphon, habile philosophe, est appelé par Eusèbe le plus fameux juif de son temps; Justin eut avec lui une dispute réglée qui dura deux jours entiers. Les conférences se tinrent en présence de plusieurs personnes. Le Saint les mit depuis par écrit, et les publia sous le titre de *Dialogue avec Tryphon*. En voici l'analyse.

Tryphon, voyant Justin en habit de philosophe, l'entretint sur l'excellence de la philosophie. Le Saint lui marqua son étonnement de ce qu'il ne s'attachait pas plutôt à étudier Moïse et les prophètes, en comparaison desquels les écrits des philosophes ne contenaient qu'un vain jargon, et n'étaient qu'un tissu de rêveries. Dans la première partie de son dialogue, il montre, d'après les prophètes, que la loi ancienne n'était que pour un temps, et qu'elle devait être abolie par la nouvelle. Il fait voir dans la seconde que Jésus-Christ est Dieu avant tous les siècles, quoique distingué du Père quant à la personne; que c'est lui qui apparut à Abraham, à Moïse, etc., qui a créé l'homme, qui s'est incarné, et qui est mort sur la croix. Il insiste beaucoup sur ce passage : *Voilà qu'une Vierge concevra*, etc. (1). Tryphon était convenu dès le commencement de la conversation, qu'il était clair, par les prophètes, que le Messie devait être venu; mais il s'opiniâtrait à dire qu'il ne s'était point encore manifesté au monde. L'accomplissement des prophéties touchant la venue du Messie paraissait alors si visible, qu'aucun juif n'osait la contester (2). Justin prenant mal le sens de quelques paroles d'Isaïe et de l'Apocalypse, en inférait qu'avant le

(1) *Is. VIII.*
(2) Voyez Fleury, *Hist. ecclés.* t. I, p. 463.

jour du jugement, Jésus-Christ régnerait mille ans sur la terre avec ses élus dans de chastes délices ; mais il reconnaissait en même temps que le milénarisme n'était point admis par plusieurs fidèles véritablement orthodoxes (1). Ce point fut éclairci dans la suite, et l'on rejeta l'erreur de quelques particuliers, comme contraire à la tradition de l'Eglise universelle. Saint Justin parle, dans la troisième partie de son dialogue, de la vocation des gentils et de l'établissement de l'Eglise ; il exclut du royaume céleste les hérétiques, aussi-bien que les infidèles. Il atteste (2) que les dons miraculeux du Saint-Esprit, tels que ceux de guérir les malades, et de chasser les démons par l'invocation du nom du Sauveur, étaient alors fréquens parmi les disciples de Jésus-Christ (3). La nuit ayant mis fin à la conversation, Tryphon remercia Justin, et comme il était sur le point de s'embarquer, il lui souhaita un heureux voyage.

Mais rien n'a rendu saint Justin plus célèbre que les apologies qu'il composa en faveur de la religion chrétienne. La première et la plus importante, que les anciens éditeurs ont mal à propos placée et nommée la seconde, fut adressée, vers l'an 150, à l'Empereur Antonin-le-Pieux, à ses deux fils adoptifs, Marc-Aurèle et Lucius Commode, au sénat et au peuple romain. Antonin n'avait publié aucun édit contre les chrétiens; mais ceux-ci étaient souvent persécutés par les gouverneurs des provinces, en vertu des édits précédens qui n'avaient point été révoqués.

---

(1) N. 80, p. 177.

(2) N. 85, p. 182 ; n. 35, p. 133.

(3) Les sociniens redoutent l'autorité de l'ouvrage que nous venons d'analyser, parce qu'on y trouve des preuves évidentes de la divinité de Jésus-Christ. Il est échappé à saint Justin quelques fautes dans les étymologies de certains noms hébreux. Ceci prouve qu'il savait peu la langue hébraïque.

Par tout on les traduisait devant les tribunaux, comme une race d'hommes méchans, barbares et ennemis des dieux. On les traitait d'athées, et on les accusait de se livrer en secret à un affreux libertinage. Cette accusation était apparemment fondée sur le secret qu'ils gardaient par rapport aux mystères de leur foi, ainsi que sur les abominations pratiquées parmi les gnostiques et les carpocratiens, avec lesquels les païens les confondaient. On leur reprochait de manger, dans leurs assemblées de religion, la chair d'un enfant massacré, reproche qui venait peut-être d'une fausse notion de l'eucharistie. Celse et d'autres païens (1) ajoutèrent depuis qu'ils adoraient la croix avec la tête d'un âne. Cette prétendue histoire de l'adoration de la tête d'un âne était de l'invention d'un juif, qui prétendait avoir vu nos mystères; elle se répandit parmi le peuple, et fut accréditée par ceux qui étaient intéressés à décrier notre religion (2). Le respect que les chrétiens avaient pour le signe de la croix, respect dont parlent Tertullien et tous les anciens Pères, pouvait avoir donné lieu à l'autre partie de l'histoire. Ces calomnies se débitaient avec tant de confiance, le préjugé et la passion les adoptaient avec tant de facilité, qu'elles servaient de prétexte pour justifier la cruauté des persécuteurs, et pour rendre odieux le nom même de chrétien.

Toutes ces circonstances déterminèrent saint Justin à présenter son apologie, et à demander qu'on la rendît publique. Il y déclare généreusement qu'il est chrétien, et qu'en cette qualité il prend la défense de sa religion. Il montre que les chrétiens ne doivent point être condamnés pour leur nom, et que les magistrats ne peuvent sévir contre eux, à moins qu'ils n'aient été convaincus de quel-

---

(1) *Ap. Origen.* l. 6, c. 301.

(2) Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 4, c. 18, *et in Isa.*

que crime ; qu'ils ne sont point athées, quoiqu'ils n'adorent pas les idoles ; qu'ils adorent Dieu le Père, Jésus-Christ son fils, le Saint-Esprit (1), et les bons anges (2). Après avoir exhorté l'Empereur à tenir la balance égale dans l'administration de la justice, il expose la sainteté de la doctrine et des mœurs des chrétiens. Non-seulement, dit-il, ils ont le parjure en abomination, ils évitent encore les sermens : tout ce qui porterait la moindre atteinte à l'honnêteté, leur fait horreur ; ils n'ont que du mépris pour les richesses ; on les voit doux et patiens dans les épreuves, leur charité embrasse tous les hommes, et même leurs ennemis. Ils payent fidèlement les impôts, ils obéissent à leurs supérieurs, ils honorent les princes, etc. On les calomnie lorsqu'on les accuse de manger des enfans : comment se rendraient-ils coupables d'un tel attentat, eux qui condamnent les personnes qui ne font simplement que les exposer (3)? Leur pureté est aussi à l'abri de la critique la plus sévère. N'est-ce pas l'amour de cette vertu qui en porte un si grand nombre de l'un et de l'autre sexe à vivre dans une entière continence jusqu'à l'âge le plus avancé? Suivent les preuves de l'immortalité de l'ame et de la résurrection de la chair. Le Saint démontre, par les prophètes, qu'un Dieu devait s'incarner ; que la de-

(1) N. 6, p. 47.

(2) Il n'est point là question d'identité de culte, comme l'observe D. Maran ; et quoique les bons anges soient nommés avec Dieu dans la même période, le culte qu'on leur rendait était d'un ordre bien inférieur à celui qui se rend à l'Être suprême. Le texte de saint Justin doit s'entendre comme ces paroles de l'Apocalypse, c. 1, v. 4 et 5 : *La grâce et la paix vous soient données par celui qui est.... par les sept esprits qui sont devant le trône, et par Jésus-Christ.*

(3) Les païens exposaient leurs enfans lorsqu'ils étaient pauvres. Cette barbare coutume s'observe encore aujourd'hui à la Chine.

struction de Jérusalem avait été prédite, ainsi que la vocation des gentils, etc. (1).

La nécessité où il était de repousser les calomnies des païens, l'obligea, contre la coutume de la primitive Eglise, d'expliquer en quoi consistait le baptême et l'eucharistie. Il représente aussi le second de ces sacremens comme un véritable sacrifice. « Tous, dit-il, n'ont pas droit à cette » divine nourriture (l'eucharistie); elle n'est que pour » ceux qui reconnaissent notre doctrine comme vraie, qui » ont été lavés de leurs péchés dans le bain de la régéné- » ration, et qui vivent conformément aux préceptes de » Jésus-Christ : car nous ne prenons pas ces choses comme » un pain et un breuvage ordinaires; mais de même que » Jésus-Christ notre Sauveur, en s'incarnant par la parole » de Dieu, a eu de la chair et du sang pour notre salut; » de même aussi nous avons été instruits que cette nour- » riture devient la chair et le sang de Jésus incarné après » l'invocation et les actions de grâces qui sont formées » dessus, et par la vertu des propres paroles qu'il a pro- » férées (2). » Les fidèles, selon le saint docteur, sanctifiaient le dimanche en s'assemblant pour célébrer les divins mystères, pour lire les prophètes, pour écouter l'exhortation de celui qui présidait à l'assemblée, et pour contribuer aux aumônes avec lesquelles on assistait les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades et les étrangers. Saint Justin termine son ouvrage par l'édit que l'Empereur Adrien donna en faveur des chrétiens.

Il paraît que cette apologie produisit son effet, et qu'elle

(1) Il parle de la statue qu'on avait érigée dans Rome à Simon le Magicien. La même chose est attestée par Tertullien, par saint Augustin, par Théodoret, etc. Voyez Tillemont, t. II, p. 521, et la note de D. Maran sur cet endroit.

(2) N. 66, p. 83. Voyez les notes de D. Maran.

rendit la paix à l'Eglise. Antonin envoya en Asie un rescrit où se lisent les paroles suivantes : « Plusieurs gou- » verneurs de province ayant écrit à mon père au sujet » des chrétiens, il répondit qu'il ne fallait point les in- » quiéter, à moins qu'ils ne fussent convaincus d'avoir » entrepris quelque chose contre l'état. Ayant aussi été » consulté sur le même sujet, j'ai répondu que si quel- » qu'un était accusé simplement d'être chrétien, on de- » vait le renvoyer absous, et faire subir à son accusateur » la peine portée par les lois (1). » On lit dans Orose et dans Zonare, que ce fut l'apologie de saint Justin qui détermina l'Empereur à envoyer un ordre semblable.

La seconde apologie du Saint parut en 167 : elle fut composée à l'occasion du martyre d'un nommé Ptolémée, et de deux autres chrétiens qu'Urbicus, gouverneur de Rome, avait condamnés à mort. Le Saint l'adressa à l'Empereur Marc-Aurèle (2), et au sénat romain; il y prouvait l'injustice des persécuteurs. Les chrétiens, disait-il, ne souffriraient pas la mort avec tant de joie, s'ils étaient coupables des crimes dont on les accuse. Leur vie et leur doctrine leur donnent beaucoup d'avantage sur les philosophes. Socrate a eu bien des disciples; mais il ne s'en est point trouvé qui aient été martyrs de sa doctrine. Je m'attends bien, continuait-il, que cet écrit me coûtera la vie, et que je deviendrai la victime de la fureur de ceux qui portent une haine implacable à la religion pour laquelle je me suis chargé de plaider. Il comptait parmi ces ennemis du christianisme, le philosophe Crescens, qui, à beaucoup d'ignorance, joignait un orgueil insupportable (3).

(1) Voyez Eusèbe, *Hist.* l. 4, c. 13.

(2) Lucius Verus, collègue de Marc-Aurèle, était alors en Orient.

(3) Selon Photius, cod. 125, saint Justin composa un traité plein de

Les choses tournèrent comme Justin l'avait prévu. Sa mort fut arrêtée peu de temps après qu'il eut présenté son apologie , et l'on ne peut guères douter qu'elle n'ait été l'effet de la malice de ceux dont il avait parlé. Nous avons les actes authentiques de son martyre , lesquels paraissent avoir été tirés des registres du préteur. Voici ce qu'ils contiennent.

Justin ayant été arrêté avec d'autres chrétiens , fut conduit devant Rustique , préfet de Rome , qui lui dit : « Obéissez aux dieux , en vous conformant aux édits des » Empereurs. — Justin. On ne peut sans injustice blâmer

---

raisonnemens forts et pressans contre la doctrine d'Aristote. Il y examinait en critique les deux premiers livres de la physique de ce philosophe, et en renversait les principes. Cet ouvrage est perdu. On a faussement attribué à saint Justin le *Traité contre la doctrine d'Aristote*, dans lequel l'auteur réfute les principes avancés dans le quatrième, le cinquième et le huitième livres de la physique , et dans d'autres écrits du philosophe grec.

Les *Réponses aux orthodoxes* sur 146 questions ne sont point non plus de saint Justin. Cet ouvrage, qui est du quatrième ou cinquième siècle, contient une réfutation des erreurs de Sabellus et d'Arius. Quelques-uns l'ont attribué à Théodoret.

Les ariens , les nestoriens et les eutychiens sont réfutés dans l'*Exposition de la vraie Foi*, qui peut être l'ouvrage d'un Justin , évêque en Sicile , dont nous avons encore une lettre à Pierre le Foulon, t. IV, *Conc.* p. 1103.

La *Lettre à Zénas et à Sérénus*, qui porte aussi le nom de saint Justin , est peu importante : elle renferme quelques instructions sur la vie ascétique. Il y a assez d'apparence qu'elle fut écrite sous le règne d'Héraclius , par Justin , abbé du monastère de saint Anastase , Persan et martyr, lequel était auprès de Jérusalem. Voyez D. Maran, Ceillier , etc.

La meilleure édition des œuvres de saint Justin est celle que D. Maran , de la congrégation de Saint-Maur , donna à Paris en 1742, in-folio. Elle reparut à Vénise en 1747. Le D. Oberthür a publié à Würtzbourg, en 1777, les œuvres de ce Père de l'Eglise en grec et en latin, 3 vol. in-8°. Il existe beaucoup d'éditions d'écrits séparés.

Note augm. d'après l'allem.

» ou punir ceux qui obéissent aux commandemens de Jé-
» sus-Christ notre Sauveur. — RUSTIQUE. A quel genre de
» science vous appliquez-vous ? — JUSTIN. J'ai essayé de
» toutes les sciences ; mais n'y ayant pas trouvé la vérité,
» je me suis enfin attaché à la philosophie des chrétiens,
» sans avoir égard au discrédit où elle était parmi ceux
» qu'aveuglent l'erreur et le préjugé. — RUSTIQUE. Quoi !
» misérable, vous tenez pour cette doctrine ? — JUSTIN.
» Je m'en fais gloire, parce qu'elle me procure l'avantage
» d'être dans le chemin de la vérité. — RUSTIQUE. Quels
» sont les dogmes de la religion chrétienne ? — JUSTIN. Nous
» autres chrétiens, nous croyons un seul Dieu, créateur
» de toutes les choses visibles et invisibles, et nous con-
» fessons notre Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, prédit
» par les prophètes, l'auteur et le prédicateur du salut,
» le juge de tous les hommes. » Le juge lui ayant ensuite demandé où s'assemblaient les chrétiens, le Saint lui dit : « Ils s'assemblent où ils veulent, et où ils peuvent. Notre
» Dieu n'est pas renfermé dans un lieu particulier : comme
» il est invisible, et qu'il remplit le ciel et la terre, on
» l'adore et on le glorifie par-tout. — RUSTIQUE. Je veux
» savoir où vous assemblez vos disciples. — JUSTIN. J'ai
» demeuré jusqu'ici aux bains de Timothée, près de la
» maison d'un nommé Martin ; étant venu à Rome pour la
» seconde fois, je n'y fréquentai point d'autre lieu. Quand
» quelqu'un venait me trouver, je lui enseignais la doc-
» trine de vérité. RUSTIQUE. — Vous êtes donc chrétien ?
— JUSTIN. Oui, certes, je le suis. »

Le juge fit la même question aux autres chrétiens qui avaient été arrêtés avec Justin, et qui étaient Chariton, Evelpiste, Hiérax, Péon, Libérien, et une femme nommée Charitaine. Tous répondirent qu'ils étaient chrétiens par la miséricorde de Dieu. Evelpiste, esclave de César par sa condition, dit qu'il était redevable à ses parens de

la connaissance du christianisme ; mais il ajouta qu'il avait toujours entendu avec grand plaisir les discours de Justin.

« Vous qui passez pour éloquent, et qui vous imaginez » suivre la véritable philosophie, dit le préfet en s'adres- » sant à Justin, êtes-vous bien convaincu que si je vous » fais fouetter depuis la tête jusqu'aux pieds, vous mon- » terez encore au Ciel? — JUSTIN. Oui, si je souffre le » supplice dont vous parlez, j'espère recevoir la récom- » pense qu'ont déjà reçue ceux qui ont observé les pré- » ceptes de Jésus-Christ. — RUSTIQUE. Quoi! vous vous ima- » ginez que vous irez au Ciel, et que vous y recevrez une » récompense? — JUSTIN. Non-seulement je me l'imagine, » mais j'en suis si assuré, que je n'ai pas là-dessus le » moindre doute. »

Le juge, qui ne gagnait rien à disputer, leur ordonna à tous d'aller sacrifier aux dieux, ajoutant que s'ils refusaient d'obéir, il les ferait traiter sans miséricorde. Justin, parlant au nom de tous, lui répondit : « Nous ne sou- » haitons rien tant que de souffrir pour Jésus-Christ. Les » tourmens hâteront notre bonheur, et nous inspireront » de la confiance à ce tribunal, où tous les hommes doi- » vent paraître pour être jugés. » Les autres confesseurs ajoutèrent : « Il est inutile de nous faire languir plus » long-temps ; nous sommes chrétiens, et nous ne sacri- » fierons point aux idoles. » Le préfet les voyant inébranlables, les condamna à être fouettés, et à perdre la tête ; ce qui fut exécuté vers l'an 167, sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius-Verus. Ils consommèrent leur glorieuse confession en louant Jésus-Christ, et lui rendant des actions de grâces. Les chrétiens enlevèrent secrètement leurs corps, et les enterrèrent honorablement.

Saint Justin est de tous les anciens Pères de l'Eglise, celui dont il nous reste le plus d'ouvrages importans. Per-

sonne, au rapport de Tatien, son disciple, n'est plus digne d'admiration (1). Eusèbe, saint Jérôme, saint Epiphane, Théodoret, etc., lui donnent les plus grandes louanges. Son nom est marqué au 13 Avril dans le martyrologe d'Usuard et dans le romain; mais il est honoré le premier de Juin par les Grecs.

La vertu des premiers chrétiens avait son principe dans la grâce de Jésus-Christ, comme l'observe saint Justin. On voyait des hommes qui, dès leur enfance, servaient Dieu avec une ferveur soutenue, et qui, à l'âge de soixante ans, n'avaient terni la pureté de leur ame par aucune faute, pas même de pensée (2). Comment auraient-ils été passionnés pour les richesses, eux qui mettaient leurs biens en commun, ou qui n'en retenaient la possession que pour les partager avec les pauvres (3)? Ils aimaient la vérité, au point qu'ils auraient mieux aimé mourir que de conserver leur vie par le plus léger mensonge (4). Leur constance à confesser le nom du Seigneur et à observer sa loi, était invincible. « Personne, dit le Saint (5), ne » peut entraîner dans le crime ceux qui croient en Jésus- » Christ; par-tout nous ne cessons de le confesser, quoi- » que par-là nous nous exposions aux supplices. Nous » souffrons les cachots, le feu et mille autres sortes de » tortures. Les persécutions ne servent qu'à rendre la plu- » part d'entre nous plus fidèles et plus fervens par la » vertu du nom du Sauveur...... Quelques-uns adorent le » soleil; mais en est-il parmi eux qui sacrifient leur vie » pour un pareil culte? Il en est tout autrement de nous

(1) Ap. Eusèb. *Hist.* l. 4, c. 16.
(2) *Apol.* 1 (vol. 2), p. 62.
(3) *Apol.* p. 61.
(4) *Ibid.* p. 57, et *Dial. cum Tryph.*
(5) *Ibid.*

» autres ; il n'y a rien que nous ne soyons prêts à souffrir, dès qu'il s'agit de la gloire de Jésus-Christ (1). » Le saint docteur parle souvent de cet esprit de piété qui portait les premiers chrétiens à glorifier Dieu par des hommages continuels. Depuis, dit-il, que la lumière de l'évangile a pénétré par-tout, il n'est point de nation chez laquelle on n'offre au Créateur des prières et des actions de grâces au nom de Jésus crucifié (2).

S. PAMPHILE, PRÊTRE ET MARTYR.

Tiré de saint Jérôme, etc. Voyez Ceillier, t. III, p. 435.

L'AN 309.

On ne saurait trop estimer la science lorsqu'elle est sanctifiée par la religion, et qu'elle a pour objet la gloire de Dieu. Ce fut dans ces dispositions qu'étudia saint Pamphile. Il était d'une famille riche et distinguée, et naquit à Béryte, ville alors renommée par ses écoles. Il passa ses premières années dans l'étude des différentes sciences qu'on enseignait aux jeunes gens ; après quoi il occupa une des premières charges de la magistrature.

Mais à peine eut-il connu Jésus-Christ, qu'il ne pensa plus qu'aux moyens de se sanctifier. Il quitta tout pour se livrer uniquement à la pratique de la vertu. L'objet de ses études fut changé, et l'Ecriture-sainte lui parut seule mériter ses soins. Malgré l'étendue de ses connaissances, et la dignité de l'emploi qu'il avait exercé, il ne balança point de se mettre au nombre des disciples de Piérius,

(1) *Apol.*, p. 57.
(2) *Dial.* p. 345.

qui avait succédé à Origène dans la grande école d'Alexandrie. Il se fixa depuis à Césarée en Palestine, où il forma à ses dépens une bibliothèque considérable, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, était composée de trente mille volumes. On y trouvait presque tous les ouvrages des anciens. Pamphile établit encore à Césarée une école publique pour les saintes lettres.

L'Eglise dut à ses veilles une excellente édition de la Bible. Il transcrivit lui-même ce livre sacré avec le plus grand soin, et il en distribua plusieurs copies gratuitement. Il suivait en cela son caractère porté à la bienfaisance, et le désir qu'il se sentait d'aider et d'encourager ceux qui voulaient se perfectionner dans la connaissance de l'Ecriture (1).

Il faisait beaucoup de cas des ouvrages d'Origène, et il en copia plusieurs de sa propre main. Il composa l'apologie de ce Père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe. Cet écrit était divisé en cinq livres; il ne nous en reste plus que le premier de la traduction latine de Ruffin, lequel se trouve parmi les œuvres de saint Jérôme. On le garde comme une pièce achevée (2).

---

(1) De Montfaucon, *Bibl. Coisl.* p. 78, 79, 80, 81, a publié une courte explication des actes des apôtres, faite par saint Pamphile, qui employa presque toute sa vie à travailler sur l'Écriture. Voyez le savant Bénédictin, *ibid.* c. 20, sur un manuscrit des épîtres de saint Paul, copié dans le cinquième ou sixième siècle, et confronté avec un manuscrit des épitres du même apôtre, copié de la propre main de saint Pamphile, lequel était dans la bibliothèque de Césarée au cinquième siècle. Le premier de ces manuscrits se garde dans la bibliothèque de Coislin, qui fait présentement partie de celle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

(2) Saint Jérôme, persuadé que cette apologie d'Origène n'était point de saint Pamphile, l'attribue à Eusèbe, et quelquefois à d'autres au-

Mais rien n'était plus admirable en Pamphile que l'humilité ; il donne les preuves les moins équivoques de son amour pour cette vertu, dans la préface qu'il a mise à la tête d'un abrégé des Actes des apôtres. Pour pratiquer d'une manière plus parfaite le détachement évangélique, il distribua son patrimoine aux pauvres. Il avait pour ses esclaves et ses domestiques les sentimens d'un père plein de tendresse. Son genre de vie était fort austère. Séquestré du commerce du monde, il se renfermait dans la solitude, afin de servir Dieu avec plus de liberté, et de se livrer au travail avec moins de distraction. Par la pratique de toutes ces vertus, il se préparait à la grâce du martyre.

Pamphile fut arrêté, en 307, par l'ordre d'Urbain, gouverneur de la Palestine. L'éloquence et l'érudition avec lesquelles il défendit sa foi, le firent condamner aux plus cruelles tortures : mais les ongles de fer dont on lui déchira les côtés ne servirent qu'à couvrir le juge de confusion. On le remit en prison, où il resta presque deux ans. Plusieurs autres chrétiens y étaient renfermés avec lui. Deux, qui n'étaient que catéchumènes, furent alors purifiés et couronnés par le baptême du feu.

Urbain ayant été décapité par l'ordre de l'Empereur Maximin, le gouvernement de la Palestine fut donné à Firmilien. Ce nouveau gouverneur, qui n'était pas moins barbare que son prédécesseur, continua les ravages de la

---

teurs ; mais Eusèbe, Socrate, Photius, etc. la donnent au saint martyr, et si Eusèbe y travailla, il n'y eut que la moindre part. Ce point de critique a été fort bien éclairci par D. Charles-Vincent De la Rue, *Op. Orig.* t. IV, part. 2, p. 13. Selon Photius, Eusèbe ne fit que le dernier livre de l'apologie d'Origène, encore n'y travailla-t-il qu'après le martyre de saint Pamphile. Voyez Huet, *Origeniana*, l. 2 ; *quæst.* 14, c. 3, et D. Charles-Vincent De la Rue, *ibid.* p. 257.

persécution. Il se fit amener Pamphile avec Valens et Paul. Valens, diacre de l'église de Jérusalem, était un vénérable vieillard qui savait par cœur toute l'Ecriture. Paul, né à Jamnia dans la Palestine, avait toujours montré beaucoup de zèle et de ferveur. Le juge les trouvant inébranlables dans leur foi, les condamna à mort sans leur faire souffrir la question du chevalet. On exécuta cependant quelques chrétiens avant eux. Du nombre de ceux-ci fut Porphyre. C'était un esclave de Pamphile, que son maître avait toujours traité comme son fils. Quand il eut appris que son maître et les autres confesseurs avaient été condamnés à mort, il osa demander au juge la permission d'enterrer leurs corps, lorsqu'ils auraient été exécutés. Firmilien, transporté de fureur, lui demanda s'il professait aussi la même religion. Porphyre ayant répondu affirmativement, on le tourmenta avec la dernière barbarie; mais quoique sa chair fût en lambeaux, et qu'on lui vît les entrailles, il ne fit pas entendre le moindre soupir. Il mourut par le feu, en invoquant le nom de Jésus-Christ. Ce fut ainsi qu'il remporta le premier la couronne, quoiqu'il fût entré dans la lice après les autres athlètes.

Séleucus de Cappadoce fut condamné à perdre la tête avec les autres prisonniers, pour avoir porté à Pamphile la nouvelle du triomphe de Porphyre, et pour avoir applaudi à la constance de ce saint Martyr. C'était un brave officier qui, en 298, avait été fouetté cruellement pour la foi. Depuis cette confession, il vivait retiré, servant aux pauvres de protecteur et de père.

Firmilien avait dans sa maison un serviteur nommé Théodule. Il l'aimait plus que ses autres domestiques, à cause de sa probité et de sa vertu; mais ayant appris qu'il était chrétien, et qu'il avait embrassé un des martyrs, il le condamna à être crucifié le jour même.

Un catéchumène de Cappadoce, qui se nommait Julien,

fut brûlé à petit feu comme Porphyre, parce que sur le soir il embrassa les corps morts des martyrs.

La sentence portée contre Pamphile et ses compagnons fut exécutée le 16 Février 309. Les autres martyrs dont nous venons de parler, souffrirent tous le même jour.

On laissa leurs corps exposés, afin que les bêtes les dévorassent; mais ils fureut trouvés encore entiers au bout de quatre jours. Les chrétiens les enlevèrent, et les enterrèrent honorablement.

Eusèbe de Césarée prit le surnom de *Pamphile*, par respect pour la mémoire de notre saint Martyr, avec lequel il avait été emprisonné. Non content d'avoir parlé de lui dans son histoire, il écrivit encore sa vie en trois livres. Saint Jérôme estime beaucoup cet ouvrage; il lui donne l'épithète d'*élégant*, et dit que les vertus, et surtout l'humilité de saint Pamphile, y sont excellemment décrites. Nous ne l'avons plus aujourd'hui. Il paraît que c'est dans cette source que Métapraste a puisé ce qu'il rapporte du saint Martyr.

S. CAPRAIS, ABBÉ.

Vers l'an 430.

Ce Saint quitta le monde de bonne heure, et se consacra au service de Dieu dans la solitude. L'éclat de sa vertu ne tarda pas à le faire connaître, et à attirer auprès de lui plusieurs personnes de piété. Entre autres personnes qu'il conduisit à la perfection évangélique, on compte saint Honorat, qui fut depuis évêque d'Arles. Il mourut peu de temps après ce Saint, dans l'île de Lérins. On croit communément que ce fut en 430. S. Hilaire d'Arles, qui assista à sa mort, donne de grandes louanges à sa

sainteté. On lit le nom de saint Caprais dans les martyrologes de France et dans le romain, sous le premier de Juin.

Voyez la chronique de Lérins par Barrali; la vie de saint Honorat, Surius, etc.

S. WISTAN, PRINCE DE MERCIE, MARTYR.

L'AN 849.

WITLAS, qui fut Roi de Mercie depuis l'an 826, jusqu'à l'an 839, eut un fils nommé Wimond, auquel il survécut (1). Ce dernier fut père de Wistan, que les guerres des Danois privèrent de la couronne, parce qu'il était encore enfant lors de la mort de son aïeul. Bertulphe, frère de Witlas, fut placé sur le trône, du consentement de la noblesse, et par l'autorité d'Etelwolph, Roi des Saxons occidentaux, dont la Mercie était alors tributaire.

Wistan tourna toutes ses pensées du côté de ce royaume éternel que Dieu a promis à ses serviteurs : mais il ne goûta pas long-temps les douceurs de la paix dont il jouissait. Bertulphe, craignant qu'il ne parvînt à la couronne, au moins après lui, forma l'horrible projet de lui ôter la vie; il en confia l'exécution à son fils Berfert ou Brithfard, qu'il voulait avoir pour successeur. On proposa au vertueux prince une entrevue, dont l'amitié paraissait être l'unique motif. Wistan se rendit sans défiance au lieu marqué (2), et embrassa tendrement le perfide Brithfard.

---

(1) Ces deux princes furent enterrés dans l'abbaye de Répendon ou de Repton, au comté de Derby.

(2) Ce lieu, selon Capgrave, se nomme encore *Wistanostawe*.

Celui-ci lui déchargea un coup de sabre sur la tête, et le fit achever par un des dignes complices de son crime. Cette horrible scène se passa le 1er Juin 849. Le corps du Saint fut enterré à Repton, par les soins d'Enflède, sa mère. On le transporta quelques années après au monastère d'Evesham.

Bertulphe subit bientôt la peine due à sa criminelle ambition. Ethelwolph le déposa avant la fin de l'année 849, comme trop peu versé dans l'art de la guerre, et donna la couronne à Burrhed, qui fut le dernier Roi de Mercie.

Voyez Ingulph, Guillaume de Malmesbury et Brompton. Ces historiens rapportent des circonstances qui serviront à corriger la légende du Saint, donnée par Capgrave.

S. SIMÉON, RECLUS A TRÈVES.

L'AN 1035.

Siméon, né à Syracuse, en Sicile, d'un père grec de nation, fut mené à l'âge de sept ans à Constantinople, où il fit ses études. Il renonça à tous les avantages du monde, afin d'imiter plus parfaitement son divin modèle. Son amour pour Jésus-Christ lui inspira le désir de faire le voyage de la Terre-Sainte. Ayant vécu quelque temps sous la conduite d'un solitaire qui demeurait du côté du Jourdain, il alla passer deux ans dans un monastère de Bethléem, où il reçut le diaconat. Enfin, il se fixa chez les moines qui habitaient au pied du Mont-Sina, en Arabie. Il édifia ses frères par la continuité de ses jeûnes et la rigueur de ses macérations.

Il fut chargé par ses supérieurs de se rendre auprès de Richard II, duc de Normandie, pour recevoir les aumô-

nes que ce prince faisait au monastère. Sa vertu subit de rudes épreuves durant le voyage. Arrivé à Rouen, il apprit la mort du bienfaiteur de sa communauté. Comme il n'avait point de recommandation pour se présenter au successeur de Richard, il prit la route du diocèse de Verdun, pour aller trouver l'abbé de Saint-Vannes, avec lequel il était venu d'Antioche en Occident; il se retira ensuite dans l'abbaye de Saint-Martin de Trèves.

Il repassa en Orient avec saint Poppon, archevêque de Trèves; mais le saint Prélat l'obligea de revenir avec lui, après lui avoir promis de lui laisser une liberté entière sur le genre de vie qu'il voudrait mener. Siméon se renferma dans une tour près d'une des portes de la ville, et y consacra le reste de sa vie à la pénitence, à la prière et à la contemplation. Dieu le retira du monde le premier Juin 1035, Benoît IX le canonisa le 8 Septembre 1042. La cérémonie de sa canonisation se fit solennellement à Trèves le 17 Novembre de la même année (1).

Voyez la vie du Saint, écrite par Eberwin, abbé de Saint-Martin de Trèves, auteur contemporain, laquelle a été publiée dans les *Acta Sanctorum*, avec les remarques des Pères Henschénius et Papebroch. Voyez aussi Baillet, sous le 1er Juin, etc.

LE B. PIERRE DE PISE, FONDATEUR DES HERMITES DE SAINT JÉRÔME.

L'AN 1435.

Ce serviteur de Dieu, né en 1355, était fils de Pierre Gambacorta, chef de la république de Pise. A l'âge de

(1) Quelques auteurs prétendent que c'est la seconde canonisation qui ait été célébrée selon les formes de l'Église, supposant que celle de saint Uldaric où Ulric, évêque d'Ausbourg, faite quarante-sept ans auparavant, a été la première.

quinze ans, il abandonna secrètement la cour de son père, se revêtit de l'habit d'un pauvre pénitent, et se retira à Montebello, qui est une agréable solitude de l'Ombrie. Il n'avait pour subsister que les aumônes qu'il ramassait dans les villages voisins.

En 1380, il trouva le moyen de fonder une église, et de faire bâtir douze cellules pour loger ceux qui s'étaient mis sous sa conduite. Il choisit saint Jérôme pour patron de sa congrégation, parce que ce Père, après avoir visité les différens hermitages de l'Egypte et de la Syrie, avait pris de chacun ce qui lui paraissait le plus parfait dans les exercices de la vie solitaire. Il prescrivit quatre carêmes à ses moines; de plus, il leur ordonna de jeûner les lundis, les mercredis et vendredis de toute l'année; il arrêta encore qu'ils resteraient deux heures en prières après matines, qui se disaient à minuit. Sa vie était encore plus austère que celle de ses disciples; et presque tout son temps était consacré à l'oraison. Martin V approuva la nouvelle congrégation en 1421.

Le père et les frères du Saint ayant été assassinés, en 1593, il fut tenté d'abandonner son désert pour aller venger sa famille et sa patrie; mais il triompha de la tentation par un redoublement de ferveur dans ses exercices. Il mourut en 1435, à l'âge de quatre-vingts ans. Pie V et Clément VIII lui donnèrent le titre de *bienheureux*. Innocent XII publia solennellement le décret de sa béatification en 1693.

La congrégation du B. Pierre de Pise est fort répandue en Italie. Clément IX y unit, en 1668, l'ordre de saint Jérôme de Fiésoli, institué par le vénérable Charles de Montegraneli, noble Florentin. Les hermites de saint Jérôme en Espagne ont le même institut; ils suivent la règle des hermites de saint Augustin, à laquelle ils joignent quelques constitutions particulières, tirées des ouvrages de saint Jérôme.

Voyez Hélyot, et les *Historica monumenta ordinis S. Hieronymi congreg. B. Petri de Pisis, auctore Joan. Baptista Sajanello, ejusdem ordinis, Patavini collegii doctore theologo. Venetiis,* 1758, t. I. Voyez la vie du serviteur de Dieu, écrite vers l'an 1500, et publiée par les Bollandistes sous le 14 Juin, ainsi que les divers auteurs cités par Benoît XIV, *de Canoniz.* l. 2, c. 24, p. 239.

---

† LE B. JACQUES DE STRÉPAR, ARCHEVÊQUE D'HALITZ.

Tiré de la légende de son office et de l'Abrégé historique des vies des Saints, etc., des trois ordres de Saint-François, par le P. Férot, tom. II, pag. 309.

L'AN 1411.

Vers le milieu du 14e siècle naquit en Basse-Pologne le B. Jacques de Strépar. Issu d'une famille illustre de sénateurs, il dut à de pieux parens, que le Ciel lui avait donnés, l'avantage inappréciable d'une éducation chrétienne, et il fut assez sage pour en profiter. Eclairé dès sa jeunesse sur les dangers du monde, il eut le courage d'en fuir les faux charmes et de renoncer aux douceurs de l'état d'opulence dans lequel il était né pour embrasser l'état religieux. Il choisit l'ordre de Saint-François comme le plus propre à le rendre le parfait imitateur de l'humilité et de la pauvreté de Jésus-Christ. La générosité avec laquelle il fit son sacrifice ne se démentit point : après qu'il l'eut consommé, il marcha d'un pas si rapide dans le chemin de la vertu, que bientôt ses compagnons le regardèrent comme leur modèle. Il ne se proposait d'autre but que de répondre par la sainteté de sa vie à la sainteté de sa vocation. Malgré son extrême modestie, il ne put empêcher qu'on ne remarquât sa vertu, et ses supérieurs résolurent de l'envoyer en Russie. Ce pays était alors rempli d'infidèles et de schismatiques, comme il l'est encore aujourd'hui. Une

société, appelée des Frères-Pélerins, était établie pour soutenir jusqu'à l'effusion de leur sang la foi catholique dans ces contrées; Jacques y fut adjoint en qualité de missionnaire, et comme la nécessité forçait souvent d'appeler d'autres frères Mineurs pour l'aider dans les fonctions de ce ministère, on lui donna la charge de supérieur du couvent de Lemberg ou Léopold. Il devint ensuite, par l'autorité du Saint-Siége, vicaire-général de cette mission. Son zèle à s'acquitter de toutes les obligations que lui imposait cet emploi était si ardent, qu'au bout de dix ans, Bernard, archevêque d'Halitz, l'appelait dans ses lettres un ouvrier très-capable d'établir l'Eglise de Dieu. Ce prélat étant mort, le Pape Boniface IX, à la demande d'Uladislas Jagellon, Roi de Pologne, plaça le saint missionnaire sur ce siége archiépiscopal, qui depuis a été transféré à Léopold (1).

Il serait difficile de dire quels admirables exemples de toutes les vertus Jacques donna pendant dix-huit ans qu'il gouverna cette église. Il voulut conserver le pauvre habit de son institut. Au lieu de se servir des armes de sa famille, il fit graver sur son anneau pastoral l'image de la Sainte-Vierge, pour laquelle il avait un respect singulier. Afin d'augmenter le culte de cette Reine des Saints et la dévotion envers elle, il habitua le peuple à venir au son de la cloche à une heure fixée, le soir, dans l'église paroissiale, chanter en sa présence certaines prières en l'honneur de Marie. Il accorda des indulgences à ceux qui visitaient l'église de Léopold, où l'on était dans l'usage d'exposer le Saint-Sacrement, désirant faire partager à ses diocésains l'ardeur qu'il avait pour le mystère adorable de l'Eucharistie.

---

(1) Cette translation eut lieu en 1414, trois ans après la mort du saint archevêque.

Le nombre des fidèles augmentant chaque jour dans le diocèse d'Halitz par l'abandon que faisaient les peuples de leurs anciennes erreurs, le saint archevêque mit tous ses soins à ériger des paroisses et à augmenter le nombre des monastères de religieux qu'il dota de ses propres revenus. Il leur fournissait avec une générosité sans bornes les objets nécessaires au culte divin; et non content de se dépouiller ainsi pour orner les temples du vrai Dieu, il ouvrit le trésor des indulgences à ceux qui faisaient des offrandes pour cet objet. Sans cesse occupé du bien-être du prochain, Jacques se livrait tout entier au soulagement des pauvres, au soin des étrangers, qu'il recevait dans un hospice, au rétablissement de la concorde entre ceux qui étaient divisés, soit qu'ils fussent de la classe des grands, ou des derniers rangs du peuple. Sa charité pour Dieu était si vive, que jusqu'à la mort il souffrit avec courage et avec joie des incommodités de toute espèce, et qu'il s'exposait à tous les périls, même à celui de perdre la vie, pour pouvoir, par ses sermons et par l'accomplissement de ses autres devoirs de pasteur, procurer la gloire de Dieu, l'accroissement de l'Eglise, et le salut de son troupeau.

Le saint pontife ne fut pas seulement un évêque accompli; il se montra, par son amour du bien public, digne du rang distingué qu'il tenait parmi les grands du royaume de Pologne, et il n'excita pas moins l'admiration par sa capacité dans les affaires civiles que par ses vertus ecclésiastiques. Les barbares troublaient alors le pays par leurs incursions fréquentes. Il ne se contenta pas d'ordonner des prières publiques devant le Saint-Sacrement et d'exciter par ses discours et son exemple son peuple à implorer le secours du ciel; il fit voir qu'il était aussi excellent citoyen, et, en qualité de sénateur, il donna de très-utiles conseils soit en particulier, soit dans les assemblées du royaume, pour défendre le territoire et pour

repousser les ennemis. Ces conseils eurent un résultat si heureux, que la voix publique lui donna les beaux noms de protecteur de la patrie et de gardien du royaume. Enfin, ce saint pontife, épuisé par les travaux qu'il avait entrepris pour la gloire de Dieu et le salut des ames, accablé en outre sous le poids des années, termina en 1411 son honorable carrière, dans la ville de Léopold. Son corps, revêtu de ses habits religieux et de ses ornemens pontificaux, ainsi qu'il l'avait lui-même, dix ans avant son trépas, demandé par son testament, fut inhumé dans l'église de Sainte-Croix avec une grande pompe et renfermé dans un tombeau près du maître-autel. La réputation de sa sainteté, que Dieu manifesta par des miracles, s'étendit bientôt en Russie, en Pologne et dans les pays circonvoisins, et s'accrut tellement que les fidèles venaient à son sépulcre implorer son assistance et l'honoraient comme un bienheureux. Mais les guerres fréquentes qui suivirent sa mort, et les irruptions des Tartares, firent peu à peu perdre la connaissance du lieu où il était inhumé. L'an 1619, après quelques recherches, on trouva son corps, parfaitement conservé, ainsi que les vêtemens qui le couvraient, et on le plaça dans un nouveau tombeau. A une époque plus récente, Ferdinand Kichius, archevêque de Léopold, le fit transporter dans sa cathédrale et déposer dans la chapelle du Crucifix, où il est toujours honoré avec une égale dévotion. Pie VI approuva le 11 Septembre 1791 le culte du B. Jacques, culte qui n'a jamais été interrompu, et qui s'est continué jusqu'à ces derniers temps.

† LE B. CUNO ou CONRAD, ARCHEVÊQUE NOMMÉ DE TRÈVES, MARTYR.

L'histoire de sa vie a été écrite par un moine contemporain, du couvent de Tholay, nommé Thierri, qui y travailla par ordre de ses frères, *imperio fratrum constrictus*. Voyez aussi Lambert d'Aschaffenbourg, *ad ann.* 1066; le *Chronicon Hermanni Contracti*, Sigebert de Gemblours; Brouwer, l. 12, *Annal. Trevir.*; Henschenius, t. I, *Junii*, p. 126 sqq.; Hontheim et plusieurs autres.

L'AN 1066.

Conrad ou Cuno descendait d'une famille noble de Souabe; il naquit à Pülingen, à quatre lieues de Tübingue, dans le second quart du onzième siècle. Son père s'appelait Eylolf et sa mère Azecha ou Hazèque, et ils étaient distingués l'un et l'autre par leurs richesses et leur vertu. Comme ils destinaient leur fils à l'autel, ils mirent tous leurs soins à nourrir dans son cœur l'innocence du premier âge, et à former son esprit par des maîtres habiles. Ayant atteint l'âge mûr, il vint à Cologne, où l'archevêque Annon, qui était son parent à ce qu'on assure, lui conféra la prêtrise, et le nomma prévôt de sa cathédrale (1). Le saint prélat, ayant découvert en lui beaucoup de sagesse, le consulta souvent et eut toujours à se louer de sa prudence et de son amour pour la justice.

« Evrard, archevêque de Trèves, » dit Lambert d'Aschaffenbourg (2), « après avoir, le Samedi-saint, développé au peuple, dans un sermon, le mystère d'un si » grand jour, étant rentré dans la sacristie, laissa tomber

(1) S. Annon devint archevêque en 1056 et mourut le 4 Décembre 1075. Voyez sa vie sous ce jour.

(2) Sous l'année 1066.

» la tête sur la poitrine de son archidiacre, et rendit » l'ame au milieu des frères qui l'entouraient. Sa place » fut donnée, par l'entremise de l'archevêque de Cologne, » à Cuno, qui était prévôt dans la même ville. Le clergé » et le peuple de Trèves, qui n'avaient pas été consultés » dans ce choix, n'en conçurent qu'un trop vif ressenti- » ment (1); et ils s'exhortèrent l'un l'autre à rendre la » vengeance aussi éclatante que l'injure. Le comte Didier, » jeune homme d'un caractère emporté, était alors avoué » de l'église de Trèves. Le jour même où l'évêque devait » faire son entrée dans la ville, Didier va à sa rencontre » avec des troupes nombreuses; il l'attaque au point du » jour, avant même qu'il ait quitté son auberge (de Ried- » bourg); il massacre ceux qui résistent, et met en fuite » les autres, qu'une terreur panique avait saisis; il livre » au pillage les trésors considérables de l'évêque, le fait » prisonnier lui-même (dans le château d'Urzich sur la » Moselle), et le livre aux bourreaux, qui le font pé- » rir, en le précipitant, par ses ordres, du rocher le » plus élevé. Son corps fut inhumé par des hommes pieux » au couvent de Tholay, où Dieu honore encore aujour- » d'hui, dit-on, sa mémoire par de nombreux miracles. »

Ce meurtre fut commis le 1 Juin 1066 (2). Plusieurs

---

(1) Le moine Thierri dit seulement que *quelques* prêtres excitèrent le peuple, *quidam de clero, quod dictu nefas, laicum populum, quem debuerant compescere, magis ad tale flagitium studebant provocare.*

(2) Berthold de Constance rapporte ainsi les circonstances de cette mort : « Le comte Didier ayant affaibli le prisonnier par une longue captivité, le livra à quatre soldats pour le faire mourir. Ceux-ci l'ayant précipité trois fois du haut d'un rocher et n'ayant pu lui casser que le bras, l'un d'eux se repentit, et le Saint lui pardonna. Mais un autre, qui voulait le décapiter ne trancha que la mâchoire, et Conrad en digne martyr de Dieu, entra dans la paix du Seigneur. — Les trois soldats qui avaient tué le serviteur de Dieu, furent atteints plus tard

martyrologes en font mention en ce jour, entre autres Molanus, Canisius, Ferrarius, Ghinius, Saussay, Gelenius. Mais dans l'évêché de Trèves on ne l'honore pas comme Saint diocésain; du moins son nom ne se trouve pas dans le *Proprium Trevirense*.

---

de la vengeance du Ciel; ils descendirent tous trois aux enfers, l'un en ne pouvant avaler la nourriture qu'il prenait; les deux autres, en se déchirant le corps de leurs propres mains. — Le comte Didier poussé par le remords, et animé d'une foi fervente, partit pour Jérusalem avec plusieurs autres malgré les nombreux dangers qui les attendaient. S'étant embarqués à Laodicée et ayant commencé la traversée, ils furent surpris par une tempête subite, et le jour s'obscurcit au point qu'ils ne savaient plus dans quelle direction le vent les poussait. Pendant quatre jours le vaisseau fut le jouet de l'orage, et le feu du ciel venait souvent éclairer la nuit qui les enveloppait. Ils ne craignaient déjà plus la mort, au milieu des dangers qui leur en avaient rendu l'idée familière; ils ne contemplaient plus que la vie éternelle, lorsqu'ils furent engloutis par les flots de la mer, au nombre de cent treize, parmi lesquels se trouvaient le comte Didier, Widerold et Marchward. Ceci arriva le 15 Février. »

2 Juin.

S. POTHIN, ÉVÊQUE; S. SANCTUS, S. ATTALE, SAINTE BLANDINE, ET LES AUTRES MARTYRS DE LYON.

Tiré de la lettre des églises de Vienne et de Lyon aux fidèles d'Asie et de Phrygie, qu'on trouve en grande partie dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, l. 5, c. 1, 2, 3. Cette lettre est un des plus touchans et des plus précieux monumens des premiers siècles du christianisme, comme l'observe Scaliger dans ses notes sur la chronique d'Eusèbe (1).

L'AN 174.

Après la victoire miraculeuse que les prières des chrétiens firent remporter sous Marc-Aurèle, en 174, le feu de la persécution s'amortit pour quelque temps. Ce n'était pas que la paix dont l'Eglise jouissait, ne fût souvent troublée en divers lieux, tantôt par des émotions populaires, tantôt par le fanatisme et la cruauté des gouverneurs particuliers. Ceci parut sur-tout, en 177, à Vienne et à Lyon, dans les Gaules. Saint Pothin était évêque de cette dernière ville, et il était aidé dans ses fonctions par le saint prêtre Irénée, que saint Polycarpe avait envoyé d'Asie (2). L'église de Lyon était composée en grande partie des Grecs venus du même pays. Le désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ les avait sans doute attirés dans les Gaules; l'entrée d'ailleurs leur èn avait été facilitée par la communication que le commerce établissait entre les ports de l'Asie et celui de Marseille.

---

(1) Voyez Guillon, *Bibl. des Pères de l'Église grecque et latine*, tom. IV, p. 328, éd. de Renaudière, et pag. 289, édit. de Méquignon, in-8°. (*Note de la prés. édit.*)

(2) S. Grec. Turon. *Hist. Fr.* l. 1, c. 20.

Les progrès de l'Évangile augmentant tous les jours, les païens en ressentirent le plus grand dépit; bientôt ils entrèrent en fureur, et résolurent d'extirper le nom chrétien. Ils ne savaient pas que l'Eglise, plantée par la croix, trouve sa fécondité dans les souffrances de ses enfans, semblable à la vigne qui se charge de raisins, lorsqu'elle a passé par le fer du vigneron.

Les généreux combats de ceux qui eurent l'honneur de verser leur sang en cette occasion, sont rapportés dans une lettre que les témoins et les compagnons de leurs souffrances écrivirent aux fidèles de l'Asie et de la Phrygie, avec lesquels ils avaient d'anciens rapports de connaissance et de charité. Le style de cette lettre est plein d'éloquence, de feu et d'onction; on pense communément que saint Irénée en a été le principal auteur (1). Il y règne une énergie et un ton de sentiment qui transportent l'ame, et la ravissent hors d'elle-même. « L'esprit des » bienheureux martyrs vit, pour ainsi dire, encore dans » les paroles, toutes mortes qu'elles sont; leur sang ré» pandu pour Jésus-Christ, y paraît encore tout bouil» lant (2). »

Inutilement, disent les auteurs de cette lettre, voudrions-nous dépeindre notre situation présente, et donner une juste idée de la rage des païens, et des tourmens qu'ils font souffrir aux Saints. L'ennemi déploie toute sa force contre nous, et laisse voir d'avance à quoi l'on doit s'attendre de sa part, lorsqu'à la fin du monde il lui sera permis d'attaquer l'Église. Il réunit tous ses efforts, et anime encore ses agens contre les serviteurs de Dieu. On ne se contente pas de nous chasser de nos maisons, des

(1) Valois, *Not. ad.* l. 5; *Euseb.;* Tillemont, t. III, p. 2.

(2) Du Bosquet, évêque de Lodève, dans son Histoire ecclésiastique de France, l. 2, c. 18.

bains et des places publiques, on nous défend encore de paraître en quelque lieu que ce soit.

Mais la grâce, supérieure à toutes les puissances de l'enfer, a retiré les faibles du danger de la tentation (1), et n'a exposé au combat que ceux qui, par leur patience, étaient en état de paraître inébranlables comme autant de colonnes de la foi, d'aller même au-devant des souffrances, et de défier l'ennemi avec toute sa force et toute sa malice. Ces généreux athlètes étant entrés dans la lice, ont enduré mille sortes d'infamies, et les tourmens les plus affreux; ils ont regardé toutes les tortures avec un œil indifférent; ils les ont même affrontées avec une intrépidité qui annonçait des ames vraiment persuadées que toutes les misères de cette vie n'avaient aucune proportion avec la gloire qui leur était préparée dans le monde à venir.

D'abord le peuple fondit sur eux avec une aveugle impétuosité; ils se virent en un instant frappés, traînés par les rues, accablés de pierres, pillés, emprisonnés; ils éprouvèrent tous les excès de fureur dont est capable une populace mutinée, à laquelle on permet de tomber sur ses ennemis, et ils firent éclater en cette occasion une patience admirable. Ce premier transport passé, on procéda plus régulièrement. Le tribun et les magistrats de la ville ordonnèrent que les chrétiens comparussent dans la place publique. Ayant été interrogés devant le peuple, ils confessèrent glorieusement leur foi. Après cette confession, on les emprisonna jusqu'à l'arrivée du gouverneur (2).

(1) C'est l'humilité qui fait ainsi parler les auteurs de la lettre. Ils veulent par-là donner à entendre que leur faiblesse a été la cause pour laquelle ils n'ont point partagé la gloire des martyrs. On voit cependant par leur style, qu'ils étaient animés du même esprit et du même courage que ceux dont ils parlent.

(2) Le sénat n'envoyait pas de proconsuls ni de préteurs dans la pro-

Lorsque celui-ci fut venu, on les lui présenta. Les cruautés qui furent exercées contre eux allèrent si loin, que Vettius Epagathus (1), un des frères, animé d'une sainte indignation, demanda à parler sur ce sujet.

C'était un homme plein de l'amour de Dieu et du prochain, et d'une vertu si exacte, que, malgré sa jeunesse, on *pouvait* dire de lui, comme de Zacharie, qu'il mar*chait* sans reproche dans tous les commandemens du Seigneur. Son cœur brûlait de zèle pour la gloire de Dieu; il était actif et infatigable dès qu'il était question de servir et d'assister les malheureux. Il osa se charger de la défense de ses frères, et promettre de montrer que les chrétiens n'étaient coupables d'aucune pratique impie; mais le peuple, qui connaissait son mérite, se récria tumultuairement contre la proposition qu'il avait faite, et le gouverneur, aussi déterminé qu'intéressé à n'y avoir point d'égard, l'interrompit tout-à-coup en lui demandant s'il était chrétien. Sur la déclaration qu'il fit de sa foi, on le rangea parmi les martyrs avec le titre distinctif d'*avocat des chrétiens*, qu'il méritait d'ailleurs avec tant de justice.

Enfin arriva le temps où se fit le discernement de ceux qui étaient dignes de souffrir, d'avec ceux qui n'étaient pas bien préparés pour le combat. Les uns fournirent la carrière avec autant de joie que de gloire, tandis que les autres, effrayés à la vue de ce qu'on leur préparait, quit-

---

vince de Lyon, mais l'Empereur y envoyait des légats. Les Empereurs avaient aussi la nomination des présidens. Les légats qui étaient les premiers après les généraux, avaient des soldats pour licteurs. Les tribuns jugeaient au-dessous d'eux. *Note de l'édit. allem.*

(1) Vettius est nommé dans les actes des saints martyrs comme un personnage de la plus haute qualité. Saint Grégoire de Tours lui donne le titre de premier sénateur de toutes les Gaules. La famille des *Vettii* ou *Vectii*, célèbre par son ancienneté, avait souvent illustré les premières places de la république romaine.

tèrent honteusement le champ de bataille. Il y en eut dix qui apostasièrent. Leur crime nous affligea au-dessus de toute expression. Nous vîmes d'ailleurs refroidir, par cette malheureuse circonstance, le zèle de plusieurs qui, n'étant point encore arrêtés, avaient jusque-là profité de leur liberté pour servir les martyrs, sans envisager les dangers auxquelles leur charité les exposait. Nous étions tous dans la plus grande consternation, non pas que nous redoutassions les tourmens, mais parce que nous appréhendions de voir encore diminuer, notre troupe. Heureusement la perte que nous venions de faire fut abondamment réparée, par les nouvelles recrues de généreux martyrs que l'on arrêtait chaque jour. Nos deux églises furent bientôt privées de ce qu'elles avaient de plus illustre, de ces grands hommes qui avaient toujours été regardés comme les principaux appuis de la religion parmi nous.

Les ordres qu'avait donnés le gouverneur pour que personne d'entre nous ne pût s'échapper, étant rigoureusement exécutés, il arriva que plusieurs idolâtres qui étaient au service des chrétiens, furent arrêtés avec leurs maîtres. Ces esclaves, craignant de souffrir les mêmes tortures que les Saints, dirent, à l'instigation du démon et des soldats, que nous mangions de la chair humaine comme Thyeste, et que nous contractions des mariages incestueux comme OEdipe (1). Ils nous accusèrent encore de plusieurs autres crimes que notre religion nous défend même de nommer,

---

(1) OEdipe, d'après la fable, épousa sa mère Jocaste, sans la connaître et sans être connu d'elle; et Thyeste, trompé par son frère Atrée, dont il avait séduit la femme, mangea la chair de ses propres fils. Ces calomnies, que l'on répandait contre les chrétiens s'accréditèrent parmi leurs ennemis, à cause du mystère qui entourait leur culte, et des rapports confus qui se faisaient touchant la sainte Eucharistie; elles fournirent ainsi matière aux accusations dont ils étaient l'objet.

Note de l'édit. allem.

et dont nous croyons à peine que des hommes puissent être capables. Au bruit de ces calomnies, le peuple fut étrangement animé contre nous; ceux qui jusque-là avaient conservé pour nous quelques restes d'humanité, écumèrent de rage, et nous accablèrent de malédictions. Il serait impossible d'exprimer l'horreur des supplices que l'on mit en usage pour tirer quelque blasphème de la bouche des martyrs.

Ceux qui ressentirent plus particulièrement les effets de la barbarie du gouverneur, des soldats et du peuple, furent le diacre Sanctus, natif de Vienne; Maturus, qui, quoique néophyte, parut plein de force et d'ardeur pour le combat; Attale de Pergame, qui avait toujours été l'appui et l'ornement de notre église, et une esclave nommée Blandine, dont l'illustre exemple a fait voir que les personnes de la condition la plus vile aux yeux du monde, sont souvent très-estimables devant Dieu, par la vivacité de l'amour qu'elles lui portent. Elle était d'une complexion si faible, que nous tremblions tous pour elle; sa maîtresse sur-tout, qui était du nombre des martyrs, appréhendait qu'elle n'eût ni la force, ni la hardiesse de confesser sa foi : mais cette femme admirable se trouva, par le secours de la grâce, en état de braver les différens bourreaux qui la tourmentèrent depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit. Enfin ceux-ci s'avouèrent vaincus; ils protestèrent que toutes les ressources de leur art barbare étaient épuisées, et ils marquèrent le plus grand étonnement de ce qu'elle vivait encore après tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir. Nous n'y comprenons rien, disaient-ils; il ne fallait qu'une des tortures que nous avons employées pour lui ôter la vie selon le cours ordinaire de la nature. Pour la Sainte, semblable à un athlète généreux, elle puisait de nouvelles forces dans la confession de sa foi. « Je suis chrétienne, s'écriait-elle souvent; il ne se

» commet point de crimes parmi nous. » Ces paroles émoussaient la pointe de ses douleurs, et lui communiquaient une sorte d'insensibilité.

Le diacre Sanctus endura aussi des tourmens inouïs avec une patience plus qu'humaine. Les païens se flattaient qu'à force de tortures, ils lui arracheraient quelques paroles peu convenables ; mais il soutint tous leurs assauts avec tant de fermeté, qu'il ne voulut pas même leur dire son nom, sa patrie, son état. A chaque question qu'on lui faisait il répondait toujours : « Je suis chrétien. » Jamais on ne put tirer de lui d'autre réponse. Cependant le gouverneur et les bourreaux ne se contenaient plus de rage. Après tous les raffinemens de cruauté qu'ils purent imaginer, ils lui appliquèrent de plaques d'airain enflammées aux parties du corps les plus sensibles; mais le martyr, soutenu d'une grâce puissante, persista toujours dans la profession de sa foi. Son corps était tellement meurtri et couvert de blessures, qu'il n'avait plus la figure d'un corps humain. Jésus-Christ qui souffrait en lui, avait fait de sa personne un instrument illustre pour triompher de l'ennemi, et montrait par son exemple que l'on ne craint rien lorsqu'on a l'amour du Père, et que tout ce que l'on souffre pour la gloire du Sauveur ne mérite point le nom de peine. Quelques jours après, le martyr fut exposé à une nouvelle épreuve. Les païens voyant que l'inflammation s'était mise à son corps, et qu'il ne pouvait pas seulement souffrir qu'on y touchât, s'imaginèrent qu'ils viendraient facilement à bout de le vaincre, s'ils rouvraient ses plaies, ou qu'au moins il expirerait entre leurs mains ; ce qui jetterait l'épouvante parmi les autres chrétiens. Leur espérance fut encore trompée. En effet, au grand étonnement des spectateurs, le corps du Saint reprit tout-à-coup ses forces, et recouvra l'usage de tous ses membres. Ce fut ainsi que, par un miracle de la grâce de Jésus-

Christ, les tourmens destinés à redoubler ses souffrances lui procurèrent une parfaite guérison.

Le démon se croyait assuré de Biblis, l'une des dix qui avaient eu le malheur de renier la foi. Il voulut augmenter son crime et son châtiment, en la portant à calomnier les chrétiens. Il se flattait qu'étant d'un caractère faible et timide, elle ne pourrait résister à la question à laquelle on l'appliquerait; mais les tourmens produisirent un effet tout contraire à celui qu'on en attendait. Biblis se réveilla comme d'un profond sommeil, et la douleur d'un supplice passager ayant tourné ses pensées sur les supplices éternels de l'enfer, elle s'écria : « Peut-on accuser de manger des enfans, ceux qui, par un motif de » religion, s'abstiennent même du sang des animaux (1)? » Depuis ce moment elle se déclara hautement chrétienne, et fut rangée parmi les martyrs.

C'était ainsi que la grâce de Jésus-Christ et la patience des Saints déconcertaient la cruelle adresse de leurs ennemis : mais le démon leur suggérait sans cesse de nouveaux artifices. On jeta les martyrs dans un cachot infect et ténébreux, où ils eurent les pieds enfermés dans des ceps de bois, et étendus jusqu'au cinquième trou (2). Ils

---

(1) Les chrétiens suivaient encore la loi qui avait été portée à ce sujet par les apôtres. *Act. XV*, 20. Elle fut observée généralement dans le premier siècle, et en quelques contrées, comme en Espagne et en Angleterre, jusqu'au huitième siècle. Mais lorsque le christianisme eut triomphé partout du judaïsme et du paganisme, elle tomba en désuétude. Voyez Stolberg, *Gesch. der Religion*, t. VI, p. 179, t. VIII, p. 136; Kistemaker, *Apostelgeschichte*, p. 127. *Note augm. d'après l'allem.*

(2) Stolberg explique cette torture. Les ceps de bois que les Romains appelaient *nervum*, avaient des ouvertures pour le cou, les bras et les pieds. Ces derniers on les rapprochait et les éloignait l'un de l'autre en plaçant des chevilles de bois dans des trous plus ou moins éloignés. Quant aux martyrs de Lyon, on leur écartait considérablement les pieds, ce qui, joint à la contrainte où se trouvaient le cou et le bras, plaçait

essuyèrent encore toutes les indignités que l'on souffre dans de pareils lieux. Il en coûta la vie à un grand nombre. Les autres, après avoir été tourmentés au point qu'il paraissait impossible, avec tous les soins imaginables, de prolonger leurs jours, étaient dans un dénuement absolu de tout secours humain; cela n'empêchait pas que, dans cet état, ils n'eussent encore assez de force d'esprit et de corps pour consoler et encourager leurs frères. Il y en avait qui, quoique nouvellement arrêtés, mouraient sur-le-champ, et sans avoir subi aucune torture, parce qu'ils ne pouvaient soutenir l'infection du cachot.

Du nombre de ceux qui souffrirent alors, fut le bienheureux Pothin, évêque de Lyon. C'était un vieillard plus que nonagénaire, si faible et si infirme, qu'il pouvait à peine respirer; mais un ardent désir de mourir pour le nom de Jésus-Christ ranima ses forces et sa vigueur. La vie ne semblait lui être conservée, que pour qu'il eût la gloire de la sacrifier. On le traîna devant le juge pour y subir l'interrogatoire. il était conduit par les magistrats et les soldats de la ville; suivait une multitude de peuple qui poussait de grands cris contre lui, et qui l'accablait d'injures avec autant d'acharnement que si c'eût été Jésus-Christ en personne. Le gouverneur lui ayant demandé quel était le Dieu des chrétiens, il lui répondit, pour prévenir les blasphèmes qu'il prévoyait, qu'il le saurait lorsqu'il en serait digne. Là-dessus il fut violemment tiré de tous côtés, et traité avec beaucoup d'inhumanité. Ceux

---

le corps dans une position voisine de la torture. Il ajoute dans une note, qu'il a vu à Pompéji, près de Naples, parmi les objets qu'on avait retirés de cette ville, engloutie en 79 par le Vésuve, un pareil *nervum*, dans lequel on pouvait enfermer dix hommes, qui devaient se trouver, dans cette machine, assez près l'un de l'autre pour pouvoir se toucher. *Gesch. der Religion, etc.* t. VIII, p. 137.

Note de l'édit. allem.

qui étaient auprès de lui, lui déchargeaient de rudes coups, sans respect pour son âge; ceux qui se trouvaient éloignés, lui jetaient tout ce qui se présentait sous leur main, s'imaginant que ce serait un crime énorme que d'avoir pour lui le moindre égard, dans une circonstance où l'honneur de leurs dieux leur paraissait si fortement intéressé. Pothin, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, fut mené en prison, où il expira deux jours après.

Ceux qui avait renié la foi au moment qu'on les avait arrêtés, furent aussi conduits en prison, et y partagèrent les souffrances des martyrs; ainsi leur apostasie ne leur servit alors de rien; mais il y avait une grande différence entre les uns et les autres. Les confesseurs étaient simplement emprisonnés comme chrétiens, et leur religion faisait tout leur crime; les apostats au contraire étaient détenus comme des malfaiteurs et des homicides, et ils avaient infiniment plus à souffrir que les premiers. Les uns étaient consolés dans leur peine par l'avantage de verser leur sang pour Jésus-Christ, par la magnificence des promesses divines, par les charmes du saint amour, et par l'esprit du Père céleste qui les animaient; les autres souffraient sans consolation, et trouvaient encore un surcroît de douleur dans les remords de leur conscience. A leur air seul, on les distinguait aisément. Quand les martyrs paraissaient, on les reconnaissait à un certain mélange de sérénité et de majesté qui éclatait sur leurs visages; leurs chaînes mêmes semblaient leur donner une nouvelle grâce, et les ornaient plutôt qu'elles ne les faisaient passer pour des malfaiteurs; il s'exhalait de leurs corps une agréable odeur, qui donnait lieu de croire qu'ils avaient sur eux des parfums. Pour les renégats, ils étaient tristes et abattus; leur extérieur même avait quelque chose de désagréable. Les païens les épargnaient encore moins que les autres. Vous n'êtes que des lâches, leur disaient-ils;

en renonçant au titre de chrétien, qui vous avait fait mettre au nombre des malfaiteurs, vous vous êtes avoués coupables des crimes qu'on vous imputait. Votre conduite sert de preuve contre vous. La vue de ce traitement ne fut pas inutile à plusieurs; elle les affermit dans leur foi, et les rendit vainqueurs de tous les assauts qui auraient pu ébranler leur constance.

Après cela on imagina de nouveaux supplices pour tourmenter les chrétiens; ce qui les mit en état d'offrir au Père éternel comme une couronne de fleurs de différentes nuances : mais il était temps que ces généreux athlètes, qui avaient remporté des victoires si signalées dans un si grand nombre de combats, reçussent enfin la palme que méritait leur courage.

On marqua le jour où le cruel spectacle de leur mort devait servir de divertissement au peuple. Lorsqu'il fut arrivé, on amèna Maturus, Sanctus, Blandine et Attale, pour les exposer aux bêtes. Les deux premiers étant entrés dans l'amphithéâtre, on recommença sur eux toutes les cruautés qu'ils avaient déjà souffertes. Il semblait qu'on n'eût point encore essayé leurs forces; mais ils se montrèrent comme des athlètes qui, ayant déjà plusieurs fois terrassé l'ennemi, entreprennent un dernier combat qui doit être le chef-d'œuvre de leur courage et de leur adresse. Après une horrible flagellation, ils furent livrés à la fureur des bêtes, qui les traînèrent autour de l'amphithéâtre. Ils endurèrent encore d'autres genres de supplices au gré du peuple, qui demandait qu'on les tourmentât tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. A la fin les païens proposèrent d'une voix unanime de les mettre sur la chaise de fer toute rouge de feu. L'odeur insupportable qu'exhalait leur chair brûlée, loin de modérer la rage du peuple, ne faisait que l'exciter de plus en plus. On ne put tirer de la bouche de Sanctus autre chose que sa première

confession. Ayant encore lutté long-temps avec Maturus, ils furent égorgés l'un et l'autre. Ainsi finit le divertissement de ce jour.

Blandine fut attachée à un poteau, pour être dévorée par les bêtes. Comme elle avait les bras étendus dans l'ardeur de sa prière, cette attitude, en rappelant aux fidèles l'image du Sauveur crucifié, leur inspira un nouveau courage, et leur était un gage assuré que quiconque souffre pour Jésus-Christ, aura part à la gloire du Dieu vivant. La Sainte resta ainsi quelque temps exposée aux bêtes, sans qu'aucune voulût jamais la toucher; après quoi on la délia. Elle fut ramenée en prison, et réservée pour un autre combat : c'était là qu'elle devait remporter une victoire complète sur l'ennemi qu'elle avait déjà vaincu plusieurs fois, et animer les frères à marcher sur ses traces. Ainsi une esclave pauvre et faible, en se revêtant de Jésus-Christ, déconcerta toute la malice de l'enfer, et, par une constance inébranlable, mérita de s'élever à une gloire immortelle.

Attale fut amené ensuite; et comme c'était un homme de marque, le peuple demanda à grands cris de le voir souffrir. Il jouissait parmi nous d'une grande considération pour la sainteté de sa vie, et pour son zèle à défendre la foi. Il entra d'un air magnanime dans le champ de bataille. Il fut promené autour de l'amphithéâtre, avec cette inscription que l'on portait devant lui : *C'est ici Attale le chrétien.* L'assemblée était prête à lui faire sentir tout le poids de sa rage; mais le gouverneur apprenant qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison. Il écrivit en même temps à l'Empereur pour lui demander ses ordres, tant à l'égard d'Attale que des autres prisonniers.

Pendant ce délai, les fidèles donnèrent des marques éclatantes de charité et d'humilité. Malgré tout ce qu'ils avaient souffert pour la foi, ils ne voulaient point qu'on

les appelât martyrs, et ils reprenaient sévèrement ceux d'entre nous qui, par écrit ou en parlant, leur donnaient ce titre. Il n'appartient, disaient-ils, qu'à Jésus-Christ, le fidèle, le véritable martyr, *le premier né des morts*, notre guide à la vie éternelle. On pourrait tout au plus l'étendre à ceux qui sont affranchis des liens du corps. Ceux-ci, ajoutaient-ils, peuvent être appelés martyrs, parce que Jésus-Christ a scellé leurs souffrances par une mort glorieuse : mais pour nous, nous méritons à peine le nom de confesseurs. Ils suppliaient ensuite les frères, avec larmes, d'offrir sans cesse des prières à Dieu pour leur obtenir la grâce de la persévérance : mais quoiqu'ils ne permissent point qu'on les regardât comme martyrs, on voyait par toutes leurs actions qu'ils en avaient l'esprit. On ne pouvait sur-tout se lasser d'admirer leur patience, leur douceur, cette intrépidité avec laquelle ils parlaient aux païens, ce courage qui annonçait hautement qu'ils étaient supérieurs à tout sentiment de crainte, et qu'ils étaient prêts à souffrir tous les genres de tortures. En même temps ils s'humiliaient sous la main toute-puissante de Dieu, qui depuis les a élevés à un tel degré de gloire; ils n'accusaient personne, et excusaient tout le monde; enfin, semblables au premier martyr de l'Église, ils priaient pour leurs persécuteurs.

Une tendre charité les faisait sur-tout travailler à la conversion de ces ames infortunées dont le démon se croyait déjà le maître. Loin d'insulter à la faiblesse de ceux qui étaient tombés, ou de prendre de là occasion de s'estimer davantage, ils suppléaient de leur abondance aux besoins spirituels de leurs frères, et s'empressaient de faire rejaillir sur eux cette richesse de grâces dont Dieu les avait favorisés. Ils avaient pour eux une tendresse de mère, et sollicitaient leur retour par les larmes qu'ils répandaient sans cesse devant le Père céleste. Après avoir

obtenu la vie de la grâce qu'ils avaient demandée pour eux-mêmes, ils voulaient la partager avec les autres. Leurs efforts eurent tant de succès, leur conversation et leur conduite tant de pouvoir, que l'Eglise eut la consolation de retrouver plusieurs de ses enfans qu'elle avait perdus, et de les voir prêts à confesser généreusement le nom sacré qu'ils venaient de renier, et dans la disposition d'aller se présenter eux-mêmes devant le juge.

Il y avait parmi les martyrs un nommé Alcibiade. Depuis long-temps il pratiquait de grandes austérités, ne vivant que de pain et d'eau. Il paraissait résolu de continuer le même genre de vie dans la prison; mais Attale, après son premier combat dans l'amphithéâtre, apprit par révélation qu'Alcibiade était aux autres une occasion de scandale, et que quelques-uns le soupçonnait de favoriser la nouvelle secte des montanistes, qui affectaient des pénitences extraordinaires (1). On n'eut pas plus tôt averti Alcibiade, qu'il rentra dans la voie ordinaire. Il mangea de tout ce qu'on lui présentait, en rendant grâces à

(1) Eusèbe, c. 3, parlant de cette action d'Alcibiade, observe que les saints martyrs de Lyon n'ignoraient pas les austérités superstitieuses de Montan et de ses sectateurs, non plus que les prophéties prétendues de ces hérétiques. A la faveur des dons miraculeux que Dieu communiquait alors à son Église, ces fanatiques, s'attribuant celui de prophétie, avaient séduit la crédulité de plusieurs; mais les martyrs, mieux instruits, écrivirent de leur prison aux frères d'Asie et de Phrygie, contre les erreurs et les fausses prophéties des montanistes. Ils excitèrent aussi contre les mêmes hérétiques le zèle du Pape Eleuthère, dans une lettre où l'on trouve un bel éloge de saint Irénée, qui en était porteur. (Voyez Eusèbe, c. 4.) Ce fut pour ces raisons que l'on exhorta Alcibiade à renoncer à des pratiques qui paraissaient avoir du rapport avec celles des montanistes.

Au reste, saint Irénée, aussi distingué par son savoir que par ses vertus, assure que dans le même temps l'Église observait les jeûnes, et sur-tout celui du carême, avec une abstinence rigoureuse de certains alimens.

Dieu, qui visitait ses serviteurs, et qui leur donnait son esprit pour leur servir de guide.

Cependant les ordres de l'Empereur arrivèrent. Ils portaient que l'on exécutât ceux qui persisteraient dans leur confession, et que l'on élargît ceux qui auraient abjuré le christianisme. Le gouverneur prit occasion d'une fête publique qui avait attiré beaucoup de monde dans la ville, pour donner au peuple le spectacle du supplice des martyrs. Il les fit comparaître devant son tribunal, et les examina de nouveau. Voyant qu'ils étaient inébranlables, il condamna ceux qui étaient citoyens romains à perdre la tête, et tous les autres à être exposés aux bêtes.

Ce fut alors que la grâce de Jésus-Christ éclata dans la confession inattendue de ceux qui auparavant avaient renié leur foi. Ces hommes faibles furent examinés à part, afin d'être remis en liberté; mais ayant déclaré qu'ils étaient chrétiens, on les condamna à souffrir avec les autres. Quelques-uns, il est vrai, persistèrent dans leur apostasie; mais il n'y eut que ceux qui n'avaient jamais eu la moindre étincelle de la vraie foi, ni le moindre soin de conserver la robe nuptiale; que ceux qui, dénués de toute crainte de Dieu, avaient toujours déshonoré par leurs mœurs la religion qu'ils professaient, et qu'on pouvait à juste titre appeler enfans de perdition.

Alexandre, Phrygien de naissance, et médecin de profession, était présent lorsque les apostats furent amenés une seconde fois devant le gouverneur. C'était un homme rempli d'un esprit apostolique. Il vivait depuis plusieurs années dans les Gaules, où il s'était acquis une vénération universelle par son amour pour Dieu, et par la liberté avec laquelle il publiait l'évangile. Se trouvant donc auprès du tribunal dans ce moment critique, il faisait signe à ses frères, et de la tête et des yeux, afin de les animer à confesser Jésus-Christ. Son agitation, qui était

continuelle et plus grande que celle d'une femme en travail, fut bientôt remarquée. Les païens, outrés de voir confesser la foi à ceux qui précédemment l'avaient reniée, s'en prirent à Alexandre, et s'écrièrent qu'il était l'auteur de ce changement; sur quoi le juge se tournant de son côté, lui demanda qui il était, et ce qu'il faisait. Alexandre répondit sans détour qu'il était chrétien. Sa réponse irrita tellement le gouverneur, que, sans autre information, il le condamna à être dévoré par les bêtes.

En exécution de cette sentence, Alexandre fut conduit le lendemain dans l'arène avec Attale, que le gouverneur, pour faire plaisir au peuple, livrait une seconde fois à ce supplice. Après les divers tourmens que l'on souffre d'ordinaire dans l'amphithéâtre, ils achevèrent tous deux leur sacrifice par le glaive. Alexandre ne fit entendre ni soupir, ni plainte, tant son ame était intimement unie à Dieu. Tandis qu'Attale fut sur la chaise de fer, et que sa chair brûlée exhalait une odeur insupportable, il se tourna vers les spectateurs, et leur dit en latin : « Voilà » ce qui s'appelle véritablement dévorer les hommes, et » ainsi vous êtes coupables de cette action inhumaine ; » mais pour nous, nous ne sommes souillés ni de ce crime, » ni d'aucune autre abomination. » Et comme on lui demandait quel était le nom de son Dieu, il répondit que Dieu n'a point un nom comme les mortels.

Enfin, au dernier jour des combats des gladiateurs, on amèna dans l'amphithéâtre Blandine, et un jeune homme de quinze ans, nommé Ponticus. Ils avaient l'un et l'autre assisté à l'exécution des martyrs tous les jours précédens. On voulut les obliger à jurer par les idoles. Le refus qu'ils firent d'obéir, joint au mépris qu'ils marquèrent pour les prétendues divinités des païens, inspirèrent au peuple les plus violens transports de rage. Il voulut que, sans égard pour la jeunesse de l'un, et le sexe de l'autre, on épuisât

sur eux tous les genres de tortures. C'était inutilement qu'on les pressait de temps en temps de jurer par les idoles. Ponticus, encouragé par sa compagne, parcourut avec joie tous les degrés du martyre, et termina sa vie par une mort glorieuse. Blandine fut la dernière qui souffrit. Comme une mère pleine de tendresse pour ses enfans, elle avait exhorté ses frères à souffrir avec patience, et les avait envoyés devant elle au Roi du Ciel; passant ensuite par les mêmes épreuves, elle voyait arriver avec joie le moment qui la réunirait à eux dans la gloire. Elle fut fouettée, déchirée par les bêtes, et assise dans la chaise brûlante; après quoi on l'enveloppa dans un filet, pour être exposée à une vache sauvage et furieuse, qui la jeta en l'air, et la meurtrit pendant long-temps : mais son étroite union avec Dieu, jointe à une vive espérance du bonheur de l'autre vie, la rendait comme insensible à tous les tourmens dont son corps était accablé. Elle finit aussi par être égorgée. Les païens eux-mêmes furent saisis d'étonnement à la vue de sa patience et de son courage. Ils avouaient qu'il ne s'était jamais rencontré parmi eux de femme qui eût souffert une si étrange et si longue suite de tourmens.

Le peuple, non content de la mort des martyrs, étendit la persécution jusque sur leurs cadavres. On jeta aux chiens les corps de ceux qui étaient morts en prison, et on les fit garder nuit et jour pour nous empêcher de les enlever. Les membres à demi-brûlés des uns, les têtes et les troncs des autres, avec ce qui avait pu échapper aux bêtes et au feu, furent ramassés soigneusement, et confiés aussi à la garde des soldats, qui firent sentinelle autour durant plusieurs jours. Il y en avait qui, à la vue de ces reliques, écumaient de rage et grinçaient les dents; ils paraissaient au désespoir de ce qu'il ne leur était plus possible d'exercer sur les martyrs de nouvelles

cruautés. D'autres insultaient à la mémoire de ces soldats de Jésus-Christ, et se riaient de leur constance. Ils relevaient la puissance de leurs idoles, qui venaient selon eux, de punir leurs ennemis. Les plus modérés des païens, et ceux à qui tant de tortures barbares avaient inspiré quelque pitié, ne pouvaient plus contenir leur indignation. « Où est leur Dieu, s'écriaient-ils ? De quoi leur a » servi cette religion qu'ils ont préférée même à la vie ? » Tels étaient les sentimens et le langage des païens. Pour nous, nous étions sensiblement affligés de ne pouvoir ensevelir nos frères. Les soldats étaient toujours en sentinelle ; on ne pouvait les gagner, ni par prières, ni par argent. Ils se montraient aussi zélés pour empêcher la sépulture des martyrs, que s'il eût été question pour eux d'un avantage important. Les corps de nos frères demeurèrent ainsi exposés pendant six jours, au bout desquels ils furent brûlés. On en jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât pas le moindre vestige sur la terre. Il semblait que les païens se croyaient plus puissans que Dieu, et qu'il était en leur pouvoir de s'opposer à la résurrection, dont l'espérance, disaient-ils, avait porté ces malheureux à introduire une religion aussi étrange que nouvelle, à braver les tourmens les plus rigoureux, et à voler avec joie au dernier supplice. Voyons, continuaient-ils, si présentement ils reviendront à la vie, et si leur Dieu pourra les sauver, et les délivrer de nos mains.

Ici finit la lettre admirable des chrétiens de Lyon et de Vienne, qu'Eusèbe avait insérée tout entière dans son histoire des saints martyrs, comme il nous l'apprend lui-même : mais son ouvrage est perdu, et nous n'avons plus de cette lettre que ce qu'il nous en a conservé dans son histoire ecclésiastique. Eusèbe ajoute que les fidèles de Lyon et de Vienne terminaient leur lettre par une profession de foi, où ils condamnaient les erreurs des montanistes.

Nos saints martyrs souffrirent au commencement du pontificat d'Eleuthère, l'an de Jésus-Christ 177 (1), et le dix-septième du règne de Marc-Aurèle. On les appelle martyrs de Lyon, parce que cette ville fut le théâtre de leurs souffrances. Plusieurs d'entre eux étaient citoyens de Vienne. On lit dans saint Grégoire de Tours, qu'ils étaient au nombre de quarante-huit, et qu'on recouvra miraculeusement une partie de leurs cendres. Ces reliques furent déposées sous l'autel de l'église, qui portait anciennement le nom des apôtres de Lyon.

La fidélité, la ferveur et le courage de tant de saints de tout âge et de toute condition, condamnent notre tiédeur et notre indifférence. Comment arrive-t-il qu'en professant la même religion, et en combattant pour la même cause que les martyrs de la primitive Eglise, il y ait une opposition si monstrueuse entre notre conduite et notre croyance? Si nous ne préférons Dieu à tout, c'est-à-dire, si nous ne sommes martyrs dans la disposition du cœur, inutilement espérons-nous d'être comptés parmi les disciples de Jésus-Christ; et les héritiers de ses promesses. Que ferions-nous dans les grandes épreuves, nous qui manquons de fidélité dans les plus petites occasions? Ce qui achève de nous confondre, c'est que les Saints n'ont rien fait que nous ne puissions faire. Ils étaient sujets aux mêmes passions et aux mêmes misères que nous. Nos tentations n'approchent point de celles par lesquelles ils furent éprouvés. D'ailleurs nous servons le même Dieu, nous suivons la même doctrine, nous avons les mêmes moyens et les mêmes espérances; nous sommes conduits par le même esprit et nous combattons sous les étendards du même chef.

---

(1) Eusèbe le dit expressément, *Hist.* l. 5, c. 1. Les saints martyrs ne souffrirent donc point l'an 167 de Jésus-Christ comme l'a prétendu Dodwell.

S. MARCELLIN ET S. PIERRE, MARTYRS.

Vers l'an 304.

MARCELLIN et PIERRE, illustres par leur zèle et leur piété, étaient l'un prêtre, et l'autre exorciste de l'Église romaine. Ils furent condamnés à mort pour la foi, vers l'an 304, durant la pérsécution de Dioclétien. Conformément à un ordre secret donné par le juge, le bourreau les conduisit dans une forêt, pour les exécuter à l'insu des chrétiens, afin que ceux-ci ne pussent être instruits du lieu de leur sépulture (1). Il s'arrêta à trois milles de Rome, dans un endroit couvert d'épines et de bruyères. Il n'eut pas plus tôt déclaré aux Saints la commission barbare dont il était chargé, qu'ils se mirent eux-mêmes à couper les branches, et à préparer une place pour leur tombeau (2). Tout étant ainsi disposé, ils eurent la tête coupée. Leurs corps furent enterrés à l'endroit où l'exécution s'était faite.

Quelque temps après, une dame respectable, nommée Lucille, connut par révélation ce qui était arrivé (3). Elle se fit accompagner par une autre dame de piété, qui se nommait Firmine, et ayant enlevé les corps des martyrs, elle les enterra auprès de celui de saint Tiburce, dans les catacombes, sur la voie Lavicane. Le Pape Damase assure qu'étant enfant, il apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur (4). Il

---

(1) *Nec tumulum vestrum quisquam cognoscere posset.* Damasus. carm. 12, p. 152.

(2) *Vos alacres vestris manibus mandâsse sepulchra.* Ibid.

(3) *Posteà commonitam vestrâ pietate Lucillam.* Ibid.

(4) *Percussor retulit Damaso mihi, cùm puer essem.* Damasus. carm. 12, p. 152.

les inséra dans l'épitaphe latine qu'il mit sur le tombeau des Saints.

Anastase le bibliothécaire rapporte, d'après d'anciens monumens, que Constantin-le-Grand bâtit en cet endroit une église sous l'invocation des deux martyrs; qu'il y fit enterrer sainte Hélène, sa mère, sous une tombe de porphyre, et qu'il y donna une patène d'or pur, pesant trente-cinq livres, avec quantité d'autres riches présens (1). Selon le même auteur, les Papes Honorius I et Adrien I firent réparer l'église et le cimetière de saint Tiburce, et des saints Pierre et Marcellin.

Peu de temps après, les corps de nos deux saints martyrs furent transportés en Allemagne. Voici quelle en fut l'occasion. Eginhard, favori et secrétaire de Charlemagne, s'était engagé par vœu, ainsi qu'Emma, sa femme, à garder une continence perpétuelle. Il se fit moine, et devint successivement abbé de Fontenelle et de Gand. Emma étant morte en 836, il en ressentit une vive douleur, comme on le voit par les lettres que lui écrivit Loup de

---

(1) La même chose est rapportée par Bède, l. *de tempor.* par Adon, *in martyrol.*, et par Sigebert, *in Chron. ad* an. 849.

La patène était anciennement beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, et cela pour qu'elle pût contenir les offrandes ou *hosties* de tout le peuple qui communiait à la messe. C'était pour cette raison que durant la partie du sacrifice où elle ne servait point, le sous-diacre l'ôtait de dessus l'autel, et la tenait à sa main; rit qui s'observe encore aujourd'hui dans la cathédrale de Strasboug. (Voyez Le Brun, *sur les Liturg.* t. I.) On voit encore en Allemagne des patènes qui ont presqu'un pouce de profondeur : telle est celle qu'on montre dans le trésor du chapitre de Delemont, au diocèse de Bâle, et qu'on prétend avoir servi à saint Germain, premier abbé de Grandfels, au huitième siècle.

Le mausolée de porphyre de sainte Hélène se voit encore parmi d'autres antiquités, près de la basilique de Latran.

Ferrières (1). En 827, il avait envoyé son secrétaire à Rome, afin d'obtenir du Pape Grégoire IV des reliques des martyrs, pour enrichir les monastères qu'il venait

---

(1) Eginhard ou Einhard était Allemand de naissance, mais on ne sait pas dans quelle partie de l'Allemagne il vit le jour. Nous ne pouvons pas non plus indiquer au juste l'année de sa naissance, que l'on place ordinairement en 775 ou 776. Il fut élevé à la cour de Charlemagne, *quem Carolus princeps propria aula nutrivit*, dit Raban Maur dans l'épitaphe qu'il fit sur lui. Il avait un emploi à la cour de l'Empereur; il jouissait de l'amitié du prince, sans aspirer jamais aux honneurs. C'est sans fondement que plusieurs auteurs le font chancelier ou chapelain de la cour : s'il l'avait été, Raban n'aurait pas manqué d'en parler dans son épitaphe, où il fait mention des choses les plus remarquables de sa vie; les histoires et les chroniques des siècles immédiatement subséquens n'auraient pas non plus gardé le silence sur ce point. Après la mort de Charlemagne, Eginhard vint à Obermühlheim; Louis-le-Débonnaire lui en avait fait don le 11 Janvier 815, ainsi que des domaines de Michelstadt dans l'Odenwald et d'Untermühlheim (le Mühlheim d'aujourd'hui, situé entre Francfort et Aschaffenbourg, dans le grand-duché de Hesse.) Il continua d'être le conseiller de l'Empereur, et se vit souvent obligé de se rendre en cette qualité à Aix-la-Chapelle. On peut voir, par le passage suivant de son *Admonitio ad Lotharium*, l'influence dont il jouissait sur les membres de la famille de Louis : « Quoniam æque vos atque piissimum dominum » meum, patrem vestrum semper dilexi, et æquabiliter ambos salvos » esse volui,........ meæque parvitati præcepit, ut vestri curam gere» rem, ac vos de moribus corrigendis, et honestis atque utilibus sec» tandis sedulo commonerem....... Amo vos, Deus scit, et ideo tam » fiducialiter admoneo, nec vos vilitatem personæ admonentis, sed sa» lubritatem consilii considerare debetis. » Voyez l'ouvrage de Weinkens, prieur de Seligenstadt, intitulé *Eginhardus illustratus*, publié en 1714, où l'on trouve réunies toutes les louanges dont Eginhard a été l'objet de la part des auteurs anciens et modernes. Eginhard fonda, pendant son union avec Emma, à Obermühlheim, une congrégation de prêtres séculiers, chargés du service divin dans cet endroit. La transformation de cette congrégation en un couvent véritable auquel il donna la règle de saint Benoît, et qu'il dirigea comme abbé, peut avoir eu lieu entre les années 828 et 842. Quelques-uns prétendent qu'il n'embrassa la vie ecclésiastique qu'après la mort d'Emma. Voyez l'ouvrage

ou de fonder ou de réparer. Le Souverain-Pontife lui donna les corps de saint Marcellin et de saint Pierre, qu'il transféra à Strasbourg; mais peu après, il les déposa à Mich-

---

allemand de J. W. Chr. Steiner, intitulé *Histoire et description de la ville et de l'ancienne abbaye de Seligenstadt*, Aschaffenbourg 1820.

En 848, Eginhard assista à un synode tenu à Mayence par le saint archevêque Raban Maur; ainsi Mabillon, Butler et Godescard se trompent, en le faisant mourir en 839, et Du Fresne en 843. Il paraît cependant qu'il est entré saintement dans la vie éternelle peu de temps après ce synode.

On a de lui une *Vie de Charlemagne* très-détaillée, et des *Annales de France* depuis 741 jusqu'en 829. Bredow a publié cette vie en allemand dans son *Charlemagne;* Schminke en a fait une édition latine avec des notes. D. Bouquet a inséré ces deux ouvrages dans sa collection des historiens de France. On a encore d'Eginhard un recueil de soixante-deux lettres fort importantes pour l'histoire de son siècle, et imprimées à Francfort en 1714. Une note du nouvel éditeur des œuvres de Bossuet sur la défense de la déclaration du clergé de France, porte qu'il est difficile de croire qu'Eginhard ait vécu du temps de Charlemagne. Cet historien s'excuse dans la vie de ce prince, de ce qu'il ne parle point de sa naissance et de son enfance *parce qu'il n'y a plus*, dit-il, *d'homme vivant, qui en ait connaissance*. Mais cela signifie, et c'est le sentiment des auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*, qu'Eginhard n'exécuta son dessein que plusieurs années après la mort de son héros.

Outre les ouvrages que nous venons de nommer, J. P. Schunk, chanoine à Mayence, dans ses *Beiträge zur Mainzer Geschichte*, cite encore les suivans.

1° Histoire de l'invention et de la translation des reliques des saints martyrs Marcellin et Pierre, accompagnée d'un poème.

2° De l'adoration de la croix.

3° Abrégé du pseautier.

4° Des guerres de Saxe.

5° Le premier livre de son histoire ecclésiastique.

6° L'histoire des temps.

7° Le martyre des SS. Marcellin et Pierre, en vers.

8° La vie de l'Empereur Louis-le-Débonnaire.

9° Les campagnes de Charlemagne en Pannonie, contre Chabas, Roi des Huns.

lenstad, puis à Malinheim ou Selingestadt (1). En 829, il y bâtit en l'honneur de ces Saints une église et un monastère dont il fut le premier abbé (2).

Saint Grégoire-le-Grand prêcha ses vingt homélies sur les évangiles dans l'église de saint Marcellin et de saint Pierre, à Rome. C'est ce que l'on voit par quelques-unes

---

10° Les annales du couvent de Lorsch.

11° Souvenirs de l'archange Gabriël, en XII chapitres.

Bredow soutient, *loc. cit.* p. 176, note 1, que les annales de Lorsch sont apocryphes. Voyez Weinkens déjà cité; Eccard, *Rerum Franc. comm.* t. II; Du Chesne, t. II; Bouquet, t. V; Mabillon, *Analect.* t. IV. Il y a à Seligenstadt un beau manuscrit de la translation des reliques des SS. Marcellin et Pierre, à ce que nous assure l'avocat Steiner, *loc. cit.* p. 268, note 1, qui exprime le juste désir de voir imprimer les œuvres complètes d'Eginhard. *Eginhardus scriptor, quo nullus felicior atque hoc tempore luculentior*, dit Loup de Ferrières. Schminke le nomme *alterum sui sæculi Suetonium*, à cause de la beauté de son style; et Weinkens pousse l'éloge au point de le représenter, dans sa *Novarchia Seligenstadiensis*, comme l'émule tantôt de Senèque, tantôt de Barthélémi et Baldus, tantôt de Mithridate, de Cicéron et d'Horace. Voyez Steiner, *loc. cit.* *Note de l'édit. allem.*

(1) Voyez au sujet de l'origine et des destinées de cette célèbre abbaye, l'ouvrage de Steiner, que nous avons déjà cité plusieurs fois; il renferme des discussions historiques très-précieuses.

Note de l'édit. allem.

(2) Seligenstadt portait encore au commencement du neuvième siècle le nom de Mühlheim ou Obermühlheim. Raban dit : « Ossa beatorum » martyrum Marcellini et Petri, Proti et Hyacinthi, cum reliquiis S. Hermetis...... quæ ex ipsa Roma translata, ab Einhardo abbate, juxta » Moenum Germaniæ fluvium, in villa quæ prius *Mulinheim*, nunc » autem *Seligenstatt* dicitur, digna celebratione venerantur. » Ce sont ces reliques qui en firent un lieu de pèlerinage, ou le lieu des *Bienheureux* (Seligen), d'où provient le nom de *Seligenstadt.* Tritheim le dérive du philosophe Salagast, qui serait mort à Mühlheim en 447; d'autres le font dériver des paroles si connues de Charlemagne : « Bien» heureuse est et doit s'appeler la ville, où j'ai trouvé ma fille. » (*Selig ist und soll heissen die stadt, wo ich meine tochter gefunden hatt.*) Voyez Steiner, *loc cit.* p. 80. *Note de l'édit. allem.*

de ces homélies mêmes, et ce qui est encore confirmé par le témoignage de Jean Diacre (1).

Voyez les actes des deux Saints, avec l'histoire de la translation de leurs reliques, dans le recueil des Bollandistes, t. I, *Junii*, p. 170.

S. ÉRASME, ÉVÊQUE ET MARTYR.

L'AN 303.

Saint Érasme souffrit diverses tortures et une mort cruelle à Formies, l'an 303 de Jésus-Christ, durant la persécution de Dioclétien. Son corps, au rapport de saint Grégoire-le-Grand (2), était encore dans cette ville au sixième siècle; mais Formies ayant été détruite par les Sarrasins, ce précieux trésor fut transfére à Gaïète, avec le siége épiscopal, en 842.

Saint Erasme est appelé par corruption saint *Elmo* ou *Ermo*, et il est communément invoqué dans les tempêtes par ceux qui naviguent sur la Méditerranée. On fait mémoire de lui dans le nouveau bréviaire de Paris. Il y avait une portion de ses reliques dans un couvent de religieuses, situé près de Gournai, au même diocèse; lequel était fréquenté par un grand nombre de fidèles.

Voyez les Bollandistes.

(1) Voyez cet auteur dans la vie de saint Grégoire-le-Grand, l. 2, n. 18.

(2) L. 1, ep. 8.

† LA B. ANNE DE JÉSUS, RELIGIEUSE TRINITAIRE.

Voyez le décret de sa béatification et l'Histoire des Ordres monastiques, par Helyot, t. II, c. 49.

L'AN 1201.

DANS la vie de saint Jean de Matha, au 8 Février, MM. Alban Butler et Godescard rapportent les commencemens de l'utile institution formée par cet illustre serviteur de Dieu pour la rédemption des captifs. Quelques dames pieuses et charitables d'Espagne, désirant que les personnes de leur sexe ne fussent pas étrangères à cette bonne œuvre, demandèrent au saint fondateur la permission d'y être associées. Il céda à leurs prières, les revêtit de l'habit de l'ordre, leur prescrivit certaines règles, et les établit près d'Aytone dans un hermitage que Pierre de Belluis lui avait donné en 1201. Dans les commencemens de leur réunion elles ne faisaient point de vœux ; mais en l'année 1236, ou même peut-être avant cette époque elles furent établies en communauté religieuse proprement dite. D'autres maisons du même institut furent fondées dans la suite. Leur société prit le nom de Trinitaires déchaussées de la Sainte-Vierge pour la rédemption des captifs (1).

(1) Jusqu'à l'époque de la révolution, il existait à Paris dans la petite rue de Reuilly, une maison de religieuses Trinitaires, fondée en 1703 par Suzanne Sarabat. Cette dame, ayant abjuré le protestantisme, ainsi que sa mère et ses deux nièces, forma de concert avec elles, un établissement pour montrer à travailler aux personnes de son sexe. Elle obtint par la protection de la chancelière Voisin toutes les permissions nécessaires pour consolider son œuvre. Les sœurs de cette maison,

Parmi les sœurs qui se distinguèrent le plus par l'exacte et fidèle observance de cette sainte règle, était *Anne de Jésus*. Le décret de sa béatification assure qu'elle possédait plusieurs vertus dans un degré héroïque. « Dans sa jeu-
» nesse, ajoute-t-il, elle se garantit des piéges du monde,
» et renonça généreusement à ses plaisirs. Elle mérita,
» par l'innocence de sa vie, la simplicité de sa conduite
» et la pureté de son cœur, de devenir une des épouses
» chéries de Jésus-Christ. Elle persévéra jusqu'à la fin de
» ses jours dans la pratique de tous les devoirs de son
» état. » Le décret se borne à ce peu de mots; il ne dit rien ni du pays, ni de la famille de la B. Anne de Jésus; il n'indique non plus ni le jour de sa naissance, ni celui de sa mort. Cette sainte fille jouit pendant sa vie de la plus haute réputation de sainteté, et plusieurs miracles ont été opérés par son intercession. Elle fut béatifiée par Pie VI, le 2 juin 1783.

---

† LE B. SADOC ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Tiré de la légende de leur office, et de la Vie de saint Dominique, par le P. Touron, l. 6, p. 646.

L'AN 1260.

SAINT DOMINIQUE, dans le second chapitre général de son ordre qu'il tint à Bologne en 1221, résolut d'envoyer

---

connues sous le nom de Mathurines, ainsi que les religieux Trinitaires étaient en France appelés Mathurins, ne faisaient que des vœux simples, et suivaient la règle du tiers-ordre; elles n'étaient point cloîtrées. Elles portaient un triangle d'argent suspendu à un ruban bleu en sautoir. Les pauvres filles du faubourg Saint-Antoine recevaient d'elles l'instruction gratuite.

dans les diverses contrées d'Europe plusieurs de ses disciples pour y travailler comme prédicateurs, et en même temps pour y propager son institut. Le B. Sadoc, jeune religieux, déjà parvenu à une haute perfection, fut choisi pour la mission de Hongrie. Ayant reçu la bénédiction de son saint patriarche, il se mit en route avec plusieurs compagnons, sous la conduite du B. Paul de Hongrie, autre Dominicain qui fut le fondateur des premiers couvens de son ordre dans le royaume dont il porte le nom, et qui, après avoir été l'apôtre d'un peuple idolâtre et barbare appelé les Cumains, finit en 1242 ses jours par un glorieux martyre. Sadoc, plein de zèle et de courage, ne fut point effrayé des obstacles qu'il prévoyait; au contraire, animé d'une sainte ardeur, il travailla sans relâche à planter la foi dans ces pays encore enveloppés des ténèbres du paganisme, et à détruire les vices qui y étaient profondément enracinés. Le désir qu'il avait de remplir les pieux desseins de son vénérable instituteur, le rendait intrépide, lui faisait braver tous les périls et supporter patiemment toutes les contradictions. C'est ainsi qu'il prêcha l'Evangile avec persévérance en Hongrie et dans les contrées voisines qui lui avaient été assignées.

Sadoc remplissait depuis plusieurs années les fonctions pénibles de missionnaire, lorsqu'il fut obligé de se rendre à Sandomir, en Pologne, pour y gouverner une maison de son ordre. Son zèle ne perdit rien de sa vivacité à ce changement de situation. Il continua d'annoncer la parole de Dieu, et s'appliqua à former ses frères à la pratique de la discipline régulière, de laquelle il avait été instruit par saint Dominique lui-même. Les exemples de vertu qu'il donnait confirmaient admirablement ses préceptes et en rendaient à ses inférieurs l'observation plus facile.

Tandis que ce saint religieux était ainsi tout occupé à s'avancer dans la perfection de son état et à y faire mar-

cher les autres, suivant les traces de l'illustre saint Hyacinthe, qui n'était mort que depuis trois ans, les Tartares poussés par leur haine contre la religion, firent une irruption à Sandomir, massacrèrent Sadoc avec quarante de ses compagnons, et leur procurèrent ainsi la couronne du martyre. L'on rapporte que la veille du jour de leur mort, celui qui faisait au réfectoire la lecture du Martyrologe y trouva et y lut ces mots : *A Sandomir, le supplice de quarante-neuf Martyrs.* Les religieux, étonnés de ces paroles, ne savaient quel sens leur donner; mais leur saint supérieur, plus éclairé qu'eux par l'esprit de Dieu, comprit que le Seigneur voulait de cette manière les avertir de leur mort prochaine. Il en informa ses frères, qui se préparèrent au combat par la réception des sacremens. Ainsi fortifiés, ils passèrent le reste du jour et la nuit suivante en prières. Les barbares ayant pris la ville d'assaut, entrèrent dans le lieu où étaient rassemblés les religieux Dominicains, qui chantaient alors le *Salve Regina;* il les percèrent de leurs glaives et foulèrent leurs corps aux pieds. Ce tragique événement arriva en 1260. Les habitans de Sandomir furent tous mis à mort par les cruels Tartares. Le culte des saints religieux fut autorisé par le Pape Alexandre IV, qui permit de célébrer tous les ans, dans la ville où ils avaient péri, la mémoire de leur glorieux martyre; depuis, le Pape Pie VII a étendu à tout l'ordre des Dominicains la permission d'en réciter l'office.

Le B. Sadoc vit sans effroi approcher la mort, parce que son cœur, détaché des choses de la terre, ne soupirait que pour les biens du ciel. Telle devrait être la disposition de tous les chrétiens, puisque le même bien leur est réservé; mais que cette disposition est rare parmi eux !

3 Juin.

S. CÉCILIUS.

Tiré du dialogue de Minutius Félix, intitulé *Octavius*, et de la vie de saint Cyprien par Pontius. Voyez Tillemont, t. III; Ceillier, t. II, p. 222; Reeve, *Dissert. prelim.*, et Orsi, qui a donné une excellente analyse du dialogue de Minutius Félix, dans son Histoire ecclésiastique, t. II, l. 5, p. 453.

L'AN 211.

Cécilius, Octavius et Marcus-Minutius Félix, tous trois illustres par leur mérite et leur naissance, formèrent entre eux une espèce de triumvirat de la parfaite amitié. Diverses circonstances, jointes à la nature du style, ont fait conclure que le dernier était originaire d'Afrique; mais il vivait à Rome, et il suivait le barreau avec une grande réputation, qu'il devait à ses talens et à sa probité. Nous apprenons de lui-même (1) qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Il eut, dit saint Eucher (2), assez d'humilité pour renoncer au rang distingué qu'il tenait parmi les savans et les grands du siècle, et il se fit une sainte violence pour aller au ciel, confondu parmi les ignorans et les petits.

Ses deux amis étaient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avait fait que serrer les liens qui les unissaient ensemble. Ils vécurent long-temps engagés dans les superstitions du paganisme, et dans les vices qui en étaient la suite. Octavius et Minutius furent les premiers qui s'élevèrent au-dessus des préjugés de l'éducation et de l'in-

(1) *In Octavio*, l. 1, c. 1.

(2) *Ep. ad Valer. de contemptu mundi.*

térêt, et qui méprisèrent les amorces séduisantes du monde, pour embrasser la doctrine de la croix. Il paraît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route, car Minutius dit qu'il le suivait comme son guide. Au reste, l'amitié ne lui permit pas de renfermer son bonheur en lui-même; il voulut le partager avec son cher Minutius. Il ne se donna point de repos tant qu'il le vit assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Les paroles qui sortent de la bouche d'un tel ami, sont comme le miel qui découle d'un rayon, au lieu que la vérité même est insupportable quand elle vient d'un prophète austère que sa dureté nous fait haïr; aussi Minutius fut-il aisément disposé à recevoir les impressions de la vertu; et ce bienheureux couple fut uni dans la religion comme il l'était dans l'amitié. La foi, loin d'affaiblir la tendresse de leurs sentimens, ne servit qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur changement avec des transports de joie, dont toute leur éloquence ne pouvait rendre la vivacité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations de la croix et les austérités de la pénitence. Les chevalets et les tortures devinrent l'objet de leurs plus ardens désirs. Ils se déclarèrent tous deux les apologistes de la foi, et sans chercher désormais d'autre salaire de leurs travaux que le mérite de la charité et le bonheur qui les attendait au-delà du tombeau, ils plaidèrent généreusement la cause de Jésus crucifié. Arnobe paraît avoir eu en vue ces deux illustres convertis, lorsque répondant aux invectives des païens, il dit que les orateurs et les avocats du premier rang avaient embrassé le christianisme (1).

---

(1) Arnob. l. 1.

Octavius et Minutius, qui n'avaient plus rien à désirer pour eux-mêmes, souhaitaient ardemment d'associer Cécilius à leur bonheur : mais l'entreprise était difficile, et elle demandait de leur part tous les efforts du zèle et de l'amitié. Les premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces si profondes, qu'avec toute la bonne volonté et toute la candeur d'ame imaginables, elles ne s'effacent encore qu'avec des peines infinies. Quand il s'agit de religion, les préjugés ont encore plus d'empire; on est porté naturellement à rester dans celle de ses pères, dont on a sucé les principes avec le lait. Cécilius se trouvait dans ce cas. Il était d'ailleurs homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir des raisonnemens suivis. Il avait de l'esprit et des talens; mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après le plaisir et les applaudissemens. Jusque-là sa première religion avait été de se servir lui-même. En effet, nous le voyons dans la dispute tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Nous dirons, pour achever son portrait, que la philosophie n'avait servi qu'à nourrir son orgueil, qu'à lui donner beaucoup de présomption et de suffisance, et qu'à le rendre incapable de sentir la solidité d'un raisonnement.

Malgré cette trempe de caractère, Cécilius devint, avec le secours de la grâce, un illustre converti, un grand Saint, et, selon toutes les apparences, l'auteur de la conversion de saint Cyprien. Octavius et Minutius furent les instrumens que Dieu employa pour l'amener à la connaissance de la vérité. Ils commencèrent par adresser au Ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami. La victoire qu'ils remportèrent enfin sur lui fut le fruit, et de leur piété, et d'une conférence qu'ils eurent

tous trois ensemble. Minutius nous en a laissé le précis dans un dialogue qu'il intitula *Octavius*, en l'honneur de son ami qui portait ce nom, et qui était mort quand il le mit par écrit.

L'ordre et le dessein de ce dialogue sont de la dernière beauté; tout y annonce une main de maître. Dès le commencement, l'auteur s'insinue imperceptiblement dans l'ame par des traits charmans qu'il fait remarquer dans le caractère de son cher Octavius; de là il conduit à l'occasion de la conférence avec des images si intéressantes, et peint les moindres objets avec des couleurs si belles, qu'il a en quelque sorte gagné le cœur avant que d'être entré en matière (1). Après avoir exprimé sa douleur et

(1) Aucun auteur païen de ce siècle n'a écrit en latin avec autant de pureté et d'élégance. Il en est de cette teinture du dialecte africain que l'on remarque en quelques endroits, comme de cette *patavinité* que l'oreille délicate d'un Romain découvrit dans Tite-Live. En plaidant au barreau, et en voyant la bonne compagnie de Rome, Minutius s'était défait de l'âpreté de son style national, et y avait substitué la politesse de l'idiome latin. La beauté et la justesse de ses pensées sont une preuve non équivoque de son jugement. La candeur avec laquelle il s'exprime, décèle en lui un fonds aimable de droiture, de bonté, de franchise et d'affabilité. Des figures hardies, des images pittoresques, un style pur, coulant, et d'une douceur admirable, un ton de décence et de gravité qui se soutient constamment, tout cela montre qu'il était un homme du premier ordre, et qu'il connaissait parfaitement l'art de la persuasion. Personne ne possède comme lui le talent de charmer le lecteur, et de l'amener où il lui plaît. Il fait paraître une vaste érudition, et une connaissance profonde de la théologie païenne. Ses raisonnemens sont forts et concluans; il raille avec délicatesse; il blesse et guérit de la même main, tant il sait bien apprêter le sel de la satire. Son esprit est d'une nature excellente; s'il est brillant, ce n'est point aux dépens de la solidité; il a une valeur intrinsèque, et un lustre qui ne doit rien à l'alliage. Cette remarque est de M. Blackwall, dans son introduction à l'étude des auteurs classiques, p. 140. Cet ingénieux écrivain ajoute ce qui suit : « Minutius venge supérieurement » le christianisme des calomnies des païens. Ses rétorsions se trouvent

ses regrets sur la mort d'Octavius, il continue ainsi : « Il » brûla toujours pour moi du même feu. Il m'aimait si » passionnément, que, tant dans nos affaires que dans » nos amusemens, une aimable sympathie nous unissait » sans cesse, et que nos deux ames n'en faisaient pour » *ainsi* dire qu'une seule. » Il se rappelle avec reconnaissance les avantages qu'il a retirés de l'exemple de son *ami*, et s'excite à la ferveur par le souvenir de ses vertus. En conservant, dit-il, sa mémoire dans mon cœur, je tâche d'aller après lui par mes pensées, et de détacher de plus en plus mon cœur de toute affection terrestre. Ensuite il fait la récapitulation de ce fameux entretien par lequel Cécilius fut conduit à la foi. L'occasion qui y donna lieu est décrite de la manière suivante.

Octavius vint à Rome pour rendre une visite à son ami Minutius. Sa femme, ses enfans et le reste de sa famille voulurent inutilement l'empêcher de faire ce voyage. On était alors en automne. A la faveur des vacances du barreau, Minutius se trouvait délivré de ses occupations ordinaires. Il profita de ce temps pour aller à Ostie prendre les bains d'eau de mer, dans la vue de dessécher les humeurs dont il était incommodé. Octavius et Cécilius voulurent être de la partie. Marchant un jour tous trois de grand matin dans la ville, pour aller gagner le bord de la mer, Cécilius aperçut une statue de Sérapis ; sur quoi il se porta la main à la bouche, et se la baisa, ce qui était un acte d'adoration parmi les Grecs et les Romains (1).

» si justes, si pleines de force, et accompagnées d'une telle évidence » de vérité, qu'on en conclut qu'il est le plus dangereux adversaire qu'on » puisse craindre dans une mauvaise cause, et le plus habile avocat que » l'on puisse désirer pour en défendre une bonne. »

(1) De là les mots προσκυνεῖν et *adorare*. Voyez Job, XXXI, 26, 27, etc.

Octavius prit de là occasion de dire à Minutius que c'était un crime et une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres, qui, pour avoir reçu une figure, et une sorte de consécration, ne cessaient pas pour cela d'être sourdes et muettes. Cécilius fut piqué en s'entendant accuser d'ignorance. Il s'adressa à Octavius pour lui proposer une dispute en règle sur la matière dont il était question. Je vous prouverai, ajouta-t-il avec un air triomphant, que jusqu'ici vous n'avez jamais eu affaire à un philosophe. La proposition ayant été aussitôt acceptée, ils s'assirent tous trois sur une éminence qui servait d'abri au bain. Minutius fut placé au milieu avec la qualité d'arbitre.

Cécilius, prenant un ton décisif et tranchant, débuta par nier la réalité d'une Providence. Il comptait sur la subtilité de son esprit, et sur le pouvoir de son éloquence. Il objecta d'abord la pauvreté des chrétiens, par-tout soumis aux idolâtres, dont l'empire florissant attirait tous les regards. A l'entendre, la religion dominante devait passer pour la meilleure; les chrétiens n'étaient que des misérables qui s'obstinaient à mourir de faim, qui se faisaient un plaisir insensé de souffrir diverses tortures, qui portaient leur extravagance jusqu'à mépriser la vie, la fortune et tous les biens du monde, qui n'avaient pas même d'église pour adorer leur seul et unique Dieu (1). Leur secte, continue-t-il, n'est qu'un ramas de gens vils et méprisables, qui se cachent dans des trous, sans savoir dire un

(1) On bâtit des églises aux chrétiens sous le règne de l'Empereur Alexandre. Baronius observe que l'état de misère qu'on leur reproche dans ce dialogue, venait d'une persécution qui doit avoir été celle que Sévère alluma. Saint Jérôme, *in Cat.*, place Minutius Félix vers l'an 211, qui fut celui de la mort de l'Empereur Sévère.

seul mot pour leur défense, et qui, dans l'obscurité, s'occupent à chanter une prétendue résurrection, et les joies chimériques d'un autre monde. Il dressa sur-tout ses batteries contre la résurrection des corps, qui a toujours été en effet une pierre d'achoppement pour les anciens philosophes, comme on le voit par les écrits d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène, et des autres apologistes de notre sainte religion : mais les calomnies furent la principale ressource de ce champion de l'erreur. Cette sorte d'armes n'était pas nouvelle; le démon l'avait fait inventer par les instrumens de sa jalousie. A s'en tenir au système de morale que l'Évangile propose, à examiner de bonne foi les motifs et les moyens de perfection qu'il fournit, les plus furieux ennemis du christianisme n'eussent pu lui refuser leur estime et leur respect. Qu'arriva-t-il? On défigura notre religion pour la rendre haïssable, et l'on couvrit du voile de la calomnie cette éclatante beauté qui atteste que son origine est céleste.

Cécilius se croyait en sûreté dans ce dernier retranchement, et se flattait d'y être assez fort pour terrasser son adversaire. Il se mit donc à objecter à Octavius les assemblées nocturnes des chrétiens, leurs repas inhumains, et d'autres prétendus crimes auxquels leur religion servait de prétexte. « J'entends dire, continua-t-il, qu'ils adorent la » tête d'un âne, les genoux de leur prêtre ou évêque, » ainsi qu'un homme puni pour ses crimes, et le bois » maudit de la croix. » Il ridiculisait les chrétiens de ce qu'ils méprisaient des tourmens présens pour en éviter d'invisibles; de ce qu'ils s'interdisaient des plaisirs légitimes, comme les jeux, les spectacles, les festins et les parfums qu'ils réservaient pour leurs morts, etc.

Octavius suit son adversaire pas à pas, pour le réfuter avec plus d'ordre et de solidité. Il commence par établir une Providence qui préside à toutes les choses humaines,

et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut ni éluder, ni affaiblir. En effet, on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement si régulier et une si sage combinaison, qu'il n'est pas possible de méconnaître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose, dit Octavius (1), que vous entriez
» dans une maison dont les appartemens soient magni-
» fiquement meublés, et où tout soit dans l'ordre le plus
» parfait : pourriez-vous, à ce spectacle, douter qu'il n'y
» eût dans la maison un maître qui veille à tout, et dont
» la nature est bien supérieure à celle des ameublemens
» que vous admirez ? De même quand vous envisagez le
» ciel et la terre, et que vous considérez l'harmonie et
» l'enchaînement qui des différens êtres forment un en-
» semble admirable, vous ne pouvez révoquer en doute
» l'existence d'un Seigneur suprême, qui, par ses per-
» fections, efface l'éclat des astres, et qui est infiniment
» plus digne d'admiration que tous les ouvrages de ses
» mains. »

La Providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu ; que ce Dieu est esprit, le père et le créateur de tout : qu'il est éternel, et qu'avant la création du monde, il était un monde à lui-même ; qu'il est infini, immense, et incompréhensible à tout être créé. « Notre in-
» telligence, dit-il, est trop bornée pour atteindre jusqu'à
» lui, et nous ne le concevons jamais mieux que quand
» nous l'envisageons comme incompréhensible. » Il prend de là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme, et

(1) Cicéron fait le même raisonnement, *de Nat. Deor.* l. 2, c. 6.

toutes les extravagances où tombaient les païens par rapport à leurs dieux; venant ensuite à leurs idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre » vous, continue-t-il, savent que les démons sont forcés » de déposer contre eux-mêmes, toutes les fois que par » des paroles dont ils ne peuvent soutenir la vertu, nous » les chassons des corps qu'ils possèdent (1). Vous jugez » bien que, s'ils en étaient les maîtres, ils ne se trahi- » raient pas ainsi à leur confusion, sur-tout en présence » de vous autres qui les adorez. Vous devez donc vous » en rapporter à eux, et croire qu'ils sont des démons, » puisque vous l'entendez de leur propre bouche. Quand » nous les conjurons au nom d'un seul Dieu, du Dieu » vivant, ces malheureux tremblent; ils abandonnent » tout-à-coup les corps qu'ils possédaient, ou du moins » ils se retirent peu à peu, selon la foi du patient, ou » la grâce du médecin. »

Cécilius, embarrassé par ces raisonnemens, renonce à ses premiers principes, et ne s'en croit pas pour cela moins fort contre le christianisme. C'était là sans doute abandonner la cause de l'idolâtrie, et une si faible ressource découvrait la défaite de son apologiste. Cécilius ne fut pas plus heureux en attaquant l'évidence de la révélation évangélique. Toutes ses raisons portaient sur des calomnies grossières, tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée ou mal entendue. La seule chose qu'Octavius eut à faire pour répondre à ces calomnies, fut de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une

---

(1) *Hæc omnia sciunt plerique vestrûm, ipsosque dæmones de seipsis confiteri, quoties à nobis, tormentis verborum, de corporibus exiguntur.*

tête adorée par les chrétiens, fable qui d'abord avait été débitée contre les juifs (1), Octavius dit simplement que le fait était faux, et il défia son adversaire d'en montrer la vérité. Il nia pareillement que nous adorassions les genoux de l'évêque. Cette accusation, aussi frivole que l'autre, était fondée sur ce que les pénitens se prosternaient lorsque l'évêque leur donnait l'absolution de leurs péchés, ou sa bénédiction (2). Vous n'êtes pas plus autorisé, continua Octavius, à nous accuser d'inceste dans la célébration de nos mystères. Peut-on imputer un pareil crime à des gens si connus pour la pureté de leurs mœurs, et dont un grand nombre fait vœu de chasteté? C'est à vous que l'on doit reprocher les horreurs dont vous nous chargez. Qui ne sait que vous mettez un Priape au rang des dieux, que vous sacrifiez à Vénus la prostituée, que vous célébrez les fêtes de la bonne déesse, et que vous pratiquez mille autres abominations qu'il n'est pas possible de nommer sans rougir? Il remarque que les chrétiens, loin de manger des enfans, ou de se souiller par des infamies, n'allaient pas même voir exécuter les criminels, et qu'ils s'abstenaient du sang; que ceux qui se mariaient ne prenaient qu'une femme; que plusieurs vivaient dans une continence perpétuelle, sans cependant se glorifier de leur état (3); qu'enfin la moindre pensée du crime était condamnée parmi eux (4).

---

(1) C'est ce que dit Josephe dans ses livres contre Appion.

(2) Cette remarque est de Cave et de plusieurs autres auteurs.

(3) *Plerique inviolati corporis virginitate fruuntur potius quàm gloriantur.*

(4) *Apud nos et cogitare peccare est*, p. 250. Toutes ces calomnies, comme nous l'avons observé, venaient, ou de la malice des païens, ou du peu de connaissance qu'ils avaient de nos dogmes ou de nos mystères : les abominations des carpocratiens et des gnostiques, qui se donnaient pour chrétiens, avaient aussi contribué beaucoup à les ac-

Il observe que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens avaient appris le dogme de l'immortalité de l'ame, ainsi que les vérités qu'ils enseignaient (quoique mêlées de beaucoup de faussetés) par une tradition imparfaite de la révélation divine faite aux anciens patriarches (1). Il dit que les chrétiens enterrent les morts, au lieu de les brûler, parce que c'est l'ancienne et la meilleure coutume, mais que Dieu peut également les ressusciter, soit de la cendre, soit de la poussière. Il établit l'éternité du feu de l'enfer, que les infidèles méritent aussi justement que les impies, « parce que ce n'est pas un » moindre crime d'ignorer le commun Seigneur, le père » de tous les hommes et de tous les êtres, que d'oser » enfreindre ses commandemens (2). »

Octavius termine son discours par une description courte, mais charmante, de la morale chrétienne. Il s'exprime ainsi, en répondant au reproche de pauvreté dont Cécilius avait chargé les disciples de Jésus-Christ. « Eh! quoi donc!

créditer. Les idolâtres nous reprochaient encore de vénérer tous les criminels qui étaient crucifiés, comme on le voit par Origène, l. 2, *contra Cels.* p. 87, et Cécilius nous accusait d'adorer les croix; mais Octavius montre que l'accusation est fausse. « Le respect extérieur que » les chrétiens avaient pour la croix, et l'usage fréquent qu'ils en fai- » saient, donna aux païens, portés à prendre tout en mauvaise part, » occasion de les taxer d'adorer une croix. » *Reeve*, *not. ibid.* p. 136, t. II. Cécilius nous reprochait encore de ne point avoir de temples ni d'images connues, *nulla nota simulacra*. Ces paroles n'emportent pas une exclusion de toute image, mais seulement celles des dieux connus dans l'empire.

(1) *Corruptâ et dimidiatâ fide tradiderunt.*

(2) *Nec tormentis aut modus ullus, aut terminus. Illic sapiens ignis membra urit et reficit, carpit et nutrit. Pœnale illud incendium, non damnis ardentium, pascitur, sed inexesâ corporum laceratione nutritur. Eos autem merito torqueri qui Deum nesciunt, ut impios et injustos, nisi profanus, nemo deliberat : cùm parentem omnium, et omnium Dominum, non minoris sceleris sit ignorare, quàm lædere*, p. 251.

» peut-on appeler pauvre celui qui n'éprouve aucun be-» soin ? Ce titre ne convient qu'à celui dont le cœur » n'est point satisfait au milieu de l'abondance. Personne » ne saurait être plus pauvre qu'il ne l'était en venant au » monde. L'art du chrétien, pour posséder tout, est de » ne désirer rien. Plus un voyageur est leste, plus il se » trouve à son aise ; de même, dans le voyage de cette » vie, celui que la pauvreté rend léger est incomparable-» ment plus heureux que celui qui est accablé sous le » poids des richesses. Si les richesses nous semblaient né-» cessaires, nous les demanderions à Dieu. L'innocence » est le seul objet de nos désirs, et la patience la seule » chose que nous demandons. Le malheur est l'école de » la vertu. Quel beau spectacle pour la Divinité, que de » contempler le chrétien dans la lice aux prises avec la » douleur, combattant avec une noble constance les me-» naces, les roues, les chevalets, dans ce moment sur-» tout où, semblable à un conquérant, il triomphe du » juge qui le condamne ! Car celui-là est certainement le » vainqueur, qui remporte le prix qu'il a disputé. » Il dit que notre religion consiste dans la pratique, et non dans les beaux discours. « Nous ne disons point de gran-» des choses, mais nous en faisons (1). »

A peine Octavius eut-il cessé de parler, que Cécilius s'écria : « Je vous félicite, et je me félicite moi-même. » Nous sommes victorieux l'un et l'autre. Octavius triom-» phe de moi, et je triomphe de l'erreur ; mais la victoire » et le gain sont principalement de mon côté, puisque, » par ma défaite, je trouve la couronne de vérité. »

Tel est l'abrégé de cette célèbre conférence ; mais la beauté des idées et du langage ne peut être bien aperçue que dans l'original. Si ce dialogue semble avoir quelque

(1) *Non eloquimur magna, sed vivimus*, p. 252.

défaut, c'est celui d'être trop court. Le lecteur est fâché de se trouver sitôt à la fin, et il ne le quitte qu'à regret, ce qui est la marque des productions excellentes (1).

La compagnie convint que l'on aurait un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne, et pour lui en faire connaître la discipline. La beauté du premier entretien donne lieu de bien regretter le second, qui devait rouler sur une matière si intéressante.

Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que notre Saint ne soit ce Cécilius, prêtre, qui convertit depuis saint Cyprien. Ils étaient l'un et l'autre Africains, de même âge et de même profession. D'ailleurs saint Cyprien a mis dans ses écrits diverses choses empruntées du dialogue que nous avons analysé, et qui, sans doute, lui avait été communiqué par Cécilius. Par respect pour la mémoire de ce dernier, il prit son nom, qu'il ajouta avant le sien, et voulut être appelé *Cécilius-Cyprianus*.

On lit dans Pontius que le prêtre Cécilius était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cet auteur ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentimens de vénération et de reconnaissance. Saint Cécilius est nommé dans le martyrologe romain.

Autant il est rare, autant il est beau pour un savant de céder dans la dispute aux forces de la vérité; c'est la

---

(1) Le dialogue de Minutius Félix a été imprimé une infinité de fois par les soins de plusieurs savans. On estime sur-tout les éditions qui en ont été données à Paris par Rigaud en 1643; en Hollande, *cum notis variorum*, 1672, in-8°; à Cambridge, par Jean Davis, en 1707, in-8°; à Leyde, en 1709, in-8°; M. d'Ablancourt en a publié une traduction française, qui est passable, et qui a été souvent réimprimée.

plus grande peuve d'une vertu solide. L'amour-propre s'irrite contre la résistance, et la conviction de l'esprit ne sert souvent qu'à rendre la volonté plus rebelle et plus opiniâtre dans l'erreur; aussi quiconque se propose d'amener quelqu'un à la connaissance de la vérité, doit-il prendre toutes sortes de précautions pour ne point effaroucher un ennemi si dangereux. Il faut qu'il use de voies détournées et indirectes, afin que la personne qu'il veut éclairer croie s'instruire elle-même. Octavius, Minutius Félix et Cécilius remportèrent tous trois l'avantage dans la dispute, parce qu'ils étaient tous trois humbles, dociles, pleins de charité. Ils ne ressemblaient point à ces vains raisonneurs qui soutiennent opiniâtrement certaines opinions, non par amour de la vérité, mais parce qu'ils en sont les pères. Celui des trois qui estima le plus sa victoire, fut Cécilius, qui triompha tout à-la-fois de l'orgueil et de l'erreur. Il suivait cette maxime d'un grand homme, qui dit qu'*on est vainqueur quand on est instruit.*

SAINTE CLOTILDE, REINE DE FRANCE.

Tiré de saint Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* et de Fortunat. Voyez, parmi les modernes, Henschénius, t. I, *Juin*, p. 242; Du Bos, *Hist. de l'établissement de la monarchie française;* et Le Gendre, *Antiquités de la nation et monarchie françaises.*

L'AN 545.

Clotilde était fille de Chilpéric, frère de Gondebaud, Roi des Bourguignons. Ce dernier trempa ses mains barbares dans le sang de son frère, de sa belle-sœur, et des princes leurs enfans, à l'exception d'un seul, pour s'assurer la possession de leurs domaines; il épargna encore les deux filles de Chilpéric, qui étaient d'une rare beauté,

et qui, à cause de leur extrême jeunesse, ne pouvaient être redoutables. L'aînée fut renfermée dans un monastère, où depuis elle se fit religieuse. Clotilde resta à la cour de son oncle : elle eut le bonheur d'y être élevée dans la religion catholique, quoiqu'elle fût obligée de vivre parmi les ariens.

Les principes de la vraie foi qu'on lui inspira dès le berceau, firent sur son ame de profondes impressions. Elle s'accoutuma de bonne heure à mépriser le monde, et ses sentimens ne firent que se fortifier par la pratique des exercices de piété. Son innocence ne reçut aucune atteinte des charmes de la vanité mondaine qui l'environnaient de toutes parts. On admirait en elle un heureux assemblage de toutes les vertus. Son esprit, sa beauté, sa douceur, sa modestie, lui firent une réputation qui pénétra bientôt dans les royaumes voisins.

Clovis I, Roi de France, surnommé *le Grand* (1), l'envoya demander en mariage à Gondebaud, son oncle. Il obtint ce qu'il demandait, mais après avoir promis que la princesse aurait la liberté de professer sa religion (2). Il l'épousa solennellement à Soissons, en 493.

Clotilde se fit dans le palais de son mari un petit oratoire, où elle passait beaucoup de temps en prières; elle pratiquait aussi un grand nombre de mortifications secrètes ; mais la prudence présidait à tous ses exercices; elle

---

(1) Clovis commença à régner en 481, n'étant âgé que d'environ 15 ans. Après la défaite de Syagrius, il fixa sa résidence à Soissons, en 486. Ce ne fut qu'en 508 qu'il fit de Paris la capitale de la monarchie française. Cette ville l'a toujours été depuis, excepté sous les derniers Rois mérovingiens, et sous la plupart des Rois carlovingiens. Paris était une place considérable depuis Julien l'Apostat, qui y avait résidé lorsqu'il commandait dans les Gaules.

(2) Voyez sur ce point l'*Histoire de l'établissement de la monarchie française*, par M. Du Bos, t. I, l. 1.

ne manquait à aucune des bienséances de son état. Elle veillait sur les femmes de sa suite, et se comportait en tout avec tant de dignité, de sagesse, de religion, qu'elle charmait et édifiait toute la cour. Sa charité pour les pauvres lui faisait répandre des aumônes abondantes. On ne pouvait rien ajouter aux égards qu'elle avait pour le Roi son mari. Elle opposait la douceur chrétienne aux saillies de son caractère violent, et se conformait à ses idées dans les choses indifférentes, pour gagner plus facilement son affection; elle louait tout ce qu'il aimait, et cherchait l'occasion d'applaudir à ses goûts.

Lorsqu'elle se vit entièrement maîtresse de son cœur, elle ne songea plus qu'à exécuter le projet qu'elle avait formé de le gagner à Jésus-Christ. Souvent elle lui parlait de la vanité des idoles, et de l'excellence de la religion chrétienne. Le Roi l'écoutait toujours avec plaisir; mais le moment de sa conversion n'était pas encore arrivé. Il consentit cependant, par complaisance pour son épouse, que le premier fruit de leur mariage reçût le Baptême. Dieu permit, pour éprouver sa servante, que l'enfant mourût après la réception de ce sacrement. Clovis, désespéré, s'en prit à Clotilde, et lui dit avec amertume : « Mon fils n'est mort que parce qu'il a été baptisé au nom » de votre Dieu; il vivrait encore s'il eût été mis sous la » protection des miens. » La Sainte souffrit cette épreuve avec patience, dans la persuasion que le Seigneur aurait pitié d'elle.

Etant devenue mère d'un second fils, elle le fit encore baptiser. Peu de temps après, le jeune prince, nommé Clodomir, tomba dans une maladie dangereuse. Le Roi, pour cette fois, se livra aux plus vifs transports de colère. Clotilde, pleine de confiance en Dieu, lui adressa de ferventes prières. Elle fut exaucée, et obtint miraculeusement la guérison de son fils. Clovis se calma, et reconnut la

puissance du Dieu des chrétiens. Sa sainte épouse prit de là occasion de l'exhorter fortement à renoncer au culte des idoles. Un jour qu'elle le vit bien disposé, et qu'elle reçut de lui plusieurs marques de tendresse et de libéralité, elle fit tomber la conversation sur la sainteté de l'Evangile, et lui rappela de la manière la plus pressante la parole qu'il avait donnée d'abjurer le paganisme. Cette conversation ne produisit aucun effet. Clovis resta toujours païen, de crainte de déplaire à ses sujets en changeant de religion; mais à la fin son opiniâtreté fut vaincue, et il se déclara pour le Dieu qu'il promettait d'adorer depuis si long-temps. Voici comme la chose se passa.

Clovis, en guerre avec les Allemands, leur livra bataille à Tolbiac, près de Cologne; mais le désordre se mit dans son armée, et il était lui-même sur le point de tomber entre les mains de ses ennemis. Il a recours à ses dieux, qui ne l'écoutent point. Il ne lui est plus possible d'arrêter les fuyards. Dans cette extrémité, il invoque le Dieu de Clotilde, et promet de l'adorer s'il remporte la victoire. La face du combat change aussitôt; les fuyards se rallient, et les Allemands (1), qui avaient l'avantage, sont défaits à leur tour. Clovis manda à la Reine ce qui lui était arrivé, et l'assura qu'il ne différerait plus sa conversion (2). La princesse, transportée de joie, en rendit

---

(1) La plupart des étymologistes dérivent le mot *allemands* de *allerley mann*, qui signifie *toutes sortes d'hommes*. Il fut donné à cette partie de la Germanie, qui forme aujourd'hui la Souabe et une grande partie de la Suisse. Voyez l'*Iter Alemannicum* de D. Gerbert, abbé, prince de Saint-Blaise, dont on a donné une seconde édition en 1773.

(2) L'opinion commune est que Tolbiac, qu'on nomme présentement Zulch, ou Zulpich, à huit lieues de Cologne, dans le duché de Juliers, fut le lieu où se donna la fameuse bataille dans laquelle Clovis triompha des Allemands. Le P. Henschénius, *not. in Vit. S. Vedasti,* croit que ce fut près de Strasbourg que Clovis remporta cette victoire. Ce

et en fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces. Saint Remi, évêque de Rheims, instruisit dans la religion chrétienne Clovis, qui reçut le baptême en 496. Il était alors le seul Roi catholique qu'il y eût dans l'empire, tant d'Orient que d'Occident, les autres princes, qui se disaient chrétiens, étant infectés de l'hérésie d'Arius.

Clotilde, voyant son mari disciple de Jésus-Christ, ne cessa de le porter à des actions glorieuses qui avaient la gloire de Dieu pour objet. Ce fut à sa prière que Clovis fonda à Paris, en 511, la grande église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, dite aujourd'hui de *Sainte-Geneviève* (1). Ce grand prince avait une dévotion singulière pour saint Martin de Tours, et il allait quelquefois prier sur son tombeau; il avait aussi beaucoup de respect pour le Vicaire de Jésus-Christ, et il envoya une couronne d'or au Pape Hormisdas, comme une marque de la consécration qu'il faisait à Dieu de son royaume (2). L'éducation barbare

---

sentiment parait appuyé sur de solides raisons qui sont développées dans l'histoire d'Alsace du P. La Guille, dans celle du duché de Luxembourg du P. Bertholet, et dans l'histoire générale d'Allemagne du P. Barre.

(1) Lorsque les Normands ravagèrent les faubourgs de Paris, en 856, ils pillèrent deux fois cette église. Les chanoines séculiers qui la desservaient menant une vie scandaleuse, on leur substitua des chanoines réguliers tirés de l'abbaye de Saint-Victor. Voyez t. I, p. 79 et 80, ce que nous avons dit de la réforme établie parmi ces derniers dans le dix-septième siècle. L'abbé de Sainte-Geneviève est triennal, et premier supérieur d'une congrégation nombreuse. Elle compte, en effet, dans le royaume, soixante-sept abbayes, trente-huit prieurés conventuels, deux prévôtés et trois hôpitaux; elle a, dans les Pays-Bas, trois abbayes, trois prieurés, outre un nombre considérable de cures. Dans les processions où l'on porte la châsse de sainte Geneviève, l'abbé est à la droite de l'archevêque, et donne comme lui des bénédictions dans les rues. Voyez Hélyot, et notre premier tome *loc. cit.*

(2) Baronius prétend que cette couronne est celle qu'on appela depuis *le règne*, et dont le Pape se sert dans les cérémonies extraordinaires. Voyez la vie de saint Remi, par le P. Dorigny, p. 142.

qu'il avait reçue, jointe à son caractère martial, empêcha quelquefois l'effet des avis que lui donnait Clotilde. Elle avait la douleur de le voir maîtrisé par l'ambition, et suivre les mouvemens impétueux de la cruauté. Il ôta la vie à presque tous les princes de sa famille, et n'épargna que ses enfans (1). Il mourut le 27 Novembre 511, à la quarante-cinquième année de son âge, et à la trentième de son règne. On l'enterra dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève, où l'on voit encore son tombeau (2).

Son fils Thierri, qu'il avait eu d'une concubine avant son mariage, régna à Rheims sur l'Austrasie, ou la partie méridionale de la France, qui comprenait la Champagne, la Lorraine, l'Auvergne, et plusieurs provinces d'Allemagne. Metz fut depuis la capitale de ce royaume. Les princes Clodomir, Childebert et Clotaire, que Clovis avait eus de sainte Clotilde régnèrent, le premier à Orléans, le second à Paris, et le troisième à Soissons. La Sainte fut sensiblement affligée des divisions qui armèrent ses enfans les uns contre les autres; elle fit d'inutiles

---

(1) Clovis fit mettre à mort Sigebert, son cousin, qui régnait à Cologne; Canaric, Roi des Morins; Ranac, Roi de Cambrai; Renomer, Roi du Mans, et s'empara des domaines de tous ces princes. Nous avons observé ailleurs, t. I, p. 46, que *Clovis* et *Louis* étaient un même nom. Les deux Rois de la première race qui l'ont porté ne sont pourtant point comptés parmi les *Louis*. Le premier de ce nom est Louis-le-Débonnaire.

(2) Le mausolée de Clovis, qu'on voit dans cette église, est un ouvrage récent; c'est le cardinal de la Rochefoucauld qui l'a fait ériger. On trouve dans Aimoin une épitaphe de Clovis, que quelques auteurs ont attribuée à saint Remi, et qui commence par ces vers :

Dives opum, virtute potens, clarusque triumpho
Condidit hanc sedem rex Clodowæus, et idem
Patricius magno sublimis fulsit honore.

efforts pour les réconcilier. Elle vit Clodomir vaincre et mettre à mort Sigismond, Roi de Bourgogne; mais en 524, elle vit Clodomir lui-même vaincu et tué par Gondemar, successeur de Sigismond. Gondemar, à son tour., fut défait et mis à mort par Childebert et Clotaire, qui réunirent à la France le royaume de Bourgogne. Tant de meurtres rendaient la vie bien amère à Clotilde, et la faisaient soupirer sans cesse après le moment où elle sortirait de cette vallée de larmes.

Mais ce fut en 526 qu'elle reçut le plus sensible de tous les coups. Childebert et Clotaire eurent l'inhumanité de massacrer les deux fils aînés de Clodomir, pour se saisir du royaume d'Orléans. Cet attentat rendit le monde insupportable à Clotilde, et la détacha plus parfaitement que jamais de toutes les choses visibles. Elle passa le reste de sa vie à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, dans la prière, le jeûne, les veilles et les autres mortifications de la pénitence. Elle paraissait entièrement oublier qu'elle avait été Reine, et que ses enfans étaient assis sur le trône. L'éternité remplissait son ame, et absorbait toutes ses pensées. Elle prédit sa mort trente jours avant qu'elle arrivât, et en avait été intérieurement avertie en priant avec ferveur sur le tombeau de saint Martin.

Dans sa dernière maladie, elle envoya chercher ses fils Clotaire et Childebert. Lorsqu'ils furent venus, elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu et à garder ses commandemens, à protéger les pauvres, à traiter leurs peuples avec une bonté paternelle, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, à maintenir par tous les moyens possibles la paix et la tranquillité publiques; elle ordonna ensuite que le peu qu'elle laisserait fût distribué aux pauvres. Après cela, elle ne s'occupa plus que de Dieu, et on l'entendait réciter les psaumes avec une ferveur admirable. Le trentième jour de sa ma-

ladie, elle reçut les sacremens, puis ayant fait une profession publique de sa foi, elle mourut le 3 Juin 545. On l'enterra, comme elle l'avait demandé, dans l'église et au pied du tombeau de sainte Geneviève. Elle est nommée en ce jour dans le martyrologe romain. Son corps, présentement enchâssé, se garde à Paris, dans l'abbaye de sainte Geneviève. Son chef est chez les Cisterciennes du trésor, près de Vernon, en Normandie.

S. LIFARD, ABBÉ A MEUN-SUR-LOIRE.

Sixième siècle.

Une naissance illustre et une parfaite connaissance des lois, jointes à un grand fonds de vertu et de probité, firent élever saint Lifard (1) à une des premières places de la magistrature dans la ville d'Orléans, où il était né. Son exactitude à remplir les devoirs de sa charge ne l'empêcha jamais de vaquer à ses exercices de piété, et sur-tout d'assister à toutes les parties de l'office divin; il était aussi fort assidu à fréquenter les sacremens. Il vécut de la sorte jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il quitta sa charge pour se délivrer des distractions qu'il trouvait dans le monde.

Le désir de mener une vie plus parfaite le fit entrer dans l'état ecclésiastique. Peu de temps après, l'évêque d'Orléans l'ordonna diacre. On imagine aisément la ferveur avec laquelle il s'acquittait des fonctions attachées à cette dignité. On le voyait pénétré du respect le plus profond, et comme abîmé en Dieu, toutes les fois qu'il assistait à la célébration des saints mystères, et qu'il servait à l'autel.

(1) En latin *Liphardus* et *Lietphardus*.

Mais comme l'amour de la pénitence et de la contemplation augmentait de jour en jour dans son cœur, il résolut de rompre tout commerce avec les hommes, et d'aller s'ensevelir dans la solitude. Il choisit pour l'exécution de son dessein un lieu voisin de la montagne et du château de Meun ou Méhun, situé sur le bord de la Loire, un peu au-dessous d'Orléans (1). Urbicius, son disciple, voulut l'accompagner. Ils se construisirent tous deux un hermitage avec des joncs et des branches d'arbres. Le genre de vie que saint Lifard y menait avait quelque chose d'admirable. Un peu de pain et d'eau faisait toute sa nourriture, tant en maladie qu'en santé. Jamais il ne quittait le cilice. Il passait souvent toute la nuit en prières, et son ame était si fortement unie à Dieu qu'on eût dit qu'il n'avait point de corps.

Son hermitage n'était point éloigné de Cléry, lieu connu depuis par la collégiale de Notre-Dame, qu'un grand nombre de fidèles vont encore visiter par dévotion (2). C'était là que demeurait alors Marc, évêque d'Orléans. Ce prélat ayant eu occasion de connaître le Saint par lui-même, l'ordonna prêtre, et lui permit de fonder un monastère à l'endroit où était son hermitage. Ceci arriva avant le quatrième concile d'Orléans, auquel Marc souscrivit en 541.

Saint Lifard se vit bientôt à la tête d'une communauté nombreuse à laquelle il servait de modèle. Le don de miracles dont il fut favorisé augmenta encore la réputation dont il jouissait. On ignore en quelle année il mourut,

---

(1) Quelques auteurs ont confondu Méhun en Orléanais, avec Méhun en Berri, qui est à quatre lieues de Bourges, et où était une maison royale, qui n'offre plus que des ruines. Ce fut dans ce château que Charles VII, qui avait repris la France sur les Anglais, se laissa mourir de faim, en 1461, de peur d'être empoisonné.

(2) Louis XI fut enterré dans cette église. Les huguenots ouvrirent et profanèrent son tombeau en 1562.

mais ce ne fut qu'après le milieu du sixième siècle. On enterra son corps à Méhun. On bâtit d'abord une chapelle sur son tombeau, puis une église collégiale qui porte son nom, et où l'on garde encore ses reliques. Saint Lifard est nommé en ce jour dans le martyrologe romain. Il y a dans le diocèse d'Orléans plusieurs églises dédiées sous son invocation.

Voyez sa vie dans Surius, et Mabillon, sect. 1, *Ben.*

S. GENES, ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE.

Vers l'an 662.

Genès (1) fut, dès son enfance, un modèle d'innocence et de piété. Il méprisa tous les avantages que de grandes richesses et une naissance illustre lui promettaient dans le monde, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il fut fait membre du clergé d'Auvergne, province où sa famille occupait un rang distingué. On l'obligea depuis à accepter la dignité d'archidiacre, ce qui ne contribua pas peu à relever l'éclat de ses vertus.

Dur à lui-même, il traitait son corps comme un ennemi, afin de le soumettre parfaitement à l'esprit. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes. Le respect avec lequel il s'acquittait des fonctions du saint ministère, inspirait les sentimens d'une tendre dévotion à tous ceux qui en étaient témoins. Ce fut lui qui forma à la vertu saint Prix, de Clermont. Dieu l'ordonna ainsi, parce qu'il n'appartient qu'aux Saints de former les Saints.

(1) En latin *Genesius*.

Le siége épiscopal d'Auvergne ou de Clermont étant venu à vaquer, en 656, par la mort de Procule, saint Genès fut élu d'une voix unanime pour le remplir. Les évêques de la province eurent beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il se laissât sacrer. A peine eût-il reçu l'onction sainte, qu'il s'appliqua de toutes ses forces à extirper de son diocèse les hérésies de Novatien et de Jovinien. Il mit tout en œuvre pour faire fleurir les vertus chrétiennes parmi son troupeau. Il fonda l'abbaye de Manlieu, dans le bourg de son nom (1), ainsi qu'un grand hôpital à Clermont, et mourut vers l'an 662. On l'enterra dans l'église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Symphorien, martyr d'Autun, et qui depuis long-temps porte le nom de saint Genès. Ce Saint est honoré le 3 Juin, dans le diocèse de Clermont. C'est aussi sous le même jour que les martyrologes de France font mémoire de lui.

Voyez Savaron, *Origin. Claromont*, et *de SS. Ecclesiis Monast. Claromont.*; Branche, *Vies des Saints d'Auvergne*; le *Gallia Christ. nova*, etc.

+ S. MORAND, BÉNÉDICTIN D'ALTKIRCH, DANS LE SUNDGAU, ÉVÊCHÉ DE STRASBOURG.

Douzième siècle.

Ce Saint, originaire d'Allemagne, naquit de parens très-distingués et vertueux et fleurit vers la fin du onzième et le commencement du douzième siècle. Il vit le jour dans les environs de Worms, où il reçut aussi les principes des sciences et de la piété. Dégoûté du monde,

---

(1) Cette abbaye se nomme en latin *Magnus Locus*. Elle est présentement de l'ordre de saint Benoît.

il fit un pélerinage au tombeau de saint Jacques de Compostelle en Espagne et se retira ensuite à Cluny, afin de s'élever à la perfection chrétienne sous les yeux de saint Hugues. Bientôt après il fut envoyé en Auvergne, pour y rétablir la discipline monastique dans toute sa dignité.

Vers ce temps, Frédéric, comte de Pfirdt dans le Sundgau (autrefois du diocèse de Bâle, aujourd'hui de celui de Strasbourg) demanda à l'abbé de Cluny quelques hommes pieux de son ordre (1) pour desservir l'église fondée par ses ancêtres, près de la petite ville d'Altkirch, entre Bâle et Befort, et y établir la vie monastique (2). On y envoya d'abord des moines français; mais ceux-ci ne pouvant ni prêcher ni remplir toutes les fonctions du saint

---

(1) Les motifs pour lesquels Frédéric demanda des moines de Cluny étaient 1° que cette abbaye avait alors une très-haute réputation; on lit dans la vie de Hugues, *Acta Sanct.* t. III, *April.* : « Augebatur de » die in diem Cluniacensis religio cœnobii; et erat odor nominis illius » sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. » 2° Que St. Hugues avait passé quelque temps dans la maison paternelle de Frédéric, auprès du comte Louis et de la comtesse Sophie, et y avait laissé une grande réputation de sainteté; 3° que Burchard, évêque de Bâle, qui, à une époque antérieure, avait déjà fait venir des moines de Cluny dans sa métropole, lui en avait donné le conseil et avait employé ses soins dans cette circonstance, comme il est dit expressément dans l'acte de confirmation donné en 1106 à l'abbé Hugues par le Pape Pascal II. Voyez *Acta sanct.* t. I. *Junii*, p. 341, n° 13 et 14.

(2) Cette abbaye, que l'on nomma *Alltkirch* ou *Alte Kirche* (vieille église) était dédiée sous l'invocation de S. Christophe, et dans le principe on y avait placé des chanoines séculiers. Lorsqu'elle fut devenue la proie des flammes avec les maisons d'alentour, on transféra l'établissement sur un point plus élevé de la colline, le nombre des maisons fut augmenté, et en 1330 cette colonie formait déjà une petite ville, qui reçut le nom d'Altkirch, qu'elle porte encore. Elle est maintenant chef-lieu de district dans le département du Haut-Rhin, et a un sous-préfet. Elle appartient à l'ancien évêché de Bâle : par le concordat de 1801 et celui conclu entre Pie VII et Louis XVIII, elle fut incorporée au diocèse de Strasbourg.

ministère, parce qu'ils ignoraient la langue du pays, il fallut jeter les yeux sur un Allemand, et on ne trouva personne qui convînt mieux que Morand. Déjà durant sa vie, Dieu glorifia ses vertus par le don des miracles. Il parvint à un âge très-avancé, et après sa mort, qui arriva dans la première moitié du douzième siècle, il fut généralement regardé comme Saint, et canonisé par le Saint-Siége, à la demande de l'évêque de Bâle. Le couvent dédié jusqu'alors au martyr Christophe, reçut dès-lors le nom de saint Morand.

---

4 Juin.

S. QUIRIN, ÉVÊQUE DE SISCIA, MARTYR.

Tiré de ses actes sincères, publiés par Surius et Ruinart, et de Prudence, *hymn.* 7. Voyez Tillemont, t. V, p. 428, et Hanciz, *Germania sacra*, t. I, p. 38.

L'AN 304.

Saint Quirin était évêque de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save (1). Saint Jérôme fait de lui une mention honorable dans sa chronique, sous l'an 309. Saint Prudence l'appelle un *illustre martyr*. Fortunat le compte aussi parmi les plus célèbres d'entre ceux qui ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Il souffrit le 4 Juin 303 ou 304 (2). Ses actes vont nous fournir l'histoire de son triomphe.

---

(1) L'ancienne Siscia n'est plus qu'un bourg de Hongrie, nommé aujourd'hui *Sisek* ou *Sisseg*. Le siége épiscopal a été transféré à Zagrab, capitale de la Croatie moderne.

(2) D. Ruinart met le martyre du Saint en 309; mais la date que nous

Le saint évêque ayant eu avis que Maxime, premier magistrat de la ville, avait donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, s'éloigna aussitôt d'un lieu où il n'était pas en sûreté : mais ceux qui étaient chargés de l'arrêter le poursuivirent ; l'ayant joint, ils le prirent et l'amenèrent devant le juge. Maxime lui demanda où il avait eu dessein de se sauver par la fuite. « Je n'ai point fui, » répondit le Saint, je ne suis sorti d'ici que pour obéir » à mon maître (1) ; car il est écrit : *Si l'on vous persé-* » *cute dans une ville, retirez-vous dans une autre.* MAXIME. » Qui vous a donné cet ordre? QUIRIN. Jésus-Christ qui est » le vrai Dieu. MAXIME. Ignorez-vous que les édits des Em- » pereurs vour découvriront dans les plus sombres re- » traites? Vous le voyez par expérience, et celui que vous » appelez le vrai Dieu n'a pu ni vous défendre, ni vous » tirer de leurs mains. QUIRIN. Le Dieu que nous adorons » est toujours avec nous, en quelque lieu que nous soyons, » et il peut toujours nous défendre. Il était avec moi lors- » que j'ai été arrêté, et il y est encore présentement. C'est » lui qui me fortifie, et qui vous répond maintenant par » ma bouche. MAXIME. Vous parlez beaucoup, et par-là » vous différez d'exécuter les ordres de nos souverains, » ce qui vous rend coupable de désobéissance envers eux. » Lisez leurs édits sacrés, et faites ce qu'ils vous enjoi- » gnent. QUIRIN. Je ne fais nul cas de tels édits, parce » qu'ils sont impies, et contraires aux commandemens de » Dieu en exigeant que nous qui sommes ses serviteurs, » sacrifions à des divinités imaginaires. Le Dieu que je

---

suivons paraît la mieux fondée, et il nous semble que Hanciz a prouvé qu'elle était la seule véritable.

(1) Ces paroles montrent que le Saint ne s'était point retiré par lâcheté, ou par la crainte de la mort, mais uniquement pour se conformer au précepte de Jésus-Christ.

» sers est partout ; il est au ciel, sur la terre, dans la mer ;
» il est au-dessus de toutes les choses, les renfermant toutes
» en lui-même ; c'est par lui seul que chaque être sub-
» siste. MAXIME. L'âge a affaibli en vous la raison, et vous
» vous laissez séduire par des contes. Choisissez, voici
» de l'encens, offrez-le à nos dieux, ou attendez-vous à
» souffrir toutes sortes d'affronts, et la mort la plus cruelle.
» QUIRIN. Ces affronts feront ma gloire, et cette mort me
» procurera une vie éternelle. Je ne respecte que l'autel
» de mon Dieu, sur lequel je lui ai souvent offert un sa-
» crifice d'agréable odeur. MAXIME. Vous avez perdu la
» raison, et votre folie va être cause de votre mort. Sa-
» crifiez aux dieux. QUIRIN. Je ne sacrifierai point aux
» démons. »

Maxime ordonna alors qu'on le frappât avec des bâtons ; ce qui fut exécuté avec la dernière barbarie. Il lui disait pendant cette torture : « Reconnaissez à présent le
» pouvoir des dieux que l'empire romain adore. Obéissez,
» et je vous ferai prêtre de Jupiter. QUIRIN. C'est dans
» cet instant que je fais la véritable fonction de prêtre en
» m'offrant moi-même en sacrifice au Dieu vivant. Je ne
» sens point les coups que mon corps a reçus ; ils ne me
» causent aucun mal. Je suis prêt à souffrir les tortures
» les plus cruelles, afin d'encourager ceux dont la con-
» duite m'a été confiée, à se procurer avec moi la vie
» éternelle. » Maxime le fit mener en prison, avec ordre de l'y laisser chargé de chaînes pesantes, jusqu'à ce qu'il fût devenu plus sage. Le martyr adressa cette prière à Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous
» m'avez jugé digne de souffrir des opprobres pour votre
» nom. Faites que tous ceux qui sont dans cette prison
» sachent que j'adore le vrai Dieu, et qu'il n'y en a point
» d'autres que vous. » Cette prière fut exaucée. A minuit une grande lumière se répandit dans la prison. Le geo-

lier, nommé Marcellus, l'ayant aperçue, vint se jeter aux pieds du Saint, et lui dit avec larmes : « Priez le Seigneur » pour moi, car je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu » que celui que vous adorez. » Quirin, après une longue exhortation, *le marqua du sceau sacré au nom de Jésus-Christ.* Ces paroles semblent donner à entendre qu'il lui administra les sacremens de baptême et de confirmation.

Le magistrat, qui n'avait pas le pouvoir de condamner à mort le saint martyr, l'envoya, après trois jours d'emprisonnement, à Amantius, gouverneur de la province, qu'on appelait la première Pannonie (1). Quirin, chargé de fers, fut conduit à travers toutes les villes situées sur les bords du Danube. Ayant été présenté à Amantius, lorsqu'il revenait de Scarabance, celui-ci le fit mener à Sabarie (2), où il allait lui-même. En même temps quelques femmes chrétiennes lui apportèrent des rafraîchissemens. Tandis qu'il les bénissait, les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains.

A son arrivée à Sabarie, Amantius le fit comparaître devant lui au théâtre public. Après la lecture de la relation envoyée par Maxime, il lui demanda s'il convenait de ce qui y était contenu, et s'il persistait toujours dans sa première confession. « J'ai confessé le vrai Dieu à Siscia, » répondit Quirin, et je n'en ai jamais adoré d'autre. Je » le porte dans mon cœur, et personne au monde ne pourra

(1) On lit dans saint Prudence, *Galérius*, au lieu d'*Amantius*, et ce Galérius y a le titre de gouverneur de l'Illyrie, dans laquelle la Pannonie était comprise. Ce n'est peut-être qu'une même personne qui avait plusieurs noms, comme cela était alors ordinaire parmi les Romains.

(2) Sabarie, aujourd'hui Sarwar, est située au confluent des rivières de Guntz et de Rab. Voyez La Martinière et Hoffman. Scarabance ou Sopron, nommée par les Allemands OEdembourg, est à l'orient, et à 8 milles germaniques de Vienne. *Ibid.*

» me séparer de lui (1). » Amantius mit tout en œuvre pour ébranler sa constance; il lui dit de considérer son grand âge, et lui fit de magnifiques promesses; mais le trouvant toujours inflexible, il le condamna à être jeté dans la rivière avec une meule de moulin au cou, et la sentence fut exécutée sur-le-champ.

Il arriva une chose qui saisit tous les spectateurs d'étonnement. Le Saint, au lieu d'aller au fond, resta longtemps sur l'eau, d'où il exhortait les chrétiens à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourmens, ni la mort même. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du martyre. Il adressa donc cette prière à Jésus-Christ. « Il n'est point surpre-
» nant, Seigneur Jésus, que vous arrêtiez le cours des
» fleuves, comme vous le fîtes au Jourdain, ou que vous
» donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur les
» eaux, comme vous le donnâtes à saint Pierre. Ce peu-
» ple vient de voir en moi une preuve assez frappante
» de ce que vous pouvez faire; accordez-moi, ô mon Dieu!
» ce qui me reste à désirer, ce qui est préférable à tou-
» tes choses, le bonheur de mourir pour vous. » Sa prière finie, il ne tarda point à enfoncer dans l'eau, sur quoi l'auteur de ses actes observe qu'il n'obtint que difficilement d'être noyé (2).

Son corps ayant été trouvé un peu au dessous de l'endroit où il avait enfoncé dans l'eau, on l'enterra dans une chapelle bâtie sur le bord de la rivière (3). Quelque temps

---

(1) Ce discours, comparé avec celui que le Saint avait tenu à Maxime, est un témoignage authentique rendu à la divinité du Fils de Dieu.

(2) *Vix orans ut mergeretur obtinuit.* On trouve aussi cette circonstance dans la chronique d'Eusèbe, et dans le beau poème que saint Prudence a composé en l'honneur du saint martyr Quirin.

(3) La Guntz. Cette rivière se nommait anciennement *Sabarius.*

après, on le déposa dans une grande église qu'on éleva près de la porte de Sabarie, qui menait à Scarabance. Quand les barbares chassèrent les Pannoniens de leur pays, les reliques du Saint furent transportées à Rome, et placées dans les catacombes, auprès de celles de saint Sébastien. En 1140, on les mit dans l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre. Molan prouve qu'elles se gardent présentement dans un monastère de Bavière (1).

Les Martyrs sont les victimes de l'amour divin ; leur exemple doit nous engager à sortir de notre engourdissement, et à nous dévouer sans réserve au service de Celui qui nous a créés pour lui seul.

C'est ainsi que répondant à notre destination nous parviendrons à notre dernière fin, après y avoir rapporté tous nos désirs et toutes nos actions pendant la vie. Que la foi et l'amour animent nos cœurs, ils deviendront un principe intarissable de vertus ; notre ame acquerra tous les jours de nouveaux degrés de sainteté, et elle croîtra continuellement en ferveur dans le service de Dieu, jusqu'à la parfaite consommation du sacrifice de notre amour.

---

(1) L'auteur de l'ouvrage *Legenden Heiliger Gottes und Verehrter Landes-patrone in Oesterreich, etc.* dit que les reliques de S. Quirin ont été transférées de Rome à Milan, où on les honore actuellement dans l'église de S. Vincent. Quant à l'assertion de Molanus et d'autres, l'auteur de la *Sancta et beata Austria* dit, pag. 65 : « Illud procul caret omnino, S. Quirinum Siscianensem a Quirino Tegerneensi longe esse diversum. » Rodolphe, dans la vie de S. Raban-Maur, dit qu'on en transféra aussi à Fulde. Du reste on n'a aucune donnée certaine à cet égard. *Note de l'édit. allem.*

S. OPTAT, ÉVÊQUE DE MILÈVE.

Tiré de ses écrits. Voyez Tillemont, t. VI, p. 142; Ceillier, t. VI, p. 625; la dissertation de D. Boniface Collina, sur l'hérésie des donatistes, dans le recueil des dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'académie de Bologne, imprimé en 1758; l'*Historia donatistarum per fratres Ballerinos, append. in opera card. Norisii, Veronæ*, 1732.

L'AN 384.

Ce Père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de l'Eglise dans le quatrième siècle. Saint Augustin le compte, avec saint Cyprien et saint Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qui rapportèrent à l'épouse de Jésus-Christ les richesses des Egyptiens, c'est-à-dire, la science et l'éloquence humaine. Dans un autre endroit, il dit, en parlant de lui, que c'était un prélat de vénérable mémoire, qui fut par sa vertu l'ornement de l'Eglise catholique. Saint Fulgence lui donne le titre de Saint, et le met au même rang que saint Augustin et saint Ambroise. Optat était évêque de Milève, en Numidie, et il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre le schisme des donatistes. Voici ce qui le détermina à prendre la plume.

Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, publia un ouvrage en cinq livres, pour la défense de son parti. Il y déclamait en général contre les traditeurs, et y prouvait qu'il ne peut y avoir qu'une Eglise et un baptême, sans penser qu'il fournissait par-là des armes contre lui-même. Les donatistes triomphèrent de l'avantage qu'ils prétendaient que cet ouvrage leur donnait sur les catholiques. En effet, leur défenseur était un homme habile, très-versé dans l'art des sophistes, et capable de repré-

senter une mauvaise cause sous des couleurs éblouissantes.

Tel fut l'adversaire contre lequel saint Optat entreprit de se mesurer. Il l'attaqua dans un ouvrage divisé en six livres. Le style en est élégant, majestueux, plein de chaleur, les figures en sont nobles et hardies, les pensées fortes et sublimes; on y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Si l'on n'y trouve pas cette politesse et cette pureté de langage qui ont rendu le siècle d'Auguste si célèbre, c'est que depuis long-temps la langue des Romains n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Au reste, on doit sur-tout apprécier les écrits de ce Père par le fond des choses. Les priviléges et les marques de l'Eglise catholique y sont exposées avec autant de solidité que de clarté; ils renferment des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable épouse de Jésus-Christ; ils nous offrent des principes lumineux qui confondront tous les hérétiques qui pourront paraître jusqu'à la fin du monde. Saint Optat écrivit les six premiers livres de son ouvrage vers l'an 370; il y en ajouta un septième, environ quinze ans après, sous le pontificat de Sirice (1).

(1) Du Pin, dans sa *Bibliothèque*, avait avancé que ce septième livre était d'une autre main; mais il s'est rétracté dans sa nouvelle édition des œuvres de saint Optat, et il a même prouvé que le livre en question avait été écrit par ce Père comme les six premiers, quoique saint Jérôme semble ne l'avoir jamais cru. Outre la ressemblance du style, qui est si parfaite, qu'elle forme, au jugement de Casaubon, une preuve sans réplique, l'auteur de ce septième livre assure lui-même qu'il avait composé les six autres. Les manuscrits sont d'accord sur ce point.

Il y a, dans le septième livre, un passage qui représente le crime des traditeurs comme une faute légère, mais les savans reconnaissent que c'est une fourrure. Le dernier éditeur de saint Optat l'a fait disparaître d'après l'autorité des meilleurs manuscrits.

Les anciennes éditions des œuvres de saint Optat sont très-fautives,

Mais il faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, reprendre les choses de plus haut, remonter à l'origine du schisme des donatistes, et marquer ce qui y donna naissance.

L'Empereur Dioclétien ayant excité une cruelle persécution contre l'Église, la crainte des tourmens et de la mort porta plusieurs chrétiens à livrer les saintes Écritures aux idolâtres, pour être brûlés : par-là ils se rendirent coupables d'un crime qui approchait de l'apostasie, et on les nomma *traditeurs*. On devait, conformément à la discipline prescrite par les canons, imposer une pénitence publique à ceux qui se repentaient, ou même les déposer, en cas qu'ils fussent engagés dans les saints ordres. Il était toutefois au pouvoir des évêques d'user d'indulgence en certaines occasions. Par une suite de ce pouvoir Mensurius, primat de Carthage, et plusieurs autres prélats catholiques, reçurent à la communion des prêtres et des évêques traditeurs, sans les avoir assujettis à la pénitence publique, et les rétablirent même dans leurs fonctions. Ils alléguaient, pour justifier leur conduite, qu'ils avaient agi de la sorte par nécessité, et dans le dessein de prévenir le schisme qui ne manquerait pas de s'élever, s'ils refusaient de communiquer avec tous ceux qui étaient tombés dans le crime dont il s'agissait.

Quelques faux zélateurs numidiens s'offensèrent d'un si sage procédé ; ils se firent des partisans par une affectation hypocrite à réclamer la sévérité de la discipline, et donnèrent naissance à un schisme. Donat, évêque de Ca-

---

sans même en excepter celle qui fut donnée à Paris, en 1631, avec des notes, des observations et des dissertations, par de l'Aubespine, évêque d'Orléans. La meilleure et la plus exacte de toutes, est celle de Du Pin, qui fut imprimée à Paris en 1700, à Amsterdam en 1701, et à Anvers en 1702, in-fol. Voyez Oudin, *de Scrip. Eccles.* t. I, p. 579.

ses-Noires, en fut le premier auteur, par le refus qu'il fit de communiquer avec Mensurius et avec Cécilien son diacre, sur ce que ceux-ci étaient unis de communion avec les traditeurs pénitens. Par ses intrigues et ses clameurs, il ne tarda pas à grossir son parti. Les schismatiques employèrent la calomnie pour rendre Mensurius plus odieux; ils l'accusèrent d'avoir livré lui-même les Écritures aux païens. Cette affaire fut examinée et jugée à l'avantage du primat, dans le célèbre concile qui se tint, en 305, à Cirte, capitale de Numidie.

Mensurius étant mort en 311, on plaça Cécilien sur le siége épiscopal de Carthage. Cette élection ne fut point universellement approuvée; elle déplut à quelques brouillons qui cabalèrent sourdement, et qui par-là allumèrent avec plus de violence que jamais le feu de la discorde : mais parmi tous ces brouillons, il n'y en eut point qui montrât plus d'activité qu'une femme riche et puissante de Carthage, qui se nommait Lucille. Elle haïssait Cécilien, parce qu'il lui avait dit autrefois la vérité; elle couvrait, sous une apparence de piété, un grand fonds d'orgueil et d'attachement à ses propres idées. Tous les matins, avant de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, elle avait coutume de baiser l'os d'un mort inconnu, qu'elle prétendait être Martyr, mais qui ne l'était point, ou qui du moins n'était point regardé comme tel par l'Eglise. Une pareille dévotion méritait sans doute le titre d'illusoire, et il a été sagement réglé que les particuliers ne pourraient vénérer aucunes reliques, sans l'approbation de l'évêque. C'est là le moyen de prévenir bien des abus, et de parer à diverses superstitions.

Cécilien, en qualité d'archidiacre, crut qu'il était de son devoir d'avertir Lucille de la faute qu'elle commettait. Cette femme, que ses passions aveuglaient, ne s'aperçut point que la charité seule avait dicté la réprimande qu'elle

venait de recevoir : elle s'en offensa, et prétendit qu'on lui avait fait un affront sanglant. Résolue de se venger, elle cherchait toutes les occasions de satisfaire son ressentiment. Sa haine ne connut plus de bornes, quand elle vit Cécilien évêque de Carthage ; elle se rangea du côté de ses ennemis, et les appuya de toutes ses forces.

Les schismatiques ne reprochaient autre chose à Cécilien, sinon qu'il communiquait avec les traditeurs pénitens. Une raison aussi frivole leur servit de prétexte pour déchirer le sein de l'Église. Donat de Cases-Noires éleva d'abord autel contre autel, et pour ne pas communiquer avec Cécilien, il célébrait les divins mystères à Carthage, dans des chapelles domestiques; en quoi il eut bientôt des imitateurs. Ces schismatiques ayant gagné ceux qui avaient la garde des trésors de la grande église, s'en firent donner les calices d'or et d'argent, et les vases précieux, avec beaucoup d'autres riches ornemens; sur quoi saint Optat fait cette observation : « La » vengeance fut la mère du schisme, l'ambition en fut la » nourrice, et la cupidité fut le champion qui se chargea » d'en prendre la défense (1). » Saint Augustin (2) fait aussi la remarque suivante à ce sujet : « Ceux qui trou» blent la paix de l'Église agissent de la sorte, ou parce » qu'ils sont aveuglés par l'orgueil et entraînés par l'envie, » ou parce qu'ils sont séduits par l'amour des biens du » monde ou enfin parce qu'ils sont dominés par des pas» sions honteuses. »

Tels furent les moyens par lesquels la faction des schismatiques s'étendit en fort peu de temps. Lucille employait toutes sortes d'artifices pour animer les chefs du parti à porter les choses à la dernière extrémité. Elle ne fut que

(1) Saint Optat, p. 41.
(2) L. 3, *contra Parmen.*

trop bien secondée par deux prêtres de Carthage, qui, ayant brigué l'épiscopat, ne pouvaient souffrir qu'on leur eût préféré Cécilien. Soixante-dix évêques, presque tous de Numidie, épousèrent ce parti, et s'assemblèrent à Cirte. Ils avaient à leur tête Secundus, primat de Numidie, Donat de Mascula, Victor, Marin, Purpurius, et Donat de Cases-Noires, le premier auteur du schisme. Donat de Mascula, Victor, et plusieurs autres évêques de l'assemblée, avaient livré les Ecritures aux persécuteurs; mais on ne les inquiétait point sur ce crime. Plus même les schismatiques étaient coupables, plus ils montraient d'acharnement à accuser leurs frères. Leur but, en chargeant les autres de fausses imputations, était, selon la remarque de saint Optat et de saint Augustin, de dérober la connaissance des fautes réelles qu'ils avaient commises. Il y en eut cependant quelques-uns d'entre eux qui confessèrent leur crime dans le synode, et qui en reçurent l'absolution. Le prétendu concile prononça ensuite une sentence de déposition contre Cécilien, alléguant, pour justifier sa conduite, que Cécilien était traditeur, ou que du moins il avait communiqué avec les traditeurs. Peu de temps après, il se tint à Rome un concile où se trouva le Pape Miltiade, avec les évêques d'Italie et des Gaules. On y justifia Cécilien, et on y annulla tout ce qui s'était fait contre lui; on y condamna aussi les schismatiques, qui, loin de se soumettre, publièrent diverses calomnies pour ternir la réputation du Pape.

Le schisme conduit souvent à l'hérésie; l'exemple des donatistes en est une preuve : ils prétendirent que Cécilien n'était point ministre de Jésus-Christ; que ceux qui tenaient pour lui ne pouvaient être regardés comme membres de l'Eglise, et qu'ils n'avaient point de véritables sacremens. Ils ne voyaient pas ou du moins ils ne voulaient pas voir qu'en avançant de pareils principes, ils se retranchaient

eux-mêmes de la vraie Église, puisqu'ils admettaient à leur communion des personnes tombées, de *profanes traditeurs*. Quoiqu'il en soit, ils donnaient aux catholiques les épithètes les plus odieuses ; ils les appelaient ordinairement *païens*, *idolâtres*, *traditeurs*, et ils rebaptisaient tous ceux qui se rangeaient de leur parti, prétendant que le baptême et les saints ordres ne pouvaient être validement conférés hors de l'Eglise catholique. Leur erreur capitale fut condamnée, en 314, dans le célèbre concile d'Arles, où il se trouva des évêques de toutes les provinces occidentales de l'empire; mais ils fermèrent l'oreille à la voix d'une autorité si respectable, et ils refusèrent constamment de se rendre à l'évidence de la vérité catholique. Leur opiniâtreté ne fit même qu'augmenter chaque jour, et ils en appelèrent à l'Empereur Constantin. Comme il y avait dans l'affaire dont il s'agissait plusieurs points de fait, le prince crut devoir écouter les plaintes des mécontens; il se flattait que cette condescendance les porterait à rentrer dans le devoir. Il ne tarda pas à s'apercevoir que ses espérances avaient été vaines. Désespérant donc de vaincre l'entêtement opiniâtre des schismatiques, il publia, en 316, des lois sévères contre ceux des donatistes qui refuseraient de se soumettre aux décisions de l'Eglise.

Dans la même année mourut Majorin, évêque schismatique de Carthage. Il fut remplacé par un nommé Donat. C'était un homme d'une vie austère, et qui joignait à beaucoup de savoir un grand talent pour la parole; mais c'était en même temps le plus vain et le plus ambitieux des hommes. Toute sa conduite portait l'empreinte d'une légèreté extraordinaire, et la passion chez lui dégénérait en frénésie. Il devint l'idole de son parti. Ce ne fut pourtant pas de lui que sa secte prit son nom, mais de Donat de Cases-Noires.

Saint Optat (1) et saint Augustin (2) accusent encore les donatistes de s'être rendus coupables d'hérésie en un autre point : c'est d'avoir avancé que l'Eglise, qui ne peut jamais faillir, et qui est l'Eglise de toutes les nations, se trouvait renfermée dans un coin de l'Afrique, et qu'elle avait péri dans tout le reste du monde. Ils eurent l'insolence dans diverses assemblées, et sur-tout dans une fort nombreuse, qui se tint à Carthage, de déclarer qu'eux seuls étaient membres de l'Eglise, et d'ordonner la rebaptisation de tous ceux qui avaient été baptisés par les catholiques. Ce sacrilége fit horreur au monde chrétien, et Constantin tâcha de le prévenir par des lois rigoureuses.

Les donatistes se vantaient, comme les novatiens, d'une grande pureté de mœurs; mais toute leur régularité consistait en de vains dehors. Aveuglés par des passions secrètes, ils n'apercevaient pas les dispositions de leurs cœurs, que souillaient l'orgueil et la désobéissance à une autorité légitime, avec tous les désordres qui marchent toujours à la suite de ces deux vices.

Vers l'an 347, une secte de fanatiques, nommée *circoncellions*, prit naissance parmi les donatistes (3). Ils s'unirent de communion avec eux; mais ils en devinrent la honte et l'opprobre. C'était un ramas de paysans grossiers et sans lettres, qui avaient la fureur de vouloir se faire passer pour Martyrs. Ils employaient un certain temps à acquérir de l'embonpoint; après quoi, se regardant comme des victimes engraissées pour le sacrifice, ils se précipi-

---

(1) L. 1, p. 52.

(2) *Hær.* 60.

(3) Ces fanatiques n'avaient point de demeure fixe; ils cherchaient de quoi subsister en courant çà et là autour des maisons des paysans, *circumcellas*, ce qui les fit appeler circoncellions. Saint Philastre les nomme *circuitores*.

taient du haut des rochers, se jetaient dans les rivières, ou se donnaient la mort de quelque autre manière semblable; et cette mort, ils l'appelaient *martyre*. Plusieurs se faisaient massacrer par les étrangers qu'ils rencontraient. Il en coûtait communément la vie à quiconque refusait de leur rendre ce barbare service. On lit dans Théodoret (1) que quelques catholiques se servirent d'une ruse pieuse pour ne pas répandre le sang de ces misérables frénétiques. Ils exigèrent d'eux, avant tout, qu'ils se laissassent lier. Ce sera, leur dirent-ils, le moyen le plus sûr de nous déterminer à faire ce que vous demandez. Lorsque ceux-ci eurent été liés, les catholiques les battirent jusqu'à ce qu'ils fussent revenus à leur bon sens, et par-là ils les guérirent de leur aveugle fureur.

Tels sont les égaremens où tombent ceux qui ont une fois perdu l'ancre de la vérité; on en a la preuve, non-seulement dans les extravagances et les impiétés du paganisme, ainsi que dans les différentes hérésies des siècles passés, mais encore dans les absurdités du déisme. La raison humaine rougira long-temps de ses erreurs, des chimères et de l'enthousiasme ridicule que notre siècle a vu produire par l'esprit d'irréligion.

Revenons aux donatistes. Leur secte fut très-nombreuse en Afrique pendant plus de cent ans; mais l'incendie qu'elle avait allumé s'éteignit enfin par le zèle du grand évêque d'Hipponne, que secondèrent plusieurs autres prélats catholiques. Cette hydre avait déjà reçu un coup mortel par les livres que saint Optat publia contre Parménien. Ce Parménien était le successeur de Donat, évêque schismatique de Carthage.

Dans son ouvrage, le Saint approuve ce que disait Parménien sur l'unité de l'Eglise. En effet, il n'y a qu'un

---

(1) *Hæret. fabul.*

Jésus-Christ, et il est l'époux d'une seule Eglise, appelée dans le Cantique des Cantiques, son *unique colombe*, *le jardin fermé, la fontaine scellée*. Saint Optat convient encore avec son adversaire, que les églises des hérétiques sont des prostituées, et qu'elles n'ont point de droit aux clefs célestes données à Pierre. Les hérétiques et les schismatiques, ajoute-t il, ressemblent à des sarmens destinés au feu (1). Examinant ensuite le crime du schisme, il dit qu'il est plus énorme que le parricide, et qu'il mérite un châtiment semblable à celui de Coré, de Dathan et d'Abiron (2). Jusque-là il n'y avait point de contestation; les principes étaient les mêmes, et chez les catholiques et chez les donatistes.

Saint Optat montre ensuite que la secte des donatistes ne peut être la vraie Eglise, puisque « cette dénomination » ne convient qu'à la société de ceux qui portent le nom de » catholique... Or, il n'est pas possible d'appeler ainsi les » donatistes, eux qui sont renfermés dans une petite partie de l'Afrique, et même dans un coin d'une simple » contrée... Il n'en est pas de même de l'Eglise catholique » ou universelle; elle est répandue par toute la terre (3). » Plusieurs textes des prophètes prouvent que cette universalité est une des marques distinctives de la vraie Eglise; elle doit encore être une, sainte, et unie avec la chaire de Pierre. « La nôtre possédant la première de ces mar» ques, possède aussi les autres, puisqu'elles sont insé» parablement liées ensemble. » Après une énumération des Papes qui avaient siégé depuis saint Pierre jusqu'à Sirice, le Saint dit, en parlant du dernier, qui vivait alors : « Nous sommes unis de communion avec lui, ainsi que

(1) L. 1, n. 10.
(2) Ibid. n. 21.
(3) L. 2, n. 1.

» tout l'univers (1).... C'est à Pierre que Jésus-Christ a » dit : Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, » et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre el- » les. De quel droit donc, réclamez-vous ces clefs, vous » qui, par une présomption sacrilége, osez combattre con- » tre la Chaire de Pierre (2)?.... Vous ne pouvez nier que » la chaire épiscopale fut premièrement donnée à Pierre, » dans la ville de Rome ; qu'il y siégea le premier comme » chef des apôtres; que cette chaire était une; que l'on » n'était censé conserver l'unité qu'autant qu'on était uni » avec elle ; que chaque apôtre ne prétendait pas avoir la » sienne; qu'on était schismatique, lorsque contre cette » chaire on avait l'audace d'en élever une autre... Re- » montez à l'origine de la vôtre, et vous verrez combien » vous êtes mal fondés à donner votre secte pour la vé- » ritable Église. » Le Saint raconte de quelle manière les donatistes ont pris naissance, et fait sentir toutes les absurdités dans lesquelles ils étaient tombés.

Mais, disaient les donatistes, nous avons un évêque de Rome, qui se nomme Macrobe, et qui est le successeur d'Eucolpius, comme celui-ci l'a été de Boniface de Balles, et Boniface de Victor de Garbies, que nous avons envoyé d'Afrique à Rome pour y gouverner l'Église. A cela le Saint répondait : « Macrobe oserait-il dire qu'il s'est assis sur » la Chaire de Pierre? Je doute même qu'il l'ait jamais » vue; au moins est-il certain qu'il n'a jamais approché » du tombeau des apôtres (et qu'il n'a point exercé de fonc- » tions dans la principale église de Rome). Il est en cela, » réfractaire au précepte de l'Apôtre, qui veut que l'on » communique à la mémoire des Saints. On voit dans l'é- » glise de Rome les reliques de saint Pierre et de saint

(1) L. 3, n. 3.
(2) L. 2, n. 2 et 5.

« Paul; dites s'il a pu entrer dans le lieu où elles se gar-
» dent, et s'il y a jamais offert le sacrifice? Votre Ma-
» crobe doit donc avouer qu'il est assis sur la chaire d'Eu-
» clopius, de Boniface de Balles et de Victor de Garbies.
» Ce Victor est un fils sans père, un disciple sans maî-
» tre, un successeur sans prédécesseur. » Le saint docteur insiste particulièrement sur l'universalite de l'Eglise. « De
» quel droit, dit-il, prétendez-vous retrancher de l'Eglise
» une multitude innombrable de chrétiens qui sont dans
» l'Orient et l'Occident? Vous n'êtes qu'un petit nombre
» de rebelles qui résistez à toutes les églises du mon-
» de, etc. (1). »

Il réfute avec force l'erreur des donatistes par rapport aux sacremens conférés hors de l'Eglise. Il fait mention des exorcismes dont on se servait dans le baptême, comme on s'en sert encore aujourd'hui pour chasser l'esprit impur (2). Il parle souvent de l'huile sainte et du chrême. « On a vu, dit-il à ce sujet, certains donatistes
» jeter par une fenêtre une fiole remplie d'huile sainte,
» et cela dans le dessein de la casser; mais leur impiété
» n'a point réussi. Quoique la fiole soit tombée de fort
» haut sur des pierres, elle a été soutenue par les an-
» ges, qui ont empêché qu'elle ne fût brisée (3). » Il s'exprime ainsi en adressant la parole à des donatistes furieux, qui renversaient les autels dont les catholiques faisaient usage: « Que vous a fait Jésus-Christ, pour que
» vous détruisiez les autels sur lesquels il repose en cer-
» tain temps? pourquoi brisez-vous les tables sacrées où

(1) L. 2, n. 28.

(2) Voyez saint Optat, l. 4, p. 73, 74. Voyez encore saint Cyrille de Jérusalem, *Procateches*. p. 7; saint Augustin, l. 2 *de nupt. et concup.* c. 29; et l. 5, *Op. imperf. c. ult.*; Tertullien, etc.

(3) L. 6. n. 6.

» il fait sa demeure ? Vous avez imité le crime des juifs ; » ils mirent le Sauveur à mort sur la croix, et vous le » maltraitez sur les autels. »

Venant ensuite aux contradictions où tombaient les donatistes, il en fait sentir tout le ridicule. « Tout le monde » sait, dit-il, qu'on étend des linges sur les autels pour » la célébration des saints mystères. L'eucharistie ne tou» che point le bois des autels, mais seulement ces linges. » Pourquoi donc vous voit-on briser, gratter et brûler le » bois de l'autel ? Si l'impureté peut se commuuiquer à » travers le linge, ne peut-elle pas aussi pénétrer le bois, » et même la terre ? Si donc vous grattez les autels parce » qu'ils sont impurs, je vous conseille de creuser la terre, » et de vous y faire une fosse profonde, afin que vous » puissiez offrir le sacrifice dans un lieu plus pur ; mais » prenez garde de creuser jusqu'aux enfers, où vous trou» veriez Coré, Dathan et Abiron, vos maîtres. »

De cette raillerie, il passe à d'autres accusations qui étaient encore plus graves. « Vous avez, dit-il, mis le » comble à vos sacriléges en brisant les calices qui por» taient le sang de Jésus-Christ (1) ; vous les avez fondus pour » les convertir en une masse, que vous avez exposée dans » les places publiques, et que vous avez vendue indiffé» remment à tous ceux qui se présentaient pour l'acheter.... » O crime énorme ! ô impiété inouïe ! » Il s'exprime de la sorte sur l'horrible impiété des donatistes envers l'eucharistie : « Vos évêques ont commandé que l'on jetât l'eu» charistie aux chiens ; mais on vit alors des marques sen» sibles de la colère céleste. Ces animaux, comme enragés, » s'élancèrent sur leurs propres maîtres ; ils mordirent et

---

(1) *Calices sanguinis Christi portitores.... O scelus nefarium, facinus inauditum !* l. 6, n. 2, p. 93.

» mirent en pièces les profanateurs du corps saint (1). » Il suit de ces passages et de plusieurs autres, que l'on gardait alors l'eucharistie dans les églises après le sacrifice, comme cela se pratique encore aujourd'hui. On prouve encore, par divers textes de saint Optat, que les autels étaient ordinairement de bois et que par respect on avait coutume de les couvrir d'une toile de lin (2).

Le saint docteur accusait les donatistes de beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Dans la fausse persuasion où ils étaient que tout ce qui avait servi aux catholiques était profané, ils avaient purifié avec de l'eau les pales, les linges, et même les murailles de leurs églises (3). Ils avaient forcé les vierges à quitter leurs voiles et les petites mîtres qu'elles portaient sur la tête comme des marques de leur profession, afin d'en prendre qui étaient d'une autre couleur et d'une autre toile.

Un auteur moderne donne le précis suivant de la doctrine de saint Optat : « Ce père enseigne que nous naissons tous dans le péché, et que le baptême est nécessaire pour en obtenir la rémission. Il parle de l'exorcisme comme d'une cérémonie nécessaire dans ce sacrement. Il fait mention du chrême comme d'une chose sainte, ainsi que de l'onction qui se faisait au baptême. Il s'exprime en des termes si clairs sur la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et sur l'adoration qui est due au saint Sacrement, qu'on ne peut rien désirer de plus formel. Il remarque plusieurs cérémonies de la célébration de l'eucharistie, à laquelle il donne le nom de sacrifice.... Le saint docteur dit que

---

(1) *Sancti corporis reos, dente vindice, tanquàm ignotos et inimicos laniaverunt*. L. 2, c. 39.

(2) Voyez le saint docteur, l. 6, p. 93.

(3) *Ibid*. l. 6, n. 4.

» l'Eglise a des juges ; qu'elle punit les crimes, et qu'elle » met en pénitence ceux qui ont confessé leurs péchés, » ou qui en sont convaincus. Il observe que les personnes » qui se consacraient entièrement au service de Dieu, fai» saient solennellement vœu de virginité, et qu'elles por» taient sur la tête une petite couverture qui était la mar» que de leur vœu. En parlant du tombeau de saint Pierre » et de saint Paul, il témoigne assez le respect que l'on » avait de son temps pour les reliques des Saints, et en » parlant de Lucille, il blâme ceux qui honoraient les » reliques des faux martyrs, qui ne sont point reconnus » dans l'Eglise (1). »

On ignore l'année dans laquelle mourut saint Optat ; on sait seulement qu'il vivait encore en 384. Son nom se trouve dans le matyrologe romain, sous le 4 Juin.

S. GAUTHIER, ABBÉ EN ITALIE.

Treizième siècle.

Ce Saint, né à Rome, quitta le monde dès sa jeunesse afin de ne s'occuper que de Dieu et de son salut. Les exercices de la pénitence et de la contemplation l'eurent bientôt élevé à une vertu éminente ; mais le désir de suivre plus parfaitement la vocation divine, le porta à se retirer à San-Serviliano, petite ville du diocèse de Firmo, dans la marche d'Ancône. Il y bâtit quelque temps après un monastère dont il fut le premier abbé, et où il parut doué de toutęs les vertus et de tous les dons qui caractérisent les ames parfaites. On remarqua toujours en lui une dévotion extraordinaire pour la croix et la passion de

(1) Voyez Du Pin, *Bibl.* t. I, *du quatrième siècle*, p. 483.

Jésus-Christ. Il florissait dans le treizième siècle. Son corps se garde dans une châsse, au côté droit du grand autel de l'église paroissiale de Saint-Marc, à San-Serviliano. Plusieurs autres églises du pays l'honorent et font sa fête le 4 Juin.

Voyez sa vie, écrite dans le quinzième siècle, avec les notes du savant P. Papebroch, t. I, *Junii*, p. 405.

Il y a un autre Saint du même nom, qui était Anglais de naissance, et qui fut le trente-quatrième abbé de Fontenelle ou de Saint-Vandrille. Le Pape Innocent II loue son humilité, sa piété et son zèle extraordinaire pour les observances monastiques. Ce Saint mourut en 1150.

Voyez les leçons de son office, et Chastelain.

S. PÉTROCK, ABBÉ DANS LA PROVINCE DE CORNOUAILLE, EN ANGLETERRE.

Sixième siècle.

SAINT PÉTROCK (1), né dans le pays de Galles, était issu du sang royal. On apprend de ses actes, cités par Ussérius, qu'il était le fils aîné et l'héritier du Roi, mais qu'après la mort de son père, il préféra la vie monastique à l'éclat du diadème. Il se consacra à Dieu dans sa patrie. Quelque temps après, il passa en Irlande, où il resta vingt ans uniquement occupé à s'avancer dans la perfection (2).

---

(1) Le nom de ce Saint est dérivé de celui de saint Pierre.

(2) Voyez Léland.

Il alla depuis fonder un collége et un monastère dans la province de Cornouaille, dans un lieu appelé alors *Lodéric* ou *Laffenac*, et qui ensuite a été appelé de son nom, *Petrockstow*, et par contraction, *Padstow*.

Ses actes, qui toutefois ne méritent pas beaucoup de créance, le font contemporain de saint Samson, qui florissait dans le sixième siècle; mais Dugdale (1) prétend qu'il a vécu plus tard, et qu'il embrassa l'état monastique à Bodmin, dans une vallée que lui céda saint Guron (2), qui y avait mené une vie solitaire dans un petit hermitage. Il forma plusieurs disciples à la perfection, et mourut le 4 Juin, sans qu'on sache en quelle année. Son corps reposait autrefois dans une église de son nom, à Bodmin, qui fut quelque temps le siége des évêques de Cornouaille (3).

Le Roi Athelstan y fonda un monastère qui portait le nom du Saint; ce monastère ayant été détruit par les Danois en 981, il fut rebâti après la conquête des Normands, et donné à des chanoines réguliers.

Voyez les actes de saint Pétrock, cités par Ussérius (p. 292), d'après le recueil de Jean de Tinmouth.

Chastelain parle d'une église du Nivernois, dédiée sous l'invocation de saint Pétrock de Cornouaille, que le peuple appelle en France *saint Perreuze*.

Dans les calendriers de quelques églises et de quelques monastères de Bretagne, la fête de saint Pétrock est de première classe avec octave.

Voyez D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 1, etc.

---

(1) Cet auteur ne parle que d'après d'anciennes chartes de donations. Voyez le *Monasticon Anglic.* t. I, p. 213.

(2) Saint Guron paraît être le même que saint Guier ou Guérir, en l'honneur duquel une église était dédiée près de Padstow.

(3) Voyez l'introduction à l'Histoire d'Angleterre, par Heylin.

† S. FRANÇOIS CARRACIOLO, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS.

Tiré de la bulle de sa canonisation, de l'histoire des ordres religieux, par Héliot, tom. 4, chap. 38; et de l'Abrégé historique de la vie de saint François Carraciolo, écrit en italien par le P. Augustin Cencelli, du même ordre, et dédié au cardinal Carraciolo, parent du Saint, 1 vol. in-4°, Rome, 1805.

L'AN 1608.

FRANÇOIS naquit le 13 Octobre 1563 à Santa-Maria, dans l'Abruzze, terre qui appartenait à sa famille. Il reçut au baptême le nom d'Ascagne. Ferdinand Carraciolo et Isabelle Baratucci, ses père et mère, étaient d'une noblesse très-distinguée et d'une éminente piété. Dès ses plus tendres années le jeune Carraciolo montra des dispositions à la vertu. Ses parens, qui s'aperçurent promptement de ses belles qualités naturelles et de la vivacité de son esprit, lui donnèrent une éducation soignée. Il sut profiter de ce précieux avantage, et en croissant en âge il fit des progrès rapides dans la science et dans la piété. Sa tendre dévotion envers Jésus-Christ au Saint-Sacrement de l'autel, qu'il recevait fréquemment dans la communion, et envers la Sainte-Vierge, se manifesta dès-lors. Il avait choisi Marie pour son avocate, il la priait chaque jour et jeûnait tous les samedis en son honneur. Sa compassion pour les pauvres fut aussi une des vertus les plus remarquables de sa première jeunesse. Il sollicitait pour eux des secours auprès de son père; il leur gardait la meilleure partie de ses alimens, et la leur distribuait ensuite lui-même. La pureté de ses mœurs était admirable. La moindre parole qui pouvait blesser la pudeur lui donnait de

l'indignation. C'est ainsi qu'il passa dans l'innocence le temps de la vie qui présente le plus de dangers.

A l'âge de vingt-deux ans, Ascagne fut atteint d'une lèpre qui le réduisit bientôt à la dernière extrémité. Cette longue maladie, qui produisit ensuite une plaie à l'estomac, le fit sérieusement réfléchir sur la vanité des choses de la terre, et sur le bonheur de ceux qui se consacrent entièrement à Dieu. Il résolut donc de quitter pour toujours le monde, si la santé lui était rendue, et de vivre seulement pour Dieu et pour le service du prochain; il en fit même la promesse. Lorsqu'il revint de sa maladie, il fit connaître à ses parens la résolution qu'il avait prise, et ayant obtenu leur consentement, il se rendit à Naples pour y étudier la théologie; c'est dans cette ville qu'il reçut les ordres sacrés et fut ordonné prêtre. Il entra ensuite dans une confrérie de personnes pieuses qui s'occupaient particulièrement de préparer à la mort les criminels, et de procurer les secours de la religion aux prisonniers et aux gens condamnés aux travaux forcés : une partie de son temps fut, pendant tout le reste de sa vie, employée à cette œuvre sainte et utile.

En 1588, Jean-Auguste Adorno, d'une illustre maison de Gênes, ayant renoncé au monde dont il avait suivi les vanités, embrassa l'état ecclésiastique et forma le projet de fonder un nouvel institut de prêtres qui devaient joindre ensemble les exercices de la vie active et ceux de la vie contemplative. Il communiqua d'abord ses vues à Fabrice Carraciolo, alors abbé de la collégiale de Sainte-Marie-Majeure, à Naples, et parent de notre Saint. De concert ils choisirent un troisième compagnon nommé aussi Ascagne Carraciolo, mais différent de celui dont nous écrivons la vie. Par une méprise, le billet qu'écrivaient les deux fondateurs pour faire connaître leurs intentions, fut remis à celui-ci qui, bénissant la Providence de cette

heureuse circonstance, s'empressa de s'unir à eux. Pour mûrir leur projet ils se retirèrent tous trois dans l'hermitage des pères Camaldules de Naples, et pendant quarante jours ils s'y efforcèrent, par la prière, par les jeûnes et par les austérités de la pénitence, d'attirer la bénédiction du ciel sur leur dessein; ayant ensuite dressé une règle, ils allèrent tous ensemble à Rome solliciter l'approbation du Pape. Leur réputation était si grande que plusieurs cardinaux ainsi que leurs parens envoyèrent leurs équipages audevant d'eux; mais ces humbles prêtres, ayant su l'honneur que l'on voulait leur faire, prirent une autre route, et arrivant à Rome sans être connus, ils se mêlèrent parmi les pauvres qui demandaient l'aumône à la porte du couvent des Capucins. Ils se présentèrent au Pape Sixte V, et lui soumirent le plan de leur institut. Il les reçut favorablement, et le premier Juin 1588, après un mûr examen, il le confirma sous le titre de *Clercs réguliers mineurs*.

De retour à Naples, Ascagne et ses compagnons s'occupèrent d'obtenir une maison et une église; après plusieurs efforts ils parvinrent à s'établir dans un faubourg. Tranquilles alors, ils firent leur profession solennelle le 9 Avril 1589. C'est à ce moment qu'Ascagne prit le nom de François. Ils eurent bientôt des sujets, dont le nombre ne tarda pas à s'élever jusqu'à dix.

Les membres de cet ordre font les trois vœux solennels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance; ils s'obligent aussi par vœu à ne rechercher aucune dignité dans l'Eglise ni dans leur ordre. Ils font leur examen de conscience deux fois par jour, prêchent, confessent et donnent des missions. Quelques-uns s'attachent aux hôpitaux, d'autres aux prisons. Ils s'abstiennent de viande quatre jours de la semaine et pratiquent d'autres austérités. Ils ont des maisons pour instruire la jeunesse et former des

novices : ils ont aussi des établissemens appelés *Hermitages*, destinés à ceux qui désirent s'adonner à la contemplation et à la pénitence dans une entière solitude ; mais ceux qui embrassent ce genre de vie le font par choix, leur supérieur n'ayant aucune autorité pour les y contraindre.

La congrégation s'étendit rapidement à Naples, en Portugal et en Espagne. Mais ce ne fut pas sans de grandes difficultés et sans avoir à supporter les censures des gens du monde contre ce genre de vie. Adorno et François, désirant propager leur institut, firent en 1590 un voyage en Espagne, afin de l'y introduire ; leur tentative fut alors inutile, le conseil royal venait de rendre un décret pour défendre d'établir aucun nouvel ordre dans le royaume. S'ils ne réussirent pas sur-le-champ dans leur sainte entreprise, les vertus qu'ils pratiquèrent pendant leur voyage, sur-tout leur esprit de pauvreté et leur soumission à la volonté de Dieu, donnèrent d'eux dans ce pays une idée très-avantageuse et servit plus tard à lever les obstacles qu'on leur opposait. Ils virent à Valence S. Louis Bertrand, Dominicain, qui leur prédit qu'ils réussiraient dans la suite.

Au bout de deux ans le P. Adorno mourut, et le père François Carraciolo fut élu général de l'ordre. Il eut d'abord beaucoup à souffrir ; on inventa contre lui mille calomnies ; mais il les supporta en silence et finit par reconquérir l'estime publique. Il fut particulièrement considéré des Rois d'Espagne Philippe II et Philippe III.

La manière dont notre Saint s'acquittait des devoirs du ministère sacré, son assiduité et son zèle à faire le catéchisme et à prêcher la divine parole, édifiaient tout le monde, et contribuaient beaucoup à procurer la gloire de Dieu. Ses sermons étaient suivis des plus heureux effets. Sa conversation ordinaire était une exhortation à la vertu, et ses regards mêmes inspiraient la piété. Il cherchait sur-tout à augmenter la dévotion envers Jésus-Christ

caché sur nos autels. Dans cette vue il établit pour son institut l'adoration perpétuelle. L'on y passait en communauté une heure chaque jour devant le Saint-Sacrement, et chaque membre séparément y passait ensuite une autre heure.

François allait régulièrement, dès les premières heures du jour, au confessionnal où les pauvres étaient sûrs de le trouver. Il avait sans doute souvent présent à son esprit cette parole que le Sauveur dit aux disciples de saint Jean, et que ce bon maître donnait comme une marque de la divinité de sa mission : *Les pauvres sont évangélisés* (1). L'instruction chrétienne de cette partie de la société doit être pour les ministres du Seigneur un des objets les plus constans de leur zèle.

Avant sa profession religieuse, François avait vendu son bien et en avait distribué le prix aux indigens. Il demandait souvent l'aumône pour eux dans les rues : pendant le grand froid, il leur donnait tous ses vêtemens de dessous et s'abstenait de toute nourriture trois jours entiers dans la semaine pour leur distribuer sa portion. Mais sa charité ne se bornait pas à soulager le prochain dans ses besoins corporels : le salut des ames l'occupait constamment. Il montrait une grande assiduité à disposer les pécheurs au repentir, et à préparer les malades à la mort.

En remplissant ces devoirs de charité, il n'oubliait pas ceux qui étaient particuliers à sa profession. Il observait strictement la règle de son institut et était pour tous un modèle d'humilité. Quoique supérieur général, il remplissait les plus bas offices de la maison, balayait les chambres, faisait les lits et nettoyait les ustensiles de cuisine.

Ses vertus furent récompensées par de grandes faveurs spirituelles : il opéra plusieurs miracles et prédit souvent l'avenir. Son zèle pour l'accroissement de sa congrégation

---

(1) S. Matthieu, II. 6.

le conduisit encore deux fois en Espagne, dans les années 1594 et 1598. Pendant son séjour à Madrid, il travailla avec tant d'ardeur au salut des ames, qu'on ne le désignait que sous le nom du *Père prédicateur de l'amour de Dieu*. Ce fut quelques années après ce second voyage qu'il se démit de la charge de supérieur. Peu de temps avant sa mort il fit le pélerinage de Lorette, et y demanda humblement que son corps fût dissous pour que son ame fût avec Jésus-Christ. Il apprit par révélation que Dieu accordait sa demande. Etant allé de ce lieu à une maison de sa congrégation établie dans la ville d'Agnone, en Abbruzze, il s'écria, en y entrant : « C'est ici le lieu de » mon repos. » Presque aussitôt saisi d'une fièvre violente, il fit une confession générale et désira recevoir le saint Viatique : à son approche il se leva de son lit, se mit à genoux, et reçut son divin Hôte avec les sentimens de la piété la plus vive. Il dicta pour tous les membres de sa communauté une lettre, dans laquelle il leur recommandait la fidélité à l'observance de la règle, et les exhortait, dans les termes les plus touchans, à la pratique de tous les préceptes et de tous les conseils de l'Évangile. Il reçut l'Extrême-Onction avec une dévotion exemplaire, supporta ses souffrances avec une patience inaltérable, et jusqu'au dernier moment il eut sur les lèvres les noms sacrés de Jésus et de Marie. Sa confiance dans les plaies du Sauveur, l'espérance qu'il montrait de posséder Dieu dans le ciel, étaient si grandes qu'elles édifiaient et touchaient vivement ceux qui l'entouraient. C'est avec ces beaux sentimens, qui l'avaient animé pendant toute sa vie, que ce saint homme termina sa carrière. Il expira le 4 Juin 1608, dans la quarante-quatrième année de son âge. Ses restes précieux, transférés à Naples, attirèrent un grand concours, et il s'opéra plusieurs miracles par son intercession. Le procès de sa canonisation fut bientôt

commencé ; plusieurs de ses miracles furent certifiés et approuvés par les Papes Benoît XIV et Clément XIII. Il fut béatifié par Clément XIV. D'autres miracles furent approuvés par Pie VI, et sans les troubles d'Italie, ce Pontife eût lui-même prononcé la canonisation. Elle était réservée à Pie VII, qui en promulgua la bulle le 24 mai 1807.

Ainsi fut récompensé ce prêtre humble et fervent. Sa naissance lui donnait droit aux honneurs, ses talens à de grandes distinctions, et sa fortune à tous les plaisirs du monde. Mais sur son lit de mort, peut-il regretter d'avoir, pour l'amour de Dieu et du prochain, rénoncé aux honneurs, aux dignités, aux plaisirs ? Un religieux qui a été infidèle à sa règle en gémit à sa dernière heure, mais celui qui l'a toujours fidèlement observée rend alors grâces au Seigneur de ce qu'il a mis à couvert l'innocence de son ame sous l'abri de la religion.

---

5 Juin.

S. DOROTHÉE DE TYR.

Troisième ou quatrième siècle.

Dorothée était prêtre, ou, selon quelques auteurs, évêque de Tyr, en Phénicie. Lés anciens martyrologes attestent qu'il souffrit beaucoup pour la foi sous l'Empereur Dioclétien. On dit qu'il ne mourut point de ses tourmens, et qu'il vécut jusqu'au règne de Julien l'Apostat. Saint Théophane, Anastase le bibliothécaire, et les Grecs modernes, ajoutent qu'il reçut la couronne du martyre à Odyssopolis, en Thrace (1).

---

(1) La synopse des vies des prophètes, des apôtres et des disciples

Eusèbe parle de deux autres Dorothée ; l'un fut martyrisé sous Dioclétien, dont il était chambellan. Il avait donné aux Empereurs de grandes marques de zèle et de fidélité, et s'était acquis par-là une haute considération. Il est honoré, avec saint Gorgone, le 9 Septembre. Eusèbe, *Hist.* l. 8, c. 1 et 6.

L'autre, qui florissait dans le même siècle, était prêtre de l'église d'Antioche. Il joignait à une éminente sainteté, une grande connaissance de l'Ecriture et de la langue hébraïque. L'Empereur l'honora de son amitié, et le considéra toujours comme un homme d'un mérite extraordinaire. Eusèbe, *ibid.* l. 7, c. 32 ; et Nicéphore Calixte, l. 6, c. 35.

S. DOROTHÉE, ABBÉ, EN ÉGYPTE.

Quatrième siècle.

CE saint, surnommé *le Thébain*, parce qu'il était de Thèbes, en Egypte, se retira d'abord dans un monastère. Il y passa quelque temps à se former aux exercices de la vie ascétique, sous les plus habiles maîtres de la perfection monastique, après quoi il se renferma dans une caverne, située dans un désert qui était sur la route de Nitrie, et à neuf milles de la ville d'Alexandrie : là, il vécut d'une manière très-austère, joignant un travail con-

---

de Jésus-Christ, ne peut être attribuée à notre Saint, quoiqu'elle porte le nom de Dorothée de Tyr ; elle vient de la plume d'un Grec moderne, qui montre son peu de jugement par les fables qu'il y débite. Cet ouvrage est une des principales sources où a puisé le crédule Nicéphore Calixte, qui donna une histoire ecclésiastique dans le quatorzième siècle. Voyez Bellarmin, *de Scriptor.* Tillemont, etc.

tinuel à une abstinence rigoureuse. Il employait la plus grande partie du jour, et même les heures où le soleil darde ses rayons avec plus de violence, à ramasser et à porter des pierres pour construire des cellules aux autres hermites. Pendant la nuit, il faisait des cordes et des paniers avec des feuilles de palmier. Le produit de son travail lui fournissait chaque jour de quoi acheter six onces de pain et une poignée d'herbes, qui faisaient toute sa nourriture. Ses veilles étaient incroyables; il ne diminua rien de leur continuité, même dans sa vieillesse. Quand ses disciples l'exhortaient à ménager un peu plus son corps affaibli, il leur faisait la réponse suivante : « Ce » corps est un ennemi qui cherche à me perdre, je suis » donc résolu de le tenir en bride, afin qu'il ne se ré- » volte pas. »

Pallade, auteur de l'histoire lausiaque, s'étant retiré dans le désert, se mit d'abord sous la conduite de saint Dorothée, qui, depuis soixante ans, y menait la vie anachorétique. Ayant un jour aperçu un aspic dans le puits, il n'osa boire de l'eau qui en avait été tirée; mais le Saint forma le signe de la croix sur le vase, et but de cette eau, en disant : « Le démon perd tout son pouvoir » en présence de la croix de Jésus-Christ. » Il mourut à la fin du quatrième siècle : on lit son nom dans les menées des Grecs. Pallade, *Lausiac.* c. 2; et Sozomène, l. 6, c. 29.

Il est fait mention, dans Pallade, d'un autre Dorothée (1) qui florissait dans le quatrième siècle, et qui

---

(1) Ces Dorothée étaient tous supérieurs d'hermites qui vivaient dans des cellules séparées; ils étaient donc différens de celui qui est auteur des vingt-quatre *instructions* qui sont parvenues jusqu'à nous. En effet, ce dernier parle, *doctr.* 18, de l'office de cellérier, et fait voir en plusieurs endroits qu'il avait été lui-même abbé de moines qui vivaient en communauté. Il nous reste de la même main huit lettres spirituelles

était directeur d'une communauté de trois cents religieuses. *Lausiac*, c. 36.

Un troisième vivait dans le même temps auprès d'Antinoé. C'était un anachorète qui possédait toutes les vertus de son état dans un degré éminent. *Ibid.* c. 97.

Il y en a un quatrième, connu sous le surnom d'*Archimandrite*. On l'a confondu mal-à-propos avec Dorothée *le Thébain*, puisqu'il florissait deux cents ans plus tard. Il vivait auprès de Gaze, dans le même monastère que le bienheureux Dorothée. C'est lui qui a composé les vingt-quatre *instructions* ou discours ascétiques que nous avons encore (1).

---

adressées à des moines. Il est parlé, dans la dernière, de la tyrannie des Sarrasins, qui datent leur hégire ou commencement sous Mahomet, de l'an 622 de Jésus-Christ, qui s'emparèrent de Damas et de la Phénicie en 635, et qui, deux ans après, se rendirent maîtres de la Palestine.

(1) Il est rapporté, dans la vie du bienheureux Dosithée, que Dorothée l'*Archimandrite* se retira dans le monastère de l'abbé Séride, près de Gaze, et qu'il y trouva deux vieillards d'une vertu extraordinaire, saint Barsanuphe, et Jean surnommé *le Prophète*.

Il paraît, par l'histoire d'Evagre, l. 4, c. 33, que saint Barsanuphe, Egyptien de naissance, vint au monde sur la fin du cinquième siècle. Il se retira dans le monastère de l'abbé Séride, s'y renferma dans une cellule en 540, et y vécut en reclus plus de cinquante ans. Il s'était rendu célèbre par plusieurs miracles, lorsqu'Evagre écrivit son histoire en 594, la douzième année du règne de Tibère. Comme il était fort âgé quand Dorothée fit sa profession, on en doit conclure que ce dernier florissait vers la fin du sixième siècle.

On trouve un bel éloge de Dorothée dans la préface qui est à la tête de ses instructions, et qui a pour auteur un moine de Stude. Il y est dit qu'il montra beaucoup de zèle contre l'hérésie de Sévère Eutychien, laquelle avait été adoptée par un autre Dorothée, et par un nommé Barsanuphe, qu'il ne faut pas confondre avec le Saint de ce nom; il y est dit encore qu'il possédait éminemment l'esprit de prière, d'humilité, de douceur et de mortification. La vérité de cet

éloge est confirmée par ses ouvrages, et par la vie du bienheureux Dosithée.

Les discours ascétiques de Dorothée contiennent d'excellentes maximes sur la vie spirituelle. C'est un recueil d'instructions tiré de ce qu'avaient dit les plus habiles directeurs des anciens hermites. Les préceptes y sont accompagnés d'exemples. Rien n'y est plus fortement inculqué que le renoncement, l'humilité, l'obéissance et l'assiduité à la prière. M. de Rancé, réformateur de la Trappe, le jugeait si utile, qu'il le traduisit en français pour l'usage de ses religieux. A la tête de cette traduction est une vie de l'auteur, composée en bonne partie de ses ouvrages. L'une et l'autre furent imprimées à Paris, en 1687, in-8°.

Dorothée parle ainsi de lui-même dans sa dixième instruction. « Dans » mon enfance, j'avais tant d'aversion pour les sciences, que quand » je prenais mon livre, il me semblait que j'allais toucher un ser- » pent; mais ayant vaincu cette répugnance par l'application, je de- » vins si passionné pour la lecture, que j'oubliais souvent à manger, à » boire et à dormir.... En mangeant, j'avais toujours un livre ouvert » devant moi; en me couchant, j'en mettais un sous mon chevet; je » le lisais souvent jusqu'à minuit, et je le reprenais lorsqu'il m'arrivait » de m'éveiller. »

Dorothée ayant depuis renoncé au monde, devint le disciple de Jean *le Prophète*, moine célèbre de la Palestine. Après avoir vécu quelques années dans le monastère de l'abbé Séride, il se trouva lui-même chargé de la conduite d'un grand monastère situé entre Gaze et Majume.

Le P. Janning donne la vie d'un autre Dorothée, abbé d'un monastère de Pont, près de la mer Noire, et qui florissait dans le onzième siècle. Il dit qu'il n'a trouvé dans aucuns calendriers les noms des trois abbés du nom de Dorothée; mais cela ne l'empêche pas de croire qu'ils ont été honorés d'un culte public dans quelques provinces de l'Orient, et il se fonde sur ce que tous les écrivains s'accordent à leur donner le titre de *Saints*. Voyez le P. Janning, *Diss. de tribus SS. Dorotheis præter S. Dorotheum, Ep. et Mart. etc.* t. I, *Junii*, p. 591.

S. ALLYRE, QUATRIÈME ÉVÊQUE DE CLERMONT, EN AUVERGNE.

L'AN 385.

Illidius, que nous appelons communément *Allyre*, florissait dans le quatrième siècle. Son éminente sainteté le fit élever sur le siége d'Auvergne ou de Clermont. Il délivra de l'esprit impur la fille du tyran ou de l'Empereur Maxime. Le détail de ses autres actions nous est inconnu. On place sa mort vers l'an 385, au 5 Juin, jour auquel on célèbre sa fête en Auvergne. Il est nommé sous le 7 Juillet dans le martyrologe romain. Ses reliques se gardent avec beaucoup de vénération dans l'abbaye de Saint-Allyre, située dans un des faubourgs de Clermont. Cette abbaye, qui appartient à la congrégation de Saint-Maur, a joui, jusqu'à ces derniers temps, du privilége d'être gouvernée par un abbé régulier (1).

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist.* l. 1, c. 40; Branche, *Vies des Saints d'Auvergne*, l. 2; Savaron, *Origin. Clarom.*; le *Gallia Christiana nova*, t. II, p. 227.

---

(1) Les abbés réguliers des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur sont électifs et triennaux. La plus grande partie de leurs abbayes étaient avant leur suppression en commende, et gouvernées par des prieurs claustraux. En 1764, intervint un arrêt du parlement de Paris, qui donna gain de cause à ceux que le Roi avait nommés *en commende* aux abbayes de Saint-Allyre de Clermont, de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Sulpice de Bourges, de Saint-Augustin de Limoges, et de Saint-Martin de Séez.

+ S. BONIFACE, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, APÔTRE D'ALLEMAGNE, ET MARTYR.

Tiré des épîtres du Saint, et de sa vie écrite d'une manière un peu abrégée, mais avec beaucoup d'exactitude, par saint Willibaud, son disciple et premier évêque d'Eichstadt, titre sur lequel on n'est pas d'accord. Car Serarius, Mabillon, Le Cointe le reconnaissent comme tel; mais Brower, *Annot. ad vitam Gregorii, in Sideribus illustribus Germaniæ,* éleva à ce sujet des doutes, que Sagittarius a reproduits, sans les refuter, dans ses *Antiq. gentil. et christian. Thuring.,* l. 3, c. 28, § 1, p. 346. Enfin Pagi, dans sa *Critic. Baron. ad ann.* 755, s'efforça de prouver que ledit Willibaud ne pouvait nullement être le même que l'évêque d'Eichstadt. Les raisons sur lesquelles il se fonde, sont que Willibaud, dans l'épître dédicatoire adressée aux évêques Lullus et Megingose, se nomme lui-même *presbyter*, et que dans la biographie dont il est l'auteur, il dit que Boniface donna les siéges d'Eichstadt et de Wurtzbourg à Willibaud et à Burchard, *bonæ industriæ viros,* louange qu'il ne se serait probablement pas donnée à lui-même. On prétend aussi que le biographe du Saint n'a pas été son disciple, et que ses documens il les tient des disciples de Boniface, nommément de Lullus et de Burchard. Joannis, dans ses notes sur Serarius, ne se prononce pour aucune de ces opinions. Quoi qu'il en soit, cette vie n'en est pas moins un monument d'une authenticité irrécusable et du plus grand prix. L'ouvrage de Willibaud a été travaillé de nouveau, augmenté d'épîtres du Saint et de celles adressées à Boniface par les Papes et divisées en deux livres par Othlon, moine de Fulde au onzième ou douzième siècle. Voyez Fleury, t. IX; Mabillon *Annal,* t. III, p. 447; Ceillier, t. XVIII, p. 74; l'*Historia Fuldensis,* de Schannat, imprimée en 1729, et Serarius *Rerum Moguntiac. cum. annot. et supplemento a Georgio Christiano Joannis, Francofurti ad Moenum*, 1722, l. 3, a pag. 251 ad pag. 370. Voyez aussi l'ouvrage allemand de J. F. Ch. Loeffler : Boniface *ou célébration de la mémoire de la première église chrétienne de la Thuringe* etc., Gotha 1812. Il est à regretter que ce savant entraîné par sa prévention contre le Saint-Siége, ait porté par-ci par-là des jugemens erronnés sur le grand apôtre de l'Allemagne.

L'AN 755.

SAINT BONIFACE naquit, vers l'an 680, à Créditon ou

Kirton, dans le Dévonshire, et reçut au baptême le nom de Winfrid. Dès la cinquième année de son âge, il prenait un plaisir singulier à entendre parler de Dieu et des choses célestes. Quelques moines, qui faisaient des missions dans le pays, étant venus chez son père, il fut si touché de leur conduite édifiante et de leurs instructions, qu'il conçut un désir ardent d'embrasser l'état monastique. Quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, les impressions de vertu que son ame reçut alors ne s'effacèrent jamais.

Son père crut d'abord que ce désir d'être moine s'évanouirait avec l'âge; mais il se trompa, et il vit au contraire qu'il augmentait de jour en jour. Il employa inutilement toute son autorité pour engager Winfrid à prendre d'autres idées et d'autres sentimens; mais étant tombé dangereusement malade, il reconnut la main de Dieu qui le frappait, pour le punir de ce qu'il s'opposait à l'exécution de sa volonté. Il ne gêna donc plus son fils, et il lui permit de suivre sa vocation. Winfrid passa treize ans dans le monastère d'Ecancester ou d'Exéter, sous la conduite du saint abbé Wolphard. Il y sanctifia l'étude de la grammaire par une grande assiduité à la prière et à la méditation. Il y pratiquait, sans être religieux, toutes les mortifications de la communauté, dont il devint membre depuis par la profession.

Ayant ensuite été envoyé au monastère de Nutcell (1), gouverné par le célèbre Winbert, et renommé tant pour son école que pour la régularité de sa discipline, il y fit des progrès extraordinaires dans la poésie, la rhétorique, l'histoire et la connaissance de l'Ecriture. Son abbé le chargea depuis d'enseigner aux autres ces mêmes sciences.

---

(1) Dans le diocèse de Winchester. Ce monastère ayant été détruit par les Danois, ne fut jamais rebâti.

Le Saint s'acquitta de cet emploi avec la plus grande distinction ; mais en même temps que les autres profitaient de ses lumières, il se perfectionnait lui-même par le double avantage que procure à un homme de génie la maturité du jugement qui vient avec les années, et l'obligation où il est de repasser avec ordre ses premières études.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de trente ans, son abbé le fit élever au sacerdoce. Depuis ce temps-là, il s'appliqua principalement au ministère de la parole, et à la sanctification des ames. Il avait une telle réputation de vertu et de sagesse, que ses supérieurs le chargèrent d'une commission fort importante auprès de Brithwald, archevêque de Cantorbéry. Il s'en acquitta avec beaucoup de succès, et il donna en cette occasion des preuves si éclatantes de son mérite, que l'archevêque et le pieux Roi Ina conçurent pour lui une estime singulière. Les évêques de la province l'invitèrent à tous les synodes qu'ils tinrent dans la suite, et ils n'arrêtèrent rien dans leurs délibérations, qu'ils ne lui eussent auparavant demandé son avis.

Le Saint, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des ames, gémissait nuit et jour sur le malheur des peuples qui étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Animé de ces pieuses dispositions, il consulta le Ciel pour connaître s'il n'était point appelé à l'état de missionnaire. Ne pouvant plus douter de sa vocation, il s'adressa à son abbé en 716, et obtint de lui la permission d'aller prêcher l'évangile aux infidèles de la Frise : mais il trouva de grandes difficultés dans l'exécution de son entreprise ; ces difficultés étaient principalement occasionnées par la guerre que se faisaient Charles-Martel, maire du palais de France, et Radbod, Roi de la Frise. Le serviteur de Dieu s'avança pourtant jusqu'à Utrecht, capitale du pays. Il demanda au Roi la

liberté d'annoncer la parole sainte ; mais elle lui fut opiniâtrément refusée. Il reprit donc la route d'Angleterre, et retourna dans son monastère.

Winbert étant mort quelque temps après, on lui choisit un successeur, et tous les suffrages se réunirent en faveur de Winfrid. Celui-ci tâcha inutilement d'éviter cette dignité, en alléguant pour raison, qu'il était appelé à prêcher la foi aux infidèles. Il revint encore à la charge, et ce fut avec plus de succès qu'auparavant. En effet, il engagea Daniël, évêque de Winchester, à recevoir sa démission, et à permettre que l'on nommât un autre abbé en sa place.

Après deux ans de séjour en Angleterre, il se rendit à Rome, et se présenta au Pape Grégoire II pour lui demander sa bénédiction, avec les pouvoirs dont il avait besoin pour prêcher l'Evangile aux infidèles. Grégoire lui dit de présenter les lettres de son évêque. Les ayant lues, il conversa quelques temps avec lui. Cette conversation ajouta un nouveau poids au témoignage avantageux que Daniël, évêque de Winchester, avait rendu de Winfrid. Le Pape, rempli d'estime pour le Saint, le traita avec beaucoup de distinction, et lui donna plein pouvoir de prêcher l'Evangile à tous les peuples idolâtres de l'Allemagne. Il lui fit présent d'une grande quantité de reliques, puis, après lui avoir accordé sa bénédiction, il lui remit diverses lettres de recommandation pour les princes chrétiens qui se rencontreraient sur sa route.

Le saint missionnaire partit sans délai pour l'Allemagne. Ce fut dans la Bavière et la Thuringe qu'il exerça d'abord ses fonctions apostoliques : il y baptisa un grand nombre d'infidèles. Il trouva des chrétiens dans la Bavière et dans les provinces voisines de la France ; mais le commerce des idolâtres avait éteint en eux presque tous les sentimens de la foi ; les évêques et les prêtres n'étaient

guères moins corrompus que le peuple. Winfrid les porta à changer de conduite, et il les engagea, par la force de ses discours, à vivre conformément aux maximes de l'Evangile, et à observer la discipline de l'Eglise, que l'on violait ouvertement.

Ayant appris que Charles-Martel était devenu maître de la Frise par la mort du Roi Radbod, et qu'il aurait désormais la liberté d'y prêcher l'Evangile, il alla dans ce pays le plus tôt qu'il lui fut possible. Il travailla, de concert avec le saint évêque Willibrord, pendant l'espace de trois ans, et gagna un grand nombre d'ames à Jésus-Christ; mais à peine eut-il appris que saint Willibrord avait dessein de le faire son successeur, qu'il abandonna cette mission pour se soustraire au fardeau de l'épiscopat. Il allégua, pour excuse de son refus, que le Pape l'avait chargé de prêcher l'Evangile aux idolâtres de l'Allemagne. Au sortir de la Frise, il parcourut la Hesse et une partie de la Saxe. Par-tout il était occupé à baptiser les païens, et à leur bâtir des églises sur les débris des temples de leurs idoles. En 722 il arriva à un endroit nommé *Amanaburch*, appartenant à deux frères, Detdic et Dierolf, dont la religion était un mélange bizarre d'idolâtrie et de christianisme. Ce lieu est connu aujourd'hui sous le nom d'*Amoeneburg*, sur l'Ohm, rivière dans la Haute-Hesse (1). Saint Winfrid y bâtit un couvent; mais cette communauté s'est éteinte vers la fin du onzième siècle.

Cependant il informa le Pape du succès de ses missions, dans une lettre qu'il lui écrivit, et qu'il lui envoya par un de ses coopérateurs; en même temps, il le consultait sur plusieurs difficultés qu'il trouvait dans l'exercice de son ministère. Le Pape rendit gloire à Dieu des heureuses

(1) Voyez l'Histoire allemande du pays de Hesse, par Wenk, t. II, p. 224 et 242.

nouvelles qu'il recevait. Il écrivit au saint missionnaire pour le féliciter; il lui manda aussi, dans la même lettre, qu'il eût à venir à Rome. Le serviteur de Dieu obéit sur-le-champ, et arriva dans cette ville en 723. Grégoire II le reçut avec amitié, fixa un jour pour conférer avec lui dans l'église de Saint-Pierre, et lui demanda sa confession de foi, comme cela se pratiquait à l'égard des évêques élus qu'on était sur le point de sacrer. Comme Winfrid ne parlait pas la langue avec assez de facilité, il demanda la permission de faire sa confession par écrit. Il eut après cela une seconde conférence dans l'église de Latran, où le Pape lui témoigna qu'il était content de sa confession de foi, et lui fit diverses questions concernant l'état des pays convertis, et quelques jours après il le sacra évêque d'Allemagne, sans lui assigner un siége particulier. Ceci arriva le 30 Novembre 723, le jour de saint André. Ce fut en cette occasion, au rapport de Willibaud, que le Pape changea au Saint son nom de Winfrid en celui de Boniface (1); mais il paraît que ce changement est plus ancien. En effet, nous voyons par les lettres du serviteur de Dieu, qu'avant ce temps-là il portait le nom de Boniface, conjointement avec celui de Winfrid (2).

---

(1) Willibaud, qui suit aussi Othlon, dit c. 4 : « Cum sacrosanctus solemnitatis dies et natalitius Andreæ et præfinitæ ordinationis illuxisset, jam sacer sedis apostolicæ Pontifex episcopatus sibi et nominis, quod est *Bonifacius* imposuit dignitatem. » Voyez aussi c. 14 — Ludger, *Vita S. Gregorii abb. Traject.* ap. Mabillon, p. 326, 327, dit : « Ob facundiam linguæ et gratiam labiorum a Deo sibi donatam, inditum est ab apostolico Pontifice *Bonifacius*, qui antea Winfridi vocabulo censebatur. »

(2) Voyez la souscription de plusieurs lettres que saint Boniface a écrites avant son sacre. Dans les pleins pouvoirs par lesquels Grégoire lui donna la qualité de légat apostolique en Allemagne, la première fois qu'il vint à Rome, on lit ces mots : *Gregorius servus servorum Dei*

Voici le texte de la promesse que le Saint fit entre les mains du Pape : « Moi Boniface, par la grâce de Dieu, » je te fais vœu, bienheureux Pierre, Prince des apô- » tres, dans la personne de ton représentant le saint Pape » Grégoire,..... à tous ses successeurs, par l'indivisible » Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et par tes » saintes reliques qui sont devant moi, que j'enseignerai » fidèlement et dans toute sa pureté la sainte Foi catho- » lique, et que, avec l'aide de Dieu, je ne m'écarterai » pas de l'unité de cette foi, parce que dans cette foi » seule réside le salut des chrétiens; et que je n'ouvrirai » mon ame à aucune insinuation quelconque contraire à » l'unité de l'Eglise commune et universelle, mais que, » comme je l'ai déjà déclaré, je me montrerai en tout

---

Bonifacio, religioso presbytero. Voyez *Epistolar. S. Bonifacii ep. II*, p. 11, dans l'excellente édition de Würdtwein, Mayence 1789. Eccard fait remarquer à cet égard, *Rerum Francic.* l. XX, n° 13 : « Tunc credo Pon- » tificem etiam *Winfrido Bonifacii* nomen indidisse, uti et sanctus » Willibrordus nomen Clementis antea Romæ acceperat. » C'est aussi le nom que lui donna l'abbesse Bugga dans une lettre adressée à notre Saint. Voyez *Epist.* 3, p. 14, *ed. Würdtweinii.* Or il n'y a pas lieu de douter que cette lettre ait été écrite avant le second voyage du Saint à Rome. Dans la lettre de l'abbesse Cangyth ou Eangyth et de sa fille Heaburg (*ep.* 30, p. 72) il est aussi nommé *Presbyter Bonifacius.* Le Dr Loeffler fait observer à ce sujet : « Il résulte de ces preuves — mal- » gré le témoignage de Willibaud et d'Othlon, qui du reste ne peut » militer qu'en faveur de notre opinion, — et celui de Ludger — que » Winfrid portait déjà avant son sacre le nom de Boniface. Peut-être » que Boniface était son nom de religieux et Winfrid son nom de bap- » tême; peut-être ne fût-ce qu'après son sacre qu'il employa exclusi- » vement le nom de *Boniface*. — C'est un point de quelque impor- » tance quant à la détermination du temps; car en supposant que nous » nous trompions, la souscription de toutes les lettres, et les lettres mê- » mes qui portent une date antérieure à son sacre, et où il est nommé » *Boniface*, devraient être regardées comme apocryphes, ou être cen- » sées avoir été écrites après son élévation à l'épiscopat. » Voyez *Bonifacius, oder Feier des Andenkens*, p. 108.

» fidèle, pur et zélé envers toi, à qui Dieu a donné le » pouvoir de lier et de délier dans ton église, ainsi qu'à » ton représentant déjà nommé et à ses successeurs. Et » si j'apprenais que les supérieurs vivent contrairement » aux anciens réglemens des saints Pères, non-seulement » je n'entrerais en aucune communauté ni liaison avec » eux, mais si je le puis je chercherai à les faire chan» ger de conduite, et si la chose est impossible, j'en fe» rai part incontinent à mon Maître apostolique. S'il ar» rivait (ce dont Dieu me préserve), que de mon propre » mouvement ou séduit par d'autres j'agisse contrairement » à l'esprit de cette déclaration, je veux qu'on m'en accuse » au tribunal éternel et qu'on me fasse souffrir le châtiment » d'Ananie et de Saphire, qui osèrent vous tromper au » sujet de leurs propriétés. Ce serment, moi humble » évêque Boniface, je l'ai écrit de ma propre main, et » je l'ai prêté, en tenant la main sur le sacré corps de » saint Pierre, en présence de Dieu, mon témoin et mon » juge, et je promets de le tenir (1). »

---

(1) Le Dr Loeffler, en donnant la traduction de cette pièce, *loc. cit.*, p. 106 sqq., y ajoute la note suivante : « Si nos auteurs protestans » ont reproché au Pape Grégoire, d'avoir reçu d'un évêque, qui de» vait se rendre parmi les infidèles et dans le cœur de l'Allemagne un » serment qui l'obligeait lui et les prêtres qu'il instituerait à l'obéis» sance envers l'Église de Rome, serment que les évêques sacrés à Rome » prêtaient au Pape, moins en sa qualité de Chef de l'Église qu'en » celle de métropolitain; il n'en est pas moins vrai que les circonstan» ces semblent justifier cet acte. Comme membre de l'Église anglo» saxonne et comme moine de l'ordre de saint Benoît » (et comme » chrétien catholique) « Boniface appartenait évidemment à l'église » catholique de Rome. C'est par elle que les Anglo-Saxons avaient été » convertis. L'église anglo-saxonne avait des relations continuelles avec » Rome » (et elle ne pouvait y renoncer, sans cesser d'être catholique). « Il était donc naturel » (et notre Seigneur Jésus-Christ l'avait ordonné : *fais paître mes brebis, etc., tu es la pierre, etc.*) « que » les missionnaires anglo-saxons » (et tous ceux qui prétendaient au

Boniface (c'est ainsi que nous appellerons désormais le Saint), fit ainsi serment de maintenir la pureté de la foi et l'unité de l'Eglise. Il laissa, sur le tombeau de saint Pierre, une copie de ce serment, écrite de sa propre main. Le Pape lui donna un recueil de canons choisis, pour lui servir de règle de conduite; il écrivit aussi en sa faveur des lettres de recommandation à Charles-Martel,

---

nom de catholiques) « se tinssent non-seulement à la foi et aux ré» glemens de l'Église de Rome, mais que, imitant la mission d'Augus» tin que Rome envoya en Angleterre, ils allassent puiser à Rome » (comme au centre de l'unité) « les instructions nécessaires pour accom» plir leur sainte œuvre. C'est pourquoi Willibrord, voyant que sa mis» sion dans la Frise réussissait, se rendit à Rome » (cela est inexact, car saint Willibrord y alla avant de commencer sa mission, et demanda au Pape Serge la permission de l'entreprendre); « c'est pourquoi en» core le sage et prudent évêque Daniël conseilla à Boniface d'aller à » Rome, et lui donna des lettres de recommandation pour le Pape. Voilà » de quelle manière Boniface se mit en relation avec le Pape de Rome » (en sa qualité de Vicaire de Jésus-Christ et de Chef visible de la communauté chrétienne sur la terre) « chose qui était entièrement dans » les usages et les mœurs de ce temps-là » (et dans l'esprit de l'Église instituée par Jésus-Christ). « Et lorsqu'il s'agit de le sacrer évêque, » à qui appartenait-il de le faire, l'Allemagne n'ayant pas encore de » métropolitain? » (Le Pape n'est-il pas le métropolitain général de toute la chrétienté, des Allemands comme des Anglo-Saxons?) « Mais » si le Pape lui conférait le sacre, il était naturel qu'il l'obligeât à » l'unité de foi de l'Église de Rome » (obligation qui aurait été imposée à *Boniface* comme simple chrétien, non moins que dans le cas où il aurait été sacré partout autre évêque catholique, par Daniël, par exemple, ou par Brithwald). Tout ce passage prouve, à ne pas s'y méprendre, l'embarras de nos frères schismatiques, lorsque, dans l'étude de l'antiquité, ils ne peuvent méconnaître des monumens, sur lesquels se fonde évidemment l'autorité du Saint-Siége, ainsi que les explications forcées auxquelles ils ont recours, pour échapper à une vérité si palpable. Remercions cependant le digne surintendant Loeffler de l'impartialité par laquelle il se distingue de ses coréligionnaires et de la franchise avec laquelle il s'exprime, et qui lui fait honneur, malgré les préventions, qui ne partent peut-être pas de son cœur.

aux princes et aux évêques par le district desquels il pourrait avoir occasion de passer. Il écrivit aussi à d'autres personnes de distinction, comme Asolf, Godolaus, Milarius, Gunther, Albord, à tous les fidèles de la Thuringe comme à tous les habitans de la Thuringe en général, et à ceux de la Vieille-Saxe (1).

Le Saint étant retourné dans la Hesse, il continua ses travaux avec le même succès. Il y fit abattre un grand chêne consacré à Jupiter, et appelé le chêne *du tonnerre*, et employa le tronc de cet arbre à construire une chapelle en l'honneur du Prince des apôtres (2). Il fonda

(1) Le Saint était porteur de six lettres du Pape. On lit dans celle adressée à Charles (*ep.* 5, p. 21), qu'il a instruit le frère Boniface des réglemens du Saint-Siége, et qu'il l'a institué apôtre des peuples germains et autres, qui habitent la rive orientale du Rhin et qui étaient plongés en partie dans les erreurs du paganisme, en partie dans les ténèbres de l'ignorance;.... qu'il le recommandait avec instance à sa glorieuse bienveillance, afin qu'il lui donnât tous les secours dont il pourrait avoir besoin, et qu'il le protégeât contre les ennemis de toute espèce. — Dans les lettres adressées aux autres évêques, aux prêtres, diacres, ducs, vicomtes, comtes et à toute l'assemblée des fidèles, il s'exprimait ainsi (*ep.* 6, p. 22) : « Ayant appris que parmi les peuples de l'Al-» lemagne il y en a encore plusieurs qui vivent dans l'erreur et qui » unissent l'idolâtrie avec un fantôme de religion chrétienne je vous ai » envoyé l'évêque *Boniface*,..... pour les instruire des préceptes du » Saint-Siége, et pour leur apprendre à demeurer fermes dans la foi catho-» lique. Recevez-le donc comme un disciple de Jésus-Christ, pourvoyez-» le de tous les besoins du voyage, donnez-lui des compagnons, etc. » La lettre adressée au clergé et au peuple contient plusieurs dispositions; à l'égard des présens, il y est dit (*ep.* 10, p. 27) : « Boniface » fera quatre parts des revenus de l'Église et des dons des fidèles; » une pour lui, la seconde pour le clergé, la troisième pour les pau-» vres et les étrangers, et la quatrième pour l'entretien des églises, » *ecclesiasticis fabricis*. Le baptême ne sera conféré qu'à Pâques et à la » Pentecôte, excepté dans le cas de mort imminente. »

(2) Le lieu où ceci se passa s'appelle Geismar, qui n'est pas le Geismar où il y a des bains, qui est situé à peu de distance de Cassel et qu'on appelle *Hof-Geismar*, mais le village de ce nom, dans le district

plusieurs églises et un monastère à Ohrdruf, mais qui n'existe plus depuis le commencement du dixième siècle. La moisson devenant de jour en jour plus abondante, il écrivit en Angleterre pour qu'on lui envoyât de nouveaux ouvriers. Il les établit dans la Hesse et la Thuringe (1).

Grégoire III étant monté sur la chaire de saint Pierre, en 732, Boniface l'envoya consulter sur de nouvelles difficultés qui lui étaient survenues. Le Pape reçut ses députés avec beaucoup de distinction, et les chargea de porter au Saint le *Pallium*, dont il devait se servir dans la célébration des divins mystères, et dans le sacre des évêques; il l'établit en même temps archevêque et primat de toute l'Allemagne, avec plein pouvoir d'ériger des évêchés par-tout où cela lui paraîtrait nécessaire.

Vers ce temps il bâtit deux églises, l'une à Fritzlar, en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, l'autre à *Amoeneburg*, dédiée à l'archange Michel; il attacha à l'une et à l'autre un monastère. Il est probable qu'il dérigea lui-même pendant quelque temps celui de Fritzlar, après quoi il se fit remplacer par l'abbé Wigbert, célèbre par son savoir et son amour pour l'ordre, et qui mourut en 747.

Vers l'an 736 le Saint parcourut la Bavière, visita les églises qui commençaient à y fleurir, et déposa Ehrenwulf, qui ne voulait pas se soumettre aux canons de l'Eglise.

Boniface fit un troisième voyage à Rome en 738. Son but était de visiter les tombeaux des apôtres, et de conférer avec le Souverain-Pontife sur les églises qu'il avait fondées. Le Pape lui donna toutes les marques de res-

---

de Gudensberg, près de Fritzlar. Voyez Wenk, *hessische Landesgeschichte* t. II, p. 234 et 235.

(1) Voyez Loeffler, *loc. cit.* et *Thuringia sacra.*

pect dues à son éminente sainteté, et le nomma légat du Siége apostolique en Allemagne.

A son retour de ce pays, Boniface s'arrêta à Pavie, près de son ami Luitprand, Roi des Lombards, d'où il fut appelé en Bavière par le duc Odilon, pour y travailler à la réforme de plusieurs abus. Comme il n'y avait pour toute la Bavière que l'évêché de Passau, il y établit ceux de Frisingen et de Ratisbonne, ce qui fut confirmé par le Pape en 739. Peu de temps après, il établit trois nouveaux évêchés, l'un à Erfort (1) pour la Thuringe, l'autre à Barabourg, transféré depuis à Paderborn, pour la Hesse, le troisième à Wurtzbourg, pour la Franconie; il en ajouta un quatrième à Eichstadt, dans le palatinat de Bavière (2).

---

(1) Quelques auteurs (comme Eccard et Wenk) élèvent des doutes sur la question de savoir si c'est Erfurt que saint Boniface a désigné par le mot d'*Erphesfurt*.

(2) On trouve l'histoire de la conversion des *Boiarii* ou Bavarois, dans le livre intitulé : *Quomodò Boiarii facti sunt Christiani*. Ce livre, écrit en 1271, a été publié par Canisius, *Lect. antiq.* t. II, par Du Chesne, *Franc. Script.* t. II, par Dubravius, évêque d'Olmutz, *in Collect. Script. Hist. Bohem.* p. 15; par Hansiz, *German. Sacr.* t. II, p. 35. La même histoire se retrouve dans les vies de saint Rupert, de saint Virgile, etc., évêques de Saltzbourg. Canisius a donné ces vies dans ses *Lectiones antiquæ*, t. III, *part.* 2, p. 282.

Saint Rupert ou Robert, évêque de Worms, était issu du sang royal de France. En 699, il prêcha la foi dans la Bavière, et bâtit à Juvavia ou Juvava, une cathédrale magnifique, avec deux monastères, l'un pour des hommes, et l'autre pour des femmes. Il donna la conduite du second de ces monastères à Edintrude, qui vivait dans le diocèse de Worms, et qu'on juge, à son nom, avoir été Anglaise de naissance. Sentant que sa santé s'affaiblissait, il établit Vitalis, évêque de Juvava ou de Saltzbourg; après quoi il retourna à Worms, où il mourut peu de temps après, le jour de Pâques, qui était le 27 de Mars de l'année 718. Son tombeau fut honoré de plusieurs miracles.

Aventin met la mission de saint Rupert en 570, et Mezgerus en 580. Ces deux auteurs appuient les dates qu'ils adoptent sur la tradition po-

Grégoire III étant mort au mois de Novembre de l'année 741, Zacharie lui succéda. Il eut, comme son prédécesseur, beaucoup d'estime et de vénération pour Boniface, et confirma tout ce qui avait été fait concernant l'église d'Allemagne.

Ce fut dans ce temps-là qu'arriva cette fameuse révolution qui fit passer la couronne de France dans une autre famille. Charles-Martel mourut en 741, à l'âge de cinquante ou cinquante-cinq ans. Il y en avait vingt-six qu'il

---

pulaire de l'église de Saltzbourg. Mais Mabillon, de Valois, Hansiz et Pickius ont prouvé qu'on devait mettre cette mission en 696. Bernard Pez, dans une lettre qu'il a mise à la tête de son édition des actes du saint martyr Trudpert, s'est déclaré pour le sentiment de Mezgerus; et il a eu pour partisans Palignèze, historien de Saltzbourg, et Meichelbeck, *Hist. Frising.* t. II, *dissert.* 1. Hansiz a réfuté ces savans avec beaucoup de solidité, dans sa réponse à la lettre de Pez, p. 7. Il est suivi par les plus habiles critiques.

Il y avait long-temps que le siége de Saltzbourg était vacant, lorsqu'un nommé Jean en fut sacré évêque par saint Boniface, en 739.

Saint Virgile, né en Irlande, passa par la France en allant en Allemagne. Il obtient du Roi Pepin des lettres de recommandation pour Odilon, duc de Bavière, qui le fit élever sur le siége épiscopal de Saltzbourg. Ce fut en 746, selon le P. Pagi; mais il parait plus vraisemblable que ce ne fut qu'en 766. Saint Virgile planta la foi dans la Carinthie, et établit Modeste premier évêque de ce pays. Il mourut en 784. Hansiz prouve, contre le P. Pagi, qu'il n'y a point eu en Allemagne deux évêques du nom de Virgile, et que notre Saint est le même que celui dont l'opinion sur les antipodes fit du bruit. Si saint Boniface se déclara contre lui, ce fut pour s'être imaginé qu'il enseignait qu'il y avait un autre soleil, une autre lune, une autre race d'hommes qui ne descendait point d'Adam, et qui n'avait point été rachetée par Jésus-Christ. Voyez Hansiz, *German. sacr.* t. II, p. 84; et notre t. IV, 15 Mars, vie de saint Zacharie.

Ce qui a été dit dans cette note, montre que saint Boniface ne fonda point l'évêché de Saltzbourg, et qu'il ne fit que le rétablir. La ville de Saltzbourg s'éleva sur les ruines de Juvava, qui avait été détruite par les Huns. Ce fut en l'honneur de saint Rupert qu'on y transféra depuis le siége archiépiscopal de Lorck ou *Laureacum*, ancienne capitale de la Norique.

gouvernait la France en qualité de maire du palais, avec autant de sagesse que de valeur. Il avait conquis la Bourgogne et l'Aquitaine, humilié les Saxons, et remporté plusieurs victoires sur les Sarrasins établis en Espagne. Après sa mort, la dignité de maire devint héréditaire; on donna de plus à celui qui en était revêtu le titre de duc et de prince de France.

Carloman, fils aîné de Charles, lui succéda dans la mairie d'Austrasie, c'est-à-dire, de la Lorraine, et de cette partie de l'Allemagne qui obéissait alors aux Français. Il soumit Odilon et Thierri, l'un duc de Bavière, et l'autre duc de Saxe, et les obligea tous les deux à lui payer tribut. Ce n'était pas qu'il aimât naturellement la guerre; son principal but était de procurer la paix aux peuples, de protéger la religion, et de faire fleurir les arts utiles. Il employa toute son autorité à seconder le zèle de saint Boniface, dans tout ce qu'il entreprenait pour étendre la connaissance du nom de Jésus-Christ.

Vers ce temps-là, le démon suscita deux imposteurs pour troubler l'église naissante d'Allemagne. L'un, nommé Adalbert, et Français de naissance, prétendait connaître les secrets des cœurs. Il donnait aux personnes grossières ses cheveux et les rognures de ses ongles, leur faisant accroire que c'étaient des reliques. Il écrivit lui-même sa vie, qu'il remplit de merveilles ridicules. Le nom qu'il prenait dans cet ouvrage était celui d'un enthousiaste plein d'orgueil et entêté de ses chimères. Le second de ces imposteurs, né en Ecosse, s'appelait Clément. Il rejetait la discipline de l'Eglise, et enseignait que quand Jésus-Christ était descendu aux enfers, il avait délivré toutes les ames des damnés. Il avançait encore d'autres erreurs touchant la prédestination (1). Saint Boniface les

(1) Il eut été à désirer que Loeffler eût raconté, p. 153, l'histoire de

condamna tous deux dans un concile tenu en Allemagne, et Carloman les fit mettre en prison. La sentence du Saint et des évêques qu'il avait convoqués, fut depuis confirmée par le Pape dans un synode de Rome, en 743 (1). En 745, Boniface tint un autre concile à Leptines ou Lessines. C'était un palais des Rois d'Austrasie, situé près d'Ath, dans le diocèse de Cambrai (2).

Carloman, qui voyait que l'apôtre d'Allemagne était plein de l'esprit de Dieu, se conduisait par ses avis dans tout ce qui concernait son salut. Les instructions qu'il en reçut l'enflammèrent d'un nouvel amour pour Dieu. Il en vint jusqu'à former le projet d'abandonner entière-

---

ces deux fanatiques, avec un peu plus d'impartialité, et qu'il n'eût pas passé sous silence plusieurs détails qui présentent dans leur véritable jour non-seulement le grand Saint, mais aussi les deux faux docteurs : en effet, il semble qu'il veuille défendre ces derniers aux dépens de l'apôtre de l'Allemagne, et simplement parce que, selon lui, saint Boniface était trop dévoué au Saint-Siége.

(1) *Conc.* t. VI, p. 14, 15, et saint Boniface, *ep.* 138.

(2) Ce synode est sur-tout remarquable parce qu'on y prescrivit en langue des Francs une formule pour le baptême et une confession de foi, qui méritent que nous les transcrivions ici. Le tout est par demandes et reponses :

Forsachis tu diobolæ ?
Ec forsacho diabolæ.
End allum diabol gelde ?
End ec forsacho allum diabol gelde.
End allum diaboles Wercum ?
En ec forsacho allum diaboles Wercum end Wordum ; Thunaer ende Wodan, ende Saxo note ende allem tem Unholdum the hira genotos sint.
Gelobis tu in Got almehtigen Fadaer ?
Ec gelobo in Got almehtigen Fadaer.
Gelobis tu in Christ Gottes Suno ?
Ec gelobo in Christ Gottes Suno.
Gelobis tu in halogan Gast ?
Ei gelobo in halogan Gast.

Voyez M. J. Schmidt's *Katechist*, t. I, p. 91 sqq. ; *Ep. S. Bonifacii*, ed. Würdtw. p. 126.

ment le monde. Après avoir recommandé ses états et son fils Drogon à Pepin-le-Bref, il se rendit à Rome, où il visita les tombeaux des apôtres, et les autres lieux de dévotion; ayant ensuite renvoyé ceux qui l'avaient accompagné, il reçut l'habit monastique des mains du Pape Zacharie, se retira sur le Mont-Soracte, et y bâtit un monastère sous l'invocation de saint Sylvestre. Les fréquentes visites que le voisinage de Rome lui attirait, sur-tout de la part des seigneurs français, lui firent consulter le Pape sur le moyen d'éviter tant de distractions. Etant allé s'enfermer au Mont-Cassin, il y vécut plusieurs années avec beaucoup de ferveur et d'humilité (1). C'était pour lui une grande joie d'exercer les plus bas offices du monastère, comme de travailler dans la cuisine, de garder les troupeaux et de bêcher la terre dans le jardin (2). Il mourut à Vienne en 755, dans un voyage qu'on l'avait obligé de faire en France pour quelques affaires qui concernaient son ordre.

Pepin-le-Bref, son frère, régna d'abord sous le nom de maire du palais; mais en 752, il fut élu Roi par le consentement unanime de la nation. Childéric III avait été auparavant détrôné, rasé et renfermé dans un monastère. Ce fut en ce prince que finit la race des Rois mérovingiens (3).

---

(1) Voyez la chronique du Mont-Cassin, les annales d'Eginhard, et les autres histoires de ce temps-là.

(2) Carloman avait sous les yeux les exemples de plusieurs Rois des Anglo-Saxons. Céolwulph, Roi des Northumbres, auquel Bède dédia son histoire, était le huitième de ceux qui avaient abdiqué la couronne pour se faire moine. Il prit l'habit à Lindisfarne, en 737, comme le rapportent Eovéden, Siméon de Durham, et Matthieu de Westminster. Dans la même année, Frisisgithe, Reine des Saxons occidentaux, alla à Rome, et y prit le voile de religieuse.

(3) La race des Mérovingiens, ainsi nommée de Mérovée, donna à

Il ne paraît pas que saint Boniface soit entré, comme acteur, dans cette révolution. Ses lettres montrent d'ailleurs qu'il avait la conscience fort timorée, et qu'il n'était pas de caractère à prendre le ton décisif. Quant au Pape Zacharie, il répondit aux états de France qui le consultaient, qu'il valait mieux reconnaître pour Roi celui en qui résidait l'autorité suprême (1). Toutes les parties ac-

---

la France vingt-deux Rois qui occupèrent le trône durant l'espace de 335 ans. Celle des Carlovingiens, appelée ainsi de Charles Martel, en donna quatorze. Elle finit dans la personne de Louis V, qui mourut sans postérité en 987. Charles, duc de Lorraine, et oncle de Louis V, devait naturellement régner après son neveu; mais la noblesse plaça sur le trône Hugues Capet, fils de Hugues-le-Grand, comte de Paris. Le nouveau Roi défit Charles, et le tint en prison toute sa vie.

La race des Capets, qui règne encore aujourd'hui, se subdivisa en deux branches cadettes; celle des Valois, qui commença dans la personne de Philippe VI, en 1328, et celle des Bourbons, qui fut appelée au trône en 1587, dans la personne de Henri IV. Ce prince descendait de Robert, comte de Clermont, quatrième fils de saint Louis, qui, ayant épousé Béatrix de Bourbon, en fit passer le nom à sa postérité.

(1) Les Rois de la première race, depuis Clovis II jusqu'à Childéric III, c'est-à-dire, depuis l'an 643 jusqu'à l'an 752, passèrent leur vie dans l'indolence et dans une honteuse inaction; ils ne se mêlaient point des affaires de l'état, et n'étaient Rois que de nom. Le maire du palais avait seul l'exercice de l'autorité souveraine. Cette dignité devint héréditaire à la longue. Une telle forme de gouvernement fut une source continuelle de troubles, de guerres et d'autres désordres.

Chez tous les peuples barbares venus du Nord, la couronne fut primitivement élective, comme Robertson l'a prouvé dans le savant discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son histoire d'Ecosse; mais elle ne tarda pas à devenir héréditaire chez les Français et beaucoup d'autres nations. La forme du gouvernement de France, telle qu'elle était sous les Rois fainéans, ne pouvant subsister, on crut être en droit de rétablir l'ancienne. On plaça donc sur le trône celui que les lois de l'État avaient déjà revêtu de l'autorité souveraine. Childéric III, surnommé le *Stupide*, fut rasé et enfermé dans le monastère de Sithiu ou de saint Bertin, où il mourut en 755. On peut voir sur les réponses

quiescèrent à cette décision, jugeant qu'il ne pouvait y avoir deux Rois en même temps.

Les auteurs contemporains représentent Pepin comme un prince orné de toutes les qualités qui font les grands Rois. Ils disent que le zèle pour la religion et l'amour de l'Église égalèrent en lui la valeur, la sagesse, l'expérience; et que ce fut par-là qu'il jeta les fondemens de ce haut degré de gloire auquel son fils porta l'empire français. Le nouveau Roi voulant être couronné par le plus saint évêque de ses états, choisit Boniface pour cette cérémonie. Elle se fit à Soissons, et tous les ordres de la nation y assistèrent. Le Saint présida au synode qui fut assemblé dans cette ville.

Il est appelé légat de saint Pierre ou du Saint-Siége, dans le premier concile qu'il tint en Allemagne. Les con-

---

que donnèrent en cette occasion les Papes Zacharie et Etienne III, Eginhard *in vitâ Caroli Magni;* Othon, évêque de Frisingen, *in Chron.;* les *Annales Loiseliani, Fuldenses et Bertiniani;* Lambertus Schafnaburgensis; Mezerai et le P. Daniël; Spelman, *in Glossar.;* le P. Alexandre, *sæc.* 8, *diss.* 2, p. 485, etc.

Dans la suite, Pepin eut des scrupules sur sa conduite, et il demanda l'absolution au Pape Etienne III, en cas qu'il eût péché par ambition, ou par quelque autre motif semblable dans tout ce qui s'était fait. Voyez les *Mémoires de l'académie des inscriptions,* t. VI, et l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France,* par M. le président Hénault.

Il est difficile, comme l'observe le P. De Longueval, *Hist. de l'église de Fr.* t. IV, l. 12, p. 352, d'excuser Pepin d'avoir employé des voies sourdes pour préparer la révolution dont il s'agit; mais on doit raisonner bien différemment de ceux qui ne firent qu'acquiescer à une résolution unanime prise par les personnes qui passaient pour les mieux instruites de tout ce qui concernait les lois de l'état. Nous avons cité dans la vie du Saint, la réponse du Pape Zacharie; nous la donnerons ici en original : *Melius esse illum vocari regem, apud quem summa potestas consisteret.* Annales Bertiniani, ad. an. 749; Eginhard, Spelman, etc.

On n'est point d'accord sur la manière dont Childéric fut détrôné, ni sur les circonstances de l'élection de Pepin. L'histoire est si embrouillée

ciles de Leptines et de Soissons ne permettent pas de douter que les pouvoirs attachés à cette dignité s'étaient aussi étendus en France. Il pria le Pape Zacharie d'envoyer un légat dans ce royaume pour le décharger du fardeau qu'il portait. Ce qu'il demandait lui fut refusé; mais, par un privilége singulier, Zacharie lui permit de choisir lui-même celui qu'il voulait avoir pour successeur en Allemagne après sa mort.

Saint Boniface, quoique évêque depuis long-temps, n'avait point encore de siége fixe. Le Roi Pepin lui donna l'évêché de Mayence, et le Pape Zacharie l'érigea de nouveau en métropole en faveur du saint apôtre de l'Allemagne. Ceci arriva en 751. Lorsque la religion chrétienne s'était établie dans les Gaules, le gouvernement ecclésiastique s'était formé en général sur le gouvernement ci-

---

sur ces points, qu'il est aisé aux écrivains de donner leurs propres pensées pour la vérité.

Saint Boniface n'eut point de part à cette révolution, et ne l'approuva jamais; c'est ce qu'a fait voir Eckhard, *Comment. de rebus Franciæ orientalis et episcopatûs Wirceburgensis, tomus II, Wirceburgi*, 1729. S'il y avait eu part, il est vraisemblable qu'on l'aurait député vers le Pape Zacharie, plutôt que Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Fulrad, abbé de Saint-Denis, vu la grande considération dont il jouissait en France. Les auteurs de sa vie, qui écrivaient sous les successeurs de Pepin, n'auraient eu garde d'omettre un fait de cette nature; le Saint lui-même en eût dit quelque chose dans ses écrits.

Pagi et Mabillon mettent l'élection de Pepin en 751; mais le sentiment d'Eckhard, qui la met en 752, nous paraît plus probable. Thierri, fils de Childéric, fut envoyé dans le même temps à l'abbaye de Fontenelle, en Normandie. Voyez la chronique de cette abbaye, publiée par Du Chesne, t. III, p. 586.

Un auteur moderne a fort bien éclairci ce qui concerne l'unanimité de l'élection de Pepin, la transaction du peuple français et de toutes les puissances qui furent alors consultées. Voyez George Christien Joannis, note 43, sur l'histoire de Mayence, par Serarius, imprimée à Francfort, en 1723, p. 332.

vil. L'évêque de la métropole civile devint le métropolitain de la province ecclésiastique, et il avait pour suffragans les évêques des cités qui composaient la province dans l'ordre politique. Ainsi les églises de la première Germanie (1) furent, dès les premiers siècles, soumises à la métropole de Mayence (2); mais cette ville ayant été détruite en 407 par les irruptions des Vandales, les évêchés qui en dépendaient furent soustraits de cette métropole, pour être commis à celle de Trèves. Ce ne fut qu'en 751 que la métropole de Mayence fut rétablie, et que le Pape Zacharie lui soumit les évêchés de Cologne, de Tongres, d'Utrecht, d'Ausbourg, de Coire et de Constance, ceux qui avaient été érigés par saint Boniface, et ceux qui précédemment avaient été soumis au siége de Trèves, comme Strasbourg, Spire et Worms. Peu de temps après, Cologne fut érigée en archevêché.

Boniface, pour inspirer à des peuples barbares cet esprit de douceur et de piété prescrit par l'Evangile, fit venir d'Angleterre des hommes et des femmes recommandables par leurs vertus. Du nombre des hommes furent saint Wigbert, saint Burchard de Wurtzbourg, saint Lulle et saint Willibaud d'Eichstedt. On comptait parmi les femmes, sainte Liobe, parente du Saint, sainte Thècle, sainte Walburge, sainte Bertigite, sainte Contrude et sainte Cunihilte. Boniface leur donna la conduite des monastères qu'il avait fait bâtir dans la Thuringe, la Bavière et dans d'autres lieux. En 746, il jeta les fondemens de l'abbaye

(1) *Germania prima* ou *superior*, c'est ainsi que l'on désignait la partie méridionale de l'Allemagne, qui s'étend depuis Mayence vers la Suisse. A partir de Mayence vers le nord, c'était la *Germania inferior* ou *secunda*. Voyez Nittsch, *Kurzer Entwurf der alten Geographie* (petite esquisse de la Géographie ancienne) corrigée par Mannert, p. 182.

(2) Voyez M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I, p. 170 *et suiv*.

de Fulde, qui a été long-temps une pépinière de grands hommes qui alliaient le savoir avec la piété (1). Il avait déjà fondé trois autres abbayes, l'une à Fritzlar, sous l'invocation de saint Pierre, et les deux autres à Amoenebourg et à Ohrdruf, en l'honneur de l'archange saint Michel. Les moines de ces différentes maisons vivaient du travail de leurs mains.

Malgré les soins qu'exigeaient tant d'églises et tant de nouveaux établissemens, Boniface faisait encore ressentir l'activité de son zèle à plusieurs contrées éloignées, et sur-tout au pays où il avait pris naissance. Ayant appris, en 745, qu'Ethelbald, Roi des Merciens, ternissait l'éclat des vertus dont il était doué, par les abominations de l'impureté, et que sa conduite scandaleuse avait un grand nombre d'imitateurs, il lui écrivit de la manière la plus forte et la plus pressante pour l'exhorter à la pénitence. « Rappelez-vous, lui disait-il, combien il vous » est honteux de vivre sous la tyrannie d'une passion bru- » tale, et d'outrager par des infamies un Dieu qui vous » a donné un peuple si puissant à gouverner. Ayez pitié » de votre ame, et de celle de vos sujets dont vous de- » vez un jour rendre compte (2). » La chasteté, conti-

(1) La principauté de Fulde, située dans le cercle du Haut-Rhin, forme un territoire assez considérable. Elle porte aujourd'hui le titre de grand-duché, et appartient à l'électorat de Hesse. Le Pape Jean XIII déclara, en 968, l'abbé de Fulde primat de tous les abbés d'Allemagne. L'Empereur Charles IV lui conféra, en 1356, la dignité d'archichancelier de l'Impératrice, laquelle n'était qu'honoraire, puisque ses fonctions ne consistaient qu'à ôter, tenir et remettre la couronne au couronnement de cette princesse. Enfin Benoît XIV en conservant à l'abbaye de Fulde son état régulier, l'éleva, en 1752, au rang d'évêché exempt. Après la grande révolution, Fulde a été choisi pour être le siége épiscopal de la Hesse électorale.

(2) *Parce ergò animæ tuæ, fili charissime, parce multitudini populi, tuo pereuntis exemplo, de quorum animabus redditurus es rationem.*

nue-t-il, était tellement en honneur chez les païens de l'ancienne Saxe, que si une vierge était convaincue de fornication, ou une femme mariée d'adultère, on les étranglait et on brûlait leurs corps. Celui qui les avait déshonorées était pendu sur l'endroit où étaient leurs cendres. D'autres fois ces femmes étaient fouettées sur le dos par des personnes de leur sexe, et piquées à diverses reprises avec un fer pointu. On les promenait de village en village, en les tourmentant ainsi, et le supplice durait jusqu'à ce qu'elles fussent expirées. « Si des gentils, » qui ne connaissaient point le vrai Dieu, montraient tant » d'amour pour la chasteté, quels doivent être vos sentimens à vous qui êtes chrétien et Roi? Souvenez-vous » de la fin malheureuse de Céolred, votre prédécesseur, » et d'Osred, Roi des Northumbres. Ces deux princes, » qui menaient une vie impure, furent enlevés par une » mort subite au milieu de leurs désordres. »

Quelques auteurs ont cru qu'Ethelbald se convertit sincèrement, et qu'il expia ses crimes par la pénitence. Ils se fondent principalement sur les bonnes œuvres qu'on lui vit faire. Est-il possible, disent-ils, de supposer qu'il ne soit pas rentré en lui-même, quand on considère qu'il donna l'île de Croyland pour y bâtir un monastère, qu'il fonda l'abbaye de Ripendune, et qu'il porta des lois si favorables à l'Église. Quoi qu'il en soit, un rebelle nommé Béornred lui ôta la couronne et la vie en 755.

Saint Boniface adressa une lettre circulaire aux évêques, aux prêtres, aux diacres, aux chanoines, aux moines, aux religieuses, et à tout le peuple d'Angleterre; il les y conjurait de la manière la plus pathétique de réunir leurs prières, et de demander à Dieu, qui veut le

---

Ep. 19, p. 76, et ap. Gullelm. Malmesb. c. 1, l. 1, *de Gestis. Angl. regum.*

salut de tous les hommes, qu'il daignât par sa miséricorde bénir les travaux de ceux qui travaillaient à la sanctification des ames.

Il écrivit plusieurs fois en Angleterre, pour qu'on lui envoyât de ce pays différens livres, sur-tout les ouvrages de Bède, auquel il donnait le titre de *lampe de l'Église* (1). Il pria l'abbesse Edburge (2) de lui faire tenir les épîtres de saint Pierre écrites en lettres d'or : par-là il se proposait d'inspirer plus de respect pour nos divins oracles à des hommes charnels et grossiers ; il voulait encore satisfaire sa dévotion pour le Prince des apôtres, qu'il appelle le patron de sa mission.

On voit par plusieurs de ses lettres, qu'il y avait une union de charité entre les missionnaires et le clergé d'Angleterre, et que de part et d'autre on s'était engagé réciproquement à recommander à Dieu les ames de ceux qui seraient sortis de cette vie. Dans celle qu'il adressa

---

(1) Rogamus, ut reliqua de opusculis sagacissimi investigatoris scripturarum *Bedan* monachi, quem nuper in Domo Dei apud vos, vice candelæ, ecclesiæ scientia scripturarum fulsisse audivimus, conscripta nobis transmittere dignemini. *Ep.* 37, p. 84, *ed. Würdtw.*

(2) *Ep.* 19, *edit. Würdtw.* Deprecor ut mihi cum auro conscribas epistolas domini mei S. Petri apostoli, ad honorem et reverentiam sanctarum scripturarum ante oculos carnalium, in prædicando. Edburge ou Eadburge était versée dans la caligraphie et les belles lettres. Leobgytha, religieuse de Winimburn, dit, *Ep.* 21, *ed. Würdtw.*, qu'elle a appris la poésie d'Eadburge. L'usage d'écrire avec des lettres d'or et d'argent, et d'orner les manuscrits de différentes manières est très-ancien. Saint Jérôme déjà, dit, *Præfat. in Job.* : « Habeant, qui volunt, veteres libros vel in membranis purpureis, auro argentoque descriptos, vel » uncialibus, ut vulgo aiunt, litteris, onera magis exarata quam codices ; dummodo mihi meisque permittent pauperes habere schedulas » et non tam pulchros codices, quam emendatos. » Et *Ep. ad. Eustochium* : « Inficiuntur membranæ colore purpureo, aurum liquesci » in litteras. »

à l'abbé Adhérius (1), il le conjurait de faire offrir le saint Sacrifice de la messe pour les missionnaires qui étaient morts depuis peu. Dans une autre qu'il adressa à une religieuse (2), il dit qu'il avait beaucoup à souffrir, tant de la part des idolâtres que des faux chrétiens et des mauvais ecclésiastiques : mais telle était l'ardeur de sa charité, qu'il désirait encore souffrir davantage. Le comble de ses vœux eût été de donner sa vie pour celui qui est mort pour nous. Rien n'est plus beau que ce qu'il dit des devoirs des pasteurs, dans une lettre à Cuthbert, archevêque de Cantorbéry (3). « Combattons, dit-il, pour » la cause du Seigneur, dans ces jours d'amertume et » d'affliction. Si c'est la volonté de Dieu, mourons pour » les saintes lois de nos Pères, afin que nous puissions » arriver avec eux à l'héritage éternel. Ne soyons point » des chiens muets, des sentinelles endormies et mercenaires qui fuient à la vue du loup ; soyons plutôt des » pasteurs attentifs et vigilans. Prêchons aux grands et aux » petits, aux riches et aux pauvres, aux personnes de » tout âge et de toute condition, à temps et à contre- » temps (4). » La même lettre de l'apôtre de l'Allemagne

---

(1) *Ep.* 26.

(2) *Ep.* 16, *p.* 75.

(3) *Ep.* 105.

(4) Serrarius publia, en 1605, un recueil des lettres de saint Boniface, mais de cent cinquante-deux lettres que contient ce recueil, il n'y en a que trente-neuf qui soient du Saint; les autres lui ont été adressées par des Papes, des évêques, des princes, etc. On voit par les épîtres de saint Boniface, qu'il ne se proposait en tout que la gloire de Dieu.

L'édition d'Etienne-Alexandre Würdtwein, évêque d'Héliopolis et suffragant de Worms, laquelle fut publiée en 1789 à Mayence, est bien meilleure que celle de Serrarius; elle contient 169 lettres, enrichies de notes précieuses de la main du savant éditeur.

D. Martenne et D. Durand ont publié, *Thesaur. Anecdot.*, t. IX, un

contient un très-beau passage sur le Saint-Siége : « Dans » notre synode, » dit-il, « nous avons résolu et confessé, que » nous conserverions, jusqu'à la fin de notre vie, la foi » catholique, ainsi que l'unité et la soumission envers » l'Eglise de Rome; que nous nous soumettrions à saint » Pierre et à son Vicaire; que nous convoquerions des sy- » nodes tous les ans; que nous nous adresserions à ce » siége (de Rome) pour obtenir les *palliums* d'évêques, » et que nous suivrions canoniquement en tout ce qui a » été prescrit par Pierre : afin que nous fussions comptés » au nombre de ses brebis. Nous avons tous accédé à » cette confession, nous l'avons signée et nous l'avons » adressée au corps de saint Pierre, du Prince des apô- » tres; et le clergé de Rome ainsi que l'évêque l'ont agréée

---

grand nombre de lettres du Saint, qui sont fort curieuses, et qui n'a- vaient jamais été imprimées. Ils ont donné aussi, *ibid.*, dix-neuf homé- lies du même auteur. Voici ce qui est dit dans la quatrième, de la néces- sité de la confession. « Si nous cachons nos péchés, Dieu les découvrira » publiquement malgré nous. Il vaut bien mieux les confesser à un hom- » me, que de s'exposer à être couvert de confusion à la vue de tous » les habitans du ciel, de la terre et de l'enfer, p. 195. » On trouve, dans le *Spicilège* de d'Achéry, t. IX, un recueil de canons que saint Boniface avait faits pour la conduite de son clergé. Il y a un sermon du même Saint *sur la rénonciation qui se fait au baptême*, dans le *Thesaurus anecdotorum novissimus*, que D. Bernard Pez publia à Ausbourg, en 1729, t. III, part. 2, col. 3.

Le style de saint Boniface est clair, grave et simple; ses pensées sont justes et solides. On remarque dans tous ses écrits beaucoup d'onction et un esprit vraiment apostolique. Toutes ses lettres sont en latin, quoi- que, selon les plus habiles antiquaires, la langue anglo-saxonne fût si semblable à celle de la plupart des peuples d'Allemagne, que les mis- sionnaires de ce pays n'avaient pas besoin d'interprètes pour se faire entendre.

Saint Boniface tint au moins huit conciles dans la Bavière, la Thu- ringe, l'Austrasie et la Neustrie. Voyez les *Concilia Germaniæ*, impri- més à Cologne, en 1759, par les soins des PP. Schannat et Hartzheim, Jésuites, t. I, sect. 8.

» et nous en ont félicités..... Nous avons ordonné que
» chaque année tout évêque visite son diocèse, confirme
» les fidèles, instruise le peuple, examine et défende
» tous les usages du paganisme et le scandale de l'ido-
» lâtrie. Nous avons prohibé aux serviteurs du Seigneur
» l'usage des vêtemens magnifiques et propres à amollir
» le corps et l'ame, comme aussi celui des armes. Nous
» avons imposé aux métropolitains l'obligation de sur-
» veiller, conformément aux préceptes canoniques, les
» mœurs et les fonctions pastorales des évêques placés sous
» eux;.... et à ceux-ci, lorsqu'il arriverait qu'ils ne fus-
» sent pas en état d'introduire telle ou telle amélioration
» dans leur diocèse, celle de soumettre la chose à l'ar-
» chevêque en synode, de la même manière que moi,
» lorsque je fus sacré, j'ai fait serment, vis-à-vis de l'E-
» glise de Rome; de faire toujours connaître fidèlement
» au Saint-Siége et au Vicaire de saint Pierre les prêtres
» et les fidèles que je verrais s'écarter des voies de Dieu,
» sans que je pusse les y ramener. C'est ainsi, il me
» semble, que tous les évêques, quand ils sont hors
» d'état de corriger les fidèles, en donneront connaissance
» au métropolitain et même à l'évêque de Rome, afin qu'ils
» ne se rendent pas coupables du sang des ames égarées. »
A la fin de la lettre Boniface s'élève avec force et sans crainte contre ceux qui s'emparent de l'héritage de l'Eglise; il dit, p. 201 : « Quand un laïc, Empereur ou Roi, ou tout
» autre employé civil, arrache par force un monastère des
» mains d'un évêque, d'un abbé ou d'une abbesse, et
» qu'il se met lui-même à diriger les moines et à tirer
» l'argent, qui a été acquis par le sang de Jésus-Christ,
» il appartient à ceux que les anciens Pères appelaient
» un voleur et un sacrilége, un assassin des pauvres et
» un loup infernal, qui entre par force dans le bercail
» de Jésus-Christ, et dont ils dirent qu'au tribunal de

» Jésus-Christ il sera chargé de la plus terrible malédic-
» tion, et que, s'ils méprisent le châtiment de l'Eglise,
» il faut les regarder comme des païens et des publicains,
» qui ne participeront ni dans cette vie ni dans l'autre
» à la communion de l'Eglise. » Le Saint, dans ses homélies, donnait d'excellentes instructions sur les vérités pratiques du christianisme; mais il revenait souvent sur la sainteté des engagemens contractés au baptême, et sur la nécessité d'y être fidèle.

Boniface profita de la permission que le Pape Zacharie lui avait donnée de se choisir un successeur. Ayant jeté les yeux sur saint Lulle, d'abord moine de Malmesbury, il le sacra archevêque de Mayence, en 754. Il lui laissa le soin d'achever l'église de Fulde, ainsi que celles qu'il avait commencées dans la Thuringe, et le conjura de s'appliquer de toutes ses forces à la conversion de ce qui restait encore d'idolâtres. En même temps il écrivit à Fulrad, abbé de Saint-Denis, pour le prier de faire agréer son choix au Roi Pepin. « Mes infirmités, ajoutait-il, m'avertissent que je n'ai plus guère de temps à vivre; engagez le prince à mettre sous sa protection mes disciples, qui sont presque tous étrangers. Les prêtres sont dispersés en divers lieux pour le service de l'Eglise; les religieux vivent dans un petit monastère, où ils s'emploient à l'instruction des enfans. Les premiers se trouvent sur les frontières des païens, dans un dénuement total des biens de la terre. Ils peuvent gagner leur nourriture; mais il ne leur est pas possible de se procurer des vêtemens, à moins qu'on ne les assiste. » Pepin lui accorda ce qu'il demandait. Le Pape Etienne II (1) confirma aussi la nomination

(1) Le Pape Etienne II vint en France, en 753, pour implorer la protection de Pepin contre Astolphe, Roi des Lombards, qui menaçait Rome même. Pepin le reçut au château de Pont-Yon, près de Langres,

de saint Lulle, qui devait aller prêcher l'Evangile aux peuples d'Allemagne qui n'avaient pas encore embrassé la foi.

Le Saint se voyant en liberté, continua de suivre la vocation qu'il avait reçue du Ciel, pour travailler à la conversion des infidèles. Il ne pouvait goûter aucun repos, tant qu'il y avait des ames qui ne connaissaient point encore Jésus-Christ; d'ailleurs il se sentait plus que jamais embrasé du désir de verser son sang pour la foi,

---

avec les plus grandes marques d'honneur, et il alla fort loin au-devant de lui. On lit dans quelques auteurs que l'ayant joint, il se prosterna en sa présence, et le suivit à pied sans vouloir lui permettre de descendre.

Etienne II passa l'hiver à l'abbaye de S. Denis, où il fut attaqué d'une maladie si dangereuse, que les médecins la jugèrent incurable. On regarda sa guérison comme un vrai miracle. Voici de quelle manière la chose est racontée.

Le Pape étant seul dans l'église du monastère où il était venu prier, eut la vision suivante : Saint Pierre, saint Paul et saint Denis lui apparurent. Le dernier, après lui avoir annoncé le rétablissement de sa santé, et l'avoir assuré qu'il retournerait heureusement à Rome, lui ordonna de consacrer dans l'église un autel à Dieu, sous l'invocation des deux apôtres qu'il voyait présens. « Je me levai, dit Etienne, plein » de force et de santé, et je me préparais à consacrer l'autel dans le » moment même. On crut que je rêvais, et l'on m'obligea, avant toutes » choses, de raconter ce qui m'était arrivé, tant au Roi qu'à ceux qui » étaient ordinairement avec moi. » Voyez la lettre de ce Pape, t. VI, *Conc.* p. 1648, *et ap. Hilduin in Areopageticis;* Anastase, p. 1628; Mabillon, *Act.* t. IV, p. 304; le P. Alexandre, *sæc.* 8, *art.* 6. Ce Souverain-Pontife étant loué pour sa piété et son immense charité envers les pauvres, ne peut être soupçonné d'avoir voulu en imposer. Il accorda de grands priviléges à l'abbaye de Saint-Denis, y consacra l'autel dont nous avons parlé, et y laissa son *pallium,* en mémoire du miracle qui s'était opéré en sa faveur. On l'appelle quelquefois Etienne III, parce qu'on avait élu avant lui un autre Pape qui avait aussi pris le nom d'Etienne; mais ce dernier mourut avant que d'avoir reçu la consécration épiscopale.

et il avait un pressentiment secret de la proximité de sa mort.

A peine eut-il mis ordre aux affaires de son église, qu'il descendit le Rhin avec quelques coopérateurs zélés et s'en alla prêcher l'évangile à des peuples barbares qui habitaient les côtes les plus reculées de la Frise. Il parcourut le pays, changea en églises les lieux destinés au culte des païens, et convertit un grand nombre d'hommes, de femmes et d'enfans, qui furent baptisés, et chargea son disciple Eoban de la conduite de l'évêché d'Utrecht.

La veille de la Pentecôte fut le jour qu'il marqua pour donner la confirmation aux néophytes. Comme il ne pouvait les renfermer tous dans une église, il se proposa de leur administrer ce sacrement en pleine campagne. Le lieu qu'il choisit était auprès de Dockum, et peu éloigné de la petite rivière de Burda qui séparait alors la Frise-Orientale de la Frise-Occidentale (1). Il y fit dresser des tentes, et s'y rendit au jour marqué; mais pendant qu'il y priait, en attendant les nouveaux chrétiens, les infidèles accoururent les armes à la main, et fondirent sur sa tente. Ses serviteurs se préparaient déjà à repousser les barbares; et s'ils ne le firent pas, ce fut parce que Boniface leur défendit d'opposer la force à la force, en leur disant qu'il soupirait depuis long-temps après le jour qui devait le réunir à Jésus-Christ; il les exhorta même à souffrir la mort avec joie puisqu'elle allait leur ouvrir les portes de la vie éternelle. Cependant les idolâtres tombent sur le Saint, et le massacrent, avec cinquante-deux autres chrétiens, le 5 Juin 755 (2). Après ce massacre,

---

(1) A six lieues de Leeuwaarden, au nord-est de West-Frise, dans la province actuelle de Frise.

(2) Les principaux compagnons du martyre de saint Boniface furent Eoban, évêque; Wintrung, Gautier et Adelhère, prêtres; Hamond,

les infidèles se mirent à piller la tente de Boniface ; mais au lieu de l'argent qu'ils y cherchaient, ils ne trouvèrent que des livres et des reliques, qu'ils dispersèrent çà et là, ou qu'ils cachèrent dans des marais et des fossés.

On retrouva depuis une partie de ces choses, entre autres trois volumes qui se gardent encore à l'abbaye de Fulde. En 1775 ils furent transportés de la sacristie de la cathédrale à la nouvelle bibliothèque publique de Fulde (1). Le premier de ces volumes est une copie des Evangiles, écrite de la propre main de saint Boniface. Ce volume est écrit sur parchemin, in-12, en caractères courans de Saxe (2). Le second est une harmonie du Nouveau-Testament, le plus ancien des manuscrits, relié en très-petit in-folio. Le troisième, qui est teint du sang du martyr, contient de petits traités de différens saints Pères, et des confessions de foi, formant un très-petit in-folio en parchemin, et peut avoir servi au Saint de catéchisme pour les païens (3).

Strichald et Bosa, diacres; Waccar, Gonderhar, Williker et Hadulphe, moines. Les autres étaient laïques.

(1) Voyez l'ouvrage périodique allemand *Le Catholique*, t. III, année 1822, p. 374.

(2) Des lettres en or qui se trouvent sur la dernière page, et qui sont d'une date plus récente, disent que ce volume est de la main même de saint Boniface.

(3) Ce volume est endommagé, dans la partie supérieure, par un grand coup de sabre, qui a fendu en trois parties l'un des couvercles de bois, et qui traversant toute la grande marge des 41 feuillets, a pénétré jusqu'à l'autre couvercle, ainsi que par d'autres coups encore. Sur le dernier feuillet, on invite à prier pour une certaine Ragyndrude, qui a fait copier le livre. *In honore Domini nostri Jesu Christi, ego Ragyndrudes ordinavi librum istum, quicunque legerit conjuro per Deum vivum ut pro me orare dignemini.* Schannat, dans sa *Diœcesis et hierarchia Fuldensis*, et dans ses *Vindemiis litterariis*, p. 223, présume que c'était la même que Radrudis, fille de Ratchisus ou Rachis, Roi des Lombards, laquelle entra en 750 au couvent de sainte Petronelle de Plombariola. S'il en est ainsi, il y a moyen de s'expliquer

Le corps de saint Boniface fut transporté successivement à Utrecht, à Mayence et à Fulde. Ce fut saint Lulle qui le déposa dans le monastère de Fulde, dont il a été regardé jusqu'ici comme le plus précieux ornement (1). Il s'y est opéré quantité de miracles de siècle en siècle, et les Bollandistes en ont donné l'histoire dans leurs *Actes des Saints* (2).

---

l'âge du manuscrit, et la manière dont il parvint à saint Boniface, attendu que vers ce temps saint Sturmius passa deux ans en Italie, où il étudia la règle de saint Benoît, afin d'organiser, d'après ce modèle, en 744, le couvent qui se forma à Fulde. — Ce livre étant ainsi dégradé par des coups de sabre, il est possible que saint Boniface s'en soit servi comme d'un bouclier, contre les païens. Voyez le journal allemand *Der Katholik, loc. cit.*, où l'on trouve en abrégé la description de ces manuscrits, par l'adjoint-bibliothécaire G. Hausmann à Fulde. Schannat les a passés en revue tous les trois au commencement du dix-huitième siècle, dans ses *Vindemiis litteriis,* p. 217, (Fuldæ et Lipsiæ, 1723), et dans sa *Diœcesis et hierarchia Fuldensis,* p. 64, sqq. Ce livre contient 1° la lettre du saint Pape Léon à l'évêque Flavien. Le Bollandiste Janning se trompe, quand il dit que cette lettre est de Paulin. V. Schannat, *vind. litt.* p. 223. 2° La lettre de saint Léon à Théodore, évêque de Fréjus. 3° La dissertation du saint évêque Cerealis, contre Maximin ou Maximien. 4° La lettre d'Agnellus à Arminius *de ratione fidei.* 5° Le petit livre du confesseur Fauste. 6° La confession de foi de saint Ambroise sur le Saint-Esprit. C'est à tort que Serrarius et d'autres lui donnent le titre de *Discours.* V. Schannat *loc. cit.* p. 124. 7° Témoignages tirés du Deuteronome, pour la Sainte-Trinité. 8° Trois confessions de foi et une explication du Symbole des catholiques. 9° Le traité de saint Ambroise *sur les avantages de la mort.* 10° Catalogue des pays et des villes où reposent les corps des saints apôtres et évangélistes. 11° Les deux livres des synonymes de l'évêque Isidore.

(1) Nous avons une bonne histoire de la dédicace de l'église de Fulde, et de la translation des reliques de saint Boniface, avec la vie de saint Eigil, qui, en 818, succéda à saint Sturmius, dans le gouvernement de l'abbaye de Fulde, et qui est nommé dans les calendriers sous le 17 Décembre. Ces pièces ont pour auteur Candide, moine de la même abbaye, lequel avait été témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

(2) Les Bollandistes ont intitulé cette histoire : *Acta Bonifaciana.*

Un vrai serviteur de Dieu ne respire que pour lui, et ne s'occupe que des moyens de procurer sa gloire ; il travaille et prie sans cesse pour le faire régner dans son ame. Il voudrait que tous les cœurs brûlassent d'amour pour lui, que toutes les langues chantassent continuellement ses louanges, que toutes les créatures, de concert avec les esprits bienheureux, n'eussent d'autre objet que d'accomplir sa volonté de la manière la plus parfaite. Point de danger qui l'effraie, point de difficulté qui l'arrête, quand il s'agit de s'employer à la conversion d'une seule ame. Le sacrifice de ses biens et de sa vie ne lui coûte rien ; il le ferait même mille fois, si cela lui était possible, pour empêcher que la Majesté divine ne fût outragée par un pécheur.

6 Juin.

S. NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG, FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Tiré de sa vie, écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple, et son successeur dans le gouvernement de l'ordre de Prémontré. Hélyot n'a fait qu'abréger cette vie dans son *Histoire des ordres religieux,* t. II, p. 164. Voyez Fleury, le P. Papebroch, t. I, *Junii,* p. 808, et les différens ouvrages du P. Charles-Louis Hugues, abbé d'Estival, en Lorraine, et évêque de Ptolémaïde *in partibus infidelium* (mort à Estival, en 1739). Voyez sur-tout la vie de saint Norbert, qu'il a donnée avec des notes curieuses, Luxembourg, 1704, in-4°, et ses lettres à l'abbé de Lorkot, en défense de cette vie, Nancy, 1705; ainsi que le t. II de ses *Annales ordinis Præmonstratensis,* imprimés à Nancy en 1736, in-fol. Voyez aussi *Joannis Caroli Diercxens, Antwerpia Christo nascens et crescens,* t. I, p. 99 sqq.

L'AN 1134.

Norbert naquit, en 1080, dans la petite ville de Santen, au duché de Clèves. Héribert, son père, comte de Gennep, était parent de l'Empereur; et Hadwige, sa mère, sortait de la maison de Lorraine; mais l'éclat qu'il tirait de sa famille était encore rehaussé par d'excellentes qualités d'esprit et de corps. Son application à l'étude perfectionna les heureuses dispositions que la nature lui avait données, et il fit tous ses exercices académiques avec un succès extraordinaire.

Il se laissa d'abord séduire par les charmes trompeurs du monde; et toutes ses pensées se bornaient à pouvoir vivre avec distinction et dans l'abondance. La réception de la tonsure cléricale ne lui donna point de nouveaux sentimens; et, quoiqu'il eût été pourvu du canonicat à Santen, et que même il eût été ordonné sous-diacre, il

n'en devint pas pour cela plus régulier. Son caractère, naturellement gai et enjoué, le rendait l'ame de toutes les parties de plaisir. Entraîné par un tourbillon d'amusemens qui se succédaient l'un à l'autre, il ne rentrait jamais en lui-même, et ne faisait aucune de ces réflexions sérieuses qui, seules, eussent pu dissiper le prestige qui l'enchantait. On le pressait inutilement de recevoir les ordres supérieurs ; une telle démarche l'eût obligé à un genre de vie qu'il redoutait. Sa conduite parut la même à la cour de l'Empereur Henri IV, dont il fut nommé aumônier. Il s'en fallait cependant beaucoup qu'il se trouvât parfaitement heureux. Un vide insupportable l'avertissait, malgré lui, que la vertu pouvait seule lui procurer la paix du cœur; mais il aimait ses chaînes, et il n'avait pas le courage de travailler à les rompre. C'en était fait de lui, si Dieu n'eût frappé un grand coup pour le réveiller de son assoupissement léthargique.

Un jour Norbert allait à cheval dans un village de Westphalie, nommé Fréten. L'amour du plaisir le conduisait en ce lieu; il n'avait avec lui qu'un domestique. Etant au milieu d'une belle prairie, il fut tout-à-coup assailli d'un violent orage, accompagné d'éclairs et de foudres. Comme il se trouvait à une grande distance de tout abri, l'inquiétude et la crainte s'emparèrent de lui; il prit la résolution de continuer sa route, et de courir à toute bride, pour arriver plus tôt; mais dans le moment, le tonnerre tomba aux pieds de son cheval avec un horrible fracas. L'animal effrayé renversa son cavalier, qui resta comme mort, sur la place, pendant près d'une heure. Lorsque Norbert fut revenu à lui-même, il s'écria dans l'amertume de son ame : « Seigneur, que voulez-vous que » je fasse? Une voix intérieure lui répondit : Fuyez le » mal et faites le bien; cherchez la paix, et tournez de » ce côté-là toute votre activité. » Un événement où il

entrait des circonstances si extraordinaires, fit sur lui l'impression la plus vive. Il forma sur-le-champ le projet d'expier sa vie passée par une sincère pénitence.

Au lieu de retourner à la cour, il se rendit à Santen, où était son canonicat; il y mena une vie de silence et de retraite, portant le cilice, et consacrant tout son temps à la prière et à la méditation. Sans cesse il détestait ses infidélités, et le malheur qu'il avait eu d'aimer un monde perfide dont les caresses sont suivies d'un si funeste retour. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, lorsqu'il se rappelait que Dieu, par miséricorde, l'avait épargné préférablement à tant d'autres, que la mort avait surpris au milieu de leurs désordres, et qui n'étaient sortis de ce monde que pour être précipités dans l'enfer. Le feu de l'amour divin qu'il avait allumé dans son cœur, s'enflammait de plus en plus par de nouveaux accroissemens de grâce. Une retraite qu'il fit dans le monastère de Saint-Sigebert, près de Cologne, mit le sceau à sa conversion. Conon, abbé de ce monastère, et depuis évêque de Ratisbonne, contribua beaucoup, par ses exhortations, à l'affermir dans ses pieux desseins. Norbert était alors dans la trentième année de son âge.

Deux ans après sa conversion, il se prépara à recevoir les saints ordres. Frédéric, archevêque de Cologne, l'ordonna diacre et prêtre en un même jour, persuadé qu'il pouvait, à cause de la ferveur du sujet, se dispenser de suivre les règles ordinaires. Norbert se revêtit d'une pauvre soutane faite de peaux d'agneaux, et prit une corde pour ceinture : par-là il déclarait publiquement au monde qu'il renonçait à toutes ses vanités. Lorsqu'il eut été ordonné, il revint au monastère de Saint-Sigebert. Il y fit, sous la conduite de l'abbé Conon, une retraite de quarante jours, pour se disposer à la cérémonie de sa première messe, qu'il célébra dans l'église de la collégiale

de Santen. Après l'évangile, il monta en chaire, et prêcha avec beaucoup de force sur la brièveté de la vie humaine, et sur l'impossibilité de trouver le vrai bonheur dans la possession de toutes les choses créées; il parla aussi, mais d'une manière indirecte, des désordres de ses confrères. Dans un chapitre qui se tint le lendemain, il s'expliqua plus clairement sur les abus qu'il n'avait fait qu'indiquer la veille. Il représenta si fortement aux chanoines l'obligation où ils étaient de changer de conduite, que plusieurs d'entre eux se convertirent sincèrement. Les autres, indignés que leurs déréglemens eussent été mis au jour, résolurent de s'en venger. Non contens de ne pas profiter des sages instructions de Norbert, ils le dépeignirent au légat du Pape comme un novateur et un hypocrite, qui cachait de pernicieux desseins, sous les apparences d'un zèle prétendu pour la réformation des mœurs. L'accusé, qui avait continuellement devant les yeux ses péchés passés, avoua qu'il était digne du dernier mépris, et de toutes sortes de mauvais traitemens. Il souffrit avec joie l'épreuve que la Providence lui avait envoyée; mais venant ensuite à réfléchir que sa réputation lui était nécessaire pour travailler à la gloire de Dieu, il se justifia de toutes les imputations dont on le chargeait, dans un concile auquel assista le légat, et qui se tint à Fritzlar, en 1118.

Embrasé d'un nouveau désir de ne vivre que pour Dieu, il se démit de tous ses bénéfices entre les mains de l'archevêque de Cologne, vendit son bien, et en distribua le prix aux pauvres, ne se réservant que dix marcs d'argent, une mule, et les ornemens dont il se servait à l'autel. Affranchi par-là de tous les liens qui auraient pu l'attacher à son pays, il vint à pied à St.-Gilles, en Languedoc, où était alors le Pape Gélase II. Il se prosterna devant le Souverain-Pontife, puis lui ayant fait une confession générale de sa vie, il le pria de lui donner l'absolution de tous

ses péchés, ainsi que de l'irrégularité dans laquelle il craignait d'être tombé pour avoir reçu le diaconat et la prêtrise, sans garder les interstices que les canons prescrivent; il s'offrit en même temps à faire telle pénitence qu'on voudrait lui imposer. Le Pape lui accorda plein pouvoir de prêcher l'évangile partout où il le jugerait à propos.

On était alors au milieu de l'hiver ; cela n'empêcha pas Norbert de commencer ses travaux apostoliques. On le voyait marcher nu-pieds dans la neige, et souffrir avec joie toutes les rigueurs du froid, tant était grand le désir qu'il avait de procurer la gloire de Dieu. Il observait un carême perpétuel, et ne mangeait que le soir tous les jours, excepté le Dimanche. Il fit des missions dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, l'Orléanais, et elles produisirent par-tout des fruits merveilleux. Jusqu'à son arrivée à Orléans, il n'avait eu d'autres compagnons que deux laïques. Un sous-diacre de cette ville se joignait à lui pour partager ses travaux. La mort lui enleva ses trois disciples à Valenciennes, en Hainaut, dans l'année 1119.

Etant dans cette ville, Burchard (1), évêque de Cambrai, qui autrefois l'avait connu à la cour de l'Empereur, vint lui faire une visite, et fut singulièrement édifié de son amour pour la pénitence, de son zèle et de son humilité. Hugues, chapelain du prélat, renonçant à toutes les espérances qu'il pouvait avoir dans le monde, résolut d'accompagner Norbert dans ses missions; il lui succéda depuis dans le gouvernement de son ordre. Le Saint, aidé

---

(1) Ce digne et zélé prélat bâtit et affermit beaucoup de couvens, comme il appert des *Miræi diplomat. Belg.*, t. I, p. 677, 681, 683, et t. II et III *passim*. Il mourut en 1131, le 3 Janvier; selon d'autres en 1133. Il paraît qu'il était devenu évêque de Cambrai par les instances de Norbert, qui avait refusé ce siége. Voyez *Acta SS. Bolland. vit. S. Norberti*, c. 12.

de ce compagnon, prêcha la pénitence dans le Hainaut, le Brabant et le pays de Liége. On courait en foule dans tous les lieux où il devait annoncer la parole de Dieu. Ses sermons, soutenus de l'exemple de sa vie, opérèrent un grand nombre de conversions. Les personnes divisées se réconcilièrent; les usuriers restituèrent le bien mal acquis, les pécheurs de toute espèce s'empressèrent de sortir de leurs désordres.

Le Pape Calixte II ayant succédé, en 1119, à Gélase II, tint un concile à Rheims peu de temps après son exaltation. Norbert l'alla trouver dans cette ville. Les prélats de l'assemblée admirèrent l'éloquence, la sagesse et la piété du serviteur de Dieu; mais ils furent si étonnés de la rigueur de sa pénitence, que plusieurs d'entre eux lui conseillèrent de se ménager davantage. Norbert ne crut pas devoir déférer aux avis qu'on lui donnait à cet égard; il ne diminua rien de ses austérités ordinaires. Il fut présenté au Pape par Barthélemi, évêque de Laon; et il obtint la confirmation de tous les pouvoirs et de tous les priviléges qu'il avait reçus de Pélage II.

Barthélemi, connaissant le mérite de Norbert, demanda au Pape la permission de le retenir dans son diocèse, pour qu'il mît la réforme parmi les chanoines réguliers de Saint-Martin de Laon. Calixte lui accorda sa demande; mais les chanoines ne voulurent point se soumettre à ce qu'on exigeait d'eux. L'évêque, pour donner de l'exercice au zèle du saint missionnaire, le pria de choisir dans son diocèse, un lieu où il pût bâtir un monastère. Norbert choisit une vallée déserte, nommée *Prémontré*, et située dans la forêt de Coucy. Il y trouva une petite chapelle dédiée à saint Jean, mais en si mauvais état, qu'elle n'offrait presque plus qu'un amas de ruines. Elle avait été abandonnée par les moines de Saint-Vincent de Laon, auxquels elle appartenait. Barthélemi acheta le lieu dont

nous parlons, et y fonda un monastère. Le Saint y mit treize de ses disciples venus du Brabant, et qui désiraient servir Dieu sous sa conduite. Il en vint d'autres, et la communauté fut bientôt composée de quarante personnes. Ils firent tous profession le jour de Noël de l'année 1121. Le nouvel ordre n'était qu'une réforme de chanoines réguliers. Ils menaient une vie fort austère, conformément à la règle de saint Augustin, et portaient un habit blanc, qui marquait qu'ils étaient destinés à faire sur la terre la fonction des anges, à chanter les louanges du Seigneur.

Entre les différentes fondations que fit le Saint, on doit principalement distinguer celle de Saint-Michel, d'Anvers. Cette ville ravagée par les Normands, puis restaurée et agrandie, et alors du diocèse de Cambrai, ne consistait qu'en une paroisse où régnaient les plus grands désordres, par la négligence de l'indigne pasteur dans les mains duquel elle était tombée. Un hérétique nommé Tankelin, et qui ne manquait pas d'esprit, profita de cette malheureuse circonstance pour dogmatiser à Anvers. Il avança publiquement qu'on devait rejeter l'institution du sacerdoce, et que l'Eucharistie et les autres sacremens n'étaient d'aucune utilité pour le salut. Il défendait aussi de payer la dîme aux ministres de l'autel. Lorsque ses partisans augmentèrent, il quitta ses lieux de refuge et vint prêcher en public. Devenant plus puissant de jour en jour, il se montra revêtu d'habits magnifiques, et s'entoura d'une garde qui veillait sur lui, l'épée à la main, quand il prêchait. Nous n'osons rapporter ici ses blasphêmes et ses honteuses obscénités. Il se fit des partisans qui s'accrurent jusqu'au nombre de trois mille, et par lesquels il était regardé comme un prophète. Ses erreurs se répandirent de proche en proche; les diocèses de Cambrai et d'Utrecht, ainsi que les pays voisins, en furent infectés. Il gagnait le peuple par des repas magnifiques, et en lui permet-

tant la plupart des abominations reprochées aux anciens gnostiques (1); mais il ne tarda pas à subir la peine que méritaient ses crimes. Il fut assassiné, en 1115, durant les troubles qu'il avait lui-même excités (2). Sa mort cependant ne rétablit point la tranquillité publique; ses sectateurs devinrent plus furieux que jamais, et tout le pays était plongé dans la désolation.

Dans ces conjonctures, les chanoines de l'église de Saint-Michel, fondée (comme on assure) vers l'année 1095 par Godefroi de Bouillon, eurent recours à Burchard, évêque de Cambrai, et implorèrent de lui conseil et assistance. L'évêque jugea, que le nouvel ordre de Prémontré, dans lequel on voyait déjà briller l'esprit de Dieu, serait propre à tirer les Anversois de leurs erreurs. Il leur conseilla de s'adresser à Norbert, pour voir renaître dans leur ville la religion et les mœurs. Hidolphe, prévôt du chapitre, alla trouver à

---

(1) Cette hérésie, qui se divisait en plusieurs branches et renfermait une foule d'erreurs, s'est signalée principalement par l'immoralité de ses adeptes. Voici comme s'exprime à ce sujet S. Epiphane : *Pudet me bona fide quæ apud illos turpissime perpetrantur, exponere, quemadmodum ait apostolus, quæ apud ipsos fiunt turpe est dicere.* Voyez *Epiphanii opera*, t. I, p. 82, edit. Dion. Petavii; ainsi que Pluquet, *Dictionn. des hérésies*, et Bergier, *Dict. de théol.*, au mot *gnostiques.*

(2) Tanchelin ou Tankelin, né dans le diocèse d'Utrecht, était un homme très-immoral. Diercxens, dans son ouvrage *Antverpia Christo nascens et crescens*, t. I, p. 91, dit : *Versabatur, ut plurimum in diocesi Ultrajectina, et in eâ cœpit venenum suum spargere; unde conjicere possumus, eum inde fuisse oriundum. Diœcesis Ultrajectina*, *hoc tempore* (1106) *protendebatur in Zelandiam et magnam Flandriæ partem. Erat laïcus miræ subtilitatis et multis desertis clericis in sermone auctior; unde et seductio ejus facilius successum habuit. Sed erat luxuriosus, superbus et seditiosus.* Le même auteur rapporte avec exactitude, depuis la page 91 jusqu'à 106, toutes les actions de Tankelin. Une pièce remarquable, c'est la lettre du clergé d'Utrecht à Frédéric, archevêque de Cologne, qui avait arrêté Tankelin avec deux de ses partisans, en 1112 : cette lettre contient le résumé de toutes ses erreurs.

cet effet saint Norbert, qui se rendit aussitôt à leur prière.

Norbert vint à Anvers en 1122. Secondé par ses disciples et quelques chanoines il commença à travailler dans la vigne du Seigneur. Ses paroles étaient plus douces que le miel, dit son biographe. Il annonçait la parole de Dieu, comme faisait saint Pierre en s'adressant aux juifs de Jérusalem. « Mes frères, disait-il, c'est par ignorance que » vous avez suivi le mensonge croyant suivre la vérité : » si quelqu'un vous eût offert cette dernière, vous l'au- » riez embrassée avec plus d'amour, dans l'intérêt de » votre salut, que vous n'avez été avides d'accepter les » erreurs qui vous mènent à votre perte. » Cette mission produisit les plus heureux fruits. En peu de temps les hérétiques furent convertis, et les abus furent réformés. La ville recouvra son premier lustre et sa première tranquillité. Le saint missionnaire ranima la dévotion des peuples pour l'auguste Sacrement de l'autel, et rétablit la fréquente communion, que l'hérésie avait interrompue. Il eut la joie, avant son départ, de voir partout fleurir la piété. C'est donc Norbert qui rétablit à Anvers, soit par lui-même, soit par ses religieux, la religion dont Amand y avait apporté le germe, qu'Eloi et Willibrord avaient propagée et que Tankelin avait voulu détruire (1).

Le prévôt Hidolphe et le chapitre voulant témoigner leur reconnaissance à Norbert, ils lui cédèrent leur église de Saint-Michel, en le priant d'y laisser de ses disciples pour les aider et pour propager son nouvel ordre. En 1124

---

(1) On lisait autrefois, près de l'abbaye de Saint-Michel, et sous l'image du Saint, l'inscription suivante :

Quod Amandus inchoarat,
Quod Eligius plantarat,
Willebrordus irrigarat,
Tanchelinus devastarat,
Norbertus restituit.

on signa l'acte par lequel les chanoines abandonnaient à Norbert et à son ordre de Prémontré ladite église, ainsi que le cimetière et quelques terres qui y touchaient, avec quatre prébendes et le droit de baptiser dans cette église à Pâques et à la Pentecôte, d'y administrer le Saint-Sacrement, d'y enterrer.

Ils lui accordèrent en outre plusieurs autres priviléges. Les chanoines disent dans cet acte qu'ils ont réduit leur nombre de douze à huit et qu'ils se sont retirés dans la nouvelle église de Notre-Dame. La même année l'évêque de Cambrai confirma la teneur dudit acte. Miræus dit (1), que c'est cet évêque qui a dédié l'église de Notre-Dame. Une ancienne inscription qui s'y rapporte fait présumer que le maître-autel était placé, suivant l'usage de ce temps, au milieu de l'église, vis-à-vis du chœur (2).

Norbert laissa à Anvers douze de ses disciples, qu'il plaça sous la direction du vénérable Waltman Van Holten (3). Cette abbaye d'Anvers en a créé par la suite trois autres, celle d'Averbode en 1128, celles de Tongerloo et de Middelbourg vers 1130.

Cependant son ordre prenait chaque jour de nouveaux accroissemens. On y comptait huit cents religieux, distribués dans dix maisons différentes. Du nombre de ceux qui l'embrassèrent, furent plusieurs personnes d'une naissance illustre. Le comte Godefroi, un des premiers seigneurs de l'empire, prit l'habit dans le monastère de Floreffe, près

---

(1) *Diplom. Belg.* t. I, p. 88.

(2) Undecies centum ductis et sex quater annis
Virginis a partu conciliante reum,
Burchardus præsul hæc Atria nec minus aram
Sacravit, medium quæ tenet ecclesiæ.

(3) Voyez sa notice, ci-dessus, tom. V, p. 177.

de Namur, et y vécut toujours depuis, avec beaucoup d'édification, en qualité de frère convers.

Quoique le nouvel institut eût été approuvé par les légats de Calixte II, Norbert jugea qu'il était nécessaire d'en obtenir une confirmation plus solennelle : il fit donc un voyage à Rome, en 1125. Le Pape Honorius II, qui avait succédé à Calixte II à la fin de l'année précédente, et qui protégeait les hommes recommandables par leurs talens et leurs vertus, le reçut avec toutes les démonstrations possibles de respect et d'affection. Il lui accorda ce qu'il lui demandait, et fit expédier, au mois de février suivant, la bulle confirmative de son ordre.

De retour à Prémontré, le serviteur de Dieu établit sa règle à Saint-Martin de Laon. Les chanoines, qui l'avaient rejetée six ou sept ans auparavant, demandèrent eux-mêmes la réforme. L'abbaye de Viviers, au diocèse de Soissons, suivit leur exemple.

Thibaut, seigneur français de la plus haute distinction, avait un grand désir d'entrer dans l'ordre du Saint; mais celui-ci l'en détourna, en lui représentant qu'il devait rester dans l'état où la Providence l'avait placé; qu'il se sanctifierait en remplissant ses obligations avec fidélité, et que par-là il ferait plus de bien dans le monde, qu'il n'en pourrait faire dans un monastère où Dieu ne voulait pas qu'il fût.

Mais Norbert n'était pas destiné à vivre toujours dans la solitude. Le comte de Champagne, qui se conduisait en tout par ses conseils, l'obligea de le suivre en Allemagne, où il allait conclure son mariage avec Mathilde, nièce de l'évêque de Ratisbonne.

Henri V étant mort en 1125, Lothaire II, duc de Saxe, fut élu Roi des Romains; mais il ne reçut la couronne impériale qu'en 1132. Elle lui fut donnée à Rome par Innocent II. Ce prince, qui montra toujours beaucoup de

zèle pour la religion, tenait une diète à Spire, lorsque Norbert et le comte de Champagne arrivèrent dans cette ville. Il lui vint des députés de Magdebourg, pour le prier de nommer un successeur à Roger, leur archevêque, qui était mort l'année précédente. On lui proposa deux sujets, qui ne furent point acceptés. Son choix tomba sur le saint abbé de Prémontré. Quoique les députés ne s'attendissent point à ce choix, ils en marquèrent une grande joie; il n'y eut que Norbert qui en témoigna de la douleur, et il fallut que le légat fît usage de son autorité pour obtenir son consentement. Ce légat était le cardinal Gérard, qui depuis fut Pape sous le nom de Luce II.

Norbert partit sans délai avec les députés de Magdebourg. Le clergé et les personnes les plus qualifiées de la ville vinrent à une grande distance au-devant de lui. Il suivit la procession vêtu pauvrement, et marchant nu-pieds. On le conduisit à l'église, puis au palais archiépiscopal. Son extérieur fit que le portier du palais ne le connut point, et qu'il ne le laissa entrer que quand on l'eut détrompé. « Mon frère, lui dit le Saint, vous me » connaissez mieux que ceux qui m'ont élevé à cette di- » gnité. »

Le nouvel archevêque ne diminua rien de ses austérités ordinaires; seulement son humilité parut plus admirable que dans le cloître. Ses discours et ses exemples rendirent efficaces les travaux qu'il entreprit pour la réforme de son diocèse. Sa fermeté lui fit recouvrer une partie des terres de son église, dont les laïques s'étaient emparés. Il n'eut pour ennemis que les pécheurs incorrigibles. Ceux-ci l'accablèrent d'injures; ils affectèrent un souverain mépris pour sa personne, et ils le traitèrent entre eux d'homme étranger, qui ne connaissait pas les mœurs du pays. Ils en vinrent à un tel excès de fureur, que quelques-uns attentèrent à sa vie. Un entre autres, qui se voyait forcé

de mettre fin à ses désordres, suborna un scélérat pour l'assassiner le Jeudi-saint, en feignant de vouloir se confesser à lui. Le Saint, au rapport de plusieurs auteurs, fut instruit par une révélation de ce qui se tramait contre lui, et ayant fait fouiller l'assassin, on le trouva saisi du poignard avec lequel il devait exécuter son horrible dessein. Un autre lui décocha une flèche : elle ne l'atteignit point; mais elle blessa une personne qui était auprès de lui. Le Saint ne perdit rien de sa tranquillité au milieu de tant d'épreuves; il disait sans la moindre émotion : « Doit-on s'étonner que le démon, après avoir traité si » indignement notre divin Chef, attaque aujourd'hui ses » membres? » Il pardonna à ceux qui avaient attenté à ses jours, se montrant sans cesse disposé à sacrifier sa vie pour la défense de la vérité et de la justice. Sa patience et son courage levèrent dans trois ans tous les obstacles qui s'opposaient à la réforme des abus; il entreprit ensuite la visite de son diocèse, et il la fit avec autant de facilité que de succès.

En recevant l'onction épiscopale, il avait laissé le gouvernement de son ordre à un de ses disciples, nommé Hugues, et dont nous avons parlé plus haut. Cela ne l'empêchait pas de veiller à la manutention de la discipline. Les progrès de cet institut devenaient chaque jour plus sensibles. Il se trouva dix-huit abbés au quatrième chapitre général.

Le Pape Honorius II étant mort, Innocent II fut élu canoniquement pour lui succéder, le 14 Février 1130; mais Pierre de Léon trouva le moyen de se faire déclarer Pape par les Romains, et par Roger, duc de Sicile. Il prit le nom d'Anaclet II : par-là l'Église se vit déchirée par un malheureux schisme. Innocent fut obligé de s'enfuir en France. Il y tint des conciles à Clermont, à Rheims et au Puy en Vélai. Saint Bernard et saint Nor-

bert mirent tout en œuvre pour remédier aux différens désordres que causait le schisme. Le second assista, pour ce dessein, au concile que le Pape convoqua à Rheims, en 1131.

Le saint prélat, dont la présence n'était plus nécessaire en France, retourna dans son diocèse. L'Empereur Lothaire voulut qu'il l'accompagnât en Italie. Ce prince, à la tête d'une armée, marcha vers Rome, en 1132, pour mettre Innocent en possession de l'église de Latran ; mais il comptait bien moins sur ses forces que sur la piété, le zèle et les prières du serviteur de Dieu. L'événement répondit parfaitement à ses espérances. Le parti de l'anti-Pape s'affaiblissant de jour en jour, l'Italie renonça enfin au schisme, et se soumit à Innocent II.

Norbert, dont les exhortations avaient été la principale cause de cet heureux changement, ne pensa plus qu'à retourner dans son diocèse. Il y fut attaqué de la maladie dont il mourut le 6 Juin 1134, après quatre mois de souffrances. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge, et la huitième de son épiscopat. Grégoire XIII le canonisa en 1582, et Urbain VIII fixa sa fête au 6 Juin, en 1643 (1). Son corps s'est gardé à Magdebourg tant que la religion catholique y a été suivie.

Les magistrats luthériens consentirent, à la prière de l'ordre de Prémontré et de plusieurs princes, que les reliques de saint Norbert fussent enlevées de leur ville ; l'Empereur Ferdinand II les fit transférer à Prague, en 1627. Elles y furent portées solennellement par quatorze abbés en mîtres, et déposées dans l'église du Mont-Sion. Tous les ordres de la ville assistèrent à la cérémonie (2).

(1) *Bullar. Rom.* t. V, p. 421.

(2) L'ordre de Prémontré ou des Norbertins est divisé, selon le P. Hélyot, en cinquante provinces. Il contient treize cents maisons d'hommes, et quatre cents de femmes. Il était fort austère dans son

Deux chanoines de l'abbaye de Saint-Michel avaient été invités à assister à cette translation, que l'on célèbre en quelques endroits le quatrième Dimanche après Pâques. A leur retour ils apportèrent des reliques considérables du saint corps de leur fondateur. On les reçut avec beaucoup de solennité à Anvers, comme on peut le voir dans Papebroch (1). Elles reposent probablement aujourd'hui dans l'une des églises paroissiales de cette ville.

Saint Norbert est ordinairement représenté avec un ciboire à la main. On le distingue par ce symbole, à cause de la dévotion extraordinaire qu'il avait pour le sacrement adorable de l'Eucharistie. Dans tous ses discours, il exhortait à l'usage fréquent de cette divine nourriture, l'expérience et la foi démontrant qu'il n'y a rien de plus dangereux dans la vie spirituelle, que de s'éloigner de la communion par négligence. Cet éloignement serait encore plus terrible, s'il avait le dégoût pour principe. Ce n'est pas qu'il ne soit souvent utile, et même quelquefois nécessaire de ne pas paraître à la Table sainte, afin d'em-

---

institution primitive. Ceux qui en embrassaient la règle ne portaient jamais de linge, pratiquaient une abstinence continuelle de la viande, et jeûnaient rigoureusement plusieurs mois de l'année. Saint Dominique, au rapport de Hubert *de Romanis*, son disciple, emprunta de cette règle la plupart des observances qu'il prescrivit à ses religieux.

L'ordre de Prémontré déchut insensiblement de sa première ferveur, et il s'y introduisit diverses mitigations : de là ces réformes approuvées par les Papes Grégoire IX et Eugène IV. Celle d'Espagne, qui fut confirmée par Grégoire XIII, est la plus rigoureuse de toutes.

Les Prémontrés se nommaient en Angleterre *chanoines blancs*, et ils avaient dans ce royaume trente-cinq maisons. Voyez Tanner, *Præf. Notit. Monast.* Par suite de la révolution, cet ordre ne possède plus que quelques maisons en Espagne, en Pologne, et dans les états d'Autriche, sur-tout en Bohème dont la capitale en renferme une des plus belles et des plus riches.

(1) *Acta S. Norberti*, p. 89 sqq. Apud Bolland.

ployer quelque temps à se mieux préparer. « Mais celui » qui en approche rarement, parce qu'il se trouve tiède » ou froid, ressemble à un homme qui dirait : Je ne » m'approche point du feu, parce que j'ai froid. Il res» semble encore à un homme qui dirait : Je n'ai point » recours au médecin, parce que je suis malade (1). »

L'Eucharistie nous fortifie dans notre faiblesse; elle est un remède souverain contre nos misères spirituelles, et une source de consolations dans cette vallée de larmes. Plus nous sentons notre indigence, plus nous sommes obligés de nous écrier souvent : *Si je touche seulement le bord de sa robe, je serai guéri* (2). Pourrait-on ne pas se rendre aux douces invitations du Sauveur? Pourrait-on ne pas obéir aux commandemens réitérés qu'il nous fait d'aller à lui, et mépriser les anathêmes dont il menace ceux qui ne répondront point à ses invitations (3)? Enfin pourrait-on être insensible à cet excès d'amour qui l'a porté à opérer tant de prodiges, pour se donner à nous de la manière la plus intime (4)? On n'aime point Jésus-Christ, lorsqu'on néglige de s'unir souvent à lui par le sacrement de son amour. Il faut se défier des artifices qu'emploie le démon pour éloigner de la réception de l'Eucharistie, que les Pères appellent avec raison une semence d'immortalité. Holoferne, voyant que la ville de Béthulie était imprenable, boucha les canaux qui y portaient de l'eau, bien persuadé que par ce stratagême il réduirait les assiégés; ainsi le démon cherche à priver une ame de la sainte Communion, afin que, lui ayant ôté sa force, il vienne

(1) Gerson, l. *de Præpar. Missæ.*
(2) Matt. IX.
(3) Joan. IV, 52, 54.
(4) Joan. VI, 57.

plus facilement à bout de s'en rendre le maître. Saint Ambroise applique à l'Eucharistie ces paroles du Psalmiste : *Ceux qui s'éloignent de vous, ô mon Dieu! ne manqueront pas de périr* (1).

Cette notice est augmentée d'après l'allemand.

S. PHILIPPE, UN DES SEPT PREMIERS DIACRES DE L'ÉGLISE.

Voyez les Actes des apôtres, et Tillemont, t. II.

Le nombre des fidèles s'étant considérablement augmenté par les premiers discours de saint Pierre, les apôtres choisirent sept hommes remplis de sagesse et de l'esprit de Dieu, sur lesquels ils puissent se décharger du soin des pauvres, afin de vaquer uniquement au ministère de la parole. On leur donna le nom de *diacres* ou de ministres. Saint Philippe occupe la seconde place dans le catalogue qu'en donne saint Luc (2). Il était à Césarée, en Palestine, selon saint Isidore de Péluse.

Les fonctions de diacre ne furent pas restreintes à ce qui paraît avoir été la cause primitive de leur institution. Ils distribuaient aussi les divins mystères aux fidèles, qui y participaient quelquefois après le souper, comme on le voit par la première épître de saint Paul aux Corinthiens (3). Mais cette manière de recevoir l'Eucharistie ne subsista pas long-temps ; les apôtres ordonnèrent qu'on

---

(1) S. Ambros. in Ps. CXVIII. *Domine, de hoc pane scriptum est*, etc.

(2) Act. VI, 5.

(3) 1, Cor. XI.

ne l'administrât plus qu'aux personnes qui seraient à jeun (1).

Les diacres furent ordonnés par l'imposition des mains, accompagnée de la prière (2). Saint Paul exigeait qu'ils eussent les mêmes dispositions que les prêtres et les évêques, et qu'on ne les admît au ministère qu'après les avoir éprouvés (3). Souvent ils distribuaient la coupe aux fidèles (4). L'Ecriture et les écrits des disciples des apôtres ne permettent pas de douter qu'ils n'eussent été institués pour assister les prêtres dans la consécration de l'Eucharistie, et il est probable que ce fut en conséquence d'un commandement exprès du Sauveur.

Saint Ignace, dans sa lettre aux Tralliens, appelle les diacres *ministres des mystères de Jésus-Christ* (5). Il ordonne aux Smyrnéens de *les respecter comme les ministres du Seigneur* (6). Dans ses autres lettres, il les associe toujours aux prêtres et aux évêques. Saint Cyprien les qualifie de *ministres de l'épiscopat et de l'Église* (7). Nous allons marquer ici leurs fonctions ordinaires. 1° Ils servaient le prêtre à l'autel pendant la consécration de l'Eucharistie : c'est ce que montrent les célèbres paroles de saint Laurent au Pape Sixte, lesquelles sont rapportées par saint Ambroise (8). 2° Ils administraient le baptême en l'absence du prêtre. 3° Ils annonçaient la parole de Dieu.

---

(1) Voyez saint Augustin, Tertullien, etc.

(2) Act. VI, 5.

(3) 1. Timoth. III, 8.

(4) Voyez les Constitutions apostoliques, l. 8, c. 13; saint Cyprien, l. *de lapsis*; l'auteur des *Questions sur l'ancien et le nouveau Testament*, c. 101, etc.

(5) N. 2, p. 62.

(6) N. 7, p. 37.

(7) Ep. 65, *ed. Pam.*

(8) L. 1, *Offic.* c. 41.

Saint Philippe excellait tellement dans la prédication de l'Evangile, qu'il mérita le surnom d'*Évangéliste*, par lequel il est distingué dans les Actes des apôtres (1). Après le martyre de saint Etienne et la dispersion des disciples du Sauveur, il porta les lumières de la foi dans Samarie. Le peuple de cette contrée écouta ses discours attentivement. Un grand nombre se convertirent à la vue des miracles éclatans qu'il opérait en confirmation de la doctrine qu'il prêchait. En effet, il guérissait les maladies les plus incurables, et chassait les démons des corps des possédés (2).

C'était dans ce temps-là que Simon, surnommé le *Magicien*, jouait un rôle dans Samarie. Il était né à Gitton, petite ville du pays. Avant l'arrivée de saint Philippe, il s'était acquis beaucoup de réputation, en séduisant le peuple par ses prestiges. *Tous les suivaient, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et disaient : Celui-ci est la grande vertu de Dieu* (3). Le démon se servait de lui pour opposer de prétendus prodiges aux miracles de Jésus-Christ, comme autrefois il s'était servi des magiciens de Pharaon pour empêcher l'effet des merveilles qu'opérait Moïse : mais Dieu, en permettant que la fidélité de ses serviteurs soit mise à une pareille épreuve, fournit les moyens de découvrir et de confondre l'imposture. Il accorda donc à saint Philippe le pouvoir de faire des miracles si éclatans, que le magicien en fut tout déconcerté et comme étourdi. Simon lui-même, voyant le peuple courir au Saint, demanda le baptême, et crut, ou du moins feignit de croire en Jésus-Christ. Lorsqu'il eut été baptisé, il s'attacha spécialement à Philippe, dans l'espérance qu'il

---

(1) Act. XXI, 8. Voyez Grotius, *ibid.*
(2) *Ibid.* VIII, 8.
(3) *Ibid.* 10.

recevrait le pouvoir de faire des miracles semblables à ceux qu'il avait vu opérer.

Les apôtres, ayant appris à Jérusalem ce qui s'était passé à Samarie, y envoyèrent saint Pierre et saint Jean pour imposer les mains aux nouveaux convertis, c'est-à-dire, pour leur conférer le sacrement de confirmation, qui ne pouvait être administré que par des évêques. Dans ces premiers temps du christianisme, la réception du sacrement de confirmation était ordinairement suivie de plusieurs dons extérieurs. Ce fut ce qui arriva pour lors aux Samaritains.

Simon, voyant les effets merveilleux que produisait l'imposition des mains faite par les apôtres, dit à ceux-ci, en leur offrant de l'argent : *Donnez-moi aussi ce pouvoir, que ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit.* Mais il lui fut répondu par saint Pierre : *Que votre argent périsse avec vous, vous qui avez cru que le don de Dieu pouvait s'acquérir avec de l'argent. Faites pénitence de cette méchanceté, et priez Dieu, afin que, s'il est possible, il vous pardonne cette pensée de votre cœur; car je vois que vous êtes rempli d'un fiel très-amer, et que vous êtes engagé dans les liens de l'iniquité* (1). Cette mauvaise disposition empêcha Simon de recevoir les dons du Saint-Esprit, ou du moins la grâce sanctifiante. Frappé cependant de la crainte des maux temporels, il dit à saint Pierre : *Priez vous-même le Seigneur pour moi, afin qu'il ne m'arrive rien de ce que vous m'avez dit.* Le crime de Simon a fait donner le nom de *simonie* au péché que commettent ceux qui vendent ou achètent les choses spirituelles pour un bien temporel, péché qui est tout à la fois contraire et à la loi naturelle, et à la loi de Dieu. Il est ordinairement désigné dans le droit canonique sous le nom d'*hé-*

(1) Act. VIII, 19, 20, 22, 23.

résie de Simon le Magicien. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de cet imposteur. On croit cependant que c'est de lui et de ses disciples qu'il faut entendre ce que disent saint Paul et saint Jude (1), et que c'est contre eux que saint Jacques prouve la nécessité des bonnes œuvres pour le salut (2). On croit encore qu'ils sont ces faux prophètes que saint Pierre (3) a peints avec des couleurs si capables d'inspirer la terreur (4).

---

(1) 2. Tim. III, 1, 2, 3, Jud. 4.

(2) Jac. II, 14.

(3) 2. Petr. II, 1, 2, 3, 13.

(4) Le sentiment le plus commun parmi les Pères est que la conversion de Simon fut un acte d'hypocrisie. Si cet imposteur, disent-ils, affecta de croire en Jésus-Christ, c'était par ambition et par des vues purement temporelles; c'était dans l'espérance de recevoir la puissance de communiquer les dons du Saint-Esprit, qu'il attribuait à la magie, mais à une sorte de magie supérieure.

Selon S. Epiphane, *hær.* 21, saint Irénée, l. 1, c. 20, Tertullien, *Præscr.* c. 33, Théodoret, *Hæret. fabul.* c. 1, 5, 9, et plusieurs autres Pères, Simon avança dans la suite différentes erreurs. Il prétendait être le Messie, et s'appelait *la puissance de Dieu*, qui était descendue sur la terre pour sauver les hommes, et pour rétablir l'ordre dans l'univers. Il assurait que cet ordre avait été troublé par les Anges, qui se disputaient la première place, et qui, gouvernant le monde, tenaient les hommes sous l'esclavage. Il ajoutait que pour s'en rendre plus facilement les maîtres, ils avaient inventé la loi des bonnes œuvres, et il enseignait que la foi seule suffisait pour le salut. A l'en croire, le monde avait été créé par les anges, qui ensuite s'étaient révoltés contre Dieu, et qui y avaient usurpé un pouvoir qui ne leur appartenait point. Cependant il ordonnait qu'on les honorât, et que par leur médiation on offrît des sacrifices au Père, non pas pour implorer leur secours, mais pour les appaiser, afin qu'ils ne déconcertassent pas nos desseins sur la terre, et qu'ils ne nous nuisissent pas après la mort. Ce culte superstitieux des Anges était une véritable idolâtrie; il a été condamné par saint Paul, *Coloss. II*, 18. Il continua long-temps dans la Phrygie et la Pisidie, au rapport de Théodoret, qui dit que de son temps il y avait encore quelques oratoires dédiés aux Anges par les sectateurs de Simon le Magicien. Voyez Théodoret, *Comm. in Coloss. II*,

Saint Philippe ressentit une grande douleur à la vue de l'hypocrisie de Simon le Magicien, et des obstacles que cet imposteur mettait aux progrès de l'Evangile ; mais il se rappelait en même temps les contradictions que Jésus-Christ lui-même avait éprouvées de la part des pécheurs impénitens, dans le dessein d'instruire ses disciples, et de leur enseigner la patience et la douceur. Après tout, si les entreprises des hommes apostoliques n'étaient point traversées, la facilité du succès leur ravirait une partie du mérite qu'ils peuvent acquérir.

On croit que saint Philippe était encore à Samarie, lorsqu'un Ange lui ordonna d'aller vers le midi, et de gagner le chemin qui conduisait de Jérusalem à la ville de Gaze. Il trouva sur ce chemin un eunuque, qui était le grand trésorier de Candace, Reine d'Ethiopie. Comme il professait la religion des juifs, il avait été visiter le temple de Jérusalem. Il était alors en route pour retourner dans son pays (1). Son amour pour les Livres saints était si grand,

---

p. 355. Le culte des Anges, dont nous parlons, fut condamné par le concile de Laodicée, *can.* 35, t. I, p. 468, *édit. Bevereg.* Voyez les commentaires de Basalmon, de Zonare et d'Aristène, *ibid.*

Simon rejetait l'ancien Testament, comme ayant été donné par les Anges, et disait qu'il était venu pour l'abolir. Ayant acheté à Tyr une prostituée d'une grande beauté, il l'appelait *son Hélène.* Il prétendait qu'elle était la première intelligence, et que c'était par elle que le Père avait créé les Anges. Souvent il se donnait lui-même pour le Saint-Esprit ; d'autres fois ce nom était pour Hélène. Il se faisait rendre les honneurs divins sous la figure de Jupiter, et à Hélène sous celle de Minerve. Il niait le libre arbitre, et portait aux abominations qui eurent depuis tant de cours parmi les gnostiques. Son système, où il y avait autant d'extravagance que d'impiété, était un composé de pièces mal assorties, qu'il avait empruntées de la religion des païens, des juifs, des chrétiens et des Samaritains Son unique but était de se montrer en tout le rival de Jésus-Christ. Quant au voyage qu'il fit à Rome, nous en parlerons dans la vie de saint Pierre.

(1) Les Ethiopiens habitaient la péninsule de Méroé, qui est à l'oc-

qu'il lisait dans son chariot le prophète Isaïe. Il en était alors à ce passage (1), où il est dit de Jésus-Christ : *Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a point ouvert la bouche non plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Le jugement porté contre lui* dans les jours *de son abaissement, a été aboli* par la gloire de sa résurrection. *Qui pourra expliquer sa génération*, ou la glorieuse résurrection de son humanité, qui sera comme une seconde naissance miraculeuse ? Saint Philippe donna à l'eunuque l'intelligence de ce passage, puis le baptisa, après l'avoir instruit parfaitement de la foi. L'eunuque s'en alla plein de joie dans son pays, et y publia la doctrine de Jésus-Christ, comme le dit saint Jérôme, d'après Eusèbe (2). Les Abyssiniens l'ont toujours regardé comme leur apôtre.

Quant à saint Philippe, il se trouva tout-à-coup transporté à Azot. Il y annonça Jésus-Christ, ainsi que dans toutes les villes où il passa, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Césarée, où il faisait ordinairement sa résidence. Ce fut dans sa maison que logea saint Paul, lorsqu'il vint dans cette ville en 58.

Il avait quatre filles vierges, qui toutes prophétisaient (3). Saint Jérôme dit qu'elles gardèrent leur virginité par vœu, ou du moins par dévotion (4). Le même Père ajoute que

---

cident, et qui confine à la partie basse de l'Egypte. Les femmes régnaient ordinairement dans ce pays, et plusieurs de leurs Reines portèrent le nom de *Candace*. Quelques auteurs prétendent, d'après Pline, l. 6, c. 29, et d'après Strabon, l. 17, que ce nom était commun à toutes les Reines de ce pays. Voyez D. Calmet.

(1) Is. LIII, 7. On lit ainsi dans les Septante.

(2) Saint Jérôme, *in Isa. LIII*, et *ep.* 103; Eusèbe, *Hist.* l. 2, saint Irénée, l. 3, c. 12.

(3) Act. XXI, 9.

(4) L. 1 *contra Jovin.* c. 24.

le don de prophétie dont elles furent douées, était la récompense de leur chasteté (1).

Il est probable que saint Philippe mourut à Césarée : on ne doit pas le confondre, comme l'ont fait quelques auteurs, avec saint Philippe, apôtre, qui mourut à Hiéraple.

S. GUDWALL, ÉVÊQUE DE SAINT-MALO.

Fin du sixième siècle.

Ce Saint était du pays de Galles. Il se consacra, dès son enfance, au service de Dieu, et devint dans la suite abbé d'un monastère situé dans la petite île de Plecit, auprès d'un roc voisin de la côte, et environné des eaux de la mer. On dit qu'il avait sous sa conduite cent quatre-vingt-huit moines, qui servaient Dieu dans une grande union et avec une ferveur angélique (2). Il passa dans le pays de Cornouailles, puis dans le Dévonshire, où il se construisit lui-même un hermitage. Son éminente vertu ne tarda pas à le faire connaître. Il lui vint un si grand nombre de disciples, que son hermitage fut bientôt changé en un monastère (3).

(1) *Ep.* 8, et *ep.* 78, c. 16.

(2) On lit dans ses actes, écrits par un moine de Gand, et publiés par Henschénius, que ce Saint fut évêque dans le pays de Galles, et qu'il se démit de l'épiscopat pour embrasser la vie monastique sur le roc : mais c'est une faute; saint Gudwall ne fut évêque que long-temps après, et on ne l'éleva à cette dignité que dans l'Armorique ou la Bretagne, aujourd'hui province de France.

(3) Alford se trompe en plaçant ce fait dans le quatrième siècle. Henschénius montre que saint Gudwall ne florissait que dans le septième siècle, ou tout au plus à la fin du sixième; mais le savant Jésuite se

Quelque temps après, il passa dans l'Armorique ou la Bretagne, et continua d'y vivre dans les veilles, les jeûnes et les différens exercices de la contemplation. Saint Malo le désigna pour lui succéder sur le siége épiscopal qu'il avait fondé à Aleth, et qui porte aujourd'hui son nom.

Saint Gudwall se conduisit dans l'épiscopat avec beaucoup de sainteté; il se démit ensuite à cause de son grand âge, et se retira à Guern, dans le diocèse dont il venait de quitter le gouvernement. Il permit à plusieurs moines de s'attacher à lui; mais il vivait dans une grotte séparée d'eux, et uniquement occupé à se préparer au passage de l'éternité. Il mourut le 6 Juin, à la fin du sixième siècle, ou au commencement du septième.

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent transportées dans le Gatinois; et l'on voit encore à Yevre-le-Châtel la châsse qui les renferma quelque temps; on les porta ensuite à Montreuil-sur-Mer, puis à Gand, où elles se gardent encore. Saint Gudwall a divers noms, selon les différens pays où il est honoré (1).

Voyez Henschénius, Le Large, Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 131.

---

trompe lui-même, en avançant que le Saint mourut dans le Dévonshire. En effet, saint Gudwall est le même que celui qui est nommé dans les calendriers de Bretagne, et qui y est honoré le 6 de Juin. Voyez le P. Le Large, chanoine régulier. *Hist. des Hom. illust. de Saint-Malo, et Hist. des Evêq. de Saint-Malo.*

(1) On l'appelle *saint Gurwall, saint Gudwal, saint Guidgal, saint Goual.*

S. CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON, ET PATRON DU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE.

L'AN 693 OU 696.

SAINT CLAUDE illustra par ses vertus la partie orientale de la Bourgogne, connue depuis sous le nom de Franche-Comté. Il vint au monde à Salins, vers l'an 603. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint le modèle et l'oracle du clergé de Besançon.

Après la mort de Gervais, archevêque de Besançon, arrivée en 685, il fut élu pour lui succéder; mais la crainte des obligations attachées à l'épiscopat, le porta à prendre la fuite, et à se cacher. On le découvrit, et on le força à se laisser sacrer. Il gouverna sept ans son église avec le zèle et la vigilance d'un véritable pasteur.

Ayant trouvé l'occasion qu'il cherchait depuis long-temps de se démettre de l'épiscopat, il se retira au monastère de Saint-Oyend, sur le Mont-Jou, et y prit l'habit; on l'obligea ensuite de le gouverner en qualité d'abbé. La sainteté de sa vie, et son zèle pour la perfection évangélique, lui firent donner les surnoms d'*Antoine* et de *Pacôme*. On comparaît ses moines à ceux de l'ancienne Egypte. Ils joignirent en effet au travail des mains, l'amour du silence, de la prière et de la lecture, avec les jeûnes, les veilles, l'obéissance, et la pratique de toutes les autres vertus monastiques.

La mort de saint Claude arriva en 693 ou 696, comme l'a prouvé l'auteur de la *dissertation sur l'ordre chronologique des premiers évêques de Besançon*, couronnée par l'académie de cette ville en 1779.

Son corps fut enterré dans l'église abbatiale du monas-

tère de Condate ou de Saint-Oyend. On le découvrit en 1243, et on le renferma dans une châsse d'argent. Il subsiste encore aujourd'hui sans la moindre marque de corruption. Le pélerinage qui se fait à la châsse de saint Claude est un des plus célèbres de la France. Trois fois le jour les fidèles peuvent baiser les pieds du Saint, qu'on expose nus à la vénération publique (1).

Nota. Le 19 Juin 1794, le corps de saint Claude fut brûlé par des impies. A pareil jour, l'an 1799, la ville de Saint-Claude fut entièrement consumée par les flammes : ce fut sans doute l'effet d'une permission divine, pour venger un si horrible sacrilége. En effet, l'incendie ayant commencé, on ne sait comment, en plein midi, le ciel étant serein et l'air calme, les habitans furent frappés d'un tel aveuglement, et d'une stupeur si extraordinaire, que, malgré la présence des secours, et l'heure favorable, loin d'employer les moyens d'éteindre le feu, chacun s'occupa de démeubler sa maison, la laissant dévorer par les flammes, de sorte qu'après un court espace de temps, le sol que couvrait une ville riche et florissante, n'offrait plus à la vue qu'un tas de décombres enflammés, et de cendres fumantes.

Henschénius a publié, avec des notes, une vie de saint Claude, composée dans le douzième siècle. Voyez encore les *Illustrationes Claudianæ* du P. Chifflet; Mabillon, *Act. Ben.;* Dunod, *Hist. de l'église de Besançon,* p. 65, etc.

---

(1) Voyez sur l'abbaye de Saint-Oyend ou de Saint-Claude, et sur la ville du même nom, où Benoît XIV a érigé un évêché, le premier tome des *Vies des Pères,* etc. p. 30, note *b*.

+ S. ALEXANDRE, ÉVÊQUE DE FIESOLI EN ITALIE, MARTYR,

Vers l'an 840.

Ce prélat succéda à Létus sur le siége épiscopal de Fiesoli, qui était sa ville natale. Il se distingua principalement, pendant son épiscopat, par sa courageuse défense des droits et des libertés de l'Église. Lorsqu'on lui enleva par violence les biens de son église, il se réfugia, dit-on, à Pavie, auprès d'Atharis, Roi des Lombards, dont il fut reçu avec beaucoup d'honneur, comme aussi de sa pieuse épouse Théodelinde, née princesse de Bavière, célèbre par sa sagesse, sa vertu et son attachement à la foi orthodoxe. Le Roi fit rendre justice au saint prélat, et le rétablit dans tous ses priviléges. Ses adversaires irrités tramèrent contre ses jours, et le précipitèrent en effet dans un torrent (1). Il y a à Fiesoli une église dédiée sous son invocation. Le martyrologe romain célèbre sa mémoire sous le 6 Juin.

Voyez Ughelli, *Italia sacra*, t. III, *in Episcopis Fesulanis*; et Daniel Papebroch, t. I, *Junii*, p. 749 sqq.

---

(1) On lit dans Ughelli : « Extinguitur Alexander in vorticibus, vitæ » mortalis naufragium passus, ut ad portum beatæ vitæ securius de» veheretur. »

7 Juin.

S. PAUL, ÉVÊQUE DE CONSTANTINOPLE, MARTYR.

Tiré de saint Athanase, *Ep. ad Solitar.* etc.; de Socrate, de Sozomène, etc, Voyez Tillemont, t. VII, p. 251, et le P. Baert, un des continuateurs de Bollandus, t. II, *Junii,* p. 13.

L'AN 350.

SAINT PAUL, né à Thessalonique, était diacre de l'église de Constantinople, en 340, lorsqu'Alexandre, évêque de cette ville, le désigna en mourant pour son successeur. Il fut élu conformément aux dernières volontés d'Alexandre, et placé sur le siége épiscopal. On se détermina d'autant plus facilement à cette élection, que Paul possédait dans un haut degré le talent de la parole, qu'il avait beaucoup de zèle pour la foi catholique, et qu'il était la terreur de la secte arienne.

Macédonius, qui aspirait à la même dignité, ne vit dans Paul qu'un concurrent odieux; il résolut donc de le perdre, et il se flattait d'autant plus de réussir, qu'il était soutenu par les hérétiques, qui formaient une faction puissante. La calomnie fut le moyen qu'il employa; mais les diverses accusations qu'il intenta contre le nouvel évêque, étant destituées de toute probabilité, il fut obligé de s'en désister. Il parut même se repentir, et il joua si bien le rôle d'un hypocrite, que peu de temps après Paul l'éleva au sacerdoce (1).

Cependant Eusèbe, un des principaux chefs des ariens, qui, contre la disposition des canons, avait été transféré

(1) Socrate, l. 2, c. 6; Sozomène, l. 3, c. 4; saint Athanase, *ad Solitar.* p. 813.

du siége de Béryte à celui de Nicomédie, ne cherchait qu'à se faire élire évêque de Constantinople, il renouvela donc les anciennes calomnies. Il avança, 1° que Paul avait vécu dans le désordre avant son sacre; 2° qu'il avait été élu sans le consentement des évêques d'Héraclée et de Nicomédie, les métropolitains dont le concours était absolument nécessaire; 3° que son élection s'était faite durant l'absence de l'Empereur Constance. Les deux premiers chefs d'accusation furent aisément réfutés; quant au troisième, on l'exagéra si fortement au prince, et on le lui représenta avec tant d'artifice, comme renfermant un mépris formel de la dignité impériale, que le Saint fut déposé dans une assemblée toute composée d'évêques ariens. L'ambitieux Eusèbe jouit du fruit de ses intrigues, et il se fit placer sur le siége de Constantinople en 340.

Paul, se voyant inutile à son troupeau, à cause du crédit des ariens, que l'Empereur Constance protégeait, se retira dans l'occident où Constant régnait. Il fut reçu avec de grandes marques de respect, et par le prince, et par saint Maximin de Trèves. Ayant séjourné quelque temps dans cette ville, il se rendit à Rome, où il trouva saint Athanase. Il assista au concile que le Pape Jules tint en 341. Les Pères de ce concile s'assemblèrent dans l'église où Viton avait coutume d'instruire le peuple, et dont par conséquent il était *le prêtre* (1). C'est ce Viton qui, avec Vincent et Osius, avait été légat de saint Sylvestre au concile de Nicée.

Dans le synode dont nous venons de parler, il fut décidé que saint Athanase, saint Paul et Marcel d'Ancyre seraient rétablis sur leurs siéges respectifs. Le Pape Jules, en vertu de l'autorité qu'il avait dans l'Eglise, les renvoya avec une lettre circulaire adressée aux évêques orien-

(1) Nous apprenons ceci de saint Athanase.

taux, laquelle ordonnait le rétablissement des trois prélats (1). Cette lettre nous a été conservée par saint Athanase (2). Jules désapprouvait la conduite des ariens, sur-tout en ce qu'ils avaient osé juger les évêques des principaux siéges que les apôtres avaient gouvernés, sans lui avoir préalablement écrit, comme cela se pratiquait ordinairement (3).

Saint Paul étant retourné à Constantinople, ne put recouvrer son siége qu'après la mort d'Eusèbe, qui arriva en 342. Autant son rétablissement fut agréable aux catholiques, autant il déplut aux ariens. Ces derniers, qui avaient à leur tête Théognis de Nicée et Théodore d'Héraclée, se choisirent Macédonius pour évêque. Cette démarche fut suivie d'une violente sédition. Toute la ville courut aux armes, et il y eut plusieurs personnes qui y perdirent la vie.

Constance, qui était pour lors à Antioche, entra en fureur quand il apprit cette nouvelle; il ordonna à Hermogène, général de ses troupes, qui allait dans la Thrace, de passer par Constantinople, et d'en chasser le saint évêque. Hermogène trouva la ville dans une étrange confusion, et les efforts qu'il fit pour exécuter la commission dont il était chargé, n'aboutirent qu'à augmenter le trou-

---

(1) *Et quoniam propter Sedis dignitatem omnium cura ad ipsum spectabat, suam quique ecclesiam restituit.* Sozom. l. 3, c. 8, edit. Vales. *Cùm Julio Romanæ urbis episcopo causam suam exposuissent, ille, quæ est Romanæ ecclesiæ prærogativa, liberioribus litteris eos communitos in Orientem remisit singulis sedem suam restituens.* Socrate, l. 2, c. 15.

(2) Ap. S. Athanase. *Apol. contra Arianos*, p. 141.

(3) *An ignoratis hanc esse consuetudinem, ut primùm nobis scribatur, et hinc quod justum est decernatur? Quæ accepimus à beato Petro apostolo, ea vobis significo; non scripturus tamen, quòd nota apud omnes ea existimem, nisi quæ gesta sunt, nos conturbássent.* Julius ap. Athanas. p. 153.

ble, et à lui faire perdre la vie. Cet outrage, fait à l'Empereur dans la personne d'un de ses officiers, l'engagea à venir lui-même à Constantinople, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver. Il se laissa fléchir par les prières du sénat qui sollicitait la grâce du peuple; mais il se vengea sur Paul en le bannissant. Il refusa cependant de confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il avait trempé dans la sédition.

On ne sait pas précisément le lieu où le Saint fut exilé; il paraît qu'il se retira de nouveau à Trèves. Nous le retrouvons à Constantinople en 344. Il y était venu avec des lettres de recommandation de l'Empereur d'Occident. Constance ne consentit à son rétablissement, que parce qu'il craignait de s'attirer sur les bras les armes de son frère.

La situation de Paul ne fut pas plus tranquille qu'auparavant. Les ariens, toujours en crédit, continuèrent de lui susciter mille traverses. Il attendait quelque secours du concile qui se tint à Sardique en 347; mais les choses ne changèrent pas pour cela de face. Les Eusébiens s'étant assemblés à Philippopolis, prononcèrent une sentence d'excommunication contre saint Paul et saint Athanase, le Pape Jules et plusieurs autres évêques qui, comme autant de colonnes, soutenaient la foi catholique. Les mauvais traitemens que souffraient les orthodoxes augmentèrent encore après la mort de Constant, arrivée en 350.

Constance n'ayant plus rien à craindre de son frère, se déclara plus hautement que jamais en faveur des hérétiques. Animé par leurs discours, il envoya d'Antioche, où il était alors, un ordre à Philippe, préfet du prétoire, pour chasser Paul de l'église et de la ville de Constantinople, et pour mettre Macédonius en sa place. Le préfet était vendu au parti des ariens; mais il n'osa user de violence, de crainte que le peuple, rempli d'affection pour son pasteur, ne se révoltât; il fit donc dire secrètement

à Paul de le venir trouver à un des bains de la ville où il l'attendait. Ce fut là le lieu qu'il choisit pour lui montrer l'ordre du prince. Le Saint se soumit sans la moindre résistance, malgré l'irrégularité de sa condamnation. Cependant le peuple, qui soupçonnait quelque mauvais dessein, s'était attroupé à la porte du bain. Philippe, pour éviter une sédition, fit passer le prélat par une porte qui était du côté opposé, et l'envoya sous bonne garde au palais, qui n'était pas éloigné.

Paul fut conduit à Thessalonique, sans toutefois qu'on lui fixât le lieu de son exil. Ainsi il eut d'abord la liberté de demeurer où il voulait : mais ses ennemis s'accusèrent bientôt de trop d'indulgence ; ils le firent charger de fers, et l'envoyèrent à Singare, en Mésopotamie ; de là, on le transporta à Emèse, dans la Syrie, puis à Cucuse, petite ville située dans les déserts du Mont-Taurus, sur les confins de la Cappadoce et de l'Arménie, et où l'air était fort malsain : là, il fut renfermé dans un noir cachot, et laissé dans un abandon général. Ses ennemis allèrent jusqu'à défendre qu'on lui donnât aucune nourriture. Six jours après, ayant trouvé qu'il vivait encore, ils eurent la barbarie de l'étrangler ; mais pour couvrir leur attentat, ils publièrent qu'il était mort de maladie. Son martyre arriva en 350 ou 351. Saint Athanase apprit toutes les circonstances que nous venons de rapporter, d'un officier arien, nommé Philagius, qui était sur les lieux lorsque saint Paul consomma son sacrifice (1).

Au reste, Philippe ne put échapper aux coups de la vengeance divine. Quelques années après, il fut dépouillé de ses dignités, ainsi que de ses biens, et condamné à l'exil.

Saint Paul ne vivant plus, les ariens restèrent maîtres

---

(1) S. Athanas. *ad Solitar.* t. I, p. 813, *et de fugâ suâ*, p. 703.

de l'église de Constantinople, et ils la retinrent jusqu'à l'an 379, que saint Grégoire de Nazianze fut élu évêque de cette ville.

On porta le corps du Saint à Ancyre, dans la Galatie. Théodose l'ayant fait transférer à Constantinople, en 381, il y fut enterré dans la grande église qui avait été bâtie par Macédonius, et qui, depuis ce temps-là ne fut plus connue que sous le nom de saint Paul (1).

Les reliques du saint évêque de Constantinople furent portées à Venise, en 1226, et elles s'y gardent respectueusement dans l'église de Saint-Laurent, qui appartenait à un monastère de Bénédictines (2).

L'Empereur Constance objectait aux catholiques la prospérité de son règne, comme une preuve qui attestait la justice et la vérité de la cause qu'il défendait. Il ne savait pas sans doute que les caresses du monde sont d'ordinaire, à l'égard des pécheurs impénitens, le plus redoutable de tous les jugemens de Dieu. La prospérité les aveugle sur leurs passions, et pour nous servir de la belle expression de Minutius Félix (3), « ils ressemblent à des victimes » que l'on a engraissées pour les égorger, et que l'on a » couronnées pour un sacrifice. »

C'est en ce sens qu'il faut entendre la menace que Dieu fait aux pécheurs en ces termes : *Epargnons l'impie, et il n'apprendra point la justice* (4). Sur quoi saint Bernard s'écrie : « O que cette miséricorde temporelle de Dieu est » bien plus terrible que tous les coups de sa colère ! Père » des miséricordes, ne me traitez pas avec cette indul» gence qui exclut des voies de la justice (5) ! » Est-il un

---

(1) Socrate, l. 5, c. 9; Sozomène, l. 7, c. 10; Photius *cod.* 257.

(2) Voyez le P. Baert, p. 24.

(3) *In Octav.*

(4) Is. XXVI, 10.

(5) *Serm.* 42, *in Cant.*

homme qui, quand il fait des fautes, aimât mieux être déshérité, que d'être corrigé par un père plein de tendresse? Il y a plus, c'est que le juste doit souffrir avec Jésus-Christ, s'il veut un jour régner avec lui. Celui qui jouit dans ce monde d'une prospérité continue, vogue au milieu des rochers et des écueils.

S. GODESCALC, PRINCE DES VANDALES OCCIDENTAUX, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

L'AN 1066.

Sous le règne de l'Empereur Henri-le-Salique, Gneus et Anatrog, l'un et l'autre idolâtres, et Uton, fils de Missiwoi, lequel croyait en Jésus-Christ sans pratiquer l'Evangile, étaient princes des Vinules, des Slaves et des Vandales; mais ils payaient un tribut annuel à l'Empereur. La crainte qu'ils avaient de s'attirer sur les bras les armes de Henri-le-Salique, de Canut-le-Grand, Roi de Danemarck, et de Bernard, duc de Saxe, contint long-temps ces barbares dans le devoir.

Uton s'étant rendu odieux par ses cruautés, un Saxon lui ôta la vie en le massacrant. Godescalc son fils, qu'un évêque de Gothie, nommé aussi Godescalc, avait fait élever en chrétien dans le monastère de Lumburg, apostasia et se joignit à Gneus et à Anatrog, pour venger la mort de son père sur les Saxons. Il harcela long-temps ces peuples, et fit diverses incursions dans leur pays; mais à la fin, il fut fait prisonnier par le duc Bernard, qui le retint plusieurs années en prison. Il recouvra pourtant la liberté; mais les domaines qu'il avait chez les Slaves étaient alors occupés par Ratibor, prince puissant. Il se retira

donc parmi les Danois, à la tête de ceux des Slaves qui étaient attachés à son parti.

Quelque temps après, il fut converti par un Saxon, qui le gagna entièrement à Jésus-Christ. Le Roi Canut ou Knut l'employa utilement dans les guerres qu'il fit aux Norwégiens; il voulut aussi qu'il fût de l'expédition d'Angleterre, et qu'il partît pour ce royaume avec Suénon, son neveu, qui depuis monta sur le trône.

Les exploits de Godescalc le rendirent si agréable au Roi de Danemarck, qu'il lui donna sa fille en mariage. Après la mort de Canut et de ses enfans, il quitta l'Angleterre, soumit tout le pays des Slaves, et força une partie des Saxons à le reconnaître pour maître, et à lui payer du tribut annuel.

Ses victoires effrayèrent tellement ses ennemis, qu'il régna plusieurs années en paix. Adam de Brême dit, en parlant de lui, qu'il fut le plus puissant de tous les princes qui eurent la souveraineté parmi les Slaves; mais il surpassa ses prédécesseurs en prudence et en courage; il les surpassa encore, après sa conversion, en piété et en zèle pour la gloire de Dieu. Il remplit ses états d'un grand nombre d'églises, et y fit venir des missionnaires qui portèrent le flambeau de la foi chez la plupart des peuples idolâtres qui étaient soumis à sa domination, comme les Wagires, les Obotrides, les Polabinges, les Linoges, les Warnabes, les Chissines et les Circipanes, qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à Mecklenbourg; il fonda aussi des monastères à Aldinbourg, à Lubeck, à Magdebourg, etc. Il honorait, comme son père, l'archevêque de Hambourg, et souvent il allait faire ses dévotions dans l'église métropolitaine de cette ville.

Entre les missionnaires qui travaillèrent avec le plus de succès à exécuter les projets du vertueux prince, Helmold

donne la première place à Jean, né en Ecosse, qu'Albert, archevêque de Hambourg, envoya prêcher l'évangile aux Mecklenbourgeois. Il parcourut tous les états de Godescalc, et baptisa un grand nombre d'idolâtres. Souvent Godescalc expliquait au peuple, en langue sclavone, les discours et les instructions des prédicateurs.

Tant que l'Empereur Henri II régna, les Slaves, les Bohêmes et les Hongrois n'osèrent remuer : mais les barbares profitèrent de la jeunesse de son fils, qui lui succéda à l'âge de huit ans ; ils prirent les armes, et se révoltèrent en plusieurs endroits.

Bernard, duc de Saxe, qui régnait depuis quarante ans, mourut peu de temps après l'Empereur Henri II. Ses deux fils Ordulphe et Herman partagèrent entre eux ses états. Le premier, qui prit le titre de duc de Saxe, était bien inférieur à son père en courage et en capacité pour le métier de la guerre.

Cinq ans après, les Slaves ou Vandales, qui habitaient vers le pays que nous appelons aujourd'hui la Wagrie et le duché de Mecklenbourg, se révoltèrent à cause de leur attachement opiniâtre au paganisme. Leur révolte commença par la mort de Godescalc, le Machabée des chrétiens ; ils le massacrèrent dans la ville de Lenzin, le 7 Juin 1066. Ils saisirent en même temps le prêtre Ebbon, qu'ils poignardèrent sur un autel où ils l'avaient étendu.

Tous les historiens du Nord s'accordent à dire que Godescalc et Ebbon furent mis à mort par un effet de la haine que les barbares avaient pour la religion chrétienne. Les Chartreux de Bruxelles les ont placés l'un et l'autre parmi les martyrs que l'Eglise honore en ce jour, dans leurs additions au martyrologe d'Usuard.

Henschénius (1) ne doute point que Godescalc et ses

(1) T. II, *Junii*, p. 40.

compagnons n'aient été autrefois honorés dans plusieurs églises du Nord, dont les calendriers, les titres et les monumens ont été détruits ou perdus par une suite du changement de religion (1).

* Voyez Adam de Brême, l. 3, c. 21; Krantzius, *Vandaliæ*, l. 2, c. 46; Helmold et les autres historiens du Nord. Voyez aussi Henschénius, t. II, *Junii*, p. 40.

S. ROBERT, ABBÉ DE NEW-MINSTER, EN ANGLETERRE.

L'AN 1159.

Saint Robert naquit dans le comté d'Yorck. Il se montra, dès son enfance, ennemi de tous les amusemens du premier âge. Il n'avait de goût que pour les occupations sérieuses, pour la prière et la lecture des livres de piété.

Ses études finies, il fut ordonné prêtre, et chargé du gouvernement d'une paroisse dans son diocèse. Quelque temps après, il se démit de sa cure, et alla prendre l'habit chez les Bénédictins de Notre-Dame d'Yorck.

Il se joignit à Richard, prieur de cette maison, et à douze autres religieux, qui désiraient observer leur règle, selon son austérité primitive. Tous ces fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le monastère avec la permission de leur abbé; mais il leur en coûta des peines incroyables pour exécuter leur projet. Enfin le pieux Turstan, archevêque d'Yorck, leur ayant donné la vallée de Scheldale, avec le bourg de Sutton, ils y fondèrent, en 1123, avec des travaux infinis, la célèbre abbaye *des Fontaines*, qui fut ainsi nommée, à cause des sources qui étaient en ce lieu.

---

(1) Voyez les notes des Bollandistes sur la vie de saint Norbert, etc. et M. Jos. Assémani, sur saint Adalbert de Magdebourg.

Les Cisterciens s'étaient depuis peu introduits en Angleterre, et ils avaient une maison à Rievalle. Nos fervens religieux, trouvant dans cet ordre le genre de vie qu'ils désiraient mener, prièrent saint Bernard de recevoir le monastère des Fontaines. Ce qu'ils demandaient leur fut accordé.

On voit, par les lettres de saint Bernard, que cette nouvelle pépinière de Saints tendait à la perfection avec une ardeur extraordinaire. Dès son commencement, elle fut, pour tout l'ordre de Cîteaux, un modèle de mortification, de ferveur dans le chant des psaumes, et les autres exercices de piété, d'amour pour le travail, de zèle pour les austérités de la pénitence. Aucun murmure ne venait troubler la paix dont ces moines jouissaient. Il régnait parmi eux une sainte émulation, à qui l'emporterait en charité et en humilité. Jamais ils ne se permettaient de repos qu'ils ne fussent entièrement épuisés de fatigues. Quelques légumes et quelques racines faisaient toute leur nourriture, encore n'en mangeaient-ils point suffisamment pour appaiser toute leur faim. Robert se distinguait au-dessus des frères par sa piété; tous avaient les yeux fixés sur lui, et le prenaient pour modèle dans chacune de leurs actions.

Ranulphe de Merley, baron de Morpeth, visita le monastère des Fontaines cinq ans après sa fondation. Il fut si touché de la vie édifiante de ceux qui l'habitaient, qu'il demanda à l'abbé Richard un certain nombre de ses religieux; les ayant obtenus, il fit bâtir pour eux, en 1137, le monastère de New-Minster, près de Morpeth, dans le comté de Northumberland. Robert en fut le premier abbé.

Le Saint, se voyant constitué en dignité, se crut plus que jamais obligé de donner l'exemple à ses frères. La place qu'il occupait semblait ajouter une nouvelle force et un nouveau degré de perfection à ses vertus. On ne peut exprimer jusqu'où allait son amour pour la prière. Sans

cesse il recommandait à Dieu les ames de ceux dont il était chargé ; nuit et jour, il demandait avec larmes leur sanctification. Il fut favorisé du don de prophétie et de celui des miracles. Il fonda un monastère à Pipinelle ou Rivebelle, dans le comté de Northampton. Une amitié également sainte et étroite l'unit toute sa vie avec saint Bernard et saint Godéric. Ce dernier était un hermite qui demeurait en Angleterre. Il avait peu de connaissance des lettres humaines ; mais il était fort versé dans les voies intérieures de la perfection.

Saint Robert mourut le 7 Juin 1159. Divers miracles attestèrent aux hommes sa sainteté, et la gloire dont il jouissait auprès de Dieu. Il est nommé dans le martyrologe romain.

Voyez Dugdale, *Monast. Ang.* t. I, p. 743 ; D. Le Nain, *Hist. de Cit.* t. II, p. 397 ; les Annal. de Cîteaux, et les Bollandistes, t. II, *Junii.*

S. MÉRIADEC, ÉVÊQUE DE VANNES.

L'AN 1302.

Tandis que ce Saint resta dans le monde, il employa ses revenus, qui étaient considérables, en des œuvres de charité. A la fin, il se dépouilla de la propriété de tous ses biens, principalement en faveur des pauvres, et alla mener la vie d'un reclus, dans un désert voisin du château de Pontivi, au diocèse de Vannes. Le vicomte de Rohan avait pour lui une vénération singulière, et il lui faisait de fréquentes visites.

L'évêque de Vannes étant mort, les chanoines et le peuple de cette ville le demandèrent pour pasteur, ce qu'ils

n'obtinrent qu'après beaucoup de résistance de la part du Saint. La dignite épiscopale ajouta un nouveau lustre à la charité de Mériadec envers les pauvres. Il semblait qu'il n'eût été sacré que pour être le père et le consolateur de tous les malheureux. Il portait un rude cilice sous ses habits, et il n'avait qu'une espèce de sac pour se couvrir, lorsqu'il prenait un peu de repos.

L'ancien bréviaire de Tréguier met sa mort en 1302; il a un office, sous le 7 Juin, dans ceux de Nantes, de Vannes, etc. Il est patron de la chapelle du château de Pontivi, et de plusieurs églises de Bretagne.

Voyez Henschénius, t. II, *Junii*, p. 36, et D. Lobineau, *Vies des Saints de Bretagne*, p. 242.

╤ S. VALENTIN ET S. CANDIDE, ÉVÊQUES.

On ignore à quelles églises ces deux saints évêques ont été attachés, ou s'ils n'étaient qu'évêques régionnaires; mais toutefois il est certain qu'ils n'ont point occupé le siége de Tongres ou de Maestricht, lieu de leur sépulture (1).

Le 22 Avril 1623 on ouvrit et on visita avec autorisation légitime et en présence du prévôt, du doyen, des chanoines de l'église de S. Servais, et autres personnes considérables, le vieux tombeau de pierre qui se trouvait derrière l'autel de S. Pierre dans le caveau de cette église, et on y trouva une boîte de plomb divisée en quatre compartimens, couverts chacun d'une plaque de plomb

---

(1) Voyez Ghesquière, *Acta SS. Belgii selecta*, tom. I, p. 437, 438 et 439; *it. ibid.* p. 175 et 177. Voyez aussi ci-dessus tom. VII, p. 11 et 12, *not.* 1.

sur laquelle on lisait respectivement : *S. Sandidus episcopus.* — *S. Gondulphus episcopus.* — *S. Valentinus episcopus.* — *S. Monulfus episcopus.* Dans chacune de ces cases se trouvaient les ossemens d'un évêque, excepté dans celle de Valentin, où l'on en trouva bien moins ; mais elle renfermait un drap plein de cendres, et une plaque de plomb avec cette inscription en anciens caractères : *Cineres S. Servatii.* Auprès des ossemens se trouvait quelques morceaux de drap presque entièrement réduits en poussière, dont probablement les ossemens avaient été enveloppés ou couverts. Il y avait entre autres un morceau de drap écarlate de la longueur d'un corps humain, que les examinateurs trouvèrent bon de transférer à la chambre des reliques, avec les machoires des quatre évêques, que l'on voulait plus tard exposer à la vénération publique dans des châsses plus convenables. Après mûre réflexion et après avoir tout bien examiné le prévôt et le doyen réunis en chapitre résolurent de laisser le tombeau ainsi que la boîte ouverts pendant quelque temps, afin que chacun pût venir les voir, en même-temps que les pièces justificatives et les sceaux des évêques, trouvés dans la boîte et datées de l'an 1039. Ce qui ayant été exécuté, les plus notables de la ville, tant ecclésiastiques que laïques, vinrent honorer et visiter les dites reliques.

Voyez Chapeauville, *Gesta Pont. Tungr. etc.* tom. I, p. 24, et Ghesquière, *Acta SS., Belgii selecta,* tom. II, p. 200-203.

╤ LA VÉN. ANNE DE S. BARTHÉLÉMI.

L'AN 1626.

La vénérable Anne de S. Barthélemi, née en Espagne dans le royaume de Vieille-Castille, était toute jeune encore lorsqu'elle prit le voile dans le couvent de S. Joseph d'Avila. Elle fut une des premières à embrasser la réforme, ayant eu occasion de connaître de bonne heure Ste. Thérèse. C'était une sainte fille qui, par les vues de la foi, s'était élevée au-dessus de toutes les considérations humaines. Elle s'était détachée, du fond du cœur, de tout ce qui n'était pas Dieu, ou qui n'y avait pas du moins un rapport prochain. Occupée de la contemplation, elle ne négligea rien de ce qui pouvait former en elle une image des vertus de la sainte Fondatrice, qui disait d'elle : « J'ai » le nom de Sainte, mais Anne en possède les œuvres. » Singulièrement attachée à sainte Thérèse par la grande analogie qu'il y avait entre elles, elle la vit mourir entre ses bras en 1582, et reçut son dernier soupir.

Peu de temps après, notre vénérable vierge, appelée en France avec Anne de Jésus par le cardinal de Bérulle (1), fut élue supérieure du nouveau couvent de Pontoise et ensuite de celui de Paris. A la demande des archiducs Albert et Isabelle, elle fonda en 1611 les Carmélites d'Anvers, et mourut dans cette dernière ville le 7 Juin 1626, à l'âge de 76 ans, dans sa soixante-septième année de profession. Sa vertu ne tarda pas à être couronnée, après sa mort, par plus de cent miracles, qui furent approuvés par Jean Malderus, évêque d'Anvers. Le Saint-Siége en

(1) Voyez ci-dessus, t. III, p. 349.

fit aussi vérifier plusieurs par l'évêque de Gand, et le procès-verbal en fut envoyé à Rome : des copies authentiques avec d'autres pièces s'en trouvent dans les archives de l'archevêché de Malines. Elle avait par ordre de ses supérieurs, écrit elle-même sa vie, qui fut imprimée à Anvers en 1646, et réimprimée à Bruxelles en 1708, in-8°.

Voyez Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. I, p. 64; et sa vie publiée en espagnol par Henriquez.

---

8 Juin.

S. MÉDARD, ÉVÊQUE DE NOYON.

Tiré de sa vie, écrite en vers et en prose par Fortunat de Poitiers, et de saint Grégoire de Tours, l. *de Glor. Conf.* c. 95, *et Hist. Franc.* Voyez aussi une vie du Saint, compilée par un moine de Saint-Médard de Soissons, vers l'an 892, laquelle a été publiée par d'Achéri, *Spicil.* t. VIII, et par les Bollandistes. Il faut se souvenir que cette pièce n'est pas d'une grande autorité. Nous avons encore une autre vie de saint Médard, par Radbod II, évêque de Noyon et de Tournai, qui mourut en 1082, *ap. Bolland.* t. II, *Junii.* Voyez encore le P. Le Cointe, *Annal. Franc.* et le *Gallia Christ. nova*, t. IX, p. 979.

L'AN 545.

Saint Médard, un des plus illustres prélats de l'église de France dans le sixième siècle, naquit, vers l'an 457, à Salency, en Picardie. Nectard, son père, sortait d'une maison noble parmi les Francs, et paraissait à la cour avec distinction. Protogie, sa mère, descendait d'une ancienne famille romaine qui s'était établie dans les Gaules. Elle avait apporté de grands biens à son mari, et sur-tout la terre de Salency, située à une demi-lieue de Noyon (1).

---

(1) On attribue à saint Médard l'institution de la fête de la Rose. Ce

C'était une femme d'une rare piété, qui, par ses exemples et ses leçons, forma son fils de bonne heure à la

---

bon évêque avait imaginé de donner tous les ans à celle des filles de sa terre de Salency qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt-cinq livres, et une couronne ou chapeau de rose. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être *Rosière*. On voit encore au-dessus de l'autel de la chapelle de saint Médard, située à une des extrémités du village de Salency, un tableau où ce Saint prélat est représenté en habits pontificaux, et mettant une couronne de rose sur la tête de sa sœur, qui est coiffée en cheveux et à genoux.

Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. Saint Médard, frappé de cet avantage, perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpens, dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres, et des frais accessoires de la cérémonie de la rose.

Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la *Rosière* ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parens, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles; la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille, serait un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession du droit de choisir la *Rosière* entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, aient le temps d'examiner ce choix, et de le contredire s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialite la plus sévère; ce n'est que d'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 Juin, jour de la fête de saint Médard, vers les deux heures après-midi, la *Rosière*, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottans en grosses boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille, et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, auxquelles douze garçons du village donnent la main, se rend au château de Salency au son de divers instrumens. Le seigneur, ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instrumens, et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les vêpres sur un prie-dieu placé au milieu du chœur.

Vêpres finies, le clergé sort processionnellement avec le peuple, pour

vertu. Nectard qui, après Dieu, lui devait sa conversion au christianisme, la seconda de toutes ses forces, et ne contribua pas peu à rendre efficaces les soins qu'elle prenait de l'éducation du jeune Médard.

Le Saint montra, dès son enfance, une tendre compassion pour les pauvres. Nous allons en rapporter un exemple. Ayant vu à Salency un mendiant aveugle qui était presque nu, il lui donna son habit; et comme on lui demandait ce qu'il en avait fait, il répondit qu'il avait été si touché à la vue de la misère et de la nudité de l'aveugle, qui était membre de Jésus-Christ, qu'il n'avait pu lui refuser une partie de ses vêtemens. Lorsqu'il eut été chargé de veiller à la garde des troupeaux de son père,

---

aller à la chapelle de saint Médard : c'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de rose qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu, et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction, et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la *Rosière* qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *Rosière*, ainsi couronnée, est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum*, et une antienne à saint Médard.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitans de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe (1).

Cette note est extraite d'une lettre insérée dans l'*Année littéraire*, an 1766, nº 19.

(1) Vers l'an 1778, une personne fonda à Thourinnes-lez-Beauvechain, village situé à deux lieues de Louvain, une somme de cent florins de Brabant, pour être distribuée annuellement, comme à Salency, à la fille la plus vertueuse. Ce prix fut adjugé pour la première fois en 1778, le jour de saint Martin, patron de la susdite paroisse. Voyez Feller, *Journal hist. et litt.*, Déc. 1778, p. 610.

Note de la prés. édit.

comme cela se pratiquait autrefois en France, où les enfans de famille ne rougissaient pas d'imiter les anciens Hébreux, il se privait souvent de son dîner pour le distribuer à ceux qui se trouvaient dans le besoin. La pratique du jeûne faisait ses délices, dans un âge où l'on sait à peine ce que c'est que de réprimer ses désirs. Ces vertus se trouvaient jointes en lui à l'esprit de prière et de retraite, à une grande innocence, et à une parfaite pureté de corps et de cœur.

Lorsqu'il fut capable de s'appliquer à des études sérieuses, on l'envoya à Vermand (1), capitale de la province, puis à Tournai, où l'on dit que le Roi Childéric I tenait sa cour. L'éclat des grandeurs humaines n'eut pour lui aucuns charmes; il n'avait que du dégoût pour toutes les choses où Dieu ne se trouvait pas.

Ses parens, charmés des heureuses dispositions qu'il montrait pour la vertu, le rappelèrent à Vermand, et prièrent l'évêque de l'instruire dans la science des divines Ecritures. Le disciple étonna son maître par la rapidité de ses progrès, mais sur-tout par sa ferveur et son assiduité à la prière; par sa componction, qui lui fournissait une source continuelle de larmes dans ses exercices de piété; par la ponctualité et la promptitude de son obéissance; par la rigueur et la continuité de ses mortifications; par son humilité extraordinaire, qui le portait à cacher tout ce qui aurait pu lui faire honneur. C'était par une suite de cette humilité que le Saint ne voyait en lui que lâcheté et imperfection, et qu'il se plaignait avec amertume de ce qu'on ne lui permettait pas de faire pénitence.

Ayant été ordonné prêtre à l'âge de trente-trois ans, il devint un des plus beaux ornemens du clergé. Il prêchait l'évangile au peuple avec une onction qui touchait les cœurs

(1) En latin *Augusta Verumanduorum*.

les plus endurcis. Ses discours tiraient encore une nouvelle force de ses exemples. Il donnait à la contemplation et à la prière tout le temps qu'il pouvait dérober aux fonctions du ministère. Ses jeûnes étaient continuels et rigoureux. Il portait si loin la douceur et l'humilité, qu'il était parfaitement mort à sa volonté et à ses passions. Toujours maître de lui-même, il conservait une égalité d'ame qui ne se démentait jamais. Supérieur à l'ivresse de la joie, il savait aussi se préserver de l'abattement dans toutes les vicissitudes des choses humaines. Il était doux, patient et tranquille dans l'adversité; humble, affable et bienfaisant dans la prospérité.

Alomer, évêque du pays, étant mort en 530, les suffrages de ceux qui étaient chargés de lui donner un successeur se réunirent en faveur de Médard. Il fut sacré par saint Remi, qui avait baptisé Clovis en 496, et qui était alors fort âgé.

La dignité épiscopale ne lui fit rien diminuer de ses austérités; il y ajouta les travaux qu'entraîne la sollicitude pastorale. Lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, il ne s'en crut pas moins obligé à redoubler de ferveur dans tous ses exercices.

Son zèle ne put se renfermer dans l'enceinte de son diocèse, quoiqu'il y eût beaucoup à travailler. Il volait par-tout où il s'agissait de procurer la gloire de Dieu, et d'extirper les restes de l'idolâtrie. Les calomnies et les persécutions étaient pour lui un sujet de joie, et il en triomphait par son silence, sa douceur et sa patience. Il eut la douleur de voir son diocèse en proie aux ravages des Huns et des Vandales; mais cette épreuve devint pour lui une occasion de mérites par les vertus héroïques qu'il y pratiqua. Toujours il fut le consolateur et le père des affligés.

Comme la fureur des guerres avait réduit la ville de Ver-

mand à l'état le plus déplorable, et qu'elle se trouvait exposée aux incursions des barbares, le Saint transporta son siége à Noyon, qui était une place forte. Depuis ce temps-là, l'ancienne capitale, qui autrefois avait été si florissante, ne s'est plus relevé de ses ruines; il n'en reste plus aujourd'hui qu'une abbaye, qui porte toujours le nom de Vermand. La ville de Saint-Quentin, qui n'en est pas éloignée, est présentement capitale de cette partie de la Picardie, que nous appelons le Vermandois.

Les autres provinces de France envièrent à celle du Vermandois le bonheur de posséder un si saint pasteur, et désirèrent ardemment de partager au moins sa sollicitude; c'est ce qui fit que le clergé et le peuple de Tournai le demandèrent pour évêque après la mort de saint Eleuthère. Ils furent en cela secondés par le Roi Clotaire I, fils de Clovis-le-Grand. Saint Remi, qui était leur métropolitain, entra aussi dans leurs vues, dont le motif lui paraissait très-pur. Voyant d'ailleurs qu'il en résulterait beaucoup de bien pour la propagation de l'Evangile, et que le Pape donnait son approbation, il engagea Médard à gouverner ces deux diocèses, qui, depuis ce temps-là, restèrent unis, et eurent un même évêque pendant l'espace de cinq cents ans.

Il y avait une partie du diocèse de Tournai qui était encore plongée dans les ténèbres du paganisme. Médard visita tous les endroits où il se trouvait des idolâtres, pour les arracher à la superstition et aux déréglemens qui en sont la suite. Les obstacles qu'il rencontra, et le danger qu'il courut plusieurs fois de perdre la vie, ne firent qu'enflammer son zèle. Ses travaux et ses miracles produisirent tant d'effet, que les rayons de l'Evangile dissipèrent les nuages de l'erreur dans toute l'étendue de ses deux diocèses.

Parmi les peuples dont la conversion lui coûta beaucoup de peines, étaient les anciens habitans de la Flan-

dre, qui l'emportaient en férocité et en barbarie sur toutes les nations des Gaules et sur les Francs. Ils connaissaient peu les sciences et les arts par lesquels les Romains avaient civilisé l'Occident, quoique après tout, la plupart des peuples civilisés par les Romains fussent encore barbares à bien des égards, si l'on examine le temps où ils ne faisaient point profession du christianisme. Il n'y avait que la morale de l'Evangile qui pût corriger les cœurs, éclairer les esprits, et causer cette révolution qui rend les hommes doux, humbles, patiens, charitables, et fidèles à pratiquer ce que prescrit la raison d'accord avec la religion. Ce ne fut qu'avec des peines infinies que le saint évêque vint à bout de réformer les mœurs des peuples dont nous parlons, de leur inspirer l'amour des maximes évangéliques, et de les porter à ce degré de perfection où ils donnèrent à l'Eglise les exemples les plus édifians.

Après la conversion de la Flandre, saint Médard retourna à Noyon, où la Reine Radegonde reçut de ses mains le voile de religieuse, avec le consentement de Clotaire, son mari, et fut élevée à la dignité de diaconesse; il tomba ensuite dans la maladie dont il mourut. Le Roi Clotaire, qui l'avait toujours honoré comme un grand serviteur de Dieu, se rendit à Noyon pour lui faire une visite, et pour recevoir sa bénédiction. Le Saint ne survécut pas de beaucoup au départ du prince, il était fort avancé en âge lorsqu'il alla recevoir dans le ciel la récompense de ses travaux. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 545. Il fut universellement regretté, et tous les Français le pleurèrent comme s'ils eussent perdu leur protecteur et leur père. On l'enterra dans la cathédrale de Noyon.

Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau furent si frappans, que le Roi Clotaire voulut qu'on transférât ses reliques à Soissons, où il faisait sa principale résidence (1).

(1) Clotaire était un prince rempli d'excellentes qualités; mais il ter-

On les apporta dans une châsse couverte d'étoffes précieuses, enrichie de diamans, et ornée de plaques d'or. Le Roi, ses enfans, et les personnes les plus qualifiées de la cour, assistèrent à la cérémonie. On vit Clotaire lui-même porter de temps en temps la châsse sur ses épaules. Le corps du Saint fut déposé au village de Crouy, près de Soissons, du côté de l'orient, et on y éleva un oratoire de bois, en attendant que l'église de l'abbaye, que l'on bâtissait dans la ville, fût en état de le recevoir : mais cette abbaye ne fut achevée que sous Sigebert, fils de Clotaire : elle devint très-célèbre dans la suite, et les Papes l'appellent quelquefois la principale de toutes celles que les Bénédictins avaient en France.

Fortunat et saint Grégoire de Tours, qui vivaient dans le même siècle, rapportent que de leur temps la fête du saint évêque de Noyon se célébrait en France avec beaucoup de solennité. Il y a une petite portion de ses reliques dans l'église paroissiale qui porte son nom à Paris.

Les saints pasteurs étaient continuellement unis à Dieu. Non contens de lui payer publiquement le tribut de leurs hommages, ils avaient encore coutume de rentrer de temps en temps en eux-mêmes, et de s'éloigner du commerce des hommes pour converser plus librement avec lui. Ils savaient que Jésus-Christ se retirait souvent dans les déserts et sur les montagnes, et qu'il y passait les nuits en

---

nit la gloire de ses belles actions par la cruauté et l'ambition qu'il fit paraître dans sa jeunesse. Il fut d'abord Roi de Soissons. Son frère Clodomir étant mort en 524, il obtint une partie du royaume d'Orléans. Après la mort de Thierri, arrivée en 544, il ajouta l'Austrasie à ses états, et après celle de Childebert, qui arriva en 558, il devint Roi de Paris, et réunit en sa personne toute la monarchie française. Il s'efforça d'expier les crimes de sa jeunesse par des œuvres de pénitence, et par une grande fidélité à suivre les conseils de saint Médard. Ce prince mourut à Compiègne en 561.

prières. Les lieux solitaires et éloignés du tumulte ne contribuent pas peu à inspirer le recueillement ; l'ame y a bien plus de facilité pour s'élever au-dessus des choses terrestres. Séparés des créatures, seuls avec Dieu seul, nous sommes beaucoup plus en état de parler au Seigneur, de l'entretenir de nos misères, et de lui exposer les besoins du prochain.

Sans cet amour et cette pratique de la retraite, un pasteur ne pourra réussir ni à se sanctifier, ni à sanctifier son troupeau. Il n'abandonne pas ceux qui lui sont confiés, quand il les quitte quelquefois pour aller les recommander à Dieu. Peut-il les servir d'une manière plus utile, qu'en tâchant d'attirer sur eux les bénédictions célestes, qu'en se nourrissant par la méditation des vérités saintes, afin de pouvoir ensuite leur donner de sa plénitude ? S'il négligeait de se recueillir, il courrait risque de se perdre avec son troupeau. Il est dit des apôtres qu'ils alliaient la prière et la retraite avec l'exercice du ministère.

Il n'existe pas, en effet, pour un chrétien et sur-tout pour un pasteur de l'Église, de moyen plus efficace pour nourrir son zèle et s'encourager à accomplir ses devoirs avec fidélité, que la pratique constante de la prière et de la méditation religieuse. Ce sont ces pieux exercices qui ont donné aux hommes apostoliques de tous les siècles la force de supporter toutes sortes d'adversités et de dangers, auxquels ils étaient continuellement exposés.

Il ne faut donc pas s'étonner, en lisant les vies des Saints, de la fermeté qu'ils ont montrée dans la confession de leur foi ; puisqu'ils n'avaient d'autre but que la gloire de Dieu et le salut de leurs ames ; et ils auraient enduré toutes les tortures plutôt que de s'écarter de ces principes.

S. GILDARD, ou GODARD, ÉVÊQUE DE ROUEN.

Sixième siècle.

QUELQUES auteurs ont avancé que ce Saint était frère de saint Médard, qu'il avait été sacré évêque, et qu'il était mort le même jour; mais ce sentiment n'est appuyé sur aucune preuve, et doit être rejeté comme une fable. Voici à quoi se réduit ce que l'on sait de saint Godard.

Il assista au premier concile d'Orléans, en 511, sacra saint Lô, évêque de Coutances, et mourut après avoir gouverné son diocèse avec beaucoup de zèle pendant l'espace de quinze ans. Il fut enterré à Rouen, dans une église de la Sainte-Vierge, qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Godard. On transféra son corps à Saint-Médard de Soissons, durant les incursions des Normands, et l'on prétend qu'il y est encore à présent.

Voyez le P. Pommeraye, *Hist. des archevêques de Rouen;* Baillet, sous le 8 Juin, et le *Gallia Christ. nova,* t. XI, p. 10.

S. MAXIMIN, PREMIER ÉVÊQUE D'AIX.

LAZARE, dont l'épiscopat est du commencement du cinquième siècle, et qui se fit connaître par son zèle à démasquer les artifices de Célestin, disciple de Pélage, est le premier évêque qu'on sache sûrement avoir gouverné l'église d'Aix. Cela n'empêche pas que l'on ne doive regarder saint Maximin pour son fondateur. Quelques modernes mettent sa mission, mais sans preuves, avant la fin du premier siècle, prétendant qu'il était un des disciples du Sauveur. Saint Sidoine ou Chélidoine fut proba-

blement son successeur. La tradition populaire du pays porte qu'il est le même que l'aveugle de naissance guéri par Jésus-Christ.

Les reliques de ces Saints, ainsi que celles de plusieurs autres, se montrent à Saint-Maximin, petite ville située à six lieues d'Aix. Le monastère qui portait le nom du Saint, et qui a donné son nom à la ville, suivait anciennement la règle de saint Benoît, et était dépendant de celui de Saint-Victor, de Marseille. Charles II, Roi de Sicile et comte de Provence, le donna en 1295 aux Frères-Prêcheurs. Ce prince fit rebâtir l'église, qu'on peut regarder comme un des plus beaux monumens du treizième siècle. L'ordre d'architecture est le même que celui des églises d'Italie, bâties dans ce temps-là. Le trésor, qui est précieux, et digne de la vénération des fidèles, offre d'autres preuves de la pieuse libéralité de Charles II et de ses successeurs. Il n'y a qu'une paroisse dans la ville, et un religieux du couvent en est curé. Il reçoit les pouvoirs de l'archevêque d'Aix, et exerce ses fonctions dans l'église de son ordre.

Voyez le P. Papon, *Hist. gén. de Provence*, t. I, et le *Gallia Christ.* t. I, p. 299, etc.

S. CLOU, ÉVÊQUE DE METZ.

L'AN 696.

Saint Clou (1) était fils de saint Arnoul, qui, après avoir été premier ministre de Clotaire II, renonça au monde, et fut fait depuis évêque de Metz. Il avait un frère nommé Anségise. Ils furent l'un et l'autre élevés sous les yeux de

(1) En latin *Clodulphus*, *Flondulphus*, *Hodulphus*.

leur père, et firent paraître beaucoup d'inclination pour la vertu. Saint Clou se distingua par ses progrès dans les sciences sacrées et profanes; il étonnait ses maîtres, et donnait de l'émulation à ceux qui étudiaient avec lui. Il parut avec éclat à la cour des Rois d'Austrasie, et posséda les premières places sous Dagobert I et Sigebert II. Jamais il n'employa la considération dont il jouissait, que pour la gloire et le bonheur de l'état (1).

Quelque temps après, il laissa son frère Anségise à la cour des Rois de la terre, et choisit pour lui un état où il fut moins exposé à la séduction du monde. L'expérience lui avait appris combien il est difficile aux ames, même les plus vertueuses, de vivre pour Dieu au sein des grandeurs humaines, et de ne pas le perdre de vue dans leurs actions.

Saint Arnoul avait quitté l'épiscopat pour passer le reste de sa vie dans le repos, et se mieux préparer à la mort. Le second de ses successeurs étant mort, le peuple et le clergé de Metz demandèrent unanimement saint Clou pour évêque. Le Saint mit tout en œuvre pour faire tomber l'é-

---

(1) Pepin de Landen et saint Arnoul gouvernèrent conjointement sous les Rois Clotaire II et Dagobert I, avec les titres de *ducs d'Austrasie* ou de *maires du palais*.

Clovis II succéda, en 638, à Dagobert I, son père, dans les royaumes de Neustrie et de Bourgogne; et en 656, à Sigebert III, son frère, dans celui d'Austrasie. Ce dernier prince, qui mourut en cette année, ne laissa qu'un fils en bas âge, nommé Dagobert. Grimoald, fils de Pepin de Landen, et maire du palais, fit raser Dagobert, et le fit conduire en Irlande, où il vécut long-temps ignoré. Le but de Grimoald était de frayer à Childebert, son propre fils, le chemin au trône; mais Clovis II détrôna l'usurpateur après sept mois de règne. Il ne jouit pas lui-même long-temps de sa souveraineté; il mourut au mois de Novembre 656, laissant la monarchie à Clotaire III, son fils aîné.

Anségise épousa Begga, fille de Pepin de Landen. De ce mariage sortit Pepin de Héristal, maire du palais, et père de Charles-Martel.

piscopat à un autre sujet; mais on ne voulut point l'écouter, et le Roi lui ordonna d'acquiescer à son élection, qui venait du Ciel même.

Dès qu'il eut été sacré, il ne s'occupa plus que de l'accomplissement des devoirs de son état : il commença par faire une visite générale de son diocèse, afin de corriger les abus, et de rétablir par-tout le bon ordre. Son amour pour les pauvres était si tendre, qu'il se privait, pour les assister, des choses les plus nécessaires à la vie. En méditant aux pieds de la croix, il nourrissait son ame du pain de vie, et acquérait cet esprit de ferveur et d'onction qui donne tant de force à la prédication de la parole de Dieu. Plein de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, et de tendresse pour son troupeau, il travaillait avec une ardeur infatigable à la sanctification des ames confiées à ses soins. Il mourut en 696, après avoir gouverné l'église de Metz quarante ans. Il était dans la quatre-vingt-onzième année de son âge. On lit son nom en ce jour dans le martyrologe romain. Son corps fut transporté chez les Bénédictins de Lay, près de Nancy, le 11 Décembre 959. Il est pourtant resté quelque partie de ses reliques dans l'église qui porte son nom à Metz.

Voyez sa vie authentique, que le P. Henschénius a publiée avec des notes, t. II, *Junii*, p. 126.

S. GUILLAUME, ARCHEVÊQUE D'YORCK.

L'AN 1154.

Saint Guillaume était fils du comte Herbert, et d'Emme, sœur du Roi Etienne. Il connut, dès ses premières années, qu'il n'y a de véritable grandeur que dans la pratique de l'humilité et des autres vertus chrétiennes. Il re-

nonça donc au monde de bonne heure, pour s'attacher uniquement au service de Dieu. Ses richesses furent employées au soulagement des pauvres.

Ayant été élevé aux saints ordres, il se crut obligé de tendre à la perfection avec une nouvelle ferveur. Il fut fait trésorier de l'église métropolitaine d'Yorck, sous le pieux et savant archevêque Turstan.

Ce prélat ayant donné sa démission, et s'étant retiré chez les Clunistes de Pontefract, pour se préparer à la mort, Guillaume fut élu archevêque par la plus grande partie des chanoines, et sacré à Winchester, au mois de Septembre de l'année 1144 (1). L'archidiacre Osbert, homme brouillon et intrigant, désapprouva tout ce qui s'était fait, et employa tant de manœuvres à Rome, que le Pape, prévenu, donna l'exclusion au Saint, et plaça sur le siége d'Yorck Henri Murdach, moine des Fontaines, de l'ordre de Cîteaux. Le Pape qui siégeait alors était Eugène III; il n'écouta point Guillaume, qui était venu à Rome pour lui demander le *pallium*, et pour défendre moins sa cause que celle des personnes qui l'avaient élu. Comme le Saint avait toujours regardé l'épiscopat avec frayeur, il parut plus grand dans la manière dont il supporta le refus qu'il essuyait de la part d'Eugène, qu'il n'aurait pu paraître dans les dignités les plus éminentes.

De retour en Angleterre, il se retira auprès de Henri, son oncle, évêque de Winchester. Il passa sept ans renfermé dans une maison qui appartenait à l'évêché. Toute son occupation, durant ce temps-là, fut de vaquer à la prière, et d'expier les fautes qu'il pouvait avoir commises, par des larmes abondantes et par les mortifications de la pénitence.

---

(1) Le Nève, *Fasti*, p. 307.

Après la mort de Henri de Murdach, arrivée en 1153, Guillaume fut élu de nouveau archevêque d'Yorck. On le pressa de retourner à Rome, où les choses avaient changé de face. Il se rendit dans cette ville par obéissance, et reçut le *pallium* d'Anastase IV, successeur d'Eugène III (1).

---

(1) Le *pallium* que le Pape envoie aux archevêques, est un ornement qui se porte sur les épaules, et est terminé par deux pointes ou bandelettes qui tombent, l'une par derrière, et l'autre par devant; il est fait de laine d'agneaux blancs, et parsemé de croix noires. Les métropolitains le portent comme une marque de la juridiction spirituelle qu'ils ont sur les églises de leur province. On le regarde aussi comme l'emblême de l'humilité, de l'innocence et de la charité; il sert à rappeler au prélat qui en est décoré, qu'il doit, à l'exemple de Jésus-Christ, le Prince des pasteurs, chercher la brébis égarée, et la ramener au bercail sur ses épaules.

Selon le cardinal Bona, on bénit à la fête de sainte Agnès, et dans l'église de son nom, bâtie sur la voie Nomentane, ces agneaux blancs, dont la laine doit servir à faire les *pallium;* on les garde ensuite dans quelque communauté de religieuses; jusqu'à ce que le temps de les tondre soit arrivé. Les *pallium* faits de leurs laines se déposent sur le tombeau de saint Pierre, et y restent pendant toute la nuit qui précède la fête de cet apôtre.

Le Pape envoie le *pallium* aux archevêques du patriarcat d'Occident, après leur élection et leur sacre; mais ces prélats ne le portent qu'à l'église durant l'office divin. Il se donne aussi aux légats apostoliques, et à quelques évêques suffragans dont les siéges jouissent des droits d'exemption, tels que ceux de Bamberg en Allemagne, de Pavie en Italie.

C'est dans l'Orient que les évêques ont commencé à faire usage du *pallium*. Saint Isidore de Péluse, l. 1, *ep.* 136, rapporte diverses significations mystiques de cet ornement.

En Occident, le Pape Symmaque envoya, au commencement du sixième siècle, le *pallium* à saint Césaire, évêque d'Arles, son vicaire dans les Gaules. Depuis ce temps-là, il a été ordinairement envoyé aux légats apostoliques, ainsi qu'à plusieurs métropolitains, comme on le voit par les lettres de saint Grégoire-le-Grand. M. De Marca fait voir qu'il ne s'accordait pas indifféremment à tous les métropolitains, avant le décret du Pape Zacharie, qui en fit une loi générale.

Jean-George Partsch, dans sa dissertation troisième, *De origine*,

En revenant d'Italie, il rencontra Robert de Gaunt, doyen du chapitre d'Yorck, et l'archidiacre Osbert, qui l'un et l'autre eurent l'insolence de lui défendre l'entrée de la ville. Il supporta cet affront avec une patience admirable, et continua sa route. Son peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. On s'empressait de toutes parts de se procurer le bonheur de le voir. Le concours qui se fit à l'occasion de son entrée fut si nombreux, que le pont de bois qui est sur l'Ouse, au milieu de la ville d'Yorck, se rompit, et qu'un grand nombre de personnes tombèrent dans la rivière. Cet accident pénétra le Saint de douleur; il forma le signe de la croix sur les eaux, et adressa au ciel une prière fervente. Tout le monde attribua à sa sainteté et à son crédit auprès de Dieu, la conservation miraculeuse de tous ceux qui étaient tombés dans

---

usu et auctoritate pallii archiepiscopali, imprimée à Helmstadt, en 1747, prétend que saint Boniface, archevêque de Mayence, est le premier qui ait établi pour les métropolitains la coutume de demander le *pallium* au Saint-Siége.

Anciennement, le *pallium* n'était pas fait comme aujourd'hui; c'était un véritable vêtement qui couvrait tout le corps, et qui ressemblait à nos chappes, avec cette différence qu'il était fermé par-devant.

Au lieu de *pallium*, les évêques grecs portent présentement l'*omophorion* ou l'*humerale*. C'est une large bandelette qui leur entoure le cou, puis qui descend sur la poitrine jusqu'au dessous des genoux; elle est aussi parsemée de croix.

Nous lisons dans le glossaire de Spelman, dans Thomassin, etc., que le *pallium* était un manteau particulier aux Empereurs romains, et que les premiers d'entre eux qui embrassèrent le christianisme, le firent porter aux principaux évêques, comme un emblême de la royauté du sacerdoce chrétien; il fut depuis réservé aux archevêques pour montrer leur dignité, et pour leur concilier plus de respect. C'était ainsi que le grand-prêtre des juifs portait divers ornemens que Dieu lui-même avait prescrits.

Voyez le cardinal Bona, *de Reb. liturg.* l. 1, c. 24; M. De Marca, *de Concord. Sac. et Imper.* l. 6, c. 6 et 7; Spelman, et sur-tout Thomassin, *Discip. de l'Église*, part. 1, l. 2, c. 53 et 56, p. 829.

la rivière, sur-tout celle des enfans, qui se sauvèrent, sans en excepter un seul (1).

Le saint évêque se montra plein de charité pour ses ennemis, et ne se vengea point de ceux qui, par de noires calomnies, avaient indisposé contre lui le Pape Eugène III. Il forma de sages projets pour l'utilité et la sanctification de son diocèse; mais il n'eut pas le temps de les exécuter. Il mourut peu de semaines après son installation, le 8 Juin 1154 (2). On l'enterra dans la cathédrale, et le Pape Nicolas III le canonisa vers l'an 1280.

Ce fut dans ce temps-là que son corps fut levé de terre par l'archevêque Guillaume Wickwane. En 1284, on enchâssa richement ses reliques, et on les déposa dans la nef de la cathédrale d'Yorck. Le Roi Edouard I, et tous les seigneurs de la cour, assistèrent à la cérémonie, durant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. On célébrait la fête de cette translation le 7 Janvier (3). On voit encore, dans la sacristie de la même église, un tableau contenant la liste de trente-six miracles du Saint, et la copie d'une bulle d'indulgence de cent quarante jours, accordée à ceux qui visiteraient dévotement son tombeau (4).

---

(1) Polydore Virgile, auteur de peu de poids, prétend que ceci arriva sur la rivière d'Are, à Pontefract, près de Ferry-Bridge; mais Brompton et Stubbs disent expressément que ce fut dans la ville d'Yorck, sur la rivière d'Ouse, où il y a eu une chapelle jusqu'à la prétendue réforme, comme Drake le rapporte. Polydore se trompe encore en avançant que le nom de *Pontefract* est venu de cet accident, car ce nom est d'une date bien antérieure. On écrivait ordinairement *Pomfrete* ou *Pontfrete*.

(2) Hoveden avance qu'on avait mis du poison dans le calice avec lequel il disait la messe. Ce n'était qu'un bruit populaire, et qui est réfuté par Guillaume de Newbrige, natif et chanoine régulier d'Yorck, lequel a écrit l'histoire de son temps avec élégance, et sur-tout avec beaucoup d'exactitude.

(3) Voy. le bréviaire d'Yorck, imprimé à Paris en 1526.

(4) C'est ce que rapporte Drake, p. 419. Cet auteur ajoute qu'on ne peut presque plus lire le tableau à cause de sa vétusté.

La châsse de saint Guillaume fut pillée lors de la prétendue réformation ; mais on enferma ses ossemens dans une boîte, puis on les enterra dans la nef, sous une pierre de marbre. Drake ayant eu la curiosité de faire ouvrir la terre en 1732, les trouva avec la boîte et le coffre qui les contenait; il les laissa au même endroit, après y avoir fait une marque (1).

Voyez Nicolas Trivet, dans ses annales de six Rois d'Angleterre, sous l'an 1146; Stubbs, *Act. Pontif. Ebor. in S. Wilhelmo ;* la légende du Saint, par Capgrave ; Guillaume de Newbrige, *de rebus Anglicis sui temporis ;* Brompton et le moine Gervaise, *inter* 10 *Script. Angliæ.* Drake, *Hist. et Antiquit. d'Yorck* ; Papebroch, t. II, *Junii,* p. 136.

✝ LA BIENHEUREUSE ITTE.

L'AN 652.

Nous avons déjà parlé de cette Sainte, sous le 21 Février, dans la vie de son époux, le B. Pépin de Landen, et sous le 17 Mars, dans celle de Ste. Gertrude sa fille. Après la mort de Pépin, arrivée en 640, elle se trouvait à Nivelles avec cette dernière, lorsque saint Amand y vint prêcher. Il la pria de bâtir un couvent pour elle, pour sa fille Gertrude et pour d'autres servantes de Jésus-Christ, ce qui fut exécuté, et Gertrude en fut nommée abbesse. Notre Sainte y prit aussi le voile par la suite et s'y consacra à Dieu. Elle mourut en 652 et est honorée à Nivelles le 8 Juin.

Voyez l'abrégé de sa vie dans les *Acta SS. Belgii selecta,* tom. II, p. 430, composé par le savant Ghesquière, d'après les actes.

---

(1) Voyez Drake, p. 419.

9 Juin.

S. PRIME ET S. FÉLICIEN, MARTYRS.

Tiré de leurs actes publiés par Surius, et réimprimés dans le Recueil des Bollandistes, avec les notes du P. Henschénius, *Junii*; t. II, p. 149. Voyez Tillemont, t. IV, p. 571.

L'AN 286.

Ces deux martyrs, qui étaient frères, vécurent plusieurs années à Rome, où ils s'animaient mutuellement à la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Ce qu'ils possédaient de biens était distribué aux pauvres. Souvent ils passaient les jours et les nuits dans les prisons pour y servir les confesseurs; ils osaient même paraître dans les lieux où l'on tourmentait et où l'on exécutait les fidèles. Ils exhortaient à la persévérance ceux qui confessaient généreusement la foi, et tâchaient de regagner à la religion ceux qui avaient eu le malheur d'apostasier; en même temps, ils se montraient en tout dignes serviteurs de Jésus-Christ, afin d'obtenir par ses mérites le salut éternel. Malgré l'étendue et la vivacité de leur zèle qui les faisaient connaître, ils échappèrent à plusieurs persécutions sanglantes. Ils étaient fort âgés lorsqu'il plut à Dieu de les appeler à la couronne du martyre.

Les idolâtres ayant demandé leur mort par des cris confus, Dioclétien et Maximien-Hercule donnèrent des ordres pour qu'on les arrêtât, et qu'on les mît en prison. On croit que ces ordres furent expédiés en 286, peu après l'association de Maximien à l'empire, puisque les deux princes paraissent ne s'être jamais trouvés réunis à Rome que dans cette année.

Les Empereurs firent fouetter les martyrs avec une cruauté inouïe, après quoi ils les envoyèrent dans la petite ville de Nomento, qui est à douze milles de Rome, pour que Promotus les châtiât avec plus de sévérité, et les traitât comme les ennemis déclarés des dieux. Le juge les remit entre les mains des bourreaux, qui d'abord les appliquèrent ensemble à diverses tortures. On les tourmenta ensuite séparément, et l'on employa mille artifices pour les déterminer à offrir de l'encens aux idoles : mais la grâce de Jésus-Christ les soutint l'un et l'autre, et rien ne fut capable d'ébranler leur constance. A la fin, on les condamna à perdre la tête, ce qui fut exécuté le 9 Juin. Les chrétiens enlevèrent leurs corps, et les enterrèrent près de Nomento. Les noms de ces deux Saints se trouvent en ce jour dans les anciens martyrologes d'Occident, et dans le sacramentaire de saint Grégoire-le-Grand. Vers l'an 645, le Pape Théodore ordonna que leurs reliques fussent transportées à Rome, et déposées dans l'église de Saint-Etienne, sur le Mont-Cælius.

Une ame qui aime Dieu véritablement, regarde, à l'exemple de saint Paul, toutes les choses du monde comme de la boue, afin de pouvoir gagner Jésus-Christ. La divine charité adoucit l'amertume que les sens trouvent dans la perte des biens et de la santé, dans les disgrâces, dans les tourmens et les autres afflictions de la vie. C'est le défaut de cette charité, qui fait que nous sommes si impatiens et si peu résignés dans les épreuves. « Un homme » tiède et lâche se plaint de tout, et traite de rigoureux » les préceptes les plus faciles. Au contraire, un homme » fervent trouve facile tout ce qui est capable de l'unir à » Dieu plus intimement, et il embrasse avec joie tout ce » qu'il sait être conforme à la volonté du Ciel (1). »

---

(1) Thomas à Kempis, l. *de Discipl. claustral.*

S. COLOMB OU COLOMKILLE, ABBÉ EN IRLANDE.

Tiré de Bède, *Hist.* l. 3, c. 4, ainsi que de la vie du Saint, écrite par Cummenée, abbé de Hy, en 557 (*ap. Mabil sect.* 1, *Ben.* p. 361), et donnée avec plus d'étendue, en trois livres, par Adamnan (1), qui était abbé du même monastère en 700 (*ap. Sur. et Canis. Lect. Ant.* t. V). Ces deux vies contiennent plusieurs relations de miracles. Guillaume, évêque de Derry, dans sa bibliothèque historique d'Irlande, parle, p. 85, d'un poème intitulé *Amrha*, ou *Vision de saint Colomkille*, lequel fut écrit peu de temps après la mort du Saint, et s'accorde, pour le principal, avec les deux auteurs que nous venons de citer. Voyez aussi Tanner, *de Script. Brit.* p. 192, et Ware, l. 1, *Scriptor. Hibern.* p. 14, *item in monasteriologia Hibernica*, p. 186; les ouvrages attribués au Saint, dans un manuscrit irlandais, de la bibliothèque bodléïenne à Oxford; le *leabhar Lecan*, c'est-à-dire, *le livre de Lecane*, manuscrit irlandais ancien et précieux, qui se garde au collége des Lombards à Paris, p. 58. Cet ouvrage est une histoire des antiquités d'Irlande.

L'AN 597.

SAINT COLOMB ou saint COLME fut l'apôtre des Pictes, et un des plus célèbres patriarches des moines en Irlande.

---

(1) Cet Adamnan, c'est-à-dire, *le petit Adam*, est honoré parmi les Saints. Les Pictes l'ayant envoyé en ambassade vers Aldfrid, Roi des Northumbres, en 701, il apprit des églises de l'Angleterre la vraie manière de célébrer la Pâque. A son retour, il voulut engager ses moines à s'y conformer, mais il ne réussit point. Etant passé en Irlande, qui était son pays natal, il y fut plus heureux. Il détermina presque toute cette île à célébrer la Pâque dans le même temps que l'Eglise universelle la célébrait. Il revint à son monastère de Hy, dans l'espérance qu'il y trouverait plus de docilité. Il se trompa, et il mourut en 505, sans avoir eu la satisfaction de voir ce qu'il désirait si ardemment. Cependant il écrivit un traité solide *du vrai temps de faire la Pâque*, qu'il laissa à ses moines, et qui les disposa quelque temps après à suivre un point de discipline reçu dans toute l'Église.

Saint Adamnan composa aussi un recueil de canons, et une descrip-

Pour le distinguer des autres Saints du même nom, on l'a surnommé *Colomkille*, du grand nombre de *cellules* monastiques qu'il fonda, et que les Irlandais appellent *killes*.

Ce Saint était issu de l'illustre maison de Neil, et naquit, en 521, à Cartan, dans le comté de Tyrconnel. Il comprit, dès son enfance, qu'il n'y a de grand et d'estimable que ce qui nous embrase d'amour pour Dieu; et cet amour, il tâcha de l'allumer dans son ame par un entier détachement du monde, ainsi que par une parfaite pureté de corps et d'esprit. Il étudia l'Écriture et les maximes de la vie ascétique, sous le saint évêque Finian, qui avait établi une école à Cluain-Irard.

Ayant été élevé au sacerdoce, en 546, il donna lui-même d'admirables leçons de piété et d'Écriture sainte, et forma en très-peu de temps plusieurs disciples. Environ quatre ans après, il fonda le grand monastère de Dair-Magh (1), appelé aujourd'hui *Durrogh* (2); il fut aussi

---

tion curieuse de la Terre-Sainte, telle qu'elle était de son temps. Ce dernier ouvrage, qui fournit à Bède ses principaux mémoires pour son livre *de Locis sanctis*, a été publié par Gretser, et par Mabillon, t. IV, *Ord. S. Ben.* p. 456. L'auteur y parle des tombeaux de saint Siméon et de saint Joseph, qui se voyaient à Jérusalem; de la trace des pieds de Jésus-Christ, qui était sur le mont des Oliviers; d'une église de figure ronde, qui couvrait la montagne, en sorte qu'il y avait une ouverture au-dessus de la place où les pieds du Sauveur avaient laissé une empreinte. Il parle des sauterelles que produisaient les déserts du Jourdain, et dont le petit peuple se nourrissait après les avoir fait bouillir dans de l'huile. Selon le même auteur, il y avait dans l'église de la Rotonde, à Constantinople, une portion de la vraie croix, qu'on exposait les trois derniers jours de la semaine-sainte sur un autel d'or, où l'Empereur, la cour, l'armée, le clergé et les autres corps allaient la baiser à différentes heures. Voyez Mabillon, *loc. cit.*, et Tanner, *de Scriptor. Brit.* p. 5.

(1) Ce monastère, situé dans le comté de King, embrassa depuis la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Voyez Ware, *Antiquit.*

le fondateur de quelques monastères moins considérables (1). En même temps il composa, pour l'usage de ses religieux, une règle qui était principalement tirée de celle des anciens moines d'Orient (2).

Son zèle à reprendre les vices publics lui ayant fait encourir l'indignation du Roi Dermot ou Dermitius, il quitta l'Irlande, et passa dans la partie septentrionale de la Bretagne, connue aujourd'hui sous le nom d'Ecosse (3).

Hibern. c. 17, p. 186. Ce savant antiquaire parle d'un manuscrit des quatre évangiles, traduit en latin par saint Jérôme, dont la couverture était ornée de plaques d'argent, et qui se gardait anciennement dans l'abbaye de Durrogh. Au commencement de ce manuscrit, qui existe encore, est une inscription qui porte qu'il fut copié par saint Colomb dans l'espace de douze jours.

(2) Le mot irlandais *dair-magh*, signifie *le champ des chênes*.

(1) Tels que ceux de Doire ou Derry dans l'Ultonie, et de Surd dans la province de Leinster.

(2) Ussérius, Tanner et Ware parlent de cette règle, et disent qu'elle existe encore en ancienne langue irlandaise. Roger Twisden observe (*Naissance de l'état monast.* p. 36) que les premiers moines de la Bretagne et de l'Irlande suivaient à peu près le même genre de vie que ceux de l'Orient.

(3) Les Scots s'établirent d'abord en Irlande, comme on le voit par Orose, Claudien et les annales écossaises. On pense qu'ils étaient venus du Nord, et l'on regarde comme fort plausible la conjecture de ceux qui les font Scythes d'origine. En effet, leur nom paraît avoir la même étymologie que celui des Scythes, et être dérivé du mot teutonique ou saxon *scytan, lancer une flèche*, exercice militaire dans lequel toutes les nations septentrionales excellaient.

Les Pictes, selon Bède, étaient Scythes d'origine; mais il paraît que cet auteur s'est trompé, et qu'il a attribué au premier de ces peuples, ce qui n'appartenait qu'au second. On ne peut guère douter que les Pictes n'aient été Bretons; peut-être même étaient-ils les premiers habitans du pays; au moins y étaient-ils établis long-temps avant les Scots. Ces derniers, suivant leurs annales, vinrent d'Irlande pour attaquer les Pictes, qui les repoussèrent d'abord.

Quelque temps après, les Pictes ou Bretons septentrionaux se virent menacés de la guerre par les Anglo-Saxons, qui avaient conquis la

Il emmena avec lui douze de ses disciples. Béde place

---

partie méridionale de l'île. Il paraît qu'ils invitèrent les Scots d'Irlande à venir les secourir. Ceux-ci du moins s'établirent sous le Roi Fergus, vers l'an 503, dans la partie de l'Écosse appelée *Dalrieda*. Ussérius prétend que le royaume des *Dalraudins* ou Scots de Dalrieda, était composé des provinces de Cantire, de Knapdale, de Lorn, d'Argyle, de Braid-Albin, et de quelques îles.

Les Scots et les Pictes vécurent en paix et en bonne intelligence jusqu'à l'année 840, que Kennet II, Roi des premiers, tua dans une bataille Drusken, Roi des seconds, avec la meilleure partie de sa noblesse, et fit la conquête de tout le pays situé au nord de Grames-Dyke. Vers l'an 900, les Scots s'emparèrent du reste du pays, qui depuis ce temps-là prit le nom d'*Ecosse*. Les vaincus ayant été comme incorporés avec les vainqueurs, on ne les en distingua plus dans la suite.

Les critiques modernes rejettent comme fabuleuse cette liste de trente-neuf Rois des Scots, laquelle commence à Fergus I, qu'on place 330 ans avant Jésus-Christ, et qu'on fait contemporain d'Alexandre-le-Grand. Ils regardent conséquemment Fergus, fils d'Erch, ordinairement appelé Fergus II, comme le premier Roi des Scots dans le pays qui se nomme aujourd'hui *Ecosse*. Ils placent le commencement de son règne, non pas en 403, comme l'ont fait quelques auteurs, mais en 503, ce qui s'accorde mieux avec la chronologie des successeurs immédiats du prince.

Du temps de César, c'était un usage parmi les Bretons de se peindre le corps. Ceux du midi adoptèrent les mœurs des Romains qui les avaient vaincus. Il n'en fut pas de même de ceux du nord, qui se maintinrent dans la liberté. Ils continuèrent toujours de se peindre le corps, d'où leur vint le nom de *Pictes*, nom toutefois qui ne remonte point plus haut que le troisième siècle, puisque l'orateur Eumène est le premier dans lequel on le trouve.

Les *Ladeni* habitaient la partie méridionale de ce que nous appelons l'*Ecosse*. Les Calédoniens, nation sauvage, occupaient les hauteurs et la forêt calédonienne qui s'étend vers le nord, depuis le Frith. Leur situation les garantissait des attaques de leurs ennemis. Jamais les Romains n'osèrent pénétrer dans leurs bois et leurs montagnes; ils les laissèrent jouir tranquillement de leur barbarie et de leur liberté. Ce fut pour arrêter leurs incursions, et pour fixer les limites de la domination romaine, que l'Empereur Adrien fit élever, en 123, un mur de gazon qui avait de longueur 68 milles d'Angleterre, et qui s'étendait depuis Tinmouth jusqu'au golfe de Solway. L'Empereur Antonin-le-Pieux

son arrivée l'an 565 de Jésus-Christ, le neuvième du règne de Bridius (1).

Il est dit du Saint, qu'il convertit les Pictes au christianisme par ses prédications, ses vertus et ses miracles : mais ceci ne doit s'entendre que des Pictes du nord, ainsi que de ceux qui habitaient les hauteurs, et qui étaient séparés des autres par le mont Grampus. En effet, nous apprenons de Bède que les Pictes méridionaux avaient reçu l'Évangile long-temps auparavant, et qu'ils en étaient redevables aux prédications de saint Ninyas (2), premier évêque de Whit-Herne, dans le comté de Galloway.

Les Pictes ayant embrassé la foi, donnèrent à saint Colomb la petite île de Hy, ou de Jona, qui est à douze

---

agrandit les limites des Romains, et ordonna, seulement pour fermer l'entrée aux Calédoniens, qu'on élevât un second mur de gazon de la longueur de 36 milles d'Angleterre, lequel s'étend depuis Abercurning (aujourd'hui Abercorn) jusqu'à la Clyde, près de l'ancien Kirkpatrick.

Grime ou Graham, qui gouverna les Scots durant la minorité du Roi Eugène II, rasa ce second mur dans la guerre qu'il fit aux Pictes, ou, selon d'autres, aux Bretons sujets des Romains. Ces derniers furent obligés, quelque temps après, d'appeler les Saxons à leur secours contre les Pictes. Les ruines de la muraille dont nous venons de parler, s'appellent encore *Graham's Dyke*. On dérive ce nom, ou de *Graham*, ou du mont *Grampus* (aujourd'hui Grantzbaine.)

La muraille d'Antonin ne servit pas long-temps de limites à la province romaine, que l'Empereur Sévère étendit, en 210, jusqu'à celle d'Adrien, dans le pays qui est présentement connu sous le nom de *Northumberland;* le même prince fit faire une nouvelle muraille, mais qui était de pierre ; il voulut aussi qu'elle fût flanquée de tours, et défendue par un fossé. Cet ouvrage était si beau et si solide, que Spartien l'appelle *la gloire du règne de Sévère*.

Voyez l'*Itinerarium septentrionale* de M. Alexandre Gordon ; l'*Essai critique sur les anciens habitans de l'Ecosse*, par M. Thomas Innès, Chamberlaine, etc.

(1) Bridius, fils de Meilochon, fut le plus puissant Roi des Pictes.

(2) Voyez sa vie sous le 16 Septembre.

milles de la terre-ferme, et qui de son nom fut depuis appelée *Y Colm-Kille*. Il y bâtit un grand monastère qui, durant plusieurs siècles, fut le principal séminaire des Bretons du Nord. Les Rois d'Ecosse y eurent long-temps leur sépulture. On y enterra aussi les corps d'une multitude presqu'innombrable de Saints (1). Ce monastère donna naissance à plusieurs autres que saint Colomb fonda en Ecosse. Ce fut là que se formèrent les célèbres évêques Aïdan, Finian et Colman, qui convertirent à la foi les Anglais-Northumbres. Dans la suite, le monastère de Hy embrassa la règle de saint Benoît (2).

(1) L'île de Saint-Colomb a près de trois milles de long, sur un peu plus d'un mille de large. Parmi les ruines du l'ancien cloître de l'abbaye est un cimetière, à l'occident duquel sont les tombeaux de quarante-huit Rois d'Ecosse. A la droite de ces tombeaux sont ceux de quatre Rois d'Irlande, et à la gauche, ceux de huit Rois de Norwège. Les premières familles des îles occidentales avaient leur sépulture dans le reste de ce cimetière. Voyez l'*Histoire ancienne de la Grande-Bretagne*, par Lewis, p. 236, et la *Description des îles occidentales*, par Martin.

(2) On lit dans Bède, l. 3, c. 4, que quoique saint Colomb n'eût point été évêque, il passa en usage que tous les habitans de l'île, sans en excepter l'évêque, fussent soumis à l'abbé du monastère. Les calvinistes se sont prévalus de ce passage, comme s'il détruisait la prééminence de l'épiscopat dans l'Église; mais leur prétention est dénuée de tout fondement.

1° L'évêque Ussérius, *de Britan. eccl antiq.* c. 16, observe qu'il s'agit dans le cas présent, non d'une supériorité d'ordre, mais seulement d'une supériorité de juridiction civile. En effet, les annales d'Ultonie portent qu'il y eut toujours un évêque dans l'île de Hy, et que cet évêque faisait sa résidence ou dans le monastère, ou près du monastère.

2° Adamnan, *Vit. S. Columbæ*, l. 3, rapporte que saint Colomb refusa d'officier en présence d'un évêque qui s'était caché par humilité; qu'il ne voulut point qu'il reçût de lui la communion, et que, par respect pour sa dignité, il l'obligea de célébrer lui-même les divins mystères.

3° Lloyd, dans son *Histoire du gouvernement de l'Église*, prouve, c. 5,

Le genre de vie que suivait saint Colomb était fort austère; il couchait sur la terre nue, et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels. La piété cependant ne le rendait ni sombre, ni mélancolique. Une aimable gaieté paraissait toujours peinte sur son visage, et annonçait à tous ceux qui le voyaient, que son ame jouissait d'un calme inaltérable, et de cette joie pure que produit la présence du Saint-Esprit. Sa ferveur était si grande, que dans toutes ses actions il paraissait être plus qu'homme. Autant qu'il était en lui, il ne laissait échapper aucun moment sans le consacrer à quelque chose qui eût la gloire de Dieu pour objet, comme à prier, à lire, à écrire ou à prêcher. Sa douceur et sa charité, qui ne se démentaient en aucune occasion, lui gagnaient les cœurs de tous ceux avec lesquels il conversait. Ses vertus, relevées encore par le don de prophétie et par celui des miracles, lui attiraient une vénération universelle. Il avait une telle autorité, que les Rois mêmes ne faisaient rien sans le consulter. Aïdan ou Edhan, qui, en 570, succéda sur le trône à Kinatel, son parent, voulut recevoir de sa main les ornemens royaux (1).

Quatre ans avant sa mort, le Saint eut une vision qui lui fit verser beaucoup de larmes. Il pleurait, parce que

---

6, 7, que les églises des Pictes et des Scots ou Saxons ont été de tout temps gouvernées par des évêques.

4° La vénération qu'on avait pour saint Colomb, introduisit une supériorité de juridiction civile sur les évêques, que l'on tirait ordinairement du monastère, et qui même, pour cette raison, conservaient leur premier respect envers leur ancien abbé.

(1) Ware, l. 1, *Descrip. Hibern.* p. 15, parle des ouvrages du Saint, que nous avons encore. Ces ouvrages sont une règle monastique, communément intitulée *Columkille*, quatre hymnes, dont une en l'honneur de saint Kiaran. Voyez Colgan, *Trias Thaum.*, p. 472, et l'édition de Ware, par Harris, p. 187.

des anges lui avaient appris que Dieu, touché par les prières des églises de Bretagne et d'Ecosse, prolongerait encore sa vie de quatre années.

Sentant approcher sa dernière heure, il dit un Dimanche à Diermit, son disciple : « Ce jour est appelé le Sabbat, » c'est-à-dire, le jour de repos ; il sera véritablement » tel à mon égard, puisqu'il mettra fin à mes travaux. » Il se trouva le premier dans l'église à minuit, qui était le temps où se disaient matines. S'étant mis à genoux devant l'autel, il reçut le saint Viatique, puis, après avoir donné sa bénédiction à ses frères, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, en 597. Il était âgé de soixante-dix-sept ans. On l'enterra dans l'île de Hy. Son corps fut ensuite transporté à Down, en Ultonie, et déposé dans un caveau avec ceux de saint Patrice et de sainte Brigitte (1).

Saint Colomb était autrefois honoré parmi les principaux patrons d'Irlande et d'Ecosse. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain; mais il est nommé dans quelques calendriers le 7 Juin, qui paraît avoir été le jour de sa mort.

Ste PÉLAGIE, VIERGE ET MARTYRE.

L'AN 311.

SAINTE PÉLAGIE était d'Antioche. Elle n'avait encore que quinze ans lorsqu'elle fut appelée, en 311, à la gloire du martyre. Les soldats chargés de l'arrêter prirent un moment où elle était seule à la maison. Elle ne douta point, en les voyant, qu'ils ne vinssent pour la conduire devant

(1) Voyez Ware, *loc. cit.* p. 18; Harris, *Descrip. du comté de Down*. p. 27; *Monast. Hibern.* p. 258.

le juge, où sa chasteté aurait de rudes assauts à soutenir. Cependant, elle ne se déconcerta pas, et pour mieux cacher son dessein, elle pria les soldats de lui permettre d'aller à sa chambre, sous prétexte de s'habiller et de se parer. Se voyant seule, elle monta au haut de la maison, et de là elle se précipita en bas. Elle mourut sur la place de sa chute. Saint Chrysostôme dit, en parlant de cette action, que Pélagie avait Jésus dans son cœur, et que ce fut par son inspiration qu'elle agit de la sorte. Peut-être que la Sainte espérait qu'en se précipitant, il ne lui en coûterait pas la vie, et que par-là elle pourrait s'échapper des mains des persécuteurs. Il est certain qu'il lui était permis d'exposer ses jours à quelque danger pour la conservation de sa chasteté. Hors les circonstances dont nous parlons, ou sans une inspiration particulière, ce serait un crime horrible de se donner la mort (1).

(1) Un homme qui se donne la mort de propos délibéré, commet une injure atroce, 1° contre Dieu, qui est l'auteur de sa vie; 2° contre la société, qu'il prive d'un de ses membres, et des secours qu'elle avait droit d'en espérer; 3° contre sa famille et ses amis, auxquels il ravit les services qu'ils pouvaient et devaient attendre de lui; 4° contre lui-même, puisqu'en s'ôtant la vie du corps, il se précipite dans les supplices éternels de l'enfer. Les expressions manquent lorsqu'il faut représenter l'indignité et la bassesse d'ame que renferme le suicide. On ne conçoit pas comment il s'est trouvé des peuples qui ont éteint les principes de la raison, et étouffé la voix de la nature, au point de supposer du courage dans une action qui décèle la plus insigne lâcheté. Le courage consiste à savoir être malheureux :

Rebus in adversis facile est contemnere mortem,
Fortiter ille facit, qui miser esse potest. Martial.

Il en est du duel comme du suicide. On est vraiment courageux lorsqu'on souffre des humiliations, des injures, des tourmens pour la défense de la vertu, et pour être fidèle à son devoir : mais peut-on qualifier ainsi un homme qui est incapable de supporter un léger affront; qui aime mieux fouler aux pieds les lois divines et humaines, que de pardonner une petite injure; qui préfère le plaisir brutal de la ven-

Il y avait deux églises, l'une à Antioche, et l'autre à Constantinople, qui portaient le nom de sainte Pélagie dans le cinquième siècle.

Voyez le martyrologe romain, sous le 9 Juin; saint Chrysostôme, *Hom. de S. Pelagiâ*, t. II, p. 592, *ed. Ben.;* saint Ambroise, *ep.* 37, et l. 3. *de Virgi.* c. 7, *et Ben.;* et le P. Janning, un des continuateurs de Bollandus, t. II, *Junii*, p. 158.

S. VINCENT, MARTYR EN ARGÉNOIS.

Second ou troisième siècle.

On donne à ce Saint le surnom de *lévite* ou de diacre. Il prêcha la foi dans les Gaules, au second ou au troisième siècle. Les idolâtres l'ayant arrêté, le conduisirent à Agen devant le gouverneur. Celui-ci le fit étendre sur des pieux pointus et fichés en terre, et ordonna qu'on lui déchirât le corps à grands coups de fouet. Le Saint fut ensuite décapité. Son culte est fort ancien dans les Gaules. On venait de toute l'Europe visiter son tombeau à Agen, dans le sixième et le septième siècles. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire-de-Tours et de Fortunat de Poitiers. Quelques auteurs ont confondu saint Vincent, martyr en Argénois, avec le Saint du même nom, qui souffrit à Saragosse, en Espagne. Le premier est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Hist. Franc.* l. 7. c. 35, et l. *de Glob. Mart.* c. 105; le martyrologe romain, etc.

---

geance, à l'avantage d'obéir à Jésus-Christ, qui nous déclare que la patience est sa vertu favorite, qu'elle fera le caractère distinctif de ses disciples, et qu'elle est comme l'ame du christianisme?

10 Juin.

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE.

Tiré de ses deux vies, écrites l'une par Thierri, moine de Durham, son confesseur, et l'autre par saint Aelred. Voyez aussi les histoires d'Écosse et d'Angleterre ; et l'idée d'une dame parfaite, dans la vie de sainte Marguerite, Reine d'Écosse, 1661, in-8°.

L'AN 1093.

Marguerite était petite-nièce de saint Édouard-le-Confesseur, et petite-fille d'Edmond, surnommé *Côte-de-Fer :* mais il faut, pour l'intelligence de l'histoire de sa vie, que nous représentions l'état où se trouvaient les affaires d'Angleterre, lorsqu'elle vint au monde.

Edmond avait été assassiné, en 1017, par le comte Édric. Canut, Roi de Danemarck, qui, en vertu d'un accommodement, était déjà maître du pays des Merciens et des provinces septentrionales, ne manqua pas de profiter de cette circonstance : il trouva le moyen de se faire reconnaître Monarque de toute l'Angleterre par les évêques et par les principaux de la nation ; il se fit aussi déclarer tuteur des deux fils d'Edmond, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de succéder à leur père dans le royaume des Saxons occidentaux.

Le châtiment d'Edric parut être d'un heureux présage ; mais la suite ne répondit point à ce beau commencement. En effet, Canut envoya secrètement au Roi de Suède les deux princes, qui se nommaient Edouard et Edmond, et recommanda qu'on leur ôtât la vie. Sa cruelle ambition fut mal servie ; le Monarque suédois refusa de tremper ses mains dans un sang innocent. Cette conduite lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il avait tout à craindre de la

puissance de Canut, qui, par une insigne perfidie, venait de joindre la Norwège au Danemarck. Il envoya les deux princes au Roi de Hongrie, qui les reçut avec bonté, et se chargea du soin de les faire élever d'une manière conforme à leur naissance.

Edmond, l'aîné des princes, mourut sans postérité. Edouard, son frère, épousa Agathe, sœur de la Reine de Hongrie, ou, selon d'autres, nièce de l'Empereur Conrad. C'était une princesse vertueuse, et douée de toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur. Elle devint mère d'Edgard, surnommé *Etheling*, de Christine, qui se fit religieuse, et de Marguerite, dont nous écrivons la vie.

Enfin Canut mourut après un règne brillant aux yeux du monde. Il était digne de porter la couronne; mais il ternit l'éclat de sa gloire par l'injustice et l'ambition. Ses fils Swane et Hardecnute lui succédèrent, l'un en Norwège, et l'autre en Danemarck. Harold fut élu Roi en Angleterre. S'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il ait été aussi fils de Canut, il se montra peu digne d'un tel père, soit dans la paix, soit dans la guerre. Il ne régna que trois ans, et mourut en 1039. Hardecnute étant venu en Angleterre, y fut reconnu Roi; mais il mourut après un règne de deux ans.

Edouard-le-Confesseur fut ensuite appelé à la couronne. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il fit inviter Edouard, surnommé *Etheling* ou d'*Outre-mer*, à passer de la Hongrie en Angleterre avec ses enfans. Il les reçut à Londres, en 1054, avec toutes les marques possibles d'honneur et d'affection. Edouard d'Outre-mer mourut dans cette ville trois ans après, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Son fils Edgard devait naturellement succéder à saint Edouard-le-Confesseur; mais comme il était encore fort jeune, et que d'ailleurs il était né dans un pays étranger, on prit de là occasion de l'exclure de la couronne,

et l'on plaça le comte Harold sur le trône en 1066. Celui-ci prétendait qu'Edouard l'avait désigné pour son successeur. Guillaume, duc de Normandie, fit valoir une semblable prétention. En conséquence, il passa la mer, conquit l'Angleterre, et tua Harold dans la fameuse bataille qui se donna près de Hastings, le 14 Octobre 1066. Plusieurs Anglais se déclarèrent inutilement pour Edgard. Ce prince était trop faible pour soutenir ses droits les armes à la main; il fut forcé, avec toute la noblesse, de recevoir le vainqueur à Londres.

Quelque temps après, il s'enfuit secrètement pour se soustraire à la tyrannie de Guillaume. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua avec sa sœur Marguerite, fut assailli d'une violente tempête, qui le jeta sur la côte d'Ecosse. Malcolm III, Roi de ce pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil très-favorable. Il s'intéressa à leur malheur avec d'autant plus de vivacité, qu'il s'était trouvé lui-même dans une position toute semblable. En effet, il avait été obligé de prendre la fuite après la mort de son père Donald ou Duncan VII, que Macbeth, général d'une partie des troupes, avait tout à la fois dépouillé de la vie et de la couronne. Ayant erré long-temps en divers lieux, il s'était retiré à la cour d'Edouard-le-Confesseur. Soutenu de la protection de ce prince, qui lui donna un corps de dix mille hommes, il retourna en Ecosse, où les nouveaux secours qu'il tira de ceux qui tenaient pour lui, mirent son armée en état de remporter une victoire complète sur ses ennemis. Macbeth fut tué lui-même, après avoir joui dix-sept ans du fruit de son usurpation. Par cette victoire, Malcolm recouvra l'Ecosse, et il fut proclamé Roi à Scone, en 1057.

Lorsque ce prince vit Edgard et Marguerite dans son royaume, son cœur s'attendrit sur leur malheureux sort. Il leur procura tous les secours qui dépendaient de lui, et

il se félicita d'avoir trouvé l'occasion de pouvoir les assister. Guillaume voulait qu'on les lui remît entre les mains, mais Malcolm refusa de se prêter à une si noire trahison. Ce refus alluma le flambeau de la guerre. Les Ecossais défirent dans le Northumberland Roger, général du duc de Normandie, puis Richard, comte de Glocester. Eudes, frère de Guillaume, et comte de Kent, fut aussi vaincu par le Roi d'Ecosse. Le duc prit de nouvelles mesures pour réparer ses pertes. Il fit avancer son fils Robert à la tête d'une armée nombreuse, qui campa sur la Tine, mais qui ne se distingua par aucune action éclatante. A la fin, les affaires changèrent de face; on parla de paix, et elle fut conclue à certaines conditions, dont l'une était que Guillaume traiterait Edgard comme son ami.

Cependant Margueritè donnait à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris, dès ses premières années, à mépriser l'éclat trompeur des pompes mondaines, et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereux, qu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté, que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour. Les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des Rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin; et cet amour, elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer les jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de les servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différens besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime; il crut même devoir lui pro-

poser de s'unir à elle par les liens du mariage. Il fut au comble de ses désirs lorsque la princesse eut donné son consentement. Marguerite fut mariée, et couronnée Reine d'Ecosse en 1070. Elle était dans la 24e année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies, il n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur. Elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui, pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples, et pour inspirer à son mari ces sentimens qui en ont fait un des plus vertueux Rois de l'Ecosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs, et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le Roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'état. Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'ame, et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Une extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu, l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renoncement à soi-même, étaient les principaux moyens qu'elle employait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite. L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de ses vertus. On admirait en Ecosse, et même dans les pays étrangers, sa prudence qui pourvoyait à tout, son application aux affaires publiques et particulières, son ardeur à saisir toutes les occasions de rendre les peuples heureux, sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des devoirs attachés à l'exercice de l'autorité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm; il en sortit plusieurs enfans, qui ne dégénérèrent point de la vertu de ceux dont ils avaient reçu le jour. La Reine devint mère de six princes, savoir, Edouard, Edmond, Edgard, Ethelred, Alexandre, David, et de deux princesses, qui reçurent l'une le nom de Mathilde, et l'autre celui de Marie. La première épousa Henri I, Roi d'Angleterre; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne. Edgard, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Ecosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui à juste titre qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu. Elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre ces écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des Rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines, elle leur peignait la vertu avec toutes ses charmes, et leur inspirait l'horreur du péché, avec l'amour de Dieu et la crainte de ses jugemens. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion; elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfans ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la conduite de leurs maîtres, et de tous ceux avec lesquels ils ont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de pro-

fiter de ses exemples, elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des différentes vertus; elle faisait encore de ferventes prières pour demander à Dieu la conservation de leur innocence, et leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses instructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elles, non plus que des princes leurs frères, elles n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation, et où le défaut de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Ecosse comme une grande famille dont elle était la mère; elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux, et le rang dans lequel la Providence l'avait placée, et l'autorité que le Roi avait remise entre ses mains : mais sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua sur-tout à réformer les abus, et à bannir l'ignorance dans laquelle la plupart des Ecossais étaient par rapport à leurs principaux devoirs; ainsi son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres : par-là elle vint à bout d'empêcher la profanation des Dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne du carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses droits, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition, et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâques, sous

prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'Eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fond de lâcheté et d'impénitence; que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes, par les larmes d'un sincère repentir, et que l'esprit de l'Eglise était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse Reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation écossaise, elle accorda sa protection à ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables, et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fit divers établissemens que Malcolm approuva, et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne, la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes; elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public, on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins, et de malheureux de toute espèce, qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais, elle le trouvait encore rempli de pauvres, auxquels elle lavait les pieds, et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins, et à vingt-quatre grands pauvres; souvent, sur-tout dans l'avent et le carême, le Roi et la Reine en faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des mets semblables à ceux qu'on avait

préparés pour leur table. Malcolm servait les hommes, et Marguerite les personnes de son sexe. La Reine visitait aussi très-fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême trendresse pour eux. Par ses aumônes, elle libérait encore les débiteurs insolvables, et relevait les familles ruinées. Les étrangers, principalement les Anglais, lui furent souvent redevables de la délivrance de leurs prisonniers. Elle rachetait par préférence ceux qui étaient tombés entre les mains des maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend d'elle, dit Thierri, à passer souvent » la nuit dans des exercices de piété. C'est quelque chose » d'étonnant, continue-t-il, de voir la ferveur de ce prince » à la prière; il possède l'esprit de componction et le don » des larmes dans un degré bien supérieur à l'état d'un » homme qui vit dans le siècle. La Reine, dit un autre » auteur, l'excitait aux œuvres de justice et de miséricor- » de, et à la pratique des autres vertus; en quoi elle réus- » sissait merveilleusement par un effet de la grâce de Dieu. » Le Roi se montrait toujours prêt à seconder ses pieuses » dispositions. Voyant que Jésus-Christ habitait dans le » cœur de Marguerite, il ne manquait jamais de suivre » ses conseils. »

Comme la Sainte dormit peu, et qu'elle se privait de tous ces amusemens que les gens du monde ont coutume de se permettre, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En carême et en avent, elle se levait à minuit, et allait à l'église pour assister à matines. De retour dans sa chambre, elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient; après quoi elle donnait à chacun d'eux une ample aumône; elle reposait ensuite une

heure ou deux. A son réveil, elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre à cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Outre cela, elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet, et elle le faisait avec tant de ferveur et de componction, qu'on la trouva souvent baignée de larmes. « Elle gardait, dit Thierri, la plus rigoureuse sobriété dans » ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne » pas mourir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la » sensualité. Elle paraissait plutôt goûter que manger ce » qu'on lui présentait. En un mot, ses œuvres étaient plus » étonnantes que ses miracles; car le don d'en faire lui fut » aussi communiqué. » Ecoutons encore le même Thierri, parlant toujours de Marguerite dont il était le confesseur. « Elle possédait l'esprit de componction dans un degré émi- » nent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de » la vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une » grâce merveilleuse. Sa ferveur était si grande en ces oc- « casions, qu'elle ne pouvait arrêter les larmes abondan- » tes qui coulaient de ses yeux; elle avait une telle ten- » dresse de dévotion, qu'en la voyant, je me sentais pénétré » d'une vive componction. Personne ne gardait plus exac- » tement qu'elle le silence à l'église; personne ne mon- » trait un esprit plus attentif à la prière. » Souvent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions; il lui paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humilité profonde qui lui faisait désirer les réprimandes que les autres ont coutume de supporter si impatiemment. Tous les ans, elle faisait deux carêmes, chacun de quarante jours, l'un avant Noël, et l'autre avant Pâques; elle pratiquait alors des austérités extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petites offices de la Trinité, de la Passion et de la Sainte-Vierge, sans compter celui des morts.

La paix qui suivit la guerre que Malcolm avait soutenue dans le Northumberland contre le duc de Normandie, ne fut pas de longue durée pour l'Ecosse; on fut obligé de reprendre les armes pour réduire les montagnards qui habitaient le nord et l'occident de ce royaume. Malcolm soumit en personne ceux du nord; pour ceux de l'occident, ce fut le général Walter ou Gautier qui les fit rentrer dans le devoir (1).

Les troubles étant pacifiés, le Roi s'appliqua à faire fleurir les arts utiles, et ceux qui ont pour objet la culture de l'esprit. Il réforma sa maison, porta des lois somptuaires, et abolit divers abus qui s'étaient introduits parmi le peuple. Il fit bâtir la cathédrale de Durham, et aux quatre évêchés qu'il y avait en Ecosse, il ajouta ceux de Murray et de Cathness. De concert avec la Reine, il fonda à Dumfermlin le monastère de la Trinité.

Les instructions de Marguerite avaient pleinement convaincu Malcolm qu'un Roi étant le père de son peuple, il doit aimer la paix et fuir la guerre comme le plus terrible des fléaux; que les conquérans si vantés dans l'histoire n'étaient nés que pour le malheur de la terre, et sur-tout pour celui de l'état qu'ils avaient gouverné; que leurs exploits, considérés avec les yeux de la foi, n'étaient qu'un tissu de meurtres et de brigandages : mais ce prince savait en même temps qu'il est du devoir d'un Roi de ne pas ignorer le métier de la guerre, et d'être toujours prêt à prendre les armes dans l'occasion pour défendre son peuple contre les attaques de l'ennemi.

Guillaume-le-Roux, qui était monté sur le trône d'An-

---

(1) Le Roi, pour récompenser Walter de ses services, le créa *grand-maître* d'Écosse. C'est de cet office que la postérité de Walter a pris le surnom de *Stuart*. Elle parvint à la couronne en 1371, dans la personne de Robert II, neveu du Roi David Bruce, ou David II.

gleterre en 1087, le mit dans la nécessité de donner des marques de sa valeur. Ce prince surprit le château d'Alnwick, dans le Northumberland, et ordonna de passer la garnison au fil de l'épée. Le Roi d'Ecosse demanda la restitution de cette place. Sur le refus qu'on fit de la lui remettre, il l'assiégea dans les formes. La garnison anglaise se voyant pressée de toutes parts, et réduite à la dernière extrémité, feignit de vouloir se rendre, et proposa au Roi de venir lui-même recevoir les clefs de la ville; mais le soldat qui les lui présentait au bout d'une lance, saisit le moment où il avançait les mains, pour lui porter dans les yeux un coup de cette lance, dont il mourut. Edouard, fils du Roi d'Ecosse, continua vivement le siége pour venger la mort de son père. Sa valeur, qui l'avait entraîné trop loin, lui coûta la vie; il fut tué dans un assaut. Les Ecossais ressentirent une grande douleur de cette double perte; ils levèrent le siége, et se retirèrent après avoir enterré le Roi et son fils à Tinmouth. Les corps des deux princes furent ensuite transportés à Dumfermlim. La mort de Malcolm arriva en 1093; son règne avait été de trente-trois ans. On lit son nom avec celui des Saints dans quelques calendriers d'Ecosse.

Les malheurs dont nous venons de parler furent extrêmement sensibles à la Reine; mais sa vertu les lui fit supporter avec résignation. Elle était au lit, et très-mal, quand elle les apprit. Nous allons donner la relation de ce qui se passa dans sa dernière maladie, d'après le moine Thierri.

« Marguerite, dit cet auteur, connut par une lumière
» intérieure le moment de sa mort long-temps avant qu'il
» arrivât. Ayant demandé à me parler en particulier, elle
» fit une revue générale de sa vie; des torrens de larmes
» coulaient de ses yeux à chaque parole qu'elle disait. Sa
» componction était si vive, que je ne pouvais m'empê-

» cher moi-même de pleurer. De temps en temps les sou-
» pirs et les sanglots nous suffoquaient tellement l'un et
» l'autre, qu'il nous était impossible à tous deux de pro-
» férer aucune parole. Elle finit par me dire ce qui suit :
» Adieu, car je disparaîtrai bientôt de dessus la terre.
» Vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à
» vous demander : l'une est que vous vous souveniez de
» ma pauvre ame dans vos prières et vos sacrifices, tant
» que Dieu vous laissera la vie ; l'autre est que vous as-
» sistiez mes enfans, et que vous leur appreniez à crain-
» dre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que
» je vous demande en présence du Seigneur, qui est le
» seul témoin de notre conversation. »

La pieuse Reine vécut encore après cela environ six mois. Durant tout ce temps-là, elle fut rarement en état de se lever. On ne l'entendit jamais se plaindre; elle supportait au contraire avec une patience admirable ses peines, qui ne faisaient qu'augmenter chaque jour.

Lorsque Malcolm alla faire la guerre dans le Northumberland, elle mit tout en usage pour le dissuader de marcher à la tête de son armée; et ce fut pour la première fois que le prince ne suivit point ses avis. Malcolm passa outre, parce qu'il attribuait les représentations de la Reine à un excès de tendresse qui la faisait craindre pour sa vie, et parce qu'il savait que la présence du Souverain anime et soutient le courage des soldats. Sa mort précéda de quatre jours celle de la vertueuse princesse.

Marguerite parut triste et pensive le jour que le Roi fut tué, et elle dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-
» être arrivé aujourd'hui à l'Ecosse un malheur tel qu'elle
» n'en a point éprouvé de semblable depuis long-temps. »
Le quatrième jour, ses peines étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans son oratoire, où elle reçut le saint Viatique. Lorsqu'elle fut retournée dans son appar-

tement, un redoublement de fièvre et de douleurs l'obligea de se remettre au lit. Elle ordonna à ses chapelains de recommander son ame à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Ecosse; elle l'embrassa dévotement, et avec elle forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut; puis la serrant entre ses mains, et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume cinquantième, et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgar son fils arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient Malcolm et Edouard. Celui-ci craignant d'augmenter son mal lui répondit qu'ils se portaient bien. Je sais ce qui en est, répliqua-t-elle. Alors levant les mains au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé » une si grande affliction dans les derniers momens de ma » vie; j'espère qu'avec votre miséricorde elle servira à me » purifier de mes péchés. » Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur, et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de » tout mal. » Enfin son ame fut affranchie des liens du corps le 16 Novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Elle fut canonisée en 1251, par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 Juin.

La Sainte fut enterrée, comme elle l'avait désiré, dans l'église de la Trinité, à Dumfermlim, qui est à quinze milles d'Edimbourg. Au temps de la prétendue réforme, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques, ainsi que celles de son mari; on en transféra la principale partie en Espagne, sous le règne de Philippe II, qui fit bâtir une chapelle dans le palais de l'Escurial pour les recevoir. Elles s'y gardent encore, et on lit sur la châsse

cette inscription : *Saint Malcolm, Roi, et sainte Marguerite, Reine.*

Le chef de la Sainte fut envoyé en Ecosse, à la Reine Marie Stuart ; mais cette princesse ayant été obligée de se sauver en Angleterre, un Bénédictin prit la relique, qu'il porta à Anvers en 1597. Il la donna depuis aux Jésuites écossais de Douai, dans l'église desquels elle se voit encore dans une châsse d'argent.

Ce fut, après Dieu, au zèle et au bon exemple de Marguerite que l'on dut la régularité d'une cour, et la sanctification de tout un royaume. On fut redevable à la même cause de tous ces princes de la postérité de Malcolm, qui illustrèrent depuis le trône d'Ecosse par une éminente sainteté (1), tant il est vrai qu'une femme vertueuse et une

---

(1) Maud ou Mathilde, fille de sainte Marguerite, et première femme de Henri I, Roi d'Angleterre, imita si fidèlement l'humilité, la charité et les autres vertus de celle dont elle avait reçu le jour, qu'elle a mérité une place parmi les Saints qu'on honore le 30 Avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux, celui de l'église de Christ, et celui de saint Gilles. Elle fut enterrée à Westminster, auprès de saint Édouard-le-Confesseur. Voyez Hovéden, Matthieu de Westminster, et Mathieu Paris, sous l'an 1118.

Sainte Marguerite laissa plusieurs enfans qui lui survécurent. Edgar, l'un d'eux, régna neuf ans en paix. Il fut craint des méchans, et respecté de tous les gens de bien.

Alexandre I, son frère, lui succéda. Il pacifia par son courage les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, un entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de saint Colm. L'église de Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut après avoir régné dix-sept ans.

David I, autre fils de sainte Marguerite, occupa vingt-un ans le trône d'Écosse. Il égala les plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir de la manière la plus rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. Il fonda et dota les évê-

mère de famille véritablement chrétienne, sont le principe des plus abondantes bénédictions.

Nous devons tous, au moins par nos exemples et nos prières, travailler à la sanctification du prochain. Ce devoir regarde d'une manière spéciale les parens et les maîtres à l'égard de ceux sur lesquels ils ont autorité, et il faut qu'outre l'exemple et la prière, ils emploient la voie des menaces, des réprimandes, des exhortations. La vertu est le plus précieux trésor que les uns puissent laisser à leurs enfans, et les autres à leurs serviteurs. Saint Charles Borromée insistait beaucoup sur cette vérité, et l'inculquait fortement (1).

Les supérieurs négligens sur cet article ont bien lieu de

---

chés de Ross, de Brechin, de Dunhelden et de Dunblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse Sibille, nièce de Guillaume-le-Conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Il invita en cette occasion les principaux seigneurs à souper avec lui, et les consola en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter » en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, » juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir » comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne » peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit durant » la vie, soit après la mort. » Il leur recommanda ensuite ses petits-fils, et sur-tout Malcolm, qui était l'aîné. Il mourut à Carlisle dans de grands sentimens de piété, le 29 Mai 1153. On lit son nom, avec ceux des Saints, dans plusieurs calendriers d'Écosse.

David eut pour successeur Malcolm IV, son petit-fils, qui est aussi regardé comme Saint. Ce prince aimait singulièrement la paix, et il évitait la guerre avec tout le soin possible. Il fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur et son humilité. On trouvera le détail de ses vertus dans Guillaume de Newbridge, un des plus exacts historiens d'Angleterre, l. 1, c. 25, l. 2, c. 18, ainsi que dans Fordun, p. 689, 700, édit. de Hearne.

(1) *Conc. V, Mediol.* p. 3.

trembler. Jésus-Christ leur demandera compte de tous les péchés qui n'ont été commis que parce qu'ils n'ont point été fidèles à remplir leur devoir. C'est en ce sens que, selon saint Augustin, chaque maître doit se regarder comme l'évêque ou le pasteur de sa famille, et que chaque chrétien, au moins par l'exemple, doit se réputer tel à l'égard du prochain. Mais, hélas! il semble que ces maximes soient universellement ignorées; combien même n'en voit-on pas qui se font apôtre du démon, et qui, au lieu d'être aux autres *une odeur de vie*, leur deviennent *une odeur de mort?* La désolation des familles vient de ceux qui en sont les chefs; le scandale est presque général, de là ce déluge de crimes, cette ignorance de la morale du christianisme, et cette affreuse insensibilité pour les choses de Dieu, que les larmes de tous les justes ne sauraient assez déplorer. Est-il étonnant, après cela, que Jésus-Christ se soit déclaré l'ennemi du monde, et qu'il l'ait chargé de malédictions?

S. GÉTULIUS, ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Second siècle.

Gétulius, mari de sainte Symphorose, était un officier qui servit dans les armées romaines sous les Empereurs Trajan et Adrien. Ayant embrassé le christianisme, il quitta le service et se retira dans le pays des Sabins. Il avait un frère nommé Amence, qui n'avait pas moins de zèle que lui pour la foi de Jésus-Christ, mais qui gardait toujours la place de tribun d'une légion.

L'Empereur Adrien, sachant que Gétulius avait changé de religion, envoya Céréalis pour l'arrêter; mais cet officier fut converti par les deux frères. Le prince, vivement

irrité de ce qui s'était passé, chargea Licinius de les condamner tous trois à mort, à moins qu'ils n'abjurassent le christianisme. Les confesseurs furent décapités à Tivoli, après y avoir été emprisonnés vingt-sept jours, et y avoir souffert différentes tortures. Un quatrième chrétien, nommé Primitivus, mérita de recevoir avec eux la couronne du martyre. Sainte Symphorose enterra leurs corps dans une sablonnière qui était sur ses terres.

Ces généreux soldats de Jésus-Christ souffrirent au commencement du second siècle. Ils sont nommés en ce jour dans les anciens martyrologes.

Voyez leurs actes, abrégés par Tillemont, t. III, p. 23.

S. LANDRI, ÉVÊQUE DE PARIS.

Septième siècle.

SAINT LANDRI succéda à Audobert sur le siége épiscopal de Paris, vers l'an 650, sous le règne de Clovis II. Dans une famine, il distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait, et fit fondre, pour les assister, jusqu'aux vases sacrés de l'église.

Les Empereurs chrétiens ayant assigné aux églises des revenus fixes, il passa en loi que chaque évêque entretînt un hôpital, qui était ordinairement situé auprès de la cathédrale; ainsi l'on voit à Rome l'ancien hôpital de Latran, auprès de la basilique de ce nom. On dit que saint Landri marcha sur les traces des autres successeurs des apôtres, et qu'il jeta les premiers fondemens de l'Hôtel-Dieu de Paris. Il fut bâti à l'endroit où avait été auparavant le palais du maire Erchinoald; il est desservi par des religieuses hospitalières qui suivent la règle de saint Augustin (1).

(1) Quelque vaste que soit l'Hôtel-Dieu de Paris, il ne l'est point encore

Saint Landri, de la mort duquel on ignore l'année, fut enterré dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; on y garde encore ses reliques dans une châsse d'argent. En 1404, on en tira deux os, qui furent donnés à l'église paroissiale de Saint-Landri. Cette église était originairement une chapelle bâtie auprès de la maison qu'habitait le Saint, et dans laquelle il avait coutume d'aller prier.

Saint Landri souscrivit, avec vingt-trois autres évêques, la charte que Clovis II accorda, en 653, au monastère de Saint-Denis (1). Il a un office dans le nouveau bréviaire de Paris (2).

Voyez Henschénius, et Papebroch, t. II, *Junii*, p. 293.

S. ÉVREMOND, ABBÉ DANS LE PAYS BESSIN.

Vers l'an 720.

Ce Saint (3), né à Bayeux, était d'une famille noble et riche. Il parut à la cour avec distinction, et s'y fit aimer du Roi Thierri III. Il s'y unit par les liens du mariage à une femme vertueuse; mais Dieu lui ayant fait connaître

---

assez, eu égard au grand nombre de malades qu'il renferme. L'hôpital de Milan est encore plus nombreux; mais on y reçoit les pauvres valides. Les hôpitaux du Saint-Esprit et de Saint-Philippe de Néri à Rome, sont les mieux réglés de tous ceux de l'univers.

(1) L'original de cette charte, qui est sur du papier d'Égypte, subsiste encore.

(2) Ce fut par l'ordre de saint Landri que Marculfe, moine de Paris, recueillit, en 660, ses *deux livres de formules ecclésiastiques*, qui ont été publiés avec des notes par Jérôme Bignon et par Baluze. Cet ouvrage contient des copies de chartes, des lettres de recommandation accordées par des évêques, et autres pièces semblables.

(3) En latin *Evermundus*, *Ebremundus*.

par sa grâce le vide et le néant des grandeurs humaines, il résolut de quitter le monde. Sa femme entra dans ses vues, et prit le voile de religieuse.

Libre de tout engagement, Evremond se retira dans le pays Bessin, où il fonda plusieurs monastères, tant d'hommes que de femmes. Le principal de ces monastères fut celui de Fontenai; il y vint un grand nombre de religieux, dont le Saint fut obligé de prendre la conduite. L'éclat des vertus qu'il y pratiquait engagea saint Aunobert, évêque de Séez, à le faire venir auprès de lui. Aunobert le fit abbé du monastère de Montmaire, qui était dans son diocèse. On croit que saint Evremond mourut en ce lieu vers l'an 720. Le bienheureux Lohier, évêque de Séez, fit la cérémonie de ses funérailles (1).

Durant les incursions des Normands, ses reliques furent portées à Creil, petite ville du diocèse de Beauvais, sur la rivière d'Oise. Les huguenots les brûlèrent en 1567; il n'en resta que le chef, qui se garde encore dans la même ville.

Voyez Baillet, sous le 10 Juin, et Trigan, *Hist. eccl. de Normandie*, t. I, p. 316.

LE B. HENRI DE TRÉVISO.

L'AN 1315.

Henri naquit à Bolsano, dans cette partie du Tyrol qui est remplie de montagnes, située entre les ville de Trente et de Bresse. La pauvreté de ses parens fit qu'il ne put être

---

(1) On ne sait rien de la vie de saint Lohier, appelé en latin *Lotharius*. Il florissait au milieu du huitième siècle. Il est honoré à Séez le 15 Juin. Les fidèles vont révérer son tombeau dans l'église paroissiale de son nom.

élevé dans l'étude des lettres; mais il apprit, dès ses premières années, le grand art de se perfectionner chaque jour dans l'amour de Dieu, qui est la vraie science d'un chrétien.

Ayant quitté sa patrie, où il ne trouvait pas de quoi subsister, il alla se fixer à Tréviso, capitale d'une province de la république de Venise : là, il était obligé de travailler chaque jour, afin de pourvoir aux différens besoins de la vie. Il s'appliquait à son travail avec une ardeur infatigable, et il le sanctifiait par un esprit de recueillement et de pénitence. Comme il ne savait pas lire, il assistait, autant qu'il lui était possible, aux instructions publiques, et il y était si attentif, qu'il ne manquait jamais d'en retirer de grands avantages; il assistait aussi fort régulièrement à tout l'office de l'église. Chaque jour il entendait la messe avec une ferveur angélique. Durant son travail, il s'unissait de cœur à ceux que leur état mettait à portée de chanter continuellement les louanges du Seigneur. Sa vie était fort austère, et il donnait secrètement aux pauvres ce qu'il pouvait épargner de son salaire. Son humilité le portait à dérober aux hommes la connaissance de ses bonnes œuvres; mais plus il cachait ses vertus, plus était vif l'éclat dont elles brillaient.

Sa douceur avait quelque chose d'étonnant; on ne l'entendit jamais se plaindre ni murmurer dans la maladie et les autres afflictions. Sa tranquillité le faisait chérir de tout le monde. On eût dit qu'il ne ressentait point les injures et les affronts. Lorsque les enfans ou d'autres personnes le raillaient ou l'insultaient, il leur répondait par des paroles de bénédiction, et priait pour eux. Souvent il s'unissait à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Il se confessait tous les jours, non par scrupule ou par petitesse de jugement, mais pour s'entretenir dans la plus exacte pureté, et pour se rendre plus digne de louer Celui qui

est la sainteté même, et aux yeux duquel les anges ne sont point sans tache. Il avait un soin extrême de ne rien faire qu'en vue de Dieu, et il s'accusait d'immortification ou de vaine curiosité, si quelque regard jeté sur un objet extérieur détournait son attention, et donnait la moindre atteinte au recueillement de son ame.

Son grand âge l'empêchant de continuer son travail ordinaire, une personne le logea dans sa maison. Le serviteur de Dieu vivait des aumônes qu'on lui faisait chaque jour, sans jamais rien réserver pour le lendemain. Il donnait ce qu'il s'était retranché à ceux qu'il savait être dans la plus grande misère. Il mourut le 10 Juin 1315.

Il se fit un concours prodigieux à la petite chambre où son corps fut exposé; et trois notaires, placés par les magistrats, dressèrent les procès-verbaux d'un grand nombre de miracles qui s'opérèrent alors par son intercession. Chacun s'empressait d'emporter comme une relique quelque chose de ce qui avait servi à son usage. Les Italiens appellent le serviteur de Dieu *saint Rigo*, qui est un diminutif d'*Arrigo*, lequel a la même signification que *Henri*.

Voyez dans les Bollandistes, t. II, *ad* 10 *Junii*, p. 368, la vie du Saint écrite par Dominique, évêque de Tréviso, qui avait été témoin oculaire de ses vertus. Voyez aussi l'Histoire ecclésiastique de Fleury, t. XIX, l. 92, n. 18.

✝ LE BIENHEUREUX FOULQUES, ARCHEVÊQUE DE REIMS, MARTYR.

Tiré de Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tom. V, p. 688-698. Voyez aussi Flodoard, *Hist. eccl. Rhem.* lib. IV; *Baronii Annal. eccl. ad an.* 882, 885 et seqq.; Dupin, *Biblioth. eccl. du dixième siècle;* Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et eccl.*, tom. XIX, p. 403; et Longueval, *Hist. de l'église gall.* liv. 17 et 18, tom. VI, édit. in-8°.

L'AN 900.

Foulques était issu d'une ancienne noblesse, et comptait entre ses proches parens ou alliés, Gui, duc de Spolette et Lambert son fils, qui furent l'un et l'autre Empereurs d'Occident. Dès son enfance il fut élevé dans l'église de Reims, où il occupa une place de chanoine (1). Charles-le-Chauve l'en tira et l'appela à la cour, où Foulques demeura assez long-temps au service des Rois de France, ce qui lui valut l'abbaye de S. Bertin. Outre sa naissance, il réunissait en sa personne tant de savoir et de piété, qu'il passait pour un des plus sages personnages de son siècle.

Après la mort d'Hincmar de Reims, le clergé et le peuple de cette église, avec les évêques de la province s'accordèrent à l'élire pour leur archevêque. Il fut ordonné dans les premiers jours de Mars de l'an 882, c'est-à-dire 883 avant Pâques (2). Aussitôt il envoya sa profession de

(1) Jean d'Ipre, auteur un peu éloigné du siècle de Foulques, dit que ce fut à Térouane ou à Saint-Omer qu'il occupa une place de chanoine.

(2) Cette chronologie est établie sur l'épitaphe de Foulques, qui lui donne dix-sept ans, trois mois et dix jours d'épiscopat; de sorte qu'étant mort le 17 de Juin 900, il faut qu'il ait été ordonné au commen-

foi au Pape Marin, qui lui accorda l'usage du pallium, dont avaient joui ses prédécesseurs. Il avait connu ce Pontife, lorsqu'en 875 il accompagna à Rome le Roi Charles, qui y fut couronné Empereur d'Occident.

Foulques trouva l'église de Reims dans un triste état, en conséquence des ravages des Normands. Touché de ses malheurs, il s'arma de courage et travailla infatigablement à la rétablir dans son premier lustre. Il commença par le culte divin et la discipline ecclésiastique. Il fit apporter le corps de S. Remi du monastère d'Orbais (1), et celui de S. Gibrien de Chalons-sur-Marne à Reims. Les deux écoles de cette ville, l'une pour les chanoines de la cathédrale, l'autre pour les clercs de la campagne, avaient souffert, comme le reste, des devastations des barbares : le zélé prélat donna toute son application à leur rétablissement. Dans ce dessein il y fit venir deux maîtres célèbres, Remi, moine de S. Germain d'Auxerre, et Hucbaud, moine de S. Amand; et pour inspirer plus d'émulation, il ne dédaignait pas d'étudier lui-même avec les plus jeunes clercs.

Quelque temps après qu'il eut sacré Roi de France Charles-le-Simple, dont il fut dans la suite le tuteur et le ministre, il tint en 891 un concile à Reims contre Baudouin II, comte de Flandre. On se plaignit dans ce concile que ce seigneur usurpait les biens et même les honneurs ecclésiastiques, jusqu'à prendre le titre d'abbé; et

---

cement de mars 883. Le dix de ce mois était un dimanche cette année-là.

(1) Foulques commença par faire entourer la ville de Reims d'une bonne enceinte de murailles, avant de faire cette translation que plusieurs miracles accompagnèrent, et dont on trouve la relation dans Flodoard, qui vivait à cette époque. — Ce même Flodoard a conservé plusieurs extraits des lettres de Foulques, écrites aux Papes, aux évêques, aux abbés et aux princes : ces pièces prouvent que le B. Prélat écrivait avec beaucoup de zèle, de force et d'autorité.

l'on jugea qu'il méritait d'être excommunié. Mais en considération des services qu'il avait rendus à l'Etat et à la Religion contre les Normands, on suspendit la fulmination des censures, afin de lui laisser le temps de se repentir, et pour qu'il pût faire un bon usage des remontrances qu'on allait lui adresser. En conséquence le concile envoya une lettre à Dodilon, évêque de Cambrai, avec charge de la lire au comte Baudouin, ou bien de la lui envoyer par son archidiacre, ou bien enfin au cas qu'on ne pût lui parler, de la faire réciter dans les endroits où le comte avait envahi les biens de l'Église. La lettre interdisait aux moines, aux chanoines et à tous les fidèles, toute liaison avec le comte s'il ne se corrigeait. Foulques écrivit encore particulièrement à Baudouin, au sujet de ses excès. Il lui reprocha d'avoir chassé des prêtres de leurs églises, sans avoir consulté l'évêque; de s'être emparé d'un monastère (celui de S. Vaast à Arras) et d'une terre que le Roi avait donnée à l'église de Noyon; enfin de ne pas montrer au Roi Charles la fidélité qu'il lui devait, il l'exhorta en père et l'engagea à se corriger, afin de lui épargner la dure nécessité de devoir l'excommunier.

Charles-le-Simple n'était Roi que d'une petite partie de la France. Odon, comte de Paris, qui avait défendu cette ville en 886, contre les Normands, fut couronné Roi en 888, et quoi qu'il se fût fait passer pour tuteur et défenseur du jeune Charles, il ne cessa de lui faire la guerre, même après que ce dernier eut été reconnu Roi. Charles, incapable de résister à Odon, voulait faire une alliance avec les Normands, mais l'archevêque de Reims, informé de ce dessein, lui écrivit une lettre très-pressante afin de le détourner de ce projet. « Croyez-moi, » lui dit Foulques, « vous ne parviendrez jamais à la couronne, en sui-
» vant ces voies. Au contraire, le Seigneur, que vous
» offenserez par votre conduite, ne tardera pas à vous

» perdre.... Si vous écoutez de mauvais conseillers, ce sera » renoncer à la fois à votre royaume terrestre et à celui qui » vous est réservé dans le ciel. Mieux vaudrait pour vous » n'avoir jamais vu la lumière que de devoir votre triom- » phe à l'assistance du démon par votre alliance avec des » païens, etc. (1). »

Charles ayant suivi les avis salutaires du digne archevêque, sentit aussitôt les effets de l'assistance divine. Odon fit la paix avec lui et consentit à ce qu'il régnât sur les pays qui s'étaient soumis à son obéissance. L'année suivante, le 3 Janvier 898, Odon mourut, laissant après lui un fils qui fut proclamé par quelques-uns Roi d'Aquitaine, mais qui mourut presque aussitôt. Ainsi toute la France se soumit au sceptre de Charles (2).

Celui-ci, devenu plus puissant, voulut contraindre à main armée Baudouin, comte de Flandre, dont il était mécontent. Il assiégea Arras et ayant pris cette ville il remit le couvent de S. Vaast à l'archevêque Foulques. Baudouin, sensible à cette perte, mais voulant cacher son ressentiment, feignit de vouloir se reconcilier avec l'archevêque, afin d'assurer d'autant mieux sa vengeance. Des gens du comte, ayant un nommé Winemar à leur tête, rencontrent l'archevêque en route, accompagné d'un petit nombre de serviteurs, et l'assassinent de guet-apens le 10 Juin 900; il avait gouverné l'église de Reims pendant dix-sept ans. On l'honore comme martyr. Le martyrologe ro-

(1) Flodoard. lib. IV, cap. 5, *Hist. de l'église gall.* tom. VI, p. 347.

(2) Dans l'année 911, ne pouvant plus résister aux armées des Normands, il conclut un traité avec leur chef Rollon, à qui il céda une partie de la Neustrie (qui pour cette raison reçut par la suite le nom de Normandie), et à qui il donna en mariage sa fille Gislé, à condition toutefois, qu'il embrasserait le christianisme. Ce qui s'effectua, Rollon ayant été baptisé en 912. Charles mourut le 7 octobre 929. Voyez *l'Art de vérifier les dates*, pag. 540 et 541, édit. de 1770.

main en fait mention le 10 Juin; d'autres martyrologes, entre autres celui d'Usuard publié par Sollier, le placent au 17 du même mois.

Le 6 juillet de la même année, Hervée fut élevé sur le siége de Reims. Il porta aussitôt une sentence d'excommunication contre les meurtriers de Foulques (1). Winemar, qui en avait été le chef, fut visiblement frappé de la main de Dieu et mourut misérablement d'un ulcère, rongé tout vivant des vers qui s'y étaient formés (2).

✠ S. BARDON, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.

Tiré de la vie du Saint, publiée par Daniël Papebroch, *ad diem X Junii*, t. II, p. 299-319; de Mabillon et Chrétien Joannis, *Rerum Mogunt.*, t. I, p. 474 sqq.; de Tritheim, Lambert d'Aschaffenbourg, de la *chronique de Saxe*, d'Hildesheim, Marianus Scotus, Hermannus Contractus et d'autres.

L'AN 1053.

S. BARDON vit le jour en 980, à Oppershofen, bourg de la Wetteravie. Son père Adalbert ou Adalbero, et sa mère, que Papebroch appelle Christine, étaient nobles de naissance. Leur conduite pieuse et irréprochable les faisait généralement considérer. Ils avaient encore deux fils, nommés *Helizo* et *Harderath*, qui, à l'exemple de leurs parens, eurent la gloire de marcher dans les voies du Seigneur, en se montrant en même temps vaillans, pieux et fidèles à leur prince.

Lorsque Bardon commença à parler, ses parens le confièrent aux soins d'une femme pieuse, nommée Benoîte, et lui donnèrent en même temps un Pseautier, dans le-

(1) Voyez Duchesne, t. I, p. 585.
(2) Longueval, *Hist. de l'église gall.* t. VI. p. 351.

quel il apprit à lire, et puisa les premiers principes de religion. Le souvenir des obligations qu'il croyait avoir à cette institutrice ne s'effaça jamais de sa mémoire. Elevé à la dignité d'archevêque, il prit encore soin de sa bienfaitrice, en la mettant à l'abri du besoin pour le reste de ses jours.

Lorsqu'il se sépara d'elle, ses parens l'amenèrent à Fulde, où l'abbé Archambaud (1) le reçut au nombre de ses disciples. Il y fit preuve d'un si grand désir d'apprendre et d'une si profonde sagacité dans les jugemens qu'il portait des choses de ce monde, que, dès qu'il eut atteint l'adolescence, il mit à exécution un projet, qu'une longue et sérieuse méditation avait nourri et fortifié dans son cœur, et qu'il entra dans l'ordre de S. Benoît à Fulde. Dès-lors il ne fit qu'avancer dans la voie de la perfection. Il montra un attachement si vif à Brandon ou *Brantholius*, son abbé depuis l'élévation d'Archambaud au siége de Mayence, et son proche parent, que lorsque ce dernier fut déposé par les efforts d'Archambaud, Bardon quitta le couvent avec son supérieur et ses disciples, et n'y revint, que sous l'abbé Poppon, lorsque le temps eut calmé cette affaire.

S'occupant exclusivement de son salut, il s'intéressa si vivement au bien-être de ses frères, qu'il se chargeait avec le plus grand plaisir de leurs travaux, faisant pour eux tout ce que la règle leur prescrivait. Cette conduite lui concilia la bienveillance universelle au point qu'ils voulurent lui rendre les mêmes honneurs qu'à leur abbé. Comme il se plaisait particulièrement à la lecture du livre que le saint Pape Grégoire-le-Grand écrivit sur les devoirs d'un pasteur, et qu'il ne le quittait presque jamais, ses frères lui demandèrent un jour le motif de cette prédilection.

(1) Autrement *Erkenbold*. D'après Serarius. Il avait été élu abbé de Fulde en 963, et archevêque de Mayence en 1011 ; il mourut en 1021.

Bardon répondit en riant : « Qui sait s'il ne viendra pas
» quelque Roi débonnaire, qui ne trouvant personne pour
» gouverner l'Église, se décidera à faire choix de moi? Il
» faut donc que je me prépare à un tel événement. » Ces paroles excitèrent leur gaîté, mais il ajouta lui-même en riant, qu'ils se convaincraient un jour qu'il avait dit la vérité.

Aspirant de plus en plus à l'esprit d'humilité, de mortification et d'un parfait détachement des choses de la terre, sa sainte conduite commanda toujours le respect et servit de modèle à ses frères. C'est pourquoi, sous l'abbé Richard, les suffrages unanimes des religieux le désignèrent, lorsqu'il s'agit d'élire un nouveau doyen. Dans la suite Richard le nomma abbé au nouveau couvent de S. André, dans le territoire de Fulde, et c'est là qu'il vit l'Empereur Conrad et son épouse Gisèle. L'Empereur chez qui le bruit des hautes vertus et des mérites de Bardon avait dès longtemps excité le désir de le connaître, fut extrêmement charmé de pouvoir accomplir ses désirs, et, après s'être informé avec soin de la situation et des besoins du nouveau couvent, il le serra contre son cœur et le quitta en lui donnant la flatteuse assurance, qu'il ne manquerait pas, à la première occasion, de le récompenser et de l'élever selon ses mérites. Peu de temps après il lui conféra la dignité d'abbé du couvent de Kaiserswerth, que Bardon ne tarda pas d'échanger contre celle d'abbé du couvent de Hersfeld, dans les environs de Fulde. Ces marques de faveur du prince ne manquèrent pas d'exciter l'envie des calomniateurs : quelques méchancetés que cette basse passion leur fit inventer contre lui pour le noircir, il les traita toujours avec indulgence et douceur, et ne s'estimait pas plus heureux que lorsqu'il pouvait leur faire tout le bien imaginable. Sa belle ame avait horreur des calomnies fabriquées par de méchans rapporteurs comme de la mé-

disance dont le but est de ternir la réputation des autres.

Comme il était connu et honoré de tout le monde à cause de sa haute piété et de sa profonde sagesse, l'Empereur Conrad le nomma en 1031 pour succéder à Aribon, archevêque de Mayence; cette nomination fut accueillie par l'allégresse et les applaudissemens unanimes du clergé et du peuple. Parmi tous les dignes ecclésiastiques de l'Allemagne l'Empereur ne crut pas pouvoir en choisir de plus digne que lui, pour cette éminente dignité. Ceci arriva le jour des SS. Pierre et Paul. A la fête de Noël il se rendit auprès de l'Empereur à Goslar et y célébra solennellement la grand'messe. Après la lecture de l'Evangile il monta sur les marches de l'autel et y prononça une allocution courte et simple; mais les grands qui formaient la suite de l'Empereur, et peut-être sur-tout le clergé qui lui enviait son épiscopat, se répandirent en invectives, au sujet de ce discours qui leur paraissait dénué de tout mérite et de toute science, contre l'humble orateur, qui cherchait moins l'approbation des hommes que la gloire de Dieu. Ils exprimèrent si hautement les sentimens que leur dictait la jalousie, qu'ils parvinrent jusqu'aux oreilles de l'Empereur. Celui-ci, découvrant avec surprise ce qu'il appelait maintenant sa prévention favorable pour Bardon, et croyant s'être grossièrement trompé à son égard, conçut tant de chagrin et de mauvaise humeur du mauvais choix qu'il croyait avoir fait, qu'il refusa de prendre toute espèce de nourriture. Tellement les discours envenimés de ceux qui voyaient de mauvais œil l'élévation de Bardon, étaient parvenus à blesser son cœur. Or, le second jour de fête, Thierri, évêque de Metz, ayant fait un sermon, ses paroles furent reçues de tous côtés avec les plus vifs applaudissemens. Voilà, disait-on, voilà un évêque! Voilà un discours digne d'un tel prélat; mais cet autre ignorant n'est qu'un moine, bon

tout au plus dans un couvent, mais privé des qualités nécessaires pour pouvoir élever des prétentions à une si haute charge. Le troisième jour de fête devant officier de nouveau, ses amis furent si inquiets pour lui, qu'ils le prièrent de confier ces fonctions à un autre. Mais il prononça ce même jour, en l'honneur de S. Jean l'Évangéliste, un discours si plein d'onction, de force et d'élévation, que tous les auditeurs demeurèrent pétrifiés d'étonnement, et que la honte ferma la bouche à ses calomniateurs. Quant à Conrad, qui lui avait voué la plus intime vénération, il était en extase. Il voyait son choix pleinement justifié, et remarquait avec complaisance que la considération et le respect pour Bardon gagnaient de plus en plus tous les cœurs. Comblé des marques d'honneur les plus touchantes de la part de Conrad, il retourna dans son évêché.

Le saint et éclairé prélat se consacra dès ce moment à l'accomplissement de ses devoirs pastoraux, et y mit tant de zèle et de ferveur que les heures destinées au travail lui parurent trop courtes et qu'il y consacra une grande partie de la nuit, sans que cela l'empêchât d'assister toutes les nuits dans l'église au service divin et à la récitation des pseaumes. Plein de bonté, de douceur et de la plus tendre indulgence envers tous ses inférieurs, il montra en même temps envers ses ennemis tant de bienveillance, de patience et d'amour, qu'il soumettait leurs passions par le pardon le plus généreux et par la prévenance la plus touchante. Il était à table, un jour, avec les jeunes gens, qu'il instruisait en particulier dans les sciences et dans les principes de religion ; et comme son esprit était toujours devant Dieu, il leur donnait, pendant le repas, plusieurs belles leçons de patience et de tempérance. Tandis qu'il parlait, l'un des jeunes gens, qui convoitait les mets exposés à ses yeux, se mit à parler du maître d'un ton de mépris. Celui-ci s'en aperçut et cessa de parler. Les au-

tres élèves portant les yeux sur lui et sur le jeune impertinent, s'attendaient à être témoins d'une sévère réprimande. Mais le pieux maître, qui n'avait pas oublié les instructions qu'il venait de donner sur la patience, fit présenter au railleur le plat d'or chargé de viande, qui se trouvait à côté de lui, et lui en fit cadeau pour le récompenser de ce que sa patience avait été mise à l'épreuve. C'est ainsi qu'il le punit et qu'il lui fit acquérirla conviction de ses torts.

Quoiqu'il sentît déjà les infirmités de la vieillesse il ne changea rien à ses pratiques d'austérité. Toujours fidèle à sa règle, il s'abstint, même sous la mître, de l'usage des viandes, abstinence qui n'était pas rare parmi les évêques de ce temps, comme nous l'apprend l'histoire d'un grand nombre de saints hommes, tirés du cloître pour gouverner des églises épiscopales. Il fallut les tendres instances du Pape Léon IX, qui vint un jour lui faire une visite, pour le déterminer à manger un peu de viande, afin de rétablir sa santé qui était très-affaiblie. Les paroles du saint Pape étaient à ses yeux des ordres, qu'il se faisait un cas de conscience de suivre. Il aimait trop la vertu de l'obéissance, pour ne pas trouver à l'exercer avec un plaisir ineffable. Un jour il donnait à dîner à un moine, et sa table n'était couverte que de viande. L'évêque eut beau l'engager à manger ce qu'on lui présentait, et lui dire que, bien qu'il fût moine lui-même, il mangeait néanmoins de la viande, parce qu'il était impossible de se procurer du poisson : le moine persistait dans son opinion que l'abstinence était dans cette matière une plus grande vertu que l'obéissance même. Le pieux Bardon aurait alors, d'après le témoignage de son biographe, fait un miracle, pour faire taire les scrupules de son convive. Quoi qu'il en soit, le moine effrayé de ce qu'il voyait, voulut tomber à ses pieds. Mais le saint archevêque lui fit signe de n'en rien

faire, et lui reprocha avec douceur la folie de sa conduite, en lui disant que l'obéissance comprenait tout le culte.

De même que S. Bardon n'accordait au corps que le plus stricte nécessaire, de même ses pratiques de mortification n'avaient pour but que de mourir entièrement au péché et aux mauvais penchans. Loin de fuir les hommes il se faisait un devoir rigoureux d'être le père, le consolateur et le protecteur de tous les affligés et de regarder comme leur bien tout ce qu'il possédait. Il était toujours entouré d'aveugles, de boiteux et d'autres nécessiteux de toute espèce, et il les connaissait tous par leurs noms. Vis-à-vis les malheureux il était tellement compatissant, que sa bonté fut même taxée de prodigalité. Mais cette opinion injurieuse ne put influer sur la compassion et l'intérêt qu'il vouait à son prochain, ni diminuer son humilité. Le saint Pape Léon IX parût lui-même d'abord partager ce sentiment et croire que Bardon agissait plutôt par mépris des richesses que par véritable charité. Mais il changea d'opinion lorsque, après la mort du saint archevêque, il vit le peuple accourir en foule à son tombeau et qu'il l'entendit se répandre en actions de grâces et en regrets pour sa mémoire, et implorer le Ciel pour le repos de leur bien-aimé père. C'est maintenant, s'écria Léon, que Bardon édifie ce qu'il peut avoir négligé, s'il est vrai qu'il ait jamais négligé quelque chose. Le peuple appelait la demeure de l'archevêque un four où venaient se rechauffer les pauvres, et la cuisine de ceux qui avaient faim. Lorsque sa maison s'écroula, il la reconstruisit aussitôt, comme dit son biographe, avec trois pierres : c'étaient sa fervente charité, sa tendre compassion et son humble affabilité.

Traversant un jour la campagne il rencontra un homme qui accomplissait, pendant le temps de Pâques, une pé-

nitence qui lui avait été imposée pour meurtre. Le prélat compatissant lui demanda de quel diocèse il était. Le pénitent lui ayant répondu qu'il appartenait au sien même. Bardon lui demanda pourquoi, pendant le temps de la rédemption, il était cependant couvert de chaînes. Le paysan repartit qu'ayant commis un meurtre par l'instigation de son mauvais génie, il souffrait volontiers ce châtiment. Le bon père, touché de sa position, dit au chapelain qui l'accompagnait : déchargez-le de sa peine. Quant à toi, dit-il, au paysan, va trouver ton confesseur, et dis lui de ma part de faire des deux choses l'une : de te remettre ta pénitence ou de l'expier par sa prière.

A l'occasion du sacre de l'Impératrice, épouse d'Henri III, il donna un nouvel exemple de sa bienfaisance. Agnès était fille du comte Guillaume de Poitou, et, vers l'an 1053, à la demande de l'Empereur son époux, elle fut sacrée Impératrice à Ingelheim par S. Bardon. Il se trouva à cette fête une foule de farceurs et de saltimbanques qui se flattaient d'y recueillir une bonne aubaine ; mais l'Empereur fit distribuer aux pauvres, qui s'y trouvaient également en très-grand nombre, les mets et les boissons qui étaient restés du banquet. Les bouffons durent s'en retourner les mains vides. Cela se fit par les soins de S. Bardon, pour lequel l'Empereur avait la même vénération que son prédécesseur Conrad. Il employa encore dans plusieurs circonstances sa sagesse et sa piété, sur-tout dans les disputes et dans les guerres, où Bardon se montra toujours comme un ange de paix et sut prévenir l'effusion du sang.

En sa qualité d'archevêque il sacra en 1037 Burchard, évêque de Halberstadt, le jour de saint Etienne, à Heiligenstadt ; ensuite, en 1038, Thietmar, évêque d'Hildesheim et successeur de saint Godard, à Lorsch ; et enfin, vers l'an 1041, Suitger, évêque de Bamberg à Mompelgard.

Plein de piété et prenant à cœur la dignité de la religion, il ne négligea aucune occasion de doter les fondations pieuses de moyens d'existence et de revenus nécessaires, et d'augmenter comme d'agrandir les monastères. Après avoir achevé à grands frais la cathédrale que saint Willigis avait commencé à bâtir, il la consacra avec une pompe extraordinaire, en présence de l'Empereur Conrad et du Roi Henri III, ainsi que de plusieurs évêques, princes et abbés, à la gloire de Dieu et sous l'invocation de saint Martin. On prétend que dix-sept évêques assistèrent à cette solennité. C'est ainsi qu'il dota du produit de ses épargnes et pour le salut de son ame l'église de saint Jean à Mayence, dont il avait fait passer le clergé à celle de saint Martin, et qu'il jeta les fondemens de l'abbaye et du couvent de Saint-Jacques, situé sur la belle montagne appelée aussi Montagne de Drusus ou de Mars. Ce bâtiment n'était pas encore achevé lorsqu'il sentit les approches de la mort. C'est pourquoi il donna à son neveu, qui portait le même nom que lui et qui dirigeait le couvent de Saint-Alban, les ordres les plus précis de recommander à son successeur l'achèvement de cette maison. Celui-ci, qui s'appelait Luitpold, répondit scrupuleusement à son désir. Il dota richement le couvent de Saint-Jacques, y mit des moines du couvent de Saint-Alban, ou, selon d'autres, de celui d'Hersfeld. La dédicace solennelle en l'honneur de saint Jacques l'ancien eut lieu en 1055. Luitpold qui avait été successivement moine à Fulde et prieur à Bamberg, mourut le 7 Décembre 1060, et fut inhumé dans un cercueil de bois à l'église du Mont-Saint-Jacques.

Le concile tenu à Rheims en 1049 sous le Pape Leon IX, fut suivi la même année de celui de Mayence. Saint Léon, quarante évêques, et l'Empereur y assistèrent. Parmi les évêques on remarqua Bardon de Mayence, Evrard de

Trèves, Hermam de Cologne, Adalbert de Hambourg et Engelhard de Magdebourg. Sigeboth ou *Sibicho*, évêque de Spire, y vint aussi. Accusé de simonie et d'autres délits, il dut s'en purger par un jugement de Dieu, c'est-à-dire, en prenant le corps et le sang de notre Seigneur Jésus-Christ. Dans ce même synode, Bardon fut nommé légat apostolique (1).

En prélat guidé par l'esprit de Dieu, il avait aussi le don de prophétie. Il prédit à Gebhard, évêque d'Eichstadt, qu'il ceindrait un jour la thiare. De même, sa fin prochaine lui fut révélée dans la prière. Saint Bardon se trouva avec l'Empereur Henri et plusieurs autres princes à Paderborn, aux fêtes de Pentecôte. Il célébra la grande messe et, après l'évangile, il monta sur les marches de l'autel et tint un discours adapté à la circonstance (2). Après une courte pause et après avoir poussé quelques profonds soupirs, il le termina par ces paroles : « Mes » pères et mes frères! je vais entreprendre un voyage » pour lequel je ne suis pas suffisamment préparé. C'est » un long voyage que je vais faire, et j'ai peu de pro- » visions; c'est pourquoi je suis plein de chagrin et d'in- » quiétude. Le Seigneur m'appelle à son armée, où toute » la guerre est dirigée contre moi et où j'aurai à soutenir » tout le choc des combats. Si je devais y succomber (car » je ne saurais m'y soutenir de mes propres forces), je » ne sais pas de quel côté je me tournerai pour appai- » ser mon juge. Je me recommande donc à vos prières, » à présent et après ma mort, afin que je trouve grâce » devant le souverain Juge, car aucun mortel n'est juste » devant lui. Mais vous tous, si jamais vous avez appris

---

(1) Voyez Hartzheim, *Concilia Germaniæ*, tom. III.

(2) Les contemporains le nommèrent le nouveau Chrysostôme, à cause de son éloquence.

» sur mon compte quelque chose qui me fasse honneur, » que votre vie, je vous en conjure, soit digne du » royaume de Dieu, auquel vous êtes appelé; n'hésitez » pas, car le temps s'écoule rapidement. Je vous recom- » mande maintenant à celui qui vous avait confié à moi, » au Dieu tout-puissant, à son Verbe notre Seigneur Jésus- » Christ, et au Saint-Esprit, dont nous célébrons aujour- » d'hui la fête; afin que, à l'abri de toute attaque de l'en- » nemi des hommes, vous soyez trouvés dignes de marcher » dans les voies de la justice. Mes chers enfans, que ce » ne soit pas pour vous un sujet d'affliction, que vous » m'entendez aujourd'hui pour la dernière fois! » A peine le pieux pasteur eut-il prononcé ces paroles, qu'on n'entendit dans l'église que gémissemens et sanglots. On se répétait ces paroles : « Que nous serons malheureux, » lorsque tu ne seras plus au milieu de nous. »

Les jours de fête étant passés, Bardon prit congé de l'Empereur, et partit pour Mayence. Il fut si occupé, pendant ce voyage, de l'idée de sa mort et de sa prochaine comparution devant le divin Juge, que ceux qui l'accompagnaient étaient obligés de répéter plusieurs fois les questions qu'ils lui adressaient, et que malgré cela ils n'en recevaient pas de réponse. Arrivé à Dornhegen, qui est à une lieue de Paderborn, il fit une chute, probablement de cheval, et sentit aussitôt qu'il s'était blessé. La douleur augmenta rapidement, il reconnut que sa dernière heure était proche. De suite il manda à l'évêque suffragant Abellin, que l'abbé Egbert avait fait venir à Fulde, à l'occasion de la fête de saint Boniface, ainsi qu'à son neveu Bardon, qui était abbé de Saint-Alban, que s'ils voulaient le voir encore, ils devaient faire hâte et venir le trouver. Il leur parla avec beaucoup de douceur et leur donna des consolations. Se voyant seul avec Abellin, il lui dit : « L'heure de ma mort approche. Sou-

» vent j'ai soupiré après elle, souvent aussi j'ai tremblé » en y pensant. Je sais que je ne me relèverai plus, mais » je ne veux pas que mon cher troupeau s'afflige d'a- » vance en apprenant la situation où je me trouve. Je » vous prie, mon père, de cacher au peuple l'événement » qui m'attend. Ses regrets me font trop de mal. Répon- » dez à ceux qui vous demanderont comment je me porte, » que vous ne le savez pas bien. Je me fie à votre pru- » dence et j'espère que vous ferez tout ce qui sera propre » à tranquilliser le peuple. Mais mon trépas étant certain, » je vous prie de m'administrer les saints Sacremens. » L'évêque suffragant soupira profondément à ces paroles, sans pouvoir cacher sa douleur. Le pieux mourant lui en reprocha sa tristesse, et le pria de se réjouir avec lui, de ne s'occuper que du soin de le faire paraître dignement devant le Seigneur. Il fit alors étendre par terre une haire et demanda qu'on le couchât dessus. Tous ceux qui étaient présens poussèrent des sanglots. Pour adoucir leur douleur, il dit en souriant : « Est-ce donc un lit si » dur, que celui sur lequel je repose? » Quelques-uns ayant cru devoir lui dire, pour le consoler, de se reposer sur la bonté et la miséricorde de Dieu, qui ne l'abandonnerait pas, il repartit : « Si je ne me reposais » sur le Dieu de bonté, que me resterait-il? Il sait si je » place ma confiance en lui, et si, durant toute ma vie, » j'ai placé ailleurs mon espoir et ma foi. Je suis l'œuvre » de ses mains, et il est mon espérance, que sa volonté » s'accomplisse dans son serviteur! » Lorsqu'il sentit redoubler les angoisses de la mort, il s'écria, les yeux levés au ciel : « Seigneur que ta miséricorde soit avec nous, » car j'ai toujours espéré en toi! » Après cela il ferma les yeux, étendit ses membres, pria en silence, et s'endormit enfin dans le Seigneur le 10 Juin 1053. Son corps fut ouvert, à cause des chaleurs de l'été, et ses entrailles

furent enterrées dans l'église. Quant au corps, il fut conduit à Mayence dans un cercueil. Tous les habitans vinrent, en sanglottant, au devant de la voiture qui le portait. Les habitans juifs même ne purent étouffer les regrets que leur causa la mort de ce bon père.

Plusieurs miracles s'opérèrent sur son tombeau. Les martyrologes des couvens et des cathédrales d'Allemagne célèbrent sa mémoire le 10 Juin. On ne voit plus aujourd'hui de trace de son tombeau. On croit qu'il a été détruit lors de l'incursion du margrave Albert de Brandebourg, qui parcourut, en 1552, comme brigand et exacteur, avec le fameux Guillaume de Grumbach, la route dite des Prêtres (*die Pfaffenstrasse*); car se disant chaud partisan des doctrines de Luther, il avait pillé les églises à Mayence et dans d'autres métropoles du Rhin et du Mein, et en avait brûlé ou du moins entièrement dégradé plusieurs autres.

---

11 Juin.

S. BARNABÉ, APÔTRE.

Vers l'an 60.

SAINT BARNABÉ est qualifié *apôtre* par les premiers Pères de l'Église, et par saint Luc lui-même (1), quoiqu'il ne fût pas du nombre des douze que Jésus-Christ avait choisis. On lui a donné ce titre, parce que le Saint-Esprit l'avait appelé d'une manière singulière, et parce qu'il avait eu beaucoup de part dans tout ce que firent les apôtres pour l'établissement du christianisme.

---

(1) Act. XIV, 13.

Il était de la tribu de Lévi (1) ; mais il était né dans l'île de Chypre, où sa famille possédait une terre. On sait que la loi ne défendait point aux lévites d'avoir un établissement et des biens hors de leur pays.

Le Saint s'appela d'abord José ou Joseph. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres changèrent son nom en celui de *Barnabé,* terme qui signifie, selon saint Luc, *fils de consolation*. Il fut nommé ainsi, dit saint Chrysostôme, à cause du talent admirable qu'il avait de consoler les affligés. Saint Jérôme ajoute que le nom de *Barnabé* signifie encore *fils de prophète*, et que personne ne le méritait mieux que cet apôtre, qui excellait dans les dons prophétiques.

Nous apprenons des Grecs que ses parens l'envoyèrent dans sa jeunesse à Jérusalem, où il fréquenta avec saint Paul l'école du fameux Gamaniël, et qu'il fut un des premiers, ou même le principal des septante disciples de Jésus-Christ. Il eut par conséquent l'avantage d'entendre de la bouche même du Sauveur les paroles de la vie éternelle (2).

C'est dans les *Actes des Apôtres* que l'Écriture parle de lui pour la première fois. Il est dit au même endroit (3) que ceux qui à Jérusalem reçurent d'abord la foi vivaient en commun; que les personnes d'entre eux qui possédaient des terres et des maisons, les vendaient, et en venaient déposer le prix aux pieds des apôtres, afin de contribuer au soulagement des malheureux, et de se rendre plus propres à suivre Jésus-Christ par une vie pénitente et mortifiée. Saint Barnabé est le seul qui soit nommé en cette

(1) Act. XIV, 36.

(2) Voyez Clément d'Alexandrie, *Strom.* l. 2, p. 410 ; Eusèbe, *Hist.* l. 1, c. 12, et l. 2, c. 1 ; S. Epiphane, *hær.* 20, c. 4, etc.

(3) Act. IV, 36.

occasion. Ceci vient sans doute de ce qu'il possédait un bien considérable, et peut-être de ce qu'il fut le premier à donner l'exemple d'un si généreux mépris du monde ; exemple qui eut depuis tant d'imitateurs, et qui porta un si grand nombre de chrétiens à pratiquer à la lettre le conseil donné par le Seigneur à l'homme riche de l'Évangile (1).

Au reste, il était libre à chacun de vendre ou de garder ses biens : mais dans les cas où l'on se déterminait à les vendre pour contribuer au soulagement des pauvres, on paraissait s'engager par un vœu, du moins par une promesse solennelle, de renoncer à toute possession temporelle, pour embrasser un genre de vie plus parfait : aussi voyons-nous qu'Ananie et Saphire furent frappés de mort aux pieds de saint Pierre, pour s'être réservé une partie du prix provenant de la vente de leurs biens ; et l'Apôtre ne leur reprocha autre chose, sinon d'avoir menti au Saint-Esprit, en prétendant tromper les ministres du Seigneur. Quant aux suites qu'eut leur faute par rapport à l'éternité, c'est un point sur lequel les Pères ne sont point d'accord. Les uns espèrent qu'ils seront repentis à la voix de saint Pierre, et qu'en conséquence leur faute leur aura été pardonnée, vu sur-tout qu'ils l'expièrent par un châtiment temporel (2), les uns, au contraire, craignent qu'ils ne soient morts dans l'impénitence, et qu'ils n'aient été précipités dans l'enfer (3). Il y en a qui les accusent de s'être rendus coupables de sacrilége, en violant le vœu qu'ils avaient fait de vivre dans la pauvreté volontaire (4). Saint Chrysostôme, saint Basile et saint Isidore

(1) Matt. XIX, 21.

(2) Origène, *in Matt.* p. 383, *edit. Huet.* ; saint Jérôme, *ep.* 8 *ad Demetr.*, saint Augustin, *serm.* 148, *olim.* 10, *de Div.*

(3) Saint Chrysostôme, *hom.* 12 *in Acta* ; saint Basile, *serm.* 1, *de Instit. Monach.*

(4) Saint Chrysostôme, *loc. cit.* ; saint Grégoire-le-Grand, l. 1, *ep.* 24, p. 513, t. II, *edit. Ben.* etc.

de Péluse observent (1) que le dessein de Dieu, en frappant visiblement des coups de sa justice les premiers auteurs de quelque crime, est d'effrayer et d'instruire quiconque serait tenté de les imiter; que si la vengeance divine ne se manifeste point toujours par des effets sensibles, les pécheurs ne doivent pas se flatter pour cela de l'impunité, qu'il est une autre vie où ils subiront des peines proportionnées à leur malice et à leur endurcissement.

Pour revenir à saint Barnabé il accompagna des plus parfaites dispositions l'offrande qu'il fit à Dieu de tous ses biens. Son zèle et sa piété le rendirent fort recommandable parmi les fidèles, et il avait beaucoup de part au gouvernement de l'Église.

Saint Paul étant venu à Jérusalem trois ans après sa conversion, les fidèles se faisaient une peine de l'admettre dans leurs assemblées, parce qu'il avait persécuté l'Église naissante avec fureur. Saint Barnabé, qui le connaissait particulièrement, le présenta à saint Pierre et à saint Jacques. Tel fut le poids de sa recommandation, que le chef des apôtres le reçut dans sa maison, et demeura quinze jours avec lui (2).

Environ quatre ou cinq ans après, les prédications de certains disciples, qu'on croit être Lucius de Cyrène, Manahen, et Simon surnommé *le Noir*, ayant eu un grand succès à Antioche, il fut question d'envoyer dans cette ville quelqu'un d'un ordre supérieur et qui fût même, selon toutes les apparences, revêtu du caractère épiscopal pour confirmer les néophytes, et pour donner une forme à la nouvelle église. Le choix des apôtres tomba sur saint Barnabé. Lorsqu'il fut arrivé à Antioche, il ressentit la

(1) Saint Chrysostôme, *loc. cit.* t. IX, p. 101, *edit. Ben.*; saint Basile, *in Moral. Reg. II*, et saint Isidore de Péluse, l. 1, *ep.* 181.

(2) Gal. I, 18.

joie la plus vive à l'occasion du progrès qu'avait fait l'Évangile : il exhorta fortement les fidèles à la ferveur et à la persévérance ; il prêcha lui-même, et augmenta encore de beaucoup le nombre de ceux qui croyaient en Jésus-Christ. Bientôt il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât. Saint Paul étant pour lors à Tarse, il alla l'y trouver, et l'invita à venir partager ses travaux à Antioche. Saint Paul, charmé de la nouvelle qu'il apprenait, le suivit, et passa une année avec lui. Dieu donna de grandes bénédictions au zèle des deux apôtres. L'église d'Antioche devenait de jour en jour plus nombreuse, et ce fut dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *chrétiens*.

L'Écriture appelle saint Barnabé un *homme bon* par excellence; ce qui signifie qu'il possédait dans un haut degré la douceur, la simplicité, la bienfaisance, la piété et la charité. Elle ajoute qu'il était *plein de foi*, c'est-à-dire, plein de cette vertu qui en même temps qu'elle éclairait son esprit sur la connaissance des vérités célestes, passait dans son cœur, animait toutes ses actions, lui inspirait une espérance vive, et un ardent amour pour Jésus-Christ, le remplissait de courage au milieu des travaux du ministère, le pénétrait de joie dans les plus violentes persécutions. L'écrivain sacré dit encore que saint Barnabé était *rempli du Saint-Esprit*. Cela signifie que le Saint-Esprit possédait tout son cœur et toutes les affections de son cœur : qu'il le crucifiait au monde et à ses vanités ; qu'il l'affranchissait des impressions de l'orgueil et de la vengeance ; qu'il le rendait supérieur aux désirs de la chair ; qu'il lui faisait mépriser les plaisirs et toutes les satisfactions des sens.

Une foi aussi parfaite fut récompensée par le pouvoir d'opérer les miracles les plus éclatans, et elle prépara saint Barnabé aux mérites de l'apostolat. On peut assurer que toute sa vie fut un martyre continuel, puisqu'il était tous

les jours exposé aux persécutions et aux dangers pour la défense de l'Evangile ; aussi les apôtres assemblés en concile à Jérusalem, dirent-ils, en parlant de saint Barnabé et de saint Paul qu'*ils avaient donné leurs vies pour le nom du Seigneur* Jésus (1).

Cependant la famine que le prophète Agabe avait prédite, fit sentir ses ravages à l'Orient et sur-tout à la Palestine. Les fidèles d'Antioche recueillirent une somme considérable pour assister les frères de Judée qui étaient dans le besoin. Saint Barnabé et saint Paul furent chargés de faire le voyage de Jérusalem, et de remettre la somme aux chefs de l'église de cette ville. La famine, au rapport de l'historien Josephe, affligea la Judée durant l'espace de quatre ans (2).

Jean, surnommé *Marc*, revint à Antioche avec saint Barnabé. Ils étaient parens l'un et l'autre, puisque le premier était fils de Marie, sœur du second. La maison de de cette sainte femme servait d'asile aux apôtres durant les persécutions, et leur fournissait un lieu sûr et convenable pour célébrer les divins mystères.

L'église d'Antioche devint alors très-florissante; elle avait, outre nos deux apôtres, plusieurs prédicateurs, tous doués du don de prophétie (3), et ces prédicateurs étaient Simon dit *le Noir*, Lucius de Cyrène, Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque (4).

Comme ils étaient occupés du jeûne et du service du

---

(1) Act. XV, 26.

(2) Durant le gouvernement de Cuspius-Fadus et de Tibère-Alexandre, sous l'Empereur Claude.

(3) Act. XIII.

(4) Manahen doit avoir été d'une naissance très-distinguée, puisqu'il avait eu la même nourrice qu'Hérode Antipas. On peut conjecturer qu'il était fils de Manahen, prince du sanhédrin, sous Hillel, grand-officier d'Hérode.

Seigneur, le Saint-Esprit leur fit dire par quelques-uns des prophètes, de *séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés*. Le terme *séparer* signifie en cet endroit la même chose que *mettre à part* pour exercer des fonctions divines; que *tirer de toute occupation* qui n'a pas la gloire de Dieu pour objet. C'est en ce sens qu'il est dit des Lévites (1) et de saint Paul (2), qu'ils étaient *séparés*. L'œuvre à laquelle le Saint-Esprit destinait les deux apôtres, était la conversion des gentils.

Toute l'Eglise joignit le jeûne à la prière, afin d'attirer la bénédiction du ciel sur cette importante entreprise. Après une telle préparation, saint Barnabé et saint Paul reçurent l'imposition des mains, cérémonie par laquelle ils furent, selon quelques-uns, sacrés évêques. D'autres (3) pensent, et leur sentiment paraît plus probable, que les deux Saints étaient déjà évêques, et que l'imposition des mains fut à leur égard un simple rit, par lequel on leur donna la commission de prêcher l'Evangile aux peuples idolâtres, et on les établit *apôtres des Gentils*.

Paul et Barnabé ayant reçu leur mission de la manière que nous l'avons dit, quittèrent Antioche après avoir pris Jean-Marc avec eux, et allèrent à Séleucie, ville de Syrie, située sur le bord de la mer; de là ils s'embarquèrent pour l'île de Chypre, et vinrent à Salamine, où ils prêchèrent Jésus-Christ dans les synagogues des juifs; ils partirent ensuite pour Paphos, ville de la même île, fameuse par un temple dédié à Vénus. Ce fut là qu'arriva la conversion de Sergius-Paulus, proconsul romain. Les saints apôtres se rembarquèrent à Paphos, et firent voile vers Perge, en Pamphylie. Jean-Marc se sépara d'eux dans

(1) Num. VIII, 14.
(2) Rom. I, 1; Gal. I, 15.
(3) Voyez Estius, Suarez, etc

cette ville, et retourna à Jérusalem. Ce qui le détermina à cette séparation, fut qu'il était rébuté par les fatigues qu'entraînaient des voyages longs et pénibles, et découragé par les dangers auxquels leur mission les exposait de la part des juifs et des païens. Saint Barnabé ressentit beaucoup de douleur à l'occasion de la démarche de son neveu.

De Perge, Paul et Barnabé prirent leur route vers Antioche de Pisidie : là, ils prêchèrent dans les synagogues des juifs; mais voyant que ceux-ci refusaient opiniâtrément de les écouter, ils leur dirent que puisqu'ils rejetaient la grâce qui leur était offerte, ils allaient annoncer les paroles de la vie éternelle aux gentils, comme le Seigneur l'avait ordonné par ses prophètes. Les juifs irrités les firent chasser de la ville. Les deux Saints se rendirent à Icône, métropole de la Lycaonie, où ils prêchèrent quelque temps. La malice des juifs les obligea encore d'en sortir; ils pensèrent même être lapidés.

Ils dirigèrent leur course du côté de Listre, qui était dans la même province. Les idolâtres de cette ville ayant vu saint Paul guérir miraculeusement un homme perclus de ses membres, s'écrièrent que les dieux étaient venus parmi eux. Ils donnaient à ce Saint le nom de *Mercure*, parce que c'était lui qui portait la parole. Pour saint Barnabé, ils l'appelaient *Jupiter*, sans doute à cause de son extérieur plein de grâce et de majesté (1). Déjà ils se préparaient à leur offrir des sacrifices, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux Saints les en empêchèrent;

---

(1) Saint Chrysostôme et tous les anciens représentent saint Barnabé comme un homme d'un aspect vénérable et d'une beauté majestueuse; ils représentent au contraire saint Paul comme un homme d'une petite taille. Saint Chrysostôme s'exprime ainsi en parlant du dernier : « C'était » un homme qui n'était haut que de trois coudées, mais qui cependant » était élevé au-dessus des cieux. » Voyez Corneille de la Pierre, et la *Synopsis criticorum, hìc.*

mais ces dispositions ne durèrent pas long-temps. Les juifs soulevèrent les païens, qui portèrent la fureur jusqu'à lapider saint Paul. On croyait que cet apôtre était mort; mais quand les frères furent venus, apparemment pour l'enterrer, il se leva tout-à-coup, et retourna dans la ville. Il en partit le lendemain avec Barnabé, pour se rendre à Derbe. Ils y prêchèrent tous deux avec beaucoup de zèle, et y firent un grand nombre de conversions. Ils parcoururent de nouveau les villes dont nous venons de parler, afin de confirmer les fidèles dans la doctrine qu'ils avaient embrassée, et d'établir des prêtres dans chaque église. Enfin après leurs courses apostoliques, ils arrivèrent à Antioche de Syrie, où ils passèrent un temps considérable avec les disciples, étant remplis de joie, et rendant grâces à *Dieu*, qui avait donné tant de succès à leur ministère.

Ce fut durant leur séjour dans cette ville, que s'éleva la fameuse dispute sur l'observation des rits de la loi mosaïque. Saint Barnabé, de concert avec saint Paul, s'opposa à quelques juifs convertis, qui prétendaient qu'on était obligé de s'assujettir, même sous l'Evangile, aux pratiques cérémonielles de la loi ancienne. Cette affaire fut portée aux apôtres, qui, pour l'examiner mûrement, s'assemblèrent à Jérusalem, l'an 51 de Jésus-Christ. Saint Paul et saint Barnabé furent confirmés dans leur mission, après avoir rendu compte du succès merveilleux qu'avaient eu leurs travaux parmi les gentils. Ils rapportèrent aux fidèles de Syrie et de Cilicie la lettre synodale du concile, qui exemptait les nouveaux convertis des observances légales.

Rien ne montre mieux l'humilité de saint Barnabé, que cette déférence volontaire qu'il avait en tout pour saint Paul. Il avait été appelé le premier à la connaissance de Jésus-Christ; il passait pour le principal docteur de l'église d'Antioche. C'était lui qui avait présenté saint Paul aux apôtres; il lui cédait cependant en toute occasion l'hon-

neur de porter la parole, ainsi que la prééminence. Saint Paul de son côté ne cherchait à se distinguer que par son zèle à supporter ce qu'il y avait de plus pénible dans les travaux du ministère. Ces deux Saints étaient unis par les liens de la charité la plus tendre; et cette charité ne reçut aucune atteinte d'une diversité de sentimens qui parut entre eux, et qui les sépara l'un de l'autre,

Saint Paul proposa à saint Barnabé de faire la visite des églises qu'ils avaient fondées en Asie. Barnabé y consentit, mais à condition que Jean-Marc, qui pour alors se trouvait à Antioche, viendrait avec eux. Saint Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient point s'associer un homme qui précédemment avait donné des preuves de son peu de courage. Les deux apôtres se séparèrent par une permission du Saint-Esprit, afin que l'Evangile pût être annoncé en un plus grand nombre de lieux.

Jean-Marc parut dans la suite tout autre qu'il n'avait été, et devint un modèle de ferveur et de fermeté dans les épreuves; il mérita même d'être compté parmi les prédicateurs les plus zélés. S. Paul, dans son épître aux Colossiens (1), parle de lui d'une manière fort honorable, et dans sa seconde épître à Timothée, qu'il écrivit quand il était en prison à Rome, il chargeait son disciple de venir le trouver, et d'amener avec lui Jean-Marc, *qui pouvait beaucoup servir pour le ministère* de l'Evangile (2). Jean-Marc finit sa course apostolique à Biblis, en Phénicie. Il est nommé dans le martyrologe romain, sous le 27 Septembre.

Après la séparation de saint Paul et de saint Barnabé, le premier parcourut avec Silas la Syrie et la Cilicie; le second, ayant avec lui Jean-Marc, se rendit dans l'île de

(1) Coloss. IV, 10, 11.
(2) 2. Tim. IV, 11.

Chypre. L'Ecriture ne nous apprend plus rien sur le reste de la vie de saint Barnabé.

Ce Saint, au rapport de Théodoret, rejoignit saint Paul, qui l'envoya à Corinthe avec Tite. Dorothée, et l'auteur des *récognitions*, supposent qu'il fit un voyage à Rome. La ville de Milan l'honore comme son patron. Elle se fonde sur une ancienne tradition, appuyée sur des monumens qui paraissent être du quatrième siècle, et qui portent que le Saint prêcha la foi dans cette ville, et qu'il en fonda l'église (1).

Mais quelque étendue qu'eût le zèle de saint Barnabé, il se croyait principalement obligé de travailler à la sanctification de ses compatriotes. Ce fut parmi eux qu'il termina sa vie par le martyre. Alexandre, moine de Chypre, qui écrivait dans le sixième siècle, avait donné une relation de sa mort. Voici en substance ce qu'elle portait. La foi ayant fait des progrès considérables dans l'île de Chypre, par les prédications, les exemples et les miracles de l'apôtre, il arriva que des juifs qui l'avaient persécuté en Syrie, vinrent à Salamine, et soulevèrent contre lui les personnes les plus puissantes de cette ville. On arrêta le Saint, qui, après avoir été insulté par la populace, et avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin lapidé (2).

---

(1) Voyez le livre intitulé : *Origine apostolica della chiesa Milanese, da Nicolao Sormani. Milano*, 1754.

(2) L'ordre des clercs réguliers, dits *Barnabites*, d'une église de saint Barnabé qui est à Milan, et dont ils prirent possession en 1545, fut foudé, en 1530, par trois gentilshommes milanais. Les Papes Clément VII et Paul III l'approuvèrent et le confirmèrent l'un en 1532, et l'autre en 1535. Cet ordre, dont la fin principale est de former de bons prédicateurs pour instruire le peuple dans les missions, était singulièrement estimé de saint Charles Borromée. Il a produit plusieurs grands hommes. Voyez Hélyot, *Histoire des Ordres religieux*, t. IV, p. 110, et sur-tout le P. Mansi, de l'ordre des Servites, *Not. in Raynaldi Contin. Annal. Baronii*, *ad an.* 1533, p. 298, t. XIII; *Contin. seu.* t. XXXII, *totius operis.*

Ses reliques furent trouvées dans la suite près de Salamine. Il y avait dans le cercueil une copie de l'Évangile de saint Matthieu, en langue hébraïque, laquelle avait été écrite de la propre main du Saint; elle fut envoyée à l'Empereur Zénon, en 485, selon Suidas et Théodore lecteur.

Saint Paul parle de saint Barnabé comme vivant encore dans l'année 56 (1), et saint Chrysostôme suppose qu'il n'était point mort en 63 (2). Il paraît que ce saint apôtre parvint à une extrême vieillesse (3).

---

(1) 1. Cor. IX, 6.

(2) *Hom. II, in Coloss.*

(3) Nous avons en grec une épître qui porte le nom de saint Barnabé; elle est citée, comme étant de cet apôtre, par Clément d'Alexandrie, par Origène, etc.; mais saint Jérôme, et Eusèbe, *Hist.* l. 3, c. 25, la mettent dans la classe des livres apocryphes, et il est d'ailleurs certain que l'Église ne l'a jamais reçue dans le canon des divines Écritures; de là, cette diversité de sentimens parmi les critiques. Les uns soutiennent que cette épître est véritablement de saint Barnabé; d'autres, au contraire, prétendent qu'elle ne peut lui être attribuée. Voyez, pour l'affirmative, Cave, *Hist. littér.* t. I, p. 18, et pour la négative, Tillemont, t. I, p. 659; Ceillier, t. I, p. 499, etc.

On convient au moins que cette épître est une production du siècle des apôtres; le style en fournit la preuve. Elle fut adressée aux juifs convertis, qui prétendaient que les observances légales obligeaient encore sous l'Évangile. L'auteur étale beaucoup d'érudition hébraïque, et montre une grande connaissance de l'Écriture. Il prouve, dans la première partie, que les cérémonies mosaïques avaient été abolies par la loi nouvelle; dans la seconde, il donne d'excellens préceptes concernant l'humilité, la douceur, la patience, la charité, la chasteté, etc. Selon lui, les bons marchent dans la voie de lumière, sous la conduite et la sauve-garde des anges de Dieu, comme les méchans marchent sous la conduite des anges de Satan. Il invective contre plusieurs vices, entre autres contre la démangeaison de parler, qu'il appelle un piége de mort. Il enseigne que les six jours de la création signifient, dans un sens allégorique, six mille ans, après la révolution desquels arrivera l'embrasement général de l'univers. Plusieurs anciens écrivains ont avancé la même chose, d'après une tradition des juifs, laquelle était

Saint Barnabé est honoré par la ville de Milan avec le titre de patron. Sa fête y est d'obligation depuis l'ordonnance que saint Charles Borromée publia en 1582, dans son sixième concile provincial. La tradition du pays porte qu'il prêcha la foi à Milan (1). Saint Charles Borromée l'appelle, dans un de ses sermons (2), apôtre de cette ville (3).

Saint Barnabé distribua tous ses biens aux pauvres, afin de vivre dans un détachement plus parfait de toutes les choses créées. Les richesses sont un don de Dieu; il faut les recevoir avec reconnaissance, et les employer à de saints usages; mais il est si difficile de les posséder sans attache, et de n'en pas abuser, que plusieurs chrétiens ont mieux aimé suivre l'exemple de saint Barnabé, pour servir plus aisément Jésus-Christ dans une parfaite nudité de cœur. Ce dépouillement absolu n'étant que de conseil, il est permis à ceux qui ont des richesses d'en conserver la propriété. Qu'ils se souviennent toutefois qu'ils doivent les employer à de bonnes œuvres, et sur-tout à soulager les indigens; que ce serait un crime pour eux de les dissiper par le luxe, et d'en faire l'aliment de leurs passions; qu'ils sont obligés d'être pauvres, au moins dans la disposition du cœur. Si elles leur sont ravies qu'ils

---

fondée sur une prétendue prédiction d'un nommé Élie, qu'il ne faut pas confondre avec le prophète de ce nom. (Voyez la note de Cotelier, sur ce passage de l'épître de saint Barnabé, n. 15). Le cinquième concile général de Latran défend aux prédicateurs de déterminer le temps du second avénement de Jésus-Christ, qu'il déclare être inconnu aux hommes.

(1) Nicolas Sormani a tâché de justifier cette tradition dans ses *Apologismi* (*).

(2) *Hom.* 26, t. I, p. 174.

(3) Voyez Bernardin Cassinus, dans sa *Veritas sacrarum reliquiarum in basilica metropolitana Mediolanensi, an.* 1743.

(*) Voyez aussi les *Vindiciæ de adventu Mediolanum S. Barnabæ Apostoli*, de J. A. Saxius. *Note de la prés. édit.*

ne s'en troublent point; la perte des biens de la terre ne pourra leur rien ôter de ce qui leur appartient véritablement en propre.

SAINTE MACRE, VIERGE ET MARTYRE, AU DIOCÈSE DE REIMS.

Vers l'an 287.

On dit que ce fut sous Rictius-Varus, préfet du prétoire, que sainte Macre, vierge, remporta la couronne du martyre. Elle souffrit dans l'île que forme la Nore en tombant dans la Vesle, près du lieu où est présentement la ville de Fîmes, au diocèse de Reims. Les auteurs sont partagés sur le jour de sa mort; les uns la mettent au 6 Janvier, et les autres au 2 ou au 3 Mars. Son corps fut enterré auprès de l'endroit où elle avait été martyrisée. On le transféra depuis à Fîmes, et on le déposa, sous le règne de Charlemagne, dans une église magnifique qu'un nommé Dangulfe avait fait bâtir sous l'invocation de la Sainte. Il s'opéra divers miracles dans cette église, ainsi que dans une autre où les reliques de sainte Macre avaient été d'abord déposées. L'église de la Fère, en Tartenois au diocèse de Soissons, porte le nom de notre sainte martyre, qui est honorée le 11 Juin dans les lieux où son culte est célèbre.

· Voyez Flodoard, *Hist. eccl. Rom.* l. 4, c. 51; les Bollandistes, sous le 6 Janvier, et Tillemont, t. IV, p. 497.

S. AUSONE, PREMIER ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

Troisième siècle.

Les différentes vies que l'on a de ce Saint, sont tellement remplies de fables, qu'il est fort difficile de démêler le vrai d'avec le faux. Voici ce que l'on sait de plus probable. Ausone prêcha l'Évangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnait encore; ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de Jésus-Christ. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des barbares qui s'étaient jetés sur les Gaules. Il y a hors des murs d'Angoulême une église paroissiale, qui est dédiée sous l'invocation de saint Ausone. Cette église dépend de l'abbaye des filles de l'ordre de saint Benoît, qui porte le nom du même Saint. Cette abbaye est des plus anciennes des Gaules, et l'on prétend que saint Ausone en fut le fondateur. Elle ressentit les effets de la libéralité de Charlemagne, et des princes ses enfans. Les bâtimens ayant été ruinés par les calvinistes, en 1568, les religieuses furent dispersées. C'est Louis XIII qui a fait reconstruire le monastère dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Les reliques de saint Ausone furent brûlées par les huguenots en 1568; il n'en est resté que quelques petits ossemens que l'on sauva de la fureur des hérétiques.

Voyez les Bollandistes, sous le 22 Mai; le *Gallia Christ. nova*, t. II, p. 975; Beaunier, *Evéch. et Abb. de Fr.*, t. I, p. 156.

✝ LE B. HUGUES, ABBÉ DE MARCHIENNES.

L'AN 1158.

Hugues naquit à Tournay de parens riches et respectables, sous les yeux desquels il passa son enfance dans la pratique de l'étude et de la vertu. A un âge plus avancé il alla à Reims, où il eut pour maître le bienheureux Robert qui fut, après saint Bernard, abbé de Clairvaux, sous lequel il ne fit pas seulement de grands progrès dans les sciences, mais aussi dans la piété. Il passa vingt ans dans le monde et pendant tout ce temps il fut exempt de tous les défauts ordinaires de la jeunesse. Quoique la simonie fût très-commune de son temps, rien ne put le déterminer à s'élever par ce moyen aux emplois de l'Eglise, malgré les fréquentes instances de ses amis. Cependant son dégoût du monde s'accrut de plus en plus, et soupirant continuellement après une plus haute perfection, il communiqua son dessein à un religieux de Saint-Martin à Tournay, et ayant fini par atteindre l'objet de ses désirs il entra dans ce même couvent au grand étonnement de toute la ville et à l'insu de sa mère qui, à cette époque, était veuve et semblait avoir besoin de son assistance et de ses soins. Il se fit remarquer en observant scrupuleusement sa règle. Il priait constamment, il était très-appliqué à la lecture et de la plus grande sévérité envers lui-même au point de ne pas vouloir satisfaire quelquefois ses besoins corporels. Sa mère lui demanda un jour, les larmes aux yeux, comment il était possible de vivre d'une manière aussi austère, lui qui avait été élevé au milieu des douceurs et de l'affluence. Il répondit qu'il se plaisait dans l'austérité et la pauvreté comme dans l'opulence. La bonne odeur de ses vertus s'é-

tant répandue partout, les religieux de Marchiennes le prièrent de vouloir être leur abbé, et quoiqu'il cherchât partout les moyens à se soustraire à cette dignité, il se vit forcé, par ordre du Pape, de l'accepter à l'âge de 41 ans. Devenu abbé loin de se relâcher de son austérité première, son humilité s'accrut avec sa dignité. Il brilla en outre par la patience avec laquelle il supporta les souffrances, les difficultés et les longues tentations auxquelles il fut exposé. Après avoir rempli ses fonctions pendant quatre ans il quitta cette vie en 1158 pour aller recevoir sa récompense éternelle. Son corps fut enterré avec beaucoup de pompe dans l'église qu'il avait commencé à bâtir et qui était presque achevée.

Voyez *Raissii Auctor. ad Nat. SS. Belgii*, pag. 92; les *Acta SS.*, *ad* 12 *Maii*, *in vita Sanctæ Rictrudis*, pag. 113, et *Buzelini*, lib. V, *Annalium Gallo-Flandriæ*, p. 234.

╤ LE B. ACHAS.

L'AN 1220.

SUIVANT les annales de De Meyer, l'enfant Achas mourut en 1220 à l'âge de sept ans. Il naquit à Thourout en Flandre, où il ne tarda pas dès l'âge le plus tendre à donner l'exemple des plus éclatantes vertus. On rapporte qu'aux jours des grandes fêtes il avait l'habitude d'assembler autour de lui les enfans du voisinage; qu'il blâmait ceux d'entre eux qui étaient pétulans et orgueilleux, et leur dépeignait les peines de l'enfer, tandis qu'il promettait la gloire du ciel à ceux qui s'étaient bien comportés. Il leur apprenait l'oraison dominicale, et leur démontrait combien il y avait de mérite à honorer la Mère de Dieu en réci-

tant la Salutation angélique. On voyait aussi accourir à ces assemblées des personnes d'un âge mûr, qui trouvaient un plaisir particulier dans les réponses pleines de sagesse qu'il faisait lorsqu'on lui adressait quelque question. Quand par fois son père s'oubliait au point de jurer, de s'enivrer ou de tenir des propos trop libres, il l'en reprenait respectueusement, et lui disait les larmes aux yeux : « Mon » bien-aimé père, le prêtre ne nous dit-il pas dans l'é- » glise, que ceux qui agissent de cette manière n'obtien- » dront jamais le royaume des cieux. » Toutes ses paroles et toutes ses actions servaient d'édification à tous ceux qui le connaissaient : en un mot ce jeune enfant ressemblait, au rapport de ses contemporains, en tout à un homme plein d'expérience et doué de la vertu la plus parfaite.

A l'approche de la mort, l'enfant Achas s'étant confessé, demanda de recevoir le saint Sacrement de l'autel, mais on se vit obligé de le lui refuser, parce qu'on croyait qu'il n'était pas permis de l'administrer à des enfans de cet âge. Sur ce refus il leva vers le ciel ses mains mourantes et s'écria : « Vous savez, ô divin Jésus ! combien » je désire vous recevoir, je vous ai demandé, j'ai fait » pour vous obtenir tout ce qui était en mon pouvoir et » j'espère avec confiance de ne pas être privé de votre » présence. » Ayant prononcé ces paroles il entra dans le port de la vie éternelle. Peut-être Dieu a-t-il rappelé sitôt ce saint enfant à lui afin que, suivant les paroles du Sage (1), le vice ne corrompît pas son esprit, et que la séduction à laquelle il aurait pu un jour être exposé n'égarât pas son ame. Ou bien Dieu, se serait-il hâté de l'enlever, suivant les paroles de l'Ecriture (2), parce que ayant acquis en peu de temps la perfection de la vieil-

(1) *Sap.* IV, 11.
(2) *Ibid.* XIII. 14.

lesse, il était particulièrement agréable aux yeux de son Créateur. Peut-être aussi Dieu a-t-il permis cette mort prématurée afin qu'elle servît, comme dit le Sage (1), de condamnation à la longue vie de l'impie, et de ceux qui ont vieilli dans le vice.

On raconte que les parens quittèrent le monde après la mort de leur enfant, que le père se fit Dominicain et que la mère entra dans l'ordre de Cîteaux.

Le nom du Bienheureux Achas se trouve dans le *Martyrologe universel* de Chastelain ; les Bollandistes en font mention sous le 11 Juin (*inter prætermissos*, tom. II, p. 419), et sa vie a été publiée en flamand, à Bruges, 1792. Voyez Thomæ Cantipratani, lib. II, *de Apibus*, cap. 27 ; Meyeri, *Annales Flandriæ, ad annum* 1220 ; Molani, *Nat. SS. Belgii, ad diem* 11 *Junii*, et Malbrancq, *de Morinis et Morinorum rebus*, lib. XI, cap. 25.

⸸ LA B. ADÉLAÏDE DE SCHAREBEÉCK, RELIGIEUSE DE L'ABBAYE DE LA CAMBRE.

Cette sainte Fille est nommée *Adélaïde de Scharebeéck* ou *Scharembeke*, à cause du lieu de sa naissance, village peu éloigné de Bruxelles et désigné dans les anciens diplomes sous le nom de *Scharenbeca*. Sa vie a été écrite par un contemporain anonyme, qui probablement était moine de l'ordre de Cîteaux et confesseur dans l'abbaye de la Cambre. Le B. Papebrochius l'a publiée et enrichie de remarques dans les *Acta SS.* tom. II, *Junii*, p. 476-483. Voyez aussi Raissii, *Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 94.

L'AN 1250.

Adélaïde avait dès son enfance un extérieur doux et aimable, cependant elle attachait très-peu de prix à ce don de la nature et n'aimait que la solitude. Ayant accompli

---

(1) *Ibid.* 16.

sa septième année elle quitta la maison paternelle dans la crainte d'être séduite par le faux éclat du monde, et elle se refugia à l'abbaye de la Cambre, de l'ordre de Cîteaux. Elle y fut instruite dans les lettres et dans la piété; et quoi qu'elle fût encore bien jeune, elle devança celles qui avaient atteint un âge plus mûr. Elle avait reçu de Dieu beaucoup de qualités personnelles, entre autres un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, beaucoup d'affabilité et de persévérance, et elle réussissait dans tout ce qu'elle entreprenait. Comme elle ne cherchait qu'à faire tourner ces dons à la gloire de Dieu, elle marcha de vertu en vertu et éleva l'édifice spirituel de son ame sur la crainte du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. Dans sa chambre elle employait son temps à la lecture, et dans l'église elle épanchait son ame vers Dieu et donnait toute son attention au service divin. Elle était très-complaisante et serviable et aimait la conversation, mais dès qu'elle entendait quelque parole tant soit peu légère elle n'ouvrait plus la bouche.

Adélaïde était ainsi parvenue à un degré éminent de vertu; mais Dieu voulut éprouver l'amour qu'elle lui portait. Il lui envoya une lèpre qui lui fut d'autant plus pénible qu'elle fut forcée de se séparer de ses compagnes, et d'être privée des jouissances qu'elle trouvait dans le service divin et dans les exercices journaliers du cloître (1). Elle en éprouva au commencement une si grande douleur qu'elle parut y succomber, mais ayant trouvé dans la suite qu'elle devait en souffrant remplir la volonté de son Créateur, elle puisa dans cette pensée un si grand soulagement que non-seulement ses souffrances lui étaient agréables, mais

(1) Van Gestel, dans son *Hist. Arch. Mechlin.* tom. II, p. 50, dit que de son temps on voyait encore dans l'abbaye de la Cambre une maisonnette isolée où Adélaïde passa ses jours.

qu'elle n'aurait pas voulu en être délivrée quand même la chose eût été possible. Elle ressentait sur-tout les effets de cette divine consolation les jours auxquels elle recevait la sainte Communion. Sa maladie fit des progrès toujours croissans, et elle reçut l'Extrême-Onction le jour de saint Barnabas. Son biographe assure qu'elle apprit par révélation qu'elle serait encore éprouvée une année entière. Lorsque le 23 Janvier 1250 elle quitta son oratoire pour retourner à sa demeure, elle prédit qu'elle ne repasserait plus par ce chemin. Quelque temps après elle eut mal au pied droit, ce qui l'obligea à garder sa chambre. Depuis le 13 Mars de la même année jusque deux jours avant sa mort Dieu commença à la soumettre à des épreuves plus fortes encore. Elle perdit l'œil gauche la semaine avant Pentecôte. Jamais elle ne désira être délivrée de tous ces maux, elle aurait voulu au contraire en souffrir de bien plus grands encore si telle eût été la volonté de Dieu et qu'elle eût pu contribuer par là au salut de son prochain. Ses membres furent tellement rétrécis par ses longues souffrances qu'elle ne put plus s'en servir, sa peau était desséchée comme l'écorce d'un arbre, ses jambes étaient gonflées et raboteuses, en un mot tous ses membres furent accablés de mille genres de tourmens à l'exception de sa langue qui ne cessa de louer le Seigneur. Ses douleurs commencèrent à diminuer le 10 Juin : elle demanda les saints sacremens, et se recommanda aux prières de la communauté. Le lendemain à la pointe du jour elle était calme et semblable à une personne qui dort, et au lever du soleil elle rendit paisiblement l'ame. Son corps fut probablement enterré dans le couvent, cependant on ignorait en quel lieu il reposait.

+ S. MEINWERK (1), ÉVÊQUE DE PADERBORN.

Sa vie a été écrite dans le treizième siècle par un moine d'Abdinghofen; on la trouve dans les *Acta SS.* tom. I, *Junii*, p. 511-553, avec les remarques du P. Papebrochius. Voyez aussi Nicolas Schaten, de la Société de Jésus, *Annal. Paderborn*, part. I, l. V, p. 384-504.

L'AN 1036.

Notre Saint eut pour père Imad ou Immed, qui avait sa résidence sur le Bas-Rhin, et pour mère Adèle; ils étaient issus, dit-on, de la famille royale de Saxe. Meinwerk avait un frère nommé Tierri, dont nous parlerons encore plus bas, et deux sœurs, Azèle et Glismode; la première entra chez les dames nobles de saint Vit à Elten, et l'autre épousa un prince de Bavière, dont on ne connaît pas le nom et que quelques-uns regardent à tort pour le père de saint Henri, en confondant Glismode avec Gisèle, princesse de Bourgogne. Adam de Brème, Albert de Stade et Albert Krantz donnent encore une troisième sœur au Saint, savoir sainte Emma dont nous avons parlé sous le 19 Avril (2).

On destina le jeune Meinwerk à l'état ecclésiastique, et on l'envoya à cet effet à la célèbre école de Halberstadt, et de là à Hildesheim pour y achever ses études. C'est dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec son condisciple Henri, qui fut dans la suite Empereur, et mis au nombre des Saints; et tous deux rivalisèrent d'ardeur pour faire des progrès rapides dans la carrière de la vertu. Quand Meinwerk eut acquis les connaissances nécessaires, il retourna

(1) Il est aussi nommé *Meginwerk*, et en latin *Meinwercus*.

(2) Voyez ci-dessus, tom. V, p. 301.

à Halberstadt, fut promu successivement aux ordres sacrés et nommé chanoine. La piété et un zèle animé par la charité furent ses compagnons fidèles et lui concilièrent l'amour de ses frères, l'estime du peuple et la bienveillance des grands. Othon III l'appela à sa cour et en fit son chapelain. Il remplit la même charge sous son successeur Henri, qui l'estimait et l'honorait comme son ami de jeunesse et son conseiller le plus intime.

Après la mort de Rotharius, évêque de Paderborn, notre Saint fut appelé à occuper ce siége. Il fut sacré évêque à Goslar, le 13 Mars 1009, par Willigis, archevêque de Mayence, et quitta aussitôt la cour pour aller prendre la direction du troupeau que le Seigneur lui avait assigné. Le clergé et le peuple allèrent processionnellement à sa rencontre et louèrent Dieu de leur avoir destiné un prélat orné de tant de brillantes qualités. Le lendemain de son arrivée il visita sa métropole, et éprouva une vive douleur de ne voir que les ruines de la cathédrale bâtie par Charlemagne. Enflammé d'un saint zèle, il légua à l'église son patrimoine et les autres revenus qu'il tenait de la libéralité de l'Empereur, fit démolir, le troisième jour déjà, le bâtiment commencé par son prédécesseur parce qu'il en trouvait les proportions trop mesquines, et jeta de nouveaux fondemens d'après un plan plus grandiose. Il ordonna en même temps des prières publiques et des pénitences pour faire descendre la bénédiction du ciel sur cette pieuse entreprise.

La première année de son épiscopat il parcourut son diocèse, inspecta toutes les cures et les églises, fit restaurer les temples dégradés par le temps, ou bien en bâtit de nouveaux à la place. Il adressa partout des exhortations paternelles à son troupeau ; car c'était à ses yeux un devoir indispensable pour un prélat, d'offrir en personne aux brebis confiées à ses soins le pain de la parole divine. Ce

zèle apostolique, qu'il savait faire fructifier par une douceur et une onction rare, lui attira l'estime et l'affection des personnes de toutes les classes, et comme toutes ces précieuses qualités recevaient un nouveau lustre de sa naissance illustre, tous ses efforts furent nécessairement accompagnés du plus grand succès, et en peu de temps son diocèse changea entièrement de face.

Le Saint édifiait son troupeau depuis près de deux ans, et travaillait avec une activité infatigable à la gloire de Dieu et au salut de son peuple, lorsque le Roi Henri, qui voulait profiter de sa haute pénétration et de ses sages conseils, l'appela à la cour. Une double guerre venait d'éclater; l'une suscitée par le parti d'Adalberon, l'autre par les seigneurs de la Lorraine, qui avaient fait une conspiration. Pour appaiser ces troubles, on tint successivement deux diètes, à Coblence et à Mayence, et on indiqua, au mois d'Avril 1011, le fameux synode de Trebur, entre les villes de Mayence et Darmstadt. Meinwerk profita de cette occasion, et dépeignit avec de vives couleurs la situation de sa métropole et de son diocèse, qui avaient beaucoup souffert des ravages de la guerre. Le saint Roi fut si touché de ce tableau, qu'il fit don au prélat, pour le soulagement de son église, des biens du comte Hahold, au moyen d'une charte solennelle, qu'il fit rédiger à Trebur (1).

De retour à Paderborn, il célébra la Pentecôte, dédia ensuite le couvent des Capucins d'Helmwardshausen, non loin de la Weser, fondé par le comte d'Eckhard, puis se rendit à Erfurt afin d'accompagner en Pologne le Roi

(1) Les comtes de Haholt ou Hariold habitaient la Westphalie; ils fondèrent, en 952, sous Othon-le-Grand, le couvent noble de Geseke. Leurs biens n'étaient pas leur propriété, mais appartenaient à l'Empereur, qui les leur donnait à administrer.

Henri, dans la campagne qu'il avait entreprise contre Boleslas. L'année suivante (en 1012) la cathédrale de Bamberg fut dédiée par le patriarche d'Aquilé avec une pompe inconnue jusqu'alors en Allemagne, et en présence de trente évêques (1) parmi lesquels se trouva aussi notre Saint avec toute la cour de l'Empereur. En 1013 on tint deux assemblées des états de l'empire, l'une à Grœn sur la Weser, l'autre à Mersebourg, auxquelles Meinwerk, qui ne quittait pas saint Henri, apporta aussi ses sages conseils. Vers la même époque il fut arrêté qu'on ferait un voyage à Rome ; c'est pourquoi le saint prélat retourna à Paderborn, y prit tous les arrangemens qu'exigeait le bien-être de son diocèse, et partit avec Henri, qui reçut le 14 Février à Rome la couronne impériale des mains de Benoît VIII (2). Saint Meinwerk reçut du Vicaire de Jésus-Christ beaucoup de reliques, en même-temps que la ratification de tous les dons faits à son église. Dans l'édit qui s'y rapporte on lit entre autres : « .... Comme tu » nous as prié de confirmer, en vertu de notre autorité » apostolique, à ton église, à toi et à tes successeurs, tout » ce que les Empereurs ou les Rois, les ducs, les comtes » et autres seigneurs et particuliers ont donné en of- » frande, pour le salut de leurs ames, ou ce que toi- » même, par amour envers Dieu, as donné de ta pro- » pre fortune à ta vénérable épouse ; nous acquiesçons » à ta demande, et nous confirmons en faveur de ton » église et de tes successeurs tous les dons faits à ladite » église. Nous ordonnons, sous peine d'excommunication » qu'aucun ne s'avise de contrevenir au présent décret » apostolique, et si, contre notre espoir, quelqu'un osait

(1) C'est Diethmar qui en donne le nombre, et il y assista lui-même ; Marianus le fixe à quarante-huit.

(2) Voyez la vie de S. Henri II sous le 15 Juillet.

» le faire, qu'il sache qu'il encourt l'anathème du Prince
» des apôtres, qu'il partagera le sort de l'ange rebelle,
» qu'il brûlera dans le feu éternel avec Judas, qui a trahi
» notre Seigneur Jésus-Christ, et qu'il sera précipité avec
» l'impie dans l'abîme de l'enfer. Ceux au contraire qui ob-
» serveront fidèlement et pieusement notre salutaire man-
» dement mériteront d'obtenir du Seigneur notre Dieu et
» notre souverain Juge la grâce de sa bénédiction et celle
» de la récompense céleste ainsi que des joies éternelles. »

Vers le même temps, l'armée impériale, ainsi que l'Empereur et notre Saint, ayant été attaqués de la peste en Italie, Meinwerk, écoutant les conseils d'un Romain, fit vœu de bâtir à son retour une église en l'honneur de saint Alexis, vœu qu'il accomplit scrupuleusement, non loin de l'abbaye d'Abdinghofen. Dans ce voyage, Henri et lui allèrent aussi visiter le célèbre couvent de Cluny, et le Saint emmena avec lui treize moines, pour fonder dans son diocèse une nouvelle pépinière. C'est cette même abbaye d'Abdinghofen, dont nous venons de parler, qui était située non loin de Paderborn et dont la fondation peut se placer dans l'année 1015. Siegwart ou Sigehard en fut le premier abbé, et ses efforts joints à ceux du saint évêque, y firent fleurir toutes les vertus, qui répandirent un éclat bienfaisant dans toute la contrée. La même année Meinwerk se rendit aussi au couvent de Corvey, afin d'y rétablir la discipline. L'abbé Walon, à qui on devait en attribuer principalement la décadence, fut déposé et remplacé par un moine nommé Druthmar, à qui le saint prélat prescrivit des mesures sages et sévères.

Cependant la cathédrale de Paderborn s'achevait, et en Septembre 1015 elle fut dédiée avec beaucoup de solennité et au milieu d'un immense concours de peuple. L'Empereur aurait aussi embelli cette fête par sa présence, s'il n'avait pas été engagé dans ce moment dans une nou-

velle guerre contre la Pologne ; mais cette guerre s'étant terminée à son avantage, il se vit à même de pouvoir célébrer les saintes fêtes de Noël dans le nouveau temple. L'année suivante notre Saint fut frappé d'un coup extrêmement sensible. Sa mère qui, après la mort d'Imad, avait épousé le comte Baudry, fut excitée par son époux à faire assassiner son propre fils Tierri, au château d'Uplag, près d'Elten. L'Empereur fit condamner à mort la mère criminelle, mais lui fit grâce en faveur de saint Meinwerk, et se contenta de confisquer ses biens, pour les appliquer à des fondations de bienfaisance. La moitié en fut donnée à un couvent de Paderborn, l'autre moitié échut à sa fille Azèle, qui en fit don au couvent de saint Vit à Elten. Baudry périt misérablement et Adèle mourut à Cologne, sur le Rhin, chargée visiblement de la malédiction de Dieu (1).

Toutes les vertus brillèrent en lui. Celles par lesquelles il s'est le plus distingué, c'est sa libéralité envers les églises et les couvens, le zèle avec lequel il chercha à maintenir la discipline dans les monastères, sa vigilance paternelle et les soins assidus avec lesquels il entra dans les détails de tous les intérêts de son diocèse ; enfin son esprit de paix et de douceur au moyen duquel il réussit souvent à calmer les différends qui éclataient entre les seigneurs. Nous pourrions citer plus d'un exemple édifiant, sur-tout par rapport à cette dernière vertu. C'est ce qui fit que Conrad, successeur de saint Henri, et son fils Henri, accordèrent la même

(1) Voici ce que dit à ce sujet le biographe de saint Meinwerk : « Coloniae moritur et ante ecclesiam S. Petri sepelitur : sed tempestate adeò sæviente, ut totius civitatis interitum minitaretur, effossa in Rhenum projicitur. Ipseque Rhenus sui inundatione et fluctuum collisione plurimis diebus ita efferbuit, quasi se maledictam illam non posse ferre manifeste protestaretur.

confiance à l'évêque de Paderborn et lui témoignèrent un attachement véritable.

Le Saint passa les dernières années de sa vie presque exclusivement dans son diocèse ; il fonda plusieurs institutions pieuses et utiles, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Il attendit sa dernière heure avec une sainte impatience, et s'y prépara en redoublant d'exercices de piété : la veille de la Pentecôte (le 11 Juin) de l'année 1036, il eut la consolation d'entrer dans la joie du Seigneur. Son corps fut levé de terre en 1376.

---

12 Juin.

S. JEAN DE SAHAGUN, HERMITE DE L'ORDRE DE SAINT AUGUSTIN.

Tiré de sa vie, écrite en forme de lettres, peu de temps après sa mort, par le B. Jean de Séville. Elle a été publiée par les Bollandistes, avec les notes du P. Papebroch, t. II, *Junii*, p. 616. Voyez aussi la vie de saint Jean Gonzalez ou de saint Facond, par le P. Nicolas Robine, religieux du même ordre, Paris, 1692, et Nævius, dans son *Eremus Augustiniana*, p. 201.

L'AN 1479.

Saint Jean naquit à Sahagun, ou Saint-Fagondez, dans le royaume de Léon, en Espagne. Son père se nommait Jean Gonzalez de Castrillo, et sa mère Sanche Martinez. Ils étaient l'un et l'autre distingués par leur naissance et leur vertu.

Le Saint fit ses études chez les Bénédictins de Saint-Fagondez. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il s'attacha à la personne de l'évêque de Burgos. Ce prélat lui donna des marques de son estime, en lui conférant un

canonicat de sa cathédrale. Jean possédait déjà trois petits bénéfices, dont la nomination appartenait à l'abbé de Saint-Fagondez. Cette pluralité de bénéfices aurait été illégitime dans le cas où chacun eût été suffisant pour l'entretien du jeune ecclésiastique.

La conduite que Jean avait menée jusqu'alors avait toujours été irréprochable ; on remarquait même dans sa vie une vertu supérieure à celle du commun des chrétiens ; mais la grâce lui ayant ouvert les yeux, il s'aperçut qu'il s'en fallait de beaucoup qu'il fût un véritable disciple de Jésus-Christ. Il vit en lui des défauts essentiels qu'il s'appliqua sérieusement à réformer. La première démarche qu'il fit fut de demander à l'évêque de Burgos la permission de se démettre de ses bénéfices, permission qu'il n'obtint qu'avec beaucoup de peines ; il ne se réserva qu'une chapelle où il disait la messe tous les jours, prêchait souvent, et enseignait les mystères de la foi à ceux qui les ignoraient. La pauvreté, la mortification, la retraite devinrent ses délices. Il descendit dans le fond de son ame pour en connaître parfaitement l'état. L'expérience lui apprit que tous les plaisirs du monde n'approchent point de cette joie pure que l'on rencontre dans l'exercice de la prière et de la méditation, ainsi que dans la lecture des livres de piété.

Le désir qu'il avait de se perfectionner dans la connaissance des dogmes de la religion, le porta à demander à son évêque la permission de se retirer à Salamanque. Il s'y appliqua durant l'espace de quatre ans à l'étude de la théologie ; il fut ensuite appelé à la conduite des ames dans l'église paroissiale de Saint-Sébastien. Les instructions fréquentes qu'il y faisait produisirent des fruits merveilleux. Il demeurait chez un chanoine vertueux, où il avait la liberté de pratiquer de grandes austérités. Neuf ans se passèrent de la sorte. La pierre, dont il fut attaqué,

lui causa long-temps de vives douleurs, et il se vit même obligé de se faire faire l'opération.

Sa santé étant rétablie, il résolut de quitter entièrement le monde. Il se retira chez les hermites de saint Augustin, établis à Salamanque, et prit l'habit religieux en 1463. La ferveur qu'il fit paraître durant son noviciat, montra qu'il était déjà un maître consommé dans la vie spirituelle. Après le temps des épreuves ordinaires, il se consacra à Dieu, par la profession des vœux solennels, le 28 Août 1464. Il était si parfaitement animé par l'esprit de sa règle, qu'aucune des frères ne portait plus loin que lui la mortification, l'obéissance, l'humilité, le détachement des créatures.

Ses supérieurs lui ayant ordonné d'exercer le talent qu'il avait reçu pour la prédication, il annonça la parole de Dieu avec un zèle extraordinaire. Il parlait avec tant de force et d'énergie, qu'on voyait bien que son esprit était éclairé par les plus pures lumières de la foi, et son cœur pénétré d'amour pour la pratique des saintes maximes de l'Evangile. Les instructions qu'il faisait en public et en particulier eurent bientôt renouvelé la face de toute la ville de Salamanque. On vit cesser cet esprit de haine et d'animosité qui régnait sur-tout parmi les gentilshommes, et qui produisait tous les jours de funestes effets. Le caractère de douceur dont le Saint était doué, le rendait plus propre que personne à étouffer toutes les semences de division. Quand il trouvait des hommes pleins d'amertume contre le prochain, il leur inspirait des sentimens de paix et de charité, et bientôt il les amenait au point d'oublier les injures, et même de rendre le bien pour le mal à leurs ennemis.

Il donna de nouvelles preuves de sa douceur et de sa prudence dans la manière dont il exerça l'emploi de maître des novices, que ses supérieurs lui confièrent. On l'élut

prieur du couvent en 1471. Cette maison était fort renommée pour la sévérité de sa discipline, et pour son zèle à conserver le véritable esprit de l'ordre. Jean s'attacha surtout à conduire ses religieux par la voie de l'exemple, qui est beaucoup plus efficace que celle de l'autorité, pratiquant le premier tout ce qu'il exigeait des autres. La haute idée que chacun avait de sa sainteté, donnait une force merveilleuse à ses paroles.

L'amour de la prière et la pureté de cœur préparèrent le Saint à recevoir de Dieu la grâce d'une prudence extraordinaire, avec le don du discernement des esprits. Il pénétrait dans les replis les plus cachés des consciences. Il entendait les confessions de tous ceux qui se présentaient à lui; mais il n'accordait pas l'absolution indifféremment à tous; il la différait aux pécheurs d'habitude, jusqu'à ce qu'ils se fussent corrigés, et aux ecclésiastiques qui ne vivaient pas d'une manière conforme à la dignité de leur profession. Il disait la messe avec une ferveur qui édifiait extrêmement tous ceux qui y assistaient.

Le vice allumait son zèle, dans quelque personne qu'il se rencontrât : la liberté avec laquelle il le reprenait, lui attira diverses persécutions. Un certain duc, irrité de ce qu'il l'avait exhorté à ne plus opprimer ses vassaux, forma l'horrible projet de lui ôter la vie, et deux assassins furent chargés de l'exécuter : mais ces misérables n'eurent pas plus tôt aperçu le saint homme, qu'ils se sentirent déchirés de cruels remords; ils se jetèrent à ses pieds, et lui demandèrent pardon de leur crime. Le duc, étant tombé malade, rentra aussi en lui-même; il témoigna un vif repentir, et mérita de recouvrer la santé par la vertu des prières et de la bénédiction du Saint.

Lorsque le serviteur de Dieu fut attaqué de la maladie dont il mourut, il prédit sa dernière heure. Il s'endormit dans le Seigneur le 11 Juin 1479. Plusieurs miracles opé-

rés avant et après sa mort, attestèrent publiquement sa sainteté. Il fut béatifié par Clément VIII en 1601, et canonisé en 1690 par Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le bréviaire romain sous le 12 Juin.

Nous apprenons de l'exemple des Saints, qu'il y a beaucoup à craindre pour la vertu dans une vie de dissipation. L'habitude de s'entretenir des vanités mondaines détourne insensiblement du bien; la constitution de l'ame en est aussi dangereusement affectée, que l'est celle du corps, par les principes destructifs de la santé. C'est dans la retraite, et par l'exercice de la réflexion, que l'ame se fortifie, s'agrandit, acquiert de l'activité; qu'elle se nourrit des vérités pures, et qu'elle s'affermit dans l'amour et à la pratique de la vertu; c'est aussi par-là qu'elle peut espérer d'affaiblir l'impression que font sur elle les objets sensibles. Tout vrai chrétien doit donc de temps en temps s'éloigner du tumulte du monde, et avoir des heures réglées pour descendre en lui-même, et se considérer attentivement. « La réflexion, dit saint Bernard, est l'œil de l'ame; » elle y porte la lumière et la vérité. » *Je la conduirai dans la solitude*, dit la Sagesse éternelle, *et je parlerai à son cœur* (1).

S. BASILIDE, S. QUIRIN ou CYRIN, S. NABOR et S. NAZAIRE, martyrs a Rome.

Vers l'an 309.

Les Sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire-le-Grand, l'ancien calendrier romain, publié par le P. Fronteau, et le véritable martyrologe de Bède, font une men-

---

(1) Osée, II, 14.

tion honorable de ces quatre Saints qui souffrirent à Rome, et furent enterrés sur la voie Aurélienne. On lit dans leurs actes qu'ils servaient dans l'armée de Maxence, fils de Maximien-Hercule ; qu'ils passèrent par diverses tortures, et qu'enfin ils eurent la tête tranchée par l'ordre d'Aurelle, préfet de Rome.

Saint Chrodegand, évêque de Metz, obtint de Rome, en 764, les reliques de plusieurs martyrs. Il déposa celles de saint Gorgone dans l'abbaye de Gorze, à quatre lieues de Metz; celles de saint Nazaire, dans l'abbaye de Lorch ou Laurishein, au diocèse de Worms, et celles de saint Nabor, dans l'église de Saint-Hilaire (*Hilariacum*), sur la Moselle, au diocèse de Metz. L'abbaye de Saint-Hilaire prit de là le nom de Saint-Nabor, et par corruption, celui de Saint-Avold. Le culte de saint Nabor était connu en Alsace dès le commencement du huitième siècle. Le testament de saint Odile, de l'an 708, fait mention du *Prædium ad sanctum Naborem*. C'est aujourd'hui le village de Saint-Nabor, situé aux pieds de la montagne de Sainte-Odile, dont le grand chapitre de Strasbourg était seigneur.

Voyez Paul diacre, Raban-Maur, Notker, etc.

S. ONUPHRE, HERMITE DE LA THÉBAÏDE.

Vers l'an 400.

Saint Onuphre vécut quelque temps dans un monastère situé près de Thèbes, en Egypte, et où il y avait cent religieux qui pratiquaient de grandes austérités. Le désir d'imiter la solitude de saint Jean-Baptiste le porta à se retirer dans le fond d'un désert du pays. Il y fut, durant

plusieurs années, exposé aux plus rudes tentations; mais il vint à bout d'en triompher par sa persévérance. Les exercices de la solitude préparèrent son ame aux plus intimes communications de l'esprit de Dieu. Il y trouva cette paix du cœur et ces douceurs ineffables qui font goûter, par anticipation, la béatitude céleste. Pendant les soixante années qu'il passa dans sa retraite, il fut entièrement inconnu au monde. Non content de prier pour ses besoins particuliers, il s'intéressait encore auprès de Dieu pour l'église que persécutèrent les ariens, soutenus de la protection des Empereurs Constance et Valens. Les fruits d'un palmier qui était dans le voisinage de sa cellule, lui fournissaient de quoi vivre. Il mourut le 12 Juin, vers l'an 400.

Voyez sa vie, écrite par un nommé Paphnuce, et publiée par Rosweide, p. 99. Voyez aussi les pièces que le P. Janning a données avec des notes, t. II, *Junii*, p. 519.

S. ESKILL, ÉVÊQUE ET MARTYR EN SUÈDE, APÔTRE DES SUDERMANS.

Onzième siècle.

Saint Eskill était Anglais de naissance. Les royaumes situés au nord de l'Europe l'ont honoré comme un des plus illustres martyrs de Jésus-Christ, tant que la religion catholique y a été suivie.

Saint Anschaire, archevêque de Brême, ayant fondé en Suède une église nombreuse par les travaux d'un zèle infatigable, se vit obligé de retourner en Allemagne. A peine fut-il parti, que les Suédois reprirent leurs anciennes superstitions; ils chassèrent même Simon, que saint Anschaire leur avait donné pour évêque.

La nouvelle de cette apostasie causa une vive douleur aux serviteurs de Dieu qui habitaient le nord de l'Angleterre. Saint Sigéfride, archevêque d'Yorck, résolut d'entreprendre lui-même une mission pour retirer un si grand nombre d'ames de la voie de perdition. Eskill, son parent, demanda à partager une entreprise aussi difficile et aussi dangereuse ; il accompagna l'archevêque en Suède, où il se conduisit avec autant de zèle que de prudence. Le Roi et le peuple conçurent pour lui une vénération profonde, et ils prièrent saint Sigefride, avant son retour en Angleterre, de le sacrer évêque, et de le leur donner pour pasteur. La cérémonie de son sacre se fit dans un lieu appelé *Nordhans-Kogh*.

Les travaux d'Eskill, soutenus par l'exemple d'une vie vraiment apostolique, eurent un succès merveilleux, et l'église de Suède, recevait chaque jour de nouveaux accroissemens. Le zèle du Roi Ingon pour le christianisme ne contribuait pas peu à multiplier les conversions. Malheureusement les infidèles massacrèrent ce bon prince, et placèrent sur le trône Swenon, dit *le Sanguinaire*. Cette révolution devint très-funeste à la nouvelle église. Les superstitions impies et barbares du paganisme furent rétablies.

Les infidèles célébrant un jour à Strengis une de leurs fêtes, l'évêque, suivi de son clergé et de plusieurs autres chrétiens, s'avança vers le lieu où ils étaient assemblés. Il leur parla avec beaucoup de force pour leur faire sentir l'impiété de leur conduite ; mais voyant l'inutilité de ses remontrances, il pria Dieu de manifester sa puissance par quelque signe visible. A l'instant il s'éleva un grand orage ; la grêle et la pluie tombèrent avec une abondance extraordinaire ; le tonnerre renversa l'autel, et consuma ce qui devait être la matière des sacrifices. Les païens attribuèrent ce prodige à la magie ; ils se saisirent du Saint, et le lapidèrent par l'ordre du Roi.

Eskill fut enterré à l'endroit où il avait été martyrisé. On éleva ensuite une église au même lieu ; les reliques du Saint y furent exposées à la vénération publique, et il s'opéra plusieurs miracles par leur vertu. S. Eskill souffrit dans le onzième siècle. Sa fête se célébrait anciennement le 12 de Juin, en Suède, en Pologne, et dans les autres pays septentrionaux.

Voyez sa vie dans les Bollandistes ; Messenius, *Scondia illustrata*, p. 31, et Benzelius, *Monum. ecclesiæ Suecogothicæ ex Mss. Upsaliæ*, 1709, p. 29.

---

‡ S. ODULPHE, MISSIONNAIRE EN FRISE.

Vers l'an 865.

ODULPHE naquit sous le règne de Louis-le-Débonnaire ; ses parens étaient de naissance noble et ils s'empressèrent de le faire baptiser. Il montra dès sa jeunesse l'effet de la grâce qu'il avait reçue dans le Baptême et pour l'entretenir et l'augmenter, ses parens le placèrent sous la direction de maîtres savans et pieux qui lui donnèrent des leçons de piété et de littérature.

Il y fit tant de progrès que, laissant loin derrière lui les jeunes gens de son âge, il fut dès son enfance profondement initié dans la connaissance des choses divines. Il médita souvent mûrement ces paroles de l'Evangile : *Celui qui aime mieux son père ou sa mère que moi n'est pas digne de moi. Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive* (1). Il tâcha de les observer et de les mettre en pratique, et s'éleva ainsi successivement à toutes les vertus, de sorte

---

(1) Matth. XVI, 12.

qu'on le jugea digne de recevoir le saint ordre de prêtrise. Il voulut d'abord prouver son zèle et son amour pour ses compatriotes et sa famille en se chargeant de la direction d'Oirschot ou Best où il était né (1); mais il ne put entièrement y satisfaire les vœux qu'il avait formés pour le bonheur de ses semblables. Comme il désirait impatiemment le martyre, il alla trouver S. Frédéric, évêque d'Utrecht, afin de le seconder dans ses travaux apostoliques dans la Frise et d'obtenir pour récompense le martyre après lequel il soupirait. Il fut reçu par ce saint évêque avec honneur et avec joie, et il l'accompagna jusqu'aux frontières les plus reculées de la Frise, où, sans égard pour les périls et les difficultés nombreuses qui les entouraient, ils firent fleurir la foi et les bonnes mœurs. Dieu répandit tant de bénédictions sur leur entreprise, qu'ils réussirent en tout, si ce n'est que notre Saint n'obtint pas le martyre, faveur qui fut accordée plus tard à saint Frédéric (2). Les soins que réclamait l'église d'Utrecht y nécessitèrent le retour de Frédéric qui laissa à Staveren notre Saint chargé de la mission apostolique, et celui-ci y éleva un couvent de clercs; mais ceux-ci s'étant écartés dans la suite de leur règle, André, évêque d'Utrecht, les remplaça par des Bénédictins qu'il avait tirés du célèbre couvent d'Oosbroeck, où la règle était rigoureusement observée.

Le biographe de saint Odulphe rapporte qu'il prévit dans son esprit que la Frise serait envahie par les Danois et les Normands. Il en informa le peuple, qui accourut en foule près de lui. Il les exhorta à rester fermes dans

---

(1) Ces lieux appartiennent actuellement au diocèse de Bois-le-Duc, et ont produit plusieurs hommes célèbres. *Best* et *Oirschot* ne formaient autrefois qu'un seul village. Voyez *Katholyk myerysch Memorie-boek*, pag. 452.

(2) Voyez sa vie sous le 18 Juillet.

la foi, et ce qu'il avait prédit s'accomplit quelque temps après. Cependant le Saint persévéra dans l'exercice de toutes les vertus et des bonnes œuvres, et il parvint à un âge très-avancé. L'heure où il devait recevoir sa récompense s'approchait : il lui prit une petite fièvre de laquelle il savait qu'il devait mourir. Il en fit part aux religieux qu'il avait rassemblés autour de lui pour leur faire ses adieux, et les prier de se joindre à lui pour réciter les pseaumes. C'est au milieu de cet exercice qu'il rendit l'ame (1); son corps fut enterré dans l'église du Saint-Sauveur à Utrecht, où Dieu, ainsi qu'à Staveren, confirma la sainteté de son serviteur par plusieurs miracles. Avant le temps de la prétendue réforme, la fête de saint Odulphe était célébrée avec beaucoup de solennité dans tout l'évêché d'Utrecht, le 12 Juin.

On trouve dans les Bollandistes une histoire assez détaillée de saint Odulphe, tom. II, *Junii*, p. 591-595. Voyez aussi *Batavia sacra, etc.*

---

(1) Les Bollandistes placent sa mort vers l'an 865.

13 Juin.

S. ANTOINE DE PADE ou DE PADOUE, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT FRANÇOIS.

Sa vie originale a été interpolée en plusieurs endroits, d'après des traditions populaires qui ne sont d'aucune autorité; aussi n'en avons-nous point fait usage. Nous avons suivi les annales de Wadding, qui fournissent d'excellens mémoires concernant la vie et les actions du Saint; nous avons aussi profité des judicieuses notes données par les Bollandistes, t. II, *Junii*, p. 706. Voyez aussi *Bullarium Cherubini*, t. I, p. 100, t. II, p. 517; Théophile Raynaud, t. VIII; *Mic. Anton. Veteris bibliothecæ Hispanicæ*, l. 2, t. II, p. 33, et Andreich, p. 216.

L'AN 1231.

Saint Antoine, quoique Portugais, reçut le surnom qu'il porte de la ville de Padoue, où l'on garde ses reliques. Il naquit à Lisbonne, en 1195, et fut nommé Ferdinand au baptême. Etant entré depuis dans l'ordre de saint François, il voulut être appelé Antoine, par dévotion pour ce célèbre patriarche des moines, qui était le saint *titulaire* de la petite chapelle où il prit l'habit.

Il était fils de Martin de Bullones, officier de l'armée d'Alphonse, qui, ayant défait cinq Rois des Maures à la journée d'Orique, en 1139, fut élevé sur le trône de Portugal, et mourut en 1185 (1). Il eut pour mère Marie de Tevera, femme d'un rare mérite. Ceux dont il avait reçu le jour alliaient à la vertu la noblesse du sang. Ils mirent leur fils, encore jeune, dans la communauté des chanoines

(1) Henri de Bourgogne, père d'Alphonse, et petit-fils de Robert, Roi de France, avait commencé la conquête du pays dont il est ici question; mais il ne prit jamais le titre de Roi.

de la cathédrale de Lisbonne, pour qu'il y fût élevé dans les sciences et dans la piété. Il répondit parfaitement à leurs vues.

A l'âge de quinze ans, il se retira chez les chanoines réguliers de saint Augustin, qui avaient une maison près de Lisbonne. Il y vécut assez tranquille pendant quelque temps ; mais les distractions, occasionnées par les visites fréquentes de ses amis, lui rendirent bientôt insupportable un lieu où il ne pouvait suivre son attrait pour la solitude ; il pria donc ses supérieurs de l'envoyer à Coïmbre, éloignée de trente-six lieues de Lisbonne. Son ordre avait dans cette ville un couvent dit *de Sainte-Croix*.

Le serviteur de Dieu étonna ses frères par l'austérité de sa vie et par son amour pour la retraite. Il continua ses études, auxquelles il joignit la lecture des livres saints et des Pères de l'Eglise. Une application soutenue et dirigée par une sage méthode, un esprit vif et pénétrant, une grande maturité de jugement, le mirent en état de faire des progrès fort rapides. Il acquit une connaissance profonde de la théologie, et se forma à ce genre d'éloquence nerveuse et persuasive qui dans la suite fut si utile à l'Eglise : mais comme le propre de l'étude, de celle même qui a la religion pour objet, est de dessécher le cœur et d'éteindre l'esprit de piété, Ferdinand nourrissait exactement son ame par les exercices de la prière et de la méditation. Il se préparait ainsi à cette sublime perfection à laquelle Dieu l'appelait dans un ordre plus austère qui venait de prendre naissance.

Il y avait près de huit ans qu'il vivait à Coïmbre, quand don Pédro, infant de Portugal, apporta de Maroc les reliques de cinq Franciscains martyrisés depuis peu par les infidèles. La vue de ces reliques fit sur lui une vive impression ; il sentit dans son cœur un ardent désir de verser son sang pour Jésus-Christ. Peu de temps après, quelques

religieux de saint François, faisant la quête pour leur communauté, vinrent au couvent de Sainte-Croix. Ferdinand leur ayant découvert l'intention qu'il avait d'embrasser leur institut, ils s'en réjouirent, et l'exhortèrent à suivre les mouvemens de la grâce. Son projet n'eut pas plus tôt été connu, que ses confrères mirent tout en œuvre pour l'empêcher de l'exécuter. Comme leurs remontrances étaient inutiles, ils eurent recours aux railleries et aux reproches les plus amers. Le Saint souffrit avec joie les humiliations, et il commença dès-lors à se montrer supérieur à tous les mouvemens de l'orgueil.

Cependant il implorait les lumières de l'Esprit-Saint, afin de connaître de plus en plus sa vocation. Il éprouvait chaque jour un nouvel accroissement dans l'estime qu'il avait conçue pour un ordre qui inspirait l'amour des souffrances, et dont le fondateur, qui vivait encore, conduisait les membres à la plus haute perfection par ses conseils et ses exemples. La pauvreté et les austérités qu'on y pratiquait, avaient aussi pour lui des charmes très-puissans. Enfin, il s'adressa à son prieur pour lui demander son consentement. Lorsqu'il l'eut obtenu, il se retira dans un petit couvent que les Franciscains avaient auprès de Coïmbre, et il y prit l'habit en 1221.

Ayant passé quelque temps dans la solitude, dans l'oraison et dans la pratique des austérités de la pénitence, il se sentit embrasé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ; il pria donc ses supérieurs de lui permettre d'aller prêcher l'évangile aux Maures d'Afrique : mais à peine fut-il arrivé au lieu de sa mission, que Dieu, satisfait du sacrifice de son cœur, le visita par une maladie qui l'obligea de retourner en Espagne pour rétablir sa santé. Le vaisseau sur lequel il était embarqué eut le vent contraire, fut jeté sur les côtes de Sicile et aborda à Messine.

Antoine (c'est ainsi que nous appellerons désormais le

Saint) apprit dans cette ville que saint François tenait alors un chapitre général à Assise. Il se rendit en ce lieu, malgré l'état de faiblesse où la maladie l'avait réduit, tant était vif le désir qu'il avait de voir le fondateur de son ordre. Les entretiens qu'il eut avec cet homme de Dieu furent pour lui la source de mille consolations. Résolu de se fixer dans un lieu où il serait moins éloigné de sa personne, il s'offrit aux provinciaux et aux gardiens d'Italie. Son projet d'abandonner ses amis et sa patrie fut approuvé de saint François; mais il ne se trouva point de supérieurs qui voulussent se charger d'un sujet qui, à en juger par l'extérieur, devait incommoder une maison au lieu de la servir. Antoine, de son côté, cachait avec soin ses talens et ses connaissances; il ne se présentait que pour travailler dans la cuisine. À la fin cependant, un gardien de la province de Romagne, nommé Gratiani, eut compassion de lui, et l'envoya à l'hermitage du Mont-Paul, qui était un petit couvent situé dans un lieu solitaire, près de Bologne.

Antoine, qui ne désirait rien tant que de vivre ignoré des hommes, joignit l'exercice de la contemplation aux austérités de la pénitence et aux humiliations de son état. Jamais il ne lui échappait une parole qui pût même faire soupçonner son savoir; il s'observait aussi dans toute sa conduite, de manière qu'on ne se doutait pas des communications sublimes de son ame avec Dieu. Il écoutait tout le monde avec humilité, et ne parlait que quand cela était absolument nécessaire, mais une circonstance que nous allons rapporter le fit connaître au monde.

Les religieux de saint François s'étant assemblés à Forli avec les Dominicains du voisinage, ceux-ci comme étrangers, furent priés de faire une exhortation à la compagnie; mais ils s'en excusèrent tous, disant qu'ils ne s'étaient point préparés; là-dessus le gardien d'Antoine lui ordonna

de parler, et de communiquer à l'assemblée tout ce que le Saint-Esprit lui suggérerait. Le Saint demanda à être dispensé d'une telle fonction, alléguant, pour prétexte, que le talent de la parole ne devait pas se rencontrer dans un religieux uniquement occupé au service de la cuisine, et à d'autres emplois semblables. Le supérieur insistant, il obéit enfin. Il parla avec tant d'éloquence, de force et d'onction, que tous les auditeurs en furent frappés d'étonnement. Il était alors âgé d'environ vingt-six ans.

Saint François, informé de la découverte du trésor caché dans son ordre, envoya Antoine à Verceil, pour qu'il y étudiât la théologie. Peu de temps après, il le chargea d'enseigner cette science, lui recommandant toutefois de faire son principal objet de la prière et de la contemplation, de peur que l'étude n'éteignît en lui l'esprit de ferveur. Nous avons encore la lettre qu'il lui écrivit en cette occasion; elle est conçue en ces termes : « Le frère Fran-
» çois à son très-cher frère Antoine, salut en Notre-Sei-
» gneur. Il me semble qu'il est à propos que vous don-
» niez aux frères des leçons de théologie; mais prenez
» garde qu'une trop grande application à l'étude ne vous
» devienne préjudiciable, et qu'elle n'éteigne l'esprit de
» prière en vous, ou en ceux que vous instruirez. »

Antoine enseigna plusieurs années la théologie, avec beaucoup d'applaudissemens, à Bologne, à Toulouse, à Montpellier, à Padoue, et fut ensuite élu gardien à Limoges. Jamais il ne voulut profiter des priviléges attachés à la place de professeur. Il observait tous les points de la règle avec autant d'exactitude que les autres frères. Son temps était si bien menagé, qu'il en trouvait encore pour faire au peuple des instructions très-fréquentes. A la fin, il abandonna entièrement la théologie scolastique, et ne s'occupa plus que des fonctions du ministère. Se croyant appelé à travailler à la conversion des ames, et à décla-

rer au vice une guerre irréconciliable, il résolut de se consacrer au travail des missions.

La nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour une œuvre aussi importante. Il avait un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant. Sa voix était forte, clair, agréable, et sa mémoire heureuse. A ces avantages, il joignait une action pleine de grâces; il savait, en variant à propos le ton de sa voix, s'insinuer dans l'ame de ses auditeurs. Il était fort versé dans la connaissance de l'Écriture, qu'il avait le talent d'appliquer avec beaucoup de justesse aux différentes matières qu'il traitait. Le texte sacré devenait entre ses mains une source féconde de lumières; il en développait le sens et l'esprit avec une facilité et une énergie admirables : mais son éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours. L'amour dont il était embrasé pour la pratique de toutes les vertus, le faisait parler avec un zèle auquel on ne pouvait résister. Ses paroles étaient comme autant de traits qui allaient percer les cœurs de son auditoire. Il communiquait aux autres de sa plénitude, et il n'était pas étonnant qu'après avoir allumé dans son ame le feu de la divine charité, il l'allumât dans celles de tous ceux qui l'écoutaient.

Plein de mépris pour le monde et pour lui-même, brûlant d'un ardent désir de voir Jésus-Christ régner sur tous les cœurs, prêt à faire le sacrifice de sa vie, si la gloire de Dieu l'exigeait, il était supérieur à toutes les considérations humaines. Rien ne pouvait l'engager à mollir; il n'affaiblissait ni ne déguisait les maximes de l'Evangile : il les annonçait aux grands et aux petits avec la même force et le même zèle. Les savans admiraient dans ses discours la sublimité des pensées, la noblesse des images, et un talent singulier de présenter les dogmes et les vérités les plus communes de la morale avec une dignité

dont il y avait peu d'exemples. Cela ne l'empêchait pas de se rendre intelligible aux esprits les plus grossiers, parce qu'il régnait dans tous ses discours un ton de simplicité qui rendait comme palpables les matières les plus abstraites. La prudence et la charité assaisonnaient ses réprimandes ; il n'y avait rien de dur ni d'austère. Il savait se montrer intéressant et aimable, dans le temps même où il faisait des reproches. S'il effrayait les pécheurs endurcis, par la crainte des jugemens de Dieu, il consolait et encourageait les ames timorées, en leur inspirant une vive confiance en la miséricorde divine. Il combattit avec succès les vices à la mode, et les erreurs contraires à la foi. Les hérétiques les plus opiniâtres et les pécheurs les plus invétérés dans le mal vinrent se jeter à ses pieds, et se reconnurent vaincus.

Le Pape Grégoire IX l'ayant entendu prêcher à Rome en 1227, en fut singulièrement touché ; et, dans une de ces émotions que produit la surprise, il l'appela l'*arche du testament*. Il voulait dire par-là qu'il le regardait comme un riche trésor, où étaient renfermés tous les biens spirituels. La sainteté de sa vie donnait aussi beaucoup de poids à ses paroles.

Son extérieur était si grave et si édifiant, qu'il prêchait en quelque sorte par chacune de ses actions. Un jour il invita un des frères à venir prêcher avec lui ; mais il revint au couvent sans avoir rien dit au peuple ; et comme le frère lui demandait pourquoi il n'avait pas prêché, il lui répondit : « Croyez-moi, nous avons prêché par la » modestie de nos regards, et par la gravité de notre » conduite. »

Les fréquens miracles qu'il opérait ajoutaient un nouvel éclat à ses vertus. On s'assemblait en foule pour aller l'entendre dans tous les lieux où il prêchait. Le concours était quelquefois si prodigieux, qu'il ne se trouvait point d'é-

glise assez grande pour contenir tout le peuple. Le Saint était alors obligé de parler dans les places publiques, et même dans les champs. Il parcourait les villes, les bourgs et les villages avec un zèle que rien ne pouvait ralentir. Il prêcha en France, en Italie et en Espagne. Il lui arriva un jour en France de garantir son auditoire d'un orage par la vertu de ses prières.

Le talent de la chaire n'était pas le seul qu'il possédait; il avait aussi dans un haut degré celui de conduire les ames. Dans tous les lieux par où il passait, il se faisait un changement général: les ennemis se réconciliaient, les usuriers restituaient leurs gains illicites, les pécheurs de toute espèce se convertissaient sincèrement, et venaient lui demander des avis particuliers pour régler leur vie sur les maximes de l'Evangile.

Etant en Lombardie, il s'exposa au danger de perdre la vie en prenant la défense des malheureux. Voici de quelle manière la chose est rapportée par les historiens de saint Antoine.

Ezzelino ou Ezelin, né dans la marche Trévisane, mais Allemand d'extraction, s'était mis à la tête du parti des Gibelins ou Impériaux. Il s'était emparé de Vérone et de plusieurs autres villes de la Lombardie, et les avait traitées avec une horrible cruauté durant l'espace de quarante ans. Les anathèmes lancés contre lui par trois différens Papes, n'avaient fait aucune impression sur son esprit. Ayant appris que les habitans de Padoue s'étaient révoltés contre lui, il fit mettre à mort, dans un seul jour, douze mille personnes du pays. La ville de Vérone, où il résidait ordinairement, était presque entièrement dépeuplée; on n'y voyait de toutes parts que des gardes armés, et dignes par leur férocité du maître qu'ils servaient. Antoine, qui ne craignait rien dès qu'il s'agissait de la gloire de Dieu et de l'utilité du prochain, ne balança point d'al-

ler à Vérone. Arrivé au palais, il fit demander une audience au prince, ce qui lui fut enfin accordé. Lorsqu'on l'eut introduit dans l'appartement d'Ezzelino, il le vit assis sur un trône, et environné d'une troupe de soldats prêts à lui obéir au moindre signe. Ce spectacle ne l'effraya point; il osa même dire au tyran que ses massacres, ses pillages et ses sacriléges criaient vengeance au Ciel, et que tous ceux qu'il avait dépouillés de la vie ou de leurs biens, étaient devant Dieu comme autant de témoins qui demandaient justice. Il dit encore d'autres choses qui ne supposaient pas moins de hardiesse. Les gardes s'attendaient à tout moment qu'ils allaient recevoir ordre de tomber sur le Saint; mais ils ne purent revenir de leur étonnement, lorsqu'ils virent Ezzelino descendre de son trône, pâle et tremblant, se mettre une corde au cou, se jeter, fondant en larmes, aux pieds d'Antoine, et le conjurer de lui obtenir de Dieu le pardon de ses péchés. Le Saint le releva, et lui donna des avis convenables à la situation où il se trouvait. Quelque temps après, Ezzelina envoya un riche présent à Antoine; mais celui-ci le refusa, en disant que le plus agréable présent que le prince pût lui faire, était de restituer aux pauvres ce qu'il leur avait injustement enlevé. Ezzelino parut d'abord avoir changé de conduite. Malheureusement ces belles dispositions s'évanouirent; il retomba dans ses premiers désordres. Les princes confédérés de Lombardie s'étant rendus maîtres de sa personne, ils le renfermèrent dans une étroite prison, où il mourut en 1259.

Antoine fut élevé aux premières places de son ordre, et il les remplit avec autant de zèle que de capacité. Il eut une attention extrême à faire observer fidèlement la règle dans les différentes maisons dont la conduite lui avait été confiée. Ce fut principalement à lui que l'on dut la conservation de l'ordre des Franciscains, qui, étant en-

core, pour ainsi dire, dans son enfance, se trouva menacé de perdre l'esprit de son saint fondateur.

Après la mort de saint François, arrivée en 1226, le frère Elie fut élu général : c'était un homme tout rempli des maximes du monde. Abusant de l'autorité que lui donnait sa place, il laissa introduire divers abus, qui n'allaient à rien moins qu'à la ruine entière des constitutions fondamentales de l'ordre. Il fit bâtir une église magnifique; ce qui était contraire à cet esprit de pauvreté, si expressément recommandé par la règle. Il détournait les revenus des communautés à son usage particulier; il avait un cheval, et entretenait des domestiques pour le servir; il se nourrissait plus délicatement que les frères, et mangeait dans sa chambre. Plusieurs des provinciaux et des gardiens applaudissaient à sa conduite par respect humain. Les autres voyaient bien que toutes ces innovations ouvraient la porte au relâchement, et qu'elles éteindraient cet esprit de ferveur qui jusque-là avait fait la gloire de l'ordre; mais ils étaient trop lâches pour rompre le silence, et pour s'élever contre les désordres qu'ils condamnaient intérieurement. Antoine et un Anglais nommé Adam eurent plus de courage que leurs frères; ils s'opposèrent aux abus, et les condamnèrent de la manière la plus forte. Les injures et les mauvais traitemens furent la récompense de leur zèle; on les regarda comme des séditieux et des brouillons. Le général, de l'avis de plusieurs provinciaux, ordonna qu'ils fussent perpétuellement renfermés dans leurs cellules; et la sentence aurait été exécutée, si les deux fervens religieux n'en avaient prévenu l'exécution par la fuite. Antoine et Adam s'adressèrent au Pape Grégoire IX, qui les reçut avec bonté, et écouta leurs plaintes. Grégoire cita Elie à comparaître devant lui à Rome; l'ayant trouvé coupable de tous les chefs d'accusations portés contre lui, il le punit en le déposant du généralat.

Antoine était alors provincial de la Romagne. Il profita de son voyage de Rome pour demander la permission de se démettre de sa place. Le Pape, après la lui avoir accordée, fit d'inutiles efforts pour le retenir et l'attacher à sa personne. Le Saint se retira d'abord sur le Mont-Alverno ; de là il se rendit au couvent de Padoue, qu'on lui avait assigné pour demeure avant qu'il fût provincial de la Romagne, et où il avait autrefois exercé les emplois de prédicateur et de professeur en théologie. Il prêcha le carême dans cette ville avec beaucoup de fruit et de succès. Ce fut là qu'il mit la dernière main à ses sermons, que nous avons encore, mais non pas tels qu'il les prêcha. Sa coutume était de les diversifier selon les circonstances, et de suivre en parlant l'impétuosité de son zèle. C'est pour cela que ses discours ne contiennent que des plans ou des idées générales, dépourvues des fleurs et des ornemens de l'éloquence. Ces ornemens et ces fleurs, le Saint les ajoutait en chaire (1).

A la fin du carême, Antoine, épuisé depuis long-temps de fatigues et d'austérités, sentit que sa santé et ses forces étaient considérablement affaiblies ; il se retira dans un lieu solitaire appelé Campiétro, ou le champ de Pierre, afin de se préparer à la mort qu'il prévoyait devoir bien-

(1) Les sermons de saint Antoine de Pade, écrits en latin, ainsi que son excellente concorde morale de la Bible, furent réimprimés à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-fol. Le P. Antoine Pagi a donné quelques autres sermons du même Saint, écrits aussi en latin. Ils parurent à Avignon, en 1684. Voyez les *S. Antonii Paduani, et S. Francisci Assisiatis Opera omnia, Pedeponti*, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le P. Jean de La Haye donna à Paris en 1641, des ouvrages de saint François et de saint Antoine de Pade, n'est point complète. Le P. Wadding publia à Rome, en 1624, les sermons sur les Saints, avec l'exposition mystique des livres divins, et la concordance morale de l'Ecriture, par saint Antoine de Pade.

tôt l'enlever de ce monde. Il prit avec lui deux religieux d'une grande vertu. Sa maladie augmentant tous les jours, il voulut qu'on le reportât au couvent de Padoue. La foule du peuple, qui s'empressait de baiser le bord de son habit, était si grande, qu'il fut obligé de rester dans le faubourg de la ville. On le mit dans la chambre du directeur des religieuses d'Arcela. Après avoir reçu les sacremens de l'Eglise, il récita les sept psaumes de la pénitence, avec une hymne en l'honneur de la Sainte-Vierge (1), puis il s'endormit tranquillement dans le Seigneur le 13 Juin 1231. Il était âgé de trente-six ans, et en avait passé dix dans l'ordre de saint François. Aussitôt qu'on eut appris qu'il ne vivait plus, les enfans se mirent à crier dans les rues : *Le Saint est mort.*

Des prodiges innombrables ayant attesté la sainteté du serviteur de Dieu, Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Ce Pape l'avait connu particulièrement, et était grand admirateur de ses vertus. Voici comment il s'exprime dans sa bulle datée de Spolette : « Nous recommandons à l'é-
» vêque (de Padoue), au frère Jourdain, prieur de saint
» Benoît, au frère Jean, prieur de saint Augustin, de
» faire des recherches exactes sur la vie (de saint An-
» toine) et sur les merveilles opérées à son tombeau. Ayant
» vu les preuves authentiques des miracles de cet homme
» vénérable, ayant de plus connu par nous-même sa sainte
» vie, et ayant eu le bonheur de converser avec lui; après
» avoir pris l'avis de nos frères et de tous les prélats as-
» semblés avec nous, nous l'avons mis au nombre des
» Saints. » Il avait dit auparavant dans la même bulle :
« Saint Antoine, qui présentement habite dans le ciel,
» est honoré sur la terre par plusieurs miracles que l'on

(1) C'est l'hymne qui commence par ces mots : *O gloriosa Domina*, etc.

» voit tous les jours s'opérer à son tombeau, et dont » la vérité nous a été certifiée par des pièces dignes de » foi (1). »

Trente-deux ans après la mort du Saint, on fit bâtir à Padoue une église magnifique, dans laquelle ses reliques furent déposées. On trouva que toutes les chairs de son corps étaient consumées; mais sa langue n'avait aucune marque de corruption, et elle paraissait encore aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été vivant. Saint Bonaventure, alors général des Franciscains, qui était à la cérémonie de la translation, la prit dans ses mains, la baisa respectueusement, et dit en fondant en larmes: « O » bienheureuse langue, qui ne cessez de louer Dieu, et » qui l'avez fait louer par un nombre infini d'ames! Il » paraît présentement combien vous êtes précieuse devant » Celui qui vous avait formée pour servir à une fonction » si noble et si sublime. » La langue de saint Antoine se garde dans l'église dont nous venons de parler, et qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue (2). On voit aussi dans la même église le mausolée du Saint, qui est d'un ouvrage très-fini, et orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connaisseurs. Devant ce mausolée sont suspendues plusieurs lampes fort riches, qui ont été données par différentes villes. Saint Antoine de Pade est honoré avec autant de dévotion en Portugal qu'en Italie.

Nous devons sans doute admirer les bienfaits extraordinaires dont Dieu combla son serviteur; mais souvenons-

---

(1) Voyez sur les miracles du Saint, le P. Papebroch, t. II, *Junii*, p. 718.

(2) La maison des Franciscains dont il s'agit ici, procure souvent d'habiles professeurs à l'université de Padoue, une des plus célèbres de l'Europe.

nous en même temps qu'il ne serait jamais parvenu à un si haut degré de perfection, s'il n'eût fidèlement correspondu aux grâces qu'il recevait ; si, par la pratique du renoncement et de l'humilité, il n'eût appris à mourir à lui-même, et à se perdre dans l'abîme de son néant. L'orgueil nous rend abominables devant Dieu, et l'oblige à s'éloigner de nous. Il fait à nos ames une plaie profonde ; il est la source de toutes nos passions ; il étouffe jusqu'au germe des vertus ; il est la forteresse du démon, et le principe de nos différens désordres. Il faut déraciner ce vice, si nous voulons que la grâce établisse en nous son règne, et verse ses trésors dans nos ames.

+ SAINTE FÉLICULE, VIERGE ET MARTYRE.

Premier siècle.

Ce fut la résolution de conserver sa virginité qui acquit à cette Sainte la palme du martyre. Sur le refus qu'elle fit d'épouser un Romain riche et puissant, elle fut accusée d'être chrétienne, durant la persécution de Domitien, à ce qu'on croit. On lui fit souffrir divers tourmens, pour la faire changer de résolution ; on l'éprouva de toutes les manières, mais elle fut inébranlable et par conséquent condamnée à mort. Le saint prêtre Nicodême retira son corps du cloaque où on l'avait jeté et l'enterra sur le chemin d'Ardée, près de Rome : cette action de piété qui lui coûta aussi la vie. Le nom de la sainte martyre fut bientôt connu dans l'Eglise. Le calendrier du temps de Louis-le-Débonnaire place son nom au 5 Juin, et celui du P. Fronteau (1),

---

(1) *Calend.* p. 94 ; t. X, *Spicil. Luc. Dacherii.*

qui est du même temps, met sa fête au quatorze du même mois; mais les martyrologes de saint Jérôme, de Bède, d'Adon, d'Usuard, de Wandelbert, ainsi que le romain moderne, la marquent au treize. La ville de Parme prétend posséder ses reliques dans l'église de saint Paul (1).

Voyez les Bollandistes, *ad XIII Maii et XIV Junii*. L'Histoire du martyre de la Sainte, que l'on trouve dans les actes de saint Nerée, et de saint Achillée, n'est pas très-estimée et mérite peu de croyance.

✠ S. TRIPHYLLE, ÉVÊQUE DE LEDRES, DANS L'ÎLE DE CHYPRE.

Quatrième siècle.

Triphylle, avant d'avoir été élevé sur le siége épiscopal, avait employé beaucoup de temps dans l'étude des lettres. Il s'était principalement appliqué à l'éloquence et à la science du droit, dans la ville de Beryte (aujourd'hui Barut) en Phénicie, où il y avait depuis quelques siècles une célèbre école de jurisprudence. Il semble même qu'il fréquenta le barreau pendant un certain temps, et qu'il y acquit beaucoup de réputation, après quoi il alla se mettre sous la direction de saint Spiridion, évêque de Trimythonte (Trimiti). Guidé par un tel maître, il ne tarda pas à faire de grands progrès dans la voie de la vertu, et il fut trouvé digne d'être mis sur le siége épiscopal de la ville de Ledres (2).

(1) Voyez Ferrarius, *de sanct. Ital.*, et Tillemont, tom. I, p. 141.

(2) Ledres ou *Ledra*, appelée autrement Leutheon, ou Leucothée, et quelquefois Leucosie, dans l'île de Chypre, sous la métropole de Famagonste. Voyez Le Quien, *Oriens Christ.*, tom. II, p. 1075.

Triphylle donna un jour une preuve éclatante de son humilité devant une nombreuse assemblée. Les évêques de Chypre étant réunis en synode, il fut chargé de prêcher au peuple en leur présence. Ayant à citer le passage de l'Evangile où Jésus-Christ dit au paralytique d'emporter son *grabat* et de marcher, il se servit d'un autre mot grec qui était plus délicat et d'un plus bel usage, comme qui dirait *un petit lit de repos* au lieu de *grabat* (1). Spiridion en parut indigné et lui dit d'un ton élevé : « Vous » croyez-vous meilleur que celui qui a dit *grabat*, pour » avoir honte d'employer ses termes ? » Le Saint reçut cette remontrance avec soumission, et son maître ajouta encore qu'on ne devait point déguiser l'Evangile par de vains ornemens.

Triphylle assista au concile de Sardique en 347, et y soutint avec force la vérité orthodoxe et l'innocence de saint Athanase, ce qui lui attira la haine des ariens (2). Il composa plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose (3). Quelques-uns placent la mort du Saint en 370; mais il est probable qu'il mourut vèrs la fin du règne de Constance. Le martyrologe romain marque sa fête au 13 Juin.

Voyez Sozomène, *Hist. eccl.* l. I, c. 11; Jérôme, *De viris illustr.*, c. 92 et epist. 24; Baronius, *Not. ad martyr. rom.*; Cave, voce *Triphillius*, et Baillet au 13 Juin.

---

(1) Σκίμποδος pour κραββάτον. Voyez Sozomeni, *Hist. eccl.* l. I, c. 11.

(2) Voyez *Athanas. Apol.* 2.

(3) On cite avec éloge entre autres ses *Commentaires sur le Cantique des cantiques*, que saint Jérôme témoigne avoir lus, ainsi que son livre sur la vie et les miracles de saint Spiridion, en vers, dont Suidas dit beaucoup de bien, *voce* Τριφυλλ.

✝ S. FANDILLE, RELIGIEUX ESPAGNOL ET MARTYR, SOUS LES SARRASINS.

L'AN 853.

A la mort d'Abderrama, Roi des Mores, qui fit verser par torrens le sang chrétien vers le milieu du neuvième siècle, les fidèles crurent que leur sort allait être adouci, lorsque Mahomet, son fils et son successeur, parut vouloir surpasser la fureur de son père. Il fit abattre la plupart des églises, chargea les chrétiens de nouveaux impôts, et chassa de son palais tous les serviteurs de Jésus-Christ qui y avaient quelque office. Parmi les victimes de son caractère féroce, il faut placer principalement saint Fandille qui s'était consacré à la vie contemplative dans un cloître du territoire de Cordoue. Les moines d'un autre monastère nommé Philemellar ou Piguamellar, près de Cordoue souhaitèrent de l'avoir auprès d'eux, pour en faire leur supérieur. Il brilla dans cette communauté comme le modèle le plus accompli de toutes les vertus et sut s'acquérir par sa douceur et sa sollicitude paternelle l'amour de ses religieux.

Ne pouvant plus supporter l'injustice avec laquelle les mahométans persécutaient les chrétiens et les maltraitaient en justice, et emporté par son zèle intrépide, il alla un jour jusqu'aux tribunaux des juges et menaça les persécuteurs des jugemens de Dieu. Ceux-ci le firent arrêter sur l'heure et le présentèrent, après quelques jours de prison, au prince qui, choqué de ce qu'il osait condamner devant lui le prophète de la Mecque, le fit décapiter le 13 Juin 853. Il ordonna en même temps que l'on arrêtât l'évêque de Cordoue, mais il avait déjà pris la fuite. Le

prêtre Anastase, qui avait publiquement réfuté les erreurs du Coran, fut aussi exécuté avec Félix, moine d'Asturie. Le Roi publia alors un édit pour perdre généralement tous les chrétiens qui refuseraient d'embrasser le mahométisme. Mais sur la remontrance de son conseil qui lui représenta qu'il dépeuplerait ses états, il réduisit la persécution à ceux qui attaqueraient publiquement la religion de Mahomet. Usuard et le martyrologe romain moderne placent la fête de Fandille au 13 Juin.

Voyez saint Euloge, *Memor.*, l. III, c. 7; les *Acta SS.* tom. II, *Junii*, p. 698, et Baillet en ce jour.

+ LE B. GÉRARD, MOINE DE CLAIRVAUX.

L'AN 1138.

Gérard était le frère aîné de saint Bernard et fils de Técelin, gentilhomme de Bourgogne, et de la B. Alix ou Alette. La nature le doua de toutes les qualités de l'esprit et du corps; il était brave, honnête, généreux, plein de bonté, prudent et réglé dans sa conduite. Lorsque saint Bernard fit à ses frères la proposition de renoncer au monde, Gérard rejeta d'abord fort loin ce conseil et reprocha même à ses frères d'avoir mis trop de précipitation à se résoudre. Cependant Bernard ne désespéra nullement, et lui dit : « Je sais que vous n'entendrez la voix de Dieu que lors» que sa main nous frappera. » Il ajouta en lui mettant le doigt sur le côté : « Un jour viendra, et je suis certain » que ce sera bientôt, que cet endroit que je touche, percé » d'un coup de lance, ouvrira votre cœur au conseil sa» lutaire que vous rejetez maintenant avec mépris. »

La chose arriva comme il l'avait prédite. Gérard étant

allé au combat, fut blessé et fait prisonnier. Tandis qu'on l'entraînait et qu'il se croyait la proie assurée d'une mort prochaine, il s'écria avec effroi : « Je suis religieux, je » suis religieux de Cîteaux, » et fit chercher aussitôt saint Bernard, qui refusa d'abord de venir, se contentant de le faire souvenir de ce qu'il lui avait prédit, mais qui vint néanmoins ensuite et trouva son frère parfaitement guéri.

Peu de temps après, Gérard fut délivré de sa captivité; il suivit Bernard et ses autres frères à Cîteaux, où il fut reçu par saint Etienne, abbé du lieu. Dans la suite il vint à Clairvaux, et y remplit plusieurs charges importantes. Bernard lui donna toute sa confiance, et n'entreprit jamais rien de grand, sans consulter son frère, dont il connaissait la piété et la prudence.

Dans un voyage que le B. Gérard fit en 1137 en Italie, avec le saint abbé de Clairvaux, il tomba malade à Viterbe, avant qu'ils eussent pu atteindre la capitale de la chrétienté, où les appelaient les affaires de l'Eglise. Cet accident causa une douleur extrême à saint Bernard; cependant sa confiance ne le quitta pas et il demanda à Dieu la guérison de son frère. Il fut exaucé, et ils achevèrent heureusement leur voyage; mais de retour à Clairvaux le B. Gérard tomba malade une seconde fois et mourut le 13 Juin 1138. Son nom se trouve dans plusieurs martyrologes, mais pas dans le romain.

Voyez *Exord. Cisterc.*; Le Maître, *vie de S. Bernard;* Le Nain, t. III et IV; saint Bernard, *Serm.* 26 *in Cant.*, et Baillet, 13 Juin.

14 Juin.

S. BASILE-LE-GRAND, ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE, EN CAPPADOCE.

Tiré de ses ouvrages ; des panégyriques et des oraisons funèbres prononcées en son honneur par saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire de Nazianze, saint Amphiloque et saint Ephrem, qui tous l'avaient connu particulièrement; ainsi que des anciens historiens ecclésiastiques. Voyez Hermant, Tillemont, Cave, et M. Jos. Assémani, *in Calend. univ. ad* 1 *Jan.* t. VI, p. 4.

L'AN 379.

SAINT BASILE, issu d'une famille où l'on comptait une longue suite de héros célèbres, naquit à Césarée, métropole de la Cappadoce, vers la fin de l'année 329. Ceux dont il avait reçu le jour étaient nés aussi dans le même pays. Son père cependant était originaire du Pont, et ses ancêtres y avaient joui long-temps d'une haute considération. Sainte Macrine fut son aïeule paternelle. Cette Sainte, et son mari dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, furent dépouillés de leurs biens, et souffrirent de cruelles tortures pour la foi, sous le règne de Maximin II, en 311. Ayant une autre fois pris la fuite, pour se soustraire aux recherches des persécuteurs, ils restèrent sept ans cachés dans les forêts du Pont, où Dieu, selon saint Grégoire de Nazianze (1), pourvut miraculeusement à leur subsistance.

Saint Basile l'ancien, et sainte Emmélie, dont Dieu se servit pour donner au monde le saint archevêque de Césarée, se rendirent recommandables par la pratique de tou-

(1) *Or.* 20.

tes les vertus chrétiennes. Le Ciel bénit leur mariage par la naissance de dix enfans. Il y en eut neuf qui leur survécurent, et qui tous se distinguèrent par une sainteté éminente ; ceux qui restèrent dans le monde, dit saint Grégoire de Nazianze, parurent ne le pas céder en piété à ceux qui embrassèrent l'état de virginité pour se consacrer plus parfaitement au service de Dieu. Sainte Macrine était l'aînée de tous ces enfans ; elle aida sa mère dans l'éducation de ses frères et de ses sœurs, et travailla de concert avec elle à leur inspirer de vifs sentimens de religion. Il y avait quatre garçons, saint Basile, Naucrace, saint Grégoire de Nysse et saint Pierre de Sébaste.

Sainte Emmélie dut à ses prières la naissance de son fils Basile, mais à peine était-il au monde, qu'il coûta de vives alarmes à la tendresse de sa famille. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse que les médecins jugèrent incurable. Le rétablissement de sa santé fut regardé comme le fruit des prières que l'on avait faites pour lui. Nous apprenons ces particularités de saint Grégoire de Nysse

On l'envoya, dès son enfance, chez sainte Macrine l'ancienne, son aïeule, qui demeurait à la campagne, auprès de Néocésarée, dans le Pont : ce fut là qu'il puisa les premiers principes de vertu. Je n'ai jamais oublié, disait-il depuis, les fortes impressions que faisaient sur mon ame encore tendre les discours et les exemples de cette sainte femme. Son père, qui passait la plus grande partie de sa vie dans le Pont, et qui était l'ornememt de cette province, autant par sa piété que par son éloquence, se chargea lui-même de lui enseigner les premiers élémens de la littérature ; et il le fit jusqu'à sa mort, arrivée peu de temps après la naissance de saint Pierre de Sébaste. Le jeune Basile fut alors envoyé à Césarée, où les sciences étaient très-florissantes ; il s'y distingua au-dessus de ceux de son âge par la rapidité de ses progrès. Il s'attirait en

même temps, par sa régularité et sa ferveur, l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient.

Les plus habiles maîtres de Césarée n'ayant plus rien à lui apprendre, ses parens le firent partir pour Constantinople, où Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps, et un des premiers hommes de l'empire, donnait des leçons publiques avec un applaudissement universel (1). Ce grand maître sut distinguer Basile dans la foule de ses disciples; il ne pouvait se lasser d'admirer en lui les plus heureuses dispositions pour les sciences, jointes à une modestie rare et à une vertu extraordinaire. Il dit dans ses épîtres, qu'il se sentait comme ravi hors de lui-même toutes les fois qu'il entendait Basile parler en public. Il entretint toujours depuis avec lui un commerce de lettres, et il ne cessa de lui donner des marques de cette haute estime et de cette vénération profonde qu'il avait conçues pour son mérite (2). De Constantinople, Basile se rendit à Athènes, dans le dessein d'y puiser de nouvelles connaissances (3). Cette ville avait toujours été regardée comme

---

(1) Libanius, païen de religion, enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nicomédie et à Antioche. Il fut singulièrement honoré de Julien l'Apostat. Il survécut à l'Empereur Théodose, qui l'éleva à la dignité de préfet du prétoire. Nous avons encore de lui des *épîtres*, des *oraisons* et des *déclamations*, où l'on trouve de fréquentes invectives contre l'Empereur Constantin-le-Grand, et contre la religion chrétienne.

(2) Libanius, *ap. S. Basil.* ep. 145, 152.

(3) Saint Basile fait une excellente remarque dans son traité *De legendis Gentilium libris*. L'Écriture et les maximes de la vie éternelle doivent, dit-il, faire la principale étude des chrétiens; mais il ne faut pas conclure de là que l'éloquence et les autres parties de la littérature leur soient inutiles; on doit au contraire les regarder comme les feuilles qui servent aux fruits d'ornement et de défense. Partant d'après ce principe, il veut que l'on prépare la jeunesse à l'étude sublime des oracles sacrés, par la lecture réfléchie des meilleurs poètes et des meilleurs orateurs de l'antiquité profane; il ordonne en même temps que l'on use

le temple des muses depuis Périclès qui avait tiré la Grèce de la barbarie. On s'y rendait de toutes parts pour se former à cette pureté de langage et à cette élégance attique qui ont rendu si célèbres les bons écrivains de la Grèce (1).

Ce fut en 352 que saint Basile arriva à Athènes. Il y trouva saint Grégoire de Nazianze, avec lequel il avait

---

de discrétion dans le choix des livres que l'on met entre les mains des jeunes gens. On doit, ajoute-t-il, leur interdire absolument tous ceux où il se trouverait des exemples et des maximes capables de leur corrompre le cœur.

Julien l'Apostat sentait mieux que personne l'utilité que notre religion retirait de l'étude des belles-lettres; il jugeait qu'il lui serait impossible d'anéantir le christianisme, comme il se l'était proposé, tant qu'il aurait pour défenseurs les plus savans hommes de l'empire, tels qu'un saint Athanase, un saint Basile, un saint Grégoire de Nazianze, un saint Hilaire, un Diodore de Tarse, un Apollinaire. Ce fut ce qui le porta à défendre aux chrétiens d'enseigner la grammaire, l'éloquence et la philosophie. Les Pères ne furent pas les seuls qui regardèrent cet édit comme un acte indigne de tyrannie; les païens en portèrent le même jugement. On peut voir ce qu'en dit Ammien-Marcellin, qui était de la religion de Julien, et le panégyriste de ce prince, l. 22, c. 10; l. 25, c. 4. On lira aussi avec beaucoup de satisfaction ce qui concerne ce trait d'histoire, dans un des meilleurs écrivains de notre siècle. Voyez M. Le Beau, *Hist. du Bas-Empire*, l. 12, n. 24, t. III, p. 171.

Le savant académicien observe, d'après le témoignage des Pères et des historiens contemporains, que Julien donna un second édit, par lequel il était défendu aux chrétiens de lire les auteurs profanes. Pour suppléer à cette perte, Apollinaire et saint Grégoire de Nazianze composèrent des poëmes sur des sujets de piété; mais on n'était pas dédommagé des chefs-d'œuvre de l'antiquité par des ouvrages faits à la hâte, quelques beautés qu'ils pussent d'ailleurs renfermer.

(1) La langue grecque se conserva dans l'Orient avec une grande partie de sa pureté primitive, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, au milieu du quinzième siècle. Le goût de la belle littérature périt plus tôt en Occident. Il commença à déchoir sous le règne de Tibère, et il s'évanouit entièrement à l'arrivée des barbares, dont les incursions ramenèrent les ténèbres de l'ignorance.

formé à Césarée la liaison la plus intime. Comme celui-ci connaissait déjà les mœurs des Athéniens, il donna de sages avis à son ami, et disposa tous les esprits à le bien recevoir. La gravité de Basile, jointe à l'idée avantageuse que l'on avait conçue de lui, le préserva des mauvais traitemens auxquels les nouveaux venus étaient toujours exposés de la part de ceux qui fréquentaient les écoles publiques (1).

L'amitié de nos deux Saints était bien différente de celle des jeunes gens, qui n'est fondée d'ordinaire que sur l'intérêt ou l'amour du plaisir. Ils s'aimaient, parce qu'ils s'estimaient et se respectaient mutuellement. De plus, il y avait en eux une admirable conformité de penchans, et une ardeur égale pour l'acquisition de la vertu et des sciences; il n'est pas étonnant, après cela, qu'ils fussent supérieurs aux atteintes de l'envie, de l'impatience, et de ces autres passions qui troublent quelquefois le repos des ames ordinaires. Leur unique objet était de se consacrer parfaitement au service de Dieu; et, pour parvenir à cette grande fin, ils saisissaient toutes les occasions de s'animer et de se soutenir l'un et l'autre : mais comme il peut se glisser des abus dans les amitiés même les plus saintes, ils étaient continuellement sur leurs gardes, afin de ne pas tomber dans les piéges de l'ennemi. Ils priaient assidûment, et vivaient dans une mortification continuelle de leurs sens. A juger d'eux par la gravité de leur conduite, on les aurait pris pour des anges destitués de corps. Avec cette vigilance sur eux-mêmes, ils trouvaient dans leur amitié réciproque mille consolations et mille moyens pour s'entre exciter à la pratique du bien. Ils demeuraient ensemble, et avaient une table commune. Leur union n'était jamais interrompue par la diversité des sentimens; ils paraissaient

(1) S. Greg. Naz. *or.* 20.

n'avoir qu'une même volonté. L'esprit de propriété ne régnait point parmi eux. Dans toutes leurs actions, ils n'envisageaient que la gloire de Dieu : c'était là qu'ils rapportaient leurs travaux, leurs études, leurs veilles, leurs jeûnes, et généralement l'emploi de toutes les facultés de leur ame.

Mais inutilement auraient-ils apporté les précautions dont nous venons de parler, pour mettre leur innocence à l'abri du danger, s'ils n'eussent été fidèles à éviter les mauvaises compagnies. C'est la remarque que fait saint Grégoire de Nazianze (1). « Nous n'avions, dit-il, aucune » liaison avec les étudians qui montraient de la grossiè- » reté, de l'impudence et du mépris pour la religion : » nous ne fréquentions que ceux qui étaient paisibles et » réguliers, que ceux dont la conversation pouvait nous » être profitable. Nous nous étions persuadés que c'était » une illusion de se mêler avec les pécheurs, sous pré- » texte de travailler à les convertir, et que nous devions » toujours craindre qu'ils ne nous communiquassent leur » poison. » Cette maxime ne devrait jamais sortir de l'esprit des jeunes gens ; et c'est pour ne pas la suivre que plusieurs d'entre eux se perdent misérablement.

Saint Grégoire de Nazianze ajoute, en parlant de lui et de son ami : « Nous ne connaissions que deux rues de la » ville : l'une conduisait à l'église, et aux ministres sa- » crés qui y célébraient les divins mystères, et nourris- » saient le troupeau de Jésus-Christ du pain de vie ; l'autre, » pour laquelle nous n'avions pas à beaucoup près la même » estime, conduisait aux écoles publiques, et chez ceux » qui nous enseignaient les sciences. Nous laissions aux » autres les rues par lesquelles on allait au théâtre, aux » spectacles et aux lieux où se donnaient les divertissemens

(1) S. Greg. de Naz. *or.* 20.

» profanes. Notre sanctification faisait notre grande affai-
» re ; notre unique but était d'être appelés et d'être effec-
» tivement chrétiens ; c'était en cela que nous faisions
» consister toute notre gloire. »

Saint Basile se rendit fort habile dans la connaissance des différentes parties de la littérature. Il savait que cette connaissance contribue beaucoup à étendre les facultés de l'esprit, et qu'elle est absolument nécessaire à quiconque veut exceller en quelque science, sur-tout dans l'art oratoire, qui était en grande estime chez les Grecs et les Romains. Ayant dessein, ainsi que son ami, de se mettre en état de servir utilement l'Église, ils s'appliquèrent l'un et l'autre à se perfectionner dans la véritable éloquence.

Le mépris que les Pères marquent quelquefois pour l'art oratoire, ne tombe que sur ces ornemens recherchés et superflus qui ne font que chatouiller l'oreille, qui dans un prédicateur ne servent qu'à déprimer la sublimité de nos mystères, et dont l'effet ordinaire est de nous détourner de la fin pour laquelle ces mystères ont été révélés. Une vaine pompe de paroles ne peut s'accorder avec cette noble simplicité qui convient à la dignité des vérités saintes, qui se fait si vivement sentir dans les écrivains sacrés, et qui rend leur éloquence infiniment supérieure à celle que l'on remarque dans les ouvrages les plus finis de l'antiquité païenne : mais cette simplicité n'exclut ni la noblesse des pensées, ni la beauté du style, ni les charmes de la diction, dont chaque sujet peut être susceptible. Saint Grégoire de Nazianze et les autres Pères ont prouvé, par leurs exemples, que quoique les vérités divines ne doivent pas être prêchées avec *les discours persuasifs de la sagesse humaine* (1), les ministres de la parole peuvent cependant tirer de grands secours de l'élo-

(1) 1 Cor. II, 4 ; 2. Cor. XI, 6.

quence. On peut même avancer que ces prédicateurs qui ne suivent aucune méthode dans leurs sermons, qui emploient des termes bas et rampans, dégradent la fonction sublime qu'ils exercent; qu'ils déshonorent le Dieu dont ils sont les ambassadeurs; qu'ils avilissent la parole sainte que l'Église les a chargés d'annoncer, qu'ils rendront compte du discrédit où elle tombe quelquefois par leur faute, ainsi que de cette négligence qui fait que les fidèles n'ont que du mépris et du dégoût pour le trésor inestimable dont ils étaient les dispensateurs. Il faut donc que ceux qui sont appelés à la conduite des ames emploient tous leurs efforts pour se rendre capables de prêcher l'Évangile avec ce ton de dignité qui convient à l'importance de cette fonction, la première, la plus indispensable de toutes celles qui sont imposées à un pasteur, et de l'exercice de laquelle dépend le salut de la plupart des ames qui leur sont confiées. Ce fut dans cette vue que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'appliquèrent si fortement à l'étude de l'éloquence, et qu'à l'exemple d'un Thucydide et d'un Démosthène, ils se donnèrent des peines incroyables pour former leur style sur les meilleurs modèles (1).

---

(1) Les deux Saints ne réussirent si parfaitement dans l'étude de l'éloquence, que parce qu'ils suivirent la sage méthode prescrite par les plus habiles maîtres. Ils se garantirent d'abord de cette fureur de vouloir lire un grand nombre de livres, persuadés que ces sortes de lectures accablent l'esprit, au lieu de le former et de l'enrichir; que tout l'effet qu'elles produisent est de mettre de la confusion dans les idées, et qu'il résulte ordinairement de leur multiplicité un cahos qu'on ne peut plus débrouiller. Ils tenaient pour la maxime rendue par le proverbe, *je suis en garde contre celui qui s'attache à un seul livre.* Ils se formaient un plan d'étude raisonné, avant de multiplier leurs lectures. A cette précaution, ils en joignaient une seconde; c'était de choisir les meilleurs auteurs, et les lire et relire avec la plus grande attention, de les méditer profondément, afin de digérer, pour ainsi dire, ce qu'ils avaient lu, et de le faire passer dans la substance de leur

Saint Basile excellait aussi dans la philosophie, dans la poésie et dans les autres parties de la littérature. Pour peu qu'on lise attentivement ses écrits, et sur-tout son livre *de la Création* ou *de l'ouvrage des six jours*, qu'il a in-

---

esprit. Souvent encore ils revenaient sur les plus beaux endroits, qu'ils comparaient les uns avec les autres ; ensuite ils essayaient de les imiter, et ils ne cessaient leurs efforts que quand ils avaient au moins fort approché de la perfection de leurs modèles, tant pour le style que pour les pensées.

Voici la règle qu'ils suivaient à l'égard de leurs propres compositions. Ils les retouchaient souvent, afin de corriger ce qu'il y avait de défectueux dans leurs premières pensées ; ils prenaient du temps pour polir leur style ; en un mot, ils donnaient à chaque partie du discours tout le degré de force et de beauté dont ils étaient capables, pour faire un ensemble auquel il ne manquât aucun genre de perfection. On peut assurer aussi que les deux Saints se communiquaient leurs productions respectives, et qu'ils les soumettaient à la critique de leurs amis. Ils savaient pourtant qu'il est un point où il faut quitter la lime. Ainsi ils ne ressemblaient pas à ces hommes qui, à force d'être difficiles à se contenter eux-mêmes, gâtent ce qui était bien fait. Ils ressemblaient encore moins à ceux qui sont tellement prévenus en faveur de ce qui sort de leurs plumes, qu'ils ne sauraient sacrifier une pensée puérile, une antithèse recherchée, un mot superflu, une répétition vicieuse, sans penser que ce sont là autant de défauts qui déparent leurs ouvrages. C'est pour ne les avoir point évités, ces défauts, que les beautés réelles qui sont dans Sénèque se trouvent comme éclipsées.

La dernière des qualités qu'on exige dans un orateur, est une action naturelle, aisée, pleine d'ame et d'expression ; elle s'acquiert par l'exercice, et par une attention suivie sur soi-même quand on déclame. Cette qualité, Basile et Grégoire la possédaient dans un degré éminent. Ils avaient en parlant ce geste élégant et délicat qui faisait le caractère distinctif de Cicéron ; ils avaient en même temps le feu et la véhémence de Démosthène, qui, considéré sous ce rapport, a surpassé, soit dans la composition, soit dans le débit, les plus célèbres orateurs d'Athènes et de Rome.

C'est une erreur de croire que la fréquentation du théâtre soit utile à un homme destiné à parler en public ; le geste et l'accent qu'on y puiserait ne siéent point à un orateur, il ne formera jamais aucun de ces avocats et de ces prédicateurs qui enlèvent l'admiration publique.

titulé *Hexaëmeron*, on reconnaîtra qu'il avait sur l'histoire naturelle des idées plus justes et des connaissances plus étendues qu'Aristote, malgré les secours que procuraient à celui-ci les trésors d'Alexandre. Il possédait si supérieu-

---

Ainsi nos deux Saints ne perdirent rien en ne fréquentant point le théâtre; ils y gagnèrent encore d'un autre côté, puisqu'ils s'en abstinrent par un principe de religion.

Un génie vaste et fécond, des études dirigées par une excellente méthode, et conséquemment faites avec le plus grand succès, rendirent Basile et Grégoire les plus accomplis de tous les orateurs qui eussent jamais paru; peut-être même effacèrent-ils les deux princes de l'éloquence de l'antiquité païenne. Ils eurent cependant plus de traits de ressemblance avec Démosthène qu'avec Cicéron. Le dernier, pour s'accommoder au génie des Romains, n'abandonne qu'à regret une idée intéressante; il la fait envisager sous ses différens points de vue; il entasse images sur images pour l'inculquer plus fortement; il tâche en même temps d'éviter les redites par une agréable variété de tours et d'expressions. Démosthène suivit, et eut raison de suivre une route tout opposée. Les Athéniens étant naturellement pensifs, il fallait les attacher par des traits vifs et saillans, par une brièveté énergique, par des raisonnemens serrés, et leur laisser le plaisir de deviner quelquefois l'orateur; chaque terme devait renfermer un grand sens, et fournir matière à de nouvelles réflexions.

Nous observerons, en passant, que les Français, et sur-tout les Espagnols et les Italiens, tiennent du caractère des anciens Romains, et qu'ils vont même plus loin qu'eux dans le point dont il s'agit. C'est pour cela que les Fléchier et les Algarotti se replient si souvent sur certaines pensées, qu'ils les présentent sous diverses faces, comme s'ils craignaient de n'être pas suffisamment entendus. On ne doit cependant pas donner trop d'étendue à la généralité de cette observation. On compte parmi nos modernes des orateurs qui ont atteint la perfection de l'éloquence, et nous mettons à la tête de tous le grand évêque de Meaux. L'Allemagne est encore bien en arrière sous ce rapport, et il n'est guère probable qu'on y voit jamais monter en chaire un Bourdaloue ou un Massillon. Il y a sans doute une énorme distance entre les périodes du fade Lohenstein et du burlesque Abraham à sancta Clara et celles d'un Wurz, d'un Gretsch et d'un Jean-Jean; mais qu'il est pâle le célèbre maitre d'éloquence allemande; qu'il est affecté, l'énergique prédicateur de Vienne, et qu'il est diffus, le premier prédicateur de

rement la dialectique, et l'art d'enchaîner les conséquences aux principes, qu'on ne pouvait résister à la force de ses raisonnemens; ils étaient si liés et si pressans, selon saint Grégoire de Nazianze, qu'on aurait eu plus de peine à s'en

---

la cathédrale de Strasbourg; combien ils sont encore éloignés tous du Démosthène et du Cicéron français! Cette différence prend-elle sa source dans la langue, ou dans toute autre cause? c'est une question dont nous abandonnerons la décision à d'autres.

Mais revenons au parallèle de Démosthène et de Cicéron. Le premier, prenant Thucidide pour modèle, et voulant s'accommoder au caractère des Athéniens, est partout serré, profond, et plein de traits qui ont la promptitude et la vivacité de l'éclair. L'Enthymême était son argument favori; il lui fournissait des armes invincibles pour confondre et pour terrasser ses adversaires. Sa véhémence, son style aisé et naturel font que l'on perd entièrement l'orateur de vue, pour ne s'occuper que de ce qu'il dit. L'art se montre cependant quelquefois, et ses discours paraissent trop travaillés; de là vint qu'on lui objecta que ses harangues *sentaient l'huile de sa lampe*. Cicéron n'est pas moins admirable en son genre; il possède supérieurement l'art de varier son style suivant les matières qu'il traite. Il est sublime lorsqu'il décrit les qualités qui constituent un orateur parfait; il est clair, simple et naturel dans ses ouvrages philosophiques; partout il intéresse par la vivacité et les charmes de son pinceau. M. De Fénélon cependant observe dans ses *dialogues sur l'éloquence*, que son style est quelquefois trop étudié; qu'il prodigue les ornemens et les grâces, et qu'il décèle en plusieurs endroits une envie excessive de plaire à ses auditeurs.

Saint Grégoire de Nazianze se montre plus judicieux que Cicéron dans le choix et l'emploi des ornemens; il y avait recours, parce qu'il savait que le plus sûr moyen de persuader est de plaire. Ceux qui aiment les grâces et les fleurs du discours, regardent ce Père comme le plus éloquent de tous les orateurs; mais ceux qui, s'attachant aux choses, veulent bannir du discours tout ce qui a l'air d'être trop recherché et trop compassé, donnent la palme à saint Basile.

En effet, ce dernier évite tout ce qui pourrait sentir l'affectation; ses expressions sont simples, mais énergiques; elles ont cette beauté inimitable qui est empreinte sur tous les ouvrages de la nature. Il est sobre dans l'usage des figures, qui, étant prodiguées, déparent le discours au lieu de l'embellir. En même temps que son style est clair et correct, il est plein de douceur et d'élégance. Il revêt ses pensées de

débarrasser qu'à sortir d'un labyrinthe. Il prit une teinture générale de la géométrie, de la médecine, et d'autres sciences semblables, étant persuadé, avec raison, que sans cette teinture on ne peut guère exceller dans aucun art en particulier; mais il méprisa tout ce qui était inutile à un homme qui s'était uniquement dévoué à la défense et à la gloire de la religion. En mettant ainsi des bornes à sa curiosité, dit saint Grégoire de Nazianze, il ne se montra pas moins admirable pour ce qu'il négligea dans les sciences, que pour ce qu'il en apprit. Le cours de ses études préliminaires étant achevé, il s'appliqua sérieusement à méditer l'Écriture, cette source inépuisable de sentimens et de connaissances qui élèvent l'homme jusqu'au Ciel. Il lisait encore assidûment les ouvrages des

---

tous les charmes du langage, sans toutefois paraître les avoir recherchés. L'art et l'étude ne se font remarquer en aucun endroit de ses écrits. Il parle partout, dit un habile critique, le langage que la nature elle-même parlerait, si elle pouvait s'exprimer sans les signes extérieurs de la parole. Enfin, on peut appliquer à saint Basile ce que Quintilien a dit de Cicéron, savoir, qu'en lui l'éloquence a déployé tout son pouvoir et étalé toutes ses richesses.

Nous reconnaissons cependant que si saint Chrysostôme avait eu le temps de limer ses écrits, il serait peut-être vrai de dire qu'il n'a jamais paru de génie qui fût plus propre à l'éloquence, ni qui possédât dans un degré plus éminent toutes les qualités qui font un orateur parfait. Les pièces qu'il a finies sont égales, supérieures même à tout ce que les auteurs classiques ou les Pères nous offrent de plus achevé à cet égard. Il n'y a pas jusqu'à celles qu'il composa sur-le-champ, et qu'il n'a pu revoir, qu'on ne lise encore aujourd'hui avec admiration. On y remarque beaucoup de feu et de véhémence, de la noblesse et de la force dans les images, de la netteté dans les idées, de la douceur dans l'expression, de la facilité dans le style. Le saint docteur perdait quelquefois son sujet de vue, en se livrant à des digressions et à de longues parenthèses, où sont renfermées des choses fort utiles, mais qu'il aurait fait disparaître, s'il eût mis la dernière main à ces sortes de productions. *Note augmentée d'après l'allem.*

Pères de l'Église. Par tous ces moyens réunis, il amassa un riche trésor de sciences, et se rendit capable d'exercer avec cette supériorité que l'on connaît, l'important ministère de la parole divine, et de contribuer avec une force merveilleuse à l'avancement de la piété dans les ames (1).

---

(1) Les Basile, les Chrysostôme, les Ambroise, les Augustin, sont les modèles qu'il faut suivre dans les études ecclésiastiques. Les jeunes clercs doivent, à leur exemple, lire attentivement la Bible en elle-même ; ils la liront ensuite avec un commentaire exact, tels que ceux de Ménochius, d'Estius, de Carrière, etc. Qu'ils s'appliquent spécialement à bien entendre les psaumes, les prophètes et le nouveau Testament ; qu'ils aient soin en même temps de bien méditer ces divins oracles, afin d'en pénétrer le sens spirituel, et d'en tirer, pour ainsi dire, toute la moëlle. Ils trouveront pour cela de grands secours dans les commentaires admirables de saint Chrysostôme sur les psaumes, sur saint Matthieu et sur saint Paul. D'ailleurs ces commentaires sont eux-mêmes un trésor de morale, présentée avec toutes les grâces de l'éloquence.

Il serait à souhaiter qu'on donnât un recueil composé des discours de saint Chrysostôme au peuple d'Antioche, et de ses commentaires sur l'Ecriture; de quelques homélies choisies de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Augustin ; du livre de saint Cyprien à Donat, et de son explication de l'oraison dominicale, du livre de saint Eucher à Valérien, etc. Un pareil recueil serait d'une grande utilité aux prédicateurs ; ils s'y enrichiraient des précieuses dépouilles des Pères, se les approprieraient, et par-là se mettraient en état d'instruire avec autant de facilité que de fruit.

Quand un prédicateur veut parler correctement et avec méthode, il doit, dans les commencemens, écrire ses discours tout au long. En peu de temps, il s'accoutumera (bien entendu qu'il fera ce qui a été dit ci-dessus) à traiter sur-le-champ des divers points de la morale chrétienne ; il se trouvera parfaitement maître de sa matière, si, aux moyens qu'on a indiqués, il joint une lecture réfléchie de quelques modernes qui ont fort bien écrit sur les vertus, tels que Grenade, Rodriguez, etc. Il puisera dans les sermons de Bourdaloue la force du raisonnement, la sublimité des pensées, une diction noble et majestueuse. Massillon lui fera connaître le cœur humain : il peint les passions avec des cou-

Basile fut bientôt regardé à Athènes comme un oracle qu'on devait consulter sur les sciences divines et humaines. Les étudians et les maîtres de cette ville, pleins de vénération pour son mérite, employèrent toutes sortes de moyens pour le fixer parmi eux; mais ils ne purent y réussir. Basile crut qu'il était comptable à sa patrie des talens que Dieu lui avait donnés. Ayant donc laissé son cher Grégoire à Athènes, il en partit en 355 pour se rendre à Césarée, en Cappadoce. Quoiqu'il fût jeune encore, il ouvrit dans cette ville une école de rhétorique. Ses amis le déterminèrent aussi à plaider au barreau. C'était par ces deux voies que les orateurs et les personnes de qualité commençaient à se faire connaître, et se perfectionnaient dans l'éloquence.

Déjà la philosophie avait élevé Basile au-dessus de l'ambition; il ne se sentait que du mépris pour les places distinguées, et pour tous les vains avantages qu'il pouvait

---

leurs si vives et si ressemblantes, que l'amour-propre, avec tous ses raffinemens, ne peut lui échapper. Un prédicateur se formera le style par la fréquentation des personnes qui parlent bien leur langue, ainsi que par la lecture des bons écrivains, qui sont connus de tout le monde.

C'est une chose déplorable que certains orateurs chrétiens, renonçant en quelque sorte aux principes de leur religion, semblent perdre l'Évangile de vue, et ne rougissent pas de lui substituer en chaire une morale purement païenne; ce sont de nouveaux Sénèque, et non pas des disciples de saint Paul, ou des ministres de Jésus-Christ. La philosophie est trop faible pour mettre un frein aux passions, pour donner au cœur de l'homme une consolation solide, pour montrer la vraie source des désordres, et y appliquer des remèdes efficaces. C'est là le privilége de la foi; il n'y a qu'elle qui puisse nous éclairer et nous fortifier; elle seule fournit ces grands motifs qui font préférer à tout la pratique de la vertu. Les Pères étudiaient et prêchaient l'Evangile, aussi leurs discours avaient-ils cette autorité qui ne convient qu'à la parole de Dieu : de là ces conversions qu'ils opéraient, et cet accroissement de la vraie piété qui en était la suite.

se promettre dans le monde. Toujours il avait mené une vie fort régulière, et ne s'était occupé qu'à chercher le royaume de Dieu; mais l'accueil honorable qu'on lui fit dans son pays, joint aux applaudissemens qu'il recevait de toutes parts, l'exposèrent à une tentation bien délicate, à celle de la vaine gloire. Il ne se fut pas plus tôt aperçu du danger qu'il courait, que la frayeur s'empara de son ame. Peu de temps après, il résolut de renoncer entièrement au monde, afin de s'éloigner davantage du précipice sur le bord duquel il avait marché. Sainte Macrine, sa sœur, et saint Grégoire de Nazianze ne contribuèrent pas peu à l'affermir dans cette résolution. En lui représentant les avantages de la pauvreté volontaire, ils firent naître en lui le mépris d'une gloire périssable, et lui inspirèrent un désir ardent de tendre à la perfection. Basile, par leur avis, donna aux pauvres la plus grande partie de ses biens, et, semblable à un homme qui sort de léthargie, il commença à voir la lumière de la sagesse céleste, et à sentir tout le néant des choses créées. Dans ces dispositions, il se consacra aux travaux de la pénitence, en embrassant l'état monastique. Libanius fut singulièrement frappé d'un si généreux mépris du monde, et il ne pouvait se lasser d'admirer la grandeur d'ame qui en était le principe

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze mettent souvent l'éloquence au nombre des choses qu'ils abandonnèrent en renonçant au monde; mais par-là, ils entendent ce vain assemblage de fleurs et d'ornemens qui n'ont d'autre effet que de charmer les oreilles; peut-être parlent-ils de l'usage profane de l'éloquence, auquel on ne renonçait point à leur âge, sans faire un grand sacrifice. Quoi qu'il en soit de leur pensée on voit par leurs écrits qu'ils n'ont point condamné l'éloquence considérée en elle-même, et leur exemple servira toujours à confondre ceux qui, sous

prétexte d'imiter la simplicité des apôtres, annoncent la parole de Dieu avec une rusticité qui vient ou de paresse ou d'ignorance.

Mais laissons parler saint Grégoire de Nazianze, et nous verrons ce qu'il pensait sur le point dont il s'agit. « Après » avoir abandonné le monde, dit-il, je ne me suis ré- » servé que l'éloquence. Je ne me repens point des peines » et des fatigues que j'ai essuyées, tant sur mer que sur » terre, pour acquérir la connaissance de cet art; je vou- » drais, et pour moi et pour mes amis, que nous en pos- » sédassions toute la force et toute la perfection (1). » Il dit dans un autre endroit (2) : « Il ne me reste que l'é- » loquence de tout ce que j'ai possédé, je l'offre et la » consacre entièrement à mon Dieu. La voix de ses com- » mandemens et l'impulsion de son esprit m'ont fait aban- » donner tout le reste, afin d'échanger ce que j'avais con- » tre la pierre précieuse de l'Evangile. Je suis donc devenu, » ou plutôt je souhaite avec ardeur devenir cet heureux » marchand qui donne des biens périssables, pour s'en » procurer d'éternels : mais en qualité de ministre de l'E- » vangile, je me dévoue uniquement au soin de le prê- » cher; voilà mon partage, et jamais je ne manquerai au » devoir qui m'est imposé. »

Basile, après sa retraite, ne voulut plus vivre que pour Dieu. Persuadé que le nom de moine ne servirait qu'à sa condamnation, s'il ne remplissait fidèlement les obligations de sont état, il entreprit, en 357, de voyager dans la Syrie, dans la Mésopotamie et l'Egypte. Son but était de visiter les moines et les hermites qui habitaient les déserts de ce pays, afin d'acquérir une connaissance parfaite des devoirs auxquels son nouveau genre de vie l'as-

(1) *Or.* 3.
(2) *Or.* 12.

sujettissait. Il fut beaucoup édifié en voyant ces saints solitaires, qui montraient par toute leur conduite qu'ils se regardaient comme étrangers sur la terre, et comme les citoyens du ciel. Leurs exemples et leurs discours l'affermirent encore dans sa première résolution. Nous apprenons de lui-même (1) que dans tous ses voyages il ne choisit pour directeurs que ceux dont la foi était conforme à celle de l'Eglise catholique.

En 358, il revint dans la Cappadoce. Dianée, son évêque, qui l'avait autrefois baptisé, l'ordonna lecteur. Ce prélat faisait profession d'être attaché à la doctrine de l'Eglise; mais il eut l'imprudence de s'engager dans des démarches favorables aux ariens. Il se joignit aux eusébiens à Antioche, en 341, et à Sardique ou Philippopolis en 347; il eut aussi la faiblesse, en 359, de souscrire au décret du concile de Rimini, dans lequel on avait omis le mot *consubstantiel*. Toutes ces circonstances causaient une vive douleur à Basile, qui respectait Dianée comme son pasteur, et qui de plus remarquait en lui plusieurs belles qualités; mais l'obligation de garder l'unité dans la foi, agissant sur lui plus puissamment que tout autre motif, il se sépara de sa communion, sur-tout lorsqu'il l'eut vu souscrire au décret de Rimini

Le Saint quitta la Cappadoce en 358, et se retira dans le Pont, où il choisit pour demeure la maison de son aïeule, qui était située sur le bord de l'Iris. Emmélie, sa mère, et Macrine, sa sœur, avaient fondé là un monastère pour les personnes de leur sexe. Ce monastère était alors gouverné par Macrine. Basile en fonda un pour des hommes de l'autre côté de la rivière, et il en eut la conduite pendant quatre années, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 362 qu'il se démit de cette place en faveur de saint Pierre

(1) *Ep.* 204.

de Sébaste, son frère. A sept ou huit stades du monastère de sainte Macrine, était l'église des Quarante-Martyrs, enrichie d'une portion considérable des reliques de ces bienheureux soldats de Jésus-Christ, et si renommée dans les écrits de saint Basile et de ses amis. Cette église n'était pas éloignée de Néocésarée.

Outre le monastère dont nous avons parlé, saint Basile en fonda plusieurs autres, tant pour des hommes que pour des femmes, dans différens endroits du Pont. Il conserva une inspection générale sur ces communautés, même durant son épiscopat. Ce fut pour leur instruction qu'il composa ses ouvrages ascétiques, entre autres ses *grandes* et ses *petites règles*. Il y donne à l'état des cénobites la préférence sur celui des hermites, le premier lui paraissant en général beaucoup plus sûr que le second. Souvent il y répète qu'un moine doit découvrir à son supérieur ce qu'il y a de plus secret dans son ame, et se soumettre en tout à ses décisions. En même temps qu'il prescrit l'hospitalité envers les étrangers, il défend qu'on leur serve des mets délicats; ce qui, selon lui, serait aussi ridicule que si les moines changeaient d'habit pour les recevoir. Une vie austère, continue-t-il, en parlant à ses religieux, vous délivrera des visites inutiles, et éloignera de chez vous les personnes qui ont l'esprit du monde. Votre table doit prêcher la sobriété, même aux étrangers (1). Il fait l'énumération des heures canoniales, et en montre l'excellence. Par celle de *prime*, dit-il (2), nous consacrons à Dieu les prémices de nos pensées, nous remplissons nos cœurs de pieux sentimens, et de cette joie salutaire qu'excite en nous la pensée de Dieu (3). Les *Constitutions monastiques*

(1) *Regulæ fusiùs explicatæ, reg.* 20.

(2) *Ibid. reg.* 37.

(3) D. Ceillier, t. VI, p. 384, a réfuté solidement Bulteau, qui,

qui portent le nom de S. Basile, diffèrent en plusieurs articles des règles dont nous venons de parler, et ne sont point attribuées à ce Père par les anciens auteurs : elles paraissent être d'une date un peu postérieure (1). La règle de saint Basile est suivie encore aujourd'hui par tous les moines d'Orient, par ceux-mêmes qui se disent de l'ordre de saint Antoine.

Basile s'est peint dans ses écrits avec la plus grande vérité : mais il faut le représenter dans sa retraite, pour ne pas priver sa vertu des hommages qui lui sont dus ; d'ailleurs, considéré sous ce rapport, il a toujours servi de modèle à ceux qui dans les différens siècles ont voulu parvenir à une sainteté éminente. Jamais il ne portait qu'une tunique et un manteau ; il couchait sur la dure, veillait quelquefois les nuits entières, et ne faisait point usage du bain, ce qui était une grande mortification dans les pays chauds, sur-tout avant qu'on se servît de linge. Il se couvrait pendant la nuit d'un cilice, qu'il quittait le jour, afin de cacher aux hommes son amour pour la pénitence. Il s'accoutuma, malgré toutes les répugnances de la nature, à souffrir le froid excessif qui règne sur les montagnes du Pont. Chaque jour il ne faisait qu'un repas, et ce repas consistait en un peu d'eau et de pain ; à quoi il ajoutait quelques herbes les jours de fêtes. La nourriture qu'il prenait était en si petite quantité, qu'on eût presque dit qu'il vivait sans manger. Saint Grégoire de Nysse comparait son abstinence au jeûne d'Elie ; et saint Grégoire de Nazianze lui disait, à l'occasion de son extrême pâleur, que son corps paraissait à peine animé (2).

---

dans son histoire monastique d'Orient, l. 2, avait avancé que l'heure de *prime* était inconnue, du temps de saint Basile, aux moines de Cappadoce.

(1) Voyez D. Ceillier, t. VI.

(2) *Ep.* 6.

Il ajoute dans un autre endroit (1), en parlant toujours du Saint, qu'il était sans biens, sans chair, et presque sans sang. Basile nous apprend lui-même qu'il traitait son corps comme un esclave, toujours prêt à se révolter, s'il n'avait soin de le tenir continuellement en bride. On voit par ses épîtres qu'il était sujet à des infirmités fréquentes, et même continuelles. Il dit dans une, que dans le temps où il se portait le mieux, il était plus faible que ne le sont ordinairement les malades abandonnés des médecins (2).

La mortification des sens était accompagnée en lui de celle de la volonté; et celle-ci tenait en quelque sorte du prodige : il y joignait encore une humilité extraordinaire. C'était par un effet de cette vertu, qu'il avait un désir si ardent de s'ensevelir, pour ainsi dire, dans la solitude, et de vivre entièrement inconnu aux hommes. La solitude cependant ne lui communiquait rien de triste ni d'austère; il était d'une douceur et d'une patience à l'épreuve de tous les événemens. Son inaltérable douceur de caractère avait causé à Libanius la plus grande admiration; elle tirait un nouveau lustre d'une aimable gravité par laquelle elle était tempérée. La moindre faute contre la chasteté lui faisait horreur; son amour pour cette vertu le porta à bâtir plusieurs monastères pour des vierges, auxquelles il donna une règle écrite.

Durant une famine qui fit sentir ses ravages vers l'an 359, il vendit le reste de ses biens pour assister les malheureux. Il voulut vivre, dit saint Grégoire de Nazianze, dans la plus grande pauvreté possible, et jamais rien ne put l'ébranler dans sa résolution. En se dépouillant de tout ce qu'il possédait dans le monde, il se mettait en état de

(1) *Orat.* 19.
(2) *Ep.* 257.

passer plus sûrement la mer orageuse de cette vie. Son dépouillement fut si entier, qu'il ne se réserva pas la plus petite partie de ses biens; et même quand il eut été élevé à l'épiscopat, il n'avait pour fournir à sa subsistance, que les libéralités de ses amis. Suivre dans une nudité parfaite Jésus crucifié, voilà quelles étaient ses richesses.

Dans les différens exercices de la vie monastique, il s'efforçait d'imiter, et même de surpasser les excellens modèles qu'il avait vus en Syrie et en Egypte. A l'exemple de ces pieux solitaires, il portait un habit fait d'une étoffe grossière qu'il attachait avec une ceinture; mais ces marques extérieures de pénitence n'étaient en lui, comme en eux, que les symboles d'un grand fonds d'humilité, de détachement et de mortification. Il partageait son temps entre la prière, le travail des mains et la méditation de l'Ecriture. Souvent il allait dans les villages voisins pour enseigner les principes de la foi aux paysans, et pour les exhorter à la pratique de la vertu (1).

Il manqua d'abord quelque chose à son bonheur, parce qu'il ne jouissait pas de la présence de saint Grégoire de Nazianze. Il lui écrivit donc plusieurs lettres pour l'engager à venir partager avec lui les charmes de la solitude. Il le pressa de la manière la plus vive de ne pas lui refuser le secours qu'il attendait de sa compagnie et de ses exemples. Dans une de ses lettres, il lui dépeint admirablement les avantages que fournit la retraite pour prier avec ferveur et pour remporter une victoire complète sur ses passions. Un moine, selon la définition qu'il en donne, est un homme qui prie continuellement; un homme qui sanctifie le travail des mains par une union perpétuelle avec Dieu, sur-tout par le chant des psaumes; un homme dont le cœur est toujours élevé vers Dieu, et qui n'a d'autre

(1) *Ep. 2, ed. Ben.*

objet que d'orner son ame de vertus par la méditation des livres saints. Il dit qu'un moine ne doit vivre que de pain et d'eau, et ne faire qu'un repas chaque jour; que son sommeil ne peut être prolongé au-delà du milieu de la nuit, et qu'il faut que se levant alors, il persévère jusqu'au jour dans la prière. Basile, au rapport des deux saints Grégoire, a tracé son véritable portrait dans la lettre dont il est ici question.

Saint Grégoire de Nazianze se rendit aux invitations de son ami et alla le joindre dans le Pont. Renfermés l'un et l'autre dans une pauvre cabane, ils y menaient une vie fort austère. Ils avaient un petit jardin dont le sol était extrêmement stérile, et qu'ils cultivaient eux-mêmes (1). Grégoire ayant été depuis tiré de sa solitude, regrettait amèrement la tranquillité et le bonheur dont lui et Basile jouissaient en chantant les psaumes, en veillant dans la prière, qui élevait leurs ames jusqu'au ciel, en exerçant leurs corps par le travail des mains, qui consistait à porter du bois, à tailler des pierres, à planter des arbres, à creuser des canaux, etc. (2). Les deux Saints avaient aussi des heures réglées pour l'étude de l'Ecriture. En 362, Basile prit avec lui quelques-uns de ses moines, et retourna à Césarée en Cappadoce.

Julien l'Apostat avait été revêtu de la pourpre l'année précédente. A son avénement à l'empire, il écrivit à Basile, qu'il avait autrefois connu à Athènes, pour l'inviter à venir à sa cour. Le Saint lui répondit qu'il ne pouvait se rendre à ses désirs, à cause du genre de vie qu'il menait. Le prince dissimula pour lors son ressentiment; mais quand Basile fut arrivé à Césarée, il lui écrivit une seconde lettre pleine d'artifice, où, après lui avoir dit qu'il conser-

(1) Naz. *ep.* 8.
(2) *Ep.* 9.

vait toujours pour lui les mêmes sentimens, il lui ordonnait de payer mille livres d'or aux officiers chargés du soin de ses finances; ajoutant qu'en cas de refus, il ferait raser la ville de Césarée (1). Le Saint ne se laissa point effrayer par de telles menaces; il répondit tranquillement qu'il n'était pas en état de fournir une telle somme, et qu'il n'avait pas même de quoi subsister pour un jour. Prenant ensuite un ton plus ferme il marque au Prince qu'il est surpris de voir qu'il néglige les devoirs essentiels de la souveraineté, et qu'il allume contre lui la colère céleste, en méprisant ouvertement le culte du Seigneur (2). L'Empereur fut vivement piqué de ce refus, et il jura d'immoler saint Basile et saint Grégoire de Nazianze à son ressentiment, après son retour de l'expédition de Perse, où l'on sait qu'il périt en 363.

Vers le même temps, Dianée, évêque de Césarée, tomba malade. Il envoya chercher le Saint; il lui protesta qu'en souscrivant la formule de Rimini il n'avait pas connu le venin qu'elle contenait; que jamais il n'avait eu d'autre foi que celle des Pères de Nicée, et qu'il déclarait y être sincèrement attaché. Sur cette déclaration, Basile se réconcilia avec lui

Dianée étant mort, Eusèbe, encore laïque, fut élu pour remplir son siége. Peu de temps après, ce prélat éleva Basile au sacerdoce; mais il fallut faire une sorte de violence au Saint pour l'engager à consentir à son ordination. C'est ce que nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, qui, en cette occasion, lui écrivit pour le consoler, et pour lui donner des avis relatifs aux circonstances où il se trouvait (3).

---

(1) S. Bas. *ep.* 207.
(2) *Ibid.* 208.
(3) *Ep.* 11.

Basile continua de vivre à Césarée comme il avait vécu dans sa retraite. Il y établit des monastères pour les personnes des deux sexes. A ses travaux ordinaires, il joignit la prédication de la parole de Dieu. Eusèbe, en l'ordonnant prêtre, s'était proposé de s'attacher un homme qui pût instruire les peuples, et l'aider dans le gouvernement de son diocèse ; mais par une de ces faiblesses où tombent ceux qui n'ont pas soin de veiller sur eux-mêmes (1), il se brouilla depuis avec lui, et le chassa même de son église. Le peuple de Césarée et plusieurs évêques se déclarèrent contre Eusèbe et condamnèrent hautement sa conduite. Le Saint ressentit une grande joie en se revoyant en liberté ; il sortit secrètement de la ville, et retourna dans le Pont en 365. Saint Grégoire de Nazianze alla l'y joindre.

Des auteurs ont observé que saint Basile avait été quelque temps en correspondance et uni de communion avec Basile d'Ancyre, Eustate de Sébaste et Sylvain de Tarse, qui furent les chefs du parti des semi-ariens ; mais on ne peut rien conclure de là contre sa catholicité. Quoique les trois prélats n'admissent point le mot *consubstantiel*, ils s'expliquaient alors d'une manière qui paraissait orthodoxe, sur-tout à l'égard de la divinité du Fils de Dieu ; ils montraient d'ailleurs beaucoup de zèle contre les ariens. Si quelqu'un d'entre eux niait la divinité du Saint-Esprit, il cachait son erreur sous des termes ambigus, prétendant qu'il ne s'agissait que d'une dispute de mots. Ce fut pour cela que saint Athanase et saint Hilaire se comportèrent comme saint Basile envers les évêques dont nous parlons, lorsqu'ils écrivirent leurs livres *des Synodes*.

Tandis que notre Saint goûtait les douceurs de la retraite, l'empire romain fut agité par diverses révolutions.

---

(1) L'expression dont se sert saint Grégoire de Nazianze, donne lieu de croire qu'Eusèbe agit par le motif d'une jalousie secrète.

Jovien, très-attaché à la doctrine catholique, étant mort au mois de Février de l'année 364, on déféra à Valentinien la puissance souveraine. Celui-ci nomma son frère Valens Empereur d'Orient. Ce dernier, séduit par Eudoxe de Constantinople et par Euzoïus d'Antioche, se déclara le protecteur de l'arianisme. En 366, il fit un voyage à Césarée, dans l'intention de mettre les églises de cette ville entre les mains des hérétiques. Basile fut alors rappelé par l'évêque Eusèbe. Alarmé du danger que courait la foi, il se hâta de voler à son secours. Il montra tant de zèle et de prudence, que les ariens furent obligés, après plusieurs tentatives inutiles, de se désister de leurs prétentions. Les discours qu'il prononça confirmèrent le peuple dans la doctrine de l'Eglise. Il ne se borna pas à prémunir les fidèles contre le venin de l'hérésie, il les exhorta encore à pratiquer l'Evangile de la manière la plus parfaite. Il réunit les cœurs divisés, par de sincères réconciliations, et vint à bout d'étouffer toutes les semences de discorde. Durant une famine qui désola le pays, il donna des preuves d'une charité sans bornes, et fit trouver aux pauvres une ressource assurée dans les aumônes des personnes riches. Il leur lavait les pieds, les servait à table, et leur distribuait de ses propres mains toutes les provisions nécessaires à leur subsistance. Une telle conduite lui gagna l'amitié d'Eusèbe; ce prélat conçut même pour lui une haute estime, et n'entreprit plus rien d'important sans l'avoir consulté. Après sa mort, arrivée vers le milieu de l'année 370, Basile fut élu pour lui succéder. La nouvelle de ce choix causa une satisfaction extraordinaire à saint Athanase, et il annonça dès-lors les victoires que Basile remporterait sur l'hérésie régnante.

Cette nouvelle dignité fit briller plus que jamais les vertus de Basile; il parut autant se surpasser lui-même, qu'il avait précédemment surpassé les autres. Il prêchait

soir et matin, même les jours où les fidèles vaquent à leurs travaux ordinaires. Son auditoire était si nombreux, qu'il lui donne le titre de *mer* (1). On courait à ses discours avec un tel empressement, qu'il se compare à une mère, qui lorsque ses mamelles sont épuisées, ne laisse pas de les présenter encore à son enfant, afin que par là elle puisse empêcher ses cris. Son troupeau, comme il nous l'apprend lui-même, avait une si grande faim de la parole de Dieu, qu'il était obligé de faire entendre sa voix dans un temps où une longue maladie lui avait ravi ses forces, et où il était à peine en état de parler (2). Il établit à Césarée plusieurs pratiques de dévotion qu'il avait vues observer en Egypte, en Syrie et en d'autres endroits, sur-tout celle de s'assembler le matin à l'église, pour faire la prière en commun, et pour chanter certains psaumes avant le lever du soleil. La plupart de ceux qui se trouvaient à cette assemblée paraissaient pénétrés d'une vive componction, et versaient un torrent de larmes (3). Le peuple communiait le Dimanche, le Mercredi, le Vendredi, le Samedi, et toutes les fêtes des martyrs (4).

La province ayant été affligée d'une grande sécheresse, Basile demanda au Ciel la cessation du fléau; et ses prières, au rapport de saint Grégoire de Nysse, furent exaucées. Aucun évêque ne porta plus loin que lui l'amour des pauvres, dont il se regardait comme le défenseur et le père. Non content de faire d'abondantes aumônes, il fonda à Césarée un vaste hôpital, appelé par saint Grégoire de Nazianze, *une nouvelle ville*, qui, à cause de son fondateur, fut nommée *Basiliade*, et qui était célèbre

(1) *Hexaem. hom.* 2 *et* 3.
(2) *In. Ps.* 59.
(3) *Ep.* 63.
(4) *Ep.* 289.

long-temps encore après l'épiscopat du Saint. « Il peut, » ajoute saint Grégoire de Nazianze, en parlant du même » hôpital, être compté parmi les merveilles du monde, » tant est grand le nombre des pauvres et des malades » qu'on y reçoit, tant sont admirables l'ordre et le soin » avec lesquels on y pourvoit aux divers besoins des mal- » heureux. » Saint Basile y allait souvent pour consoler ceux qui souffraient, et pour les instruire à faire un bon usage de leurs peines.

Il s'attendrissait spécialement sur le déplorable état de ceux que le vice, le schisme et l'hérésie avaient écartés de la voie du salut; il sollicitait leur conversion par des prières ferventes et des larmes continuelles. Il n'y avait ni peines ni dangers qui pussent ralentir son zèle, quand il s'agissait de les ramener à Dieu. Rien ne prouva mieux la force et l'activité de ce zèle, que la victoire qu'il remporta sur l'Empereur Valens.

Ce prince voyant que Basile était comme une tour imprenable contre laquelle les efforts de l'hérésie ne pouvaient rien, résolut d'employer contre lui les voies de rigueur. Déjà il avait par ce moyen jeté de vifs sentimens de crainte dans l'ame des évêques orthodoxes. Après avoir traversé plusieurs provinces où il avait déchargé tout son ressentiment sur ceux qui ne voulaient pas embrasser l'arianisme, il arriva dans la Cappadoce. Son intention était de perdre l'archevêque de Césarée, dans lequel il trouvait plus de résistance à ses volontés que dans tous les autres prélats. Il se fit devancer par le préfet Modeste, avec ordre d'engager Basile, par menaces ou par promesses, à communiquer avec les ariens. Le préfet s'étant assis sur son tribunal, et ayant autour de lui les licteurs armés de leurs faisceaux, cita l'archevêque à venir comparaître devant lui. Basile se présenta avec un visage serein et tranquille. Modeste le reçut avec honnêteté, et le pressa, par des pa-

roles insinuantes, à faire ce que l'Empereur exigeait de lui. Ce moyen ne lui ayant pas réussi, il prit un air menaçant, et dit avec un ton de colère : « Y pensez-vous,
» Basile, de vouloir vous opposer à un si grand Empe-
» reur, aux volontés duquel tout le monde obéit? Est-ce
» que vous ne craignez pas de ressentir les effets de la
» puissance dont nous sommes armés? BASILE. A quoi
» peut donc s'étendre cette puissance? MODESTE. A la con-
» fiscation des biens, à l'exil, aux tourmens, à la mort.
» BASILE. Menacez-moi de quelque autre chose, car rien
» de tout cela ne fait impression sur moi. MODESTE. Que
» dites-vous? BASILE. Celui qui n'a rien, est à couvert de
» la confiscation. Je n'ai que quelques livres et les hail-
» lons que je porte ; je ne m'imagine pas que vous soyez
» jaloux de me les enlever. Quant à l'exil, il ne vous sera
» pas facile de m'y condamner ; c'est le ciel, et non le
» pays que j'habite, que je regarde comme ma patrie. Je
» crains peu les tourmens; mon corps est dans un tel état
» de maigreur et de faiblesse, qu'il ne pourra les souffrir
» long-temps ; le premier coup terminera ma vie et mes
» peines. Je crains encore moins la mort, qui me paraît
» une faveur; elle me réunira plus tôt à mon Créateur, pour
» qui seul je vis. MODESTE. Jamais personne n'a parlé à
» Modeste avec une telle audace. BASILE. C'est sans doute
» la première fois que vous avez affaire à un évêque.
» Dans les circonstances ordinaires, nous sommes nous
» autres évêques les plus doux et les plus soumis de tous
» les hommes; nous n'avons nulle fierté avec le moindre
» particulier, à plus forte raison avec ceux qui sont re-
» vêtus d'une telle puissance; mais quand il s'agit de la
» religion, nous n'envisageons que Dieu, et nous mé-
» prisons tout le reste. Le feu, le glaive, les bêtes, les
» ongles de fer font alors nos délices. Employez donc
» les menaces et les tortures, rien ne sera capable de

» nous ébranler. MODESTE. Je vous donne jusqu'à de-
» main à délibérer sur le parti que vous avez à prendre.
» BASILE. Ce délai est inutile ; je serai demain tel que je
» suis aujourd'hui (1). »

Le préfet ne put s'empêcher d'admirer l'intrépidité du saint archevêque. Le lendemain, il alla trouver l'Empereur, qui était arrivé à Césarée, et l'informa de tout ce qui s'était passé. Valens, irrité du mauvais succès de la conférence, voulut qu'il s'en tînt une autre, où il assista avec Modeste et un des officiers de sa maison, nommé Démosthène. Cette tentative ne réussit pas mieux que la précédente. Le préfet en fit une troisième ; mais elle ne servit, comme les autres, qu'à couvrir le Saint de gloire. A la fin, Modeste dit à l'Empereur : « Nous sommes vain-
» cus ; cet homme est au-dessus des menaces. » Valens le laissa donc tranquille pour quelque temps. Ayant été le jour de l'Epiphanie à la grande église, il fut autant surpris qu'édifié du bel ordre et de la manière respectueuse avec lesquels on y célébrait l'office divin. Ce qui le frappa sur-tout, furent la piété et le recueillement dont l'archevêque était pénétré à l'autel. Il n'osa se présenter à la communion, de crainte qu'on ne la lui refusât ; mais il fit son offrande, qui fut acceptée comme celle des orthodoxes, Basile croyant que dans une pareille occasion il était de la prudence de ne pas observer la discipline ecclésiastique dans toute sa rigueur.

Cependant l'Empereur, obsédé par les ariens, changea bientôt de dispositions ; il se laissa persuader de donner un ordre pour l'exil de l'archevêque de Césarée : mais Dieu prit visiblement en main la cause de son serviteur.

---

(1) S. Greg. Nyss. *in Eunom.* l. 1, p. 313, Théodoret, l. 4, c. 16 ; Rufin, l. 2, c. 9.

La nuit même du jour où l'ordre avait été expédié, Valentinien-Galate, fils de Valens, et âgé d'environ six ans, fut attaqué d'une fièvre violente, à laquelle les médecins ne purent apporter aucun remède. L'Impératrice Dominica dit à l'Empereur que cette maladie était une juste punition de l'exil du saint archevêque ; elle ajouta de plus, qu'elle avait été fort inquiétée par des songes effrayans. Là-dessus, Valens envoya chercher Basile, qui se préparait à quitter la ville. Le Saint ne fut pas plus tôt entré dans le palais, que le jeune prince se trouva mieux ; il assura qu'il ne mourrait point, pourvu qu'on s'engageât à le faire élever dans les maximes de la doctrine catholique. La condition ayant été acceptée, il se mit en prières, et l'enfant fut guéri. Valens, obsédé de nouveau par les hérétiques, ne tint point la parole qu'il avait donnée ; il permit à un évêque arien de baptiser son fils, qui retomba malade, et mourut peu de temps après (1). Ce coup ne convertit point Valens ; il condamna une seconde fois Basile à l'exil. Lorsqu'on lui eut apporté l'ordre pour le signer, il prit un de ces roseaux dont on se servait alors au lieu de plumes (2) ; mais il se rompit entre ses mains, comme s'il eût refusé de servir à l'iniquité. Il en demanda un second et un troisième, qui se rompirent également. En ayant demandé un quatrième, il sentit dans sa main, et même dans son bras, un tremblement et une agitation extraordinaires. Saisi de frayeur, il déchira le papier, et laissa l'archevêque en paix (3). Le préfet Modeste se montra plus reconnaissant que Valens envers Basile. Comme il avait été guéri par ses prières, d'une maladie dangereuse, il publia

(1) Voyez S. Grégoire de Nazianze, Théodoret, Socrate, Sozomène.

(2) Il y a encore aujourd'hui des peuples en Orient qui se servent de roseaux pour écrire.

(3) Voyez saint Grégoire de Nysse, saint Ephrem et Théodoret.

hautement qu'il lui était redevable de la vie, et depuis il lui fut toujours sincèrement attaché.

En 371, la Cappadoce fut divisée par une loi de l'Empereur, en deux provinces; la seconde eut Tyanes pour capitale. Anthime, évêque de cette ville, voulut s'approprier la juridiction de métropolitain, prétendant que le gouvernement ecclésiastique devait suivre la division faite par le gouvernement civil. Il était souvent arrivé que l'évêque de la capitale d'une province devint archevêque; mais il n'y avait point sur cet article de règle générale. D'ailleurs aucun patriarche ou synode n'avait élevé l'église de Tyanes à la dignité de métropole. Saint Basile s'opposa donc aux prétentions d'Anthime, et nomma saint Grégoire de Nazianze évêque de Sasimes, ville de la seconde Cappadoce, lequel cependant ne prit jamais possession de ce siége. Les choses s'arrangèrent à la fin, et saint Basile consentit, mais à certaines conditions, que l'évêque de Tyanes jouît des droits de métropolitain.

Vers le même temps, l'archevêque de Césarée fit deux voyages en Arménie. C'était la gloire de Dieu qui le conduisait dans ce pays; il y allait pour pacifier les troubles, et pour arrêter le cours des scandales que les hérétiques y avaient causés.

Il eut, en 373, une maladie si dangereuse, qu'on désespéra de sa vie : on crut même une fois qu'il était mort (1). Il se vit obligé d'avoir recours aux remèdes de la médecine, et de se servir de bains chauds. Enfin le mal diminua, et il parvint à recouvrer une entière guérison. Le rétablissement de sa santé le mit en état de continuer ses travaux ordinaires pour l'utilité de l'Eglise.

Trois ans après, Démosthène, vicaire du préfet du prétoire, eut le gouvernement de la Cappadoce. Il se déclara

(1) *Ep.* 141.

le protecteur d'Eustate de Sébaste, et de tous ceux qui professaient l'arianisme. En même temps il excita une violente persécution contre les catholiques, et sur-tout contre les amis de saint Basile. Cette persécution dura tout le reste du règne de Valens, qui mourut au mois d'Août de l'année 378. Gratien, successeur de ce prince (1), rendit la paix à l'Église.

La même année, saint Basile tomba malade, et il sentit qu'il devait se préparer au passage de l'éternité. La nouvelle du danger que courait sa vie ne fut pas plus tôt répandue, que la consternation devint générale. Il se faisait à sa maison un concours prodigieux, tant était vif l'intérêt qu'on prenait à sa santé, mais le Saint touchait au moment où ses travaux allaient être couronnés. Il mourut le 1er Janvier 379, après avoir dit : *Seigneur, je remets mon ame entre vos mains.* Il était âge de cinquante-un ans.

Nous ajouterons à ce que nous avons déjà dit de son amour pour la pauvreté, qu'il ne laissa point de quoi se faire faire une tombe de pierre; mais ses diocésains, non contens de lui élever dans leurs cœurs un monument durable, l'honorèrent encore par de magnifiques funérailles. Son corps fut porté par les mains des Saints, et accompagné par une multitude innombrable de peuple. Chacun s'empressait de toucher le drap mortuaire qui le couvrait, ainsi que le lit sur lequel on le portait, dans la persuasion qu'il en retirerait quelque utilité. Les gémissemens et les soupris étouffaient le chant des psaumes. Les païens et les juifs pleuraient avec les chrétiens : tous déploraient la mort de Basile, qu'ils regardaient comme leur père commun, et comme le plus célèbre docteur du monde.

(1) Valens ayant été défait dans la Thrace par les Goths, qu'il avait lui-même infectés de l'hérésie arienne, fut brûlé par ces peuples dans une chaumière où il s'était sauvé.

Ceux qui l'avaient connu prenaient plaisir à raconter ses plus petites actions, et à rappeler ce qu'ils lui avaient entendu dire. Plusieurs affectaient d'imiter son extérieur, sa démarche et même sa lenteur à parler. On le copiait jusque dans la forme de son lit et de ses habits.

C'est de saint Grégoire de Nazianze que l'on apprend toutes ces particularités. Dans le panégyrique qu'il prononça en l'honneur de son ami, il peignit ses vertus avec les couleurs les plus vives et les plus touchantes, et l'on peut assurer que son discours ne sera pas moins immortel sur la terre, que la mémoire de celui qu'il s'était chargé de célébrer (1). S. Grégoire de Nysse, S. Amphiloque et saint Ephrem, firent aussi des panégyriques en l'honneur du saint archevêque de Césarée. Selon les deux premiers, les Grecs, immédiatement après sa mort, célébrèrent sa fête le 1er Juin, jour auquel ils la font encore aujourd'hui. Les Latins l'ont remise au quatorzième du même mois, qui fut le jour de son ordination épiscopale.

Théodoret donne à saint Basile le titre de *Grand*, et ce titre lui a été confirmé par le suffrage des siècles suivans. Il est appelé par le même Père, *le flambeau de l'univers;* par saint Sophrone, *l'honneur et l'ornement de l'Église*; par saint Isidore de Péluse, *un homme inspiré de Dieu ;* par le concile général de Chalcédoine, *le Grand Basile, le ministre de la grâce*, *qui a expliqué la vérité à toute la terre.*

Saint Grégoire de Nazianze dit, en parlant des écrits de saint Basile (2) : « Quand je lis son traité de la création,
» il me semble voir mon Créateur tirer toutes choses du
» néant : quand je lis ses ouvrages contre les hérétiques,
» je crois voir le feu de Sodome tomber sur les ennemis

(1) *Or.* 20.
(2) *Ibid.*

» de la foi, et réduire en cendres leurs langues crimi-
» nelles. Si je parcours son livre du Saint-Esprit, je sens
» en moi l'opération de Dieu, et je ne crains plus d'an-
» noncer hautement la vérité. En lisant son explication de
» l'Écriture sainte, je pénètre dans l'abîme le plus pro-
» fond des mystères. Ses panégyriques des martyrs me
» font mépriser mon corps, et m'inspirent une noble ar-
» deur pour le combat. Ses discours moraux m'aident à
» purifier mon corps et mon ame, afin que je puisse de-
» venir un temple digne de Dieu, et un instrument pro-
» pre à le louer, et à le bénir, et à manifester sa gloire
» avec sa puissance. »

Ce fut sur-tout par son humilité, son zèle et sa piété que S. Basile mérita l'admiration publique. C'est là effectivement ce que fait la véritable grandeur. Si le Saint eût employé ses rares talens à s'avancer dans le monde, à s'attirer des applaudissemens, à amasser des richesses, à se procurer les premières places de l'empire, de quoi tout cela lui eût-il servi? Que sert aujourd'hui à Démosthène et à Cicéron d'avoir été les maîtres de l'éloquence? Il n'y a que le chrétien véritablement vertueux qui puisse prétendre à une gloire solide et réelle. Saint Basile ne fut grand que parce qu'il consacra sa personne et tous ses talens à la gloire de Dieu; par-là il se procura des avantages qui sont bien supérieurs à ceux que l'on trouve dans le monde, et qui ont une stabilité que rien ne pourra jamais détruire.

Notice des écrits de saint Basile.

Dans l'indication des ouvrages de saint Basile, nous suivrons l'ordre selon lequel ils sont rangés dans l'édition en 3 vol. in-fol.

Le premier volume contient, 1° l'*Hexaëmeron*, ou l'explication de l'ouvrage des six jours, en neuf homélies. Cet ouvrage a toujours été

singulièrement estimé des anciens et des modernes, tant pour l'érudition qui y est déployée, que pour l'élégance incomparable qui se fait remarquer dans la composition.

2° Treize homélies sur les *Psaumes*. Saint Basile, au rapport de Cassiodore, avait expliqué toute l'Ecriture; mais ces explications ne sont point parvenues jusqu'à nous. Le commentaire sur *Isaïe* ne peut être contesté au saint docteur, comme D. Ceillier l'a prouvé contre D. Garnier.

3° Les cinq *Livres contre Eunomius*. C'est une réfutation de l'arianisme; elle fut écrite contre l'apologie de cette hérésie faite par Eunomius. Cet hérésiarque, né en Cappadoce, avait été élevé au diaconat par Eudoxe, patriarche arien d'Antioche. Il eut dans son parti encore plus de réputation qu'Aëtius, dont il était disciple. Ayant causé de grands troubles à Antioche, à Chalcédoine et à Constantinople, il fut exilé par l'Empereur Théodose à Halmyride, sur le Danube. Peu de temps après, on lui permit de retourner à Césarée, en Cappadoce. Il se retira dans une terre qu'il avait à Dacore, dans la même province, et y mourut en 393. Il ne se contentait pas de soutenir que le Verbe était une pure créature, il ajoutait encore à l'arianisme plusieurs autres erreurs.

Les ouvrages contenus dans le second volume sont, 1° vingt-quatre *Homélies* sur divers sujets de morale, et sur les fêtes des martyrs. On doit principalement distinguer, pour la beauté et l'élégance, celles où le saint docteur combat l'usure, la gourmandise et l'ivrognerie.

2° *Les Ascétiques*. Sous ce titre, on comprend trois discours détachés, intitulés *Ascétiques*; les traités du jugement de Dieu et de la foi, les *Morales*, les *grandes Règles*, au nombre de cinquante-cinq, les trois cent treize *petites Règles*. Saint Basile composa ces ouvrages en différens temps, pour l'instruction de ceux qui l'avaient suivi dans sa retraite, ou qui s'étaient rangés sous sa conduite. Les *Morales* sont un recueil de passages de l'Ecriture sur la pénitence et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne. Dans le même volume sont deux discours qui n'ont point de titre particulier; quelques réglemens pour la punition des moines et des religieuses; des constitutions monastiques. Il n'est pas certain que les deux discours soient de saint Basile. Les *Réglemens* et les *Constitutions monastiques* ne peuvent lui être attribués.

On trouve, dans le troisième volume, 1° le livre *du Saint-Esprit*, qui est adressé à saint Amphiloque, et qui fut écrit en 375. La divinité du Saint-Esprit y est prouvée par divers passages de l'Ecriture, par la création du monde, par les dons de la grâce et des miracles, et par tous les divins attributs que l'on reconnaît en lui. L'auteur prouve la même chose par la tradition de l'Église, dont il montre supérieurement l'usage et la nécessité, c. 27, p. 54. La divinité du Saint-Esprit,

ainsi que la nécessité de la tradition, sont aussi très-bien prouvées dans le premier des livres contre Eunomius.

2° Des *Lettres* au nombre de 336. Photius les propose pour modèles à ceux qui veulent exceller dans le genre épistolaire. Trois sont appelées *Canoniques*. Le Saint y fixe le terme de la pénitence publique qui devait être enjointe aux pécheurs. Béveridge en a donné une bonne édition dans le recueil des canons de l'église grecque.

Dans la lettre à Césaria, qui fut écrite en 372, saint Basile dit que, durant la persécution de Valens, temps où les prêtres catholiques se voyaient souvent dans la nécessité de se cacher, il était permis aux fidèles d'emporter chez eux l'Eucharistie, et de se communier eux-mêmes. *Ep.* 93, p. 186.

Dans la lettre 207, p. 311, il fait une belle apologie des moines qui se levaient à minuit pour prier, qui louaient Dieu dans l'exercice continuel de la componction. La seule vengeance qu'il souhaite tirer de leurs ennemis, est qu'ils se déterminent aussi à vivre dans les larmes et la pénitence.

Dans une autre lettre, il exhorte Suranus, son parent, qui était duc ou gouverneur de Scythie, à continuer de soulager les chrétiens qui souffraient en Perse; et il le prie de lui procurer des reliques des martyrs qui depuis peu avaient donné leur vie pour Jésus-Christ. *Ep.* 155, p. 244.

Saint Basile exhorte souvent les fidèles à célébrer les fêtes des martyrs, *ep.* 95, 176, 243, 252, 282, etc. Il témoigne une grande vénération pour les reliques des Saints, devant lesquelles il dit que les chrétiens prient dans leurs besoins, et que ce n'est point inutilement qu'ils réclament l'intercession de ces amis de Dieu. *Hom. in Quadrag. Mart.* p. 155. *Hom. in Barlaam*, *Mart.* p. 139, *etc.*

3° Le livre *de la Virginité* est indigne de saint Basile, quoiqu'il porte le nom de ce Père, et qu'il ait été écrit dans le même siècle. Il est adressé à Letoïus, évêque de Mélitine, auquel saint Grégoire de Nysse écrivit sa lettre canonique. Letoïus ne fut fait évêque qu'en 381, deux ans après la mort de saint Basile. On trouve, dans le livre de la Virginité, deux exemples de la confession sacramentelle, p. 646. Saint Basile inculque souvent lui-même l'usage de la confession auriculaire des péchés. *In Ps.* 32, *ep. Canonic.* 2, *can.* 34, *et Reg. brev.* c. 228.

Nous avons sous le nom de saint Basile une *liturgie* qui est suivie par presque toutes les églises grecques, au moins depuis le sixième siècle. (Voyez Pierre diacre, *L. de Incarn.* c. 8). Les liturgies des Cophtes et des Egyptiens n'en sont qu'une traduction, selon Renaudot. *Liturg. Orient.* t. I, et le P. Le Brun, *Liturg.* t. II.

Nous apprenons de saint Grégoire de Nazianze, de saint Procle, de Pierre diacre, du septième concile général, etc., que saint Basile avait compilé une liturgie; mais nous n'osons assurer qu'elle soit précisément la même que celle qui porte aujourd'hui son nom, et qui est suivie par les Grecs, les Cophtes, les Arabes, etc.

Erasme, dans la belle préface qu'il a mise à la tête de l'édition qu'il donna des OEuvres de saint Basile en 1532, appelle ce Père l'orateur le plus accompli qui ait jamais paru; il ajoute que son style doit servir de modèle à ceux qui aspirent à la véritable éloquence. Son jugement a été confirmé par celui des critiques modernes. M. Rollin dit qu'on doit au moins placer saint Basile dans la première classe des orateurs, et le regarder comme un des plus habiles maîtres de l'éloquence.

Mais écoutons Photius, qui était si bon connaisseur en ce genre. « Quiconque, dit-il, *cod.* 141, veut devenir un panégyriste ou un » orateur accompli, n'aura besoin ni de Platon, ni de Démosthène, » s'il prend Basile pour modèle. Il n'y a point d'écrivain dont la dic- » tion soit plus pure, plus belle, plus énergique, ni qui pense avec » plus de force et de solidité. Il réunit tout ce qu'il faut pour persua- » der, avec la douceur, la clarté et la précision. Son style, toujours » naturel, coule avec la même facilité qu'un ruisseau qui sort de sa » source. »

Semblable à Thucydide et à Démosthène, il pense beaucoup, et sait lier ensemble les pensées qui se présentent en foule à son esprit. Il y a autant de clarté dans ses expressions, que de vivacité et de justesse dans ses idées, que de brillant et de fécondité dans son imagination. En lui la profondeur ne nuit point à l'harmonie des périodes. Il possède si bien l'art des transitions, et celui de placer les figures à propos, qu'il le dispute en douceur à Platon et à Xénòphon. Ce qui le rend sur-tout recommandable, c'est le talent de concevoir les choses sans confusion, de les présenter sous le jour convenable, de les animer, de leur communiquer une sorte de vie, de porter la lumière dans ce qu'il y a de plus obscur, et d'imprimer dans l'esprit de ses lecteurs ces images vives, qu'il s'était lui-même formées.

M. Hermant a donné une traduction française des Ascétiques de saint Basile, avec des notes, Paris, 1673 et 1727. Plusieurs autres ouvrages du saint docteur ont aussi été traduits dans la même langue.

Les anciennes éditions grecques des OEuvres de saint Basile sont quelquefois défectueuses. Le style des versions latines manque ordinairement de force; on y trouve aussi des défauts d'exactitude en plusieurs endroits.

La meilleure édition que nous ayons des OEuvres de saint Basile, est celle que les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur ont donnée

à Paris. Les deux premiers volumes parurent en 1721 et 1722, par les soins de D. Garnier. D. Prudent Maran publia le troisième volume en 1730, et y joignit la vie du saint docteur.

S. RUFIN ET S. VALÈRE, MARTYRS DANS LE SOISSONNAIS.

Troisième siècle.

Rufin et Valère étaient deux chrétiens qui avaient la surintendance du domaine impérial près de la Vesle, dans le territoire de Soissons. Ils donnaient des preuves de leur piété, par les mortifications qu'ils pratiquaient, et par les aumônes abondantes qu'ils versaient dans le sein des pauvres.

L'Empereur Maximien-Hercule ayant défait les Bagaudes, auprès de Paris, laissa en partant à Rictius-Varus, préfet du prétoire dans les Gaules, un ordre d'employer tous les moyens possibles pour extirper le nom chrétien. Le préfet commença l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu, par répandre le sang de tous les fidèles qu'il put trouver à Rheims; il alla ensuite à Soissons, et s'y fit amener Rufin et Valère. On les avait découverts dans un bois où ils s'étaient cachés à l'approche du persécuteur. Ils furent étendus sur le chevalet, et déchirés à coups de fouets plombés. Ils terminèrent leur vie par le glaive, près du grand chemin qui menait à Soissons. Ce fut dans le troisième siècle qu'ils reçurent la couronne du martyre. Ils sont nommés sous le 14 Juin dans les anciens martyrologes.

Voyez leurs actes abrégés par Tillemont, t. IV, p. 459.

S. QUINTIEN, ÉVÊQUE DE RODEZ, PUIS D'AUVERGNE.

L'AN 527.

Saint Quintien, Africain de naissance, abandonna son pays pour se soustraire à la fureur des ariens, qui persécutaient les catholiques. Etant passé en France sur la fin du cinquième siècle, il s'arrêta dans le Rouergue, et fut élu évêque de Rodez quelque temps après la mort de saint Amant. Il se fit principalement admirer par l'intégrité de ses mœurs, par la vivacité de son zèle et par l'étendue de sa charité. Il se trouva en 506 au concile d'Agde, où présidait saint Césaire d'Arles. Cinq ans après, il assista au premier d'Orléans, où se firent de sages réglemens pour le maintien de la discipline ecclésiastique.

A son retour d'Orléans, il voulut faire la translation des reliques de saint Amant, son prédécesseur : mais on lit dans saint Grégoire de Tours, que le saint évêque de Rodez reprit Quintien d'avoir remué ses os, et qu'il lui prédit que bientôt il serait ôté de sa place, sans perdre toutefois la qualité d'évêque. Peu de temps après, le trouble se mit dans la ville. Les Visigoths, dont le parti était le plus fort, se déclarèrent contre Quintien, qui paraissait affectionné aux Français ; ils voulurent même attenter à sa vie, dans la crainte qu'il ne livrât Rodez à ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, sur-tout à cause de leur attachement à la foi catholique. Ils s'imaginaient d'ailleurs que cette ville devait rentrer sous leur puissance par la mort de Clovis, quoique ce prince eût soumis toute l'Aquitaine à son empire.

Le Saint, averti du danger qui menaçait ses jours, se sauva en Auvergne, où le saint évêque Eufraise, qui l'a-

vait vu l'année précédente au concile d'Orléans, lui fit l'accueil le plus honorable. Il le retint dans sa ville, et lui assigna des revenus pour fournir à sa subsistance. L'évêque de Lyon lui céda aussi des fonds de terre qu'il possédait dans le même pays.

Saint Eufraise étant mort vers l'an 515, notre Saint fut élevé sur le siége d'Auvergne. Il souffrit avec patience les peines que lui suscita un certain prêtre nommé Procule. Ce méchant homme ne se contenta pas de traverser les bonnes intentions de son évêque, il usurpa encore tous les revenus de l'évêché. Quintien n'aurait pas eu de quoi subsister, si les principaux de la ville n'eussent réprimé l'avarice de Procule. On dut principalement à ses prières la conservation de la ville d'Auvergne, que le Roi Thierry avait juré de démolir. Il fléchit la dureté du sénateur Hortensius, qui retenait injustement en prison un de ses parens. Il mourut le 13 Novembre 527. On l'honore à Rodez le 14 Juin. C'est aussi sous ce jour que son nom se trouve dans plusieurs martyrologes.

Voyez saint Grégoire de Tours, *de Vit. Patr.* c. 4, et *Hist. Fr.* l. 2, c. 36, l. 3, c. 2, 12, 13, et le *Gallia Christ. nova*, t. I, p. 198, t. II, p. 236.

S. DOCMAEL.

Sixième siècle.

Un auteur moderne (1) dit qu'il n'a pu découvrir quel était ce Saint; mais on apprend des calendriers anglais et bretons, qu'il florissait dans le comté de Pembrock, au sixième siècle. Il se distingua par sa ferveur dans la

(1) Lobineau, dans ses *Vies des Saints de Bretagne.*

pratique de toutes les vertus, et sur-tout par son amour pour la prière et la pénitence. On vit en lui un exemple frappant de cette maxime de saint Bernard, « que les hu» miliations de la croix sont pleines de douceur pour une » ame qui sent tout ce qu'elle doit à celui qui l'a rache» tée en versant son sang sur la croix. »

La considération de ce qu'il en a coûté à Jésus-Christ pour notre salut, le pénétrait d'une vive reconnaissance ; il eût regardé comme un crime de ne pas lui consacrer toute sa personne. Ce Saint est patron titulaire de l'église de Pomérit-Jaudi au diocèse de Tréguier, en Bretagne. On l'y honore sous le nom de *saint Toël.*

Voyez Chastelain, *Martyr. univ.* p. 295.

S. MÉTHODE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

L'AN 846.

Saint Méthode, sorti d'une des plus illustres familles de la Sicile, fut élevé dans les sciences sacrées et profanes et s'y rendit fort habile. Ayant quitté le monde, il bâtit un monastère dans l'île de Chio ; mais ayant été depuis appelé à Constantinople, le saint patriarche Nicéphore l'attacha à son église. Il accompagna son évêque dans les deux exils auxquels son zèle pour les saintes images le fit condamner par l'Empereur Léon l'Arménien. En 817, saint Nicéphore l'envoya à Rome en qualité d'apocrisiaire ou de nonce, et il en reçut des services importans.

Méthode retourna à Constantinople lorsque Dieu eut retiré du monde le patriarche ; mais il y ressentit bientôt les effets de la fureur des iconoclastes. Michel-le-Bègue, successeur de Léon, et infecté des mêmes erreurs, ordonna

qu'on le mît en prison, et l'y retint pendant tout son règne. Le Saint recouvra sa liberté en 830, par les soins de l'Impératrice Théodore. Il ne jouit pas long-temps du repos qu'on lui avait procuré. Les hérétiques recommencèrent à le persécuter, et l'Empereur Théophile le condamna à l'exil.

Ce prince étant mort en 842, les affaires de l'Église changèrent de face. Théodore gouverna l'empire, en qualité de régente, sous Michel III son fils. Le premier usage qu'elle fit de son autorité, fut d'arrêter les ravages de l'hérésie. Elle plaça Méthode sur le siége patriarcal de Constantinople, après en avoir chassé l'intrus qui l'avait usurpé. Le Saint fit revivre partout la piété avec la saine doctrine, et pour remercier Dieu du rétablissement de la foi, il institua une fête qui fut appelée *orthodoxie*. Il mourut le 14 Juin 846, dans la quatrième année de son épiscopat. On célébrait tous les ans sa fête sous saint Ignace son successeur, et elle s'est toujours célébrée tant chez les Latins que chez les Grecs.

Il nous reste quelques écrits de saint Méthode, savoir, des canons pénitentiaux, des sermons, et un éloge de saint Denys l'Aréopagite, Quelques auteurs pensent que dans la composition du dernier de ses écrits, il a fait usage de ceux d'Hilduin, qu'il avait pu voir à Rome.

Voyez sa vie, écrite par un auteur contemporain, et publiée par les Bollandistes. Voyez aussi Fleury, l. 48, n. 48.

╤ LE B. RICHARD, ABBÉ DE SAINT VANNE, A VERDUN.

Tiré de Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tom. VII, p. 359-366. Voyez Dom Ceillier, *Hist. des auteurs sacrés et eccl.*, t. XX, p. 194-199; Longueval, *Hist. de l'égl. gall.*, tom. VII, p. 238, et *Raissii Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 96. La vie du B. Richard a été décrite dans la chronique de Verdun par Hugues abbé de Flavigny, qui avait été son disciple, et qui atteste que tout ce qu'il était, il en était redevable après Dieu aux soins de son maître. Le P. Papebrochius a donné, d'après la *Biblioth. nova MSS.* de Labbe, cette pièce enrichie de remarques, dans le tom. II de Juin, p. 974-1006.

L'AN 1046.

RICHARD, surnommé *la grâce de Dieu* à cause de sa douceur, fut un des illustres restaurateurs de la discipline monastique du onzième siècle. Il naquit à Banton en Argone, à l'extrémité du diocèse de Reims, d'une famille des plus distinguées par sa noblesse. Son père, qui se nommait Vautier, et sa mère Théodracle, le mirent dès son enfance à la cathédrale de Reims pour y recevoir son éducation. L'école de cette église était alors très-florissante, tant pour les mœurs que pour la doctrine, et les élèves qui en étaient déjà sortis, l'avaient rendue la plus célèbre de toute la Belgique. Le jeune Richard à la faveur d'un heureux génie et d'un esprit vif et pénétrant, y fit en peu de temps de grands progrès dans la science et la vertu. Son mérite l'ayant fait promouvoir à tous les ordres sacrés, l'éleva encore successivement aux dignités de grand chantre, d'archidiacre et de doyen. Il se distingua dans toutes ces fonctions par sa fermeté à empêcher le relâchement et à soutenir le bon ordre.

Quoiqu'il fût d'une vie saintement exemplaire, il aspirait néanmoins à un état plus parfait. Il était tout occupé de

cette pensée, lorsque le comte Frédéric de Verdun, déjà touché de Dieu et dégoûté du monde, le détermina à le quitter. De l'avis de saint Odilon, abbé de Cluni, qu'ils allèrent consulter, ils se retirèrent à saint Vanne de Verdun, monastère réduit alors à peu de chose. C'était en 1004; et l'abbé Fingenne étant mort au bout de quelques mois, Richard fut élu pour lui succéder. Il fut béni le 28 d'Octobre par Heimon, évêque diocésain; et dès-lors il se donna tout entier à faire revivre dans sa maison la plus exacte discipline. Il avait tous les talens imaginables pour y réussir; sur-tout une prudente discrétion à corriger les fautes, une douceur, une éloquence pour inspirer l'amour du bien, auxquelles on ne pouvait se refuser (1). Son mérite lui attira grand nombre de sujets : les seigneurs et autres personnes de moindre condition lui offrirent à l'envi leurs enfans. Sa communauté devint si nombreuse qu'il n'y avait plus de moyen de la loger, sans étendre les bornes de la maison. Richard entreprit de la rebâtir, et de la rendre plus spacieuse : il trouva dans la libéralité du Roi Henri, depuis Empereur, et dans celle d'autres personnes puissantes, de quoi fournir aux dépenses nécessaires. Ce fut ainsi que l'abbaye de Saint-Vanne devint célèbre en France, en Allemagne et en Belgique; qu'elle devint le modèle sur lequel plusieurs autres furent réformées. On en compte jusqu'à vingt-une, où l'homme de Dieu fit revivre l'esprit de saint Benoît. Les principales sont celles de Lobes dans le Hainaut, de Saint-Laurent à Liége (2), de Saint-Amand, de Saint-Bertin, de Corbie,

(1) Ce qu'on nous apprend de l'éloquence et de l'onction de ses discours, nommément de ceux qu'il faisait contre les vices, et d'un autre qu'il prononça à Blois sur la passion du Sauveur, au retour du tombeau de saint Martin, fait regretter leur perte.

(2) Ernst, dans son *Tableau hist. et chron. des suffragans de Liége*,

de Saint-Vaast d'Arras, de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne, de Saint-Vandrille en Normandie, de Saint-Hubert en Ardennes (1).

Dans un voyage que Richard fit à Rome, il s'insinua bien avant dans les bonnes grâces du Pape Benoît VIII. Il semble qu'il en fit un autre sous Jean XIX, son successeur, pour défendre les droits du Saint-Siége contre les desseins ambitieux du patriarche de Constantinople (2). L'Empereur saint Henri avait donné son estime et sa confiance au saint abbé, au point même qu'il voulait se ren-

---

p. 285, dit que ce fut Réginard, évêque de Liége, qui y mit vers l'an 1034 des religieux bénédictins tirés de l'abbaye de S. Vanne de Verdun. Voyez-ci dessus, tom. V, p. 344, not. 2.

(1) Ce qui a contribué encore plus à rendre célèbre le B. Richard, est le grand nombre d'illustres disciples qu'il forma aux lettres et à la piété. Tels sont entre autres Richard, évêque de Verdun; le comte Frédéric, qui de compagnon de sa retraite se soumit à sa conduite, et qu'il établit ensuite prieur de Saint-Vaast d'Arras, où il mourut en odeur de sainteté (Voyez *Raissii Auctar. ad Nat. SS. Belgii*, p. 97); les comtes de Breteuil Geduin et Waléran; le comte de Letard, proche parent de l'Empereur Conrad; Herman, surnommé *Hezelon*, issu des comtes de Verdun et d'Ardennes, et comte de Dasbourg par sa femme; Grégoire, archidiacre de Liége; Gervin, chanoine de Reims, qui fut dans la suite abbé de Saint-Riquier.

(2) « Post Benedictum Papam... frater ejus Joannes, largitione pecuniæ » ex laicali ordine neophytus ordinatus est (1024). A quo cùm requi- » sisset Constantinopolitanus Antistes, ut sua ecclesia sicut et Roma- » na, *Universalis* diceretur, et donis eum, Romanosque qui curiæ » præerant, innumeris flecteret... omnis ob hoc vehementissime com- » mota est Italia. Sed Galliarum episcopi et abbates his obviare co- » nati sunt, quidam in persona sua, quidam verò litteris missis Sedem » apostolicam visitantes, et tantum opprobrium et dedecus, auctorita- » tibus ad medium prolatis, quibus contradicere fas non esset a Ro- » mana ecclesia propulsantes. Nec defuit in his Patris Richardi au- » thentica præsentia : imò omninò sategit, ut Constantinopolitana » præsumptio confutata conquiesceret, filium se Romanæ Ecclesiæ, dum » matris honori providebat, ostendens. » Ex *Hugone abb. Flovin. apud Boll.* tom. II, *Junii*, p. 987.

dre moine sous sa conduite (1). Il trouvait en ses lumières et sa prudence une source féconde, tant pour sa conduite particulière que pour le gouvernement de l'état. Ce prince le choisit avec Gérard de Florinis, évêque de Cambrai, pour ses ambassadeurs auprès du Roi Robert, avec qui ils conclurent à Compiègne cette paix solide qui dura si long-temps entre la France et l'empire. L'Empereur Henri III montra qu'il ne faisait pas moins de cas du mérite de Richard, en le nommant à l'évêché de Verdun, à la mort de l'évêque Rambert; mais l'humilité le porta à céder cette place à un autre.

Richard II, duc de Normandie, un de ses nombreux admirateurs, lui ayant déjà donné des preuves de son estime et de son amitié voulut encore y ajouter celle de fournir aux frais du voyage de dévotion qu'il entreprit à Jérusalem suivant le goût de son siècle. On assure que sept cents pélerins l'y accompagnèrent, et qu'en passant par Constantinople, il fut comblé d'honneurs de la part de l'Empereur d'Orient. A son retour en France il amèna avec lui le saint moine Siméon (2), et lorsqu'il approcha de Verdun, tout le monde, l'évêque avec son clergé, les moines, le peuple, et des religieuses allèrent à sa rencontre, pour lui témoigner la joie qu'on avait de le revoir.

Quelques années avant sa mort, il se déchargea sur d'autres du soin des monastères qu'il conduisait par lui-même, et ne retint que celui de Saint-Vanne. Après l'avoir gouverné l'espace de quarante-deux ans, il mourut le quatorzième de Juin 1046. Richard, évêque de Verdun, son

---

(1) La manière dont Richard lui fit reprendre les rênes de l'empire, est devenue célèbre dans l'histoire. Voyez la vie de l'Empereur saint Henri II, sous le 15 Juillet.

(2) Voyez ci-dessus, p. 26.

filleul, qui lui avait administré les derniers sacremens, prit soin de l'ensevelir, et fit ses funérailles. Il fut enterré dans un caveau sous le maître-autel de l'église de son monastère, d'où il a été depuis transféré sous un tombeau de marbre. Un historien anonyme du B. Richard nous apprend, qu'il avait composé quelques ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, ou dont il ne nous reste que peu de chose. Hugues de Flavigny atteste qu'en son enfance il avait lu le recueil de lettres adressées par le B. Richard à ses religieux pendant qu'il demeurait dans une retraite nommée Rombech. Il en écrivit encore plusieurs autres à l'occasion de l'extrême famine qui désola la France en 1028. Après avoir épuisé toutes les facultés de son monastère, et vendu jusqu'aux ornemens de l'église pour soulager les pauvres, il eut recours à sa plume pour engager les Rois, les princes et les évêques de sa connaissance à faire la même chose. Des lettres écrites par une personne aussi éloquente que Richard et sur un sujet aussi touchant, se feraient lire avec autant de plaisir que d'édification.

+ S. HARTWICH, ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG.

Un disciple de saint Evrard a fait une esquisse biographique de notre Saint, mais elle n'est guère estimée. Elle se trouve dans Canisius et les Bollandistes, Juin, t. VI, p. 131. Voyez André Brunner, *Annal. Bojor. part.* 2; Wigulejus Hund, *Metropol. Salisburg.*, p. 73; les frères Metzger, *Hist. Salisburg.*, mais sur-tout le savant Hansitz, *Germania sacra*, t. II, p. 163 sqq.

L'AN 1023.

Selon l'opinion générale, S. *Hartwicus* ou *Hartwich* descendait de la famille des comtes de Sponheim, qui

résidaient principalement à Kreuznach et à Trarbach, et possédaient des terres entre le Rhin et la Moselle. Nous ne savons rien de sa jeunesse. Après la mort de Frédéric, il fut unanimement élu par le clergé, en 991, archevêque de Saltzbourg, et il développa aussitôt, pour le bonheur de son église, les vertus les plus précieuses qui conviennent à un prélat.

En 993 il fit restaurer la cathédrale délabrée, et y fit faire plusieurs changemens qu'il jugea être en harmonie avec le siècle. Durant la peste et la famine qui éclatèrent en 994 et exercèrent de grands ravages, notre Saint se conduisit en pasteur fidèle, qui exposa généreusement sa vie pour son troupeau, et qu'aucun danger n'empêcha de leur donner tous les secours tant corporels que spirituels. La même année son cœur fut frappé d'un coup bien sensible, par la mort de son ami de cœur S. Wolfgang, évêque de Ratisbonne, qui fut enlevé à ce monde à Puppingen, non loin de Passau. Notre Saint se rendit avec le comte Arbon au lieu de son décès, afin de le transférer à Ratisbonne et de l'inhumer dans l'église de S. Emméran : en traversant le Danube il n'échappa à la mort que par une faveur spéciale du Ciel.

Les Empereurs Othon III et Henri II avaient beaucoup de vénération pour notre Saint, et firent, pour cette raison, beaucoup de bien à son église. Othon lui céda en 996 le droit de marché, de barrières et de monnaie, et après sa mort S. Henri lui fit don des terres d'Ehrmonsdorf dans le Lungau, et, en 1005, à la demande de sainte Cunégonde, celles d'Admont, dans la vallée de l'Ens.

S. Hartwich signa avec ses évêques suffragans le concile tenu en 1007 pour l'érection de l'évêché de Bamberg, et assista en 1012 à la dédicace de la superbe cathédrale que l'Empereur Henri avait fait bâtir dans la même ville. Il dédia lui-même l'église appelée *Auf dem Nonnberge* de

Saltzbourg, que le saint Roi, qui avait été guéri d'une maladie par l'intercession de sainte Erentrude, y avait fait élever par reconnaissance. Hansitz place ce dernier événement en 1009.

Le saint archevêque passa encore beaucoup d'années dans la pratique de toutes les vertus, et il termina sa glorieuse carrière le 14 Juin 1023. Il y en a qui placent sa mort au 5 Décembre De temps immémorial, Hartwich a été honoré comme Saint dans le diocèse de Saltzbourg.

---

15 Juin.

S. VIT ou S. GUY, S. MODESTE et Ste CRESCENCE, MARTYRS.

Voyez le P. Papebroch, t. II, *Junii,* p. 1013.

Au commencement du quatrième siècle.

Nous n'avons aucuns détails sur la vie de ces trois Saints. La distinction avec laquelle ils sont nommés dans les anciens martyrologes, ne permet pas de douter qu'ils n'aient confessé Jésus-Christ avec le plus grand courage. On lit dans leurs actes qu'ils étaient Siciliens de naissance.

Vit ou Guy sortait d'une des premières familles du pays. On lui donna pour nourrice une chrétienne nommée Crescence, qui, de concert avec Modeste, son mari, l'éleva dans les principes de la foi, et lui inspira de vifs sentimens de piété. Hylas, son père, fut extrêmement irrité de découvrir en lui une aversion insurmontable pour l'idolâtrie; il employa, pour la vaincre, toutes sortes de mauvais traitemens, qui n'eurent aucun succès. Enfin, il porta la barbarie jusqu'à le livrer à Valérien, gouverneur de la

province. Celui-ci ne réussit pas mieux dans les moyens dont il se servit pour engager le Saint à faire ce que son père exigeait de lui, et à obéir aux édits de l'Empereur. Sa colère fut d'autant plus grande, qu'il avait eu à faire à un enfant.

Crescence et Modeste tirèrent Vit des mains de ses persécuteurs, et s'enfuirent avec lui en Italie; mais ils n'y trouvèrent pas la tranquillité qu'ils y cherchaient. Ayant été arrêtés dans la Lucanie, ils y reçurent la couronne du martyre durant la persécution de Dioclétien.

Cet héroïsme de courage que nous admirons en saint Vit, venait de l'éducation qu'il avait reçue. Il est donc de la dernière importance de bien choisir ceux que l'on met auprès des enfans; c'est à la bonté de ce choix que l'on doit attribuer cette multitude de Saints qui ont paru dans certains temps, même à la cour des Rois. Les Romains idolâtres ne laissaient point approcher de leurs enfans ceux qui parlaient mal leur langue; n'est-il pas honteux à des chrétiens de ne pas montrer plus de zèle pour la vertu, que des païens n'en montraient pour la pureté du langage? C'est connaître bien peu la nature humaine, que de s'imaginer que des enfans ne sont point susceptibles de la contagion du vice. Ils observent plus sérieusement qu'on ne pense ce qui se passe dans les autres, et ils en reçoivent des impressions qu'il n'est pas facile d'effacer. Heureux l'enfant qui, dès les premières lueurs de sa raison, n'a sous les yeux que de bons exemples, et suce, pour ainsi dire, avec le lait l'amour de la vertu! La grâce venant à seconder la semence précieuse qu'on aura jetée dans son ame, il se fortifiera de jour en jour dans la pratique du bien, et il arrivera insensiblement à un haut degré de piété, peut-être même sans éprouver le choc violent des passions.

S. ABRAHAM, ABBÉ EN AUVERGNE.

Vers l'an 472.

Ce Saint naquit dans la Haute-Syrie, sur les bords de l'Euphrate. Il quitta son pays dans le dessein d'imiter le grand patriarche dont il portait le nom, et se mit en chemin pour aller visiter les anachorètes de l'Egypte; mais il ne put exécuter sa résolution, à cause de quelques barbares qui se saisirent de sa personne, et le retinrent cinq ans en prison. Ayant recouvré sa liberté, il passa dans les Gaules, et s'arrêta dans l'Auvergne, auprès d'une église que l'on bâtissait sous l'invocation de saint Cirgues, martyr. Il y fonda un monastère, où il forma un grand nombre de disciples à la perfection évangélique. Saint Grégoire de Tours assure qu'il fut honoré du don des miracles. Sa bienheureuse mort arriva vers l'an 472. Saint-Sidoine, évêque de Clermont, composa son éloge en forme d'épitaphe.

Le corps de saint Abraham fut enterré dans l'église de saint Cirgues, qui est aujourd'hui une paroisse de la ville de Clermont. Ce Saint est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

Voyez saint Grégoire de Tours, *Vit. Patr.* c. 3, et *Hist.* l. 2, c. 21; Baillet, sous le 15 Juin.

S. LANDELIN, FONDATEUR DE LOBES, ET PREMIER ABBÉ DE CRÉPIN, EN HAINAUT.

L'AN 686.

Landelin, issu d'une famille noble, naquit en 723 à Vaux, près de Bapaume, en Artois. Saint Aubert, évêque de Cambrai, se chargea du soin de le former aux sciences et à la piété. C'était alors un usage établi parmi les personnes de qualité, de confier l'éducation de leurs enfans à des prélats ou à des abbés recommandables par leur savoir et leur vertu; il arrivait de là que les jeunes gens destinés à vivre dans le monde, n'y entraient qu'après avoir été prémunis contre tous les dangers qu'on y rencontre. Landelin eut le malheur d'oublier quelque temps les leçons qu'il avait reçues, et de laisser étouffer les semences de vertu qu'on avait jetées dans son ame, faute d'employer les moyens propres à les faire fructifier. Séduit par les discours et les exemples de quelques-uns de ses proches, il commença à marcher dans la voie large; il prit du goût pour le plaisir, et il en vint insensiblement au point de tomber dans les plus grands désordres; mais la mort subite de l'un de ses compagnons le frappa d'une terreur si vive, qu'il rentra sérieusement en lui-même; il alla, fondant en larmes, se jeter aux pieds de S. Aubert, qui n'avait cessé de prier pour sa conversion.

Le saint évêque, ravi de cet heureux changement, plaça son disciple dans un monastère, afin qu'il y expiât ses péchés par la pénitence. Landelin porta si loin la ferveur et la contrition, qu'il s'assujettit à toutes sortes d'austérités. Quelques années après, saint Aubert l'ordonna diacre; il l'éleva aussi depuis au sacerdoce, et lui confia le

ministère de la prédication. Landelin avait environ trente ans lorsqu'il reçut la prêtrise.

Mais la vivacité de sa contrition lui rappelant sans cesse le souvenir de ses péchés passés, il demanda la permission d'aller les pleurer dans la solitude. Il ne l'eut pas plus tôt obtenue, qu'il se retira à Laubac ou Lobes, lieu désert situé sur le bord de la Sambre, au pays de Liége. Plusieurs personnes de piété vinrent l'y joindre dans le dessein de suivre ses exemples. Tous ces solitaires, qui vivaient d'abord dans des cellules séparées, donnèrent naissance à la célèbre abbaye de Lobes, dont on met la fondation vers l'an 654. Landelin se regardant comme indigne d'être à la tête d'une communauté de Saints, en donna la conduite à saint Ursmar, son disciple, et lui laissa le soin d'achever les bâtimens qu'il avait commencés. Il fonda depuis un nouveau monastère à Aune, qui n'était qu'à une lieue du premier, et qui appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux. Ce fut à l'abbaye de Lobes qu'il donna la plus grande partie des terres qu'il tenait de la libéralité des Rois de France.

Le désir de mener une vie encore plus retirée lui fit abandonner ses monastères. Il partit avec saint Adelin et saint Domitien (1) pour se rendre dans une épaisse forêt du Hainaut, située entre Mons et Valenciennes. Ils s'y construisirent des espèces de cellules avec des branches d'arbres. Landelin voyant augmenter de jour en jour le nombre de ses disciples, fonda l'abbaye de Crépin, dont il fut enfin obligé de prendre le gouvernement. Son zèle pour le

---

(1) La fête du premier se célèbre le 27 Juin, et celle de l'autre le 22 du même mois. Les actes de saint Landelin ne disent presque rien de ces deux disciples. Ils l'accompagnèrent vers l'an 652 dans son voyage à Rome. Landelin y avait encore été l'année précédente.

Note de la prés. édit.

salut des ames le faisait quelquefois sortir de sa solitude. Il allait prêcher dans les villages, et instruire les pauvres paysans des vérités du salut, sans que les fatigues du ministère lui fissent abandonner ses pratiques ordinaires de mortification. Il mourut sur la cendre et le cilice en 686. Son nom se lit dans le martyrologe romain sous le 15 Juin (2).

Voyez sa vie, donnée par Mabillon, *sect.* 2, *Ben.* p. 873.

LE B. BERNARD DE MENTHON, ARCHIDIACRE D'AOSTE, EN PIÉMONT.

L'AN 1008.

Bernard de Menthon, d'une des meilleures familles de Savoie, passa ses premières années dans l'innocence, et montra beaucoup d'inclination pour les études sérieuses. Lorsqu'il fut en âge d'être établi, son père lui proposa un

---

(1) Il ne faut pas confondre saint Landelin du Hainaut avec saint Landelin de l'Ortenau, comme l'a fait le P. Sollier, *Act. SS.* t. VII, *Jun. part.* 2, p. 549. Ce dernier est qualifié martyr au 2 Septembre, dans un ancien martyrologe d'Usuard. Il était originaire d'Ecosse ou d'Irlande, et ses parens y tenaient un rang distingué. La dévotion conduisit Landelin en Alsace; il passa ensuite le Rhin, et vint dans cette contrée du diocèse de Strasbourg, qui se nomme aujourd'hui Ortenau, et faisait autrefois partie de la souveraineté de la maison d'Autriche. Il y fut tué par un chasseur au commencement du septième siècle. L'innocence de sa vie et le genre de sa mort le firent honorer par la suite comme martyr. On en fait la fête dans le diocèse de Strasbourg, le 21 Septembre. On voit encore aujourd'hui le tombeau de saint Landelin derrière le grand autel de l'église paroissiale de Munchwylr, à une demi-lieue de l'abbaye d'Eltenheim-Munster. Voyez M. l'abbé Grandidier, *Histoire de l'église de Strasbourg*, t. I, l. 3, p. 249 et suiv.

parti honorable : mais le désir qu'il avait de servir Dieu dans l'état clérical, le lui fit refuser. Il s'enfuit secrètement, tandis qu'on préparait tout pour la cérémonie de son mariage, et alla se mettre sous la conduite de Pierre, archidiacre d'Aoste. Aidé par les avis de ce vertueux ecclésiastique, il acquit une parfaite connaissance des voies de la piété, et se rendit fort habile dans les sciences nécessaires pour le genre de vie auquel il se destinait.

En 966, l'évêque d'Aoste le choisit pour son archidiacre. Cette dignité renfermait alors la juridiction d'official et de grand-vicaire, et conséquemment donnait une part considérable au gouvernement du diocèse. Bernard remplit tous ses devoirs avec une grande exactitude. La prière, la méditation et le jeûne attiraient les grâces du Ciel sur ses travaux. Il prêcha avec un zèle infatigable durant l'espace de quarante-deux ans ; il bannit de toutes parts la superstition et l'ignorance, et vint à bout d'introduire une excellente réforme dans les diocèses d'Aoste, de Sion, de Genève, de Tarantaise, de Milan et de Novare. Il renversa une fameuse idole de Jupiter qui était sur une haute montagne du Valais, et ruina le crédit des prêtres de cette idole, en montrant qu'ils s'enfermaient dans une colonne creuse pour rendre leurs prétendus oracles. Il fit bâtir auprès de ce lieu un monastère et un hôpital qui portent encore aujourd'hui son nom. C'est à sa charité que l'on est redevable des deux hôpitaux appelés, l'un, *le grand*, et l'autre, *le petit Saint-Bernard ;* ils sont destinés à recevoir les voyageurs, qui, sans ce secours, seraient souvent exposés à périr.

Le bienheureux Bernard de Menthon mourut à Novare le 28 Mai 1008, à l'âge de 85 ans. On célèbre sa fête dans plusieurs églises du Piémont le 15 Juin, jour auquel il fut enterré. Son corps est à Novare, à l'exception de son chef, qui se garde à Monte-Joie, au diocèse d'Aoste, dans le monastère qui porte son nom.

Nous avons deux vies authentiques du bienheureux Bernard de Menthon, lesquelles ont été publiées, avec des notes, par le P. Papebroch, t. II, *Junii,* p. 1071. Voyez sur-tout celle qui a été écrite par Richard, successeur du Saint dans l'archidiaconé d'Aoste. On y voit que le serviteur de Dieu n'a été ni de l'ordre de Citeaux, ni de celui des chanoines réguliers, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

LE BIENHEUREUX GRÉGOIRE-LOUIS BARBADIGO,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PADOUE.

L'AN 1697.

Grégoire-Louis Barbadigo, d'une famille noble et ancienne de Venise, vint au monde en 1626. Ses parens le firent élever avec soin dans l'étude des belles-lettres, et il répondit parfaitement aux soins qu'ils prirent pour son éducation; mais il s'appliqua sur-tout à former son cœur, et à s'exercer à la pratique des vertus chrétiennes.

Il accompagna, par l'ordre de la république, Louis Contarini, nommé Ambassadeur pour assister au congrès de Munster, où les plénipotentiaires d'Allemagne, de France et de Suède signèrent, le 24 Octobre 1648, le fameux traité qui porte communément le nom de Westphalie, d'Osnabruck ou de Munster (1). Fabio Chigi, nonce du Pape,

---

(1) Ce traité mit fin à la guerre de trente ans, et fonda en Europe un nouveau système politique, qui dut servir de base dans la suite à tous les traités de paix. Les préliminaires en furent déjà arrangés à Hambourg à la fin de 1641; ils se rapportaient principalement au lieu et au mode de négociations, qui ne commencèrent proprement qu'en 1644 et qui furent conduites à Osnabruck par les ambassadeurs impériaux et suédois, et à Munster par l'Empereur, la France et les autres puissances étrangères. Ce traité accordait de grands avantages aux protestans; car plusieurs évêchés, tels que ceux d'Halberstadt, de Minden, de Camin, de Magdebourg, de Schwerin, de Ratzebourg etc. furent sécularisés en leur faveur; aussi le Saint-Siége protesta.

Note de l'édit. allem.

qui eut occasion de le connaître, conçut pour lui une grande estime, tant à cause de ses vertus que de ses belles qualités. Etant devenu Pape en 1655, sous le nom d'Alexandre VII, il lui donna les preuves les plus sensibles de sa protection.

Grégoire fut sacré évêque de Bergame en 1657, créé cardinal trois ans après par Alexandre VII, et transféré, en 1664, à l'évêché de Padoue. On admirait dans toute sa conduite une régularité exemplaire, un zèle actif, une vigilance continuelle. Il visitait exactement son diocèse, et remplissait les autres fonctions de son ministère avec tant de fidélité, qu'il était regardé comme un second saint Charles Borromée. Les pauvres trouvèrent toujours dans sa charité des secours contre la misère. Il fit bâtir un collége pour qu'on y élevât la jeunesse dans les sciences et la piété. La ville de Padoue lui fut redevable de l'établissement de son séminaire, qui fait encore aujourd'hui l'ornement, non-seulement de l'état de Venise, mais même de l'Italie et de toute la chrétienté. Il y plaça des professeurs habiles dans la théologie et dans les langues dont la connaissance peut faciliter et perfectionner l'étude des Livres saints; il y forma aussi une bibliothèque composée des meilleurs livres en chaque genre, sur-tout des écrits des Pères et des ouvrages des critiques, des interprètes et des commentateurs de l'Écriture; il fonda encore une imprimerie pour l'usage de cette bibliothèque.

Ce ne serait pas assez de dire de lui qu'il possédait toutes les vertus, il faut ajouter qu'il excellait en toutes choses. Mort au monde et à lui-même, il ne perdit jamais la tranquillité de son ame. Il se montra supérieur à la prospérité, et ne se laissa point abattre par les épreuves et les contradictions. Autant sa vie avait été sainte, autant sa mort fut édifiante. Elle arriva le 15 Juin 1697. Divers miracles opérés par son intercession ayant été juridiquement

prouvés, Clément XIII publia la bulle de sa béatification le 13 Février 1761.

Voyez les *Elogia Cardinalium*, p. 192; l'*Italia sacra*, t. V et X, et sur-tout la vie du serviteur de Dieu, qui est fort bien écrite, et qui a été imprimée à Rome en 1761, in-8°. Elle a pour auteur le Père Thomas-Augustin Ricchini, de l'ordre de Saint-Dominique.

+ LE B. ISFROI, ÉVÊQUE DE RATZEBOURG.

L'AN 1204.

Ce Saint succéda immédiatement au B. Evermode sur le siége de Ratzebourg, qui fut supprimé par les suites funestes de la prétendue réforme à la fin du seizième siècle (1). Isfroi était de l'ordre de Prémontré; il était plein de vertu et de zèle apostolique. Il ne contribua pas peu à fortifier les Vandales dans le christianisme (2). Krantz rapporte qu'on cite de lui beaucoup de miracles; il en rapporte deux, le changement d'eau en vin et la guérison d'un aveugle en récitant ce psaume : *Le Seigneur délivre les captifs*, *le Seigneur éclaire les aveugles* (Ps. CXLV, 7, 8.) (1).

---

(1) Nous avons donné sous le 17 Février (tom. III, p. 95) un court aperçu de la vie du B. Evermode, et nous y avons ajouté, dans la note 2, des détails historiques sur l'évêché de Ratzebourg.

(2) Fuit quoque huic Sancto, dit Albert Krantz dans sa *Metropolis* l. VI, c. 40, perpetuus labor in vinea domini, dum Wandalis suis prædicaret, necdum benè firmatis in fide. Nam gladius temporalis magis, quam ulla res eam gentem duræ cervicis in fide continebat. Profuit induratis cordibus habere magni meriti pontifices, qui precibus apud Deum impetrarent, januam cordis ad lumen fidei reserari.

(3) C'est à quoi font allusion les vers suivans inscrits autrefois sur le cercueil du Saint à Ratzebourg :

Huic Thetis incaluit in vinum versa; cæcatus
Est illustratus; talibus effloruit
Laudibus insignis Isfridus, annumerandus
Catalogo Sanctis cælitibus jugiter.

Gabriël Bucelin (1) dans son catalogue des évêques de Ratzebourg, place Isfroi comme premier successeur du B. Evermode, et lui donne le titre de Saint. Il y est nommé sous le premier Juillet, mais Vandersterre (2), que l'on a suivi plus tard, place sa fête sous le 15 Juin. Sa mort arriva en 1204.

Voyez Albert Krantz *loc. cit.*; Jean Le Paige. *Biblioth. Præmonst.*, l. I, p. 347; les Bollandistes, t. II. *Junii*, p. 1089.

---

16 Juin.

S. QUIRIC OU S. CYR, ET S[te] JULITTE, MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Ruinart, p. 517. Voyez aussi le P. Papebroch, t. III, *Junii*, p. 17.

L'AN 304.

LES édits de Dioclétien contre le christianisme étant arrivés dans la Lycaonie, Domitien, qui en était gouverneur, les exécuta avec la dernière cruauté. Une femme d'Icône, nommée Julitte, qui était du nombre des fidèles, résolut de prendre la fuite, conformément à ce qui est conseillé dans l'Évangile pour les temps de persécution; elle se sauva donc à Séleucie avec Cyr, son fils, qui n'avait encore que trois ans, et deux filles qui la servaient. Elle ne balança point de quitter tous les avantages dont elle eût pu jouir dans le monde; car elle était issue du sang des Rois de l'Asie, et elle possédait des biens considérables. Au reste, son cœur n'avait jamais été attaché aux richesses, et elle

(1) *Germania sacra*, part. I, p. 54.
(2) *Natal. Sanct. Ordin. Præmonstrat.*

ne s'en était servie que pour satisfaire aux besoins indispensables de la nature.

En arrivant à Séleucie, elle sut bientôt que le gouverneur, nommé Alexandre, ne haïssait pas moins les chrétiens que le préfet d'Icône; elle se mit donc en route pour aller à Tarse de Cilicie. Alexandre entra dans cette ville à peu près dans le même temps qu'elle. Ayant été reconnue, on l'arrêta avec son fils qu'elle tenait entre ses bras, et on la conduisit devant le tribunal du gouverneur. Les deux filles de sa suite l'abandonnèrent, de peur que l'on ne se saisît aussi de leurs personnes, et se tinrent soigneusement cachées.

Alexandre demanda à Julitte quels étaient son nom, sa qualité et son pays. Elle ne répondit à ces diverses questions que par ces mots : « Je suis chrétienne. » Le gouverneur, outré de colère, lui fit ôter son enfant, puis ordonna qu'elle fût étendue et frappée avec des nerfs de bœuf. A l'égard du petit Cyr, il voulut qu'on le lui donnât. Rien n'était plus aimable que cet enfant; un certain air de dignité qui annonçait son illustre naissance, joint à la douceur et à l'innocence du premier âge, intéressait en sa faveur tous ceux qui étaient présens. On eut beaucoup de peine à l'arracher des bras de sa mère; il étendait continuellement les siens vers elle de la manière la plus touchante. Ses cris et ses pleurs marquaient toute la peine qu'il ressentait de la violence qu'on lui faisait. Le gouverneur le mit sur ses genoux, essayant de le baiser et de l'appaiser, mais l'enfant avait toujours les yeux sur sa mère, et s'élançait fortement de son côté. Il égratignait le visage du gouverneur, et lui donnait des coups de pieds dans l'estomac; et lorsque sa mère, au milieu des tourmens, s'écriait : *Je suis chrétienne*, il redisait aussitôt : *Je suis chrétien*. Le juge, hors de lui-même, le prit par un pied, et le jeta par terre. L'enfant tomba sur les marches du

tribunal, se cassa la tête, et mourut baigné dans son sang.

Julitte ayant vu ce qui s'était passé, remercia Dieu d'avoir accordé à son fils la couronne du martyre. La joie qu'elle témoignait augmenta encore la fureur du juge. Il lui fit déchirer les côtés avec des ongles de fer, et commanda qu'on lui versât sur les pieds de la poix fondue. En même temps, un crieur disait à Julitte : « Sacrifiez aux dieux, de peur que vous n'ayez un sort » semblable à celui de votre fils. Je ne puis, répondit » la Sainte, sacrifier aux démons, ou à des statues sourdes et muettes. J'adore Jésus-Christ, le Fils unique de » Dieu, par qui toutes choses ont été créées. » Après cette réponse, le gouverneur la condamna à perdre la tête; il ordonna de plus que le corps de Julitte et celui de son fils fussent portés au lieu où l'on mettait les cadavres des malfaiteurs. Les remords et la confusion qu'il éprouvait à l'occasion du crime qu'il avait commis en faisant périr un enfant de trois ans, l'avaient rendu semblable à une bête féroce qui ne suit que la fougue d'une aveugle impétuosité.

Julitte étant arrivée au lieu où devait se faire l'exécution, prononça la prière suivante : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu! de ce que mon fils a été placé le » premier dans votre royaume; daignez aussi y recevoir » votre servante, toute indigne qu'elle en est. Accordez-moi, comme aux vierges sages, l'entrée de la chambre » nuptiale, afin que mon ame bénisse Dieu votre Père, » le Créateur et le conservateur de toutes choses, avec le » Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. *Amen.* » Elle n'eut pas plus tôt dit ce dernier mot, que l'exécuteur lui coupa la tête. Elle souffrit en 304, ou au plus tard l'année suivante.

Les deux filles de sa suite enlevèrent secrètement son corps avec celui de son fils, et les enterrèrent dans un champ près de la ville. Une d'entre elles découvrit l'en-

droit où ils étaient lorsque Constantin eut donné la paix à l'Eglise. On lit dans les actes des deux martyrs, qu'après cette découverte, « les fidèles du pays s'empressèrent de » se procurer quelque portion de leurs reliques, espérant » y trouver une sauve-garde contre les accidens de la vie, » et qu'ils se rendirent en foule à leur tombeau pour y » glorifier Dieu. »

Saint Cyr et sainte Julitte sont nommés dans le martyrologe romain, sous le 16 Juin; mais il est plus probable qu'ils furent martyrisés le 15 Juillet. C'est en ce dernier jour qu'on célèbre leur fête chez les Grecs, chez les Moscovites (1), chez les Arméniens (2) et les Nestoriens (3). Les Abyssiniens les honorent deux jours avant le 19 de leur mois de *Halme*, et le 20 Janvier (4).

Saint Cyr est patron de Nevers, ainsi que de plusieurs églises et monastères de France. Son culte était fort étendu autrefois en Angleterre. On dit que saint Amatre, évêque d'Auxerre, ayant apporté d'Antioche les reliques de S. Cyr, il en fit plusieurs distributions, et qu'il en donna sur-tout aux villes de Nevers, de Toulouse, de Saint-Amand, etc.

Ce fut un grand bonheur pour saint Cyr de consommer son sacrifice presque aussitôt après sa naissance. A combien de chrétiens une longue vie ne deviendra-t-elle pas la matière d'une rigoureuse condamnation? Nous ne vivons, à proprement parler, que le temps que nous consacrons au service de Dieu, c'est-à-dire, à la fin pour laquelle nous avons reçu l'être; mais en est-il beaucoup

---

(1) Voyez le P Papebroch, *ante Maium*, t. I, p. 36, et M. Jos. Assémani, *Cal. univ.* t. VI.

(2) Jos. Assémani, *Bible. Orient.* t. III, p. 647, 652.

(3) *Ibid.* t. IV, p 366.

(4) Voyez le calendrier des Abyssiniens, dans Ludolf, et celui qui a été publié dans le journal de Berne, en 1761, t. I, p. 146.

qui n'aient aucun reproche à se faire sur cet article? La plupart ne sortent-ils pas du monde sans y avoir fait aucune des choses pour lesquelles ils y avaient été placés. A en juger par leur conduite, on dirait qu'ils s'imaginent que Dieu, en les créant, ne s'est point proposé des vues par rapport à eux. Pensons donc souvent à notre destination; par-là nous nous animerons à copier tous les traits de notre divin Modèle; nous travaillerons à détruire nos vices, et à nous revêtir de tous les sentimens de l'homme nouveau. Sans cette ressemblance avec Jésus-Christ, nous ne pouvons lui appartenir, ni espérer d'entrer un jour dans la compagnie des Saints.

S. JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, RELIGIEUX DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

Tiré de sa vie, écrite en français par le P. Daubenton, Jésuite, et de celle que le P. Croiset a donnée, t. I. Voyez aussi le P. Neuville, qui a publié un abrégé de la vie du même Saint, avec la relation de deux nouveaux miracles opérés par son intercession.

L'AN 1640.

Ce n'est point dans les actions d'éclat que consiste la vraie vertu; elle est dans le cœur, et s'allie avec les devoirs d'une vie commune, qu'elle fait remplir avec une fidélité et une ferveur qui ne se démentent jamais. Une pareille vie n'est pas sans combats, et l'on y trouve souvent la matière d'un martyre plus rigoureux que celui qui se consomme par les flammes. Nous avons une preuve de cette vérité dans la personne du grand serviteur de Dieu, Jean-François Régis.

Il naquit le 31 Janvier 1597, au village de Foncouverte, dans le diocèse de Narbonne. Son père, nommé

Jean Régis, sortait d'une branche cadette de la noble maison de Deplas, établie dans le Rouergue. Magdeleine Darcis, sa mère, était fille du seigneur de Ségur. Ils tiraient principalement de leur vertu la distinction dont ils jouissaient parmi la noblesse du Bas-Languedoc. Ils eurent plusieurs fils, dont l'aîné fut tué au siége de Villemur, dans une sortie que fit la garnison des huguenots. François, dont nous donnons la vie, était un des plus jeunes.

A l'âge de cinq ans, il entendit sa mère parler des peines éternelles que les damnés souffrent en enfer; ce discours fit sur lui la plus vive impression. On ne lui vit jamais de goût pour les amusemens de l'enfance; il refusait, dans un âge où l'on est passionné pour le plaisir, de se livrer à des jeux innocens avec ses compagnons d'étude. On lui donna d'abord pour précepteur un de ces hommes qui sont d'une humeur brusque et chagrine. Le jeune Régis, aussi timide que modeste, eut beaucoup à souffrir sous un tel maître; il supporta toutes ses peines, sans laisser échapper la moindre plainte. Les Jésuites ayant ouvert des classes publiques à Beziers, il fut un des premiers que la réputation des nouveaux professeurs y attira. Sa gravité croissant avec les années, il ne paraissait point dans les promenades, qui étaient fort fréquentées par les étudians. Avare de son temps, il se permettait à peine quelques momens de récréation. Les Dimanches et les fêtes, il ne s'occupait que d'exercices de piété, tant à l'église que dans sa chambre. Souvent il se renfermait dans une chapelle, où il répandait son cœur en présence de Jésus-Christ, et on l'y vit plusieurs fois les yeux baignés de larmes. Les jeunes gens de son âge faisaient d'abord de sa conduite le sujet de leurs railleries; mais à la fin ils en devinrent les admirateurs.

Il avait une tendre dévotion pour la Sainte-Vierge, et

cette dévotion augmenta encore lorsqu'il eut été reçu dans une de ces pieuses associations qui ont été érigées en l'honneur de la Mère de Dieu dans les colléges des Jésuites. Il avait aussi une confiance particulière en la protection de son ange gardien ; il crut toujours lui être redevable du bonheur qu'il avait eu d'échapper à un grand péril, et jamais il ne cessa de lui en témoigner sa reconnaissance.

Les exemples de piété qu'il donnait influèrent sur ses compagnons d'étude. Il leur parlait de Dieu d'une manière si touchante et si persuasive, que plusieurs renoncèrent à leurs désordres, pour s'appliquer sérieusement à la pratique de la vertu. Six des plus fervens s'associèrent à lui ; ils vivaient ensemble dans la même maison, s'assujettissaient à certains exercices, et formèrent une espèce de séminaire. Régis était la règle vivante de leur conduite ; ils le révéraient comme un Saint, et l'écoutaient avec respect comme leur maître dans la vie spirituelle.

Régis vécut de la sorte jusqu'à l'âge de dix-huit ans, que Dieu l'éprouva par une maladie dangereuse. Sa patience et ses pieux discours touchèrent singulièrement tous ceux qui venaient le visiter. La santé lui ayant été rendue, il fit une retraite pour se décider sur le choix d'un état de vie. Il se sentit un désir ardent de travailler au salut des ames dans la Compagnie de Jésus : mais il ne voulut pas s'en rapporter à lui-même ; il communiqua les vues qu'il avait à son confesseur, qui, après un mûr examen, le confirma dans ses résolutions. Le P. François Suarez, provincial des Jésuites, étant alors venu faire la visite du collége de Beziers, Régis demanda avec instance à entrer dans la Compagnie, ce qui lui fut accordé. Il se rendit avec joie à Toulouse, et y commença son noviciat, le 8 Décembre 1616. Il était dans la dix-neuvième année de son âge.

Comme son temps ne se trouvait plus partagé entre la

prière et l'étude, il s'unit à Dieu d'une manière si intime, qu'il paraissait ne jamais perdre de vue sa présence. On admirait sa ferveur et sa ponctualité dans les moindres pratiques; il les ennoblissait par l'excellence et la pureté des motifs, et s'en faisait des moyens de parvenir à la perfection. Il jeta dès-lors les fondemens de ces vertus qui formèrent depuis son caractère distinctif, de l'humilité, de la haine de lui-même, du mépris du monde, de la charité pour les pauvres, de l'amour de Dieu, et du désir de procurer sa gloire. Les plus bas emplois étaient ceux qu'il chérissait davantage; rien ne paraissait plus de son goût que de servir à table et de balayer la maison. Il était au comble de la joie lorsqu'il avait l'occasion de faire les lits dans les hôpitaux, et de panser les plaies des malades; et cela, il le faisait avec un épanchement de cœur qui montrait qu'il ne voyait que Jésus-Christ dans la personne des pauvres. Autant il avait de douceur pour les autres, autant il avait de dureté pour lui-même; ce qui faisait dire à ses compagnons qu'il était son propre persécuteur. Il n'accordait aucune satisfaction à ses sens, il les mortifiait au contraire dans tout ce qui eût été capable de les flatter. L'esprit de prière accompagnait toutes ses actions. Le feu qui le brûlait intérieurement rejaillissait jusque sur son visage. On le voyait souvent aux pieds des autels immobile, et dans une espèce de ravissement. Il parlait de Dieu avec tant d'onction, qu'il le faisait aimer de tous ceux qui l'entendaient; ses discours ranimaient aussi la ferveur des plus tièdes.

Il fit ses vœux en 1618, après deux ans de noviciat. Ses supérieurs l'envoyèrent à Cahors, pour qu'il y achevât sa rhétorique. L'année suivante, il alla à Tournon pour y faire son cours de philosophie. Persuadé que le propre des sciences en général est de dissiper l'esprit et de dessécher le cœur, il se précautionna contre cet écueil par

de fréquentes visites du Saint-Sacrement, par de pieuses lectures, et par la pratique du recueillement continuel ; il avait soin aussi de s'unir souvent à Dieu par des aspirations dévotes. Outre cela, il avait des temps marqués pour rentrer en lui-même, et pour examiner son intérieur. Sa fidélité à tous ses devoirs était si grande, que ses supérieurs ne le trouvaient jamais en faute, et on le désignait ordinairement sous le nom de l'*ange du collége*.

Désirant avec ardeur de se former au ministère évangélique, et sur-tout à l'instruction du peuple, il se chargea, du consentement de ses supérieurs, du soin d'apprendre les vérités du salut aux domestiques de la maison et aux pauvres de Tournon, qui, à certains jours, venaient recevoir les aumônes du collége. Les Dimanches et les fêtes, il allait prêcher dans les villages qui sont autour de la ville. Il rassemblait les enfans avec une clochette, puis il leur expliquait les premiers principes de la doctrine chrétienne. Après ces premiers essais de son zèle, il entreprit la sanctification du bourg d'Andance; il en eut bientôt renouvelé la face. L'ivrognerie, les juremens et l'impureté disparurent; le fréquent usage de la communion fut rétabli. Il institua la confrérie du Saint-Sacrement, et dressa lui-même les réglemens de cette sainte pratique, qui depuis s'est répandue partout, mais dont il doit être regardé comme l'instituteur. Il n'avait alors que vingt-deux ou vingt-trois ans. Par son zèle et sa prudence, il vint à bout de régler les familles, d'accommoder les différends, de réformer les divers abus. Telle était l'autorité que lui donnait sa sainteté.

Son cours de philosophie étant fini en 1621, il fut chargé d'aller enseigner les humanités à Billon, puis à Auch, et enfin au Puy. Dans cet emploi il n'épargna aucune peine pour inspirer à ses écoliers l'application à l'étude et l'amour de la vertu. Il les aimait comme une mère aime ses

enfans, et eux de leur côté l'écoutaient et le révéraient comme un Saint. Dans leurs maladies, il leur procurait tous les secours qui dépendaient de lui, et il obtint par ses prières la guérison de l'un d'entre eux, dont la vie était désespérée; mais il était sur-tout extrêmement sensible à leurs infirmités spirituelles. Ayant appris qu'un de ses écoliers avait commis un péché grief, il en fut si vivement consterné, qu'il versa un torrent de larmes; il se recueillit ensuite quelque temps, et il leur fit à tous un discours si pathétique sur la sévérité des jugemens de Dieu, qu'ils en furent saisis d'effroi; et plusieurs ont avoué depuis qu'ils éprouvaient encore les mêmes sentimens lorsqu'ils se rappelaient ce qu'il leur avait dit en cette occasion. Il se fit toujours un devoir capital de les édifier par sa conduite. Un profond recueillement, un extérieur humble et modeste, un certain air de pénitence peint sur son visage, inspiraient l'amour de la vertu aux ames les plus insensibles, et l'on reconnaissait partout les jeunes gens qui avaient été formés par ses mains. Pour intéresser le Ciel au succès de ses travaux, il passait toujours quelque temps aux pieds des autels avant que d'aller faire sa classe; il implorait aussi l'assistance des anges tutélaires de ses disciples, afin que par leur secours ses peines et ses soins ne fussent pas inutiles. Tant de vertus avaient principalement leur principe dans l'union continuelle que Régis avait avec Dieu.

Pour l'entretenir dans l'esprit de ferveur, il ajoutait plusieurs pratiques de dévotion à celles qui lui étaient prescrites par sa règle. Il demandait souvent à son supérieur la permission de communier extraordinairement; et lorsqu'il l'avait obtenue, il faisait éclater sa joie par de vifs transports qui marquaient combien il désirait cette divine nourriture. Il se disposait toujours à la recevoir par des austérités secrètes et par des humiliations publiques. La nuit

qui précédait sa communion, il en passait dans l'église une partie devant Jésus-Christ. Les Dimanches et les fêtes, il instruisait les pauvres avec une onction qui lui faisait produire des fruits merveilleux; il savait aussi mêler dans les conversations les plus familières, des choses qui portaient efficacement à la vertu.

Après avoir enseigné sept ans les humanités, tant à Billon, qu'à Auch et au Puy, il commença ses études de théologie à Toulouse, en 1628; il y fit de rapides progrès, parce qu'il joignait un esprit excellent à un travail assidu. La crainte de s'attirer des applaudissemens le portait à chercher l'occasion de se rendre méprisable par des manières simples, et en contrefaisant l'ignorant. Lorsque les vacances étaient venues, il ne s'occupait point, comme les autres, à des plaisirs innocens, il se retirait seul dans des lieux écartés pour y converser avec Dieu pendant presque tout le jour. Chaque nuit, après avoir reposé quelque temps, il se levait, sortait secrètement de sa chambre, et allait prier dans la chapelle de la maison. Un de ses compagnons s'en étant aperçu, en avertit le supérieur, qui lui dit : « Ne troublez point les douces communications de » cet ange avec son Dieu. Ce jeune homme est un Saint, » et je serai bien trompé si l'on ne célèbre pas quelque » jour sa fête dans l'Eglise. »

Au commencement de l'année 1630, Régis eut ordre de se préparer à la prêtrise. Il s'éleva dans son cœur un combat occasionné par ses vertus. D'un côté, son humilité le remplissait d'une sainte frayeur; de l'autre, le zèle du salut des ames lui faisait désirer l'honneur d'être associé au nombre des ministres de Jésus-Christ. Ces divers sentimens l'inquiétèrent quelques jours; mais l'ordre réitéré de ses supérieurs, dans la volonté desquels il reconnaissait celle de Dieu, fit cesser ses agitations, et lui rendit le calme. Il se prépara donc à la réception des ordres sa-

crés par la retraite, le jeûne, la prière, et un ardent désir de ne vivre que pour Dieu. L'obéissance ayant banni la crainte que son humilité lui avait inspirée, il soupirait après le bonheur d'approcher des saints autels, et il promit à son supérieur de dire trente messes pour lui, parce qu'il avait fait avancer le jour de son ordination. Lorsqu'il eut reçu la prêtrise, il prit du temps pour se préparer, par la prière et la pénitence, à l'oblation du saint Sacrifice. Il célébra sa première messe avec une si grande ferveur, qu'il ne fit que fondre en larmes pendant les sacrés mystères. Ceux qui y assistaient ne purent eux-mêmes s'empêcher de pleurer; ils s'imaginaient voir un ange à l'autel, tant ils étaient frappés de la modestie et du feu divin qui brillait sur son visage.

La même année, la peste fit sentir ses ravages dans la ville de Toulouse. Régis regarda ce fléau comme une occasion que Dieu lui présentait d'exercer la charité. Il demanda à ses supérieurs la permission de se consacrer au service des pestiférés; ce qu'il obtint enfin après plusieurs instances réitérées.

L'année suivante, il fit une troisième année de noviciat, comme cela se pratiquait chez les Jésuites, au sortir du cours d'études; mais pendant qu'il travaillait dans la retraite à sa sanctification, il fut obligé d'aller à Foncouverte pour y régler quelques affaires de famille. En arrivant dans sa patrie, son premier soin fut de visiter les pauvres et les malades. Voici le genre de vie qu'il y mena. Le matin, il faisait le catéchisme aux enfans, et il prêchait au peuple deux fois par jour. Il recueillait les aumônes des riches, qu'il distribuait ensuite à ceux qui étaient dans le besoin. Dans les rues, il était toujours environné d'une troupe d'enfans et de pauvres. Il rendait à ces derniers les services les plus humilians, ce qui lui attira une fois les insultes des soldats qui étaient en garnison à Foncouverte. Ses pro-

ches et ses amis lui firent à ce sujet de sévères réprimandes ; mais Régis leur répondit que c'était par les humiliations de la croix qu'on devenait véritablement un ministre de l'Evangile, puisque Dieu s'était servi de ce moyen pour l'établir. Le mépris que l'on avait d'abord conçu pour sa personne, se changea en admiration. Pour peu qu'on eût de discernement, on découvrait dans tout ce qu'il faisait cette sagesse divine qui n'a rien de commun avec la fausse sagesse du monde, et qui comble de joie ceux qui la possèdent, même quand sa simplicité est l'objet des railleries des hommes. Il vivait au milieu de ses proches dans un parfait détachement de toutes les choses sensibles, et il n'avait aucune ressemblance avec ses religieux qui, faute d'avoir l'esprit de leur vocation, cherchent des consolations terrestres dans le sein de leur famille.

Sa présence n'étant plus nécessaire à Foncouverte, il en partit pour se rendre au collége de Pamiers. On l'y envoyait pour y prendre la place d'un régent qui était tombé malade. En même temps ses supérieurs, qui voyaient en lui une vocation marquée pour la vie apostolique, résolurent de l'appliquer uniquement aux missions, et il y consacra les dix dernières années de sa vie. Il les commença dans le Languedoc ; il les continua dans le Vivarais, et les termina enfin dans le Vélay, dont le Puy est la capitale. Il passait l'été dans les villes, parce que les habitans des campagnes sont alors occupés à leurs travaux. Pendant l'hiver, il prêchait dans les villages.

Ce fut au commencement de l'été de l'an 1631, que Régis entra dans la carrière apostolique. La ville de Montpellier devint le premier théâtre de son zèle. Il s'attacha d'abord à l'instruction des enfans, et il prêchait au peuple les Dimanches et les fêtes, dans l'église du collége. Ses discours étaient simples et familiers. Après l'exposition claire et précise d'une vérité chrétienne qu'il avait prise pour

son sujet, il en tirait des conséquences morales et pratiques, sur lesquelles il insistait fortement. Il finissait par des mouvemens vifs et tendres, toujours proportionnés à la portée de ses auditeurs, et appropriés à la qualité du sujet qu'il avait entrepris de traiter. Il parlait avec tant de véhémence, que souvent la voix lui manquait avec les forces; et avec tant d'onction, que d'ordinaire le prédicateur et les auditeurs fondaient en larmes. Les personnes les plus qualifiées couraient à ses sermons, ainsi que les pauvres et les pécheurs les plus endurcis en sortaient tout pénétrés des sentimens d'une vive componction.

Un prédicateur célèbre, passant par Montpellier, voulut entendre un homme dont on racontait tant de merveilles. Il marqua son étonnement de ce que de simples catéchismes étaient si fort admirés, et opéraient un si grand nombre de conversions, tandis que de beaux discours attiraient à peine quelques auditeurs, et produisaient si peu de fruit. Cette différence venait de ce que la parole divine était comme un glaive à deux tranchans dans la bouche de Régis, qui parlait de l'abondance d'un cœur plein de l'esprit de Dieu, au lieu qu'elle est comme étouffée sous les ornemens d'une rhétorique affectée.

Quoique le saint missionnaire ne refusât pas son ministère aux personnes riches, il avait pourtant une sorte de prédilection pour les pauvres, et son confessionnal était toujours environné de ceux-ci. « Les gens de qualité, disait» il, ne manqueront pas de confesseurs; les pauvres, cette » portion la plus abandonnée du troupeau de Jésus-Christ, » doit être mon partage. » Il croyait ne devoir vivre que pour eux. Le matin il prêchait et entendait les confessions; il employait l'après-midi à la visite des prisons et des hôpitaux. Souvent il oubliait ses propres besoins; et comme on lui demandait un soir pourquoi il n'avait pris aucune nourriture de tout le jour, il répondit avec simplicité qu'il

n'y avait point pensé. On le voyait aller de porte en porte pour solliciter des aumônes en faveur des pauvres ; il leur procurait des médecins dans leurs maladies, et les assistait en toutes les manières qui dépendaient de lui. Un jour, il traversa la rue, chargé de bottes de paille qu'il avait mendiées pour coucher un malade dépourvu de tout secours. A ce spectacle, les enfans s'attroupèrent autour de lui pour se divertir. Quelqu'un ayant voulu lui représenter qu'il s'était rendu ridicule en agissant de la sorte, il répondit : « A la bonne heure ; on gagne doublement lorsqu'on soulage ses frères au prix de sa propre humiliation. » Il forma une association de trente dames des plus distinguées de la ville, dont la fin était d'assister les prisonniers, et de les consoler dans leurs peines. Il convertit plusieurs hérétiques, et retira du désordre un grand nombre de femmes de mauvaise vie. Quand on lui disait qu'il était rare que ces femmes se convertissent sincèrement, il avait coutume de répondre que ses travaux lui paraîtraient utilement employés, s'il pouvait seulement empêcher un péché mortel.

A la fin de l'hiver, le serviteur de Dieu alla à Sommières, capitale du pàys appelé le Lavonage, laquelle est à quatre lieues de Montpellier. Il y trouva une extrême ignorance, avec tous les vices qui en sont la suite. Il entreprit de les détruire, et il eut la consolation de voir ses travaux couronnés par les plus heureux succès. La rigueur de la saison ne l'empêchait point de pénétrer dans les lieux les plus inaccessibles de tout le pays. Ses austérités étaient extraordinaires. Toute sa nourriture se réduisait au pain et à l'eau ; quelquefois il y ajoutait un peu de lait et quelques fruits. Dès ce temps-là il s'était interdit la viande, le poisson, les œufs et le vin. Jamais il ne quittait le cilice ; et le peu de repos qu'il accordait à la nature, il le prenait sur un banc ou sur le plancher. Des soldats cal-

vinistes se préparant à piller une église, il s'avança vers eux le crucifix à la main, et il leur parla avec tant de force, qu'ils se désistèrent de la résolution sacrilége qu'ils avaient prise. Une autre fois, il alla demander à un officier, aussi calviniste, la restitution des biens qu'on avait enlevés à un pauvre homme. L'officier instruit des mauvais traitemens que Régis avait essuyés de la part des soldats, fut si édifié du silence qu'il garda sur ce qui le concernait personnellement, qu'il lui accorda sa demande.

En 1633, l'évêque de Viviers appela Régis dans son diocèse, qui, depuis cinquante ans, était le centre du calvinisme, le siége de la guerre, et le théâtre des plus cruelles révolutions. Il le reçut avec de grandes marques de vénération, et voulut qu'il l'accompagnât dans ses visites. Le Père fit partout des missions qui produisirent des fruits surprenans. Le comte de la Mothe-Brion, qui avait vécu jusque-là comme les sages du monde, fut singulièrement touché de l'onction avec laquelle le saint homme annonçait la parole de Dieu; il entra dans la carrière de la pénitence, et se dévoua tout entier à la pratique des bonnes œuvres. Par son zèle et ses aumônes, il contribua beaucoup à la réussite des pieuses entreprises du saint missionnaire. Un autre gentilhomme, nommé de la Suchère, qui autrefois avait été disciple de Régis, fut aussi d'une grande utilité à l'homme apostolique, qu'il révérait comme un Saint.

Le Père Régis tourna ses principaux soins du côté de la réformation des curés qui ne remplissaient pas fidèlement leurs devoirs. L'expérience lui avait appris qu'il ne se fait jamais de bien dans une paroisse, qu'autant que le pasteur se conduit d'une manière conforme à sa vocation. Il fut amplement dédommagé de ses peines par le succès qu'eurent ses travaux. Les femmes de mauvaise vie lui semblaient aussi mériter particulièrement les attentions

de son zèle ; il en convertit un grand nombre, et il y en eut plusieurs qui devinrent des modèles de pénitence. Il vainquit encore l'opiniâtreté d'une dame calviniste d'Usez, qui était fort considérée parmi ceux de son parti, et la ramèna dans le sein de l'Eglise. Cette dernière conversion donna un nouveau lustre à la sainteté de Régis, et confirma les peuples dans l'opinion où ils étaient déjà que Dieu agissait visiblement par son ministère.

Vers le même temps, le Ciel permit qu'il s'élevât un violent orage contre le saint missionnaire. On l'accusa de troubler le repos des familles par un zèle indiscret, de remplir ses discours de personnalités et d'invectives contraires à la décence. L'évêque de Viviers prit d'abord son parti ; mais à la fin il écouta les plaintes réitérées qu'on lui portait. Croyant qu'elles étaient au moins fondées en partie, il écrivit au supérieur des Jésuites, afin qu'il rappelât Régis. En même temps il envoya chercher celui-ci; puis après lui avoir fait de sévères réprimandes, il lui dit qu'il était obligé de le renvoyer. Régis n'eut recours à aucune des raisons qui auraient pu le justifier; il se contenta de répondre qu'il n'était que trop coupable devant Dieu, et que, vu son peu de lumières, il lui était sans doute échappé bien des fautes. « Au reste, ajouta-t-il, » Dieu qui voit le fond de mon cœur, sait que je n'ai » eu d'autre fin que sa gloire. » Le prélat, charmé d'une réponse si humble et si modeste, soupçonna qu'il pouvait avoir été trompé. Les éclaircissemens qu'on lui donna ensuite le firent entièrement revenir de ses préjugés. Il rendit publiquement hommage à la vertu du P. Régis, jusqu'au commencement de l'année 1654, que celui-ci fut appelé au Puy par ses supérieurs. Le prélat, en renvoyant le missionnaire, écrivit au provincial une lettre où il faisait de grands éloges de la vertu et de la prudence du digne ouvrier qui avait travaillé dans son diocèse.

Le P. Régis étant arrivé au Puy, écrivit au général de la Société, pour demander qu'on l'employât aux missions du Canada, et qu'on l'envoyât chez les Hurons et les Iroquois. Il reçut une réponse telle qu'il la désirait : mais le comte de la Mothe insista si vivement auprès du provincial de la province de Toulouse, que le Saint reparut l'année suivante dans le diocèse de Viviers. Il s'y appliqua à la conversion des calvinistes, et à l'instruction des habitans de la petite ville de Cheylard, qui étaient plongés dans une ignorance grossière du christianisme. On ne saurait exprimer ce qu'il eut à souffrir dans ce pays à demi-sauvage, et tout rempli de montagnes. Ayant été arrêté par la neige, qui l'empêchait de regagner Cheylard, il demeura trois semaines logé dans une misérable cabane, dormant sur la terre, ne mangeant que du pain noir, et ne buvant que de l'eau. Malgré les fatigues inséparables d'un tel genre de vie, il pratiquait diverses austérités volontaires, il jeûnait, portait le cilice, et prenait la discipline quelquefois jusqu'au sang. Le comte de la Mothe, touché des bénédictions que Dieu avait données au zèle apostolique de Régis, fonda à perpétuité une mission à Cheylard, cédant pour toujours aux Jésuites un capital de seize mille francs pour l'entretien de deux *Jésuites*, et la maison qu'il avait dans la ville pour leur servir de logement.

Après la mission dont nous venons de parler, le Saint alla en faire une à Privas, qui ne produisit pas moins de fruits. L'évêque de Valence l'appela ensuite dans son diocèse, et le pria d'exercer son zèle dans le bourg de Sainte-Aggrève, situé au milieu des montagnes, et rempli d'hérétiques. Il eut occasion d'y pratiquer plusieurs vertus héroïques.

Ayant appris un Dimanche qu'il y avait dans une hôtellerie une troupe de libertins qui, échauffés par le vin,

tenaient des discours impies, et commettaient d'autres excès, il s'y transporta sur-le-champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme, sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en disant : « Je vous » remercie, mon frère, du traitement que vous me faites; » si vous me connaissiez, vous jugeriez que j'en mérite » beaucoup davantage. » Cet exemple de patience charma tous ceux qui étaient présens, et ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire. Après trois mois passés tant à Sainte-Aggrève que dans le voisinage, le P. Régis travailla, toujours par l'ordre de l'évêque de Valence, à Saint-André de Fangas et dans les environs. Un jour, tandis qu'il était à prier dans un coin, un enfant tomba du haut d'un escalier sans se faire aucun mal. On ne douta point que cet enfant n'eût été délivré du danger par le crédit qu'avait le Saint auprès de Dieu.

Il se rendit à Marhles, dans le Vivarais, vers la fin de l'année 1635. Une femme, ayant pris son manteau pour le raccommoder, en garda deux morceaux qu'elle conserva aussi précieusement que des reliques; elle les appliqua depuis sur deux de ses enfans qui étaient malades, l'un d'une hydropisie formée, et l'autre d'une fièvre continue, et ils recouvrèrent une santé parfaite. Voici ce que le curé de Marbles a déposé, avec serment, dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu, touchant la mission qui se fit sous ses yeux. « Il était infatigable au » travail, appliqué jour et nuit aux fonctions du minis- » tère évangélique. Il était dans une affliction amère lors- » qu'il apprenait que Dieu avait été offensé. Ce n'était » que dans ces occasions-là qu'il oubliait sa douceur na- » turelle. Alors il paraissait transporté d'une sainte co- » lère; avec un ton de voix foudroyant, il menaçait, il

» effrayait les plus déterminés libertins; il aurait sacrifié
» mille vies pour empêcher un seul péché mortel. Il n'a-
» vait qu'à dire une parole, pour embraser les cœurs les
» plus froids et amollir les plus durs; aussi les conver-
» sions furent-elles innombrables. Après la mission, je
» ne reconnus plus mes paroissiens, tant je les trouvai
» changés. La rigueur du froid, qui est insupportable
» dans nos montagnes, les torrens enflés par les pluies,
» l'abondance des neiges qui fermaient les passages, rien
» n'était capable d'arrêter le zèle de cet homme aposto-
» lique; il semblait même avoir communiqué son intré-
» pidité aux autres. Lorsqu'il allait prêcher en quelque
» endroit, malgré le péril, tout le monde le suivait; les
» paysans l'attendaient sur le chemin, et se joignaient aux
» autres. Je l'ai vu moi-même dans les temps les plus ri-
» goureux, s'arrêter au milieu des forêts pour contenter
» l'avidité des fidèles qui voulaient l'entendre parler du
» salut. Je l'ai vu au haut d'une montagne, élevé sur un
» monceau de neige durcie par le froid, distribuer au
» peuple le pain de la parole divine, passer les jours en-
» tiers dans cet exercice, et s'occuper encore toute la nuit
» à entendre les confessions. »

L'hiver étant passé, le P. Régis retourna au Puy sur la fin d'Avril de l'année 1636. Comme on lui demandait si tant de missions ne l'avaient pas beaucoup fatigué, il répondit qu'il ne s'était jamais senti plus de force que pendant ce temps-là. Il trouva au collége du Puy une lettre du général de la Société, qui lui refusait la permission qu'il avait sollicitée une seconde fois d'aller au Canada. Il crut que par-là on lui ravissait la couronne du martyre. Il attribua ce refus à ses péchés. Il ne se plaignit pourtant pas, reconnaissant la volonté de Dieu dans l'ordre de ses supérieurs.

Les quatre dernières années de sa vie furent employées

à la sanctification du Vélay. Il faisait la mission pendant les étés au Puy, et pendant les hivers à la campagne. L'évêque diocésain avait pour lui une vénération singulière; souvent il se servit de ses conseils et de son ministère pour réformer les abus qui s'étaient glissés dans son troupeau.

Le saint religieux commença par prêcher et faire le catéchisme dans l'église du collége; mais cette église se trouvant trop petite, il choisit celle de Saint-Pierre-le-Moustiers, qui appartient aux Bénédictins. La simplicité de ses discours rendait les vérités de la religion intelligibles aux personnes les plus grossières; à cette simplicité se joignait une onction qui pénétrait tous les cœurs. On se disait l'un à l'autre : « Le P. Régis prêche Jésus-Christ, et la parole » de Dieu telle qu'elle est en elle-même, au lieu que les » autres se prêchent eux-mêmes, et substituent à la pa- » role divine une parole tout humaine. » Son auditoire était pour l'ordinaire de quatre à cinq mille personnes. Son provincial l'ayant entendu un jour, ne fit que pleurer pendant tout le sermon.

Par un effet de sa charité envers les pauvres, il forma une association de quelques dames vertueuses, afin de fournir des secours perpétuels à ceux qui seraient dans le besoin; il en forma une seconde qui devait se dévouer à l'assistance des prisonniers. Il trouva le moyen d'avoir des sommes considérables, qui le mettaient à portée de procurer du soulagement à tous les genres de malheureux. Dans un temps de disette, il multiplia trois fois miraculeusement les provisions qu'il avait amassées. On dressa des procès-verbaux de ces prodiges, et ils furent constatés par des informations juridiques faites devant les juges ecclésiastiques et séculiers. Quatorze témoins oculaires, dignes de foi, les confirmèrent dans les actes de sa canonisation. Régis volait avec une ardeur infatigable au secours

des malades ; il avait un soin extrême du salut de leur ame, et il en guérit plusieurs tout à coup par la vertu de ses prières (1).

On regarda aussi comme miraculeuse la conversion de plusieurs pécheurs désespérés. Nous allons citer quelques exemples de ces conversions. Un riche marchand qui vivait dans le libertinage, haïssait Régis, sans autre raison de le haïr que parce qu'il faisait la guerre au scandale ; il noircissait même sa réputation par des calomnies atroces. Le Saint sachant qu'il était avide de gain, s'appliqua à favoriser son commerce et le débit de ses marchandises ; par ce pieux artifice, il s'insinua peu à peu dans son esprit. Le trouvant plus traitable, il saisit une occasion qui se présenta de lui parler de son salut. « Quelle sera, » lui dit-il, la fin de toutes vos peines ? La mort vous » ravira en un moment le fruit de vos travaux. Que vous » servira d'avoir entassé biens sur biens, si vous perdez » votre ame ? » Ces paroles frappèrent le marchand ; il les eut présentes à l'esprit pendant toute la nuit. Saisi d'une vive crainte, il alla trouver Régis dès le lendemain matin, pour lui faire part du trouble qui l'agitait. L'homme de Dieu l'entretint quelque temps de la sévérité du jugement dernier ; puis faisant succéder aux motifs de la crainte ceux de l'espérance et de l'amour, il lui inspira les sentimens d'une sincère pénitence ; il entendit ensuite sa confession générale. Le marchand s'accusa de ses péchés avec une si grande abondance de larmes, et avec de si vifs sentimens de componction, qu'il ne lui imposa qu'une pénitence légère. Celui-ci lui ayant demandé pourquoi il le traitait avec tant de ménagement, il lui répondit : « J'acquitterai moi- » même le reste de vos dettes. » Cette douceur piqua le

(1) Ces différens miracles ont été attestés de la manière la plus authentique. Voyez le P. Daubenton, *Vie de S. Jean-François Régis*, l. 3.

marchand d'une sainte émulation, et ne servit qu'à exciter sa ferveur.

Un jeune homme, furieux de ce que Régis lui avait enlevé l'objet impur de sa passion, forma l'horrible projet de l'assassiner; il alla donc l'attendre dans un chemin écarté par où il savait qu'il devait passer. Régis connut par une lumière divine le dessein de ce misérable. « Mon » frère, lui dit-il, pourquoi voulez-vous tant de mal à » un homme qui vous veut tant de bien, et qui vou» drait au prix de son sang vous procurer le salut éter» nel, qui est le plus grand de tous les biens ? » Ce pécheur ne put tenir contre une telle charité; il se jeta aux pieds de Régis, lui demanda pardon, et rentra dans le sentier de la vertu.

Trois autres jeunes débauchés des premières familles du Puy, avaient résolu de se venger du Saint pour une semblable raison; ils allèrent à l'entrée de la nuit le demander au collége. Régis s'avança vers eux sans rien craindre, et leur dit en les abordant : « Vous venez dans le dessein » de m'ôter la vie. Ce qui me touche, ce n'est pas la » mort, elle est l'objet de mes désirs; c'est l'état de dam» nation où vous êtes, et qui paraît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours depuis une vie fort édifiante.

Le saint religieux savait parler avec fermeté lorsque les circonstances l'exigeaient, et ce fut par-là qu'il vint à bout de retirer certains pécheurs du désordre. Ayant été une fois insulté d'une manière outrageante, les magistrats voulurent l'obliger à dénoncer le coupable, afin qu'on le punît de son insolence; mais Régis refusa de faire ce qu'on lui demandait. Sa charité toucha le cou-

pable, qui se corrigea et répara sa vie passée par un sincère repentir.

Non content de faire la guerre au péché, il tâchait d'en éloigner jusqu'aux occasions ; il avait soin sur-tout d'empêcher qu'il n'y eût trop de liaison entre les personnes de différent sexe. Pour précautionner contre la rechute les femmes de mauvaise vie qu'il avait converties, il entreprit de fonder une maison où elles seraient renfermées et assujetties à certains exercices de piété : mais le recteur du collége, craignant que cette maison ne pût subsister faute de fonds, lui ordonna de renoncer à son projet ; il lui fit en même temps de sévères réprimandes, et l'accusa publiquement de ne se conduire que par l'impétuosité d'un zèle indiscret. Il lui défendit de confesser, de prêcher et de visiter les malades qu'à certains jours et à certains momens. Régis souffrit cette humiliation sans se plaindre, et sans rien dire pour se justifier. Le recteur qui succéda à celui dont nous venons de parler, rendit plus de justice au serviteur de Dieu ; il lui permit de reprendre le soin du Refuge, et de lui donner la dernière perfection : par-là Régis se vit en liberté de continuer ses premiers travaux.

Plus d'une fois son zèle pensa lui coûter la vie. Il fut souvent insulté et accablé de coups. Plusieurs personnes censurèrent sa conduite avec aigreur, et firent de lui le portrait le plus désavantageux ; il eut même la douleur de voir quelques-uns de ses confrères se joindre à ses ennemis pour le décrier. Son recteur cependant prit toujours sa défense contre ceux qui l'attaquaient : mais Dieu le vengea hautement par le succès extraordinaire dont il combla tous ses travaux. Le saint missionnaire fut singulièrement secondé dans toutes ses entreprises par Pierre Le Blanc, grand-vicaire du Puy, qui ne cessa jamais de lui être tendrement attaché.

Voici en abrégé l'histoire de ce qu'il fit au Puy pendant les quatre étés qu'il y consacra aux missions. Il passait les hivers à la campagne, pour y instruire la partie du troupeau de Jésus-Christ, qui est ordinairement la plus abandonnée.

Les paysans du Vélay, ceux sur-tout qui demeuraient dans les montagnes, étaient fort grossiers et presque sauvages. Le calvinisme avait pénétré dans plusieurs endroits, et l'hérésie y avait produit l'ignorance de la religion, qu'accompagnent toujours les vices les plus opposés au christianisme. Ce fut à la sanctification de ces pauvres peuples que le P. Régis se consacra. Il parcourut, pendant les hivers des quatre dernières années de sa vie, les bourgs et les villages des diocèses du Puy, de Vienne, de Valence et de Viviers, qui se trouvent dans le Vélay.

La première mission qu'il fit, fut dans la petite ville de Fay et dans les lieux voisins, au commencement de l'année 1636. Hugues Sourdon, docteur en droit, un des principaux habitans de Fay, le pria si instamment de loger chez lui, qu'il ne put s'en défendre. Le docteur fut bientôt récompensé de sa charité. Claude, son fils, âgé de quatorze ans, était aveugle depuis six mois, par la suite d'une maladie qui lui avait causé les douleurs les plus aiguës. Régis, auquel on le présenta, après l'avoir exhorté à mettre toute sa confiance en Dieu, se retira dans une chambre voisine, où il pria avec quelques personnes de la maison. Il n'avait pas encore fini sa prière, que l'enfant recouvra la vue; de sorte qu'étant allé alors faire le catéchisme au peuple, Claude Sourdon y distingua tous ceux qui étaient dans l'assemblée. Depuis ce temps-là il ne ressentit plus aux yeux ni douleur, ni fluxion. C'est ce qu'il a lui-même attesté, avec serment, à l'âge de quatre-vingts ans, en présence des évêques du Puy et de Valence. Ce miracle fit espérer la guérison à un autre

aveugle. C'était un homme qui était dans sa quarantième année, et qui avait perdu la vue depuis huit ans. On l'amena à Régis, qui le guérit sur-le-champ, en faisant sur lui le signe de la croix. Ces deux miracles disposèrent merveilleusement les esprits, et la mission produisit les fruits les plus abondans. Pour donner une juste idée de la conduite qu'y tint Régis, nous allons insérer ici les propres paroles de Claude Sourdon, avec lequel il logea plusieurs mois. Voici ce qu'il en a déposé juridiquement en présence des deux évêques.

« Tout en lui inspirait la sainteté. On ne pouvait ni le » voir, ni l'entendre, sans se sentir embrasé de l'amour » divin. Il célébrait les saints mystères avec une dévotion » si tendre et si ardente, que l'on croyait voir à l'autel, » non pas un homme, mais un ange. Je l'ai vu quelque- » fois dans les entretiens familiers se taire tout-à-coup, » se recueillir et s'enflammer, après quoi il parlait des » choses divines avec un feu et une véhémence qui mar- » quaient que son cœur était transporté par une impulsion » céleste. Il s'exprimait dans les instructions qu'il faisait » au peuple, avec une onction qui pénétrait tous ses au- » diteurs. Il passait le jour et une partie considérable de » la nuit à entendre les confessions, et il fallait *lui faire* » une sorte de violence pour l'obliger à prendre un peu » de nourriture. Jamais il ne se plaignait de la fatigue, » ni des manières dégoûtantes de ceux qui s'adressaient » à lui.

» Après avoir travaillé avec une ardeur infatigable au » salut des habitans de Fay, il se donna tout entier à celui » des peuples voisins. Il partait tous les jours de grand » matin pour aller visiter les paysans dispersés dans les » bois et sur les montagnes. Les pluies, la neige et les » autres rigueurs de la saison ne pouvaient le retenir. » Pendant tout le jour, il allait de chaumière en chau-

» mière, et cela à pied et à jeun, si ce n'était que ma
» mère le forçait quelquefois à prendre une pomme qu'il
» mettait dans sa poche. Nous ne le revoyions qu'à la
» nuit, et alors toutes les fatigues du jour ne l'empêchaient
» pas de reprendre ses fonctions ordinaires ; il ne se dé-
» lassait du travail que par de nouveaux travaux. Les cal-
» vinistes le suivaient avec autant d'empressement que les
» catholiques. »

Ayant fini la mission à Fay, il retourna au Puy, selon sa coutume, au commencement de l'été de l'an 1637. Au mois de Novembre de la même année, il alla faire à Marlhes une seconde mission. Il fut attiré en cette paroisse par les vives instances de Jacques André, qui en était curé. Les chemins par où il fallut passer auraient effrayé les personnes les plus hardies. Il fallait, tantôt grimper sur des rochers couverts de glace, tantôt descendre dans de profondes vallées remplies de neige, tantôt marcher à travers les ronces et les épines. Comme il grimpait avec beaucoup de peine sur une des plus hautes montagnes du Vélay, n'ayant d'autre appui que des broussailles auxquelles il se tenait, la main et le pied lui manquèrent tout à coup; il tomba, et se cassa une jambe. Cet accident ne l'empêcha point de continuer sa route avec sa tranquillité ordinaire, et de faire encore deux lieues appuyé sur son bâton, et soutenu par celui qui l'accompagnait. Arrivé à Marlhes, il ne lui vint seulement pas dans l'esprit d'envoyer chercher un chirurgien. Il alla droit à l'église, où une grande multitude de peuple l'attendait, et il y entendit les confessions pendant plusieurs heures. Le curé, averti par le compagnon de Régis de l'accident qui lui était arrivé, le pria, mais inutilement, de se retirer. Après que le Saint eut satisfait pleinement sa charité, il laissa visiter sa jambe, qui se trouva parfaitement guérie.

A ses immenses travaux il ajoutait des macérations éton-

nantes. Le recteur du collége du Puy en ayant été informé, lui ordonna d'obéir au curé de Marlhes dans tout ce qui concernait le soin de sa santé. Le Saint fit ce que son supérieur exigeait de lui; il se soumit avec la dernière exactitude à tout ce qu'il plut au curé de lui prescrire, quoique les ménagemens qu'on avait pour sa personne lui fussent à charge. Le curé se levait quelquefois la nuit pour l'observer : il le voyait tantôt à genoux, le visage prosterné contre terre et baigné de larmes, tantôt debout, les yeux tournés vers le Ciel, absorbé dans une profonde contemplation; d'autres fois il l'entendait pousser de grands soupirs, et s'écrier dans les transports de son amour : « Qu'y a-t-il au monde qui puisse attacher mon cœur, » si ce n'est vous, ô mon Dieu? » Il lui arriva aussi de le voir souvent, tandis qu'il priait, enflammé comme un séraphin, immobile pendant plusieurs heures, ne paraissant avoir ni sentiment, ni connaissance. C'est ce qu'il attesta depuis dans une déposition juridique. Il ajouta encore que le Saint avait en sa présence guéri, par une simple bénédiction, un paysan qui s'était démis l'épaule, et que, par le signe de la croix, il avait délivré du démon un énergumène qui souffrait depuis plus de huit ans sans que les exorcismes réitérés de l'Eglise lui eussent procuré aucun soulagement.

Régis étant à Saint-Bonnet-le-Froid, le curé du lieu, qui s'aperçut que toutes les nuits il sortait secrètement de sa chambre, eut la curiosité d'examiner où il allait, et ce qu'il faisait. Après l'avoir inutilement cherché dans la maison, il s'avança vers l'église, qui n'en était pas éloignée; il le trouva en prière devant la porte, à genoux, les mains jointes et la tête nue, malgré le froid qui était excessif. Il lui représenta le danger auquel il exposait sa santé; mais le voyant déterminé à continuer ses entretiens avec Dieu, il lui donna la clef de l'église, afin qu'il y

fût à couvert des injures de l'air. Le curé a souvent raconté ce fait, et il assurait que Régis ne cessa de passer les nuits dans l'église, quoique le froid fût intolérable cette année-là.

En retournant au Puy à la fin de l'hiver, il s'arrêta chez le curé de Vourcy, qui autrefois avait été son écolier, et qui lui était tendrement attaché. Celui-ci lui représentant qu'il ne ménageait point assez sa santé, et qu'il était important, pour la sanctification des ames, qu'il mesurât son travail sur ses forces, le saint homme lui dit en confidence ce qui lui était arrivé quelques mois auparavant, lorsque, s'étant cassé une jambe, Dieu l'avait guéri miraculeusement. « Après une marque si visible de la » bonté de Dieu, ajouta-t-il, ne dois-je pas mettre ma » vie entre ses mains, et me reposer entièrement sur lui » du soin de ma santé ? »

Ayant passé au Puy l'été de l'année 1638, il reprit dans l'hiver ses missions de la campagne : il les commença par le bourg de Monregard. La rigueur de la saison fit qu'il ne put arriver que de nuit en ce lieu, qui est à sept lieues de la ville du Puy. Il alla, selon sa coutume, droit à l'église, qu'il trouva fermée. Il se mit à genoux à la porte; il y pria si long-temps, et avec un recueillement si profond, qu'il ne s'aperçut pas qu'il était tout couvert de la neige qui tombait avec abondance. Des paysans qui le virent en cet état le pressèrent d'entrer dans une maison voisine pour y prendre un peu de nourriture.

La moisson ne fut nulle part plus abondante qu'à Monregard. Régis y retira de l'erreur un grand nombre de calvinistes, entre autres Louise de Remezin. C'était une jeune veuve de vingt-deux ans, qui était singulièrement estimée dans sa secte pour son savoir et sa naissance. Le saint missionnaire se fit estimer d'elle dans divers entretiens qu'ils eurent ensemble. Il éclaircit les difficultés qu'elle

lui proposa sur les points controversés, et principalement sur l'Eucharistie, dissipa tous ses préjugés, et l'amena au point de faire abjuration de l'hérésie. La nouvelle de son changement souleva contre elle sa famille et tous les chefs du parti huguenot. On voulut la rengager dans la secte qu'elle avait abandonnée; mais sa foi était trop solide pour céder à une pareille épreuve. Dans la suite, elle rendit un témoignage public à l'admirable sainteté du serviteur de Dieu. Durant sa déposition, qui dura quatre heures, et qu'elle fit en présence des évêques du Puy et de Valence, elle versa continuellement des larmes de joie.

La mission de Monregard étant finie, le Saint revint passer au Puy l'été de l'année 1639; et sur la fin de l'automne suivant, il alla reprendre ses missions aux environs de Monregard, à Issenjaux, à Marcou, à Chambon, à Monisteroles, où il n'avait, pour ainsi dire, fait que paraître. Au mois de Janvier de l'an 1640, il se rendit à la petite ville de Monfaucon, qui est à sept lieues du Puy. Le succès répondait à son zèle et à ses désirs, lorsque le travail fut interrompu par les ravages de la peste. Régis se dévoua généreusement au service de ceux qui étaient attaqués de ce fléau. Lorsqu'en traversant les rues il trouvait un malade abandonné, il le portait sur ses épaules à l'hôpital. Sa charité ranima celle des ecclésiastiques. Le danger auquel il s'exposait donna de vives inquiétudes au curé de Monfaucon; il lui ordonna de sortir de la ville, de peur qu'il ne devînt la victime de son zèle, comme cela était déjà arrivé à plusieurs ecclésiastiques. Il obéit, mais ce fut en versant un torrent de larmes. « Eh quoi, dit-il alors, on est donc jaloux de mon bonheur? Faut-il que l'on m'envie, par une fausse compassion, le mérite d'une mort si précieuse, et que l'on m'enlève la couronne lorsque je suis sur le point de la recevoir? »

La peste ayant cessé peu de temps après à Monfaucon, Régis y alla reprendre sa mission ; mais il fut bientôt rappelé par le recteur du collége du Puy, afin de remplacer un professeur qui manquait. Ce contre-temps le pénétra de la plus vive douleur. Il obéit toutefois par respect pour l'ordre de son supérieur ; mais il écrivit à son général pour lui demander la permission de se dévouer le reste de ses jours aux missions de la campagne, et d'y employer au moins six mois chaque année. Le général, qui connaissait son zèle, ne balança pas de souscrire à ses désirs.

Le Saint forma vers ce temps-là le dessein d'établir une mission perpétuelle, pour travailler à la sanctification des peuples qui habitaient sur les montagnes du Vélay, du Vivarais et des Cévènes. Le collége du Puy ou de Tournon lui parut propre à l'établissement de cette Société d'hommes apostoliques qu'il méditait. Il communiqua son projet à ses supérieurs, qui tous l'approuvèrent unanimement.

Quoiqu'on puisse juger de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu, d'après ce que nous avons dit de ses héroïques vertus, à mesure que l'occasion s'en est présentée, il est à propos de les rapprocher sous un même point de vue, afin qu'on puisse le connaître encore plus parfaitement.

Régis avait pour Dieu ce véritable amour qui se manifeste par une union continuelle de l'ame avec l'Esprit-Saint. Une simple parole pieuse suffisait pour lui causer des ravissemens. Il ne pouvait quelquefois contenir les ardeurs de la flamme céleste qui brûlait son cœur. Des yeux ardens et un visage enflammé découvraient les fortes émotions qu'il éprouvait intérieurement. On l'entendait souvent répéter ces paroles du Psalmiste : « Qu'ai-je à désirer dans » le ciel, ou que puis-je aimer sur la terre, si ce n'est

» vous, ô mon Dieu ! » Le but qu'il se proposait en toutes choses, était de procurer la gloire de Dieu. « Ayant été » créés de rien, pour Dieu seul, disait-il, nous n'appar- » tenons qu'à lui seul, et nous devons tout rapporter à » sa gloire. » Il ne trouvait de délices que dans les croix. « Ce qu'on souffre pour Dieu lui paraissait ne pas mériter » le nom de souffrances, à cause de l'onction qui adoucit » et fait trouver légères les tribulations qui se rencontrent » dans la vie apostolique. » Au milieu des persécutions, il avait coutume de s'écrier : « Puissé-je, ô mon Dieu, » souffrir encore davantage pour votre saint Nom ! » Il goûtait une joie inexprimable lorsqu'il éprouvait la rigueur de la faim, de la soif et du froid. « Je vous avoue, disait- » il une fois à ses compagnons, que la vie me serait in- » supportable, si je n'avais rien à souffrir pour Jésus-Christ; » souffrir est ma seule consolation en ce monde. »

On avait beau lui faire des réprimandes, ou noircir sa réputation par des calomnies, jamais il ne cherchait à s'excuser ou à se justifier, même auprès de ses supérieurs. Egalement insensible aux louanges et aux mépris, il recevait en silence tous les mauvais traitemens, comme s'il les eût mérités. Le martyre était l'objet de ses plus ardens désirs, quoiqu'il se jugeât indigne d'avoir l'honneur de verser son sang pour Jésus-Christ. Il disait en parlant des injures, qu'elles devaient être son partage ; que si on lui rendait justice, les hommes le fouleraient aux pieds. Son détachement de la vie parut en différentes occasions. « Ah ! » disait-il un jour à un pécheur qui ne voulait pas se con- » vertir, donnez-moi la mort, plutôt que de continuer » d'offenser la Majesté divine. »

Sa confiance en Dieu le rendait intrépide au milieu des dangers dont la vue seule glaçait d'effroi son compagnon. Il voyageait la nuit comme le jour. Souvent il marchait sur le bord des précipices ; il gravissait des montagnes

couvertes de neiges, et passait des torrens impétueux, afin de joindre promptement un pauvre peuple qui l'attendait. Dans ses peines il gardait la même égalité d'ame, et ne se laissait jamais troubler par aucune affection humaine.

Son amour pour Jésus-Christ lui avait inspiré une tendre dévotion envers la divine Eucharistie; aussi passait-il beaucoup de temps en prières devant le Saint-Sacrement. Tous les jours il disait la messe, quoiqu'il lui en coûtât pour trouver une église. Il appelait l'Eucharistie son refuge, sa consolation et ses délices.

Il ne dormait que trois heures dans la nuit; souvent il lui arrivait de n'en dormir qu'une. Il s'était interdit l'usage de la viande, du poisson, des œufs et du vin. La terre nue ou des planches lui servaient de lit. La chambre la plus incommode était toujours celle qu'il choisissait. Il avait pour vêtement une soutane et un manteau tout usés, qu'il ne quittait que quand ils ne pouvaient plus lui servir; jamais il ne voulait en porter de neufs. Son obéissance était si parfaite, qu'il n'agissait en rien d'après sa propre volonté; il faisait de celle de ses supérieurs la règle de toute sa conduite. Il avait un respect singulier pour les évêques et pour les grands-vicaires des diocèses où il travaillait.

Sa pureté était vraiment évangélique; sa présence seule inspirait l'amour de cette vertu. La calomnie même n'attaqua jamais sa réputation sur cet article. Ceux qui connaissait le mieux son intérieur ont assuré qu'il n'avait éprouvé aucune révolte de la chair, tant il avait soumis parfaitement cet ennemi domestique par la mortification, l'humilité, la vigilance, la fuite des occasions. Les mêmes personnes ont aussi assuré qu'elles étaient persuadées qu'il n'avait commis de sa vie aucun péché mortel.

Le Père Régis reprit la mission de Monfaucon au commencement de l'automne de l'année 1640. Les heureuses dispositions qu'il trouva parmi le peuple redoublèrent sa

ferveur et son courage. Après un mois de travail, il passa à Recoulles, et de Recoulles à Veirines, où il s'appliqua à la sanctification des ames avec la même ardeur et le même succès ; il annonça ensuite la mission de la Louvesc pour le dernier jour de l'avent ; mais ayant connu par une lumière céleste qu'il approchait de sa fin, il alla faire une retraite au Puy, pour se préparer à la mort. Au bout de trois jours, passés dans une entière solitude, il fit sa confession générale comme s'il eût dû mourir ce jour-là ; puis s'entretenant avec son confesseur, il lui témoigna, avec les sentimens les plus tendres et les plus vifs, l'impatience où il était de posséder Dieu. Il ne soupirait plus qu'après l'éternité. Il dit confidemment à un de ses amis qu'il ne reviendrait point de la mission qu'il allait entreprendre ; il déclara aussi la même chose à d'autres personnes, mais ce ne fut qu'en termes mystérieux.

Le Saint partit du Puy le 22 Décembre, afin de se trouver à la Louvesc pour la veille de Noël. Outre qu'il eut beaucoup à souffrir de la difficulté du chemin, il lui arriva encore de s'égarer le second jour. La nuit l'ayant surpris au milieu des bois, il marcha long-temps sans savoir où il allait. Enfin il se trouva près du village de Veirines. Accablé de fatigues, il se retira dans une maison abandonnée qui était ouverte de tous côtés, et qui tombait en ruines ; il y passa la nuit couché sur la terre, et exposé à la violence d'une bise très-piquante. Il y était entré tout baigné de sueur. Le passage subit du froid au chaud lui donna une pleurésie, qui fut accompagnée d'une fièvre très-ardente. Ses douleurs devinrent bientôt très-vives. La vue de la maison où il était couché lui rappelait l'étable de Bethléem, et il s'estimait heureux de pouvoir imiter dans la même saison la pauvreté et les souffrances de son divin Maître.

Le lendemain matin, il gagna la Louvesc avec beaucoup

de peine, et y fit l'ouverture de la mission par un discours qui ne se ressentait nullement de la faiblesse de son corps. Il prêcha trois fois le jour de Noël et le jour de saint Etienne, et passa le reste du temps au confessionnal. Après le troisième sermon du jour de saint Etienne, il lui prit deux défaillances pendant qu'il entendait les confessions. Les médecins jugèrent que son mal était sans remède. Il recommença sa confession générale, puis demanda le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qu'il reçut en homme tout embrasé de l'amour divin. Comme on lui présentait ensuite un bouillon, il le refusa, en disant qu'il souhaitait d'être nourri de la même manière que les pauvres, et qu'on lui ferait plaisir de lui donner un peu de lait; il demanda ensuite, comme une grâce, qu'on le laissât seul.

Il souffrait des douleurs violentes; mais la vue d'un crucifix qu'il tenait entre ses mains, et qu'il baisait continuellement, adoucissait ses souffrances. Son visage fut toujours tranquille, et l'on n'entendait sortir de sa bouche que des aspirations tendres et affectueuses, que des soupirs ardens vers la céleste patrie. Il demanda à être porté dans une étable, afin d'avoir la consolation d'expirer dans un état semblable à celui de Jésus-Christ naissant sur la paille. On lui fit entendre que la faiblesse extrême où il était ne permettait pas de le transporter. Il remerciait Dieu sans cesse du bonheur qu'il avait de mourir au milieu des pauvres.

Il demeura tout le dernier jour de Décembre dans une paix parfaite, les yeux tendrement attachés sur Jésus crucifié, qui seul occupait ses pensées. Sur le soir, il dit à son compagnon avec un transport extraordinaire : « Ah! » mon frère, quel bonheur! que je meurs content! Je » vois Jésus et Marie qui daignent venir au devant de moi » pour me conduire dans le séjour des Saints. » Un moment après, il joignit les mains, puis levant les yeux aux

ciel, il prononça distinctement ces paroles : « Jésus-Christ, » mon Sauveur, je vous recommande mon ame, et la » remets entre vos mains. » En les achevant, il rendit doucement l'esprit vers minuit du dernier jour de l'année 1640. Il avait près de quarante-quatre ans, et il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie de Jésus. On l'enterra le 2 Janvier dans l'église de la Louvesc. Il y eut à ses funérailles vingt-deux curés, et un concours prodigieux de peuple.

La douleur que sa mort avait causée se changea bientôt en vénération. On accourut de toutes parts pour visiter son tombeau. Ce fut ainsi que Dieu se plut à couronner de gloire un pauvre religieux qui n'avait recherché que les mépris et l'abjection ; il accorda encore aux restes de sa dépouille mortelle la vertu d'opérer des prodiges. Vingt-deux, tant archevêques qu'évêques du Languedoc, en écrivirent en ces termes au Pape Clément XI : « Nous » sommes témoins que devant le tombeau du Père Jean-» François Régis, les aveugles voient, les boiteux mar-» chent, les sourds entendent, les muets parlent, et le » bruit de ces étonnantes merveilles est répandu chez » toutes les nations. » Nous allons rapporter quelques-uns de ces miracles.

En 1656, une religieuse du Puy, nommée Magdelaine Arnaud, attaquée d'une hydropisie, et paralytique de tout le corps, sans pouvoir se remuer, était si mal qu'on lui administra les derniers sacremens. Elle s'affaiblit au point que l'on crut qu'elle allait expirer, et les médecins ne lui donnaient plus qu'une demi-heure de vie. Comme elle était encore en pleine connaissance, on lui présenta une relique du serviteur de Dieu. Ayant prié avec ferveur, elle la mit sur sa poitrine, et dans le moment même elle se trouva parfaitement guérie. Ce fait a été attesté, avec serment, par quatorze témoins oculaires. Un bourgeois du

Puy obtint par le même moyen la guérison d'une maladie absolument incurable. Deux femmes aveugles, plusieurs paralytiques et d'autres malades de toute espèce, furent aussi guéris par l'intercession du serviteur de Dieu. On comptait parmi ces malades des personnes distinguées par leur naissance. Tous les faits dont il s'agit ont été attestés par un grand nombre de témoins, et même par ceux sur qui les miracles s'étaient opérés.

L'héroïsme des vertus du P. Régis ayant été mûrement examiné à Rome, et la vérité des miracles opérés par son intercession y ayant été juridiquement attestée (1), il fut béatifié en 1716 par Clément XI. Clément XII le canonisa en 1737 (2), sur la requête de Louis XV, Roi de France, de Philippe V, Roi d'Espagne, et du clergé de France, assemblé à Paris en 1735. Sa fête a été fixée au 16 Juin.

---

(1) Le Saint-Siége apporte les plus grandes précautions dans l'examen des miracles qu'on lui propose. Un gentilhomme anglais, protestant, en fit autrefois l'aveu. Etant à Rome, un prélat avec lequel il était lié lui donna à lire un procès-verbal qui contenait la preuve de plusieurs miracles. Après l'avoir lu avec beaucoup d'attention, il dit en le rendant : « Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église romaine étaient » établis sur des preuves aussi évidentes que ceux-ci le sont, nous n'au- » rions aucune peine à y souscrire. Eh bien, répondit le prélat, de » tous ces miracles qui vous paraissent si avérés, aucun n'a été admis » par la congrégation des rites, parce qu'on ne les a pas crus suffisam- » ment prouvés. » Le protestant, étonné de cette réponse, avoua qu'il n'y avait qu'une aveugle prévention qui pût combattre la canonisation des Saints, et qu'il ne se serait jamais figuré que l'attention de l'Église romaine allât si loin dans l'examen qu'elle fait de leurs miracles. Voyez le P. Daubenton, *Vie du bienheureux Jean-François Régis*, l. 4.

(2) *Bullar. Roman.* t. XV, p. 127.

S. FERRÉOL ou FARGEAU, PREMIER ÉVÊQUE DE BESANÇON, ET S. FERGEUX ou FARGEON, DIACRE, MARTYRS.

Vers l'an 211.

SAINT FERRÉOL, disciple de saint Irénée de Lyon, fut envoyé à Besançon avec le diacre Fergeux pour y annoncer la foi vers l'an 180 de Jésus-Christ. La tradition de l'église de Besançon porte qu'il fut revêtu du caractère épiscopal. On peut répondre à ceux qui la contestent, que, suivant l'usage des premiers temps, les hommes apostoliques recevaient avec leur mission la plénitude du sacerdoce, pour devenir les chefs des églises dont ils devaient être les fondateurs. Il est vrai que le rituel attribué à saint Prothade, et la légende de ce Saint, ne lui donnent que la qualité de prêtre; mais on doit observer que dans la primitive Eglise les termes *presbyter*, *sacerdos*, *episcopus*, avaient souvent une même signification. D'ailleurs les plus respectables monumens de l'église de Besançon prouvent l'épiscopat de saint Ferréol, qui, dans un très-ancien antiphonaire, est appelé *Hierarcha Ferreolus*, qualité qui ne convient qu'à un évêque.

Saint Ferréol et saint Fergeux étaient du nombre des ouvriers évangéliques qui furent envoyés dans les Gaules par saint Polycarpe. Ce fut de saint Irénée qu'ils reçurent leur mission spéciale pour Besançon. Ils y demeurèrent, dit-on, plus de trente ans. On met leur martyre en 211 ou 212. Ils avaient une messe propre dans un missel du cinquième siècle. Leur légende porte qu'ils furent d'abord flagellés par l'ordre de Claude, président de la province Séquanoise; qu'ils eurent la langue coupée, et qu'on leur enfonça des alènes dans les jointures des pieds et des mains,

et de grands clous dans la tête. Les fidèles enlevèrent secrètement leurs corps, et les placèrent à mille cinq cents pieds de la ville, dans une grotte couverte de bois. On les y retrouva le 5 Septembre 370. C'est d'après cela que l'auteur du martyrologe attribué à saint Jérôme, a fixé à ce jour la fête des saints Martyrs, quoiqu'ils aient souffert le 16 Juin.

Voyez les anciens actes des saints Martyrs, cités par saint Grégoire de Tours, avec les notes du P. Henschénius, t. III, *Junii*, p. 6, et celles que nous a fournies M. l'abbé Grandidier.

S. AURÉLIEN, ÉVÊQUE D'ARLES.

L'AN 551.

Après la mort d'Auxane, successeur immédiat de saint Césaire, saint Aurélien fut placé sur le siége d'Arles, en 546. Il envoya demander au Pape Vigile le *pallium* et la qualité de vicaire du Saint-Siége; des lettres de recommandation du Roi Childebert sollicitaient la même grâce en sa faveur; mais le Pape, avant tout, voulut attendre le consentement de l'Empereur. Cette déférence était alors regardée comme nécessaire, parce que la ville de Rome étant soumise aux Grecs, le Souverain-Pontife, en accordant, sans l'aveu du prince, cette prérogative et cette marque de distinction à un évêque français, aurait craint de paraître rechercher la protection de nos Rois contre les intérêts de l'Empire. Bélisaire, qui commandait en Italie, se chargea d'en écrire à Constantinople. Dès que l'Empereur y eut consenti, Vigile déclara Aurélien vicaire du Saint-Siége, dans la partie des Gaules qui obéissait à Childebert; en conséquence, il lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends

qui pourraient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, dit-il, il s'élève » des disputes sur la foi, ou s'il se présente quelque autre » cause majeure, après avoir vérifié les faits et dressé votre » rapport, réservez-en le jugement et la décision au Siége » apostolique ; car nous trouvons dans les archives de l'E- » glise romaine que c'est ainsi qu'en ont usé à l'égard » de nos prédécesseurs, ceux des vôtres qui ont été ho- » norés de la qualité de vicaires du Saint-Siége. » Le Pape ajoute que pour rendre plus respectable la dignité dont il vient de le revêtir, il lui accorde l'usage du *pallium ;* il l'exhorte en même temps à entretenir la paix entre Childebert et l'Empereur, et finit par lui recommander de remercier Bélisaire, qui, pour épargner à son député la peine de faire le voyage de Constantinople, s'était chargé de solliciter le consentement de l'Empereur Justinien, et s'était empressé de l'envoyer au Pape dès qu'il l'avait reçu. La lettre de Vigile à Aurélien est du 10 des calendes de Septembre, de la cinquième année après le consulat de Basile, c'est-à-dire, du 23 Août 546. Le même jour, le Pape écrivit aux évêques des états de Childebert, pour leur notifier qu'il a établi Aurélien son vicaire, et les avertir qu'ils aient à se rendre aux conciles qu'il indiquera, et à recevoir de lui des *lettres formées*, lorsqu'ils entreprendront de longs voyages (1).

Peu de temps après avoir reçu le *pallium*, le saint évêque écrivit au Roi Théodebert une lettre (2), qui contient

(1) Les *lettres formées* étaient des lettres de communion et de recommandation. Les chrétiens en voyage prenaient des lettres de leurs évêques, pour témoigner qu'ils étaient dans la communion de l'Église. Les évêques qui étaient obligés de s'absenter de leur diocèse, les recevaient de leurs métropolitains.

(2) Aurélien y appelle Théodebert son fils, ce qui n'était pas insolite

un magnifique éloge de ce prince. Aux louanges, le vertueux prélat joint des avis salutaires. Il exhorte Théodebert à penser sans cesse au jour des vengeances du Seigneur, à ce jour, dit-il, où il n'y aura plus de distinction de rang et de naissance, et où les richesses ne serviront de rien, excepté celles qu'on aura employées en bonnes œuvres.

En 548, Aurélien fonda à Arles un monastère pour des hommes, en quoi il fut secondé par les libéralités du Roi Childebert, qui avait pour lui la plus haute estime. Il enrichit l'église du nouveau monastère de reliques fort précieuses, et la consacra sous le titre des apôtres et des martyrs. Pour entretenir ses moines dans l'esprit de leur état, il écrivit en leur faveur une lettre pleine de sagesse, et leur donna pour premier abbé Florentin, qui, après un gouvernement de cinq ans et demi, mourut saintement le 12 Avril 553, à l'âge de soixante-dix ans (1).

La règle de saint Aurélien est divisée en cinquante-cinq articles ou petits chapitres, précédés d'une préface, et terminés par l'ordre de la psalmodie et des repas. Elle paraît avoir été tirée en grande partie de celles de saint Césaire et de saint Benoît; mais à bien des égards, elle les surpasse en austérité. Elle prescrit beaucoup plus de psaumes pour chaque heure canoniale. Elle ordonne une clô-

---

dans le sixième siècle, comme le remarque D. Mabillon, *de Re Dipl.* l. 2, c. 2, p. 62. Le caractère épiscopal, accompagné d'une sainteté reconnue, donne bien des droits.

(1) Saint Florentin, abbé, est honoré à Arles le 21 Mai. Ses reliques, renfermées dans une châsse d'argent, sont aujourd'hui dans l'église paroissiale de Sainte-Croix de la même ville. Le tombeau de marbre où elles étaient autrefois, est derrière le maitre-autel. On y lit l'épitaphe du Saint en vers acrostiches. C'est le premier exemple que fournisse l'antiquité ecclésiastique de cette sorte de poésie, dont tout le mérite consiste en une combinaison qui ne peut que donner des entraves au génie, souvent aux dépens de la vérité et de la raison.

ture si rigoureuse, qu'elle ne veut pas que ceux qui vivent dans le monastère en sortent jamais. Aucun séculier, de quelque qualité qu'il fût, ne pouvait entrer dans l'intérieur de la maison, pas même dans l'église. S'il avait à parler à un religieux, il le faisait au parloir, qui était près de la porte, et toujours en présence de l'abbé, du prévôt ou de quelque ancien. Toute communication avec les femmes était absolument interdite; les moines n'avaient pas même la liberté de parler à leur mère. La règle leur enjoint à tous d'apprendre les lettres, et de s'occuper à la lecture depuis prime jusqu'à tierce. L'article vingt-neuf veut que, pendant qu'on récite les leçons des nocturnes, chacun travaille à quelque ouvrage manuel, comme à faire des chaussures, à préparer du chanvre, de peur qu'on ne se laisse gagner par le sommeil. Ce réglement peut faire juger de la longueur des leçons de l'office de la nuit. Le travail manuel n'étant pas permis les jours de Dimanches et de fêtes, ceux qui se sentaient pressés du sommeil pendant les leçons, devaient se tenir debout sans s'appuyer. En déterminant les jours de jeûne, le saint fondateur dit que depuis l'Epiphanie jusqu'à Pâques, il faut jeûner tous les jours, excepté les grandes fêtes, le Dimanche et le Samedi, ce qui prouve qu'il y avait encore en Provence des personnes qui ne jeûnaient pas les Samedis du carême. C'étaient les Goths qui avaient apporté cet usage d'Orient dans les Gaules; et quoique le concile d'Agde et le quatrième d'Orléans l'eussent proscrit, il n'était point encore aboli à Arles. Suivant la même règle, un moine qui pour quelque faute recevait la discipline, ne pouvait être condamné à plus de trente-neuf coups, conformément à ce qui est prescrit dans le Deutéronome. L'humble instituteur, à la fin de sa règle, ne se donne d'autre qualité que celle d'Aurélien le pécheur.

Vers le même temps, et probablement en 548, notre

Saint fonda un autre monastère dans sa ville épiscopale, lequel fut destiné à réunir les filles qui voudraient se consacrer à Dieu dans la retraite; il le mit sous la protection de la Sainte-Vierge, et donna aux religieuses qui y vivaient une règle qui a été copiée sur celle des moines presque mot à mot. Elle n'en diffère que par quelques changemens légers, et par le retranchement de certains articles qui parurent trop austères pour des filles, ou ne pas convenir à leur sexe. Elle permet aux religieuses de parler à leurs parens. L'entrée de leur église n'est pas interdite aux séculiers; apparemment qu'elles chantaient l'office divin, renfermées dans un chœur grillé où elles ne peuvent ni voir, ni être vues (1).

Saint Aurélien assista au cinquième concile d'Orléans, qui se tint le 5 des calendes de Novembre, la huitième année du règne de Childebert, indiction troisième, c'est-à-dire, le 28 Octobre 549; cinquante évêques, dont neuf étaient métropolitains, s'y trouvèrent, et vingt-un y envoyèrent des députés. Quelques manuscrits font présider

---

(1) On trouve les deux règles de saint Aurélien dans le *Codex regularum* de saint Benoît d'Aniane, publié par Luc Holstenius, et dans les annales du P. Le Cointe. A la suite de la première de ces règles sont les dyptiques du monastère des moines. Le P. Le Brun, *Explic. de la Messe*, t. II, p. 258, *dans la note,* prétend qu'ils sont les plus anciens, et peut-être les seuls que nous ayons de l'ancien rit gallican. On y prie pour les morts qui avaient vécu dans le monastère, ou qui lui avaient fait du bien. Aurélien qui l'avait fondé, Florentin qui en fut le premier abbé, Childebert et Ultrogote, sa femme, qui l'avaient doté, y sont nommés avec d'autres abbés et religieux; et l'on demande le repos de leurs ames par l'intercession de la Sainte-Vierge, des apôtres et des saints Genez, Symphorien, Baudile, Victor, martyrs; de saint Martin de Tours, des saints Hilaire de Poitiers et Césaire d'Arles. Si saint Trophime et les autres saints protecteurs d'Arles ne sont point invoqués ici, c'est qu'on se bornait à ne réclamer que la protection de ceux dont on avait les reliques, au moins en partie.

l'évêque d'Arles à cette assemblée ; mais d'autres portent que ce fut saint Sacerdos de Lyon. Le concile étant national, ou composé de prélats des trois royaumes qui partageaient alors la monarchie française, ce n'était pas le cas qu'Aurélien fît valoir sa qualité de vicaire du Saint-Siége, qui ne lui donnait que le droit de présider les évêques des états de Childebert. Quoi qu'il en soit, l'évêque d'Arles, toujours zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, eut beaucoup de part à ce qui se fit dans le concile pour la réformation des mœurs et pour la conservation de la pureté de la foi dans les Gaules.

Il donna dans ce temps-là une preuve de son attachement à la saine doctrine. L'Empereur Justinien avait condamné par un édit les trois chapitres, c'est-à-dire, les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, la lettre d'Ibas, évêque d'Edesse, à Naris Persan, et les écrits et la personne de Théodore de Mopsueste. Les eutychiens avaient poursuivi cette condamnation avec chaleur, parce qu'ils espéraient en tirer de grands avantages, et la plupart des catholiques en étaient alarmés, dans la crainte qu'on n'en abusât pour donner atteinte à l'autorité du concile général de Calcédoine. Cet édit fut publié en 546.

Le Pape Vigile, qui s'était rendu à Constantinople en 547, refusa d'abord de recevoir l'édit de l'Empereur ; séduit ensuite par l'espérance de voir la paix rétablie dans l'Eglise, il condamna les trois chapitres, mais avec cette réserve, *sauf l'autorité du concile de Calcédoine*. Cette décision ne contenta personne. Rustique et Sébastien, diacres de l'Eglise romaine, qui avaient été plus particulièrement dans la confidence de Vigile, se déclarèrent ouvertement contre lui, et mandèrent dans toutes les provinces, que le Pape avait abandonné le concile de Calcédoine ; ils écrivirent entre autres à Aurélien, qui, pour éclaircir la vérité, envoya un clerc de son église, nommé Anastase,

avec des lettres pour Vigile. Elles lui furent rendues le 14 Juillet 549 ; mais le Pape, qui, dans l'état où il était réduit à Constantinople, n'avait pas toute liberté de déclarer ses sentimens, n'y fit réponse que l'année suivante, encore ne lui permit-on de s'expliquer qu'en termes généraux.

Après avoir marqué à Aurélien qu'il lui sait bon gré de sa sollicitude dans ce qui peut intéresser la foi, il lui parle ainsi : « Soyez assuré que nous n'avons rien fait qui puisse » être contraire aux constitutions de nos prédécesseurs, » à la foi des quatre conciles, savoir, de Nicée, de Con- » stantinople, du premier d'Ephèse, et de celui de Cal- » cédoine, ou qui puisse intéresser l'honneur des person- » nes qui ont souscrit cette foi de Célestin, de Sixte, de » Léon en particulier; qu'au contraire, nous rejetons tous » ceux qui n'adhèrent pas à la foi de ces quatre conci- » les.... Que votre fraternité, en qualité de vicaire du » Saint-Siége, avertisse tous les évêques qu'ils ne doi- » vent point se laisser surprendre par les écrits supposés » qu'on répand, ou par les faux bruits qu'on débite..... » Votre envoyé Anastase vous rapportera ce qu'il a été en » notre pouvoir de faire pour la défense du dépôt de la » foi qui nous a été transmis par les saints conciles et nos » prédécesseurs. Lorsque l'Empereur nous aura permis » de retourner en Italie, nous vous enverrons quelqu'un » pour vous instruire plus en détail de ce qui se sera passé. » Le Pape exhorte ensuite Aurélien de prier instamment Childebert de protéger l'Eglise dans la triste nécessité où elle se trouvait. La lettre de Vigile est du 24 Avril 550.

Anastase, au rapport duquel le Pape voulait qu'Aurélien ajoutât foi, ne méritait pas cette confiance. N'ayant pu obtenir la permission de sortir de Constantinople, il se laissa gagner par les ennemis de Vigile, et promit que

si on le laissait retourner, il engagerait les évêques des Gaules à condamner les trois chapitres. On l'accabla de présens, après lui avoir fait prêter serment qu'il tiendrait sa parole. Anastase n'y fut que trop fidèle. A son retour dans les Gaules, il mit tout en œuvre pour rendre le Pape odieux, et pour séduire les évêques. Celui d'Arles ne fut pas témoin de l'infidélité de son envoyé; l'affaire des trois chapitres à laquelle il avait pris tant de part ne fut point terminée de son vivant.

Quelques écrivains mettent sa mort en 550, d'autres la reculent jusqu'en 553; mais une inscription découverte en 1308 sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nizier de Lyon (1), en fixe la véritable époque. Il y est dit expressément qu'Aurélien mourut dans cette ville le 16 des calendes de Juillet, la onzième année après le consulat de Justin, indiction quatorzième, ce qui revient au 16 Juin 551, et s'accorde avec l'année en laquelle se tint le deuxième concile de Paris.

---

(1) L'inscription porte que saint Aurélien mourut la onzième année après le consulat de Justin le Jeune. On sait que Justin fut consul en 540. A Lyon et dans plusieurs autres endroits, on data quelque temps les actes publics des années du postconsulat de Basile, qui fut seul consul en 541. La mort de saint Florentin, premier abbé du monastère de Saint-Aurélien, en fournit une preuve, *obiit pridie idus Aprilis, duodecies post consulatum Basilii V. C. junioris*; ce qui revient à l'an 553. Basile est le dernier dont le nom soit marqué dans les fastes consulaires. Voyez Pagi, *Dissert. Hypat, seu de Consul. Cæsareis*, l. 2 et 3, *part.* 3, et l'*Art de vérifier les dates*, p. 336.

Denys le Petit, abbé à Rome, commença le premier à dater les années de la naissance de Jésus-Christ dans son cycle pascal, vers l'an 541. C'est à cette époque que l'on donne le nom d'*ère chrétienne*. De l'Italie, elle passa au septième siècle en France, où elle ne s'est même bien établie que vers le huitième. Les conciles de Germanie de 742, de Lestines de 743, et de Soissons de 744, sont datés des années de l'Incarnation. Depuis ce temps-là, et sur-tout depuis Charlemagne, les historiens ont coutume de dater les faits qu'ils rapportent par les années de Jésus-Christ.

Les martyrologes d'Adon, d'Usuard et le romain, nomment Aurélien, sous le 16 Juin, et donnent à entendre qu'il avait été enterré à Lyon, où sans doute il était allé pour quelque raison que nous ne connaissons pas. En supposant qu'il avait reçu la réponse de Vigile, on pourrait dire avec assez de vraisemblance qu'il avait été trouver Childebert pour s'acquitter de la commission que le Pape lui avait donnée auprès de ce prince.

Voyez les annales du P. Le Cointe, sous l'an 551 ; le *Gallia Christ.* t. I, p. 337, et sur-tout le mémoire que M. l'abbé Bonnemant a bien voulu me communiquer.

╤ SAINTE LUTGARDE, RELIGIEUSE A L'ABBAYE D'AYWIÈRES (1).

Sa vie a été écrite, en trois livres, par Thomas de Cantimpré, qui avait particulièrement connu la Sainte. Elle se trouve dans la collection de Surius, et dans celle des Bollandistes, tom. III, *Junii,* p. 231-263, avec les remarques des Pères Henschénius et Papebrochius. Il en existe une bonne édition, publiée à Douai, en 1627, par George Colvenerius, docteur en théologie. Voyez Dom Le Nain, *Hist. de l'ordre de Cîteaux,* tom. VIII, p. 249-301, et Baillet sous le 16 Juin, dont la présente notice est tirée.

L'AN 1246.

LUTGARDE naquit l'an 1182 dans l'ancienne ville de Tongres. Son père qui prétendait l'élever pour le monde et

---

(1) Cette abbaye (*Aquiria,* ou *Aviria*) fut d'abord fondée en 1202, dans un village nommé *Aywiers*, à deux lieues de Liége; mais les guerres continuelles qui régnaient dans ce pays, contraignirent les religieuses à se retirer dans le Brabant. Elles choisirent en 1210 un village nommé le *Loux,* qu'elles abandonnèrent en 1217 pour aller se fixer dans un endroit plus avantageusement situé, et éloigné de deux lieues et demie de Nivelles. Les religieuses dépendaient pour le spirituel de l'abbaye d'Alne.

pour le mariage, lui inspira dès ses plus tendres années des sentimens conformes à cette destination. Sa mère au contraire désirait de la voir entrer dans un monastère. Lutgarde suivit quelque temps les impressions que son père lui donnait; mais commençant à changer de pensées par les avis continuels de sa pieuse mère, et par la perte d'une partie considérable de l'argent destiné à lui servir de dot, elle consentit à être mise en pension dans le monastère de Sainte-Catherine auprès de la ville de Saint-Tron, à trois petites lieues de Tongres (1). Cependant elle y fut encore recherchée par quelques jeunes gens; mais Dieu qui avait d'autres vues sur elle, lui ouvrit les yeux de l'esprit par le ministère de quelques bonnes religieuses. Elle renonça bientôt à l'amour de la créature, et le Seigneur devint l'objet unique de ses vœux et de ses affections.

Ayant été admise au noviciat à l'âge d'environ vingt ans, elle commença une vie si pénitente que les religieuses appréhendaient fort qu'elle ne fût pas de durée. Elle s'aperçut que son ardeur pour la prière et pour les exercices de la maison, son amour pour les humiliations, son empressement pour embrasser tout ce qui pouvait la mortifier leur était suspect. Mais l'affliction qu'elle en eut lui fut fort salutaire, et lui fit sentir encore plus vivement le besoin continuel qu'elle avait de Celui qui avait commencé en elle l'ouvrage de sa sanctification. Elle fit ainsi des progrès étonnans dans les voies de la perfection, et elle se rendit si agréable à Dieu qu'elle reçut de lui diverses faveurs si extraordinaires qu'elles ont peine à trouver croyance dans l'esprit des moins incrédules (2).

La prieure qui gouvernait alors le monastère de Sainte-

---

(1) Selon Baillet, elle avait alors au moins dix-neuf ans, quoique Thomas de Cantimpré ne lui en donne que douze.

(2) Le détail s'en trouve dans sa vie par Thomas de Cantimpré.

Catherine étant venue à mourir, on élut Lutgarde en sa place, et malgré toute sa résistance elle se vit obligée d'y consentir provisoirement. Le supérieur de la maison, qui était l'abbé de Saint-Tron, assistait à Rome au quatrième concile général de Latran, assemblé par le Pape Innocent III. Lutgarde crut devoir attendre son retour pour lui demander sa démission. Peu de temps après le retour de cet abbé, un saint prêtre du diocèse de Liége, nommé Jean de Lirot, la détermina entièrement à faire la démission de sa charge : jugeant qu'elle n'en pourrait venir à bout qu'en sortant du monastère, il lui proposa celui d'Aywières. Lutgarde eut quelque peine à s'y résoudre parce qu'on parlait français en ce lieu, et qu'elle ignorait cette langue. Elle lui proposa plutôt Herkenrode qui était de l'ordre de Cîteaux comme Aywières, et où on parlait sa langue. Elle consulta sur cela une sainte Vierge nommée Christine qui se contenta de lui dire, « qu'elle aimerait » mieux être en enfer avec Dieu, qu'en paradis sans Dieu, » fût-ce en la compagnie des Anges et de tous les Bien- » heureux. » Cette réponse fit comprendre à Lutgarde qu'elle devait suivre l'avis de Jean de Lirot, et prenant congé des religieuses de Sainte-Catherine parmi lesquelles elle avait été douze ans professe, elle se retira à Aywières, où sa conduite fit connaître que Dieu l'avait amenée par un effet de sa miséricorde sur cette communauté.

La vie qu'elle y mena l'espace de trente ans ne fut qu'une suite de miracles dont le principal et le plus solide fut l'uniformité qu'elle garda dans les exercices de la pénitence et de la piété, et dans l'attention continuelle qu'elle apportait à écarter d'elle tout ce qui aurait pu nuire à l'union étroite qu'elle entretenait avec Jésus-Christ. Sa réputation la fit souvent demander dans divers monastères de la Belgique pour y être abbesse. Onze ans avant sa mort, elle fut affligée de l'aveuglement du corps ; mais

elle n'en fut que plus éclairée des yeux de l'esprit, plus étroitement unie à son divin Epoux, plus tendre et plus inquiète pour la paix de l'Eglise, le salut des pécheurs et la conversion des infidèles. Cette tendresse et cette inquiétude l'avaient fait souvent enchérir sur les austérités ordinaires de sa pénitence (1). Elle finit par une heureuse mort l'an 1246, le 16 Juin.

Lutgarde n'a point été canonisée suivant les formes et les solennités établies dans l'Église; mais on y a suppléé dans le martyrologe romain autorisé par les Papes depuis Grégoire XIII. Molanus, dans ses *Nat. SS. Belgii*, dit que sainte Lutgarde était abbesse d'Aywières; mais le baron Le Roy prouve le contraire par une liste des abbesses qui lui a été communiquée par l'abbesse Benoîte De la Motte, dans laquelle le nom de sainte Lutgarde ne se trouve point.

✝ S. AURÉE, ÉVÊQUE DE MAYENCE, ET Ste JUSTINE, SA SOEUR ET LEURS COMPAGNONS, MARTYRS SOUS LES HUNS.

L'AN 451.

Au cinquième siècle, lorsque les Huns faisaient de fréquentes incursions dans les provinces rhénanes et ravageaient les environs de Mayence, Aurée, qui était célèbre pour sa vertu et son savoir, occupait le siége de cette ville. Ces barbares chassèrent ce prélat de son diocèse; il fut suivi par sa sœur Justine, qui était entrée en religion, et par d'autres chrétiens orthodoxes. Après que tout le pays eut été dévasté par ces infidèles, l'évêque retourna dans sa ville qui n'était plus qu'un amas de ruines, réunit ses brebis avec une sollicitude paternelle, et

(1) Thomas de Cantimpré parle de deux jeûnes de sept ans qu'elle entreprit dans ces vues.

soigna pour leurs besoins physiques et spirituels. On prétend que par la suite, les ariens (1) le tuèrent à l'autel, avec sa sœur et d'autres confesseurs, et qu'ils jetèrent les corps dans un puits voisin, où ils restèrent ensevelis sous les décombres, jusqu'à ce que l'archevêque Riculphe, qui gouvernait l'église de Mayence sous Charlemagne, fît transférer leurs reliques au couvent de S. Alban près de Mayence, qui venait d'être élevé avec magnificence. On peut placer le martyre de ces Saints dans l'année 451 (2). Le martyrologe romain célèbre leur mémoire en ce jour.

Voyez le *Proprium Moguntinum*, mais sur-tout les savans Jésuites d'Anvers, Juin, t. III, p. 43 sqq. et *Rerum Moguntiac.* t. I, p. 173 et 178.

---

(1) Les Bollandistes élèvent quelques doutes à ce sujet, et s'écartent sur-tout de Sigehard qui, à cette époque, place un grand nombre d'ariens dans ce pays.

(2) Et non en 454, comme Papebroch l'a prouvé contre Sigehard.

✠ S. BENNON, ÉVÊQUE DE MEISSEN OU DE MISNE, ET APÔTRE DES SLAVES.

Tiré de l'histoire de sa vie, écrite par Jérôme Emser (1), d'après des sources authentiques au commencement du seizième siècle, lorsque Alexandre VI et Jules II s'occupaient de sa canonisation, et publiée en 1512. Voyez aussi les savantes notes des Bollandistes sous le 16 Juin, t. III, p. 145 sqq. En 1697 parut à Munich une histoire allemande de la vie de ce Saint, divisée en trois parties, dont la première contient la vie et la mort du Saint, la seconde sa canonisation et la troisième ses miracles.

L'AN 1106.

Bennon était le second fils d'un gentilhomme de Saxe (2), qui ne demeurait pas loin de Goslar. Il vint au monde

(1) Théologien très-renommé au commencement de la réforme. Il naquit en 1477 à Ulm, dans la Souabe, d'une famille distinguée, étudia à Bâle et à Leipsic, et fut promu dans cette dernière ville au grade de bachelier en théologie et de licencié en droit romain. Il devint ensuite secrétaire et orateur de Georges, duc de Saxe, et entreprit en cette qualité un voyage à Rome. Il fut prébendier à Dresde et à Misne, et mourut le 8 Novembre 1527. Il parut d'abord favoriser les principes de la prétendue réforme; mais lorsqu'il en eut reconnu la tendance et qu'il vit les vérités mêmes de la foi en danger, il se leva pour la combattre, comme avait fait le célèbre Erasme, et fit imprimer plusieurs ouvrages contre Luther, entre autres : *Assertio Missæ contra Lutheranam formulam; de Canone Missæ contra Zwinglium; Schutz und Handhabung der sieben Sacramente* etc. Il a aussi traduit en allemand le Nouveau Testament, en l'accompagnant de notes savantes.

(2) Dans la bulle du Pape Adrien et dans la lettre adressée au Pape Léon X on lui donne le titre de comte de Bultenbourg, et dans la biographie d'Emser la mère du Saint s'appelle *Bézèle*. Le frère de Bennon s'appelait Christophe et succéda à son père. Le nom de Bennon était très-célèbre pendant le moyen âge, sur-tout dans l'Allemagne du nord, et l'histoire parle de plusieurs Bennon aussi distingués par leur savoir

en 1010 à Hildesheim dans la Basse-Saxe. Il fut mis dès l'âge de cinq ans entre les mains de S. Bernward son parent, évêque de cette ville, pour être instruit dans la vertu et dans les sciences. Ce pieux prélat s'intéressa vivement à son disciple, et lui donna pour précepteur Wiger, prieur du monastère de Saint-Michel à Hildesheim. Celui-ci forma si bien ce tendre enfant par des études solides, et une piété sévère qu'on en conçut les plus hautes espérances : il l'initia à la connaissance des principaux ouvrages des anciens, et il exerça son zèle et sa sagacité par des exercices en prose et en vers (1).

Lorsque saint Bernward, accablé sous le poids des travaux et de l'âge, ne put plus se lever du lit de douleurs, le jeune Bennon offrit au vieillard, pendant les cinq an-

---

que par leur vertu. Une mention particulière est due 1° à Bennon, évêque d'Osnabrück, que quelques-uns mettent au nombre des Saints, quoiqu'il n'ait jamais été honoré d'un culte public (Albert Krantz en parle dans sa *Metropolis*, l. V, et Blavius, *in catologo episcoporum.*) ; — 2° à Bennon, évêque d'Oldenbourg, homme fort de parole et d'action, comme dit Emser, qui fut chassé par les Slaves idolâtres, et fut reçu en frère par saint Bernward à Hildesheim. On rapporte que ce Bennon fut étouffé au milieu de la foule qui était accourue pour assister à la dédicace du couvent de saint Michel, et qu'il fut enterré à l'endroit même. Helmold, *Chronic. Slavor.* l. I, c. 17 et 18, en parle avec beaucoup d'éloge ; et Krantz, *Metropol.* l. III, c. 51, le nomme *vir egregius, prudens et magnæ sanctitatis cum industria ;* — 3° à Bennon autrement Bernulphe ou Bernold, évêque d'Utrecht, sacré en 1027 et mort le 16 Juillet 1054. Henri III (et non Henri IV, comme dit Emser), dans les affaires importantes du gouvernement, avait recours à ses sages conseils. On retrouva son corps encore intact, et de grands miracles se sont opérés sur son tombeau ; — 4° à Bennon, duc de Saxe, qui a été un puissant bouclier de la foi contre les Slaves et qui mourut au commencement du onzième siècle, vers l'an 1011. Adam de Brême en fait aussi mention, c. 86.

(1) « Nec difficile puer Minerva, » dit Emser, « versu jam ludere » et hymnos componere didicerat. »

nées que durèrent ses souffrances, les plus douces consolations. Sentant sa fin prochaine, il fit venir une dernière fois devant lui Wiger et son disciple, parla à ce dernier comme un père et lui donna de sages leçons pour régler sa conduite. Puis il baisa la main au jeune homme, qui fondait en larmes, le recommanda de nouveau aux pieux soins de son maître et entra, riche en mérites, dans la paix du Seigneur. Bennon fut si affligé de cette mort, que Wiger craignit pour ses jours, et s'efforça par toutes les consolations possibles de le rappeler à lui-même.

Après ses études d'humanités, et après avoir passé sain et sauf à travers les dangers qui attendent la jeunesse, il se fit recevoir, à l'âge de dix-huit ans du consentement de sa mère, qui était demeurée veuve, au couvent de Saint-Michel, où il s'adonna avec zèle et application à l'étude de l'Ecriture et des SS. Pères. Il y joignit la prière, les veilles et le jeûne; car il n'ignorait pas que le champ des sciences ne tarde pas à se dessécher quand la rosée céleste n'y descend pas. Quelques-uns prétendent que son abbé l'envoya à Paris, où il reçut le bonnet de docteur. Ce fait cependant n'est pas suffisamment prouvé (1); ce qu'il y a de certain c'est que quelques vieux actes de Goslar lui donnent le titre de docteur.

Depuis son entrée en religion jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, où il fut ordonné diacre, on vit en lui un modèle brillant de l'esprit d'ordre et de l'innocence des mœurs, et il redoubla encore de zèle pour se préparer à recevoir dignement la prêtrise, à laquelle il fut élevé par ordre de son abbé Adalbert. Il sanctifia son état par

---

(1) « Quare nihil prohibet, divum Bennonem, etiam post professionem, ab abbate suo istuc (Parisios) studii gratia fuisse transmissum; ne tamen incerta pro certis asserere videamur, nos ista in medio relinquimus. » Voyez Emser, dans les Bollandistes, *loc. cit.* p. 159, lit. S.

toutes les vertus sacerdotales, et lorsque l'on voyait sa patience, sa douceur, son humilité, son détachement, son amour pour la pauvreté, pour les humiliations et la pénitence, sa ferveur pour les choses de Dieu et pour le service de ses frères, on ne pouvait s'empêcher de le regarder comme le modèle de la perfection chrétienne. Il vivait dans une pureté digne des autels, et il ne pouvait offrir le sacrifice, qu'il n'arrosât presque toujours la victime de larmes d'amour, de gratitude et de componction.

Après la mort d'Adalbert, les suffrages de la communauté se trouvèrent partagés entre notre Saint et Sigebert, qui avait sans doute beaucoup de mérite, mais qui ne savait pas allier à un degré convenable la sévérité avec la douceur. Bennon, quoique favorisé par la pluralité des voix, employa tous les moyens pour éloigner de lui cette dignité. Il se vit forcé néanmoins de remplir cette charge pendant trois mois, jusqu'à ce que son humilité triomphât, et que la dignité d'abbé fût confiée à Sigebert. Il croyait par ce moyen s'être mis en état de passer le reste de sa vie sans emploi, dans la retraite du cloître, lorsqu'il reçut tout à coup sa nomination de chanoine de la chapelle impériale de Goslar (1), d'où lui vint le titre de chapelain de l'Empereur. On ne pouvait donner à la vertu de notre Saint un témoignage plus honorable, que par cette élévation; car on ne voulait appeler que les hommes les plus distingués de l'Allemagne à cette nouvelle abbaye qui fut, dans la suite, l'école des premiers prélats de l'empire (2).

---

(1) L'Empereur Conrad le Salien avait déjà posé la pierre fondamentale de ladite église; elle fut achevée sous Henri III, et le Pape Léon IX la dédia vers l'année 1049, en présence de beaucoup de cardinaux, d'évêques et d'abbés, qui se trouvaient en tout au nombre de 673 personnes.

(2) Emser en cite quarante-huit, savoir : Rumold, prieur, évêque

Bennon brilla pendant dix-sept ans à Goslar comme une lumière éclatante de vertu, et dota l'église du lieu d'une partie de son patrimoine paternel, et des revenus de sa place. Il continua à s'appliquer avec un zèle infatigable aux sciences sacrées, offrit à ses frères un exemple vivant de piété, et contracta une sainte amitié avec saint Annon, qui fut élevé en 1055 par Henri III au siége épiscopal de Cologne.

Cet ami qui était devenu principal ministre de l'empire, pendant la minorité de Henri IV et la régence de l'Im-

---

de Constance; Engelhard prieur, archevêque de Magdebourg; Gonthier, évêque de Bamberg; Werner, évêque de Mersebourg; Annon, archevêque de Cologne; Bibon ou Pibon, évêque de Toul ou Tulles; Brunon, prieur, évêque de Wurtzbourg; Othon, évêque de Ravenne; Suider, évêque de Bamberg, puis Pape sous le nom de Clément II; Hartwick, archevêque de Magdebourg; Guillaume, évêque de Vérone; Berthold, évêque de Terni dans l'Ombrie; Arnold, évêque de Passau; Brunon, évêque de Verceilles; Gerold, évêque de Ravenne; Crafft, évêque désigné de Misne; notre saint Bennon; Robert, prieur, évêque de Bamberg; Matron, évêque de Verden; Herebert, évêque de Liége; Eckhard, évêque de Pologne; Godefroi, évêque de Ratisbonne; Ebbon, évêque de Worms; Udalric, évêque de Strasbourg; Conon, évêque de Freisingen; Conrad, évêque d'Utrecht; Landolf, archevêque de Trèves; Riculf, archevêque de Mayence; Erphon, évêque de Munster; Henri, évêque d'Augsbourg; Hetzelin, évêque d'Hildesheim; Henri, évêque de Paderborn; Eylbert,..... (nommé par Emser *episcopus Numensis;* nous ne savons pas ce qu'on entend par là; peut-être est-ce *Nimensis,* c'est-à-dire, *Nemausensis*, *de Nismes;* mais le catalogue des évêques de cette ville ne contient pas d'Eylbert); Litmar, *magister*, archevêque de Hambourg; Hildolf, *magister,* archevêque de Cologne; Adelhog, prieur, évêque d'Hildesheim; Eckhard, évêque de Spire; Conrad, évêque d'Hildesheim; Lutolf, évêque d'Halberstadt; Jean, *magister,* prieur-supérieur d'Halberstadt; Rodolphe, évêque de Schwerin; Conrad, archevêque de Magdebourg; Valentin, prieur, évêque de Minden; Gonthier, archevêque désigné de Magdebourg; Sigefroi, évêque d'Hildesheim; Arnold, évêque de Bamberg; Jean, évêque de Havelberg; Henri, de même.

pératrice Agnès, jeta aussitôt les yeux sur S. Bennon; il fit à la cour le plus honorable éloge de ses mérites, et parvint, pour le bonheur de l'Église, à le faire nommer évêque de Misne. Wernher, archevêque de Magdebourg (1), le sacra en 1066; Bennon répandit beaucoup de larmes à cette occasion, car c'était malgré lui qu'il allait porter la crosse.

Mais il prouva dans la suite, qu'il était digne des hautes fonctions dont on l'avait revêtu. Il consacra tous ses travaux et ses veilles à son église. Une vigilance infatigable et un dévouement sans bornes formaient les traits distinctifs de son caractère pastoral; il annonçait lui-même à son peuple la parole de vie, il visitait tous les ans son diocèse, et ne négligeait aucune des mesures propres à extirper les abus et à faire fleurir la piété. Il portait partout où il allait non-seulement des remèdes aux maux des ames, mais encore des coffres remplis d'argent pour soulager les pauvres, car il n'ignorait pas qu'un médecin de l'ame doit aussi pourvoir aux besoins corporels de ses patiens. Il ne recevait dans son chapitre que des hommes dont la vertu et les connaissances étaient éprouvées, de sorte que son clergé méritait de servir de modèle à tous les pasteurs du pays. Il rétablit autant que possible la discipline dans son ancienne vigueur, releva l'éclat du culte extérieur et s'efforça de le purger de diverses pratiques superstitieuses qui s'y étaient glissées.

S'il s'attacha à élever le revenu des églises, il ne le fit que pour assurer à son troupeau un bien-être durable. Pour lui, rien ne fut capable de le faire départir de l'extrême tempérance, je dirais presque de la pauvreté qu'il

---

(1) Wernher était frère de saint Annon; il gouverna son diocèse avec gloire depuis 1064 jusqu'en 1078, et y fut assassiné par les Impériaux parce qu'il défendait les droits du Pape.

avait embrassée il ; ne se réservait presque rien pour ses propres besoins et voulait agir en tout comme un étranger sur cette terre.

Ce ne fut pas seulement par sa pauvreté volontaire qu'il se rendit l'imitateur des apôtres, il voulut encore suivre leurs traces en allant annoncer les vérités de l'Évangile aux Esclavons, qui s'étaient étendus jusqu'à la Lusau et la Bohème. La conversion d'un grand nombre de ces barbares couronna le zèle de l'apôtre de la Misnie.

C'est ainsi que Bennon faisait des progrès rapides dans la voie de la perfection, travaillant à son bonheur et à celui de ses semblables, lorsque Dieu, pour éprouver sa fidélité, permit qu'il se trouvât enveloppé dans les troubles que les guerres de l'Empereur Henri IV excitèrent dans l'Empire et dans l'Eglise. Ce prince ayant conçu une aversion presque invincible pour la noblesse de Saxe, qu'il soupçonnait ne lui être pas entièrement dévouée, résolut d'en détruire les principales forces. Bennon, par sa naissance et par son rang, en était un des membres les plus distingués ; aussi dut-il supporter, avec l'archevêque de Magdebourg et les évêques d'Halberstadt et de Mersebourg, le ressentiment du prince, quoiqu'il n'eût eu aucune part aux résolutions des ducs de Saxe et des autres seigneurs du pays. Le Saint regarda cette tribulation comme un feu dans lequel Dieu voulait purifier son cœur et le fortifier dans la vertu. S'il fut sensible à quelque chose dans sa disgrâce, ce fut à l'affliction de voir en son absence son église désolée par les ravages de Burchard, homme arrogant et altéré de sang, que l'Empereur avait établi gouverneur du cercle de Misnie.

Cette tempête fut bientôt suivie d'une autre encore plus violente et plus funeste à toute la chrétienté, excitée par la désunion survenue entre S. Grégoire VII et l'impétueux Henri. Celui-ci voulant se concilier le peuple et les princes

de la Saxe où il avait antérieurement porté le fer et le feu, fit revenir ceux qu'il avait bannis et parmi lesquels se trouvait aussi Bennon. Il leur fit entendre qu'il s'attendait de leur part à une fidélité inviolable, et à ce qu'ils feraient avec lui cause commune contre le Pape. Ceux qu'il avait remis en liberté s'engagèrent à le soutenir, à condition que dans toutes ses entreprises il ne perdrait jamais de vue le bien-être de l'Etat et de l'Eglise et qu'il cesserait d'opprimer l'un et de persécuter l'autre. L'histoire n'apprend que trop combien Henri sut répondre à ces nobles intentions.

A son retour à Misne le saint prélat trouva son église dans l'état le plus déplorable, ce qui l'affligea plus vivement que n'avaient fait les maux inséparables de son bannissement; il cacha cependant sa douleur et ne parut sensible qu'au bonheur de se revoir au milieu de son troupeau chéri. Il consola ses brebis comme un tendre père, et son activité aurait bientôt fait oublier toutes les calamités passées, si le gouverneur Burchard, dont nous avons déjà fait mention, n'eut entravé ses efforts par toutes sortes d'obstacles. Mais ce monstre mourut peu de temps après, et Bennon put achever tranquillement ce qu'il avait commencé. — Vers ce même temps (en 1076) le Pape Grégoire VII indiqua à Rome un synode, auquel Henri fut invité d'assister, afin de s'y justifier des crimes dont il était accusé, sur-tout de celui de simonie. Celui-ci convoqua de son côté une assemblée générale de l'empire à Worms, dans laquelle il voulait faire déposer le Pape par les évêques et quelques cardinaux schismatiques. Bennon aussi y fut appelé. Pour faire voir au Pape qu'il ne voulait point avoir de communication avec les ennemis du Saint-Siége, il s'en alla à Rome et se trouva au concile dans lequel on excommunia les simoniaques et la personne même de l'Empereur. On prétend qu'à son départ de Misne

le prélat laissa les clefs de son église à deux de ses frères, chanoines de son église, avec ordre de les jeter dans l'Elbe dès qu'ils sauraient l'excommunication de l'Empereur et de ses adhérens, pour les empêcher d'y entrer. On ajoute qu'après son retour il retrouva les clefs d'une manière miraculeuse et qu'il absout de l'excommunication ceux qui montrèrent du repentir (1).

Le saint évêque continua toujours depuis à travailler à la conversion des Esclavons et rétablit la paix et l'ordre dans son troupeau. Il passa les dernières années de sa vie alternativement dans la solitude et au milieu de ses occupations apostoliques, jusqu'à ce qu'il succombât à ses maux le 16 Juin 1106. Dieu honora son tombeau de plusieurs miracles, et dès son vivant il avait reçu le don de prophétie. Son corps fut levé de terre vers l'an 1270 par l'évêque Witigon, qui lui éleva un magnifique tombeau au milieu de l'église. Adrien VI canonisa Bennon le 31 Mai 1523, qui était le Dimanche de la Trinité, ce qui irrita tellement Luther, qu'il lança dans le public un écrit

---

(1) Emser raconte le trait suivant qui se rapporte au séjour que Bennon fit à Rome. Un vénérable père, nommé Tierri, qui s'était associé aux évêques qui avaient pris fait et cause pour le Roi, et qui avaient encouru avec lui l'excommunication, arriva dans la capitale de la chrétienté. Pour ne pas porter plus long-temps le poids d'une si grande faute il se présenta au Souverain-Pontife, et comme il était très-pauvre il le pria de venir à son secours. Le Pape se plaisant beaucoup à la société de saint Bennon, et désirant le garder encore auprès de lui, il envoya Tierri à Misne en qualité d'évêque suffragant, afin d'y remplir les fonctions épiscopales en l'absence de Bennon. Il lui assigna en même temps une prébende dans l'église de Misne, où sa conduite lui acquit beaucoup d'éloges. Comme il se rendait un jour à Colditz pour des affaires de son église, il fut atteint en route d'une défaillance causée par son grand âge. On le porta dans un moulin peu éloigné, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Komlitz*, où il remit avec la plus ardente ferveur son ame entre les mains de son Créateur.

impie, intitulé : *Contre la nouvelle idole que l'on doit élever à Misne*. Emser répondit aussitôt à ce misérable pamphlet. Depuis ce temps le nom de S. Bennon devint très-célèbre, et fut inséré dans le martyrologe romain. Sa dépouille mortelle fut transférée en 1576 à Munich, d'après le vœu de l'électeur de Bavière.

✝ S. GUEBHARD, ARCHEVÊQUE DE SALTZBOURG.

Un anonyme, qui a été sans doute disciple du saint archevêque, a écrit l'histoire de sa vie, augmentée dans la suite par un moine d'Admont. L'une et l'autre se trouvent dans Canisius, t. II et VI, *Antiquarum lectionum*. Voyez les Bollandistes, t. VI, *Junii*, p. 147 sqq.; les historiens de Saltzbourg, sur-tout Hansitz, *Germania sacra*, t. II, p. 173-188.

L'AN 1088.

Guebhard est l'un des plus célèbres prélats qui ont honoré le siége de Saltzbourg. L'histoire de sa vie nous montre ce que peuvent la piété, le zèle et la fermeté, lorsque, dans des temps de troubles, ces vertus entourent le trône épiscopal dont elles deviennent les soutiens.

Le biographe du Saint le fait descendre d'une illustre famille de Souabe; son père s'appelait Chadold et sa mère Azale. Selon l'opinion commune, il appartenait à la famille des comtes de Helfenstein, qui avaient leur résidence entre Ulm et le ci-devant duché de Wurtemberg. C'était un de ces Helfenstein, nommé Frédéric, qui se distingua le plus au tournoi donné en 935, près de Magdebourg, parmi les douze comtes qui accompagnaient le duc Hermann de Souabe. Guebhard avait une sœur nommée Diethberge, qui épousa Werner de Reichersberg, fondateur du couvent de Reichersberg. La jeunesse de notre Saint porta l'empreinte

d'une sévérité mâle et d'une innocence peu commune, qu'il sût nourrir par l'application et la lecture de livres pieux.

Il entra dans la carrière des sciences avec Altmann et Adalberon (1), à l'université de Paris, qui était alors très-célèbre, et sa conduite répondit parfaitement à la haute vocation qui l'attendait. Affermi dans la vertu, et profondément initié dans les sciences il retourna dans sa patrie, et au mois de Mars 1055 l'archevêque Baudouin l'ordonna prêtre (2) à Saltzbourg, et le mit au nombre des chanoines de cette ville; la réputation de sainteté dont il jouissait généralement, engagea l'Empereur Henri III à en faire son chancelier, poste qu'il occupa aussi sous Henri IV son fils. Il se distingua à la cour par sa prudence, par sa simplicité de cœur, sa douceur et son zèle pour le service du Seigneur. C'est pourquoi, lorsqu'en 1060, l'archevêque Baudouin mourut, Guebhard fut désigné unanimement pour lui succéder. Le 11 Juin il fut investi par le Roi Henri de l'anneau et de la crosse, et le 20 Juillet il fut canoniquement intronisé par son ami S. Adalberon, évêque de Wurtzbourg, et sacré le 30 du même mois à Ratisbonne en présence de six évêques, de Guebhard de Ratisbonne, d'Engelbert de Passau, d'Ellinhard de Freisingen, d'Altwin de Seben, d'Adalberon de Wurtzbourg et de Gunzon d'Eichstad. Déjà en 1062 il fut orné du pallium.

Cette promotion rapide aux plus hautes dignités de l'Eglise, n'apporta aucun changement à sa manière de vivre; il n'y vit au contraire qu'un nouveau motif pour redoubler de piété et de charité. Il employa tous ses revenus au

---

(1) Le premier devint évêque de Passau, l'autre de Wurtzbourg. Voyez ci-dessous, sous le 8 Juillet et le 10 Octobre.

(2) Le biographe du Saint se trompe en disant que ceci arriva sous Léon IX, ce saint Pape étant déjà mort le 19 Avril 1054. Il faut donc que c'ait été sous Victor II.

bien des églises et des couvens, ou bien il les versait dans le sein de l'humanité souffrante. L'Eglise de Rome le regarda comme son fils chéri, et fermement convaincue de la pureté de sa foi et du dévouement qu'il portait au Vicaire de Jésus-Christ, et dont il avait donné la preuve la moins équivoque dans la guerre d'investiture qui avait éclaté entre Henri IV et S. Grégoire VII, elle lui conféra le titre de légat apostolique pour toute l'Allemagne. Antérieurement déjà quelques archevêques de Saltzbourg avaient été légats du Saint-Siége, mais leur juridiction ne s'étendait pas au-delà de la Bavière, et S. Guebhard fut le premier prélat de Saltzbourg à qui cet honneur fut conféré dans toute sa plénitude.

Après la mort d'Engelbert, évêque de Passau, notre Saint sacra en 1065 le B. Altmann, son condisciple, pour ce siége, comme il est dit dans la vie de ce dernier. Il sacra de même en 1072 Gonthier de Kraphelt, évêque de Gurk, où il convertit avec l'autorisation du Saint-Siége le couvent de femmes, fondé par Emma, en un siége épiscopal pour la Carinthie, afin que cette partie de l'archevêché de Saltzbourg se trouvât sous la surveillance immédiate d'un prélat. L'année d'avant il avait assisté au concile que Sigefroi, archevêque de Mayence, avait indiqué dans cette ville, au mois d'Août 1071, par ordre du Pape Alexandre II, contre Charles ou Carloman, chanoine de Magdebourg que la faveur du Roi Henri avait élevé par simonie sur le siége épiscopal de Constance, mais que les habitans de cette ville n'avaient pas voulu reconnaître. L'affaire fut soumise à une enquête à Mayence, et Charles fut déclaré coupable et déposé canoniquement, malgré la vive opposition du Roi. Il remit aussitôt l'anneau et la crosse entre les mains de Henri, en ajoutant, *qu'il méprisait ceux qui le méprisaient*. On lit dans la lettre adressée à ce sujet par l'archevêque Sigefroi au Vicaire de Jésus-Christ : « Jésus-

» Christ a triomphé en Pierre, Pierre en vous, et vous » en nous (1). »

---

(1) « Vicit Christus in Petro, et Petrus in vobis et vos in nobis. » Voyez Hartzheim, *Concil. Germ.* t. III, p. 159.

Lambert d'Aschaffenbourg décrit avec beaucoup de vérité ces différends, sous l'année 1071. « Charles, » dit-il, « à qui le Roi avait » donné l'évêché de Constance, ne cessait de solliciter le Saint-Siége » pour qu'il fût sacré. Les frères de l'église de Constance, au con- » traire, s'opposèrent avec persévérance et avec force, à ce que, au » mépris des décisions canoniques, on élût evêque un homme accusé, » non-seulement de simonie, mais aussi de larcin. Le Pape, que cette » affaire impatientait, la déféra à l'archevêque de Mayence, qu'il char- » gea de l'examiner avec le plus grand soin en plein synode, en lui en- » joignant de refuser positivement le sacre audit Charles, s'il ne par- » venait à infirmer les accusations dont il était l'objet. L'archevêque » indiqua à cet effet un synode pour le mois d'Août. Le Roi, séduit par » son amitié pour Charles et par les services, même pécuniaires, que » celui-ci lui avait rendus, vit avec mécontentement cette querelle; c'est » pourquoi il insista sur la confirmation des faveurs qu'il lui avait con- » férées. Il en voulut fort à l'archevêque de Mayence, de ne l'avoir » pas sacré sur-le-champ, sans avoir égard aux réclamations des frères. » Mais l'autre demeura ferme dans sa résolution et s'excusa en citant » les sévères reproches qu'un cas pareil lui avait attirés l'année précé- » dente de la part du Pape et en lui rappelant combien il avait eu de » peine alors à conserver sa place, et les injonctions récentes qu'il avait » reçues du Saint-Siége, de n'imposer les mains à Charles qu'après une » exacte enquête. — Et comme le premier d'Août approchait, le Roi » se rendit en hâte à Mayence, parce qu'il désirait prendre part lui- » même, à côté de l'archevêque, à l'examen d'une affaire si impor- » tante...... Et s'étant placé, au jour indiqué, auprès des évêques, » Charles, arriva suivi des frères de Constance, qui l'accusèrent d'un » grand nombre de crimes. Le Roi leur répliqua, autant que son rang » le lui permettait, pour purger son favori de ces inculpations, ou bien » lorsqu'il ne pouvait y réussir, pour en diminuer la gravité par des » discours artificieux. Souvent aussi il blâma avec moins de ménagement » ce qu'il appelait leur hardiesse et leur opiniâtreté, et opposa à leur » front déhonté, comme il disait, la majesté de son rang. Il employa » les deux premiers jours à cette polémique. Mais ne pouvant désarmer » la fermeté des accusateurs, ni par la sincérité de ses réponses, ni

Vers ce temps Guebhard s'occupa sérieusement de la fondation d'un couvent, et chercha dans cette vue un lieu convenable, séparé du monde et du tracas. Il arriva dans une vallée près de l'Ens; c'était un endroit désert et sauvage, entouré de hautes chaînes de montagnes. Il lui sembla particulièrement propre à la vie solitaire et contemplative; mais pour ne pas contrarier les desseins de Dieu, il se soumit à un jeûne de trois jours et le pria de lui faire connaître sa sainte volonté. Cette vallée s'appelait Admont (*ad montes*), et contenait les terres que l'Empereur saint Henri avait données au comte Guillaume de Friesach, et qu'après sa mort son épouse Emma, fondatrice du couvent de femmes de Gurk, avait cédées à Baudouin, archevêque de Saltzbourg. Guebhard employa ces biens fonds à la fondation du couvent d'Admont si célèbre dans l'histoire (1). De retour du concile tenu à Rome en 1074, la première semaine de carême, par S. Grégoire VII, au sujet de la simonie et du célibat des prêtres, il consacra, le 29 Septembre de la même année, l'église du couvent, en l'honneur de la très-sainte Vierge et de saint Blaise, évêque et martyr, et y plaça l'abbé Arnold avec douze moines, chargés du soin des malades et des pauvres. Etonné de la libéralité du saint prélat envers cette communauté naissante, et excité par son exemple, Otacher, margrave de la Stirie, lui fit don de ses terres d'Aichdorf,

---

» par l'artifice de ses discours, et l'autre ayant été convaincu des délits dont il était accusé, il finit par lui reprendre la crosse, toutefois en lui adressant des consolations dans les termes les plus choisis et en lui promettant de réparer ce revers dès que l'occasion en serait favorable. »

(1) Les actes de la fondation de cette abbaye sont contenus tout au long dans l'histoire de S. Guebhard, dans les Bollandistes, Juin, t. VI, p. 148 sqq. Voyez aussi les *Éclaircissemens* de Conrad Janning, *ibid.*, p. 150 et 151.

d'Arnung et d'Hitzenbricht. Les Esclavons qui habitaient dans le diocèse, furent invités par le Saint à s'acquitter également de la dîme envers le couvent (1).

Tandis que le saint prélat travaillait à rétablir la tranquillité et de fonder des institutions utiles à ses sujets, le feu de la guerre ravageait toute la Saxe et la Thuringe. Après que ces peuples opprimés eurent déjà répandu beaucoup de sang inutile pour la conservation de leur liberté, et qu'ils eurent fait d'autres sacrifices immenses, le Roi Henri arriva le 20 Octobre 1075 à Gerstingen, où tous les évêques et les princes de l'empire allemand se trouvaient réunis. Didier, duc de la Moselle et Gozelon, duc de Lorraine, étaient accompagnés de brillantes armées. Rodolphe de Souabe, au contraire, Guelfe de Bavière et Berthold de Carinthie, refusèrent d'amener un contingent au Roi, parce que disaient-ils, ils avaient regret du sang qui avait coulé pour rien dans la dernière campagne contre les Saxons, et parce qu'ils étaient révoltés du caractère barbare et vindicatif du prince, dont le courroux ne pouvait se fléchir ni par les larmes des Saxons, ni par les torrens de sang qui avaient arrosé les campagnes de la Thuringe. Ceux de la Saxe et de la Thuringe, pressés par la nécessité, se réunirent en troupes nombreuses, et placèrent leur camp dans le voisinage de la cour du Roi à Nordhausen. Ils envoyèrent au-devant du Roi l'archevêque de Brême, l'évêque d'Hildesheim et le margrave Udon de Gerstingen, qui le prièrent instamment de leur envoyer en députation quels princes il voudrait; qu'ils étaient prêts,

(1) C'est à quoi font allusion ces vers d'un poète anonyme :

Lux et forma boni post hunc successit honori,
Ingens vir proavis Gebehard, ingentior actis :
Qui primis decimas constrinxit reddere justas
Slavorum gentem, tanti doctoris egentem.

après avoir conféré avec eux, de donner suite à toutes les justes prétentions qu'on pourrait former. Le Roi rejeta cette proposition. « Ce n'est pas pour assister à des conférences, dit-il, que j'ai fait venir mes princes des frontières les plus reculées de l'empire et qu'ils sont assemblés en ce lieu, c'est pour tirer vengeance, à main armée, des injures faites à l'empire en général. » Mais les députés ayant fini par triompher de l'opiniâtreté du Roi, il ne se trouva pas un prince qui voulût se charger d'une telle mission, parce que chacun craignait, ou d'encourir le reproche d'avoir trahi sa fidélité envers le prince en se montrant trop indulgent, ou d'inspirer peu de confiance aux Saxons, en leur promettant une amnistie qu'ils étaient sûrs de ne pas obtenir du Roi. Trois jours se passèrent dans cette hésitation. Le Roi n'en continua pas moins sa marche; il avança en bataillons rangés et bannière déployée, et répandait partout les horreurs de la dévastation. Enfin il jugea à propos de leur envoyer une députation composée des archevêques de Mayence et de Saltzbourg, des évêques d'Augsbourg et de Wurtzbourg et du duc Gozzelon. C'est avec eux que les Saxons avaient particulièrement désiré avoir une conférence, parce qu'ils connaissaient leur fidélité et leur amour pour la vérité, et qu'ils comptaient sur la ratification de tout ce qu'ils leur promettraient (1). La paix s'effectua avec beaucoup de peine : mais elle ne fut que de courte durée; car le perfide Henri ne tint pas la promesse qu'il avait faite aux Saxons, et il en résulta de nouveaux troubles.

Saint Guebhard retourna immédiatement après dans son diocèse, et refusa d'assister à la honteuse assemblée tenue à Worms au commencement de 1076, dont émana une

(1) Voyez Lambert d'Aschaffenbourg.

lettre adressée au Pape saint Grégoire VII, et remplie des plus grossières injures et des plus viles calomnies (1).

L'année suivante (en 1077), Guebhard se trouva à l'assemblée de Forchheim, dans laquelle Rodolphe, duc de Souabe, fut proclamé Roi d'Allemagne. Cependant Henri ne tarda pas d'envahir l'Italie, et comme on craignait qu'il ne revînt bientôt en Allemagne à la tête d'une armée, le Saint songea à la sûreté de son diocèse et fortifia les châteaux d'Hohensaltzbourg, de Werfen et de Friesach. « C'est » alors, » dit son biographe anonyme (2), « qu'on vit ap- » procher des temps de calamité; car tout l'empire alle- » mand ne comptait alors d'autres évêques catholiques » que notre Saint, Altmann de Passau, Adalberon de » Wurtzbourg, Hermann de Metz et Meginward de Frei- » singen. Dans ces temps difficiles notre archevêque se » montra fidèle défenseur de l'Eglise de Rome et de la re- » ligion catholique, et nouveau Machabée, il se ceignit » de la cuirasse de la foi, et protégea de l'épée de sa pa- » role, la forteresse de l'Eglise dans tout l'empire. Il en- » tendit retentir dans son cœur cette parole de l'Evangile: » *Celui qui n'est pas pour moi est contre moi, et celui qui* » *ne recueille pas avec moi, disperse;* et il forma la ferme » résolution de suivre avec une fidélité inébranlable son » Seigneur Jésus-Christ, qui s'était fait crucifier pour le » salut de l'Eglise. Il eut à supporter toute sorte d'outrages » tant pour sa personne que pour son rang, de la part

(1) D'après le rapport de Berthold de Constance, le patriarche d'Aquilée, les évêques de Passau, de Worms, de Wurtzbourg et ceux de Saxe (à l'exception de quelques-uns); Rodolphe, duc de Souabe; Berthold, duc de Carinthie; Guelfe, duc de Bavière, et beaucoup de grands de l'empire refusèrent également d'assister à ce conciliabule d'ignominie.

(2) C. III, nos 19 et 20.

» des partisans de Henri, qui pillèrent tous les biens de
» son église; chacun s'emparait, pour ainsi dire, par au-
» torisation royale, de tout ce qu'il pouvait atteindre,
» au mépris de l'excommunication du Pape et de Notre-
» Seigneur. »

Dans ces conjonctures, Guebhard se rendit sous bonne escorte à Ratisbonne et se présenta au Roi. Mais il ne voulut lui parler qu'il ne l'eût réintégré dans la possession des biens de son diocèse, qui lui avaient été enlevés. La fermeté avec laquelle il refusa de souscrire aux ordonnances illégales de Henri en matière de religion, fut cause qu'il dut s'en retourner sans avoir rien obtenu, abandonner son diocèse le 14 Octobre 1078, et commencer un exil de neuf ans, qu'il passa avec d'autres hommes apostoliques tantôt en Souabe, tantôt en Saxe (1).

Berthold, comte de Moosbourg, près de Freisingen, homme d'une rapacité insatiable, fut imposé au siége de Saltzbourg à la place du prélat légitime. Quoique cette église fût la plus riche de toute la Bavière, il en eut bientôt dissipé tous les trésors (2) et peu s'en fallut qu'il

---

(1) « Juvaviensi archiepiscopo, dit Bertholde de Constance, simulata quidem fidem ad se vocato, et arte omnimoda si eum sibi adjungere posset, satis superque, licet frustra pertemptato; ipse vero ut revera sanctæ Ecclesiæ immobilis columna basi veritatis, pondere superni amoris fundatissime superposita, cum se tot vecordiarum versutiis tantopere capi perspicaciter persensisset, toto quo poterat se inde proripiens studio, relictis suis omnibus vix ferme scilicet in Alemanniam ad suæ partis et communionis viros noctu latenter fugiebat. »

(2) Sacrarium majoris ecclesiæ, dit le biographe du saint archevêque Conrad, in quo rerum pretiosissimarum, librorum videlicet et calicum aureorum, gemmis mirificè decoratorum, variæque supellectilis pretiosæ tanta fuisse copia ab antiquo recondita narratur, ut per totam Bavariam in nulla ecclesia nec major nec similis inveniri posse tunc temporis diceretur, iste ita evertit, ita dissipavit, ita evacuàvit ut vix reliquias....... Chunradus inveniret. »

n'eût complètement dépouillé l'abbaye d'Admont. « Parce « que nous avons refusé, » dit le Saint dans une lettre adressée à Hermann, évêque de Metz, « de faire cause » commune avec les ennemis du Siége apostolique, on » nous calomnie, on nous persécute, et, comme si nous » étions les auteurs d'une si funeste discorde, on nous » expose, nos personnes et nos biens, aux attaques du » premier venu (1). » Malgré ces revers, tous les efforts du prélat pieux et éclairé ne tendaient qu'à faire régner partout la concorde, et à rétablir la paix pour autant que cela dépendait de lui. Il eut à cette fin, après la mort du Roi Rodolphe, une entrevue en 1081 avec les adhérens de Henri, et il y déploya une éloquence extraordinaire. Cette démarche cependant n'eut pas plus de succès que n'en avait eu l'entrevue de Berbach en Thuringe; les malheureux Saxons reprirent les armes, et l'Eglise gémit de nouveau sous le despotisme effréné du Roi.

En 1085 Guebhard assista au synode de Quedlinbourg, présidé par Léon d'Ostie, légat du Pape, dans lequel on condamna Wezilon, archevêque de Mayence, à cause de quelques opinions hétérodoxes, ainsi que le faux Pape Guibert et les évêques qui lui étaient dévoués. Peu de temps après les partisans de Henri s'assemblèrent à *Mayence*, et y déclarèrent la déchéance de quinze évêques, parmi lesquels se trouvait aussi notre Saint. Le parti de Henri, ayant voulu exécuter par force contre ses adversaires les ordonnances qu'il venait de rendre, le feu de la guerre se ralluma; les évêques saxons, ainsi que saint Guebhard et l'Empereur Hermann furent obligés de se réfugier en

---

(1) Cette lettre remarquable, exprime fidèlement la noblesse de caractère, la fidélité pastorale, l'énergie apostolique et la rare piété de S. Guebhard. Elle se trouve dans les Bollandistes, t. VI, *Junii*, p. 157 ad 165, avec des notes de Sebastien Tengnagel.

1086 sur le territoire danois; mais ils ne tardèrent pas à revenir; ils tinrent une assemblée à Wurtzbourg, installèrent S. Adalberon, mais furent rechassés bientôt après (1).

Sur ces entrefaites, les affaires de Bavière prirent une autre tournure. À force de vexations et de guerres, les Bavarois finirent par se lasser de Henri; ceux de Saltzbourg chassèrent leur archevêque intrus Berthold, et rappelèrent en 1086 leur prélat légitime. Mais il ne put jouir longtemps du plaisir que lui causa son retour; car dès la deuxième année il fut atteint d'une maladie mortelle, à laquelle il succomba au château de Werfen le 16 Juin 1088. Conformément à ses désirs son corps fut transféré à Admont, et inhumé dans l'église abbatiale. Le diocèse de Saltzbourg a toujours honoré comme Saint ce prélat vraiment savant et distingué par toutes les vertus pastorales.

---

17 Juin.

S. NICANDRE ET S. MARCIEN, MARTYRS.

Tiré de leurs actes sincères, publiés par Mabillon, *Mus. Ital.* t. I; et par Ruinart, p. 551.

Vers l'an 303.

Il paraît, par diverses circonstances des actes de ces Saints, qu'ils souffrirent sous Dioclétien, et probablement dans la Métie, province de l'Illyrie, sous le même gouverneur qui condamna saint Jules. Quelques modernes cependant mettent leur martyre à Vénafro, présentement dans le royaume de Naples.

(1) Voyez sa notice, sous le 6 Octobre.

Nicandre et Marcien servirent quelque temps dans les armées romaines ; mais ils se retirèrent, et renoncèrent à tous les avantages qu'ils pouvaient se promettre de la part du monde, lorsqu'ils virent publier des édits contre le christianisme. On leur fit un crime du motif de leur retraite. Ayant été arrêtés, ils furent conduits devant Maxime, gouverneur de la province. Celui-ci leur montra l'ordre de l'Empereur, qui portait que tous eussent à sacrifier aux dieux. Nicandre répondit que cet ordre ne pouvait regarder les chrétiens, auxquels il était défendu par leur loi d'abandonner le Dieu immortel, pour adorer du bois et des pierres.

Darie, femme de Nicandre, qui était présente, exhortait fortement son mari à demeurer fidèle à Jésus-Christ. Maxime l'interrompant, lui dit : « O la méchante femme, » qui souhaite la mort de son mari ! Vous vous trompez, » répondit-elle, je désire qu'il vive en Dieu, pour ne pas » mourir éternellement. MAXIME. Il est aisé de pénétrer » votre dessein ; vous voulez être défaite de celui-ci pour » en épouser un autre. DARIE. Si vous avez de moi cette » pensée, vous n'avez qu'à me faire mettre à mort la » première. » Maxime n'ayant point d'ordre pour les femmes chrétiennes, parce que l'édit de l'exécution duquel il était chargé ne regardait que l'armée, commanda qu'on la mît en prison ; mais on lui rendit bientôt la liberté, et elle revint pour voir l'issue du combat où son mari était engagé.

Maxime se tournant vers Nicandre, lui dit : « Je vous » donne quelque temps pour délibérer, afin que vous choisissiez entre la vie et la mort. Ce délai est inutile, ré» pondit Nicandre ; ma résolution est déjà prise, je ne » désire autre chose que de me sauver. » Le juge, croyant qu'il parlait de la conservation de sa vie, et conséquemment qu'il allait sacrifier aux idoles, en rendit grâces à

ses dieux. Déjà même il se félicitait de sa prétendue victoire, avec Suétone, l'un de ses assesseurs; mais Nicandre le détrompa bientôt, en priant le vrai Dieu de le garantir des dangers et des tentations de ce monde. « Quoi, reprit » Maxime, vous paraissiez tout à l'heure vouloir vivre, » et vous désirez présentement la mort? La vie que je » désire, répliqua Nicandre, est éternelle, et bien dif» férente de celle-ci, qui ne peut avoir une grande du» rée. Faites ce qu'il vous plaira de mon corps, que je » vous abandonne; je vous déclare que je suis chrétien. »

Le gouverneur interrogea ensuite Marcien. Voyant qu'il était dans les mêmes sentimens que Nicandre, il les envoya l'un et l'autre en prison. Vingt jours après, il leur fit subir un second interrogatoire. Comme il leur demandait s'ils étaient enfin résolus de se conformer aux édits des Empereurs, Marcien répondit : « Tous vos efforts ne » nous feront jamais abandonner le vrai Dieu. Nous le » voyons ici présent par la foi, et nous savons où il nous » appelle. Nous vous conjurons de ne pas retarder plus » long-temps notre bonheur. Hâtez-vous de nous envoyer » à Celui qui a été crucifié, que vous ne craignez pas de » blasphémer; mais que nous honorons et que nous ado» rons. » Maxime leur accorda ce qu'ils demandaient, en les condamnant à perdre la tête. Il s'excusa toutefois sur la nécessité où il était d'exécuter les ordres des Empereurs. Les deux martyrs le remercièrent, et reconnurent qu'ils avaient été traités avec beaucoup d'humanité. Ils allèrent au lieu du supplice en louant Dieu; la joie dont ils étaient pénétrés éclatait sur leur visage.

Nicandre était suivi de sa femme et de son fils encore enfant, que Papinien, frère du saint martyr Pasicrate, portait dans ses bras. Marcien était environné de tous les parens qu'il avait dans le pays. Sa femme sur-tout se lamentait et fondait en larmes, mais avec des sentimens bien

différens de ceux de Daric. Elle tâchait d'ébranler la constance de son mari par tout ce que la douleur pouvait lui inspirer de plus touchant. Tantôt elle lui montrait l'enfant qui était né de leur mariage, pour l'attendrir, tantôt elle le tirait par derrière, afin de le retenir. Il ne put s'en débarrasser qu'en priant Zotique, chrétien zélé, de l'arrêter. Lorsqu'il fut au lieu du supplice, il l'envoya chercher, et l'embrassa tendrement ; puis, prenant son fils qu'on avait aussi amené, il le baisa, et dit, les yeux levés vers le ciel : « Seigneur, Dieu tout-puissant, prenez cet en-» fant sous votre protection. » Il ordonna ensuite à sa femme de se retirer, puisqu'elle n'avait pas le courage de le voir mourir.

Pour Darie, elle ne se sépara point de son mari, qu'elle exhortait elle-même à persister généreusement dans la foi. « Prenez courage, disait-elle. J'ai été dix ans privée de » votre présence, et pendant ce temps-là je n'ai cessé de » demander à Dieu la grâce de vous revoir. J'ai présen-» tement cette consolation ; je suis même assez heureuse » que de devenir la femme d'un martyr. Rendez témoi-» gnage à Dieu, et pensez aussi à me délivrer de la mort » éternelle. » Son but, en prononçant ces dernières paroles, était de le solliciter de lui obtenir miséricorde par ses souffrances et ses prières. Le bourreau, ayant bandé les yeux à Nicandre et à Marcien, consomma leur sacrifice en leur coupant la tête.

Ce fut par la foi que ces saints Martyrs triomphèrent de toutes les considérations de la chair et du sang. En se séparant de leurs enfans, ils ne les abandonnèrent pas sans ressource, puisqu'ils leur laissaient l'exemple de leur vertu héroïque, et qu'ils les mirent sous la protection du Père céleste. Nous ne perdons jamais ce que nous laissons pour obéir à la voix de Dieu. Après avoir pris les précautions et les mesures qui étaient en notre pouvoir, nous

devons nous en rapporter pour le reste à la bonté divine. Cette disposition bannira toute inquiétude de nos cœurs. Nous n'avons rien à craindre de la part de Dieu ; sa protection ne nous manquera jamais : mais prions-le de ne pas permettre que notre malice arrête les effets de sa miséricorde sur nous. S'il en a tant fait pour notre salut, que ne devons-nous pas attendre de sa bonté par rapport à toutes les autres choses ?

S. PRIOR, HERMITE DE NITRIE.

Fin du quatrième siècle.

Prior, originaire d'Egypte, fut un des premiers disciples de saint Antoine. Il quitta, étant encore fort jeune, la maison de ses parens, et promit à Dieu, dans le mouvement de sa ferveur, de ne plus les revoir des yeux du corps, tant était ferme la résolution qu'il avait prise de renoncer parfaitement au monde. Il alla se mettre sous la conduite de saint Antoine, et il fit de si rapides progrès dans la perfection, qu'en peu d'années il fut en état de vivre seul dans le désert. Ayant communiqué à son père spirituel le désir qu'il se sentait pour la vie érémitique, Antoine l'approuva, et lui dit : « Allez, Prior, demeurez » où vous voudrez. Vous reviendrez me voir lorsqu'il s'en » présentera une occasion raisonnable. » Il avait alors vingt-cinq ans (1).

Il fixa sa demeure dans le désert de Nitrie, du côté de celui de Scété. Sa vertu était principalement fondée sur la mortification, l'humilité, le détachement du monde et de lui-même. Il ne mangeait ordinairement par jour

(1) Rosweide, *Vit. Patr.* l. 3, n. 21, et *Append.* c. 26.

qu'une demi-livre de pain et quelques olives, encore marchait-il en prenant ce peu de nourriture. Quelqu'un lui en ayant demandé la raison, il répondit : « J'agis de la » sorte, parce que le manger n'est pas une action à la» quelle on doive s'appliquer ; ainsi je la fais comme » une chose passagère. Je ne veux pas non plus que mon » ame éprouve de satisfaction sensuelle lorsque je man» gerai (1). »

Voici un exemple de son détachement des choses de la terre. Il avait été faire la moisson chez un laboureur, et en cela il imitait d'autres solitaires qui par-là voulaient gagner leur vie à la sueur de leur front. La moisson finie, le laboureur remit à un autre temps à lui payer son salaire. Prior, sans insister, retourna à sa cellule. L'année suivante, il revint travailler chez le même laboureur. Celui-ci le renvoya encore sans lui rien donner, et en fit autant l'année d'après. Prior ne témoigna aucune impatience, et ne diminua rien de son ardeur pour le travail. Sa conduite toucha le laboureur, qui à la fin résolut de s'acquitter. L'ayant cherché dans plusieurs monastères, il le trouva avec beaucoup de peine. Lorsqu'il l'aperçut, il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon, et lui offrit ce qu'il lui devait. Prior allégua diverses raisons pour ne pas l'accepter ; enfin il lui dit de le porter au prêtre (2).

Nous avons observé que Prior, en quittant le monde, avait résolu de ne plus revoir ses proches. Il y avait environ cinquante ans qu'il était sorti de sa patrie, lorsque sa sœur, devenue veuve, apprit qu'il vivait encore. Elle obtint de l'évêque qu'il écrivît aux supérieurs des monas-

---

(1) *Ibid.* l. 3, n. 31, et l. 5, lib. 4, n. 34.

(2) Il est probable que ce prêtre était celui de l'église du désert de Nitrie, et que l'argent était pour l'usage des solitaires. Voyez Cotelier, *Monum. eccl. Gr.* t. I, p. 645.

tères, afin qu'ils ordonnassent à son frère de venir lui rendre une visite pour la consoler. Là-dessus saint Antoine l'envoya chercher, puis, après l'avoir instruit de l'intention de l'évêque, lui commanda d'aller procurer à sa sœur la consolation qu'elle demandait. Prior prenant un des frères avec lui, partit sans aucun délai. Lorsque sa sœur eut ouvert la porte, il lui parla les yeux fermés, et ne voulut point entrer dans la maison ; il fit ensuite sa prière, et retourna dans sa solitude.

Le lieu qu'il habitait était un des plus affreux de l'Egypte ; il n'y avait d'autre eau que celle d'un puits creusé de ses propres mains : cette eau d'ailleurs était si amère et si salée, que personne ne pouvait en boire ; en sorte que ceux qui venaient le voir étaient obligés d'en apporter d'autre pour leur usage.

Quoique dur envers lui-même, il était plein de douceur pour les autres, sans en excepter ceux qui tombaient dans de grandes fautes. Se trouvant à une assemblée qui se tenait à Scété, les solitaires, après le sacrifice, se mirent à conférer ensemble. Quelques-uns parlèrent d'une faute commise par un frère qui était absent. Prior gardait le silence ; mais voyant à la fin qu'on blessait la charité, il sortit de l'assemblée, prit un sac qu'il remplit de sable, et le mit sur ses épaules derrière son dos ; il prit ensuite un petit panier qu'il remplit aussi de sable, et le porta devant lui. Les autres lui ayant demandé quel était son dessein, il leur fit cette réponse : « Ce sac rempli de sable » représente mes péchés, qui sont en grand nombre ; c'est » pour cela que je les ai mis derrière mon dos pour ne » les pas voir, et pour m'épargner un sujet de confusion » et de larmes. Ce panier que je porte devant moi, et » qui ne contient qu'un peu de sable, représente les pé- » chés de ce frère que j'ose considérer, pour le juger et » le condamner. Il vaudrait bien mieux que je misse mes

» péchés devant moi pour y penser sans cesse, et prier » Dieu de me les pardonner. » Tous les solitaires furent touchés de ce discours, et convinrent que c'était le chemin par lequel on devait parvenir au salut (1).

On lit dans Pallade (2) que saint Prior fut favorisé du don des miracles. Il mourut à la fin du quatrième siècle, âgé d'environ cent ans. Il est honoré par les Grecs le 17 Juin.

Voyez Rosweide, Cotelier, Pallade, *Laus.* 4, 87, 88; Tillemont, t. VIII, p. 569 et 804, c. 87; les Bollandistes, sous le 17 Juin.

S. AVIT ou S. AVY, abbé de Miscy ou de Saint-Mesmin, près d'Orléans.

Vers l'an 530.

Saint Avit, né à Orléans, s'étant retiré en Auvergne, y prit, avec saint Calais, l'habit monastique dans l'abbaye de Menat, qui était alors peu considérable, mais qui depuis fut beaucoup augmentée par les libéralités de la Reine Brunehaut, et de saint Bonet, évêque de Clermont. Ces deux Saints vinrent peu de temps après à l'abbaye de Miscy, située sur le Loiret, à une lieue et demie au-dessous d'Orléans, et connue depuis sous le nom de *Saint-Mesmin* (3).

---

(1) Rosweide, l. 5, lib. 9, n. 9.

(2) Ap. Rosweide, l. 8, c. 88, et Ammon, Tabennas, *ep. ap. Bolland. ad* 14 *Maii*, *in Vit. S. Pachomii*, n. 21.

(3) Cette abbaye fut fondée sur la fin du règne de Clovis I, par saint Euspice (honoré le 14 Juin) et par saint Maximin ou Mesmin, son neveu, dont le nom est resté au monastère, qui appartient aujourd'hui à l'ordre de Cîteaux. Quelques-uns prétendent que saint Maximin fut le premier abbé de ce monastère; d'autres disent que ce fut saint Euspice, qu'il eut saint Maximin pour successeur, et que saint Avit succéda à saint Maximin.

Ils n'y firent pas un long séjour, malgré les témoignages de charité qu'ils reçurent de S. Maximin, qui en était abbé. Leur dessein était de vivre dans une solitude plus entière.

Saint Avit fut élu abbé du Miscy, après la mort de saint Maximin. Il ne garda pas long-temps cette dignité; il s'en démit, et ayant réjoint son compagnon, il vécut en reclus dans le pays de Dunois, sur les frontières du Perche. Plusieurs personnes de piété vinrent se mettre sous leur conduite. Saint Calais se retira dans une forêt du Maine. Le Roi Clotaire fonda à Château-Dun une église et un monastère pour saint Avit et ses disciples (1).

Notre Saint mourut vers l'an 530. Son corps fut porté à Orléans, et enterré dans cette ville avec beaucoup de pompe. On bâtit depuis sur son tombeau une église qui subsiste encore. Saint Avit est honoré à Orléans, à Paris et dans d'autres lieux.

Nous n'avons point suivi l'opinion de ceux qui font deux personnes différentes de saint Avit, abbé de Miscy, et de saint Avit de Château-Dun, parce qu'elle ne nous a point paru appuyée sur des raisons assez solides. Toutes les circonstances semblent prouver que ce fut le même homme qui se retira de l'abbaye de Miscy dans le pays de Dunois.

Voyez la vie de saint Avit, publiée par Henschénius; les *Annales* de Le Cointe; le nouveau bréviaire de Paris, et sur-tout le livre intitulé : *les Aménités de la critique*, t. II, p. 8.

---

(1) Ce monastère est habité aujourd'hui par des Bénédictines, et est connu sous le nom de *Saint-Avy-de-Château-Dun*. Il est dans le diocèse de Chartres, et au pied de la montagne sur laquelle on a bâti la ville de Château-Dun.

S. BOTULPHE ou BOTHOLF, ABBÉ EN ANGLETERRE, ET S. ADULPHE, ÉVÊQUE.

L'AN 655.

Saint Botulphe et saint Adulphe, son frère, étaient Anglais de naissance. Ils ouvrirent les yeux à la lumière de la foi dans un temps où il y avait encore peu de chrétiens dans leur pays. Frappés des grandes vérités qu'ils avaient apprises, et pénétrés des plus vifs sentimens de religion, ils passèrent dans la Gaule belgique pour y chercher des écoles de vertu, qui alors étaient rares en Angleterre. Les progrès qu'ils firent dans les voies de la perfection furent si rapides, qu'on les jugea bientôt capables de devenir maîtres eux-mêmes. Adulphe fut élu évêque de Maestricht (1),

(1) On ne révoque point en doute l'épiscopat de saint Adulphe ; mais tous les auteurs ne s'accordent pas à dire qu'il fut évêque de Maestricht, et on croit même avec fondement qu'il n'était pas le frère de S. Botulphe qui était bien plus âgé que lui. Nous sommes plutôt portés à croire que saint Adulphe travailla à la propagation de la foi dans la Frise sous la conduite de saint Willibrord d'Utrecht, qui le prit dans sa vieillesse pour son coadjuteur et le sacra évêque. On sait que, quelques années plus tard, saint Boniface de Mayence confia l'administration de l'évêché d'Utrecht à saint Eoban, martyrisé avec lui en 755. Ces deux administrateurs ou coadjuteurs de l'évêché d'Utrecht semblent être assez clairement désignés dans le passage suivant d'une lettre de saint Boniface, adressée en 753 au Pape Etienne II : « Qui (*Willi-» brordus*) per quinquaginta annos prædicans, præfatam gentem Fre-» sonum maxima ex parte convertit ad fidem Christi, fana et delubra » destruxit, et ecclesias construxit, et sedem episcopalem et ecclesiam » in honore S. Salvatoris constituens in loco et castello, quod dici-» tur *Trajectum*, et in illa sede et ecclesia S. Salvatoris, quam » construxit, prædicans usque ad debilem senectutem permansit : et » sibi coepiscopum ad ministerium implendum substituit, et finitis » longævæ vitæ diebus in pace migravit ad Dominum. Princeps autem

et il gouverna son diocèse d'une manière si édifiante, qu'il mérita d'être mis après sa mort au nombre des Saints. On l'honore le 17 Juin.

Pour Botulphe, il retourna en Angleterre, afin de partager avec ses compatriotes le trésor qu'il avait trouvé. Il s'adressa au Roi Ethelmond, et lui demanda un terrain abandonné pour servir d'emplacement à un monastère. Ayant obtenu de ce prince le désert d'Ikanho, il y fonda une abbaye. Il eut grand soin de former ses disciples à la perfection, en les conduisant selon les maximes des Pères de la vie monastique. Tous le chérissaient à cause de son humilité, de sa douceur et de son affabilité. Ses discours ne respiraient qu'édification, et tiraient une force merveilleuse de ses exemples. Dans les afflictions, il remerciait Dieu, et le bénissait comme le saint homme Job. Il parvint à un âge fort avancé, et mourut en 655, après avoir été purifié par une longue maladie.

Le monastère de ce Saint ayant été détruit par les Danois, on porta ses reliques, partie à Ely, partie à Thorney. Saint Edouard-le-Confesseur en donna depuis une portion à l'abbaye de Westminster. Il y a peu de Saints en Angleterre qui y aient été honorés avec plus de dévotion que celui dont nous parlons. Quatre paroisses de Londres et beaucoup d'autres églises portent son nom (1).

» Francorum Carolomannus commendavit mihi sedem illam ad constituendum et ordinandum episcopum, quod et feci. » (*S. Bonif. Epist* 105, *ed. Wurdtweinii* p. 278.) Il est possible qu'après la mort de S. Willibrord, S. Adulphe retourna en Angleterre, qu'il y mourut et qu'il fut enterré dans le monastère fondé par S. Botulphe. *Note de la prés. édit.*

(1) Différens lieux portent aussi le nom de ce Saint, tels que le bourg de Botulphe, aujourd'hui Boston, dans le comté de Lincoln, le pont de Bothulphe, aujourd'hui Bottlebridge, dans le comté de Huntingdon. Léland et Bale prétendent que le monastère d'Ikanho était dans un de ces deux lieux; Hickes le met à Boston; d'autres pensent

Voyez le docteur Brown-Willis, *sur les Abbayes mitrées*, t. I, p. 187, ainsi que la vie de saint Botulphe, publiée par Mabillon, *Act. Ben.* t. I, p. 1, et par Papebroch, t. III, *Junii*, p. 398. L'auteur anonyme de cette pièce dit qu'il tient une partie de ce qu'il rapporte des disciples du Saint, lesquels avaient vécu sous sa conduite. Il y a dans la bibliothèque cottonienne une autre vie manuscrite du même Saint; elle est de Folcard, qui, de moine de Saint-Bertin à Saint-Omer, fut fait abbé de Thorney, en 1068, par Guillaume-le-Conquérant. On peut voir encore sur saint Botulphe, la *Narratio de sanctis qui in Anglia quiescunt*, traduite de l'anglo-saxon en latin par François Junius, et publiée par Hickes, *Diss. Epistol.*, p. 118, 119, *Thesauri*, t. I.

LE B. PAUL D'AREZZO, CARDINAL, ARCHEVÊQUE DE NAPLES.

L'AN 1578.

Le B. Paul d'Arezzo, issu d'une famille noble et ancienne, naquit en 1511 à Itri, petite ville du royaume de Naples, au diocèse de Gaïète. Il annonça dès son enfance qu'il serait un jour un grand serviteur de Dieu. Ses premières études achevées, il s'appliqua au droit, et fut reçu docteur en cette faculté dans l'université de Bologne. Il

---

qu'il était du côté du pays de Sussex, apportant pour raison qu'Ethelmond paraît avoir régné sur les Saxons méridionaux.

L'abbaye de Thorney, anciennement appelée *Ancarig*, ou l'*Ile des Anachorètes*, était dans le comté de Cambridge. Elle fut fondée en 972, sous l'invocation de sainte Marie et de saint Botulphe. Celui qui en était abbé avait droit de siéger au parlement. Ce fut dans l'église de Thorney qu'on enterra les corps de saint Botulphe, de saint Athulfe, de saint Hune, de saint Tancred, de saint Totred, de saint Héréferth, de saint Cisse, de saint Benoît, de saint Tova ou Towa. Dans le bois qui était à un demi-mille de l'abbaye, on voyait une belle chapelle dédiée en l'honneur du dernier de ses Saints. On la nommait *Thoucham*.

Les abbayes d'Ely et de Thorney n'étaient pas les seules qui eussent des reliques de saint Botulphe; il y en avait aussi à Médesham, qui prit depuis le nom de *Peterburgh*.

exerça près de dix ans la charge d'avocat à Naples, où son désintéressement et son intégrité le firent universellement respecter. A l'âge de trente-sept ans, il retourna dans sa patrie pour s'y occuper dans la retraite de sa propre sanctification; on le força depuis de revenir à Naples en qualité de conseiller royal. Il choisit pour confesseur le B. Marinon, supérieur des Théatins de cette ville. Peu de temps après, il renonça aux espérances qu'il avait de s'avancer dans le monde; il entra chez les Théatins, et y fit son noviciat avec saint André Avellin. Il prononça ses vœux entre les mains du B. Marinon, le 2 Février 1558. A peine eut-il été ordonné prêtre, qu'il se livra avec zèle aux fonctions du saint ministère. Ses vertus éminentes le firent choisir pour supérieur de la maison de saint Paul de Naples. Sa conduite prouva qu'il avait toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. On fit d'inutiles efforts pour le tirer de sa retraite; on lui offrit deux évêchés, qu'il refusa constamment. Il refusa également de se charger auprès de la cour d'Espagne d'une commission importante qui intéressait la ville de Naples. Saint Charles Borromée lui écrivit deux fois à ce sujet, pour lui représenter qu'il devait céder aux sollicitations des Napolitains. Il lui adressa une troisième lettre, où il lui ordonnait, au nom du Pape, de partir au plus tôt. Il obéit alors. L'objet de sa demande éprouva d'abord de grandes difficultés; mais il ne se rebuta point, et il obtint par sa persévérance, qu'il ne serait porté aucune atteinte à la liberté et aux priviléges de la ville de Naples. En revenant, il passa par Rome, où il eut audience de Pie IV. De retour à Naples, il fut élu président du chapitre de sa congrégation; on le nomma ensuite supérieur à Rome. Pie V, qui occupait alors le St.-Siége, le consulta sur des affaires importantes.

Ce Pape, qui s'appliquait à donner à l'Église des pasteurs zélés, le nomma à l'évêché de Plaisance. Il écouta

ses représentations ; mais il n'y eut point égard, et lui ordonna d'accepter. Il partit pour son diocèse immédiatement après son sacre. Il eut la douleur de voir qu'on n'y approchait presque plus des sacremens, qu'on y négligeait les pratiques de piété, que la corruption s'était introduite jusque dans le sanctuaire. Pour remédier à ces abus, il employa tous les moyens que peut suggérer un zèle éclairé ; mais parmi ces moyens, il n'y en eut point de plus efficace que son exemple. Sa ferveur, sa modestie, son affabilité, sa douceur, son amour pour la simplicité, la rigueur et la continuité de sa pénitence, ses aumônes, lui méritèrent la vénération et la confiance de tous les diocésains.

Pie V l'ayant nommé cardinal, il fut obligé de venir à Rome. Une maladie dont il fut attaqué le retint quelque temps dans cette ville. Après le rétablissement de sa santé, il retourna à Plaisance, où il établit les clercs réguliers de sa congrégation. La maladie de Pie V le rappela à Rome. Il assista au conclave où Grégoire XIII fut élu. Ce Pape le consultant sur la manière de bien gouverner l'Eglise, il lui répondit qu'il fallait sur-tout obliger les évêques à la résidence. Il repartit pour son diocèse, lorsque sa présence ne fut plus nécessaire à Rome. Il assista au troisième concile provincial de saint Charles Borromée, et appuya de son suffrage les sages réglemens qui y furent faits. Il fit à Plaisance divers établissemens ; il y fonda entre autres deux maisons, l'une pour les orphelines, et l'autre pour les filles ou femmes pénitentes. Il tint deux synodes, où il publia des réglemens qui seront un monument éternel de son zèle pour la discipline ecclésiastique.

Grégoire XIII le transféra du siége de Plaisance à celui de Naples, malgré tout ce qu'il put alléguer pour empêcher cette translation. Il fut reçu dans cette dernière ville avec les plus grandes démonstrations de joie. Il travailla, comme il avait fait à Plaisance, à réformer les abus qui avaient

pu se glisser dans son nouveau diocèse. La conversion des juifs, des hérétiques et des esclaves mahométans, devint un des principaux objets de sa sollicitude.

Cependant sa santé s'affaiblissait de jour en jour. On l'obligea d'aller prendre l'air à la campagne. Malheureusement il y fit une chute, et se cassa la cuisse. On fut obligé de le rapporter à Naples. La fièvre se joignit aux douleurs que lui causaient la fracture de sa cuisse et une toux continuelle. Son état devint bientôt dangereux. Il se soumit à la volonté de Dieu avec une parfaite résignation; puis, après avoir fait son testament, il reçut les derniers sacremens, et se prépara avec un redoublement de ferveur au passage de l'éternité. Il mourut le 17 Juin 1578, à l'âge d'environ soixante-sept ans. Il fut enterré, comme il l'avait demandé, dans le cimetière commun des Théatins de saint Paul de Naples. On peut juger de ses vertus par l'estime singulière qu'eurent pour lui le saint Pape Pie V, saint Charles Borromée, saint Philippe de Néri, saint André Avellin, le B. Marinon. Il fut béatifié le 13 Mai 1772. Les Théatins font sa fête le 17 Juin.

Voyez sa vie par le P. De Tracy, avec celle de saint Gaëtan, de saint André Avellin, etc. Paris, 1774, in-12.

+ S. RAMUOLD, ABBÉ DE S. EMMÉRAN, A RATISBONNE.

L'AN 1001.

Ramuold naquit en 901, en Franconie, d'une famille allemande de chevaliers, et s'adonna déjà de bonne heure à l'étude des sciences sacrées. Etant encore jeune il se rendit à Trèves, où il fit de grands progrès dans les lettres et dans la théologie, à ce qu'on croit sous les archevê-

ques Rutger et Rothbert ou Rupert. On prétend que sous Henri, qui occupa le siége archiépiscopal de Trèves depuis 956 jusqu'en 964, il fit connaissance avec S. Wolfgang. Il paraît que notre Saint est entré en 930 au couvent de S. Maximin (1), et qu'il s'y acquit un grand nom par ses humbles efforts pour atteindre à la piété.

Lorsque S. Wolfgang, qui se trouvait alors au couvent de sainte Marie-l'Hermitage en Suisse, fut nommé en 962 évêque de Ratisbonne, quoiqu'il ne fût sacré qu'en 975, il voulut se démettre de sa place d'abbé de S. Emméran, qui était attachée à la dignité d'évêque; il la conféra à S. Ramuold de Saint-Maximin. Ceci n'arriva probablement pas avant l'année 975. A cette époque, l'abbaye de saint Emméran avait besoin d'un supérieur zélé et intelligent, qualités que possédait Ramuold et qui portèrent par ses soins de riches fruits de piété. Il joignait à l'affabilité la plus prévenante une sollicitude sans bornes pour les pauvres et les malades, pour lesquels il fonda deux maisons, où il les faisait soigner par des hommes pleins de douceur et de charité. Lui-même, il s'y acquittait souvent des services les plus bas.

Ramuold, comme tous les Saints, rencontra plus d'un obstacle dans la carrière de sa vie. Il fut privé pendant deux ans de la vue, et, après la mort de son ami Wolfgang, il tomba en disgrâce auprès de l'Empereur. Il supporta ce double malheur avec une résignation évangélique et rendit grâces à Dieu, tant pour l'épreuve à laquelle il l'avait soumis que pour la lumière qu'il lui rendit en même temps que la faveur du prince.

Si on ne s'est pas trompé sur la date de la naissance de S. Ramuold, il atteignit un âge très-avancé; car ce

(1) Et non Maximilien, comme il est dit dans la *Legende der Heiligen in Baiern*, p. 189.

ne fut qu'en 1001 qu'il reçut la couronne céleste. Un tombeau qu'il s'était fait faire quinze ans avant sa mort, reçut sa dépouille mortelle. S. Henri, qui fut dans la suite Empereur, assista à ses funérailles.

Voyez dans Rader; *Bavaria Sancta*, t. II et les Bollandistes, Juin, t. III, p. 114, la vie du saint écrite par Arnolf, moine de S. Emméran, et les savantes notes de Papebroch.

+ LA B. EUPHÉMIE, ABBESSE D'ALTOMUNSTER, EN BAVIÈRE.

L'AN 1180.

EUPHÉMIE eut pour père Berthold d'Andechs, pour mère Sophie et pour sœur Ste. Mechtilde de Diessen. Méprisant, selon l'esprit de l'Evangile, les brillans honneurs qui l'attendaient dans le monde, elle ambitionnait des biens plus précieux et plus durables et ne connaissait d'autre désir que d'imiter son Sauveur. Aspirant au plus haut degré de perfection, elle se fit recevoir dans le couvent d'Altomunster de l'ordre de S. Bénoît, situé entre Munich et Augsbourg, et s'y conduisit en digne sœur de Ste. Mechtilde, qui édifiait alors par ses vertus les couvens de Diessen et d'Edelstetten. Euphémie s'éleva en peu de temps à la sainteté la plus parfaite, et lorsque l'abbesse mourut, elle fut unanimement élue par ses sœurs pour lui succéder. Elle occupa cette place avec dignité et humilité, et se montra en tout comme un modèle de mortification et de charité chrétienne. Le Seigneur récompensa ses vertus et la reçut le 17 Juin 1180 dans le sein de sa gloire. Elle fut enterrée à côté de Ste. Mechtilde, à Diessen, parce que c'était un couvent fondé par sa famille. Quand

on parle d'Euphémie, on lui donne toujours le titre de *Bienheureuse* ou de *Sainte*.

Voyez Rader, *Bavar. Sanct.*, t. II, p. 209; André Brunner. *Annal. Bojor.*, part. III, l. 14, n° 9; Henschénius, t. III, *Junii*, p. 470. La vie d'Euphémie ne paraît pas avoir été écrite. André Brunner dit: « Res illius scriptorem nactæ non sunt, vel temporum vitio intercidère. »

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

SAINTS ET DES FÊTES

CONTENUS DANS LE HUITIÈME VOLUME.

Nota. On trouvera dans la Table des matières les Saints dont il est parlé par occasion, ou dans les notes.

A.

B.

C.

D.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE DU TOME HUITIÈME.

AVERTISSEMENT

SUR LA TABLE DES MATIÈRES.

On ne trouvera point dans cette table les Saints et les Fêtes qui ont un jour fixe ; on les a mis dans la table précédente, qui renvoie au jour où chaque Saint est honoré, et où chaque fête est célébrée ; mais on indique à la table des matières la page où l'on trouve les Saints dont il n'est parlé que par occasion ou dans les notes.

Si ce que l'on indique ne se trouve que dans les notes, on en avertit par ces trois lettres not. *Lorsqu'on ne voit pas cette marque, il faut chercher dans le texte, ou dans le texte et les notes en même temps.*

TABLE DES MATIÈRES.

A

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

L.

M.

N.

P.

R.

S.

T.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





